Jean LOPEZ

STALINGRAD

La bataille au bord du gouffre

68



ECONOMICA

Collection CAMPAGNES & STRATÉGIES
dirigée par
Philippe RICALENS



Jean LOPEZ

STALINGRAD

La bataille au bord du gouffre

ECONOMICA
49, rue Héricart, 75015 Paris

Fabrication numérique : I-Kiosque, 2012
Ouvrage numérisé avec le soutien du Centre National du Livre

Ean numérique : 9782717862843

À mon épouse, Valérie, pour son patient soutien.

INTRODUCTION

L’a-t-on répété : la destruction de la 6e Armée à Stalingrad signe l’arrêt de mort de l’Allemagne nazie. La Wehrmacht ne s’en remettra pas ; l’Armée rouge, elle, commence à rouler sur le plan incliné qui mène à Berlin. Cette antienne est à ranger au rayon des mythes et légendes de la Seconde Guerre mondiale. Certes, Hitler perd une Armée à Stalingrad, mais sa campagne stratégique de l’été 1942 s’avère un échec AVANT l’encerclement du général Paulus. Quant à la Wehrmacht, en termes de pertes, elle a autant souffert en 1942 qu’en 1941, autant à Stalingrad que devant Moscou, ni plus ni moins.

En réalité, c’est l’Armée rouge que l’attaque contre Stalingrad a poussée au bord du gouffre. C’est elle, et l’État des Soviets, qui ont le plus à perdre dans cette bataille : ils jouent leur peau. Psychologiquement, après les désastres de l’été 1942, Staline ne peut plus se payer le luxe d’un nouveau recul. Il y va du moral d’une Armée dominée, battue, humiliée, qui donne des signes de désagrégation durant la grande retraite vers la Volga et le Caucase. Il y va de l’effort de millions de citoyens soviétiques qui se tuent à la tâche dans les usines d’armements de l’Oural, et dont on peut douter qu’ils continuent longtemps à tenir à flot une économie exsangue si une bonne nouvelle ne vient ouvrir une fenêtre dans leur bagne.

Telle est la perspective générale de cet ouvrage.

Pour autant, si elle n’a pas constitué le tournant de la guerre, Stalingrad n’est pas une bataille comme les autres.

Pour la première fois dans l’histoire militaire, le combat se mène en terrain urbain et même, en grande partie, dans une zone industrielle. Un mouchoir de poche, à l’échelle des batailles antérieures. Les Allemands y engagent la meilleure de leurs Armées et leur plus puissant Corps aérien. La troupe et ses chefs y montrent la science, le courage et la détermination qui ont fait de la Wehrmacht le plus bel outil guerrier du XXe siècle. Les Soviétiques, inférieurs en presque tout, jouent d’abord de leur vieil atout, leur capacité à mourir. Le sang contre le feu. Mais, dans la fournaise d’une grande ville dévastée au-delà de l’imaginable, les deux Armées vont se

transmuer. L'une perd sa résilience et son ascendant ; l'autre découvre sa supériorité dans le combat urbain, tandis qu'un mouvement profond transforme la mentalité de ses cadres, du chef suprême, Staline, jusqu'au petit lieutenant qui traverse la Volga avec 48 heures d'espérance de vie dans son étui à cartes. Cette transformation dans le laboratoire mortifère de Stalingrad est l'acte de naissance du remarquable instrument professionnel qui tiendra un tiers du monde jusque dans les années 1980. Rien qu'à ce titre la bataille vaut qu'on la reconsidère d'un œil neuf.

Le paradoxe de Stalingrad, c'est sa faible valeur militaire initiale. La ville ne constitue pas, au départ, un objectif de la grande offensive stratégique allemande de l'été 1942. Du point de vue des intérêts de la Wehrmacht, la bataille n'aurait jamais dû avoir lieu ; elle est, selon toutes les règles opérationnelles, selon le simple bon sens, et d'après le général Halder lui-même, une « véritable impossibilité militaire ». Hitler essaie de trouver dans sa conquête une compensation, de nature politique, à l'échec de son offensive vers le Caucase. Il ne pouvait choisir pire enjeu ! Pourtant, cet ouvrage veut montrer que les Allemands, malgré des conditions globalement défavorables, ont eu plusieurs occasions non seulement d'empêcher l'encerclement de la 6e Armée mais encore d'emporter la ville. Si jamais défaite pouvait être évitée, c'est bien celle de Paulus à Stalingrad.

Hitler est-il donc si inapte militairement de n'avoir pas compris qu'il fallait renoncer à un tas de ruines ? La réponse, facile, est sans doute oui. Mais l'explication de fond de son entêtement est ailleurs que dans son – très relatif – dilettantisme militaire, d'ailleurs en partie compensé par une bonne tête stratégique. Hitler tient à Stalingrad parce qu'il sent son pouvoir vaciller sur ses bases. La nature très particulière de ce pouvoir exige qu'il nourrisse le peuple allemand d'une victoire à un moment où le sort de la guerre se tient en bascule. Stalingrad est le seul trophée à sa portée, et son aveuglement tient à cela. Le lecteur voudra bien nous accompagner ici dans l'examen du « mythe du Führer », indispensable à la compréhension de la campagne de l'été 1942.

Outre une analyse complète de cette campagne et de ses prolégomènes, on trouvera dans les pages qui suivent des vues nouvelles sur l'encerclement de la 6e Armée, ses perspectives de percée, son drame logistique, ses efforts d'adaptation à la guerre urbaine. Il faudra ici abandonner quelques clichés qui encombrent les ouvrages sur Stalingrad.

Côté soviétique, nous nous sommes particulièrement penché sur l'intégration des règles de la *maskirovka* – l'art russe du secret – à la préparation de la contre-offensive parce qu'elle est une première pour l'Armée rouge, et une éclatante réussite. Nous nous sommes aussi attaché à comprendre comment et pourquoi les soldats soviétiques ont accepté les immenses sacrifices qui leur ont été demandés. Tous les trois jours, l'équivalent d'une division est jeté dans les ruines de Stalingrad, où elle se consume à 90 % en 72 heures. Les chefs soviétiques ont alimenté la bataille comme on alimente un feu, en y lançant des bûches. L'analyse des techniques de la guerre urbaine, de la psychologie du combattant, forment, nous l'espérons, une part novatrice de cette étude.

Si l'on ajoute à l'analyse des opérations des considérations économiques sur l'équation pétrolière posée par le Reich et sur la fragilité de l'effort de guerre des Soviets, on comprendra que notre objectif a été de tenter une « histoire politico-militaire » de la bataille sur la Volga.

La matière première de ce livre provient de travaux spécialisés, produits, pour l'essentiel, par des historiens allemands, britanniques et américains, non traduits en français. Il a semblé à l'auteur que le rassemblement de leur contenu, aux thèses parfois divergentes, pouvait intéresser les publics francophones.

Pour ses suggestions précieuses, nous tenons à remercier Laurent Henniger, chercheur au Centre d'études d'histoire de la défense, et qui y anime notamment la commission « Nouvelle histoire bataille ». Davy Lopez a signé les 38 cartes qui illustrent ce Stalingrad.

PREMIÈRE PARTIE

Deux rêves de victoire pour 1942

CHAPITRE 1

Les choix limités du Reich

En 1941, l'opération Barbarossa a échoué, malgré une Wehrmacht au sommet de sa forme. En 1942, comment faire plier l'Armée rouge, cette fois avec des moyens limités ? La réponse allemande à ce dilemme stratégique est contradictoire. Elle consiste à réduire le FRONT d'une nouvelle offensive tout en lui conservant une PROFONDEUR considérable. Les règles de la géométrie étant ce qu'elles sont, apparaît un énorme problème de flanc mis à découvert qui, dès la conception des plans d'opérations, angoisse les généraux. Hitler balaie les doutes en prescrivant, d'une part, une série de batailles d'anéantissement supposées brûler la substance biologique de l'Armée soviétique et la mettre hors d'état de réagir ; d'autre part, en enlevant à Staline la base de son économie de guerre, les pétroles du Caucase. L'ensemble se cimente d'un mépris persistant de l'adversaire. Contrainte supplémentaire, l'entrée en guerre des États-Unis amène le Führer à se donner six mois pour réussir. Dans un élan « héroïque » qui ravit et terrorise son chef, le Reich part au combat à la fois contre l'espace et le temps.

I. Hitler à la recherche d'une nouvelle stratégie

La semaine du 5 au 12 décembre 1941 ouvre une période de crise pour le Troisième Reich, par l'irruption de deux surprises majeures. Le 5 décembre, l'Armée rouge lance sa contre-offensive d'hiver sous les murs de Moscou, signant l'échec de l'opération Barbarossa : la guerre à l'est va durer. Le 7, le Japon attaque la flotte américaine du Pacifique à Pearl Harbor ; le 11, l'Allemagne déclare la guerre aux États-Unis. Un nouvel acteur entre dans le conflit, élargissant sa dimension géographique, inclinant la balance des moyens matériels et humains vers les Alliés. La crise de l'hiver 41-42 va durer quatre mois, secouant la troupe et ses chefs

comme jamais auparavant. Son terme est marqué par la signature, le 5 avril 1942, de la directive 41 qui définit l'objectif principal pour l'année 1942 : les pétroles de Bakou. Dans l'esprit d'Hitler et des principaux chefs de la Wehrmacht, la conquête du plus gros gisement d'Europe rééquilibrerait les forces entre l'Axe et les Alliés et mettrait l'Armée rouge hors d'état de reprendre le terrain perdu.

1. Décembre 1941 : la stratégie hitlérienne anéantie

Depuis 1938, la stratégie[1] hitlérienne repose sur un principe de base, tiré de l'expérience de la Première Guerre mondiale : ne livrer combat que sur un front. L'imposent la mobilisation incomplète de l'économie allemande, sa dépendance vis-à-vis des importations de matières premières et les forces limitées de la Wehrmacht. Face à l'Autriche et à la Tchécoslovaquie par le chantage, puis par les armes contre la Pologne et la France, le Reich vainc sans difficultés. En revanche, le refus de Churchill de conclure une paix de compromis, l'échec dans le ciel anglais à l'été 1940, contraignent Hitler à faire – à court terme, croit-il – une entorse à son principe du front unique afin, croit-il encore, de mieux s'y conformer à moyen terme. Aussi, malgré son engagement en Afrique et dans l'Atlantique, attaque-t-il le 22 juin 1941 le seul allié européen potentiel de la Grande-Bretagne, l'Union soviétique.

Ce faisant, Hitler s'impose une contrainte redoutable, celle du temps : il faut liquider l'Armée rouge en une seule campagne. Au 1er janvier 1942, tout devra être fini ; la Wehrmacht campera sur la ligne Archangelsk-Astrakhan. Le Reich aura mis la main sur les énormes richesses de la Russie, de l'Ukraine et du Caucase ; il aura gagné les moyens économiques de mener une guerre longue (« dix ans », selon Hitler, « trente ans », d'après Ribbentrop) contre l'empire britannique.

Le 5 décembre, en attaquant par trente degrés au-dessous de zéro, l'Armée rouge détruit le principe de base de cette stratégie. Durant la première phase de sa contre-offensive, qui dure jusqu'au 16 décembre, elle frappe, sur 500 kilomètres environ, les Groupes d'Armées Nord et Centre. La surprise dégénère par endroits en panique et l'ensemble des forces allemandes retraite de 20 à 100 kilomètres, selon les secteurs du front. La deuxième phase démarre le 17 décembre, embrasant à nouveau les Groupes Nord et Centre, mais aussi le Groupe Sud en Crimée. Par endroits, le recul

atteint encore 100 kilomètres. À partir du 1er janvier 1942, l'Armée rouge relance son effort sur toute la longueur du front. La Wehrmacht demeure sous pression jusqu'à la fin mars, mais ne concède plus de terrain. Puis les boues de printemps stoppent l'offensive stratégique de Staline. Contrairement aux attentes de celui-ci, l'armée allemande a surmonté la crise et stabilisé le front, il est vrai au prix de 378 000 tués, disparus et blessés. Pour autant, Staline a déjà engrangé un gain énorme : la guerre à l'est durera encore au moins une année, et aussi l'engagement du Reich sur deux fronts.

Le 7 décembre (Pearl Harbor), Hitler voit s'accélérer brutalement la course contre la montre dans laquelle il s'est lancé le 22 juin 1941. Longtemps, le Führer a tenté d'éviter l'engagement des Américains, encaissant les menaces de Roosevelt sans broncher{2}. Il ne pouvait être question d'affronter la première puissance économique mondiale AVANT que soit achevée la constitution d'un bloc continental sous domination germanique. Hitler le dit sans ambages à Jodl, chef d'état-major de l'OKW{3}, en décembre 1940 :

> « …nous devrons avoir réglé tous les problèmes européens en 1941 car, à partir de 1942, les États-Unis seraient en mesure d'attaquer{4}. »

Éviter de provoquer l'Amérique était sensé, comme l'était l'autre volet de la politique hitlérienne : pousser le Japon à en découdre avec l'Amérique. Malgré le peu d'égards montré par son allié asiatique – qui n'a pas prévenu{5} Berlin de l'attaque contre les îles Hawaï – Hitler est aussitôt soulagé à la nouvelle de Pearl Harbor : les États-Unis vont devoir faire face d'abord dans le Pacifique, et cela retardera d'autant leur entrée en lice en Europe. D'où la déclaration de guerre à Roosevelt, assortie le même jour – et c'est capital – d'une déclaration italo-germano-nippone de ne pas conclure de paix séparée avec les Anglo-Saxons. Le raisonnement d'Hitler repose sur la certitude que l'Amérique ne peut pas mener la guerre sur un même pied à la fois en Asie et en Europe. Erreur de jugement{6} et déclaration de guerre qui ressemble fort à une fuite en avant : le Reich est bel et bien en guerre contre toutes les grandes puissances de son temps. Mais Hitler se rassérène en répétant que l'attaque japonaise accorde à l'Allemagne un délai supplémentaire.

Un délai, certes, mais pour quoi faire ?

2. Les leçons de l'hiver

Quelles leçons Hitler tire-t-il de l'échec de ses troupes devant Moscou ? Son jugement sur l'Armée rouge demeure inchangé : il la voit comme une masse de Slaves arriérés, fanatisés par des commissaires judéo-bolcheviques, ne comptant que sur le nombre, inapte à la guerre moderne. Se fondant sur les performances soviétiques désastreuses durant la « guerre d'hiver » contre la Finlande (novembre 1939-avril 1940) et durant la campagne d'été et d'automne 1941, il tient le commandement adverse pour quantité négligeable.

Si l'échec de Moscou n'est pas imputable à l'ennemi, à qui Hitler l'attribue-t-il ? À une météo épouvantable, d'abord ; à une logistique défaillante, ensuite ; à des objectifs trop ambitieux ; au défaut d'entraînement défensif de la troupe ; enfin, au manque de volonté du commandement. Les deux premières raisons sont trop évidentes pour que nous y insistions. La troisième est un aveu concédé de mauvaise grâce par Hitler devant plusieurs témoins, dont Halder, chef d'état-major de l'OKH{7}. La quatrième n'a pas de sens, étant donné la ténacité dont a fait preuve l'infanterie allemande. La cinquième, en revanche, mérite quelques éclaircissements.

La contre-offensive soviétique de décembre 1941 déclenche une grave crise de confiance entre Hitler et les chefs de l'Armée. Le premier mouvement de retraite allemand de la guerre intervient à Rostov, le 29 novembre 1941. Hitler contremande aussitôt l'ordre donné par le commandant du Groupe d'Armées Sud, le prestigieux *Feldmarschall* von Rundstedt, qui démissionne. Il est remplacé par Walther von Reichenau, un hybride de vieux Prussien et de nazi. Chose exceptionnelle, Hitler s'envole en Condor jusqu'à Marioupol, non loin du front, pour obtenir des généraux du secteur qu'ils s'accrochent à leurs positions. C'est peine perdue en ce qui concerne le Groupe d'Armées Centre où les unités sont en pleine retraite à partir du 7 décembre.

L'affrontement entre Hitler, qui veut tenir sur place, et les généraux, qui veulent reculer pour éviter l'anéantissement, s'envenime à mesure que les Soviétiques développent leurs attaques. Finalement, le *Feldmarschall* von Bock (Groupe d'Armées Centre), le *Feldmarschall* von Leeb (Groupe d'Armées Nord) et trente autres généraux, dont Guderian, sont relevés de leurs commandements, avec ou sans prétexte de santé ; le général Hoepner

est même chassé de l'Armée et privé de ses décorations. La rupture entre Hitler et ses généraux semble alors complète.

Le *Haltbefehl*

Le 18 décembre, le Groupe d'Armées Centre reçoit un télétype resté célèbre :

> « Le Führer a ordonné : de plus larges mouvements de retraite ne peuvent être autorisés. Ils conduiraient à la perte totale des armes lourdes et des équipements. Les généraux commandants, les commandants et les officiers doivent intervenir en personne pour contraindre la troupe à une résistance fanatique sur ses positions, sans considération pour les percées ennemies sur les arrières ou les flancs. C'est la seule façon de gagner le temps nécessaire à l'arrivée des renforts que je fais venir d'Allemagne et de l'ouest. Signé : A. Hitler. »

Le 20, Halder reçoit de nouveaux ordres rédigés dans la même veine :

> « un esprit de résistance fanatique doit être insufflé aux troupes par tous les moyens, y compris les plus sévères. (…) Chaque homme doit se défendre lui-même là où il se trouve. »

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'examiner si réellement le *Haltbefehl* a sauvé la Wehrmacht du destin de la Grande Armée de Napoléon. L'important est qu'Hitler s'en soit persuadé, et qu'il en ait tiré l'idée qu'en cas de situation grave s'accrocher au terrain « sans esprit de recul » peut être la meilleure réponse. Nous retrouverons l'écho de la crise de l'hiver 1941 lors de l'encerclement de la 6e Armée à Stalingrad. À compter du *Haltbefehl*, à l'occasion d'innombrables conversations, Hitler opposera sa propre volonté fanatique à la « lâcheté », la « pusillanimité » de ses généraux.

Il ne reste plus à Brauchitsch, le commandant en chef, qu'à présenter sa démission. Hitler l'accepte le 19 décembre et s'attribue son poste sur le champ : le voici chef des Armées en campagne à l'est.

3. Les options stratégiques restante

La défensive stratégique selon l'OKW

Le haut commandement de la Wehrmacht (OKW) fait connaître le 14 décembre 1941 à Hitler un mémorandum qui tire les premières conséquences stratégiques de l'élargissement géographique (une guerre mondiale au lieu d'un conflit européo-atlantique) et temporel (une guerre

longue au lieu d'une guerre éclair) du conflit. En voici les quatre points principaux{8} :

> « 1. Durant le délai accordé par la pleine mobilisation de la machine de guerre américaine, le Reich aura à atteindre les objectifs militaires qu'il s'est fixé à l'est, en Méditerranée et dans l'Atlantique.
>
> 2. Par des moyens politiques, le Reich devra parvenir à impliquer plus fortement ses alliés dans la guerre mais aussi à sécuriser la périphérie en attirant dans un bloc continental défensif des « puissances de flanquement » importantes mais restées neutres jusqu'ici : la Turquie, l'Espagne, le Portugal et la Suède.
>
> 3. L'offensive japonaise aura assez d'élan et de tranchant pour fixer durablement dans le Pacifique une part notable du potentiel anglo-saxon.
>
> 4. Dans ces conditions, les États-Unis ne seront pas avant longtemps en mesure de mener une guerre sur deux océans. »

L'organisme rival de l'OKW, l'OKH, réagit fort mal à ce mémorandum. Son chef d'état-major, Halder, fait aussitôt savoir que les forces aériennes et terrestres nécessaires à des « actions périphériques » n'existent pas : tout est sur le front russe ! Au moment où est connu le mémorandum, Halder doute que la Wehrmacht puisse tenir ses positions en Russie, voire éviter une déroute napoléonienne. Il fait savoir qu'il ne considère pas d'un bon œil toute offensive quelle qu'elle soit. En pratique, par la voie de son chef d'état-major, l'OKH reconnaît ainsi n'être en mesure de développer AUCUNE perspective stratégique pour 1942. Le grave conflit qui opposera quelques jours plus tard cet organisme à Hitler, et qui entraînera le départ de Brauchitsch, lui ôtera d'ailleurs tout moyen de participer à la conduite globale du conflit en tant que commandement autonome. Ajoutons que Halder ne se sent plus psychologiquement en état de s'opposer à Hitler. N'est-il pas le père de l'offensive lancée contre Moscou ? Comment, par conséquent, ne se sentirait-il pas en partie responsable du désastre déclenché par cette initiative ? Et alors que Halder ne voit de salut que dans une large retraite vers l'ouest, n'est-ce pas Hitler qui semble avoir sauvé l'essentiel par son *Halbefehl* ? Pour ces raisons, Halder ne défendra pas, au printemps 1942, son idée-force, à savoir que le seul objectif décisif en Union soviétique, c'est Moscou.

Hitler partage globalement l'analyse de l'OKW, y compris, nous l'avons vu, la grave erreur d'appréciation contenue dans le point 4. En revanche, il fait preuve de plus de réalisme que l'OKW en remarquant l'absence de *Schwerpunkt*{9} dans le point 1. Le Reich ne peut être fort à la fois en

Méditerranée et en Russie : il faut choisir UN point d'application de l'effort principal. Sur le fond, Hitler est en parfait accord avec l'idée que le Reich doit, une fois conquis son espace vital à l'est, se former en hérisson et décourager ses adversaires anglo-saxons de venir lui enlever son empire européen. Cette vision défensive puise ses racines dans le pessimisme historique et héroïque du Führer.

Le rêve de l'Amiral Raeder *(carte 1)*

Le 25 février 1942, la *Seekriegsleitung*, ou « Direction de la guerre maritime », soumet à son tour à Hitler un mémorandum déjà approuvé par l'Amiral Raeder, le patron de la Marine du Reich. Ce document ne propose rien moins qu'une réorientation stratégique profonde. Il prend acte de la mondialisation du conflit, suite à l'entrée en lice du Japon et des États-Unis, et propose d'adapter les objectifs du Reich à cette dimension nouvelle. Pour comprendre l'audace de ce document, il faut avoir à l'esprit qu'il a été élaboré durant les mois de janvier et de février 1942, marqués par les nouvelles stupéfiantes venues d'Asie. En deux mois, les Japonais s'emparent des Philippines, de la Malaisie, font tomber Singapour, la clé de voûte de l'empire britannique d'Asie orientale puis submergent les possessions hollandaises d'Insulinde. Un climat d'optimisme s'installe dans les bureaux de la *Kriegsmarine*, optimisme qui vire à l'euphorie début mars lorsque les Japonais semblent se décider à piquer VERS L'OUEST, à travers la Birmanie. Direction confirmée, en apparence, dans les premiers jours d'avril, par le raid naval nippon contre Colombo et la base de Trincomalee, sur l'île de Ceylan. La domination de l'Océan indien semble alors promise au Japon.

Dans ce climat d'exaltation, la *Seekriegsleitung* esquisse un plan qui repose sur l'éparpillement des forces navales anglo-saxonnes et propose aux puissances de l'Axe des directions d'attaque convergentes. Il s'agit, selon un exposé de situation du 20 février, de :

> « profiter d'une occasion historique… pour provoquer, avec des forces relativement réduites et à bref délai, en conjonction avec le Japon, l'effondrement de la position clé des Britanniques au Moyen-Orient{10}. »

Une carte est jointe au mémorandum où figure une gigantesque pince. D'un côté, l'*Afrika Korps* renforcé de Rommel irait s'emparer du canal de Suez, puis se lancerait en direction de la Mésopotamie où il rencontrerait

l’autre pince venue d’Ukraine. Celle-ci, après avoir forcé le verrou caucasien, descendrait vers les plateaux iraniens pour aller border le Golfe persique au Koweit et à Abadan. Là, la liaison avec les forces navales japonaises ne serait plus que l’affaire de quelques (!) centaines de milles. Au passage, le Reich mettrait la main sur les pétroles irakien et iranien. L’Inde, travaillée par la révolte gandhiste{11}, quitterait le giron britannique, privant Londres de tout point d’appui dans la zone nord Océan indien, zone dont les marines allemandes et japonaises reconnaissent pleinement l’importance pour la stratégie de l’Axe.

CARTE 1



La vision stratégique de la Marine
proposition du 25 février 1942
SPITZBERG
GRŒNLAND
MOURMANSK
ISLANDE
BORDEAUX
TRIESTE
ODESSA
LISBONNE
CANARIES
SUEZ
KOWEIT
KARACHI
SHANGHAI
HONGKONG
BOMBAY
ADEN
MADRAS
CEYLAN
SINGAPOUR
BORNEO
FREETOWN
MOZAMBIQUE
MADAGASCAR
AUSTRALIE
Directions probables des efforts des Alliés
Directions d'efforts des puissances de l'Axe

La réaction du chef d’état-major de l’Armée de terre (OKH), Halder, est celle de la colère :

> « Ces gens rêvent de continents ! … Les problèmes les plus aigus (…) sont traités avec une légèreté criminelle.{12} »

Halder oublie qu’une année auparavant, alors que l’Union soviétique semblait promise à une prompte défaite, il avait fait étudier par ses services une offensive vers l’Iran et jusqu’à l’Euphrate. Mais, voilà, en février 1942, il voit les choses autrement. Confronté aux coups de boutoir de l’Armée rouge, il est tout juste capable de maintenir sa logistique à 1 000 kilomètres du Reich. L’idée d’acheminer et ravitailler des troupes jusqu’au Koweit, à 5 000 kilomètres de ses bases, doit en effet sembler irréelle à ce pur produit de l’Armée de Terre.

Comment Hitler réagit-il aux propositions grandioses de sa Marine ? Il les considère comme des potentialités pour un avenir pas très éloigné. Plusieurs auteurs, dont Andreas Hillgruber, ont soutenu que le mémorandum de la *Seekriegsleitung* était la seule

> « chance (de gagner la guerre) restant aux puissances de l’Axe en 1942{13} ».

Hitler aurait laissé passer cette chance, faute d’avoir compris la nouvelle dimension du conflit.

Les choses ne sont pas si simples. Certes, Hitler a décidé, en 1939, que la Russie est la sphère d’expansion du Reich, la Méditerranée, celle de l’Italie. Il n’empêche, il saisit parfaitement le changement d’échelle du conflit, dont il témoigne d’avance par son refus de provoquer les États-Unis tout au long de l’année 1941. Ses conversations avec le général Oshima (13 décembre 1941 et 3 janvier 1942), l’ambassadeur du Japon à Berlin, le démontrent aussi : il ne cesse de presser Tokyo de s’engager dans l’Océan indien, clé de voûte de la seule stratégie commune possible entre les deux pays majeurs de l’Axe.

Ce sont les Japonais qui ne répondent pas à son appel : ils ne savent pas quoi faire de leurs victoires initiales ! Les chefs de la Marine imperial sont divisés entre ceux qui veulent aller vers l’ouest (l’Inde), ceux qui rêvent des mers du sud (l’Australie) et les téméraires qui entendent cingler vers l’est (Hawaï) ; l’Armée de Terre, elle, se cramponne à la Chine et lorgne vers la Sibérie. Rien n’est décidé sur ce point capital et, au bout du compte, faute d’unité de vue entre les divers commandements des forces armées, les moyens nippons se dissiperont dans tous les azimuts.

Le mémorandum de la *Seekriegsleitung* ne parle pas d'une stratégie exclusivement méditerranéenne mais d'une stratégie binaire. Sur ce point, Hitler est plus lucide que ses marins. Le Reich n'a pas les moyens de se lancer dans une aventure alexandrine vers le Moyen-Orient EN MÊME TEMPS qu'il mènerait une grande offensive à l'est. Prendre Malte, tripler l'*Afrika Korps* pour aller passer le Nil, exige des moyens importants en pétrole, aviation et chars mais surtout du TEMPS. Choisir cette option reviendrait à se placer sur la défensive en Russie en 1942. Ce choix était pensable, mais Hitler ne l'a pas fait. Nous n'avons pas de traces qu'il ait même seulement été discuté à l'OKW ou à l'OKH.

Hitler, comme Halder, est en effet obnubilé par la campagne contre l'Union soviétique. Il croit le Russe, par ses offensives avortées de la fin de l'hiver, plus affaibli que lui. Pas question de le laisser se reprendre. Il faut ressaisir l'initiative au plus tôt. Comment faire autrement alors que 75 % des forces terrestres, 50 % des moyens aériens allemands, sont immobilisés à l'est ? Il faut éliminer ce front au plus vite, libérer le maximum de matériels et de personnels avant la Noël 1942 pour faire face à un débarquement anglo-saxon en France ou en Norvège. Et puis les matières premières indispensables à une guerre longue – le pétrole au premier chef – ne se trouvent-elles pas en Union soviétique ? N'est-il pas plus facile d'atteindre Bakou en passant sur le corps d'une piètre Armée rouge que d'aller en Irak où les Anglais disposent de points d'appui solides et d'une aide américaine illimitée ? Non, décidément, Hitler ne croit pas avoir le TEMPS de réorienter sa stratégie.

Il pourra d'ailleurs s'en féliciter rapidement à bon compte. Car les rêveries grandioses de la *Kriegsmarine* s'effondreront dès qu'il apparaîtra (en mai et juin 1942) que c'est le Japon – et non les Anglo-Saxons – qui n'a pas les moyens de mener le combat à la fois dans l'Océan indien, en Chine et dans le Pacifique. L'échec nippon en mer de Corail (4-8 mai), la grave défaite de Midway (5 juin), la bataille d'attrition des îles Salomon (automne), placent Tokyo sur la défensive bien plus vite que les Allemands ne l'avaient imaginé. En 1942, pas plus avant qu'après, il n'y aura de coordination des efforts germano-italiens et japonais. Chacun mènera sa guerre dans son coin et ce n'est sans doute pas la moindre raison de l'échec final de l'Axe.

L’objectif miracle d’Hitler

Si l’on laisse de côté les objectifs idéologiques d’Hitler (l’anéantissement du « judéo-bolchevisme »), le second semestre de 1942 doit avoir pour but principal de faire sortir l’Union soviétique de la guerre, si possible dès 1943. Par quels moyens ? En théorie, il y en a deux. Un : accorder le pat à Staline, chercher la paix de compromis. Impensable pour Hitler… et pour tout homme d’État sensé. En cas de retour sur la frontière de 1940, comment, par la suite, entreprendre quoi que ce soit avec l’Armée rouge dans le dos ? Comment imaginer une nouvelle entente durable après l’attaque surprise du 22 juin 1941 et les 8 à 9 millions de Soviétiques déjà massacrés ? Deuxième solution : définir, pour l’été 1942, un objectif limité, c’est-à-dire à la mesure d’une Wehrmacht diminuée, qui permette SOIT de donner à l’Allemagne les moyens de mener durablement une guerre mondiale SOIT d’enlever à l’Armée rouge les moyens de combattre, SOIT LES DEUX.

Cet objectif miracle, Hitler croit le connaître, le proclame depuis des années et va l’imposer sans difficultés à ses généraux : c’est le pétrole du Caucase.

L’aspect fondamental de cette solution caucasienne choisie par Hitler est qu’elle le place en guerre non seulement contre le Russe mais aussi contre le temps. Le maître du Reich s’accorde même moins de temps qu’il n’en aura en réalité. Il se persuade que le réarmement américain et l’ouverture d’un second front en Europe de l’ouest seront effectifs dès la fin de 1942, soit 18 mois avant la date réelle du débarquement en Normandie ; ce qui est contradictoire avec son analyse, partagée par l’OKW, selon laquelle les flottes anglo-saxonnes ne peuvent être fortes sur les deux théâtres principaux simultanément. Durant tout l’été 1942, le débarquement allié l’obsède. Il l’imagine en Crète, dans le Péloponnèse, sur les côtes bulgares, en Sicile, en Corse, en Sardaigne, en Afrique du nord, en Espagne ou au Portugal, sur les côtes de Norvège… À l’instar de Staline, raisonnant comme lui en continental, il ne mesure pas les difficultés logistiques d’une entreprise amphibie à très grande échelle. Hitler se place par conséquent sous une pression insoutenable en ne s’accordant qu’UNE campagne de six mois pour abattre l’Union soviétique. C’est pour nous l’origine stratégique et psychologique de ses prises de risques excessives durant cette campagne, de sa décision calamiteuse de juillet et de son entêtement à Stalingrad.

4. L’équation pétrolière

Hitler n’a jamais cru que la prise de Moscou (« essentiellement un concept géographique ») lui donnerait la victoire sur Staline. En septembre 1941, à la capitale soviétique, il a préféré les richesses de l’Ukraine et la destruction des armées soviétiques massées autour de Kiev. En 1942, il ne s’attardera pas plus sur l’option « Moscou ». Il a peut-être été conforté dans cette attitude par la lecture d’un document que se sont procuré les services secrets allemands. Il s’agit du texte d’une intervention faite par le maréchal Timochenko, alors vice-ministre de la Défense, en décembre 1941, devant le Conseil militaire de son ministère :

> « Si l’Allemagne réussit à prendre Moscou, ce serait évidemment une grave déconvenue pour nous, mais cela n’invaliderait en aucun cas notre stratégie globale. L’Allemagne y gagnerait des quartiers d’hiver mais elle ne gagnera pas pour autant la guerre. La seule chose qui compte, c’est le pétrole. Comme nous nous en souvenons tous, l’Allemagne n’a cessé de nous rabâcher l’urgence de son problème pétrolier dans les marchandages économiques qu’elle a menés avec nous de 1939 à 1941. Aussi, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour a) obliger l’Allemagne à augmenter sa consommation de pétrole, b) maintenir les armées allemandes hors du Caucase{14} ».

Quoi qu’il en soit de l’effet de ce document sur Hitler, à ses yeux, un seul objectif est vital pour le Reich : les pétroles du Caucase, ceux de Maïkop, Grozny et Bakou.

Un objectif annoncé depuis longtemps.

Le 23 juillet 1941, déjà, Hitler a espéré que ses troupes camperaient à Bakou pour Noël ; un groupe opérationnel blindé « Caucase-Iran » est même constitué à cet effet quelques jours plus tard. En octobre, en novembre, alors que la Wehrmacht prend Kharkov puis Rostov, il exprime à nouveau sa volonté de voir le Caucase occupé sans délai. Dans son journal de guerre, Halder note à la date du 19 novembre qu’Hitler donne le pétrole comme objectif pour 1942 ; le 7 décembre, alors que la Wehrmacht se replie au bord du naufrage dans les bourrasques de neige, il décrit avec une rage rentrée le Führer pérorant sur la nécessité d’arriver aux derricks de Maïkop au plus vite. Le lendemain, Hitler fait coucher cet objectif noir sur blanc dans sa directive de guerre N° 39. Il s’en ouvre en janvier 1942 à ses visiteurs, Mussolini ou l’ambassadeur Oshima. Il en parle au *Feldmarschall*

von Bock, commandant du Groupe d'Armées Sud, le 18 du même mois. Enfin, il le dira avec la plus grande force le 1er juin 1942 lors d'une visite au Groupe d'Armées Sud à Poltava :

> « Si nous n'obtenons pas Maïkop et Grozny, alors je devrai liquider cette guerre. »

Cette inquiétude pour son ravitaillement en pétrole, Hitler l'hérite des chefs allemands de la Première Guerre mondiale. Ceux-ci avaient en effet, à l'été 1918, envoyé une Division en Géorgie pour surveiller les puits de Bakou. Ludendorff et von Lossow, qu'Hitler a connus à Munich dans les années 1920, ont plusieurs fois exprimé l'absolue nécessité pour l'Allemagne de s'emparer des ressources pétrolières du Caucase en cas de nouveau conflit. Plusieurs études, menées entre 1938 et 1941, et inspirées par Goering et le général Thomas{15}, ont elles aussi conclu à l'impossibilité pour le Reich de mener une guerre victorieuse sans la précieuse ressource.

Les puits du Caucase, clé de la guerre ou idée fixe ?

Les cercles dirigeants du Reich, politiques, militaires et industriels, se sont persuadés que la conquête des ressources minérales du Caucase est LA priorité pour 1942. Examinons les diverses croyances qui soutiennent cette assertion.

1. ***Le Reich trouvera rapidement dans le Caucase les quantités dont il a besoin.***

Cette *opinio communis* fait l'impasse sur deux faits essentiels.

a – Les puits auront probablement été rasés au sol par les Soviétiques avant que la Wehrmacht ne s'en empare. Il faudra des mois, peut-être des années, pour les remettre en activité

b – Comment acheminer de gros tonnages vers le Reich ?

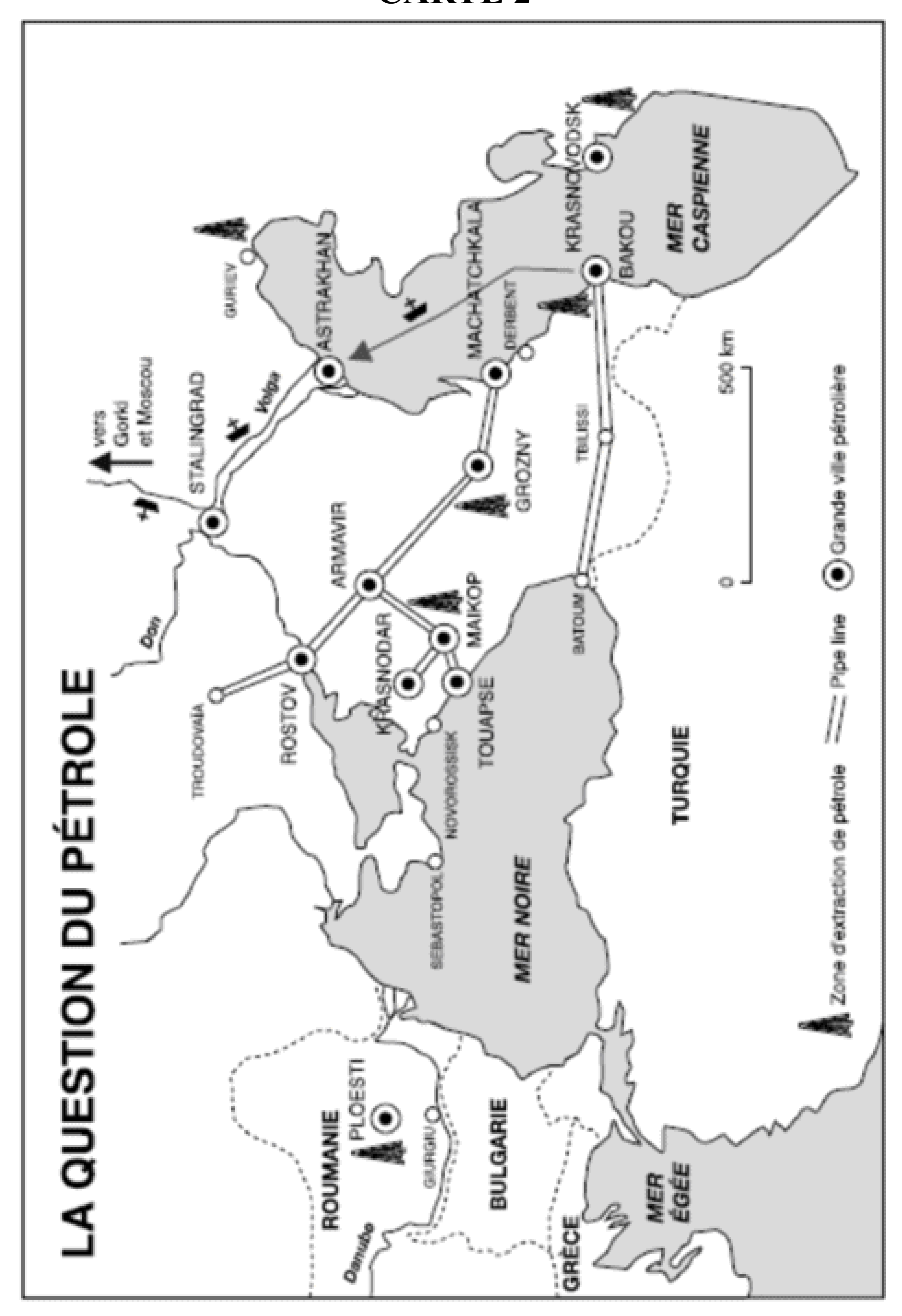
Ce second point n'a jamais été discuté à fond par Hitler, Goering ou Keitel. Faute de desserte ferroviaire, la seule façon de sortir les pétroles de Grozny et de Maïkop serait de leur faire emprunter la mer Noire *(carte 2)*. Or, la flotte rouge la domine totalement. Pour la mettre hors-jeu, l'Allemagne doit intégrer à ses plans soit une occupation complète des côtes soviétiques de la mer Noire, soit donner à la Luftwaffe les moyens antinavires nécessaires. Deux programmes gigantesques ! Si l'un de ces deux préalables est rempli, et si la Turquie ne fait pas obstacle, les pétroliers

empruntéraient les Détroits puis rallieraient un port grec ou italien. Mais on voit mal la flotte et l'aviation britanniques de Méditerranée leur rendre les honneurs ! Le brut devra donc débarquer en Mer noire, à l'embouchure du Danube, puis remonter ce fleuve par péniches spéciales jusqu'en Autriche ou, plus vraisemblablement, jusqu'à Giurgiu, en Roumanie, puis gagner, par le train, les raffineries de Ploesti.

Or, un rapport de mars 1941, élaboré par le général Hermann von Hanneken{16} et adressé à l'OKH, prévenait que, même en cas de capture des puits caucasiens intacts, il n'y aurait aucun moyen de transport disponible sur le Danube, tous les tankers fluviaux étant déjà mobilisés pour exporter le brut de Ploesti vers le Reich. Le rapport concluait que, dans ces conditions, le tonnage de brut russe arrivant aux raffineries ne dépasserait pas 10 000 tonnes par mois.

Hitler élude ce cercle vicieux logistique en demandant aux militaires de saisir dans le meilleur état possible les puits et les installations de raffinage de Maïkop et Grozny, plus celles de Krasnodar. En puisant dans le personnel des entreprises pétrolières allemandes, il fait mettre sur pied une puissante « Brigade du pétrole caucasien » dotée de 10 000 hommes, 1 100 véhicules et 6 avions. Sa mission sera de suivre la Wehrmacht et de remettre en état au plus vite les puits capturés. Mais le problème de l'acheminement reste sans solution.

CARTE 2


LA QUESTION DU PÉTROLE
ROUMANIE
PLOESTI
GIURGIU
Danube
BULGARIE
GRÈCE
MER ÉGÉE
TURQUIE
MER NOIRE
SEBASTOPOL
NOVOROSSISK
TOUAPSE
KRASNODAR
MAIKOP
TROUDOVAIA
ROSTOV
ARMAVIR
GROZNY
Don
STALINGRAD
vers Gorki et Moscou
Volga
ASTRAKHAN
GURIEV
MACHATCHKALA
DERBENT
BAKOU
KRASNOVODSK
MER CASPIENNE
TBILISSI
BATOUM
0
500 km
Zone d'extraction de pétrole
Pipe line
Grande ville pétrolière

2. ***Même si le Reich ne parvient pas à s'emparer des pétroles, il peut en priver les Soviétiques.***

C'est le second objectif d'Hitler et de l'OKW. Ils espèrent ainsi handicaper encore plus l'économie soviétique et contraindre la STAVKA à démotoriser une partie de l'Armée rouge. L'idée que le talon d'Achille de l'URSS se trouve à Bakou n'est pas originale. Reynaud, Gamelin et Chamberlain ne l'ont-ils pas soutenue durant l'hiver 39-40 ? N'ont-ils pas ébauché un bombardement de la zone de production dont ils attendaient rien moins qu'une paralysie de l'effort de guerre des deux signataires du traité Ribbentrop-Molotov ? En juillet 1942, Churchill n'est-il pas au bord de la panique en apprenant la chute de Rostov, antichambre du Caucase ? N'ira-t-il pas jusqu'à proposer l'aide DIRECTE de la Royal Air Force pour empêcher les Allemands de parvenir à la Caspienne ? Il est certain que la chute de Bakou eut été un coup terrible à la fois pour Staline et pour les Anglo-Saxons. Plusieurs éléments tendent cependant à tempérer ce jugement.

Tout d'abord, si l'Union soviétique tire des puits de Maïkop, Grozny et Bakou, sur la base des statistiques de 1938, 90 % de son pétrole, qu'en est-il vraiment en 1942 ? Le Troisième plan quinquennal (1938-1941) a en effet engagé un gros effort, plus ou moins secret, de mise en production des nappes de la moyenne Volga et de l'Oural (le « Second Bakou »). Cette zone fournit-elle 5, 10, voire 20 %, du total des hydrocarbures soviétiques ? Il n'y a pas de réponse à cette question, en l'état actuel de la documentation.

Deuxième point : les réserves stratégiques accumulées loin au-delà du rayon d'action des bombardiers Heinkel 111 sont sans aucun doute considérables. C'est ce que pensent les spécialistes britanniques{17} et ce que confirme dans ses mémoires Reinhardt Gehlen, alors lieutenant-colonel et chef du FHO (*Fremde Heere Ost*, Armées étrangères : Est), le service de renseignement de l'OKH :

> « Nous ne pensions pas que la perte éventuelle des exploitations pétrolières du Caucase affecterait beaucoup la puissance de combat de l'Armée soviétique avant l'été de 1943, à cause des stocks considérables constitués en Russie centrale{18} ».

Enfin, en cas de mise hors service de Bakou, et sans parler des possibilités offertes par le « Second Bakou », les États-Unis auraient pu fournir à l'Armée rouge un minimum vital de produits bruts ou raffinés, *via* Mourmansk, l'Iran et Vladivostok. Les Allemands ignorent, sur ce point

comme sur d'autres, l'importance de la contribution des Anglo-Saxons. Dès l'avant-guerre, en effet, les Soviétiques sont incapables de raffiner assez d'essence à haut indice d'octane, notamment pour l'aviation. Ils en recevront 2,6 millions de tonnes au titre du prêtbail, soit 1,4 fois l'ensemble de leur production nationale durant la guerre{19} ! Grâce à l'indice octane très élevé (99) de ces produits, les Soviétiques les mélangeront au gasoil pour donner à leurs moteurs un tonus supérieur. En ce sens, TOUS les avions soviétiques ont volé avec des carburants venus du Texas et d'Abadan. L'occupation de Bakou par les Allemands ne changerait rien à ce fait.

En revanche, les moteurs des chars et des camions de l'Armée rouge dépendent de la production nationale, qui s'élève à 10,9 millions de tonnes pour toute la guerre. Les Américains livreront 242 300 tonnes, à peine 2,8 % du total. On peut penser que les Alliés auraient pu faire un effort supérieur dans ce domaine au cas où Bakou serait tombé. Mais, leurs moyens de transports maritimes étant limités, ces livraisons auraient pris la place d'autres fournitures destinées à l'Armée rouge et à l'économie. D'une façon ou d'une autre, le handicap aurait été certain.

L'occupation des puits de Bakou aurait donc constitué une menace majeure sur la capacité défensive et offensive de l'Armée rouge ainsi que sur l'économie soviétique en général. Leur destruction par bombardements aériens n'aurait sans doute pas empêché l'offensive de l'hiver 1942-43 mais elle aurait pesé sur les plans de Staline. La motorisation de l'Armée rouge en 1943 et 1944 n'aurait pu se réaliser. D'ailleurs, durant le second semestre 1942, la mise hors service de Maïkop (destructions soviétiques), de Grozny (bombardements allemands) et le démantèlement partiel de Bakou obligeront déjà l'Armée rouge à adopter de sévères mesures d'économie.

3. ***En dehors du Caucase, point de salut.***

L'Allemagne n'a-t-elle vraiment d'autre choix que d'aller chercher du brut à Bakou ? Il est vrai que le blocus allié l'empêche, depuis septembre 1939, de recourir à ses fournisseurs traditionnels d'Amérique latine. Mais elle a, dès 1940, su trouver des parades. Les usines de carburant synthétique ont beaucoup augmenté les quantités produites (4,1 millions de tonnes en 1941 contre 2,2 millions en 1939), et l'effort sera poursuivi. Comme le montre le tableau ci-dessous, la Roumanie accroît massivement ses

livraisons au Reich dès 1939. Enfin, l'extraction d'huile sur le sol allemand s'est grossie en 1938 des pétroles autrichiens (57 000 tonnes en 1938, 1,2 millions en 1944), en 1939 de ceux de la Galicie polonaise (136 000 tonnes en 1941), en 1940 des ressources de Pechelbronn en Alsace (66 000 tonnes en 1942). Bon an mal an, les besoins sont couverts. Le Reich n'a-t-il pas rempli les réservoirs de ses Panzers jusqu'à l'automne 1944 ?

Ce sont surtout la marine allemande, et encore plus, italienne, qui ressentent les effets du manque de mazout à partir de 1942, puis la Luftwaffe à partir de 1943, notamment dans ses activités d'entraînement. Les scènes parfois décrites de « chars immobilisés réservoir à sec », comme en juillet 1942 sur les rives du Don ou en août sur celles du Terek, s'expliquent par des difficultés d'acheminement et non par une pénurie de carburant.

Il n'en demeure pas moins que, si Hitler songe à une guerre longue, et vu la baisse tendancielle de l'extraction roumaine, il devra trouver des ressources pétrolières annexes… ou investir plus dans les usines de synthèse. D'où la question qui mène tout droit à Stalingrad : les pétroles du Caucase étaient-ils vraiment le meilleur objectif opérationnel de la Wehrmacht en 1942 ? Nous renvoyons la discussion de ce point à la fin de l'ouvrage.

Contribution de la Roumanie à l'économie pétrolière allemande 1938-1944 (en milliers de tonnes).

Années	Quantités Disponibles pour le Reich	Importation	Extraction roumaine	Livraisons roumaines au Reich[a]	Part roumaine dans les import. du Reich en %
1938	7 100	4 957	6 617	628	12,7
1939	8 200	5 165	6 240	1 272	19,1
1940	7 600	2 075	5 815	1 177	50,6
1941	10 000	2 807	5 577	2 963	96,8
1942	9 500	2 359	5 665	2 192	86,8
1943	11 300	2 766	5 330	2 406	82,7
1944	6 830	960	3 525	1 043	?

Source : Dietrich Eichholtz, *Krieg um Öl,* Leipziger Universitätsverlag, 2006, p. 39

a. Y compris les livraisons directes à la Wehrmacht sur le front est.

II. Le Plan *Blau*

La bataille de Stalingrad a été, à bien des égards, une des plus importantes de la Seconde Guerre mondiale. Il y a paradoxe à songer que la ville n'a jamais été considérée comme un objectif de premier ordre tout au long de l'élaboration de l'offensive de l'été 1942. Les chefs allemands n'y ont prévu aucun engagement décisif. Dans leur plan ambitieux et reposant sur des hypothèses aussi nombreuses qu'hasardeuses, Stalingrad n'est qu'une étape, un pivot, dans un mouvement d'ensemble très complexe, finalisé sous le nom de *Fall Blau* ou Plan Bleu.

1. La directive 41 : de la Blitzkrieg à la guerre d'attrition

En 1940 et 41, l'élaboration du plan Barbarossa – l'invasion de l'Union soviétique – a été longue, minutieuse, méthodique. De nombreux *kriegspiele,* d'innombrables exercices sur cartes, ont accompagné sa mise au point. Il n'en va pas de même pour l'offensive stratégique de l'été 1942, qui est montée à la hâte et, selon le mot des historiens Ziemke et Bauer, de façon quelque peu « décousue »{20}.

La première mouture du plan est due au *Feldmarschall* von Bock, sollicité par Halder. Bock se fend d'un mémorandum où les choses sont abordées sous un angle plutôt théorique, personne n'étant capable de déterminer alors quelles forces pourraient être employées à une offensive d'été. L'opération, baptisée *Siegfried*, consiste à amener le Groupe d'Armées Sud 100 à 150 kilomètres en avant de ses positions actuelles pour l'aligner, d'une part, le long du Don entre Voronej et Novaïa Kalitva, d'autre part, sur une bretelle Novaïa Kalitva-Tsimliansky qui couperait à travers la grande boucle du Don. Ce plan rythmé en deux phases, prévoit de prendre Rostov, de façon à se donner une base de départ ultérieure vers le Caucase. De la conquête des champs pétrolifères, il n'est pas question, pas plus que de Stalingrad.

Hitler a le mémorandum de Bock en main le 20 février mais ne l'a toujours pas lu au début de mars. Le 18 mars seulement, Halder et l'OKH ont le feu vert pour plancher sur l'opération *Siegfried*. Dix jours plus tard, Halder expose ses idées{21} au Führer, qui les approuve globalement. Mais Hitler amendera de façon substantielle, avec l'aide de l'OKW, le travail de Halder et de Bock. Ses modifications consistent à élargir l'opération à la fois vers l'est – conquête de l'isthme Don-Volga (d'où l'ajout d'une troisième phase d'opérations) – et vers le sud – conquête du Caucase, rien n'étant dit de la façon dont on compte parvenir au-delà des montagnes. L'état-major opérationnel de l'OKW synthétise l'ensemble en une directive signée le 5 avril.

Cette directive 41 trace les grandes lignes du Plan *Blau*, son nouveau nom de code de l'opération. Dans son introduction, Hitler hasarde un jugement dont il ne se départira plus :

> « La bataille d'hiver touche à sa fin. L'ennemi a subi de lourdes pertes en hommes et en matériel. S'efforçant de tirer parti de succès apparents, il a largement DISSIPÉ, au cours de l'hiver, LE GROS DES RÉSERVES QU'IL DESTINAIT A DES OPÉRATIONS ULTÉRIEURES (souligné par nous).
>
> Dès que les conditions de température et de terrain le permettront, la supériorité du commandement et de la troupe allemands leur permettra de reprendre l'initiative et d'obliger l'ennemi à subir leur volonté ».

L'objectif de la campagne est :

> « d'anéantir définitivement ce qu'il reste de la capacité défensive des Soviets et leur retirer autant que possible les ressources nécessaires à leur économie de guerre »{22}.

Ces objectifs – attrition biologique et attrition économique – devront être atteints par une offensive du Groupe d'Armées Sud sur un front de 725 kilomètres, en direction du Don puis du Caucase. Un objectif secondaire – la prise de Leningrad et la jonction avec les forces finnoises – est attribué au Groupe d'Armées Nord. Lequel attaquera seulement si des forces suffisantes peuvent être réunies.

L'attrition biologique

Du 22 juin 1941 à la fin d'avril 1942, l'Armée rouge a perdu près de 7 millions d'hommes, tués ou prisonniers. Pour chaque allemand tombé au combat, environ 20 soldats soviétiques ! Jamais aucun pays, dans aucune guerre, n'a subi pareille saignée. Ces chiffres proprement effarants confortent Hitler dans une opinion exprimée dès l'automne 1941 (pour le moins prématurée vu la contre-offensive soviétique de décembre) : une campagne 1942 aussi mortifère pour l'ennemi que celle de 1941 devrait affaiblir son potentiel humain de façon décisive. Le Führer est définitivement certain que le pays de Staline est au bout de son rouleau humain. En revanche, après la contre-offensive de l'hiver, Halder et l'OKH n'en sont plus convaincus. À leurs yeux, tout jugement sur le potentiel ennemi dépend de la qualité des estimations fournies par le FHO – *Fremde Heere Ost,* ou Armées étrangères : Est –, le service de renseignement de l'OKH (12e section). Échaudé par les erreurs d'appréciation du chef du FHO, le colonel Kinzel, Halder l'envoie commander un régiment sur le front et le remplace le 1er avril 1942 par le dynamique lieutenant-colonel Reinhardt Gehlen{23}, dont nous aurons à reparler souvent. Dans l'immédiat, cependant, c'est sur un rapport remis le 23 mars 1942 par Kinzel que vont s'appuyer les projections et estimations de l'OKH. Le tableau ci-dessous en résume les conclusions.

Les calculs du FHO donnent à l'Armée rouge 6 millions de soldats au 1er avril 1942, plus 1,8 millions de marins et d'aviateurs. Elle pourrait théoriquement compter pour l'année 1942 sur une réserve de 1,93 millions d'hommes dont 400 000 seraient, pour des raisons ethniques ou politiques, non incorporables. Le million et demi restant devrait permettre au mieux la mise sur pied de 60 nouvelles grandes unités. La conclusion de Kinzel :

> « La réserve humaine disponible suffira pour combler les vides dans les unités existantes, remplacer les pertes des quelques mois à venir et former de nouvelles

unités mais sur une échelle considérablement réduite. Cet effort pourra être maintenu encore un peu de temps mais au prix d'une baisse croissante de la qualité. La formation de nouvelles unités ne semble pouvoir se faire qu'en portant atteinte à la substance. Il semble douteux qu'une telle atteinte puisse être supportée vu l'ébranlement des mécanismes de l'État ainsi que la situation critique du ravitaillement et des armements{24}. »

Les moyens en personnels de l'Union soviétique au printemps 1942 selon les estimations allemandes.

Base démographique estimée 177 millions

Soumis légalement au service armé (16-50 ans)	42,10 millions
Appelés (18-45 ans, en partie 46 et 47 ans)	34,40 millions
Dont inaptes	6,10 millions
Aptes	28,37 millions
Dont sous administration allemande	11,35 millions
Pertes jusqu'au 1er avril 1942	7,23 millions
Disponibles pour l'Armée rouge	9,77 millions
Effectif théorique	7,80 millions
Réserve en hommes au 1er avril 1942	1,93 millions

Source : *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol.6, p. 800.

Le 9 juin, Gehlen souscrira aux évaluations optimistes de son prédécesseur en déclarant devant la *Kriegsakademie* :

« L'adversaire ne peut plus (sans conséquences) laisser croître ses pertes au niveau de celles des batailles de Bialystok, Viazma et Briansk. Il ne pourra probablement plus lancer une seconde fois des réserves à l'échelle de celles de l'hiver 1941-42{25}. »

Au vu de ces estimations, et avant d'atteindre ses objectifs caucasiens, le plan *Blau* demande au Groupe d'Armées Sud de réaliser au moins un encerclement du type Viazma-Briansk (763 000 prisonniers à l'automne 1941) entre Don et mer Noire. Ce qui suppose que l'Armée rouge accepte la bataille pour chaque objectif de valeur : le bassin du Donetz (Donbass), les approches de Voronej, Rostov, Stalingrad. Après ces saignées,

l'effondrement de l'Armée rouge est, aux yeux des chefs de la Wehrmacht, d'autant plus probable qu'ils pronostiquent également une implosion économique sur ses arrières.

L'attrition économique

En occupant 40 % du territoire européen de l'Union soviétique et en tenant prisonnière 45 % sa population, la Wehrmacht pense avoir privé son adversaire d'une grosse partie de sa main-d'œuvre spécialisée, de son potentiel minier (fer, charbon et charbon à coke), de ses moyens métallurgiques, de sa base alimentaire (cheptel, oléagineux, céréales). Une étude, commanditée auprès des services économiques du général Thomas, parvient à Hitler à la fin de mars. À ce moment, le Plan *Blau* est déjà décidé mais les résultats de cette étude confortent les chefs allemands dans l'idée qu'une avancée jusqu'à la Volga et au Caucase provoquerait l'effondrement économique de l'Union soviétique[26]. Voici le tableau dressé sur la base de cette étude.

Estimations allemandes du potentiel de l'Union soviétique en produitsde base si la Wehrmacht atteint la ligne Stalingrad-Astrakhan[a]**.**

Produits de base	Total Union soviétique (en millions de tonnes)	Partie occupée de l'URSS		Partie non occupée de l'URSS	
		Millions de tonnes	%	Millions de tonnes	%
Charbon	133	81,5	81 ?	?	19 ?
Coke	21	20	96	1	4
Minerai de fer	26,5	17	65	9	34
Fonte brute	15	9	63	5,4	37
Acier brut	18	9	53	8,3	47
Laminés	13,5	7	60	5,5	40
Manganèse	2,7	2,65	95	0,15	5
Chrome	0,2	-	-	0,2	100
Aluminium	0,056	0,027	49	0,029	5
Pétrole	31,5	28	90	2,6	7

a. Tableau repris de *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol.6, p. 805.

NB : les erreurs sur les totaux sont celles de l'étude originale.

Nous renvoyons le lecteur à l'analyse faite un peu plus loin mais d'ores et déjà, il importe de savoir que les prévisionnistes de la Wehrmacht sous-estiment trois éléments :

1. l'importance de la base métallurgique et minière constituée dans les années 30 dans l'Oural et en Sibérie ;

2. le succès du déménagement, en 1941, de 2 600 grandes usines de l'ouest de l'Union soviétique vers l'est, parallèlement au déplacement de 17 millions d'ouvriers, de spécialistes, de techniciens.

3. le volume et l'efficacité de l'aide anglo-saxonne.

Partant de prémisses fausses, les services allemands attribuent à l'Armée rouge, pour 1942, des livraisons d'armes neuves de l'ordre de 6 600 avions et 6 000 chars. En 1944, *a posteriori* ces livraisons seront estimées à 17 700 avions et 18 500 chars ! Après guerre, les Soviétiques

donneront des chiffres encore plus élevés : 21 681 et 24 446{27}… À la racine de cette erreur colossale se trouve moins une défaillance des services de renseignements qu'une méconnaissance (partagée par le monde entier) du potentiel RÉEL et de la distribution géographique RÉELLE de l'industrie soviétique. Ce qui n'est pas étonnant au « pays du grand secret »… Entrent aussi en jeu les préjugés « raciaux » de la Wehrmacht et d'Hitler quant à l'incapacité des Slaves à organiser et planifier. L'échec de la mobilisation industrielle de la Russie tsariste en 1914-17 a également pesé dans ce jugement. Comparaison entre guerres n'est pas raison…

L'opération *Nordlicht*, la conquête de Leningrad qui doit suivre l'exécution de *Blau*, fait partie, par ricochet, de ce plan d'attrition de l'économie soviétique. Prendre Leningrad, dans l'esprit de l'OKW, c'est donner un gage aux Finnois et les décider ainsi à l'essentiel : aller couper la voie ferrée qui relie Mourmansk{28} à la Russie centrale. Comme, dans le même temps, l'occupation du Caucase débrancherait la deuxième voie d'acheminement de l'aide alliée – celle du « corridor persan{29} » – les Russes ne pourraient plus compter que sur la dernière route du prêt bail, la plus longue, celle du transsibérien.

Tels sont, à grands traits, les objectifs de la campagne stratégique du Reich pour l'été 1942.

2. Les moyens limités de la Wehrmacht

L'ombre de l'Armée du 22 juin

Au 20 mars 1942, l'Armée de terre allemande a perdu en Union soviétique 225 559 tués, 796 516 blessés{30}et 50 991 disparus. Ce million et plus de pertes touche avant tout les éléments combattants des unités, particulièrement l'encadrement (32 485 officiers hors de combat soit UN SUR DEUX). Au total, 35 % des effectifs alignés le 22 juin 1941 ont disparu. Malgré l'arrivée de remplacements, il manque 740 000 hommes aux armées le 1er mai 1942. Halder estime à ce moment que l'infanterie des groupes Nord et Centre a perdu 65 % de ses moyens humains, le groupe Sud, 50 %.

Les hommes tombés formaient la fine fleur des Divisions « professionnalisées » par les campagnes victorieuses de Pologne, de France et des Balkans. Les remplacements sont issus des jeunes classes nées en 1922 et 1923, des retours de convalescence ainsi que de l'appel de

quelques dizaines de milliers d'affectés spéciaux entraînés à la hâte. La situation des effectifs est si tendue qu'aucune réserve ne peut être constituée. Dans ces conditions, la décision principale d'Hitler – n'attaquer en 1942 que sur le tiers sud du front (725 kilomètres) – apparaît comme un choix forcé. La Wehrmacht n'a tout simplement plus assez d'effectifs pour envisager une offensive générale.

La situation matérielle de la Wehrmacht en Russie est aussi délabrée que sa situation humaine. 3 492 chars et canons d'assaut ont été détruits ou sérieusement endommagés, dont la moitié n'a pas été remplacée. Ainsi, 3 648 engins s'alignaient le 22 juin 1941, 1 551 sont en dotation à la fin mars 1942. La plupart des *Panzerdivisionen* ont moins de 20 chars en état, l'artillerie motorisée doit, faute de tracteurs, recourir aux chevaux. Encore l'industrie allemande a-t-elle les moyens de remplacer assez vite ces matériels de combat. En revanche, elle ne peut compenser la perte de 90 000 véhicules (transports de troupes chenillés, camions, *kubelwagen* de commandement) et 50 000 motos ; son équipement industriel est trop faible dans ces secteurs. Moins de 20 % de ces moyens seront remplacés. Ce qui signifie, entre autres, que la logistique va dépendre de plus en plus de la traction animale. Des animaux locaux, moins puissants, et des *panjewagen*{31}, plus légères, se substitueront aux 260 000 chevaux et 3 774 fourgons perdus. La Wehrmacht est entrée dans un processus de démotorisation qui lui enlève une part de ce qui fit son succès en 19391941, la mobilité. Ce fait est particulièrement préjudiciable à l'exécution du Plan *Blau* dont nous avons vu qu'il suppose la réalisation de vastes encerclements. Encore faut-il pouvoir aller plus vite que l'adversaire…

À la fin mars 1942, l'OKH se livre à une comparaison des aptitudes au combat des unités au 22 juin 1941 et à la fin de l'offensive d'hiver des Soviétiques. En 1941, 134 Divisions sur 209 (64 %) étaient jugées « aptes à tous emplois », 19 prêtes « à un engagement offensif limité ». Fin mars 1942, respectivement 8 Divisions (5 %) et 47 sur un total de 162 ! Faute de pouvoir « rafraîchir hommes et matériels », 73 Divisions ne peuvent que défendre et 29 « défendre de façon limitée ».

Afin de recompléter au mieux les unités du Groupe d'Armées Sud, l'OKH va méthodiquement prélever les hommes, les matériels et les approvisionnements manquants sur les Groupes Nord et Centre. Les Divisions blindées appartenant à ces Groupes sont dépouillées d'un de leurs

régiments de chars, les batteries d'artillerie réduites de 4 à 3 pièces, les services logistiques dévalisés de leurs camions, les divisions d'infanterie allégées d'un tiers de leurs bataillons (6 au lieu de 9).

Malgré cela, le Groupe d'Armées Sud ne dispose, au moment de l'offensive de l'été 1942, que de 85 % de la mobilité qui était la sienne l'année précédente. La politique du « tout pour le Sud » présente un désavantage évident : aucune attaque de diversion ou de soulagement ne peut venir en aide au front Sud si, pour celui-ci, les choses venaient à tourner mal. Au contraire, si le Russe se jette sur les Groupes Nord et Centre, les maigres renforts prévisibles devront être dirigés vers ces zones, au détriment du *Schwerpunkt* méridional.

C'est donc avec un outil sérieusement émoussé que la Wehrmacht doit atteindre les objectifs ambitieux fixés par le plan *Blau*.

Pour autant, la *Panzerdivision* demeure un instrument offensif sans égal dans les armées de l'époque. Son effectif réglementaire reste celui de 1941, soit 9 compagnies (groupées en un régiment à 2 ou 3 bataillons) de 20 chars Mark III ou Mark IV. Les innovations consistent en un alourdissement de la défense antichar (12 pièces de 5 cm{32}, 8 pièces de 8,8 cm), une meilleure dotation des *Panzergrenadieren* en halftracks équipés d'une mitrailleuse, en une ou deux batteries de Marder 38, automoteurs antichars dotés d'un 75 de 46 calibres (ou d'un 76,2 mm soviétique de 54 calibres).

La nouveauté la plus importante consiste en une modification de l'armement et du blindage des Mark III et Mark IV. La généralisation du frein de bouche, qui absorbe une part importante de l'énergie du recul, permet de monter des canons plus puissants sans redessiner la tourelle. Ainsi le Mark III reçoit un nouveau canon de 50, long de 60 calibres, l'autorisant à employer l'obus perforant de 2 kg à une vitesse initiale de 835 m/s, ce qui le rend à nouveau compétitif face au T-34. Pour faire face au nouveau 57 mm antichar des Soviets, on fixe devant et sur la tourelle une plaque de 80 mm de blindage. Le Mark IV, quant à lui, accommode un canon long (48 calibres) de 75 mm (vitesse initiale 935 m/s), avec renforcement du blindage avant à 90 mm, ce qui amène le poids de l'engin de 19 à 28 tonnes. Ce rajeunissement permettra au Mark IV de faire bonne figure jusqu'à la fin de la guerre.

L'appel aux alliés de l'Axe

Le problème opérationnel le plus évident du Plan *Blau* est qu'il amène une extension démesurée du flanc de la pénétration allemande vers la Volga et le Caucase. Comme il n'est plus possible de déshabiller les Groupes Nord et Centre pour tenir ce flanc, Hitler doit se résigner à demander à ses alliés un effort exceptionnel pour la campagne d'été 1942. Il l'avait d'ailleurs fait dès avant l'élaboration de la directive 41, le 1er janvier 1942, par une lettre adressée aux leaders italien, roumain et hongrois.

Tout sourire, il rencontre Mussolini et Antonescu en février puis en avril, les dupant sur l'état réel de la Wehrmacht, leur laissant croire que leur effort augmenté représente le simple gage de leur participation aux fruits d'une victoire inéluctable en 1942. Du fait du rapport de forces, sans révéler le détail de son plan d'opération, Hitler parvient à ses fins avec plus ou moins de difficultés.

Les choses sont aisées avec Mussolini, qui réclame à cor et à cri un accroissement de sa présence militaire sur le front russe depuis l'été 1941. Le *Duce* pense ainsi pouvoir mieux défendre les intérêts italiens dans les Balkans lors du règlement de la paix. Les Allemands n'ont même pas à évoquer la réciprocité de leur engagement en Libye pour voir leurs revendications satisfaites. Le corps expéditionnaire italien en Russie est ainsi porté d'un Corps d'Armée (4 Divisions) à trois Corps (10 Divisions{33}) dont celui des *Alpini*, d'excellentes troupes de montagne destinées au Caucase. L'ensemble est commandé par Italo Garoboldi, 63 ans, ancien patron des forces italiennes en Afrique du Nord. Le haut commandement italien voit d'un fort mauvais œil le départ de 100 000 hommes, 16 000 véhicules et 1 000 canons, dont une forte proportion est prise sur la dotation des unités se battant en Libye.

L'effort roumain est encore plus considérable. Antonescu, le chef de l'État roumain, s'affiche comme un antibolchevique virulent qui veut participer à la grande croisade à l'est. Le *conducator* pense aussi, en aidant Hitler, défendre les intérêts de son pays, gravement lésés par une décision antérieure. Le 30 août 1940, en effet, le « second arbitrage de Vienne », où Ribbentrop et Ciano jouent un rôle de médiation, a octroyé à la Hongrie la moitié de la Transylvanie roumaine. Dans son journal, Ciano rapporte que le ministre des Affaires étrangères roumain, Manoilescu, s'évanouit en découvrant la nouvelle carte de son pays. Contraint d'accepter ce règlement, le roi Carol II, dénoncé comme fossoyeur de la « Grande

Roumanie », doit s'exiler après avoir laissé le pouvoir au géngral Ion Antonescu le 4 septembre. La Roumanie et la Hongrie sont dès lors quasiment en état de guerre.

En participant à l'opération Barbarossa, Antonescu cherche donc à obtenir d'Hitler la révision de l'arbitrage de Vienne. Mais, par ailleurs, il entend conserver sur le territoire national des moyens suffisants pour « l'explication finale » qui ne manquera pas de se produire avec les Magyars détestés. Si les deux tiers des forces roumaines partent pour la Russie, soit 27 Divisions au total dont quinze{34} sont affectées à l'offensive vers le Caucase, le tiers restant, et une proportion supérieure de l'artillerie, demeurent en Roumanie. Les Allemands promettent d'équiper en partie cette piétaille en armes lourdes, notamment antichars, en munitions et de prendre la logistique à leur charge.

L'amiral Horthy, régent de Hongrie, n'a aucune envie de s'engager en Russie. Pour le contraindre à déclarer la guerre à Staline, les Allemands ont dû monter un faux bombardement soviétique{35} contre les villes de Kassa et Munkacs, le 26 juin 1941. Même ainsi, Horthy n'accorde que dix divisions, alors que les Allemands en demandent 23. Son problème principal est en fait de ne pas heurter les Anglo-Saxons avec qui il entretient de bons rapports et, surtout, de garder ses troupes prêtes à en découdre avec la Roumanie. En janvier 1942, Ribbentrop puis Keitel, envoyés à Budapest par Hitler, doivent se montrer très pressants pour obtenir un effort plus important. Horthy refuse de proclamer la mobilisation générale mais ne peut refuser l'envoi de 3 Corps d'Armée (9 Divisions d'infanterie, 7 Divisions de sécurité, 1 Division blindée équipée de vieux Skoda 38-T).

En revanche, le Reich n'obtient rien de la Bulgarie. Berlin se résout, par peur d'un soulèvement, à voir ce pays, traditionnellement proche de la Russie, n'assurer que la défense de ses côtes. Quant aux Finlandais, très alarmés par la contre-offensive soviétique de l'hiver, ils se réfugient dans un attentisme prudent et refusent de participer aux efforts du Corps alpin du général Dietl pour couper la voie ferrée de Mourmansk.

Au total, le Groupe d'Armée Sud s'adjoint 600 000 Italiens, Roumains, Hongrois, peu motivés, mal équipés et ravitaillés. Ces Armées ne peuvent tenir qu'un rôle strictement défensif, et encore à condition d'être épaulées par des unités allemandes. Hitler lui-même le reconnaît lors d'une conférence le 30 mars 1941 :

« Nous ne devons pas nous faire d'illusions sur nos alliés ! (…) Le destin des unités allemandes ne doit pas dépendre de la résolution des unités roumaines{36}. »

Et pourtant, c'est bien sous cette dépendance que se place la *Osther* pour sa campagne d'été. Confier la sécurité du flanc le plus exposé de l'offensive aux Divisions alliées est un pari pour le moins risqué dans le cas où le corps de bataille soviétique ne serait pas détruit lors du plan *Blau*. Ce risque pris consciemment par les chefs allemands est une des clés de la bataille de Stalingrad.

3. Les grandes lignes du Plan **Blau**

À l'exception de quelques opérations de détails prévues pour eux, les Groupes d'Armées Nord et Centre restent sur leurs positions. Ce dernier doit être renforcé en moyens défensifs sur l'axe de Moscou où le Russe ne manquera pas d'attaquer.

Seul le Groupe d'Armées Sud reçoit une mission offensive. Pour lui, l'OKH met sur pied un plan dans la lignée de ceux qui lui ont donné la maîtrise de tous les champs de bataille depuis 1939. Il s'agit encore et toujours de mener des *Zangenangriffe*, des doubles encerclements géants – du type Viazma-Briansk – destinés à saisir hommes et matériels en masse.

Le scénario prévu est sans surprise : il est celui de la *Blitzkrieg*. Chars et aviation tactique ouvrent le chemin, dévastent les arrières, sectionnent le système nerveux de l'adversaire et le prennent à revers. L'infanterie suit et scelle aussi hermétiquement que possible les « chaudrons » (*Kessel*) ainsi crées. La scène du carnage annoncé s'étend entre la ligne d'eau Oskol-Donetz-Mius et celle du Don. C'est une zone de steppes monotones, à peine vallonnées vers le nord, dénuée de routes, sans autres obstacles que les rivières et les fleuves qui coulent généralement nord-sud. Bref, en été, un charodrome idéal, où les formations mobiles de la Wehrmacht devraient aisément encercler les Armées soviétiques. Mais, à l'automne, tout se fige dans une mer de boue et, à l'exception du transport aérien, tout effort logistique devient impossible.

Sur ces vastes étendues ouvertes, les Divisions du Groupe d'Armées Sud devraient s'élancer au début de juin en trois vagues échelonnées dans le temps et l'espace.

Cet échelonnement peut sembler curieux. Des attaques simultanées seraient en effet plus efficaces, enlevant à l'ennemi toute possibilité de repli

préventif au vu du développement de la situation dans les autres secteurs. C'est l'affaiblissement même de la Wehrmacht qui rend ce scénario par parties inévitable. Les dotations complètes en effectifs, matériels de combat, munitions et carburant, ne peuvent se faire partout en même temps ; les Armées ne seront servies que les unes après les autres ; elles ne seront donc en état d'attaquer que les unes après les autres.

Voici à grands traits le scénario du plan *Blau (carte 3)*.

Prélude 1, mai 1942 : nettoyage de la Crimée. Les Soviets doivent être chassés de la presqu'île de Kertch (opération *Trappenjagd*), Sébastopol enlevée (opération *Störfang*). La mission est confiée à la 11e Armée appuyée par un contingent roumain.

Prélude 2, mai 1942 : réduction du saillant d'Izium (opération *Fridericus* I), puis refoulement des forces ennemies sur la ligne OskolDonetz (opérations *Wilhelm* et *Fridericus* II). La 6e Armée et la 1re Armée Panzer sont affectées à cette tâche.

Le gros des opérations s'articule en 4 phases successives.

1. **Phase I, vers le 15 juin**. La première opération projette deux pinces à partir de Koursk et de Bielgorod ; elles se referment à l'arrière des forces soviétiques 200 kilomètres plus loin, devant Voronej, ville importante située un peu à l'est du Don. De là, les éléments rapides filent à angle droit vers le sud, en suivant la rive occidentale du fleuve. La mission est dévolue à la 4e Armée Panzer, ramenée du Groupe Centre, la 6e Armée, la 2e Armée et la 2e Armée hongroise.

2. Phase II, vers le 15 juillet. La deuxième opération s'élance des environs de Kharkov, d'où une pince s'en va à la rencontre de la pince motorisée précédemment évoquée. L'OKH espère prendre encore dans ses filets plusieurs centaines de milliers d'hommes. La 1re Armée Panzer s'y emploiera de conserve avec la 4e Armée Panzer.

3. **Phase III, vers le 15 août**. La troisième opération a pour base de départ la ligne Taganrog-Artemovsk. Les unités désignées (17e Armée, 3e Armée roumaine, 8e Armée italienne) doivent franchir le Donetz en force et aller faire leur jonction avec les éléments motorisés qui ont continué à longer le Don vers l'aval. Nouvel enveloppement espéré. À noter que le plan prescrit que :

> « Dans tous les cas, il faut essayer d'atteindre Stalingrad ou, à tout le moins, de placer cette ville sous l'action de nos armes lourdes, afin de l'éliminer en tant que

centre d'armement et de communication. »

La prise de Stalingrad n'est donc pas un objectif en soi. Il s'agit seulement d'occuper l'isthme Don-Volga pour couper le trafic fluvial et protéger le flanc nord de la poussée vers le Caucase.

À ce moment de la campagne, les 17e Armée, 3e Armée roumaine et 8e Armée italienne seront rassemblées sous un nouveau quartier-général, celui du Groupe d'Armées A.

Phase IV, à partir du 15 septembre. Après la réalisation des trois points précédents, qui doivent avoir amené la destruction complète des Armées soviétiques du sud de la Russie et la neutralisation de Stalingrad, la marche vers le Caucase pourra commencer. Elle est confiée au Groupe A, qui récupérera pour l'occasion les 1re et 4e Armées Panzer{37}. Une offensive lancée de Rostov ira saisir les pétroles de Maïkop et les ports de la mer Noire en conjonction avec des forces jetées depuis la Crimée pardessus le détroit de Kertch. La partie la plus mobile des Armées passera le Don plus à l'est et lancera un raid gigantesque (1 200 km à vol d'oiseau) vers Grozny, en Tchétchénie, et Bakou, en Azerbaïdjan. Les autres Armées du Groupe Sud (2e Armée, 2e Armée Hongroise, 6e Armée), rassemblées en un Groupe B, auront pour mission de flancgarder la poussée vers le Caucase, en jouant les sentinelles le long de l'immense front du Don, de Voronej à Stalingrad.

CARTE 3



Préliminaires et phases du plan BLAU
Front le 10 Mai 1942
Opérations préliminaires
Plan BLAU
Champs pétrolifères
0 100 200 km
LENINGRAD
NORD
DEMYANSK
Volga
RJEV
MOSCOU
GORKI
SMOLENSK
CENTRE
TOULA
BRIANSK
OREL
KOURSK
VORONEJ
PHASE 1
BIELGOROD
KIEV
SUD
PHASE 2
KHARKOV
IZIUM
Don
STALINGRAD
Dniepr
MILLEROVO
Donetz
PHASE 3
DNIEPROPETROVSK
ARTEMOVSK
TAGANROG
ROSTOV
Manych
ASTRAKHAN
ELISTA
PHASE 4
MER D'AZOV
KERTCH
KRASNODAR
VOROSHILOVSK
MER CASPIENNE
SEBASTOPOL
NOVOROSSISK
MAIKOP
Kuban
TOUAPSE
MER NOIRE
SOUKHOUMI
Terek
GROZNY

4. Un plan irréaliste ?

Après guerre, de nombreux chefs de la Wehrmacht ont attribué la catastrophe de Stalingrad aux défauts inhérents au Plan *Blau*, lequel serait l'œuvre du seul Hitler. Il se caractériserait, selon eux, par sa démesure, le peu de cas qu'il fait de la logistique et l'insuffisance des forces engagées. L'espace à conquérir est immense, les routes absentes, alors que tout devra être acheminé par camions. Hitler a trop servi de bouc émissaire à ses généraux pour que ce jugement ne soit pas *a priori* suspect. Pourtant, il est incontestable que le plan *Blau* a semé le doute et l'angoisse dans les hautes sphères de l'Armée.

Passons sur les opinions émises en privé par von Rundstedt et von Leeb, qui ne pouvaient avoir aucun poids. Pour ces chefs licenciés durant l'hiver 1941, au lieu d'attaquer, la Wehrmacht devrait… revenir sur ses bases de départ polonaises et roumaines du 22 juin 1941. Le quartier-maître général Wagner, en mars 1942, voit en *Blau* un « plan utopique ». Le général Fromm, commandant l'Armée de remplacement (*Ersatzheer*), qualifie l'offensive vers le Caucase de « luxe inconvenant ». Lui qui a pour charge de fournir les effectifs et les matériels nécessaires à l'exécution du plan, suggère le 23 décembre 1941 à Hitler de rester sur la défensive durant un an ; il est quasiment le seul à avancer cette idée qui, nous l'avons vu plus haut, aurait pu fournir une alternative à *Blau,* étant entendu que la priorité passerait alors à l'*Afrika Korps*.

Dans un mémorandum, le général Thomas pointe

> « que les opérations militaires de l'été 1942 devraient s'adapter aux possibilités de ravitaillement en carburant ».

Idée partagée par Keitel, chef de l'OKW, ce qui fait dire à l'historien allemand Bernd Wegner :

> « que cette idée ait trouvé écho chez Keitel montre à quel point la confiance initiale a fait place à une atmosphère d'incertitude et de scepticisme.{38} »

Encore en mai 1942, soit un mois après la publication de la directive 41, le général von Küchler, commandant le Groupe d'Armées Nord, plaide pour un renoncement au plan *Blau* en faveur d'un effort maximum vers Leningrad. Hitler refuse sèchement. Non sans raisons. La prise de la métropole serait un succès local et n'offrirait de perspectives qu'à la

propagande de Goebbels ; elle ne peut en aucun cas décider de l'issue du conflit à l'est.

Que nombre de chefs aient jugé le plan *Blau* trop ambitieux pour les moyens qu'il engage, cela est certain. Que quelques-uns d'entre eux aient pris conscience des risques qu'entraînerait son échec ne l'est pas moins. Mais personne, à l'OKW ou à l'OKH, ne s'est montré capable de faire partager doutes et dimensions du risque à Hitler. Personne, à l'exception secondaire de Fromm, n'a pu proposer une alternative au Plan *Blau*, personne ne voit comment sortir du bourbier russe. Au moins Hitler a-t-il su donner une dimension stratégique à ce plan. Certes, il prend tous les risques mais cela correspond à l'impasse stratégique dans laquelle se trouve le Reich. Hitler joue la guerre à l'est, la guerre tout court, à quitte ou double.

Durant les quatre mois qui vont de mai à août 1942, les doutes s'effaceront, les angoisses s'éloigneront. Les formidables succès initiaux de l'offensive redonneront des ailes aux généraux ; l'ivresse de la conquête et de la victoire, la croyance dans le génie du Führer, réapparaîtront comme par enchantement. Le doute, l'angoisse, seront alors passés dans le camp soviétique. Certes, dès la fin du mois d'août, il semble évident que le but ultime du plan *Blau* – Bakou – ne sera pas atteint. Pour autant, à cette date, la campagne a engrangé des bénéfices substantiels et elle aurait pu, sans grandes difficultés comme nous le verrons, priver Staline des trois-quarts de ses hydrocarbures. Quant à la défaite de Stalingrad, elle n'est pas inscrite en filigrane dans le plan *Blau* : *elle n'était nullement inévitable*.

CHAPITRE 2

Les objectifs de Staline

Staline, en ce printemps 1942, est partagé entre optimisme et inquiétude. En bon bolchévique, il prend ses désirs pour des réalités, rêve la Wehrmacht à terre et fixe à son armée des objectifs dont elle n'a pas les moyens. De même, se souvenant des années de la guerre civile, il ne voit et n'imagine au nouvel assaut d'Hitler qu'un objectif possible, Moscou, le centre du pouvoir, le nœud qui tient toutes les Russies. Par ailleurs, en héritier des tsars, il médite les malheurs de Nicolas II dans le conflit précédent. L'Union soviétique pourra-t-elle préserver son potentiel économique de l'effondrement qui fut le sien durant l'hiver 1916-1917 ? Les chiffres que Staline a sous les yeux n'excluent pas ce scénario catastrophe, précisément celui que Hitler se fait fort de jouer.

I. Le chef de guerre

Une compétence toujours discutée

Staline tient dans sa main tous les pouvoirs, politique et militaire. Aucun autre chef de la Seconde Guerre mondiale n'a exercé un contrôle personnel aussi poussé sur TOUS les aspects de l'effort de guerre. Depuis 1922, il est secrétaire général du parti communiste, la seule force politique de l'Union soviétique. En 1939, il prend la présidence du Conseil des Commissaires du peuple de l'Union soviétique, ce qui fait de lui le chef de l'exécutif. En juin 1941, après l'attaque allemande, il assure la présidence d'un nouvel organe, le Comité de défense de l'État{39} (GKO) et coiffe la casquette de Commissaire du Peuple à la défense au sein du NKO{40}. En juillet, il est commandant suprême des forces armées soviétiques. Il est aussi membre de la STAVKA{41}, le véritable lieu de décision militaire. Nul besoin d'en dire plus : tout ce qui concerne la guerre remonte à Staline, et tout passe par Staline. Son autorité est indiscutée et la peur qu'il inspire, partagée par tous. La plupart des grands chefs – Joukov, Vassilevski – trouveront cependant, sur des questions cruciales, le courage de présenter des avis divergents, ainsi que nous le verrons plusieurs fois au cours de cet ouvrage.

Quelles sont les compétences militaires de Staline ? Nombre de témoignages de contemporains sont sujets à caution ; l'adulation, la peur ou la vengeance les ont souvent inspirés. N'est-on pas allé jusqu'à prétendre qu'il ne savait pas lire une carte{42} ? !

Aujourd'hui, notamment sous l'influence de travaux anglo-saxons{43} et grâce à l'ouverture (très relative) de certaines archives, le consensus semble se faire autour d'un Staline vrai chef de guerre, père de grandes victoires et… d'immenses défaites. L'importance de ces dernières ne saurait être sous-estimée. Il n'y aurait jamais eu Stalingrad si Staline n'avait pas assassiné l'Armée rouge en 1937 (voir plus bas), refusé de voir les préparatifs allemands pour Barbarossa, n'était intervenu pour mettre, en 1941, le meilleur de l'Armée rouge en Ukraine plutôt qu'en Biélorussie. De même, au printemps 1942, c'est lui qui ouvre la porte du sud de la Russie parce qu'il est certain qu'Hitler vise Moscou et non le Caucase. Les 10

millions de Soviétiques morts entre le 22 juin 1941 et les combats de Stalingrad sont en partie les victimes des erreurs colossales de Staline.

Quelques points d'accord entre historiens

L'ex-séminariste Joseph Djougachvili n'a pas reçu de formation militaire de base. Il n'a même pas fait son temps de service, réformé pour une paralysie obstétricale du bras gauche. Il n'a pas l'expérience de soldat d'Adolf Hitler qui a vécu 4 ans dans les tranchées, a été blessé plusieurs fois, gagné la Croix de fer de Première classe, chose rare pour un caporal, et une citation à l'ordre du régiment. Hitler, d'ailleurs, se prévaudra sans cesse de cette expérience du front face aux généraux « ronds de cuir » qui ne savent pas, selon lui, motiver le troupier. Staline a acquis des rudiments de tactique sur le tas, durant la guerre civile de 1918-1921. Il n'en demeure pas moins qu'il s'est familiarisé avec la lecture de cartes, les possibilités des différentes armes, assez en tout cas pour suivre les exposés de ses généraux.

Ses services de propagande lui ont attribué des victoires durant la guerre civile, qui ne sont pas siennes. En tant que président du Conseil militaire du Front Sud, il a participé en 1918 à la défense de Tsaritsyne (future Stalingrad) contre les Cosaques blancs de Krasnov. Mais son action militaire a consisté à commander, de l'arrière, à quelques raids de cavalerie. Ce n'est pas lui qui a conservé la ville aux Bolcheviks. De même, en octobre 1919, malgré la lettre antidatée qu'il a laissé reproduire, il n'est pas l'auteur de l'offensive bien pensée qui ruine les espoirs du général blanc Denikine.

À l'instar d'Hitler, Staline se passionne pour les questions militaires. Durant les années 20 et 30, il suit de près les débats de doctrine, assiste à des démonstrations de nouveaux matériels, reçoit volontiers ingénieurs et inventeurs. Pour autant, il n'aime guère l'odeur de la poudre. À la différence d'un Churchill, il n'ira qu'une fois sur le front, à l'été 1943, et ne visitera même pas les soldats. Il a dirigé toute la guerre de ses bureaux du Kremlin, de l'immeuble de l'état-major général, rue Kirov, et de sa datcha de Kuntsevo.

Comme Hitler, Staline est doué d'une mémoire prodigieuse des visages, des noms, des chiffres. Il possède une capacité de travail exceptionnelle. Du 22 juin 1941 au 8 mai 1945, ses journées, longues de 11 à 15 heures, ont été entièrement consacrées au conflit et, au premier chef, aux opérations.

Plusieurs fois par jour, il converse directement par téléphone avec ses généraux, ce qu'Hitler fait avec la plus extrême réticence. Pour convaincre, le Führer a besoin du face à face.

Staline a une foi extraordinaire dans la victoire finale de l'Union soviétique. Contrairement à ce qui a pu être dit, il n'a pas vacillé aux heures les plus sombres{44} de 1941 et 1942, alors que tout semblait perdu. Peut-être est-ce son expérience de chef bolchevique qui lui a donné cette résistance à l'adversité. Car, entre 1918 et 1920, les Armées rouges ont été en permanence assiégées dans leur fief de « Grande Moscovie », par les Alliés occidentaux, puis par les Japonais, les Blancs, les Polonais. Au final, la victoire, par usure de leurs adversaires, leur est cependant restée.

Staline pêche toujours par optimisme. Il assigne aux troupes des objectifs irréalistes, néglige la fatigue des hommes, n'intègre pas les contraintes logistiques ou celles du terrain. Fréquemment, il ordonne à une Armée d'attaquer le lendemain matin, et s'étonne que ce ne soit pas fait. Ses objectifs stratégiques sont presque toujours délirants et sous-estiment grossièrement la Wehrmacht. Ainsi, au début de 1942, puis encore en juin, il fixe à la Noël la libération de tout le territoire soviétique. En novembre 1941, il avait déjà déclaré que l'Allemagne était au bout du rouleau et qu'il ne lui donnait pas six mois, « une petite année » tout au plus…

La brutalité, la paranoïa, sont des composantes constantes de l'action stalinienne. Le chef suprême voit la trahison partout, met le NKVD dans tout, il soupçonne, menace les généraux comme il soupçonne et menace les citoyens soviétiques. Mais, passée la déroute de l'été 1941, Staline ne fait plus fusiller les chefs vaincus. Il ne les met pas non plus à la retraite définitive, comme fait Hitler avec ses plus brillants généraux. En règle générale, il rétrograde d'un rang les commandants de Front battus, leur donnant une seconde chance comme chefs d'Armée ; les chefs d'Armées sont renvoyés au niveau du Corps, etc. Même les plus piteux, comme le général Kozlov, co-responsable du désastre de Kertch (mai 1942), seront « repêchés ».

Staline, à partir de septembre 1942, écoute de plus en plus les militaires professionnels de la STAVKA, Joukov et Vassilevski au premier chef, ce dernier récupérant la faveur dont son mentor, Chapochnikov, a joui auprès de Staline. Il leur laisse notamment la main sur l'opération Uranus, l'encerclement de la 6e Armée à Stalingrad. Les discussions au sein de la

STAVKA sont animées, les points de vue assez souvent divergents. Staline s'inclinera plus d'une fois devant le professionnalisme du duo Joukov-Vassilevski. Sa chance est finalement de n'avoir pas eu de laquais à épaulettes du genre Keitel ou Jodl{45} près de lui. Il ne perdra cependant jamais l'habitude de donner directement des ordres aux commandants de Fronts, de les démettre ou de les affecter où bon lui semble. Mais jamais, comme Hitler le fera avec Halder, il ne démissionnera un membre de la STAVKA, le chef de l'état-major général ou celui de la Direction des Opérations (G.O.U).

Staline a une conception de la direction de la guerre plus ouverte que celle d'Hitler en ce sens qu'il accueille des avis venant d'horizons très divers. À la différence de son adversaire, il ne s'isole pas dans un quartier général, coupé de l'appareil politique. Il intègre les principaux responsables du Parti Communiste et de l'État au sein du GKO. Il adjoint à la STAVKA un corps de conseillers permanents responsables de la vie économique (dont Mikoyan et Voznesensky). Surtout, il maintient un contact direct et permanent, par les moyens les plus modernes (radio hautes fréquences, telex…) avec les commandants de Fronts. Hitler, lui, n'entre en contact avec ses chefs d'Armées ou de Groupes d'Armées que *via* l'OKH. Toutes les opérations imaginées par la STAVKA et planifiées par l'état-major général seront amendées par les suggestions et les critiques des chefs de Fronts. Comme l'explique le général, plus tard maréchal, Konstantin Rokossovski :

> « Je pris l'habitude d'en appeler directement à Staline. D'habitude, il acceptait la décision des commandants de Fronts, si le commandant pouvait avancer des raisons fortes à ses actions et se battait durement pour qu'elles soient prises en compte{46}. »

Staline semble avoir apprécié, en matière militaire uniquement, les fortes personnalités, à la différence d'un Hitler qui, trop confiant dans son intuition, s'entoure volontiers de courtisans.

L'esprit des purges

Staline a considérablement affaibli l'Armée rouge durant les purges de 1937-1941. Cette vague de répression fait partie d'un ensemble plus vaste – la *Yezhovschina* – visant l'élite communiste du régime. Elle a entraîné la disparition de la majeure partie de l'encadrement supérieur : trois

maréchaux (Toukhatchevski, Yegorov, Blyukher) sur cinq, onze commissaires adjoints à la Défense sur onze, quatorze commandants d'Armée sur seize, soixante commandants de Corps sur soixante-sept, cent-trente-six généraux de Division sur cent-quatre-vingt-dix-neuf, les deux-tiers des chefs de brigade et la moitié des commandants de régiments. Ainsi sont morts au GOULAG ou sous les balles du NKVD les chefs les plus expérimentés, les plus imaginatifs, ceux qui, au début des années trente, avaient placé l'Armée rouge à l'avant-garde en matière de mécanisation.

En 1941, Staline est surtout entouré d'hommes sans expérience, tout dévoués à sa personne, peu disposés à l'initiative et rarement capables de l'affronter. Avec le déclenchement des hostilités, une nouvelle génération de chefs émergera : Joukov, Vassilevski, Antonov, Eremenko, Rokossovski, Vatoutine… Loin d'être une cohorte de béni oui oui, ces hommes sauront développer une certaine indépendance d'esprit et une collaboration fructueuse avec le maître du Kremlin… où la peur sera cependant toujours présente.

À l'époque des désastres, en 1941 et 1942, Staline impose ses décisions, ses obsessions (« attaquer », « reprendre Kiev », « détruire le Groupe d'Armées Centre »), frustrant l'Armée rouge du fruit de ses contre-offensives. À plusieurs reprises, il compromet une situation ou précipite une catastrophe. Soit en donnant trop tardivement un ordre de retraite (Uman, Kiev, Briansk, Viazma, en 1941), soit en voulant transformer prématurément une contre-offensive en offensive stratégique générale (février-avril 1942), soit en lançant des offensives locales mal pensées (Kharkov, mai 1942). Son défaut principal est l'obsession de l'attaque et de la contre-attaque, l'incapacité à penser la défensive et la manœuvre en retraite. Mais cette obsession et cette incapacité sont partagées par tous les chefs soviétiques, dont elles forment le cœur du bagage doctrinal depuis les années 1930.

Après l'attaque allemande, Staline demeure méfiant envers ses généraux. Il en fera fusiller une vingtaine pour avoir reculé sans ordre ou pour s'être laissés encercler. Les commissaires politiques surveillent de près les commandants de Front, d'Armée, de Corps et jusqu'au chef de bataillon. L'encadrement policier est strict, l'atmosphère de défaite rendue encore plus pesante par les soupçons, les dénonciations, les appels à l'autocritique. Cet « esprit des purges » est typiquement à l'œuvre sur le Front de Crimée

où le commissaire Mekhlis peut être crédité et de l'échec piteux de l'offensive de février-avril 1942 et du désastre inouï du mois de mai. Ce lourd système de contrôle changera à la veille de la bataille de Stalingrad.

II. Les débats au sein de la STAVKA

À la Noël 1941, l'Armée rouge qui s'alignait face aux frontières le 22 juin a cessé d'exister. La quasi totalité de ses matériels (20 000 chars, 10 000 avions), la plus grosse part de ses effectifs (5 millions d'hommes), ont disparu dans la tourmente de Barbarossa. Tous les choix en matière opérationnels sont apparus inefficaces face à une machine aussi rodée et novatrice que la Wehrmacht.

En 1942, l'effort à accomplir pour vaincre le Reich est énorme. Alors que 40 % du territoire européen de l'Union soviétique sont aux mains de l'ennemi, il faut mener de front plusieurs tâches majeures :

1. Achever la mobilisation économique de toutes les forces du pays, notamment le redémarrage des 2 600 usines évacuées au-delà de l'Oural.

2. Produire en masse des équipements modernes, chars et avions au premier chef.

3. Mobiliser et instruire d'immenses réserves.

4. Bâtir une force mécanisée capable de se mesurer aux Allemands en toutes circonstances.

Dans l'immédiat, c'est-à-dire en 1942, quel est le parti à prendre : défendre ou attaquer ? Et attaquer où ? Le jugement porté sur les résultats de la contre-offensive d'hiver conditionne en partie la réponse à ces questions fondamentales pour la survie du pays.

1. Les leçons de l'an 41

Staline et nombre de chefs militaires imaginent être passés tout près d'une défaite totale de la Wehrmacht aux mois de janvier et février 1942. Il leur aurait manqué une poignée de Divisions fraîches pour briser l'ennemi, notamment son Groupe d'Armées Centre, et le rejeter bien plus à l'ouest, au-delà du Dniepr. Si la contre-offensive n'a pas débouché comme elle aurait dû, la faute en revient à l'absence de forces mobiles puissantes. En effet, si l'infanterie, au prix des plus grands sacrifices, a su ouvrir des

brèches, la STAVKA n'a pu y jeter en exploitation que des éléments trop légers : une poignée de brigades blindées livrées à elles-mêmes, des parachutistes, des Divisions de cavalerie. Sans artillerie, sans logistique, sans couverture aérienne, ces unités n'ont pu venir à bout des *Kampfgruppen* allemands, ces assemblages de fortune groupant un régiment, voire un bataillon ou une compagnie, quelques chars ou canons d'assaut, des tubes FLAK{47} de 8,8 cm, de la PAK. Ce qui manque à l'Armée rouge est ce qui fait la force de son adversaire : un couple char avion percutant.

S'il y a des éléments justes dans cette appréciation, l'ensemble repose cependant sur une surévaluation de ses propres forces et sur une sous-évaluation de celles de l'ennemi : la marge de supériorité de la Wehrmacht, aux niveaux tactique et opérationnel, demeure en 1942 très confortable{48}.

Comme souvent dans le système soviétique, la quantité alliée à la hâte doit suppléer à la qualité. En matière de chars, par exemple, la formation précipitée des premiers Corps blindés nouvelle manière, en mars-avril 1942, va accentuer cette confiance excessive en soi. Il ne suffit pas de coller des brigades de chars entre elles pour obtenir l'équivalent d'une *Panzerdivision*, il s'en faut de beaucoup ! De ce collage, on doit attendre des performances d'autant plus modestes que l'équipement, l'entraînement et l'organisation de forces aériennes modernes devront, selon les avis convergents des conseillers du Kremlin, attendre 1943.

Si le revers subi par la Wehrmacht durant l'hiver est de première grandeur du point de vue stratégique, il ne l'a pas privée, dans l'immédiat, de sa redoutable efficacité. Ses pertes en hommes, pour sérieuses qu'elles soient, n'ont pas eu le caractère hémorragique qu'on leur attribue à Moscou, où l'on parle d'un million de morts, là où il y en a eu 225 000 depuis l'ouverture de la campagne. La nécessité de reconstituer ses unités décimées ne permet pas à la Wehrmacht de passer à l'offensive avant l'été 1942, estime-t-on à la STAVKA. D'autant plus que l'on veut croire le moral des « fascistes » sévèrement atteint. Sur ce dernier point, c'est se payer d'illusions quand l'encadrement de l'Armée rouge, à tous les niveaux, a pu constater la ténacité dans la défense, le mordant dans l'attaque et le refus de se rendre des unités allemandes, même encerclées. Le faible nombre de prisonniers en témoigne à lui seul.

Le colonel Rukhle, officier politique au Front du Sud-Ouest, témoigne de la diffusion d'un optimisme excessif jusque dans les profondeurs de l'Armée rouge. Dans un rapport du printemps 1942, inspiré d'un discours de Staline, il écrit en effet :

> « L'Allemagne fasciste a dépensé l'avantage de la surprise stratégique (du 22 juin 1941, ndla), un facteur temporaire. La supériorité de la force matérielle et morale de l'Armée rouge (un facteur constant) a assuré notre succès durant l'hiver. Ce printemps, nous avons encore devant nous une grande armée, techniquement bien équipée, mais avec une foi brisée en la victoire ; ayant perdu le meilleur de ses cadres et la masse de ses équipements, l'armée fasciste ne réussira pas à rétablir sa taille antérieure durant le cours du conflit{49}. »

Les Allemands, croit-on à Moscou, ne seront pas en mesure d'attaquer avant l'été 1942. Le pronostic laisse à l'Armée rouge tout un printemps. Mais que faire de ce délai ? Compléter ses forces, entraîner les unités nouvellement constituées, attendre l'arrivée des nouveaux matériels ? Ou bien attaquer ? Mais où, et à quelle échelle ? Le mois de mars va se passer en réunions pour débattre ces points. L'humeur de Staline va peser. Il se montre quelque peu enivré par le succès : n'est-il pas le premier chef allié à avoir battu la Wehrmacht ? N'y-a-t-il pas là un saisissant contraste avec les déculottées grand style essuyées par Churchill à Singapour et en Afrique du nord ? Aussi le débat sera-t-il empreint de l'irréalisme et du triomphalisme qui sont comme la marque de fabrique du stalinisme.

2. Reconstruire l'arme blindée

La terrible campagne de 1941 a montré les immenses lacunes de l'Armée rouge, payées du sang de l'infanterie. Les chars et l'aviation constituent le problème prioritaire. Pour faire du V.V.S – l'aviation rouge – un instrument efficace, il faudra attendre le printemps 1943. Le plus urgent est de défendre le fantassin contre les Panzers ; en attaque, de l'encadrer de formations de chars pour faciliter la rupture ; en exploitation, de fournir aux Armées et aux Fronts les grandes unités mobiles capables de se mesurer aux *Panzerdivisionen*.

La division d'infanterie type 1942 reçoit 210 fusils antichars de 14 mm, surtout utiles à courte portée. Ses canons antichars de 45 mm sont progressivement remplacés par des 57 mm modernes, dont la dotation peut

monter jusqu'à 102 pièces. Elle perd la moitié de ses canons, versés dans des Divisions d'artillerie qui concentrent, dans la brigade 1, 72 tubes longs de 122 mm, dans la brigade 2, 72 obusiers de 122 et de 152 mm. La brigade 3 rassemble 72 pièces de DCA de 76,2 mm, également susceptibles de servir en antichars ; la brigade 4 exploite la terrible efficacité de 72 mortiers lourds de 120 mm. La Direction de l'artillerie amorce également la création de brigades antichars indépendantes (canons, mortiers, katiouchas). Mais cette puissance de feu, si elle permet à l'infanterie de mieux tenir ses positions face aux Panzer, ne peut résoudre le problème le plus sérieux de l'heure, la constitution de grandes unités blindées.

Des errements catastrophiques

Dans les années 30, le maréchal Toukhatchevski avait développé une approche novatrice de la mécanisation des forces soviétiques. De ses réflexions sont nés de puissants « Corps mécanisés ». L'exécution du maréchal (11 juin 1937), la mauvaise analyse de l'emploi des blindés dans la guerre civile espagnole, la performance catastrophique de la campagne russo-finlandaise, amènent Staline et Vorochilov à démanteler les 4 Corps mécanisés existants en novembre 1939.

Le moment était plutôt mal choisi car, six mois plus tard, en France, les *Panzerdivisionen* donnent une formidable démonstration. Quelques jours avant la chute de Paris, un décret du Conseil des Commissaires du peuple de l'URSS ordonne la reconstruction accélérée d'une immense force blindée. À la date du 22 juin 1941, 29 Corps mécanisés – plus gros que ceux de Toukhatchevsky – sont hâtivement assemblés. Chacun regroupe sur le papier 2 Divisions blindées et 1 Division d'infanterie motorisée, soit 36 000 hommes, 1 000 chars, 358 canons et 5 400 véhicules. Ces formations gigantesques n'ont ni l'entraînement, ni les chefs, ni la doctrine, ni la logistique, ni les moyens de communication, qui leur permettraient de s'opposer aux Panzers. En deux mois, les Corps blindés sont laminés, 10 000 chars perdus.

À partir d'août 1941, le NKO commence la déconstruction des Corps mécanisés. D'abord en les scindant en Divisions blindées indépendantes de 180 chars et un régiment d'infanterie portée, encore trop difficiles à manier, puis en émiettant les chars en brigades (53 engins) puis en bataillons (29…). Au moins, ces petites structures peuvent être utiles en

accompagnement d'infanterie. Mais, pour elles, il n'est pas question de pénétrer la profondeur du dispositif ennemi. Les officiers supérieurs de la STAVKA, Joukov en tête, peuvent alors convaincre Staline que la victoire sur la Wehrmacht s'obtiendra seulement par la mise sur pied d'unités blindées modernes capables de peser aux niveaux tactique (les Corps) et opérationnel (les Armées).

Les Corps blindés et les Corps mécanisés

Au printemps 1942, la Direction des forces blindées au sein du Conseil des Commissaires du peuple à la Défense (NKO), sous les ordres du général Fedorenko, modifie en profondeur l'organisation des unités blindées. La brigade de chars est ainsi refondue pour fournir une meilleure force de pénétration aux fantassins qu'elle accompagne, rappelant que les Soviétiques, comme les Britanniques, n'ont pas renoncé aux chars de coopération avec l'infanterie. Elle comprend deux bataillons blindés, l'un équipé de 21 T-34, le second de 10 T-34 et 21 T-70{50}, un bataillon d'infanterie portée et une compagnie de 4 pièces antichars de 76 mm. L'ensemble fait 53 chars et 1 038 hommes. En juillet 1942, l'Armée rouge aligne 125 de ces brigades blindées dites « indépendantes », omniprésentes dans les attaques.

Également destinés au soutien d'infanterie, on compte 80 bataillons de chars indépendants au 1er juillet 1942 (à 36 chars dont 5 KV{51} et 11 T-34, 202 hommes). Le NKO met aussi sur pied 77 régiments indépendants, forts chacun de 39 chars (dont 23 T-34) et 339 hommes. Parmi ceux-ci, 15 régiments de chars de pénétration chargés de réduire bunkers et fortifications (21 chars lourds KV-1 et KV-2).

Mais l'innovation la plus importante au regard de la bataille de Stalingrad est l'apparition d'un nouveau type de Corps blindé et de Corps mécanisé. L'objectif du NKO est d'en faire des concurrents valables de la *Panzerdivision* pour le premier, de la division motorisée, future *Panzergrenadieredivision*, pour le second.

Les quatre premiers Corps blindés sont formés le 31 mars 1942. Ils ne sont qu'une médiocre juxtaposition de deux brigades de chars et d'une brigade d'infanterie portée par camions, sans artillerie ni logistique supplémentaires. La dotation théorique leur attribue 100 chars (20 KV, 40 T34, 40 T-60), 98 canons et mortiers (dont 12 antichars de 45 mm), 5 603

hommes. En avril, une troisième brigade de chars est ajoutée, de même que de l'artillerie (un bataillon de 8 lanceurs de katiouchas), un bataillon de reconnaissance, une compagnie de pionniers et une compagnie préposée au carburant (plus un atelier de réparation à partir du 31 décembre 1942). Ce nouvel ensemble, plus autonome et plus percutant, comprend 168 chars (98 T-34 et 70 chars légers), 76 à 121 canons, 7 200 à 7 600 hommes.

On verra ces Corps se faire écraser à Kharkov en mai 1942, puis sur les routes menant à Stalingrad, surtout en raison des maladresses de leur commandement et de l'absence d'aviation. Mais ce sont eux aussi qui crèveront les flancs de Paulus les 19 et 20 novembre 1942 et procéderont à l'encerclement de la 6e Armée. L'Armée rouge compte alors 26 Corps blindés.

Parallèlement, 8 Corps mécanisés sont mis sur pied, sur la base de 3 brigades mécanisées appuyées par 2 brigades de chars puis, à partir de novembre 1942, par 2 régiments de chars. Comme on le verra aussi lors de l'encerclement de Paulus, ces Corps mécanisés sont un excellent instrument d'exploitation tactique. Ils comptent plus de chars que les Corps blindés (204, dont 100 T-34), leur artillerie est beaucoup plus forte (266 tubes dont 76 antichars, plus 8 lanceurs de katiouchas), leurs services, plus étoffés (du génie, des transmissions, de la maintenance). Surtout, ils emportent 10 bataillons de fusiliers motorisés, denrée rare dans l'Armée rouge, qui poussent l'effectif total à 13 600 personnels. On estime que la puissance de feu d'un de ces Corps mécanisés version 1942 équivaut à celle d'une *Panzergrenadier* à effectifs pleins, surtout après l'ajout, le 1er janvier 1943, d'un régiment d'artillerie autopropulsée (25 SU-76 et 8 SU-122), d'un régiment complet de mortiers lourds, d'un régiment de DCA et d'un régiment de canons antichars.

Le 16 octobre 1942, le NKO publie son ordre N° 325 relatif à l'utilisation des forces mobiles. Ce document est issu d'un gros travail d'analyse des échecs subis par les unités blindées soviétiques durant le printemps et l'été 1942, travail ordonné par le général Fedorenko. Après avoir énuméré les situations de combat les plus courantes et la conduite à tenir, tant en attaque qu'en contre-attaque, il recommande aux chefs d'unités, depuis le régiment jusqu'au Corps, de toujours utiliser leurs forces en un bloc compact ; tout usage fragmentaire de ces « formations opérationnelles de valeur » est interdit. La nécessité de rappeler ce B-A.BA

aux chefs d'unités blindées en dit long sur la distance qui les sépare encore de leurs homologues des *Panzertruppen*.

Corps blindés et mécanisés sont conçus pour former le groupe mobile d'une Armée d'infanterie. Il leur est dévolu la mission de réaliser des pénétrations et des encerclements de petites tailles, jusqu'à 100 kilomètres de profondeur.

L'échec des Armées de tanks

Le 25 mai 1942, le NKO décide de créer une nouvelle structure capable de rivaliser avec les Corps Panzers : l'Armée de tanks. Sous le contrôle d'un Front, elle a pour horizon l'échelle opérationnelle/stratégique et non plus tactique/opérationnelle comme les Corps. Les quatre premières sont envoyées au combat en juillet, avec de mauvais résultats, ainsi que nous le verrons plus loin. Elles comptent en moyenne 35 000 hommes, 350 à 500 chars, 150 à 200 pièces d'artillerie tractée. Mais la rareté des camions et des tracteurs oblige à recourir largement aux chevaux et la majorité des fantassins continue d'aller à pied. L'ensemble est donc disparate, lourd à manier car formé de composants marchant à des vitesses différentes, sans support logistique adéquat, et pour toutes ces raisons, ces Armées sont difficiles à contrôler. Ni de près ni de loin, elles ne peuvent rivaliser avec les *Panzerkorps*. Il faudra attendre la réforme de janvier 1943 (et les livraisons massives de camions américains) pour voir apparaître ces Armées de tanks qui amèneront l'Armée rouge à Berlin. Mais ce modèle 43 n'a joué aucun rôle à Stalingrad.

La 5e Armée de tanks, qui apparaîtra souvent dans cet ouvrage, a été refondue deux fois entre mai, date de sa formation, et décembre 1942. Si l'on prend pour base sa composition en novembre, elle additionne les moyens de trois Corps blindés, d'une Division d'infanterie, d'un régiment de DCA, de deux brigades du génie et d'un Corps de cavalerie. Soit 380 chars (70 KV, 135 T-34 et 175 T-70) et 40 000 hommes.

Les faiblesses des Corps blindés

1. **Les Corps et Armées de tanks manqueront jusqu'à la fin de la guerre de transports de troupes blindés,** analogues aux half-tracks américains ou aux *Schützenpanzerwagen* (Sd.Kfz 250 et 251) de la Wehrmacht. Le palliatif sera l'emport de détachements d'infanterie

accrochés aux superstructures du char. Le T-70 emmène ainsi 6 à 10 hommes, le T34, 20 à 30. Ce qui donne entre 600 et 1 000 fusiliers portés par brigade blindée. Mais ces soldats s'offrent sans protection aux tirs de l'infanterie ennemie et se démontent facilement, laissant les chars, à moitié aveugles, s'offrir aux coups des antichars.

2. **L'artillerie des Corps et Armées de tanks reste largement tractée**. Elle est ainsi condamnée à demeurer sur les routes alors que les T-34, grâce à la faible pression qu'ils exercent sur le sol (due aux chenilles larges), marchent vite et sur tous les terrains y compris les rivières gelées. Résultat, l'artillerie est toujours distancée, son feu manque aux chars et à l'infanterie portée qui s'épuisent en assauts frontaux, trop faibles. Allemands et Américains ont trouvé tôt la solution, qui est de mettre le canon sur chenilles. Les Soviétiques, eux, ne se lancent dans la production de canons automoteurs qu'à la fin de 1942.

3. **Cette infériorité est aggravée par le manque de radios** : seul le chef de compagnie en est doté. La manœuvre se dirige donc au fanion ou par estafette à moto, comme dans les D.C.R françaises de 1940. Dans ces conditions, coordonner une attaque tourne au cauchemar ; la solution la plus commune sera la charge droit devant. De même, lors de la reconnaissance, la découverte d'un point faible ne peut être exploitée suffisamment vite. Nous voilà loin de la souplesse tactique qui caractérise la *Panzerdivision*, due à l'emploi de moyens radio modernes animant une coopération interarmes (chars, artillerie chenillée, infanterie portée, aviation tactique) systématique et poussée à son maximum.

4. **La formation des équipages est sommaire.** Elle est aussi hâtive, moins de trois mois en moyenne. Elle est trop spécialisée, pas assez centrée sur le feu et le mouvement. Un chauffeur ne sait que conduire, et seulement un modèle. *Idem* pour le tireur. Cette rigidité est en partie compensée par la débrouillardise des équipages, souvent recrutés parmi les ouvriers des villes. Malgré un courage fou, les tankistes soviétiques n'ont pas la qualité de leurs adversaires. Allonger leur temps de formation n'est guère possible. Les pertes sont en effet si élevées qu'il faut les remplacer à toute vitesse dans une noria sans fin. Proportionnellement aux effectifs des deux armes, il meurt presque autant de tankistes que de fantassins à partir de la mi-42.

3. Une obession : l'axe de Moscou

Un fait domine la pensée de Staline : Moscou est toujours très près de la ligne de front. Le Groupe d'Armées Centre est en effet solidement retranché à Gzhatsk, à 80 kilomètres du Kremlin, d'où il pourrait tenter de réussir durant les beaux jours ce qu'il a manqué en décembre 1941. À la différence d'Hitler, Staline accorde à Moscou une valeur maximum en tant que symbole politique mais aussi comme plaque tournante du réseau ferré de la Russie d'Europe. Sa chute entraînerait vite celle de Vologda puis, par effet dominos, celles de Leningrad et de Mourmansk, privées de liaisons avec les arrières profonds du pays. L'approvisionnement du sud de la Russie se trouverait aussi étranglé, faute de lignes ferroviaires de dérivation vers l'Oural évitant Moscou.

À partir d'octobre 1941, Staline n'a pensé qu'à barrer la route de sa capitale à la Wehrmacht. Quel autre objectif, aussi proche et d'un aussi haut prix, pourrait concurrencer Moscou ? Staline n'en voit aucun. D'ailleurs, pourquoi l'ennemi aurait-il défendu avec autant d'acharnement le saillant de Rjev ? Pourquoi l'OKH laisserait-elle sa dotation de 70 Divisions au Groupe Centre ? Pourquoi, si ce n'est pour attaquer avec ces troupes, précisément depuis la ligne Rjev-Viazma ? ! Aussi, tout ce qui sera décidé au Kremlin en ce printemps 1942 sera-t-il conditionné par cette certitude : Hitler va faire porter son effort sur l'axe central.

Ironique comme souvent, l'histoire nous montre un Staline massant ses forces au sud en 1941, alors qu'Hitler attaque au Centre, et déployant ses Armées au Centre, en 1942, quand Hitler vise le sud… Encore une fois, une énorme erreur d'appréciation des intentions ennemies – dont Staline est le premier responsable sinon le seul – va se traduire par une profonde pénétration de la Wehrmacht et des centaines de milliers de cadavres en capote brune.

L'opération *Kreml*

Renseigné par la Luftwaffe sur la présence de 22 Armées soviétiques entre Koursk et Demiansk – contre 12 entre Koursk et Rostov –, Hitler devine la préoccupation majeure de Staline : Moscou. Encore ne sait-il pas que treize Armées de réserve sont dissimulées dans les forêts profondes entre haut Don et haute Volga. Par ailleurs, Hitler a conscience que les forces qu'il engage dans le plan *Blau* n'ont pas une puissance irrésistible.

Dans ces conditions, il est vital pour ces forces qu'elles ne trouvent pas en face d'elles le gros de l'Armée rouge. Il faut donc tout faire pour alimenter la certitude de Staline quant à une attaque sur Moscou.

C'est là l'origine de l'opération d'intoxication *Kreml* (Kremlin), une affaire dont, il faut bien l'avouer, les historiens ne savent pas grand-chose. Le seul à avoir fouillé les archives – l'américain Earl F. Ziemke – n'a trouvé qu'

> « un petit nombre de documents allemands et moins d'une demie douzaine de mentions dans les récits soviétiques sur la guerre. Avec si peu, l'opération *Kreml* pourrait, peut-être, être classée au rang d'une des nombreuses curiosités mineures de la guerre. Mais, par ailleurs, comme certains phénomènes interstellaires invisibles, *Kreml* pourrait aider à expliquer un amas de faits remarquables du conflit germano-soviétique, entre la grande défaite de Kharkov en mai et l'encore plus grande défaite allemande à Stalingrad en novembre 1942{52} ».
>
> Dans son journal, à la date du 15 mai 1942, Goebbels note :
>
> « Nous avons fait publier un article officieux dans le *Frankfurter Zeitung* révélant l'intérêt économique et opérationnel d'une attaque contre Moscou. Nous essayons par là de détourner l'attention de l'ennemi du secteur que nous avons réellement l'intention d'attaquer ».
>
> À l'entrée 20 mai, on lit : « Les choses en sont arrivées au point où, après qu'il est allé sur le front de l'Est, je peux envoyer à Lisbonne un journaliste,
>
> M. Kriegk, pour qu'il commette des indiscrétions sur ordre. Il aura à se saouler et, en donnant l'impression qu'il avait acquis cette conviction en Russie, à répandre le bruit que le Reich se prépare à attaquer non pas au sud mais au centre. J'espère qu'il sera possible de répandre ainsi ce bobard dans tous les grands journaux du monde{53}. »

L'organisation de l'opération *Kreml* échoit bien évidemment au Groupe d'Armées Centre, parce qu'il fait face à Moscou. Le 29 mai, son quartier général émet une directive top secret signée von Kluge dont les premiers mots sont :

> « l'OKH a ordonné la reprise le plus tôt possible de l'attaque sur Moscou ».

Le message, envoyé par radio, est capté par les services d'écoute soviétiques. Dans la première semaine de juin, le Groupe Centre fait distribuer des liasses de cartes de la région de Moscou, sous plis scellés, jusqu'au niveau régimentaire, avec ordre de ne pas ouvrir avant le 10 juin. Ce jour-là, les états-majors de Divisions et de Corps entament le travail de planification de la pseudo offensive, fixée au 1er août. Ce qui fait un gros millier d'officiers au courant, mais moins d'une dizaine à savoir qu'il s'agit

d’un simulacre. En même temps, les différents échelons de reconnaissance de la Luftwaffe multiplient les vols au-dessus de la capitale soviétique et de ses environs. Les prisonniers de guerre pris en mars et en avril sont soumis à des interrogatoires détaillés sur les défenses barrant la route du Kremlin. On envoie de nombreux agents de renseignements en mission à Moscou, Toula et Kalinine, axes d’attaque principaux. Les Allemands savent que la plupart d’entre eux seront interceptés par la section contre-espionnage du NKVD, qui saura les faire parler. De même, le NKVD entretient-il des agents dans les camps de prisonniers soviétiques, en liaison, *via* la population locale, avec l’extérieur. L’objectif du renseignement allemand est de laisser l’adversaire assembler de lui-même les éléments du puzzle et d’en tirer les « bonnes » déductions.

On le voit, *Kreml* est une opération d’intoxication très classique, et qui ne met en œuvre que des moyens finalement limités. Sa force tient à deux points :

1. Une attaque sur Moscou est plus plausible qu’une attaque dans le sud. Les unités, qui ont déjà lancé l’assaut en octobre-décembre 1941, sont toujours en place, à 100-150 kilomètres seulement de leur objectif présumé.

2. *Kreml* vient alimenter la présomption qui est déjà dans l’esprit de Staline. Si forte est cette présomption qu’il refuse (et la STAVKA avec lui) d’accorder crédit à un rapport de ses services de renseignements

rendu le 23 mars 1942, qui donne les puits de pétrole caucasiens comme objectif principal des nazis en 1942.

Un élément inattendu vient renforcer l’opération *Kreml* : l’affaire Reichel. La découverte fortuite par les Soviétiques, le 19 juin, des plans de la première phase de *Blau* aurait pu être une catastrophe pour les Allemands. Au lieu de quoi, Staline interprète cet incident comme une grossière manœuvre d’intoxication destinée à lui faire croire à une attaque dans le sud, et donc à lui faire baisser sa garde devant Moscou.

L’opération *Kreml* a-t-elle fonctionné ? Earl Ziemke le croit, et cite plusieurs faits qui vont dans ce sens.

* Le maréchal Vassilevski dans ses mémoires, et l’*Histoire de la Grande guerre patriotique*[54], affirment que l’attaque allemande principale visait bien Moscou, à partir de la région de Toula. Dans sa biographie officielle publiée en 1949, Staline est encore crédité d’avoir vu clair dans le

jeu allemand qui consistait à masquer l'attaque principale vers Moscou par une attaque secondaire vers le Caucase.

* Quand les préparatifs allemands dans la région de Koursk sont devenus évidents, Staline et la STAVKA se montrent surtout préoccupés par l'aile nord du Front de Briansk du général Golikov, pourtant beaucoup plus puissant que le Front du Sud-Ouest de Timochenko, qui jouxte le précédent. Pour une raison simple : Golikov garde la route sud de Moscou.

* La crainte de voir la Wehrmacht tenter un enveloppement de Moscou par le sud explique seule la violente offensive du Front Ouest, menée en juillet avec de nombreux Corps blindés, contre la 2e Armée Panzer. Quand, le 11 août, cette même Armée tente de reprendre le terrain perdu, elle se heurte à une masse de chars soviétiques. Alors, qu'au même moment, il n'y a guère de T.34 disponibles pour arrêter la marche des Allemands vers Stalingrad et le Caucase !

* De même, les nombreuses offensives lancées par la STAVKA pour reprendre Voronej en juillet et en août ont pour objectif de priver la Wehrmacht d'une base de départ VERS LE NORD.

* Si endurcie est la croyance de la STAVKA en une poussée vers Moscou, qu'en août et septembre, alors que Stalingrad semble devoir tomber d'un jour à l'autre, de gros effectifs sont jetés par Joukov contre le saillant de Rjev, dans sa partie la plus proche de Moscou.

* Enfin, l'ordre de retraite donné le 7 juillet par Staline aux Fronts du Sud-Ouest et du Sud ne s'explique que par la certitude que les réserves amassées par la STAVKA doivent être conservées pour livrer la bataille décisive AILLEURS. Cette bataille ne peut être qu'une seconde bataille pour Moscou. Les Soviétiques peuvent encore perdre de l'espace dans le sud, ils ne le peuvent plus devant leur capitale. En lâchant du terrain vers Stalingrad et le Caucase, ils gagnent du temps pour laisser les Allemands dévoiler leurs véritables intentions.

Ce tableau situe l'ampleur de la bévue soviétique de l'été 1942, bévue à laquelle l'opération *Kreml* a pris une part. Cette part, il est impossible, en l'état des sources, de l'estimer, même grossièrement. Mais une chose est certaine : la STAVKA aurait-elle vu plus clair dans les intentions des Allemands que ceux-ci n'auraient sans doute pas pu avancer si loin vers la Volga et le Caucase, ou alors à grand dommage pour eux. Il n'y aurait peut-être pas eu de Stalingrad. Après tout, ni les Allemands ni les Soviétiques

n'ont jamais pensé, avant la mi-septembre, que la bataille décisive se livrerait là.

Parmi ceux qui ne partagent pas l'obsession stalinienne de « l'axe de Moscou » figurent Vassilevski et Béria. Selon le témoignage du fils de Beria, Sergo{55}, les deux hommes estiment plus probable une offensive allemande vers le Caucase :

> « Ils se souvenaient, écrit Sergo, que durant le pacte germano-soviétique, des centaines d'alpinistes allemands avaient arpenté le Caucase avec l'autorisation de Molotov, bien que mon père s'y fut expressément opposé. »

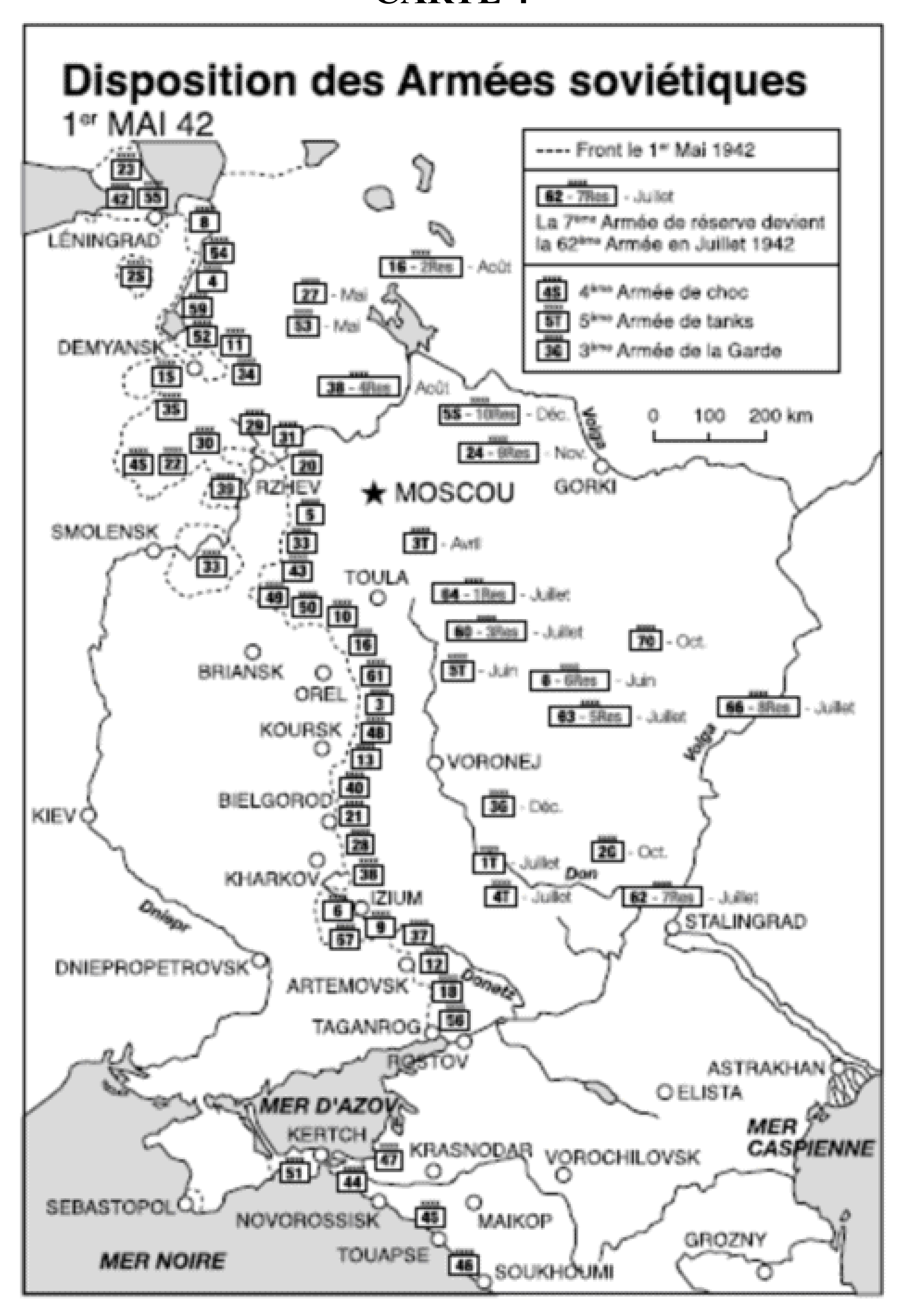
Beria dispose d'une autre source l'avertissant des intentions réelles d'Hitler. Il a infiltré à Berlin le frère de Avksenti Narikovitch Rapava, figure du parti communiste de la région autonome d'Abkhasie. Cet « agent dormant » tire ses renseignements d'un émigré géorgien, Grigol Robakidzé{56}, dramaturge célèbre, dont le Führer apprécie la conversation sur le Caucase en général et l'indépendantisme géorgien en particulier. C'est le frère de Rapava qui prévient Béria, en juin 1942, de la probable poussée allemande vers Bakou. Mais Staline n'ajoute pas foi à l'information, répétant que Moscou est à 100 kilomètres des Allemands, et Bakou à 1800.

Les Anglo-Saxons aussi sont convaincus que les Allemands vont foncer vers le Caucase. Cette idée s'intègre parfaitement dans le plan catastrophe qui hante les nuits de Churchill et de Roosevelt : Berlin et Tokyo veulent faire leur jonction au Moyen-Orient. Mais leurs mises en garde ne sont pas prises en compte à Moscou.

Le meilleur de l'Armée rouge sur l'axe de Moscou *(carte 4)*

Un coup d'œil à la carte ci-contre montre que la priorité à l'axe de Moscou n'est pas un vain mot. De la mer d'Azov au sud de Bielgorod, sur 1 200 kilomètres de Front, on compte à la fin avril 1942 neuf Armées, soit une Armée pour 133 kilomètres. Sur le rempart de Moscou, de Bielgorod à la pointe du saillant de Rjev, 14 Armées pour 1 500 kilomètres, soit 107 kilomètres par Armée. La disposition des Armées de réserve est encore plus en faveur de l'axe de Moscou. Si l'on tire une ligne de Koursk à Voronej, on sépare la Russie du sud de la Russie centrale. En juin 1942, au moment où se déclenche l'opération *Blau*, aucune Armée de réserve n'est stationnée au sud de la ligne, contre 5 au nord. En juillet, 3 au sud contre 9 au nord.

CARTE 4



Disposition des Armées soviétiques
1er MAI 42
---- Front le 1er Mai 1942
62 - 7Res - Juillet
La 7ème Armée de réserve devient la 62ème Armée en Juillet 1942
4S 4ème Armée de choc
5T 5ème Armée de tanks
3G 3ème Armée de la Garde
0 100 200 km
LENINGRAD
DEMYANSK
RZHEV
SMOLENSK
MOSCOU
GORKI
TOULA
BRIANSK
OREL
KOURSK
VORONEJ
KIEV
BIELGOROD
KHARKOV
IZIUM
STALINGRAD
DNIEPROPETROVSK
ARTEMOVSK
TAGANROG
ROSTOV
ASTRAKHAN
ELISTA
MER D'AZOV
KERTCH
KRASNODAR
VOROCHILOVSK
MER CASPIENNE
SEBASTOPOL
NOVOROSSISK
MAIKOP
MER NOIRE
TOUAPSE
SOUKHOUMI
GROZNY
Volga
Don
Dniepr
Donetz

Ces Armées de réserve, dites aussi « réserve stratégique », sont actionnées uniquement sur ordre de la STAVKA. Staline est en fait le seul à savoir exactement où elles sont et combien elles sont. Elles amalgament des formations fraîchement constituées à partir des classes 1923 et 24 et des unités de vétérans mises au vert. Dissimulées dans les forêts de la Russie centrale et septentrionale, elles sont inconnues des Allemands.

En avril 1942, juste après l'arrêt de l'offensive d'hiver, il n'y a qu'une seule Armée en réserve (la 3e Armée de tanks, à 200 kilomètres au sud de Moscou). En mai, il en arrive deux de plus (27e et 53e). En juin, le stock se grossit de deux unités supplémentaires (5e Armée de tanks et 6e Armée de réserve), en juillet de sept (7e réserve, la future 62e Armée de Tchouikov ; 1re et 4e Armées de tanks ; 60, 63, 64, 66e Armées). Entre août et décembre, six nouvelles formations (dont la 2e Garde, qui jouera un rôle clé dans la seconde partie de la bataille de Stalingrad) viennent s'inscrire dans le petit carnet{57} de cuir que Staline porte toujours sur lui. Au total, pour faire face à l'offensive stratégique d'Hitler, Staline sait pouvoir compter sur 14 Armées de réserve disponibles avant la fin de l'été, puis de 4 autres avant Noël.

Le chiffre est impressionnant mais ne doit pas faire illusion car la valeur de ces réserves est fort inégale. Le général Tchouikov, avant de devenir patron de la 62e Armée, est arrivé en juillet 1942 dans la boucle du Don avec la 1re Armée de réserve, devenue 64e Armée. Cette formation comprend 6 Divisions d'infanterie, chacune de 8 727 hommes{58}, loin des 12 725 réglementaires. L'artillerie n'atteint pas 60 % de la dotation théorique. Il n'y a pas de radios, pas de DCA, pas d'artillerie antichar. Si l'on en retranche les 2 brigades blindées, les 61 600 hommes de la 64e Armée ne valent guère plus qu'une Armée russe de la Première Guerre mondiale. De la chair à canon que l'on jettera en travers de la 6e Armée allemande pour ralentir sa marche vers Stalingrad. Au bout de six semaines de combat, il n'en restera rien.

4. Attaquer en défendant ?

Sur la stratégie à adopter durant le printemps 1942, les positions des principaux chefs de l'Armée rouge sont connues par leurs mémoires. Ceux-ci sont évidemment à prendre avec des pincettes car tous ont tenté de laisser orphelines, comme il se doit, les défaites du printemps et de l'été 1942.

La prudence de la STAVKA

Le vieux Chapochnikov, chef de l'état-major général{59}, n'a jamais varié dans son attitude : il faut demeurer en position défensive sur le glacis de Moscou. Une fois les Allemands épuisés, l'Armée rouge pourrait à son tour, et selon les conditions du moment, lancer sa propre offensive. Le gros des réserves doit donc rester devant Moscou ; le reliquat, devant Voronej, où Chapochnikov « sent » que quelque chose pourrait survenir. L'ancien officier du tsar, homme silencieux, courtois, est plus conscient que quiconque que la Wehrmacht demeure, des points de vue tactique et opérationnel, supérieure à l'Armée soviétique. Cette dernière a encore beaucoup à apprendre et a besoin de temps pour cela. Vassilevski, second de Chapochnikov, souscrit à l'opinion de son mentor : il est plus prudent d'attendre l'assaut ennemi sur des positions fortifiées. Se lancer, sans Corps blindés éprouvés, contre une Wehrmacht reposée durant la saison des boues – la *raspoutitza*, en avril – ne pourrait que saigner l'attaquant et l'exposer à un coup en retour qui mettrait Moscou en danger.

Le général Joukov souscrit globalement à ce point de vue mais plaide néanmoins pour une attaque préventive – et limitée – contre le Groupe d'Armées Centre de façon à mettre Moscou à l'abri d'une mauvaise surprise. L'objectif serait d'ôter à l'ennemi sa base de départ du saillant de Rjev. Le Groupe d'Armées Centre est l'obsession de Joukov, qui s'y cassera plusieurs fois les dents, avant de réussir – superbement – en juin 1944. Dans l'immédiat, ce que craint Joukov, c'est l'éparpillement des efforts.

Staline écoute longuement ses trois principaux conseillers. Pourquoi laisser l'initiative à l'ennemi, interroge-t-il ? Les événements de décembre et janvier n'ont-ils pas montré que l'Armée rouge sait attaquer ? Habilement, Staline emprunte à Joukov l'idée d'une frappe préventive, qui surprendrait, croit-il, un Allemand pas encore remis de ses déboires hivernaux. En revanche, le choix de Joukov d'une attaque devant Moscou n'est pas celui que retient Staline.

Le choix d'attaques multiples

Au début de mars, le commandant suprême ordonne à la STAVKA de se préparer à « une défense stratégique active ». Quinze jours plus tard, il explicite sa pensée :

> « En même temps que le passage à une défense stratégique, je prévois la conduite d'opérations offensives locales le long d'un certain nombre d'axes pour consolider le succès de la campagne d'hiver, améliorer la situation opérationnelle, saisir l'initiative stratégique et déranger les préparatifs allemands pour une nouvelle offensive d'été{60}. »

À lire ces lignes, on comprend que les offensives que Staline a en tête sont de petite ou de moyenne envergure, qu'elles ressortent plutôt d'un harcèlement visant à empêcher l'Allemand de refaire ses forces et à retarder son offensive estivale. À l'état-major de l'Armée et aux commandants de Fronts, Staline demande des recommandations sur les « perspectives de succès d'offensives locales » menées sur sept (!) points, courant de la Baltique à la Mer noire : en Carélie, à Leningrad, à Demiansk, devant Smolensk, à Koursk et Kharkov, en Crimée. Pour Staline, chacune de ces offensives ne peut qu'affaiblir le coup principal médité par l'ennemi vers Moscou, en l'obligeant à distraire des forces. Singulière synthèse entre l'attaque – maladie stalinienne chronique – et la défense prônée par ses proches conseillers…

Dans ses mémoires, Vassilevski fera valoir deux choses :

1. « Défendre et attaquer simultanément se sont révélés l'aspect le plus vulnérable du plan. »

2. Lancer sept attaques simultanées conduit inévitablement à la dilution des forces. Ce qui a été, les historiens confirment, la cause principale de l'échec des assauts livrés entre février et avril 1942, c'est-à-dire dans la seconde partie de la contre-offensive hivernale.

Durant toute la guerre, Staline s'opposera à ses conseillers sur ce point précis. Ceux-ci demeurent tenants des préceptes classiques de concentra-ion et d'économie des forces. Lui, croit aux vertus des attaques multiples, synchrones ou non, pour empêcher l'ennemi de transférer ses Divisions rapides d'un point à un autre. À la différence des Allemands, fait valoir Staline, l'Armée rouge possède les moyens humains et matériels de cette multiplicité des efforts, ainsi que des pertes afférentes. Mais, ce qui réussira après l'été 1943, n'est pas, en 1942, dans les possibilités d'une Armée en pleine reconstruction.

5. Timochenko et Kharkov

Un maréchal qui sent le vent

Des sept offensives envisagées par Staline, l'une va être clairement privilégiée. Elle va enfler tant et si bien qu'elle sortira du cadre des « offensives locales » auxquelles Staline semblait avoir donné son aval. Le principe en est défendu avec ardeur par un fidèle du chef suprême, le maréchal Timochenko. Semen Constantinovitch Timochenko a participé avec Staline à la défense de Tsaritsyne (future Stalingrad) durant la guerre civile. Il est commissaire à la Défense en 1940, chef de la STAVKA le 23 juin 1941. Il commandera plusieurs Fronts durant l'été et l'automne terribles de 1941, sans réussir à battre l'Allemand mais sans démériter tout à fait, vu le chaos général. De la « clique des cavaliers » (avec Boudienny et Vorochilov) fidèle à Staline, il est le moins incompétent. Mais, en ce début 1942, son étoile pâlit. Il fait de plus en plus figure de vieille gloire dépassée face aux Joukov et autre Vassilevski. En sentant le vent offensif qui souffle du Kremlin, Timochenko va tenter de redorer son étoile en proposant un grand coup sur un des axes stratégiques majeurs repérés par la STAVKA.

Dès le 8 mars, Timochenko réunit ses principaux adjoints, le général Ivan Bagramian, chef des opérations de la Direction{61} du Sud-Ouest, Nikita Khrouchtchev, commissaire militaire de cette même Direction, Premier secrétaire du parti communiste d'Ukraine et représentant personnel de Staline sur le théâtre sud, et le général Bodin, chef d'état-major du Front du Sud-Ouest. Un plan d'attaque est élaboré et envoyé le 22 mars à la STAVKA.

Dans les attendus, Bagramian fait valoir que, selon ses services de renseignements, les Allemands seraient en mesure de passer à l'attaque sur le sud du front à compter du 15 mai au plus tôt. Il faut donc attaquer avant cette date. Curieusement, il ne souffle mot d'autres renseignements qui lui sont parvenus, et qu'il a communiqués au seul Timochenko : l'ennemi concentrerait beaucoup de blindés entre Gomel et Dniepropetrovsk. Dans ses mémoires, Bagramian affirme avoir cru qu'il s'agissait de simples remplacements. Mais il y a peut-être une raison plus profonde à ce silence. Si Bagramian ne parle pas des concentrations de Panzers, c'est parce que, selon lui, elles ne PEUVENT PAS avoir d'autre objectif que la capture de Moscou par le Sud, ainsi que Guderian a tenté de le faire en novembre 1941 ; elles entrent donc dans le schéma défensif prévu par Staline et la STAVKA. Prévu par la plus haute direction de la guerre : point n'est besoin, donc, de s'en inquiéter. Cas étonnant d'autontoxication collective ! Tous les

chefs soviétiques prennent pour argent comptant la certitude de Staline qu'Hitler veut s'emparer de Moscou à l'été. Aucune autre hypothèse n'est examinée.

Par ailleurs, les unités soviétiques envisagées pour l'attaque de Kharkov sont en piteux état. Il n'y a ni stocks de munitions, ni réserves en chars, artillerie, aviation. Vieille plaie de l'Armée rouge, le déficit en officiers est important. Divers généraux d'Armées, comme Moskalenko, patron de la 38e, s'en émeuvent. Mais peu importe, au fond : Timochenko, Bagramian, Khrouchtchev, savent que Staline veut attaquer dans le sud, contre l'avis de la troïka Chapochnikov-Vassilevski-Joukov. C'est pour plaire au maître du Kremlin, et en retirer quelques bénéfices, que l'affaire de Kharkov est poussée à fond.

Le 27 mars, Timochenko, Bagramian et Khrouchtchev rencontrent Staline et Chapochnikov au Kremlin ; Joukov, Vassilevski et Vorochilov sont présents. Le plan proposé n'a rien d'une offensive locale. C'est bel et bien une offensive stratégique qui se dessine, puisque l'objectif n'est pas seulement Kharkov mais… les passages sud du Dniepr ! Timochenko a même obtenu en privé de Staline que le puissant Front de Briansk, qui lui est subordonné, puisse participer à l'attaque. Chapochnikov est horrifié : l'Armée rouge n'est pas en état de réaliser une opération pareille ! Après avoir indiqué son désaccord, il gardera le silence. Vassilevski fera encore valoir que ces offensives multiples ne peuvent que dévorer des forces péniblement reconstituées. Mais les deux hommes sentent que Staline a déjà fait son choix.

Le maître du Kremlin, cependant, juge aussi le plan trop ambitieux, les demandes de renforts inacceptables, l'axe de Moscou étant prioritaire de ce point de vue. Il demande à Timochenko de présenter un nouveau plan, plus réaliste. Méfiant, il revient sur sa décision et retire au maréchal le contrôle du Front de Briansk pour le placer sous le commandement direct de la STAVKA. C'est en effet ce Front qui barre les deux axes jugés dangereux pour Moscou par Staline et la STAVKA, les directions Orel-Toula et Koursk-Voronej. Une partie importante des réserves de la STAVKA lui est d'ailleurs affectée à la mi-mai : 4 Corps et 4 brigades blindés, 7 Divisions et 11 brigades d'infanterie, de l'artillerie en quantité. En outre, la 5e Armée de tanks, qui vient juste d'être formée, est mise à sa disposition pour contre-attaquer au cas où l'ennemi prendrait la route de Moscou[62].

Après plusieurs versions, finalement, le plan de l'équipe Timochenko est validé le 10 avril, sa forme définitive datant du 28 avril. Staline accepte de compléter les unités du Front du Sud-Ouest à 80 % de leurs effectifs théoriques et de tirer des réserves de la STAVKA, 10 Divisions de fusiliers, une douzaine de brigades blindées et 10 régiments d'artillerie. L'attaque étant fixée à la fin avril, les préparatifs se font dans la hâte la plus extrême ; une des conséquences en sera un grand désordre dans les concentrations. Malgré la hâte déployée, la date de l'offensive devra être repoussée au 12 mai.

Une attaque en tenailles

Le plan visant à saisir Kharkov consiste en un double enveloppement par le nord et par le sud. À une cinquantaine de kilomètres à l'est de la grande ville, le front forme en effet deux hernies d'importance inégales, où Timochenko a massé les gros du Front du Sud-Ouest (voir carte p. 75).

Au nord-est, entre Volchansk et Starii Saltov, les Soviets tiennent une étroite tête de pont sur la rive occidentale du Donetz (40 kilomètres de long sur 9 de profondeur). D'où vont s'élancer une partie de la 21e Armée (général Gordov), la 28e Armée{63} (général Riabichev) et la 38e Armée (général Moskalenko). Au total, 14 Divisions de fusiliers (DF), 8 brigades blindées indépendantes, 1 Corps blindé (le 22e), 1 Corps de cavalerie. Ces forces sont chargées d'envelopper Kharkov par le nord.

Au sud, l'autre pince se déploie à partir du gros saillant d'Izium (appelé aussi saillant de Lozovaïa-Barvenkovo), 300 kilomètres de long, 80 de profondeur, sur la rive ouest du Donetz. Sa composante principale est l'excellente 6e Armée commandée par le général Gorodnianski. Elle est flanquée à gauche par le groupe Bobkin, du nom de son commandant, qui doit aller saisir Krasnograd. Ensemble, dix D.F, deux Corps blindés (21e et 23e), une brigade de chars indépendante et un Corps de cavalerie.

Au total, 24 Divisions{64} d'infanterie, 18 brigades blindées ou motorisées et deux Corps de cavalerie participent à l'attaque. Soit 765 000 hommes, 1 200 chars, 13 000 canons et mortiers et 926 avions. Un énorme investissement ! À noter que la moitié des chars sont rassemblés en trois Corps, une grande première dans l'Armée rouge : la bataille de Kharkov va donc être l'occasion d'un premier test pour les réformes du général Fedorenko, le puissant patron des blindés au sein du NKO.

Encore plus au sud, les attaques de la 6e Armée et du groupe Bobkin doivent être protégées par les 57e (général Podlas) et 9e Armées (général Kharitonov). Ces deux formations appartiennent au Front du Sud, commandé par Rodion Malinovski (sous l’autorité de Timochenko) avec, pour chef d’état-major, un des meilleurs officiers de l’Armée rouge, le général Antonov. Mais la mission assignée à ces deux Armées est définie statiquement, et plusieurs ponctions massives en fantassins, chars et canons ne lui laissent que 11 D.F en sous-effectifs pour garder 176 kilomètres de front. C’est la faiblesse majeure du plan car, face à ce rideau de fantassins, les Allemands amassent des forces puissantes pour exécuter l’opération *Fridericus* (voir plus bas). Le déploiement de Timochenko présente donc, sans le savoir, son flanc faible au *Schwerpunkt* allemand.

Autre étrangeté, le général Golikov, commandant le puissant Front de Briansk, reçoit le 20 avril ordre de s’emparer d’Orel en utilisant quatre de ses Armées. Le jour J, d’abord fixé au 12 mai, sera retardé au 16. Il n’y a aucun lien opérationnel entre Golikov et Timochenko, pourtant voisins, et supposés attaquer dans la même période ! Ces offensives du mois de mai 42 incluant trois Fronts (Briansk, Sud-Ouest, Sud), sans coordination entre eux, sans direction d’ensemble, portent la marque du pire Staline.

Au plan de Timochenko, Chapochnikov réagit négativement. Il évoque aussitôt le danger d’une attaque partant d’un « sac » opérationnel comme celui de Barvenkovo. Elle sera facile à pincer par les deux côtés, surtout qu’entre les deux têtes de pont soviétiques, les Allemands en ont une, bien fortifiée, autour de Chuguïev, dans la boucle du Donetz (100 kilomètres de long, 52 de profondeur). Malgré l’opposition du chef d’état-major de l’Armée rouge, Staline avalise la proposition de Timochenko, qui se dit certain du succès. Staline lui donne littéralement carte blanche en intimant à l’état-major général de se tenir à l’écart de cette affaire considérée comme interne à la Direction du Sud-Ouest. Timochenko, déjà patron de cette Direction (avec Bagramian comme chef d’état-major), reçoit en outre le commandement direct du Front du Sud-Ouest.

Staline se ravise en partie

Est-ce à cause des difficultés qui s’accumulent pour approvisionner et concentrer les armées de Timochenko ? Est-ce l’effet des mises en garde de Chapochnikov et de Vassilevski ? Ou bien s’agit-il d’une conséquence de la

misérable prestation du Front de Crimée[65] dans la péninsule de Kertch ? Toujours est-il que Staline en rabat vite sur son programme offensif de printemps. Le Front de Crimée est sommé, le 6 mai, d'interrompre ses attaques. Les 8 et 9, la STAVKA fait savoir à la plupart des Fronts d'avoir à préparer des mesures de défense en profondeur et à amasser des réserves en vue de contre-attaques. Des sept offensives envisagées en mars, seules demeurent d'actualité celles de Leningrad, de Demiansk et de Kharkov. En réalité, tout dépendra du résultat obtenu par Timochenko.

DEUXIÈME PARTIE

L'Armée rouge au bord du gouffre (mai-octobre 1942)

L'Union soviétique vit en état de crise permanente depuis sa naissance. Pour paraphraser un célèbre discours tenu dans de toute autres circonstances, ses cadres ne disposent que d'« un savoir-faire expéditif et limité » mais c'est celui qui convient à la situation de détresse dans laquelle le pays se retrouve dès le début de l'offensive allemande. En dilapidant sans compter le sang, la sueur et les larmes, le régime de Staline fait la seule chose qu'il sait faire : mobiliser les moyens et les énergies dans l'urgence, avec la plus grande brutalité et sous la menace de l'annihilation.

CHAPITRE 1

Préliminaires sanglants

En mai et juin 1942, les préliminaires du Plan *Blau* se soldent pour la Wehrmacht par trois victoires retentissantes, qui effacent les doutes apparus durant l'hiver et propulsent le moral au zénith. Les pertes soviétiques, sans égaler celles des grandes batailles d'encerclement de l'an 41, sont considérables et laissent le flanc sud de l'Armée rouge dans un état de grande faiblesse. Hitler exulte : le gros des opérations du plan *Blau* n'a pas encore commencé que, déjà, l'ennemi recommence à saigner à flot. La porte du Caucase est à moitié ouverte ! Le plus inquiétant pour les Soviétiques est la démonstration éclatante de la supériorité des armes et du commandement allemands ; elle apparaît si crûment que Staline se voit forcé de remettre en cause quelques-uns des dogmes qui ont guidé jusque-là ses interventions dans le domaine militaire. Cette remise en cause constituant un élément majeur de la chaîne causale qui mène à Stalingrad, il est utile de s'attarder un peu sur ces trois batailles peu connues en Occident.

I. Kharkov 42 : la malchance et les fautes

La bataille de Kharkov est un des pires désastres essuyés par l'Armée rouge. L'historiographie soviétique l'a longtemps tenue cachée. Une enquête a bien été menée en 1951 par l'état-major général de l'Armée, mais le rapport qui en est issu est resté dans un coffre. Ce n'est que dans les années 1960 que les langues se délient, notamment celles des généraux concernés. Et il faut attendre 1998 pour voir l'historien américain David Glantz livrer la première étude de fond, menée du point de vue soviétique, et appuyée sur le rapport de 1951. L'offensive catastrophique de Timochenko à Kharkov illustre bien les faiblesses de l'Armée rouge à la veille de l'offensive qui mènera la Wehrmacht à Stalingrad et dans le Caucase.

1. Les opérations *(carte 5)*

Dans un rapport remis à Halder le 1er mai, le lieutenant-colonel Gehlen estime correctement les intentions générales de Staline : posture ennemie globalement défensive mais offensives locales d'usure à prévoir, notamment au nord de Kharkov et dans le saillant d'Izium. Le Groupe d'Armées Sud, informé par l'OKH, a quant à lui bien détecté les préparatifs soviétiques sur le Donetz. Mais il n'a perçu ni l'objectif (Kharkov) ni la méthode (un encerclement) ni l'envergure de l'attaque. Sa surprise va croissant durant les premiers jours, au point de faire perdre de son sang-froid au général Paulus et à son chef, le *Feldmarschall* von Bock.

L'attaque soviétique

Le groupement nord attaque la 6e Armée allemande le 12 mai à 7 h 30 après une heure de préparation d'artillerie. Les unités des 21e, 28e et 38e Armées tombent dans un lacis de positions bien aménagées, défendues par de vastes champs de mines et couvertes par les feux d'une puissante artillerie. Au prix de 50 % de pertes (!), les unités de choc parviennent à avancer de 2 à 10 kilomètres. La 294e I.D allemande est taillée en pièces et doit reculer pour éviter l'anéantissement complet.

Impressionné par les rapports alarmants du général Paulus, chef de la 6e Armée, le *Feldmarschall* Bock, commandant le Groupe d'Armées Sud, parvient à convaincre Halder que

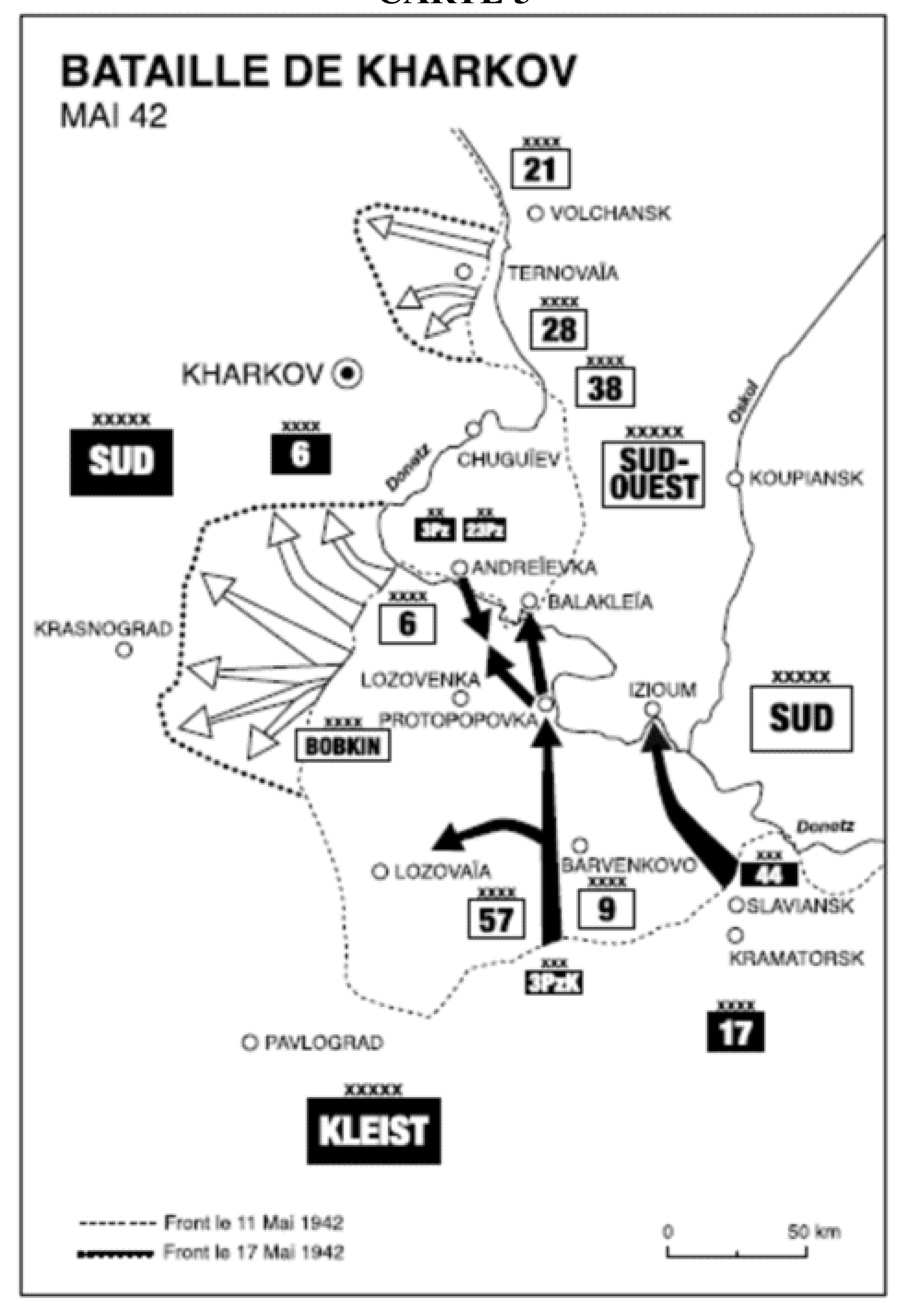
> « la 6e Armée combat pour sa vie{66} ».

Mais son véritable souci est la protection de Kharkov. La ville est en effet devenue, depuis un mois, un immense camp d'approvisionnements vers lequel convergent des milliers de trains venus du Reich. Tout ce qui est nécessaire à l'exécution du plan *Blau* – essence et munitions, notamment – est entassé là… à 20 kilomètres des pointes soviétiques. Halder s'alarme à son tour et persuade Hitler de permettre à Bock d'engager la 23e Panzer, les 71e et 113e Divisions d'infanterie, fers de lance de la branche nord de la future opération *Fridericus* (voir plus bas). Hitler consent, à condition que ladite opération soit maintenue… à la date prévue. Soutenues par des avions du 8e *Fliegerkorps* ramenés en toute hâte de Crimée, ces unités freinent

puis contre-attaquent les Soviets parvenus près de Kharkov. Ces derniers ne progressent plus à partir du 14 mai.

Au sud, la 6e Armée de Gorodnianski et le groupe Bobkin se jettent avec furie contre les 8e et 51e Corps de l'Armée de Paulus. Emportées par un élan irrésistible, les unités soviétiques font reculer les Allemands de 12 à 15 kilomètres sur un front de 42 kilomètres ; les Allemands perdent 16 batteries d'artillerie dans l'affaire{67}. Le lendemain, le Corps de cavalerie de Bobkin avance encore d'une dizaine de kilomètres en direction de Krasnograd, et d'autant le surlendemain. À ce moment, la défense des Allemands semble sur le point de s'effondrer ou d'être tournée. Le 8e Corps de Paulus est en effet décroché de sa voisine de droite, la 1re Armée Panzer de Kleist. C'est à ce moment qu'il aurait fallu engager dans cette brèche les 21e et 23e Corps blindés – non détectés par les Allemands – qui pouvaient être à Kharkov en quelques heures ; mais les chars sont rassemblés beaucoup trop en arrière pour pouvoir être lancés au moment crucial. Pour Timochenko, ce 14 mai, l'occasion de prendre Kharkov est passée.

CARTE 5



BATAILLE DE KHARKOV
MAI 42
21
VOLCHANSK
TERNOVAÏA
28
38
KHARKOV
SUD
6
Donetz
CHUGUÏEV
SUD-OUEST
Oskol
KOUPIANSK
3Pz
23Pz
ANDREÏEVKA
BALAKLEÏA
6
KRASNOGRAD
LOZOVENKA
PROTOPOPOVKA
IZIOUM
SUD
BOBKIN
Donetz
LOZOVAÏA
BARVENKOVO
44
57
9
SLAVIANSK
KRAMATORSK
3PzK
17
PAVLOGRAD
KLEIST
Front le 11 Mai 1942
Front le 17 Mai 1942
0
50 km

Le coup de faux de von Kleist

Le 14 mai est aussi le jour de la décision pour le *Feldmarschall* von Bock. Du point de vue stratégique, il n'a, à vrai dire, pas grand-chose à craindre. La région de Kharkov pullule d'unités allemandes concentrées en vue de l'exécution du Plan *Blau*. Mais Hitler refuse de les lâcher pour régler une affaire qu'il juge finalement secondaire. Préserver ses troupes fraîches, les stocks de munitions et d'essence, et surtout l'effet de surprise, lui paraît beaucoup plus important si l'on veut lancer l'attaque vers le Caucase dans les délais prévus. Que Bock se débrouille avec ce qu'il a !

Que faire pour sauver la 6e Armée ? Bock peut lancer la 17e Armée seule en direction d'Izium. Ce serait une diversion, amenant, au mieux, la saisie des ponts sur le Donetz, qui enlèverait aux soviétiques la moitié de leurs routes logistiques. La moitié seulement. L'autre solution à la portée de Bock, la « grande » solution, jetterait sur les arrières soviétiques, en même temps que la 17e Armée, la 1re Armée Panzer. L'objectif serait de couper les ponts de Protopopovka et de Balakleïa, donc d'encercler totalement les forces soviétiques aventurées à l'ouest du Donetz. Cette solution revient en fait à lancer l'opération *Fridericus* mais avec son seul bras sud, le bras nord, formé autour de la 23e Panzer, étant englué dans les combats contre la 38e Armée de Moskalenko.

Bock hésite, Hitler tranche : ce sera la « grande » solution. Mais, aussitôt après avoir dépêché ses ordres à von Kleist, le chef de la 1re Armée Panzer, Bock craque nerveusement. La « grande » solution est trop risquée, il faut colmater, lancer les blindés de Kleist dans une rocade de 200 kilomètres vers Poltava. Kleist proteste, Paulus, remis de ses frayeurs, également. Hitler fait une scène au téléphone à Bock, qui doit en revenir à la solution décidée. L'attaque est fixée au 17 mai.

Le jour où Hitler impose d'attaquer le saillant d'Izium par son flanc sud, Timochenko prend une décision funeste : les deux Corps blindés – 21e et 23e – à la disposition de la 6e Armée doivent se regrouper vers l'est, de façon à se trouver en mesure d'attaquer à l'aube du 16 mai. La reconstruction de trois ponts sur une rivière secondaire repousse l'assaut au 17 mai. Au moment où la réserve blindée de Timochenko va s'enferrer dans le fond du « sac », comme Chapochnikov l'a prévu, Kleist passe à l'attaque.

Huit Divisions d'infanterie, 2 *Panzerdivisionen* et 1 Division motorisée enfoncent en quelques heures les défenses des 57e et 9e Armées

soviétiques. Des centaines d'avions appartenant aux 4e et 8e *Fliegerkorps* écrasent les positions avancées, détruisent les P.C de Divisions et d'Armées. L'état-major de la 9e Armée du général Kharitonov est littéralement pourchassé par les STUKAS et les Messerschmitts et contraint de se réfugier dans une forêt, sans liaisons radio. Privées de tout contrôle, les Divisions de la 9e luttent pour elles-mêmes et sont incapables d'une réaction coordonnée. Quant au général Podlas, chef de la 57e Armée, il est encerclé avec son état-major, le 18 mai, par des éléments avancés de la 14e Panzer. Il est tué avec tout son monde dans une tentative désespérée de dégagement. Aucune des deux Armées du flanc sud n'est plus commandée 24 heures après le début de l'attaque !

Timochenko aveugle

Dès les premières heures du 17 mai, Timochenko, Bagramian et Khrouchtchev sont au courant du coup de bélier de Kleist. Dans l'immédiat, ils se contentent de dépêcher devant les *Panzerdivisionen* le 2e Corps de cavalerie, de rappeler le 21e Corps blindé vers le sud-est et de tirer des unités d'infanterie des réserves du Front Sud et de celles de la STAVKA. Tout ce monde ne pouvant arriver sur place avant plusieurs jours, les Allemands n'ont à affronter que des lambeaux d'unités désarticulées par l'aviation. Le 18, Timochenko et Khrouchtchev, après avoir persuadé Staline, persistent dans leur attaque vers Kharkov, alors que tout s'écroule sur leurs arrières ; Vassilevski proteste en vain, arguant du danger d'encerclement. Ce n'est que le 19 à 17 h 20, que Timochenko, enfin rendu à l'évidence, ordonne l'arrêt de l'offensive vers l'ouest, le regroupement de toutes les forces mobiles de la 6e Armée et du Groupe Bobkin et leur envoi en urgence vers les ponts du Donetz. Trop tard. Le même jour, la 14e Panzer s'empare de Protopopovka et de ses franchissements ; le 22, elle rencontre des éléments de l'Armée de Paulus près de Balakleïa. La nasse est close.

Du 22 au 28 mai, la poche formée à l'ouest du Donetz est le théâtre d'une des plus abominables tueries d'un conflit qui n'en a pourtant pas été avare. Comprimées dans un espace de plus en plus rétréci, avançant sur des itinéraires congestionnés au-delà de l'imaginable, privées de DCA, les formations soviétiques en retraite sont hachées par les bombardements incessants de la Luftwaffe. Vers l'est, à la lueur de milliers de fusées

éclairantes, des vagues d'infanterie se jettent sur les positions allemandes, marchant littéralement sur les corps de leurs camarades des vagues précédentes. Devant les nids de MG 42 surchauffées par des tirs incessants, des murs de cadavres s'élèvent sur 3 à 4 mètres. Un de ces nids est-il submergé par le nombre, que ses défenseurs sont aussitôt passés à la baïonnette ou massacrés à coups de crosse et de pelle. Sur des kilomètres carrés, ce ne sont que chars, camions, tubes d'artillerie détruits, chevaux tués, blessés innombrables abandonnés aux mitraillages aériens. La tentative de dégagement menée par la 38e Armée de Moskalenko échoue misérablement. Seuls 22 000 hommes parviendront à rompre l'encerclement et à gagner les lignes soviétiques.

2. Conséquences et leçons

Pour les Allemands

Le triomphe des forces de Kleist est total. Le saillant d'Izium a été liquidé, offrant à l'opération *Blau* une bien meilleure base de départ sur le Donetz. L'Armée rouge ne conserve sur la rive ouest de la rivière que la petite tête de pont de Starii Saltov. Les pertes soviétiques s'élèvent, selon le général Krivosheev{68}, à 277 190 hommes, dont 170 958 tués, manquants ou prisonniers. 652 chars, 4 924 canons et mortiers, 542 avions ont été démolis ou capturés. Vingt-deux Divisions avec leur encadrement ont été anéanties. Parmi les morts, les Allemands identifient les généraux Gorodnianski, Kostenko, Podlas, Bobkin, pour ne parler que des plus en vue. Des centaines d'officiers supérieurs ont disparu – dont neuf commandants de Corps ou de Division. Difficilement remplaçables pour les Soviétiques sont les précieux spécialistes pris dans l'agonie des 21e et 23e Corps blindés.

Les meilleures unités du Front du Sud-Ouest ont disparu. Un vide relatif apparaît donc devant les forces allemandes qui vont se lancer vers le Don, en application du Plan *Blau*. Le général Bagramian (alors maréchal) le reconnaîtra dans ses mémoires parus en 1977 :

> « Sur la totalité de l'énorme flanc sud de l'Armée rouge, derrière le front, sur une distance de 800 km, la STAVKA n'avait au début de la campagne d'été ni une seule Armée combinée (mixte infanterie-motorisés, ndla) ni une Armée de chars dans ses réserves. Celles-ci consistaient en 4 Divisions de fusiliers{69}… »

La facilité avec laquelle le Don sera atteint par la Wehrmacht en juillet s'explique en grande partie par le désastre de Kharkov. Comme l'explicite un rapport de la 1re Armée Panzer :

« le principal préalable à l'offensive d'été était ainsi acquis{70}. »

Dans ce contexte, les 20 000 pertes essuyées par la 6e Armée de Paulus passent inaperçues. Elles pèseront pourtant à Stalingrad, puisqu'elles ne seront remplacées durant l'été qu'à 20 %.

De leur victoire, Hitler, Halder et les principaux chefs allemands tirent une conséquence qui paraît, sur le coup, pleinement justifiée : les Soviétiques sont inaptes à l'offensive en dehors des conditions hivernales. Leur infériorité apparaît surtout manifeste dans le maniement des grandes formations blindées. Ainsi se trouve conforté le jugement d'Hitler sur la contre-offensive de l'hiver 1941-42 : ce fut un accident logistique et météorologique, rien de plus. Nous sommes ici à la racine profonde, psychologique, des événements qui vont suivre. Kharkov est la clé de la légèreté avec laquelle le haut commandement allemand traitera les menaces soviétiques sur les flancs de la 6e Armée lorsque celle-ci se sera enferrée dans les combats de rue à Stalingrad. L'idée s'est fermement installée dans l'entourage d'Hitler qu'une ou deux *Panzerdivisionen*, quelques bouchons de 88 FLAK judicieusement placés ou la constitution rapide d'un *Schwerpunkt* aérien, pourront toujours rétablir une situation, quels que soient les succès initiaux de l'ennemi.

Pour les soviétiques

Manifestement, à Kharkov, les Soviétiques ont joué de malchance. Leur offensive a donné sur le point le plus fort du front allemand en Russie. Ils sont tombés dans un piège… que les Allemands ne leur ont pas tendu ! Le hasard seul a placé ces deux masses face à face, chacune ignorant les intentions et la présence de l'autre. Les Allemands étaient en effet sur le point de déclencher l'opération Fredericus I, le 17 mai : les Soviétiques les ont donc devancés de cinq jours. Ceux-ci ne pouvaient pas détruire leur adversaire. Même la prise de Kharkov n'aurait rien décidé. Auraient-ils renoncé sagement à l'offensive, qu'ils n'auraient sans doute pas pu empêcher les Allemands d'atteindre les premiers objectifs du Plan *Blau*. Mais ils auraient pu le leur faire payer cher, en vies et en temps. Au lieu de cela, ils ont offert à Hitler une victoire éclair sur un plateau d'argent,

entrouvert la porte vers les profondeurs du pays, perdu pour 6 mois l'initiative stratégique.

L'analyse à laquelle se livre la STAVKA aussitôt après les faits, le rapport secret de 1951 et les travaux de David Glantz mettent en lumière une grave série d'insuffisances qui expliquent le désastre. Le lecteur familier de la Campagne de France en mai juin 1940 sera frappé par ce tableau qui sied presque aussi bien aux Armée de Corap et de Huntziger qu'à la 6e de Gorodnianski.

1. La première faiblesse, une des plus graves : les services de renseignements de l'Armée rouge n'ont rien vu. Ni les quatre Divisions d'infanterie et la Division blindée placées dans et autour de Kharkov, ni les forces de Kleist concentrées au sud et prêtes, elles aussi, à lancer une opération sur le Donetz. Faute d'être éclairés par l'aviation de reconnaissance, ils n'ont pas su non plus détecter les transferts d'unités d'autres secteurs. Par exemple, le saillant allemand de Chuguïev a été dégarni au-delà du raisonnable, offrant aux Soviets une occasion en or de s'en emparer et de souder ainsi leurs bases de départ. Mais cela est passé inaperçu.

2. Le maniement des Corps blindés a été désastreux. Formées trop récemment (le 17 avril !) par collage de deux brigades de chars et d'une brigade d'infanterie motorisée, ces formations ont été tenues beaucoup trop en arrière sur le champ de bataille. Sur l'aile gauche, dans le saillant d'Izium, les aires de stationnement étaient à 30 kilomètres du front au début de l'attaque, à 45 deux jours plus tard{71}. Elles n'étaient donc pas sur place au moment où se présentait l'occasion favorable d'exploiter une brèche, laissant aux Allemands le temps de se ressaisir. Itinéraires mal balisés, dépôts de carburant absents, manque de moyens radio, faiblesse des liaisons avec les unités d'infanterie, absence totale de liaisons avec l'aviation, la liste est longue. Il faudra six mois aux responsables de l'arme blindée soviétique pour remédier aux plus criantes de ces faiblesses.

3. L'Aviation rouge a totalement échoué, laissant aux Allemands une domination aérienne absolue. Les appareils performants sont trop peu nombreux, les taux de disponibilité très bas, les pilotes inexpérimentés. Les liaisons air-sol et air-air sont à des années lumière de celles de la Luftwaffe. Le 17 mai, jour de l'assaut de Kleist, face aux 2 000 sorties allemandes, l'aviation du Front du Sud en totalise… 67 ! Impossible, dans ces

conditions, de faire monter les réserves en ligne, d'assurer la logistique ou d'appuyer les troupes au sol. Pire, le système de commandement et de contrôle est détruit dès les premières frappes. À l'évidence, pense-t-on à la STAVKA, l'Armée rouge ne pourra rien réussir d'important sans un minimum de maîtrise du ciel. Nous verrons comment l'usure de la Luftwaffe permettra aux ailes soviétiques de mieux s'affirmer à partir de l'automne 1942.

4. La coopération entre Fronts a été mauvaise. Selon le rapport secret de 1951, elle figure « parmi les principales raisons de l'échec[72] ». Absorbé par le Front du Sud-Ouest, dont il a le commandement direct, Timochenko n'a guère sollicité Malinovski, chef du Front du Sud, le cantonnant à une défense passive. Au sein même du Front du Sud-Ouest, les liaisons entre Armées ont été déficientes. Débordé de travail, trop dépendant du téléphone (souvent coupé par les attaques aériennes), l'état-major de Bagramian n'a pu jouer son rôle de plaque tournante : le système des « Directions stratégiques » (*Glavkom*) a fait faillite. Il appartient dorénavant à la STAVKA de mettre en place des délégations permettant d'assurer les liaisons inter-Fronts et interArmées. Les « représentants de la STAVKA » (*predstaviteli*) rempliront ce rôle à partir de l'automne.

5. La planification de l'opération a été bâclée, le regroupement des forces trop lent (30 jours), les plannings de progression peu soignés, trop rigides. Aucun *Schwerpunkt* n'a été construit. Malgré une supériorité globale de 2:1 en hommes et en chars, le Front du Sud-Ouest ne peut nulle part obtenir mieux que 2,8:1, à la 28e Armée, dans le saillant de Starii Saltov. Ainsi que nous le verrons, la préparation de la contre-offensive de Stalingrad tiendra le plus grand compte de ce point majeur.

6. Le contrôle au combat demeure le problème clé. Une unité lancée à l'assaut se retrouve bientôt livrée à elle-même sans savoir dans quelle direction s'investir en priorité. Résultat, à la première résistance forte, l'assaut frontal demeure la règle, la manœuvre, la recherche du point faible, l'exception. Passées 24 heures, l'état-major d'Armée ne peut plus guère agir sur ses Divisions, faute de liaisons fiables ; il a tout misé sur le téléphone, négligeant ses moyens radio, les personnels qualifiés pour utiliser ces moyens étant, il est vrai, réservés à l'axe de Moscou. Comme le commandement d'Armée ne dispose d'aucune réserve en chars, artillerie, aviation ou infanterie, il est hors d'état de peser directement sur

l'événement. Les postes de commandement sont trop en arrière : 70 kilomètres pour les P.C d'Armées, 8 pour les P.C de Divisions. Comme l'indique Bagramian lui-même dans un rapport{73} du 30 mai 1942 à la STAVKA :

> « Aux moments critiques, les commandants d'Armée, de Corps et de Division ne dirigeaient pas leurs formations mais passaient leur temps à se déplacer d'unités en unités. »

À noter que ce vagabondage des P.C explique en grande partie les énormes pertes subies par l'encadrement des Divisions et des régiments.

7. La coopération inter armes est plus que mauvaise. L'artillerie a toujours un train de retard, l'aviation, deux. Les chars d'accompagnement de l'infanterie ont fait leur travail, mais ils ont été taillés en pièces, faute de canons automoteurs, de transports de troupes blindés. L'infanterie, accrochée aux superstructures des chars, est trop exposée et trop légèrement armée pour faire sauter les obstacles à la progression. Résultat : la puissance de choc est trop faible face à un ennemi bien retranché.

Staline sanctionnera légèrement les responsables du désastre. Timochenko sera définitivement écarté des grandes responsabilités en juillet et, pour le restant de la guerre, il ne commandera plus que sur des axes secondaires. Dans une lettre du 26 juin adressée au conseil militaire du Front du Sud-Ouest, Staline charge Bagramian de la responsabilité d'une défaite qui

> « mesurée à ses résultats défavorables, est comparable à la catastrophe de Samsonov et Rennenkampf en Prusseorientale{74}. »

Bagramian est rétrogradé chef d'état-major de la 28e Armée. Staline ne fusille plus, comme en 1941, les généraux battus : il admet la nécessité de l'apprentissage de ses cadres face à une armée manifestement supérieure dans le domaine tactique et dans la coopération interarmes.

La défaite de Kharkov inflige au haut commandement soviétique un choc psychologique énorme. Comme l'écrit David Glantz, le meilleur connaisseur occidental de cette bataille :

> « (Cette défaite) a crevé la bulle d'optimisme qui avait prévalu depuis le début de l'hiver. Tous les appels pour achever la victoire sonnaient creux et les attentes démesurées des Soviets tombaient à l'eau. À compter de ce moment, Staline, la STAVKA, (…) écoutèrent plus attentivement les avis de l'état-major général. Pour l'essentiel, une plus grande prudence et de plus modestes attentes deviendraient de règle et ce n'est pas une coïncidence si, après l'été 1942, deux figures clés de

> l’état-major général – Vassilevski et Joukov – joueront un rôle plus important dans la préparation et la supervision des opérations stratégiques. En bref, la défaite de Kharkov a poussé la direction militaire soviétique à adopter une approche plus réaliste et plus prudente de la conduite de la guerre{75}. »

II. La conquête de la Crimée

Hitler est obsédé par la Crimée. Depuis la préparation de Barbarossa, il insiste : la péninsule assure aux bombardiers soviétiques une base idéale pour attaquer les puits de pétrole de Ploesti, essentiels pour le Reich. Pourtant, il n’y aura jamais de raid important de l’Aviation rouge{76} sur la Roumanie. Il s’est aussi persuadé que le contrôle de la Crimée est une carte forte pour faire entrer la Turquie en guerre aux côtés de l’Axe. Ses généraux, eux, insistent sur la menace que ferait peser cette région sur leur flanc sud, si elle devait rester aux mains des Soviets. Enfin, pour dominer la Mer noire, il faut ôter à la Marine rouge sa meilleure base, Sébastopol, et conquérir les terrains qui permettront à la Luftwaffe de frapper ses autres ports, à Novorossisk et Soukhoumi. Ce point est, aux yeux des généraux, vital : la mise à l’écart de la Flotte rouge permettrait le ravitaillement par mer des Armées de l’Axe qui vont s’élancer vers le lointain Caucase.

Du point de vue du plan *Blau*, toujours, la conquête de la presqu’île de Kertch offre le tremplin idéal pour lancer une Armée par-dessus le détroit du même nom (5 kilomètres de large seulement) en direction du Kouban, de Maïkop et du Caucase. Les Armées russes chargées de défendre Rostov seraient ainsi prises à revers par le sud. Dans ses rêveries impériales, Hitler ménage une place spéciale à la Crimée, ce « Gibraltar allemand ». Rebaptisée *Gotenland*, le « pays des Goths », débarrassée des populations ukrainienne et tatare, elle sera, après la victoire, peuplée à 100 % de colons allemands.

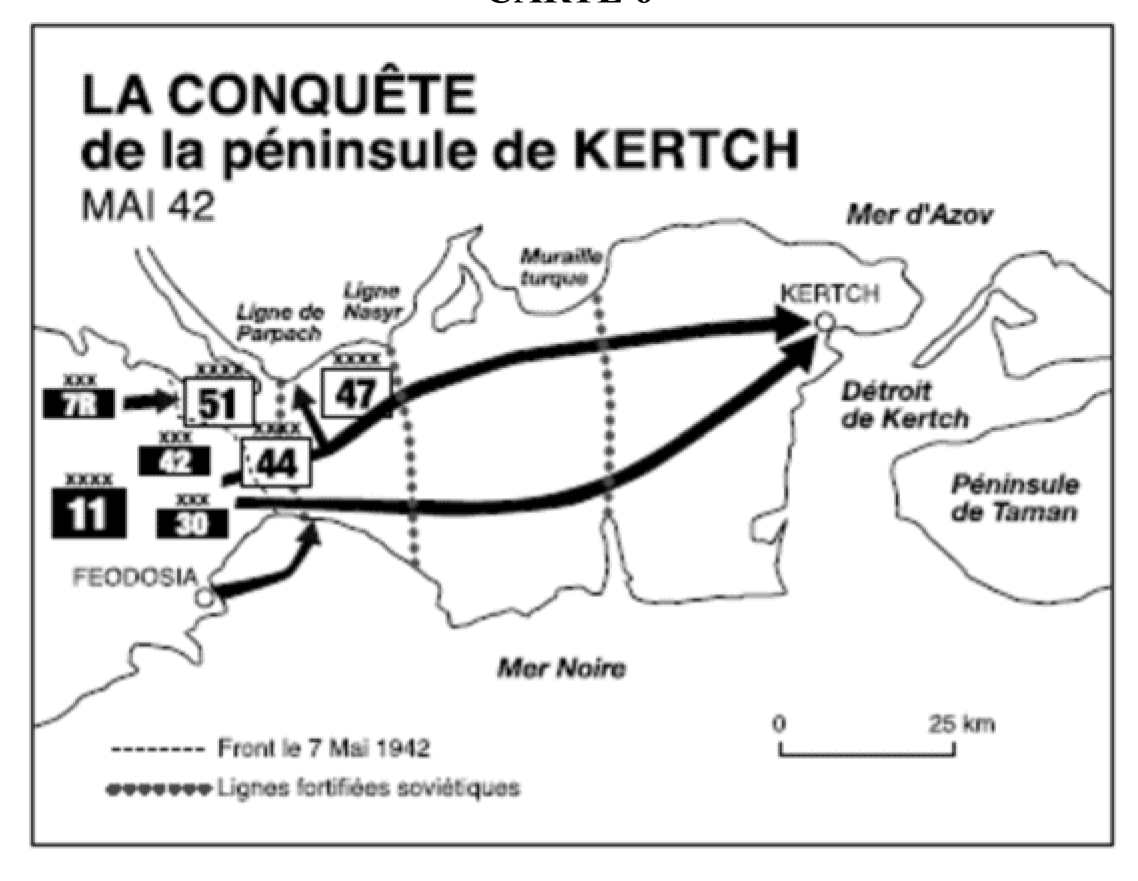
1. Kertch : la leçon d’incompétence (carte 6)

L’exploit de Manstein

En Crimée, outre Sébastopol, l’Armée rouge contrôle la péninsule de Kertch, de l’isthme de Parpach jusqu’au port de Kertch proprement dit. Longue de 100 à 120 kilomètres, la péninsule s’évase à 45 kilomètres au plus large et se rétrécit à 19 kilomètres au plus étroit. C’est ce goulet –

l’isthme de Parpach – que les Soviétiques ont fortifié durant l’hiver et le printemps. Un fossé, large de 10 mètres, profond de 5, barre l’isthme ; il est renforcé par des champs de mines et de barbelés, des blockhaus, des obstacles antichars en rails soudés, le tout couvert par une artillerie impressionnante. Vingt-trois Divisions appartenant à trois Armées (47e, 51e et 44e) s’entassent sur cet espace étroit, soit 210 000 hommes. « Une inacceptable densité de forces », reconnaîtra un an plus tard une étude{77} de l’état-major soviétique.

CARTE 6



LA CONQUÊTE
de la péninsule de KERTCH
MAI 42
Mer d'Azov
Muraille turque
Ligne Nasyr
Ligne de Parpach
KERTCH
51
47
44
11
78
42
30
Détroit de Kertch
Péninsule de Taman
FEODOSIA
Mer Noire
0
25 km
Front le 7 Mai 1942
Lignes fortifiées soviétiques

Le nettoyage de la péninsule incombe à la 11e Armée allemande, qui doit impérativement sécuriser ses arrières avant de se retourner vers Sébastopol. Pour ce faire, son chef, le général Manstein, dispose de 5 Divisions d'infanterie allemandes (30e et 42e Corps), d'une *Panzerdivision* (la 22e), d'un peu moins de 3 Divisions roumaines (7e Corps) et d'un groupement rapide mixte germano-roumain sous les ordres du colonel Groddeck. Soit environ 140 000 hommes.

Les options de Manstein sont peu nombreuses. Aucun débordement n'est pensable, la Mer noire et la Mer d'Azov bordant deux côtés de la péninsule. L'attaque frontale seule semble possible. Les reconnaissances aériennes donnent à Manstein l'information qui le met sur la voie d'une solution originale. Au nord, côté mer d'Azov, le front dessine en effet un saillant où, révèle la Luftwaffe, les Soviétiques ont massé les deux tiers de leurs forces. Un curieux raisonnement du général Kozlov, commandant du Front de Crimée, est à l'origine de ce déséquilibre. Le saillant en question, croit-il, est sans aucun doute, du fait de sa géométrie, l'objectif de Manstein qui voudra le sectionner à sa base ; il faut donc le renforcer au maximum. En revanche, l'aile sud n'est garnie que de 3 Divisions. Encore plus étonnant, les arrières des soviétiques, charpentées par deux lignes fortifiées (Lignes Nasyr et « Muraille turque »), semblent peu ou pas occupées !

Manstein conçoit alors un plan pour le moins audacieux. Il laisse croire aux Soviétiques qu'il va bien attaquer le saillant où ils sont forts, en multipliant les reconnaissances, les bombardements, en créant un faux trafic radio dans cette zone. En réalité, le coup va tomber sur l'aile sud, combinant un débarquement de commandos sur les arrières du fossé anti-char et une attaque frontale. La percée obtenue, la 22e Division Panzer se rabattra vers le nord, encerclant ainsi le gros des forces ennemies. Pendant ce temps, le groupement germano-roumain du colonel von Groddeck se lancera à toute allure vers Kertch, trouant les deux lignes de défense pour aller s'emparer du port par où passe tout le ravitaillement soviétique.

L'opération *Trappenjagd* démarre le 8 mai. Malgré des pluies torrentielles, tout se déroule comme dans un *Kriegspiel*. Le 9, la ligne fortifiée est percée. Le 11, la mer d'Azov est atteinte à Ak-Monaï, encerclant les deux tiers des forces de Kozlov. La résistance est peu vigoureuse, les Soviétiques semblent désorientés, affolés, incapables de la moindre réaction. Le 16, Kertch est prise, le 18 tout est terminé.

> « Manstein et le général baron von Richthofen se tiennent debout sur une petite hauteur près de Kertch. Devant eux s'étend la mer, le détroit de Kertch et, plus loin, à vingt kilomètres à peine, baignant dans la clarté d'un soleil éblouissant, le rivage de la presqu'île de Taman, l'avant-poste de l'Asie, la porte du Caucase, (…) l'entrée dérobée du paradis pétrolier stalinien{78}. »

Au prix de 7 588 pertes définitives, la Wehrmacht fait 162 282{79} tués et prisonniers, prend 258 chars et 1 100 canons. Indépendamment du génie tactique de Manstein – dont la légende, d'ailleurs, commence à s'élaborer en Crimée – cette victoire à peine croyable est due à la combinaison de deux facteurs principaux : la formidable supériorité de la Luftwaffe, une incompétence rarement atteinte côté soviétique.

Von Richthofen et le 8e *Fliegerkorps*

Manstein a vu l'infériorité de sa puissance de feu terrestre largement compensée par une formidable concentration aérienne. Depuis Sedan, le 13 mai 1940, la Luftwaffe n'avait pas réussi à former pareil *Schwerpunkt*. Le 8e *Fliegerkorps{80}*, renforcé d'autres éléments pris à la 4e *Luftflotte*, aligne 11 groupes de bombardiers, 3 groupes de STUKAS et 7 groupes de chasse, soit près de 800 avions ! Les appareils obsolètes de la VVS (l'Aviation rouge) sont balayés du ciel en quelques heures et c'est à un rythme inouï que les missions d'appui au sol se succèdent : 2 100 le premier jour, entre 1 000 et 1 500 les jours suivants. Bunkers, chars, positions d'artillerie, postes de commandement, colonnes du train, unités en marche, tout est pris à partie, haché, dispersé, démoralisé. Un nouvel appareil fait son apparition pour l'occasion, le Henschel Hs 129 B-1. Ce bimoteur est une armurerie ambulante avec deux canons de 20 mm, deux mitrailleuses de 7,9 et un canon antichar meurtrier de 30 mm. Il est motorisé par deux Gnome et Rhône de 690 cv, le ventre est blindé, la verrière à l'abri des balles. À Kertch, certaines versions remplacent le canon par 4 containers logeant 96 bombes à fragmentation SD-2. Ces sous munitions de 2 kilos libèrent à leur tour entre 50 et 250 schrapnels qui « saturent » le terrain par auréoles de 5 m de diamètre avec un effet anti-personnel dévastateur.

Mais l'arme secrète du 8e *Fliegerkorps* est son chef, le *Generaloberst* Wolfram Freiherr von Richthofen, qui jouera un rôle très important dans la bataille de Stalingrad. Né en 1895, il se bat durant la Première Guerre mondiale dans l'escadrille commandée par son cousin Manfred, le

célébrissime « Baron rouge ». En Espagne, où il commande la Légion Condor durant les six derniers mois de la guerre civile, il expérimente le bombardement en piqué par STUKAS et un système moderne{81} de liaisons air-sol. De retour en Allemagne, il se fait l'avocat de cette technique alors nouvelle. Premier expert au monde dans ce domaine, il met sur pied en juillet 1939 l'unité qui deviendra le puissant 8e *Fliegerkorps*. Son commandement charismatique, l'efficacité de son unité en Pologne, en France, dans les Balkans, en Union soviétique, lui valent d'être nommé en février 1942 *Generaloberst*, ce qui le place au même niveau qu'un Jeschonnek, chef de l'état-major général de la Luftwaffe. Richthofen est un nazi bon teint, agressif au possible, voire sadique si l'on en juge par la jubilation qui sourd de son journal personnel lorsqu'il évoque le massacre des fantassins soviétiques ou l'anéantissement de Stalingrad. Investi de la confiance du Führer, provocant, hyperactif, souvent en première ligne parmi ses pilotes, il forme avec Manstein un duo guerrier exceptionnel. Face à ce couple de « généraux du diable », l'Armée rouge donne sa pire prestation de la guerre.

« Un cauchemar de confusion et d'incompétence{82} »

Les trois Armées soviétiques serrées dans la péninsule de Kertch sont groupées en un Front de Crimée, commandé par le général D.T Kozlov. Toutes les erreurs possibles ont été commises : dans le placement des unités, dans l'incapacité à comprendre le plan allemand, à ordonner une contre-offensive sur le flanc nord (qui aurait pu complètement retourner la situation). Dès les premières heures, la Luftwaffe détruit les Q.G d'Armées et de Divisions, les centres radio, dont aucun n'était camouflé. Kozlov n'a plus aucun moyen d'intervenir dans la bataille. De Moscou, Staline tente de prendre les choses en main, ordonnant un repli rapide vers la deuxième ligne de défense. Le Conseil militaire du Front de Crimée tient réunion sur réunion pour transmettre cet ordre… deux jours plus tard aux commandants d'Armées et de Divisions ! À ce Conseil, aux côtés de Kozlov, siège son chef d'état-major, le chef de la section politique, le représentant local du Parti et l'émissaire de la STAVKA. Ce dernier et le chef de la section politique sont un seul et même homme, Lev Zakharovitch Mekhlis.

Mekhlis est supérieur en grade à Kozlov. Surtout, il est le chef de la puissante Direction principale des Affaires politiques de l'Armée rouge,

membre du Comité éditorial de la *Pravda*, commissaire du peuple adjoint à la Défense. Il a été l'exécuteur des basses œuvres durant les purges massives de l'Armée rouge, de 1937 à 1941, humiliant des centaines d'officiers juste avant leur exécution. De plus, il représente la STAVKA auprès de Kozlov. Inutile de dire que ce dernier, terrorisé, ne fait pas le poids face à ce proche de Staline. Mekhlis, totalement incompétent, ne dirige pas le Front de Crimée : il empêche Kozlov de le faire par l'expression permanente de ses soupçons, par ses menaces, ses appels à la délation, ses réunions politiques interminables, l'affectation des officiers sur des critères uniquement idéologiques.

Probablement effrayé par l'ampleur du désastre, Mekhlis essaie de se couvrir en écrivant une lettre à Staline le 8 mai, dans laquelle il accuse Kozlov de ne pas avoir écouté son conseil de renforcer l'aile sud. Pure affabulation. La réponse rapide de Staline mérite d'être citée parce qu'elle annonce de profonds changements au sein de l'Armée rouge.

> « Vous adoptez la position étrange d'un observateur détaché qui n'endosse pas de responsabilité dans les affaires du Front de Crimée. C'est une position très confortable, mais c'est une position absolument dégoûtante. Sur ce Front de Crimée, vous – vous ! – n'êtes pas un observateur détaché mais un représentant responsable de la STAVKA, responsable de tous les succès et de tous les échecs du Front et obligé de corriger sur le champ les erreurs du commandement. Vous êtes responsable, au même titre que le commandement, de l'incroyable faiblesse de l'aile sud du Front. Si, (comme vous le dites) "tout indiquait que l'ennemi attaquera demain", et si vous ne prenez pas toutes les mesures pour le repousser, vous limitant à une critique passive, alors c'est encore pire pour vous. Cela signifie que vous n'avez pas encore compris que vous n'avez pas été envoyé sur le Front de Crimée comme commissaire du peuple au contrôle d'État (le métier de Mekhlis dans le civil, ndla) mais comme représentant responsable de la STAVKA.
>
> Vous demandez que je change Kozlov et que je vous envoie une sorte de Hindenburg. Mais vous n'êtes pas sans savoir que nous n'avons pas de Hindenburg en réserve. Votre tâche en Crimée n'est pas compliquée et vous devriez pouvoir y faire face. Si vous n'aviez pas utilisé l'aviation d'attaque au sol contre des cibles secondaires mais contre les chars et l'infanterie adverse, l'ennemi n'aurait pas pénétré votre front et les tanks ne seraient pas passés au travers. Il n'est pas nécessaire d'être un Hindenburg pour comprendre cela après être demeuré deux mois auprès du Front de Crimée. »

À la suite du désastre de Kertch, Mekhlis est abaissé au grade de commissaire de Corps et dépouillé de la plupart de ses attributions

politiques. Kozlov, ses adjoints et les chefs des grandes unités sont également rétrogradés. Surtout, Staline commence à douter du système d'étroit contrôle politique qu'il a instauré sur les chefs militaires en campagne. N'est-il pas temps de rendre le pouvoir aux professionnels de la guerre ? Cette décision, prise cinq mois plus tard, donnera ses premiers effets durant la bataille de Stalingrad.

Ajoutons un témoignage qui révèle, à propos de la défaite de Kertch, un aspect peu connu des difficultés internes à l'Union soviétique et à l'Armée rouge, les dissensions entre nationalités. Dans ses mémoires, parues en français{83} en 1991, Sergo Beria, fils du puissant chef du NKVD, et lui-même officier du renseignement, relève que le gros des Divisions anéanties à Kertch était constitué de Caucasiens, notamment de Géorgiens comme lui. Le fait est confirmé par les estimations des services de Manstein{84}. Il en dit long sur la pénurie de recrues slaves à ce moment du conflit, la STAVKA se résolvant à enrôler des peuples qu'elle a toujours jugés inaptes à la guerre moderne. D'après Sergo Béria, en termes violents, le « clan des Géorgiens » impute le massacre de la jeunesse de Tbilissi à Mekhlis, qui se défend en faisant porter le chapeau aux Azerbaïdjanais qui, selon lui, ne savent pas se battre. Lesquels Azerbaïdjanais contre-attaquent en révélant à Staline diverses compromissions de Mekhlis… Cette « lutte des nationalités » à l'intérieur de l'Armée rouge se résoudra seulement après la bataille de Koursk (juillet 1943), lorsque la plupart des formations non slaves seront reléguées dans les services arrière.

2. Sebastopol : un avant-goût de Stalingrad (carte 7)

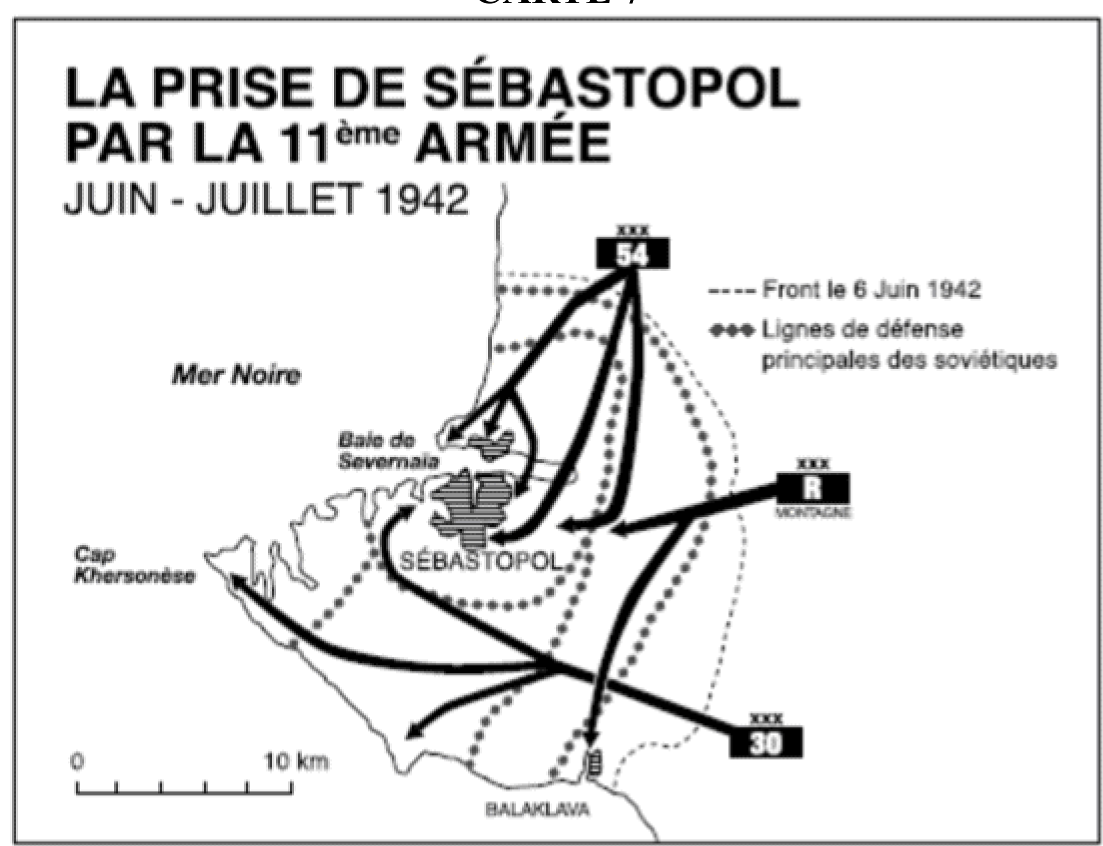
La plus puissante forteresse du monde

Mekhlis et Kozlov contre Manstein et Richthofen, la partie n'était pas égale. En revanche, Sébastopol s'avère une noix plus dure à casser. La surprise ne peut jouer, la manœuvre – du moins au début de l'opération – est impossible ; tout débarquement est exclu, les unités navales allemandes, roumaines et italiennes présentes en Mer noire n'étant en état d'assurer ni la couverture ni le transport. L'assaut prendra forcément un caractère frontal, appuyé par une formidable concentration d'artillerie et d'aviation.

La forteresse a encore amélioré ses défenses après l'échec de la première tentative de Manstein (17-29 décembre 1941). Sept Divisions, 4 brigades, 2 régiments d'infanterie de marine, soit 106 000 hommes et 600

canons peuvent s'appuyer sur un terrain très accidenté, organisé en trois lignes de défense concentriques. Bunkers, champs de mines, nids de mitrailleuses et de lance-flammes, pièces de marine sous casemate (les 305 des forts Staline, Maxime Gorki I et II), devront être détruits un à un. Les défenseurs peuvent s'abriter et circuler à travers un vaste réseau de souterrains.

CARTE 7



Le commandant de la place, le vice-amiral Oktyabrski, peut compter sur ses subordonnés, notamment les généraux I.E Petrov et N.I Krylov : les deux hommes ont dirigé avec compétence et sang-froid la longue résistance d'Odessa (juillet à octobre 1941) et son évacuation finale. Le ravitaillement sera assuré par les unités de la flotte de la Mer noire. En revanche, l'exiguïté du camp retranché, les pertes essuyées à Kertch, ne permettent pas d'obtenir une aviation digne de ce nom : à peine 50 appareils. Aussi Oktyabrski anticipe-t-il l'interdiction de la route maritime par la Luftwaffe et fait-il préparer une flotille de sous-marins ravitailleurs. Sans trop d'illusions, cependant, car ce type de transports ne peut assurer qu'un minimum vital et sera dans l'impossibilité d'acheminer des renforts à l'échelle souhaitable.

De leur côté, les organismes locaux du Parti ont eu assez de temps pour préparer moralement et idéologiquement les troupes, les ouvriers de l'arsenal et les milliers de civils encore présents, à la terrible épreuve qui les attend. En bref, le haut commandement soviétique, privé des Armées de Kertch, battu à plates coutures à Kharkov, démuni de toute possibilité de diversion, n'a guère d'illusions sur le destin de Sébastopol. La chute de la forteresse isolée n'est qu'une question de temps. Mais le temps est la denrée la plus précieuse de la campagne de Russie. Aussi la résistance de Sébastopol doit-elle, pour les Soviétiques, durer le plus longtemps possible.

L'assaut

Après sa victoire de Kertch, Manstein ne laisse qu'un rideau de défense côtière dans la presqu'île (4 Divisions roumaines). L'aviation à long rayon d'action s'assure que les grosses unités de la Flotte rouge restent à l'ancre dans leurs ports de la Mer noire orientale. L'esprit tranquille, Manstein retourne sa 11e Armée contre Sébastopol. Il masse 7,5 Divisions allemandes et 1,5 Division roumaine (commandées par le général Lascar) – plus de 150 000 hommes – sur les 35 kilomètres de front. L'artillerie accordée par l'OKH est considérable, et jamais aucune Armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale n'aura été traitée aussi luxueusement : 1 300 canons, 720 mortiers{85}, 68 canons de 88 FLAK à tir tendu et une artillerie de siège titanesque. Cette dernière comprend des canons de 190, des obusiers de 305, 350 et 420 ainsi que deux obusiers de 615 (Thor et Odin) tirant des obus de 2 200 kg spécialement étudiés pour percer les

fortes épaisseurs de béton. Le clou de cette armada s'appelle Dora, un canon de 800 sur double voie ferrée, le plus gros tube de la Seconde Guerre mondiale. Long de 32 mètres, il peut tirer un obus à haut pouvoir explosif de 5 tonnes à 47 kilomètres, ou un obus de 7 tonnes à 38 kilomètres, les deux capables de percer 8 mètres de béton. Le transport de cet engin étrange demande 60 wagons, son service et sa protection, 4 000 hommes !

À côté de ce monstre, la 11e Armée teste une arme nouvelle autant que minuscule, le Goliath, sorte de modèle réduit chenillé (60 cm de haut et de large, 1, 2 m de long) emportant 100 kg d'explosifs ; il est filoguidé ou radiocommandé, la détonation de la charge provoquant la brèche dans le béton ou les entrelacs de barbelés.

Manstein a enfin à sa disposition une véritable massue, les 600 appareils du 8e *Fliegerkorps*, après leur retour d'opération dans le saillant d'Izium. Les bombardiers ont été dotés d'une bombe spéciale anti béton de 1 700 kg.

À 6 h 00, le 2 juin, 600 avions et 1 300 canons commencent le plus terrifiant pilonnage du conflit germano-soviétique. Pendant 5 jours et 5 nuits, sans interruption, bombes, obus, fusées vont s'abattre sur les défenseurs de Sébastopol. La ville est en flammes, les lignes de défense bouleversées, les paysages modifiés à force de labourage. Le nuage de fumée monte à 1 500 m, et il est si dense qu'il gêne les avions chargés de régler le tir des batteries. Dans le port, les navires explosent, les citernes de carburant sont en feu. À l'exception des équipages des forts, les défenseurs se sont réfugiés dans les labyrinthes creusés dans la craie pour échapper à l'océan de feu. Des millions de tracts incitant à la reddition sont lâchés. Mais il n'y a pas de déserteurs, le moral des défenseurs ne flanche pas.

Le 7, l'infanterie passe à l'assaut, croyant trouver place nette. Mais des hommes noirs de suie, rendus à demi fous par la soif et la réclusion, leur opposent un feu nourri du fond de leurs tranchées et de leurs casemates bouleversées. La progression est lente, les pertes très élevées. Pressé d'en finir, Hitler accorde trois régiments supplémentaires. Chaque bunker, chaque fort, chaque ravin est l'objet de combats féroces, qui rappellent ceux de Verdun. Les derniers défenseurs du fort Maxime Gorki se font sauter plutôt que de se rendre : 40 prisonniers blessés sur une garnison de 1 100 hommes ! Le journal de la 22e I.D rapportera à la fin de la bataille :

« Ce fut l'ennemi le plus tenace que nous ayons jamais rencontré{86} ».

Dans les états-majors des unités allemandes, le tonnage d'explosifs utilisé ne cesse ne monter, les blessés d'affluer mais toujours pas de prisonniers soviétiques.

Le 27 juin, après trois semaines d'une avance menée au rythme de 500 mètres par jour, le 54e Corps d'Armée (général Zuckertort) borde enfin la baie de Sevarnaïa, la longue calanque qui couvre le port au nord. Le 29, une audacieuse opération amphibie menée sous le couvert de nuées artificielles amène les Allemands au cœur de la ville. Une lutte sauvage s'engage maison par maison, rue par rue. L'odeur des corps en décomposition est telle qu'attaquants et défenseurs portent les masques à gaz. Les pertes allemandes sont si élevées que Manstein décide de faire procéder à des bombardements par tapis ininterrompus sur des zones étroites. Le 1er juillet, les rescapés hébétés, les grands brûlés, les femmes et les enfants survivants, fuient vers les plages à l'ouest de la ville où Richthofen les fait mitrailler sans pitié. Il faut attendre le 4 juillet pour que la 11e Armée ait la situation totalement en main. Des combats isolés se dérouleront encore dans les souterrains pendant des semaines, et nombre de combattants soviétiques se suicideront plutôt que de se rendre.

Coûts et bénéfices pour la Wehrmacht

Manstein a pris le principal port de la Flotte soviétique en Mer noire. Les unités rouges sont dorénavant contraintes de s'ancrer dans des ports secondaires, mal outillés, où la Luftwaffe les harcèlera, partant des excellents aérodromes de Crimée. La propagande allemande donne à fond, matraquant la population du Reich de « l'épopée héroïque ». L'occasion est trop belle de montrer au monde que le recul de l'hiver 1941 n'a été qu'un épisode secondaire, que la Wehrmacht est toujours maîtresse du jeu. Les champs pétrolifères de Ploesti sont dorénavant à l'abri d'éventuels bombardements de l'Aviation rouge. La Turquie reçoit clair et net le message de Berlin : pas de flirt avec les Alliés. Enfin, la 11e Armée n'a que les 5 kilomètres du détroit de Kertch à passer pour aller, en quelques étapes, mettre la main sur la steppe du Kouban, sur les raffineries de Krasnodar et les derricks de Maïkop. Hitler récompense Manstein en le faisant *Feldmarschall*{87}.

Mais ce succès n'est-il pas trop cher payé ? La 11e Armée a eu 25 000 tués et 50 000 blessés, un nombre exceptionnellement élevé, que l'état des

réserves humaines du Reich ne permet pas de remplacer. C'est autant que sur l'ensemble du front russe durant la période 22 juin-14 juillet 1941 ! L'Armée de Manstein n'est plus opérationnelle dans l'immédiat. Cinquante mille tonnes de munitions et 20 000 tonnes de bombes ont été dépensées. Avec 210 wagons quotidiens, les chemins de fer ont été sollicités bien au-delà de leurs capacités. La tête de ligne étant à Kherson, il a fallu mobiliser des centaines de camions pour ravitailler les hommes de Manstein. Du coup, la consommation de carburant a été énorme, surtout si on lui ajoute celle de la Luftwaffe.

Les contrecoups sur le plan *Blau* sont graves. Munitions et carburant sont chichement mesurés pendant plusieurs semaines, le début de l'offensive est retardé de 15 jours. Celle-ci ne démarre que le 28 juin, plus tard encore que Barbarossa. Hitler, qui manque de temps, en a beaucoup dépensé à Sébastopol.

L'alternative existait et Manstein l'évoque dans ses mémoires{88}, sans lui être favorable : renoncer à prendre Sébastopol, maintenir simplement le siège avec trois ou quatre Divisions. Kertch enlevée, l'essentiel était tout de même acquis : éliminée la menace de la Flotte rouge ainsi que celle sur le flanc sud des armées, affermie la domination aérienne sur la Mer noire. Le choix de ne pas prendre Sebastopol aurait été cohérent avec le plan *Blau*, puisque celui-ci vise la conquête des côtes de la mer Noire : coupée de la flotte rouge elle-même privée de bases, Sébastopol aurait fini par tomber comme un fruit mûr.

Hitler a beaucoup hésité à lancer l'opération *Störfang*, la prise de Sebastopol. En mai, la priorité absolue est au plan *Blau* dont il exige que la phase 1 démarre le 15 juin, même si cela doit amener à renoncer au grand port. Dans la nuit du 26 mai, il prend connaissance de l'énormité de la victoire de ses armes à Kharkov. C'est alors que, mesurant l'affaiblissement des Soviets dans le secteur sud, il décide d'accepter un report du plan *Blau* au bénéfice des opérations *Wilhelm* et *Fridericus* (voir plus bas) mais aussi de *Störfang*. Le bénéfice politique et moral de la prise de Sébastopol lui semble valoir un report de l'offensive stratégique déjà à moitié gagnée dans son esprit.

Coûts et bénéfices pour l'Armée rouge

90 000 prisonniers, 16 000 soldats tués (plus un nombre inconnu de civils), 600 canons de tous types capturés, 18 navires détruits, un outillage énorme perdu… il faudrait forcer le trait pour voir en Sébastopol une victoire soviétique. Mais cette défaite est différente de celles que l'Armée rouge a encaissées quasiment sans arrêt depuis le 22 juin 1941. Sa résistance face à un ennemi supérieur en nombre et en armes a été féroce, sans égale encore dans le conflit. Aucune défaillance n'a été notée. La presse soviétique, mais aussi celle des Anglo-Saxons, se focalise sur la bataille, la première comparant à l'envi l'épopée de Sébastopol aux honteuses redditions de Singapour (février) et de Tobrouk (juin). Sébastopol, comme Leningrad, devient pour l'Union soviétique, le symbole de l'héroïsme, une véritable légende. La propagande fait connaître *urbi et orbi* la résistance tenace des soldats encerclés dans l'immeuble des syndicats, les prouesses de la sniper Ludmilla Pavlichenko, le sacrifice des cinq marins ceinturés de grenades qui se jettent sous un Panzer. Toutes ces figures seront reprises, quasiment à l'identique, lors de la bataille de Stalingrad. De même, le thème de la « lutte héroïque le dos au mur » sera un des principaux leitmotiv, à Stalingrad comme à Sébastopol : il faut se battre jusqu'au dernier car il n'y a plus rien derrière. Du point de vue de la propagande, Sébastopol est la répétition générale de Stalingrad.

Le 30 juin, Staline a ordonné d'évacuer le maximum d'officiers par sous-marins. Voici Krylov en lieu sûr, avec son inestimable expérience du combat urbain. Nous le retrouverons à Stalingrad à un poste clé, habitué aux rapports de force défavorables, d'un calme imperturbable dans l'adversité. Enfin, la STAVKA découvre à Sébastopol que le soldat soviétique est supérieur à son adversaire dans le combat rapproché, le combat de nuit et le combat urbain. La leçon ne sera pas perdue.

Le bilan des trois batailles du printemps – Kharkov, Kertch, Sébastopol – est un désastre majuscule pour l'Armée rouge. Les pertes s'élèvent à 600 000 hommes, 900 chars, 1 000 avions et une artillerie colossale (6 600 canons !). Le flanc sud est ébranlé en profondeur. Déjà accaparée par la défense de Moscou, la STAVKA n'a pas les moyens de retaper les unités sur qui va s'abattre l'offensive allemande. Avant même de s'élancer vers le Don, la Wehrmacht a la partie à moitié gagnée. De ce fait, la grande retraite vers le Caucase et la Volga apparaît déjà comme inévitable.

III. Opérations *Fridericus et Wilhelm*

Comme indiqué plus haut, la victoire de Kharkov amène Hitler à lancer deux opérations préliminaires au plan *Blau*. L'idée est de profiter du désarroi de Timochenko pour achever les Armées décimées qu'il aligne derrière le Donetz et gagner ainsi une base de départ plus favorable au grand assaut vers le Don et le Caucase.

***1. Wilhelm** (carte 8)*

L'objectif immédiat de *Wilhelm* est la liquidation de la tête de pont de Starii Saltov, au nord-est de Kharkov, et la destruction de la 28e Armée soviétique. L'objectif second est la sécurité du flanc sud de la 2e Armée et de la 4e Armée Panzer, lorsque celles-ci s'élanceront vers Voronej (phase 1 du plan *Blau*). *Wilhelm* repose sur un double enveloppement classique ; mais son étroitesse impose une grande vitesse d'exécution, sous peine de voir l'ennemi s'échapper.

Le 10 juin, le surpuissant 3e Corps Panzer du général von Mackensen (4 Divisions Panzer et 4 Divisions d'infanterie) franchit la rivière Bourlouk, affluent du Donetz, en s'emparant de deux ponts par surprise et fonce droit vers le nord à la rencontre de l'autre pince. Celle-ci est formée par le 8e Corps de la 6e Armée. Également surpris de ce côté, les Russes abandonnent trois ponts sur le Donetz et perdent Volchansk dans l'après-midi. Le lendemain, des pluies diluviennes transforment tout en cloaque, stoppant net le 3e Corps blindé. À grand-peine, le 8e Corps s'empare de Beliy Kolodez, où la jonction aurait dû se produire. Par un trou de 50 kilomètres, les Divisions de la 28e Armée se sauvent au plus vite vers l'est. Des chars soviétiques enterrés empêchent le 3e Corps d'avancer toute la journée du 12. Finalement, le contact entre les deux pinces se fait le 13 vers 10 h 00. On décompte 21 000 prisonniers, le tiers des forces de la 28e Armée.

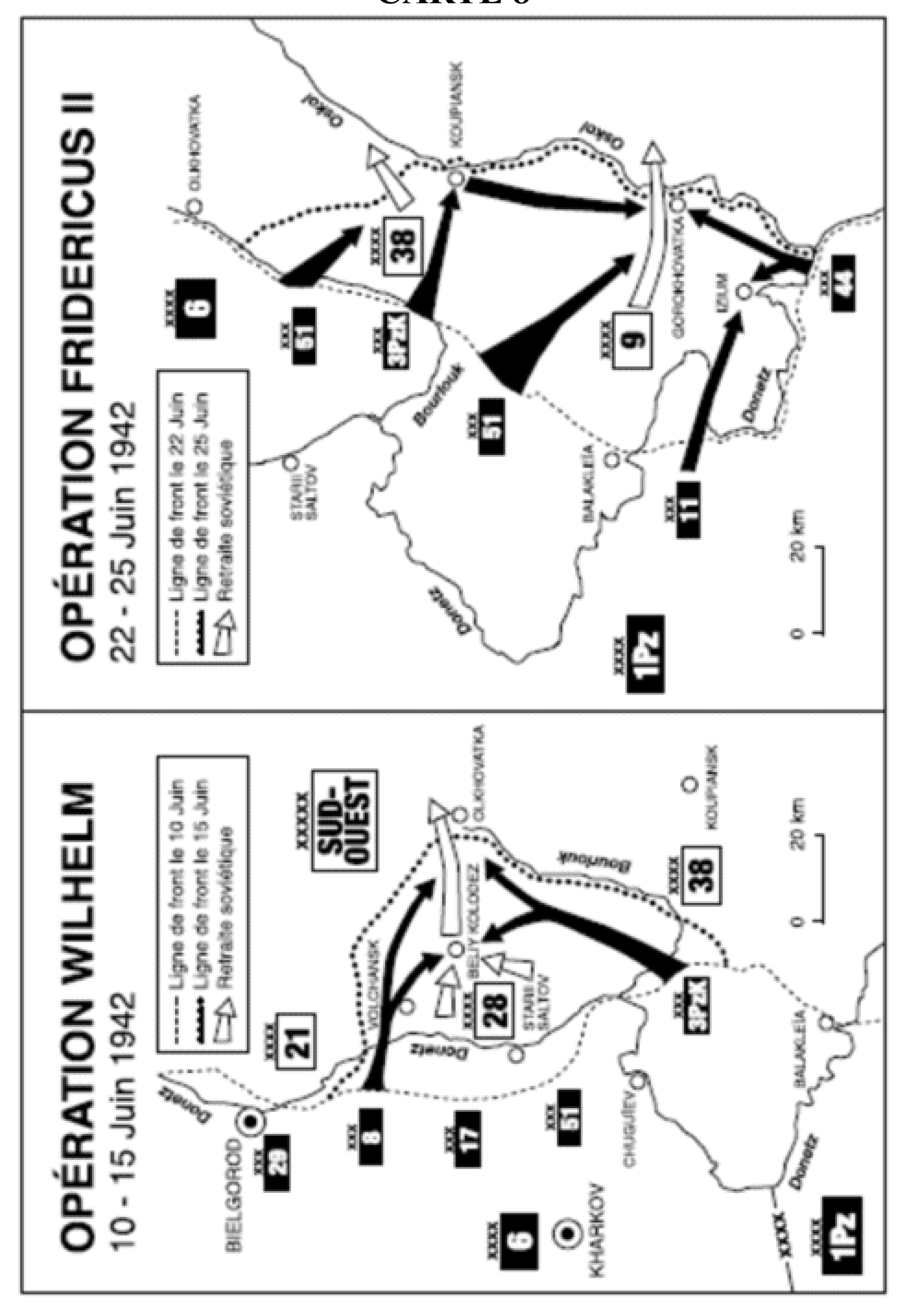
2. Fridericus II

L'opération *Fridericus* naît au début mars et trouve sa source à l'état-major de von Bock, le patron du Groupe d'Armées Sud. À l'époque, l'objectif est simple : se débarrasser du gros saillant d'Izium tenu par les

Soviétiques. Deux solutions sont envisagées. La « petite » solution, dite *Fridericus* I, prend en tenaille les troupes soviétiques à l'OUEST du Donetz. Cette manœuvre est exécutée par von Kleist du 17 au 22 mai dans le feu de la bataille de Kharkov. La « grande » solution – *Fridericus* II – vise à envelopper les forces russes à l'EST du Donetz et à repousser la base de départ de la 6e Armée de Paulus (phase 2 du plan *Blau*) sur la rivière Oskol dont le cours n'est ni fortifié ni escarpé, à la différence du Donetz.

Fridericus doit démarrer le 17 juin mais de nouvelles pluies obligent à reporter au 20 juin. Le scénario est le même que pour *Wilhelm*. Un Corps – le 44e – franchit le Donetz au sud d'Izium et fonce vers Gorokhovatka, sur l'Oskol, à 35 kilomètres au nord. Mais le gros du travail incombe encore au 3e *Panzerkorps* de von Mackensen regroupé sur la rivière Bourlouk. Il lui faut quatre jours pour parcourir les 80 kilomètres qui le séparent de Gorokhovatka, où se serre le nœud coulant. Dans la nasse, 22 800 prisonniers. Encore une fois, l'ennemi s'est échappé vers l'est. Le gros des 9e et 38e Armées soviétiques a réussi à gagner la rive gauche de la rivière Oskol.

CARTE 8



OPÉRATION WILHELM
10 - 15 Juin 1942
Ligne de front le 10 Juin
Ligne de front le 15 Juin
Retraite soviétique
BIELGOROD
KHARKOV
CHUGUIEV
BALAKLEÏA
VOLCHANSK
BELIY KOLODEZ
STARII SALTOV
OLKHOVATKA
KOUPIANSK
Donetz
Bourlouk
SUD-OUEST
6
29
8
17
51
21
28
3PzK
38
1Pz
0
20 km
OPÉRATION FRIDERICUS II
22 - 25 Juin 1942
Ligne de front le 22 Juin
Ligne de front le 25 Juin
Retraite soviétique
STARII SALTOV
BALAKLEÏA
OLKHOVATKA
KOUPIANSK
GOROKHOVATKA
IZIUM
Bourlouk
Donetz
Oskol
6
61
3PzK
51
38
9
11
44
1Pz
0
20 km

À l'OKH, l'étonnement est grand. Staline a-t-il changé la donne ? Il n'est plus question, semble-t-il, de tenir sur place et de contre-attaquer, comme en 1941. Cette attitude suicidaire avait grandement facilité les gigantesques encerclements d'Ukraine et de Biélorussie. Dans le cas de *Fridericus* II, les Divisions de Timochenko ont su battre en retraite de 40 à 70 kilomètres en quatre jours, en emportant l'essentiel de leurs armes lourdes, et sans protection aérienne. L'ordre de décrochage a donc dû être donné dès les premières heures de l'assaut allemand, et les combats retardateurs des arrière-gardes ont été relativement efficaces.

Comment interpréter ce nouveau comportement des Soviétiques ?

> « (l'ennemi) a l'intention de ne pas s'exposer à une défaite décisive, pour gagner du temps en attendant l'intervention des Américains{89} »,

jette Bock à Halder. Gehlen, le chef du service de renseignement de l'Armée, partage pleinement cette opinion dans un exposé de situation{90} devant le département Opérations de l'OKH, le 28 juin. À l'état-major de Paulus, on pense différemment :

> « La capacité de résistance des Soviets a décliné de façon marquée en comparaison de l'an passé. L'infanterie, en particulier, manque d'élan{91} »,

Une autre analyse, venue aussi de la 6e Armée, se contente d'augurer que

> « l'objectif de l'ennemi en 1942 est de ralentir l'avance allemande vers le Don et le Caucase… (Les Armées soviétiques) vont chercher à se soustraire aux enveloppements et tenter de bâtir de nouveaux fronts{92}. »

L'opération *Blau* n'est pas encore commencée et déjà les chefs de la Wehrmacht sont prévenus : l'Armée rouge ne va pas répéter ses erreurs de 1941 ; elle va échanger de l'espace contre du temps. La saigner à blanc – un des objectifs de la directive 41 – va s'avérer plus difficile qu'anticipé, s'enfoncer dans la profondeur russe, plus risqué que prévu.

3. L'affaire Reichel

Le 19 juin 1942, un *Fieseler Storch* de liaison disparaît avec, à son bord, le commandant Joachim Reichel, premier officier de l'état-major de la 23e *Panzerdivision*. Reichel avait avec lui une serviette contenant les plans et objectifs de la phase 1 du plan *Blau*. Rapidement, les Allemands s'aperçoivent que l'avion est tombé de l'autre côté des lignes, vers Nezhegol. C'est l'affolement. Deux compagnies d'infanterie renforcées

traversent les lignes et retrouvent l’avion dans une petite vallée. Son réservoir est percé d’une balle. Non loin, deux tombes, sans doute celles de Reichel et du pilote. Aucune trace de la serviette ni des cartes. Aussitôt, le général Stumme, commandant le 40e Corps motorisé, dont dépend la 23e Division, rend compte de l’incident à son supérieur, Paulus, qui transmet au quartier général du Führer.

Hitler connaît les faits le 22. Depuis la veille, il est d’excellente humeur après avoir appris la chute de Tobrouk, la prise de 33 000 prisonniers et d’un butin énorme. La « pince » stratégique qui le fait rêver des pétroles du Moyen-Orient devient soudain de l’ordre du possible : Tobrouk éliminé, l’Egypte, le canal de Suez, s’ouvrent grand devant Rommel. Lorsqu’on vient lui annoncer l’affaire Reichel, il entre dans une rage folle, faisant remarquer amèrement à qui veut l’entendre que « les généraux n’obéissent pas ». Pour garder le secret sur le déclenchement du plan *Blau*, il avait strictement interdit de communiquer des plans généraux de l’opération, chaque unité n’ayant à connaître que son secteur. De plus, Reichel n’avait aucune raison de transporter des documents top secrets avec lui. Le 25, trois jours avant l’attaque, Hitler relève de leurs commandements le général Stumme, son chef d’état-major et le chef de la 23e Panzer, von Boineburg-Lengsfeld. Le 40e Corps motorisé, fer de lance du plan *Blau*, est décapité. Stumme comparait devant un conseil de guerre présidé par Goering, qui le condamne à cinq ans de forteresse pour « désobéissance flagrante ». Hitler graciera Stumme mais l’enverra se faire tuer à El-Alamein. Halder note dans son journal :

> « À l’OKW, encore une grande excitation contre l’état-major général (de l’OKH, ndla). La malheureuse affaire Reichel semble avoir concentré des désaccords qui existaient en silence depuis longtemps. On devra guetter quand surviendra l’explosion. »

Ce sera pour l’été et Halder en fera les frais…

Grâce à la sacoche de Reichel, le Kremlin sait, dès le 21 juin, que les Allemands vont attaquer plein est, vers Voronej, pour anéantir dans une tenaille les forces soviétiques stationnées entre Oskol et Don. Faut-il, côté allemand, changer le plan, avancer l’attaque ? Hitler n’en fait rien. De toute façon, les Russes n’auront pas le temps de parer le coup. En réalité, si les Allemands ne changent rien à leur dispositif, c’est parce qu’ils savent que les Soviets n’ont pas trouvé dans les papiers de Reichel l’information

essentielle : la direction que va prendre l'offensive allemande APRÈS la prise de Voronej. Si l'opération *Kreml* (voir plus haut) a fonctionné, Staline s'attend à une conversion des unités allemandes vers le nord, vers Moscou, alors qu'elle se produira vers le sud.

Au Kremlin, la perplexité règne. Les papiers de Reichel disent deux choses. Un : l'attaque aura lieu le 22 juin. Deux : les Allemands vont frapper la 13e et la 40e Armée, soit l'aile gauche du Front de Briansk, ainsi que la 21e Armée, à l'aile droite du Front du Sud-Ouest. C'est-à-dire 200 kilomètres plus au sud qu'anticipé. Aussitôt, des reconnaissances aériennes confirment : 6 ou 7 Divisions blindées et motorisées se rassemblent vers Koursk. Timochenko croit à l'authenticité des documents de Reichel et demande plus d'infanterie. Staline refuse, soupçonnant une ruse. À son tour, le chef du Front de Briansk, le général Golikov, sollicite un renforcement d'urgence de l'axe de Voronej. Staline, appuyé par Chapochnikov, dit encore non. Le 22 juin se passe, sans attaque, Staline est conforté dans son idée : l'affaire Reichel a été montée de toute pièce.

Le 26, Golikov est mandé à Moscou où Staline lui explique sans aménité que cette histoire de plan *Blau* est une manœuvre d'intoxication : Hitler va attaquer Moscou, il n'y a pas d'autre objectif valable à sa portée. À la rigueur, estime-t-on à la STAVKA, et plusieurs grands chefs soviétiques s'en font écho dans leurs mémoires, c'est dans la direction de Gorki que la Wehrmacht pourrait frapper, pour couper la région industrielle centrale de la moyenne Volga et de l'Oural. Loin de l'autoriser à prendre des mesures défensives, Staline demande à Golikov de se préparer à saisir Orel à partir du 5 juillet en coopération avec le Front de l'Ouest. Rassuré, Golikov retourne à son P.C et, à 3 heures du matin, le 28 juin, le plan d'offensive vers Orel est prêt. Sept heures plus tard, 500 Panzers appuyés par un millier d'avions attaquent exactement là où l'indiquaient les cartes du commandant Reichel. Le plan *Blau* est déclenché, le Kremlin pris totalement à contre-pied.

CHAPITRE 2

Jusqu'à la Volga

Le 1er juin 1942, Hitler arrive avec une suite nombreuse à Poltava, siège du quartier-général du Groupe d'Armées Sud. Outre le Führer, tous les acteurs du plan *Blau* sont présents : Keitel, von Bock, von Kleist, Ruoff, von Weichs, Hoth, von Richthofen et Paulus. L'humeur est excellente, Hitler presque enjoué. Il est si sûr de conquérir le Caucase que, quelques jours auparavant, il a fait commander à une imprimerie de Leipzig la fabrication de manuels linguistiques ainsi que de cartes de l'Iran et de l'Irak. Le déroulé des opérations est à nouveau passé en revue et tous les pantalons rouges se félicitent de leur unité de vues. A AUCUN MOMENT LE NOM DE STALINGRAD N'EST PRONONCE{93}. Il n'est question que de prendre Rostov et d'établir en protection vers l'est une position en bretelle barrant la boucle du Don, de l'embouchure du Donetz à Vechenskaïa. Ce silence peut s'expliquer ainsi : le Russe est si affaibli que les deux premières phases du Plan *Blau* – où ne figure pas Stalingrad – devraient suffire à le mettre hors d'état de jouer une défensive efficace. À ce moment, Stalingrad n'existe tout simplement pas dans la pensée du Führer qui ne songe qu'aux champs pétrolifères. D'ailleurs, en prenant congé, il laisse tomber la célèbre phrase :

> « Si nous n'enlevions pas Maïkop et Grozny, alors je n'aurais plus qu'à liquider la guerre ».

I. La marche au Don (28 juin-23 juillet)

Le plan *Blau* mobilise le seul Groupe d'Armées Sud placé sous les ordres du *Feldmarschall* von Bock (QG à Poltava). À la veille de l'offensive, il aligne, sur un front de 725 kilomètres, 47 Divisions d'infanterie, 10 *Panzerdivisionen*, 5 Divisions motorisées, 2 Divisions SS motorisées (*Leibstandarte* et *Wiking*), 2 Divisions de montagne et 2

Divisions légère de sécurité[94]. Soit près d'un million de soldats allemands, 1 800 chars et canons d'assaut, 5 000 pièces d'artillerie et lance-fusées, soutenus par la 4e *Luftflotte*, forte de 1 640 appareils. À cela s'ajoutent 600 000 soldats hongrois, italiens, roumains, croates et slovaques, répartis en 25 Divisions.

En face, à gauche, le puissant Front de Briansk, avec en réserve la 5e Armée de tanks ; à droite, les Armées du Front du Sud-Ouest de Timochenko, non remises de la terrible correction reçue à Kharkov, et du Front du Sud de Malinovski. La réussite du plan allemand dépend, bien sûr, de la violence de l'attaque mais aussi de l'interprétation que Staline donnera aux premiers développements de cette attaque.

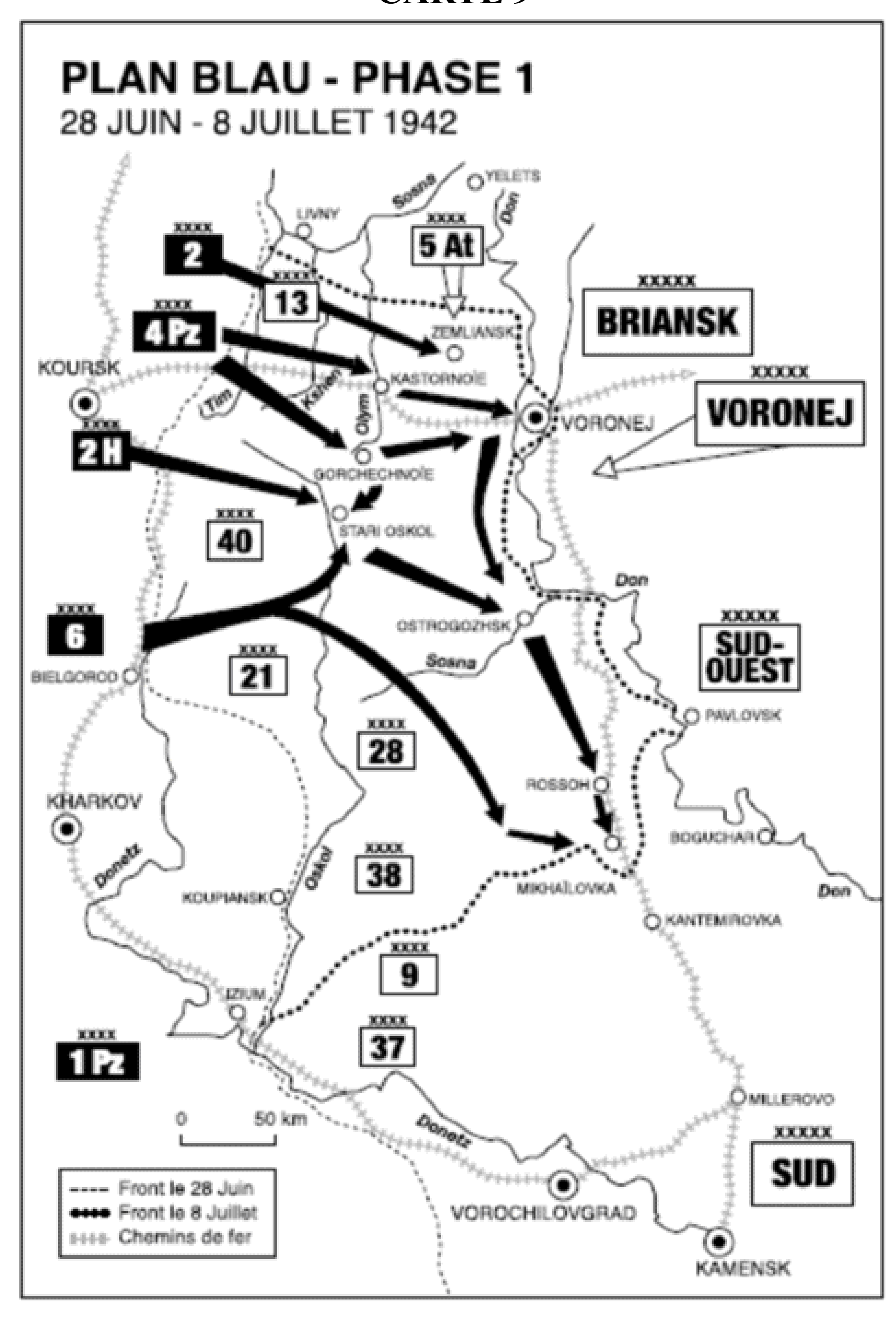
1. La phase I du plan Blau *(carte 9)*

Le dimanche 28 juin 1942, le Groupe d'Armées du général Maximilien, baron de Weichs zur Glon, inaugure la grande campagne d'été de la Wehrmacht. 28 juin : c'est encore plus tard que le début de Barbarossa. Cela laisse à peine quatre mois pour remporter une victoire décisive…

Le Groupe Weichs se compose de la 2e Armée, de la 2e Armée hongroise (général Jany) et de la 4e Armée Panzer (général Hoth). Il a ses bases de départ devant la ville de Koursk, à l'extrémité nord de la portion de front qui va se mettre en branle, c'est-à-dire à la jonction entre le Groupe d'Armées Centre, qui reste passif, et le Groupe d'Armées Sud, animateur du plan *Blau*. Fort de six Corps (16 Divisions), il est emmené par les puissants 24e (9e Panzer, 3e et 16e Divisions motorisées) et 48e *Panzerkorps* (24e Panzer, 377e I.D et Division *Gross Deutschland*). Au total, 200 000 hommes et 500 chars précédés et appuyés par les 400 appareils de combat du 8e *Fliegerkorps* de von Richthofen.

Face au Groupe Weichs, du nord au sud, les 13e et 40e Armées du Front de Briansk, commandé par Golikov, récemment renforcé en infanterie et en artillerie. Plusieurs Corps blindés flambant neufs, dont une partie intégrée à la 5e Armée de tanks, sont placés en réserve derrière la 13e, à gauche, sur la route de Moscou. La 40e Armée (général Parsegov) surveille la route et la voie ferrée allant de Koursk à Voronej. Elle est la plus faible des cinq Armées de Golikov, parce que la plus éloignée de l'axe de Moscou. Si l'on considère l'ensemble de la zone, les Soviets ont cependant de quoi donner du fil à retordre à leur adversaire.

CARTE 9



PLAN BLAU - PHASE 1
28 JUIN - 8 JUILLET 1942
YELETS
Sosna
Don
LIVNY
2
13
5 At
BRIANSK
ZEMLIANSK
4 Pz
KOURSK
KASTORNOÏE
Tim
Kshen
Olym
VORONEJ
VORONEJ
2 H
GORCHECHNOÏE
STARI OSKOL
40
Don
6
OSTROGOZHSK
SUD-OUEST
Sosna
BIELGOROD
21
PAVLOVSK
28
ROSSOH
KHARKOV
BOGUCHAR
Donetz
38
MIKHAÏLOVKA
KOUPIANSK
Oskol
Don
KANTEMIROVKA
9
IZIUM
37
1 Pz
MILLEROVO
0 50 km
Donetz
SUD
Front le 28 Juin
Front le 8 Juillet
Chemins de fer
VOROCHILOVGRAD
KAMENSK

La chevauchée du 48e *Panzerkorps*

L'attaque démarre classiquement par des frappes aériennes d'interdiction sur les arrières soviétiques jusqu'au Don, et par une noria d'interventions en appui au sol contre les batteries d'artillerie, les P.C d'unités, les regroupements de véhicules. Le 48e *Panzerkorps* (général Veiel) frappe à la jonction entre les deux Armées de Golikov. La 13e tient à peu près ses positions, mais la 40e, qui prend le gros du choc, plie rapidement. À midi, Richthofen jette sur elle ses meutes de bombardiers en piqué qui tracent une allée de mort devant les chars de la 24e *Panzerdivision* (général Hauenschild) et de la *Gross Deutschland*. Les appareils groupés par paquets de cent effectuent jusqu'à 8 missions dans la journée sur une seule Division. Les rivières (Tim, Kshen), qui coulent nord-sud, ne servent de rien aux Soviétiques. Partout, les avant-gardes allemandes surprennent des ponts, parfois au moment où les mines vont être mises à feu. À toute vitesse, suivant la voie ferrée Koursk-Voronej, le 48e *Panzerkorps* s'enfonce vers l'est dans un immense nuage de poussière, sans regarder ses flancs, détruisant les batteries au repos, les trains des équipages, les dépôts de munitions.

Le 29 juin, de gros orages ralentissent la cadence et empêchent la Luftwaffe d'intervenir jusqu'à midi. Puis l'effort reprend, aussi violent. Il s'en faut de dix minutes qu'un bataillon motocycliste ne s'empare du général Parsegov, commandant la 40e Armée, et de son état-major dans le village de Iefrossinovka ; mais cartes et camions radio sont perdus, il faudra utiliser de petits biplans d'observation pour localiser les unités. Au soir, la pointe blindée de Hoth a déjà couvert 50 kilomètres. Le lendemain soir, elle est devant la rivière Olym, à mi-chemin de Voronej, avec 24 heures d'avance sur l'horaire.

Au Kremlin, si l'on comprend que la *Blitzkrieg* a repris, on s'inquiète pour le mauvais motif. Les Panzers vont-ils frapper les arrières de la 13e Armée et rouler vers le nord, c'est-à-dire vers Moscou ? On le croit. Aussi deux Armées de réserve, la 6e et la 60e, sont-elles mises en route et affectées au Front de Briansk, dont la taille devient démesurée. De même, le premier renfort blindé (1er Corps, général Katoukov) est-il pour l'aile gauche de la 13e Armée.

Golikov fait remarquer que seule l'infanterie s'en prend à la 13e alors que les Panzers, eux, frappent la 40e et roulent vers Voronej : rien n'indique qu'un tournant vers Moscou soit, à ce stade de l'offensive, dans les projets allemands. Au Kremlin, on ne veut rien entendre. Le 28 au soir, la STAVKA, de plus en plus inquiète, ajoute aux 16e et 1er Corps blindés dont dispose déjà Golikov les 4e et 24e enlevés à Timochenko et dirige le 17e, pris sur ses réserves, vers Kastornoïe, sur l'Olym. Mais, faute de moyens radio fiables, Golikov n'a pas de contact avec les 4e et 24e Corps. On apprendra plus tard que le 4e n'a pas bougé de sa base de Stari Oskol. Quant au 17e, il est en panne d'essence, et l'on ne sait où se trouvent les citernes. La 5e Armée de tanks (général Lizyukov, 2e et 11e Corps blindés) est encore trop au nord pour intervenir sur le champ et, de toute façon, aucun ordre ne lui est parvenu. Dans l'immédiat, donc, les sept Corps blindés rameutés ne sont pas en mesure d'intervenir. Par ailleurs, des sept régiments aériens lâchés par la STAVKA, seuls quatre ont gagné les aérodromes de la région de Voronej. Le reste cherche du carburant… Le désordre atteint déjà la côte d'alerte.

Dans ces conditions, craignant que la 40e Armée ne soit tournée, Golikov demande la permission de la replier.

> « Non, répond Staline. La retraite dégénérerait en fuite (…) Le pire et le moins excusable est que vous ayez perdu le contact avec la 40e Armée de Parsegov, avec les 4e et 24e Corps blindés. Tant que votre réseau radio ne fonctionnera pas (…), tout votre Front dégénérera en une cohue désorganisée. Pourquoi n'essayez-vous pas d'entrer en contact avec ces tanks, *via* Fiorenzo ? Débrouillez-vous pour contacter les Corps blindés et contre-attaquez. (…) Gardez présent à l'esprit que vous avez plus de 1 000 chars sur votre front, l'ennemi n'en a pas 500. »

Si les choses sont claires pour Staline, elles ne le sont pas pour Golikov. Le même jour, il apprend en effet que la STAVKA dépêche à Kastornoïe le grand organisateur de l'arme blindée soviétique, le général Fedorenko. Lequel veut se rendre compte en personne de la valeur des Corps nouvellement créés. Mais l'introduction d'un échelon de commandement supplémentaire ne fait qu'enlever à Golikov le contrôle du déploiement tactique des unités… tout en lui en laissant la responsabilité. Sermonné par Staline et la STAVKA, gêné par Fedorenko qui lui donne des ordres mais se révèle médiocre tacticien, il cherche désespérément à rassembler ses blindés en une masse qui frappera le flanc gauche des Allemands.

> « Niet », dit encore Staline : frappez la tête ! »

Et Golikov de lancer de nouveaux ordres de regroupements à des Corps blindés égayés sous un ciel dominé par la Luftwaffe…

Le 29 juin au soir, alors qu'il s'apprête à dépasser les gros de la 40e Armée, le 48e *Panzerkorps* est arrêté par trois Divisions d'infanterie de cette formation, rameutées par Parsegov et retranchées derrière l'Olym, à Gorchechnoïe ; des chars enterrés mêlent leurs feux à ceux de l'artillerie. Veiel doit contrebattre et appeler l'aviation. Il passe le lendemain en fin d'après-midi, non sans pertes, et sous le couvert d'un épais rideau fumigène.

À 40 kilomètres au nord, le 24e *Panzerkorps* (général von Langermann und Erlenkamp) rencontre aussi sa première vraie résistance sur l'Olym, devant Kastornoïe où se trouve Fedorenko. Il est contre-attaqué par des éléments de deux Corps blindés, envoyés au feu par morceaux au fur et à mesure de leur arrivée. Repérés de loin par l'aviation légère attachée aux Panzers, attaqués en toute impunité par les STUKAS, les KV et les T-34 de deux brigades se font détruire en gros et au détail par la 9e Panzer, une unité plus mobile, très expérimentée et bien commandée (par Johannes Baessler).

Affolé, le général Parsegov demande encore à Golikov la permission de reculer sa 40e Armée vers Voronej. Golikov transmet à Staline, qui refuse, bombardant en retour le chef du Front de Briansk de telex avec toujours la même demande : estimez-vous que l'ennemi va se jeter sur les arrières de la 13e Armée EN DIRECTION DE MOSCOU ? Golikov rétorque que la 13e demeure solide mais que la 40e, elle, est sur le point de sombrer. Le 1er juillet à 2 h 50, Staline n'insiste plus : il autorise l'aile gauche du Front de Briansk (et donc la 40e Armée) à faire retraite.

C'est la première fois depuis le 22 juin 1941 qu'il donne pareil ordre.

Aussitôt, profitant de l'obscurité, les rescapés de l'Armée de Parsegov prennent la route de l'est. Ils ont 70 kilomètres à parcourir pour se mettre à l'abri derrière le Don. Les blessés sont chargés sur des centaines de véhicules en tous genres, certains roulant sur les jantes, d'autres, les pneus bourrés de chanvre, la plupart tirés par des chevaux. L'ordre de retraite concédé par Staline concerne aussi l'aile droite du Front du Sud-Ouest, à savoir la 21e Armée. Car, dans le secteur de Timochenko aussi, rien ne va plus.

La 6e Armée passe à l'attaque

La 6e Armée commandée par le général Paulus devait jaillir le 28 juin de ses bases de départ, de part et d'autre de Volchansk, au nord-est de Kharkov, sur un front de 200 kilomètres. Mais des pluies violentes retardent l'attaque de deux jours, compromettant les plans allemands, de l'avis du maréchal von Bock. En effet, la 6e Armée doit converger sur Voronej pour y rejoindre le Groupe d'Armées Weichs. C'est la première tenaille qui devrait, selon l'OKH, se saisir des 40e et 21e (général Gordov) Armées soviétiques en avant de cette ville. Le retard de deux jours est grave pour la 6e Armée car, au moment où elle s'élance, la STAVKA a déjà tous les éléments en main pour anticiper la manœuvre et se soustraire à l'enveloppement.

La 6e Armée est la plus puissante de la Wehrmacht. Elle est composée de quatre Corps (29e, 40e motorisé, 8e et 17e) rassemblant onze Divisions d'infanterie (plus le 369e régiment croate) dont plusieurs ont passé l'hiver au repos en France. Sa pointe blindée – le 40e Corps motorisé, commandé par Geyr von Schweppenburg – rassemble des unités expérimentées, les 3e et 23e Panzer (celle-ci venue de France), et la 29e motorisée. Soit 320 chars couverts par les avions du 4e *Fliegerkorps* actionnés par un des meilleurs spécialistes de l'appui au sol, le général Kurt Pflugbeil.

Le rouleau compresseur se met en branle le 30 juin, donc, et rencontre une assez faible résistance. Visiblement, Timochenko, échaudé par le désastre de Kharkov, a déjà fait reculer le matériel lourd. Le 1er juillet, l'Oskol est bordée et franchie par endroits. Dans la nuit, Staline a donné son ordre de retraite partielle. Les rapports de la Luftwaffe préviennent Bock que des « colonnes russes compactes » filent du plus vite qu'elles peuvent. Par toutes les routes et les chemins, suffocant dans la poussière et la chaleur, 40 000 hommes de la 21e Armée s'enfuient vers l'est.

Peut-on encore les saisir, se demande Bock ? Non, car c'est seulement le 4 juillet que le 29e Corps fait sa jonction au sud de Stari Oskol avec la 2e Armée hongroise (fort timorée dans ses attaques) épaulée par la 16e Division motorisée. Pendant deux jours, les arrière-gardes soviétiques ont contenu les mâchoires du piège, notamment une brigade motorisée « remarquablement puissante et bien entraînée », selon le journal de marche de la 16e motorisée, elle-même stoppée net par des tirs précis jusqu'à l'intervention des STUKAS. Lorsque ce premier piège se referme, l'OKH découvre qu'il n'y a presque rien dedans.

Dès lors, que faut-il faire de la 6e Armée ? Maintenir l'objectif de Voronej, au risque d'encercler encore du menu fretin ? Ou bien l'envoyer plein sud dans l'espoir de couper les arrières des 28e, 38e, 9e et 37e Armées du Front Sud-Ouest alignées derrière le Donetz ? Deux cent-cinquante mille hommes sont à saisir. En d'autres termes, faut-il déjà déclencher la phase II du plan *Blau* ? Tel est le débat qui oppose alors les différentes sphères du commandement.

Le piège de Voronej

Située à 5 kilomètres à l'est du Don, sur la rivière qui lui donne son nom, Voronej est une ville importante pour les Soviétiques. Elle contrôle la grande voie ferrée Moscou-Rostov et n'est qu'à 160 kilomètres d'une autre artère vitale située plus à l'est, la ligne Moscou-Stalingrad *via* Borissoglebsk{95}. Que les Allemands coupent ces deux lignes et la mobilité stratégique des Soviétiques en sera gravement handicapée, le sud du front quasiment coupé du centre. À telle enseigne que, vraisemblablement, la contre-offensive victorieuse des Soviétiques à Stalingrad en aurait été rendue impossible, du moins à la date et avec la dimension qu'elle a revêtue. Voronej abrite en outre les plus grandes usines d'aviation du pays.

Faut-il exécuter le plan original et prendre la ville ? Hitler ne le pense plus. L'affaire lui paraît si importante qu'il s'envole le 3 juillet à bord de son Condor pour le Q.G de von Bock, à Poltava. Il a avec lui Halder et Keitel. Il confirme à Bock la teneur de son coup de téléphone de la veille{96} :

> « Voronej n'a plus de valeur décisive ».

L'essentiel à ses yeux est de placer au plus vite des unités de sûreté entre Koursk et Voronej, pour garder les flancs de la 6e Armée et de la 4e Armée Panzer ; puis d'envoyer au plus vite les Divisions rapides de ces deux formations vers le sud où se trouvent les objectifs humains (encercler les armées de Timochenko) et économiques (les pétroles du Caucase) que vise le plan *Blau*. Bock objecte que le franchissement du Don devant Voronej maintiendra chez Staline la croyance à une attaque ultérieure vers Moscou. Hitler, après l'affaire Reichel, ne croit plus que le maître du Kremlin soit encore dupe. Ce en quoi il se trompe. Mais l'excellente humeur du Führer et ses paroles fort peu militaires (« je n'insiste plus sur la

prise immédiate de la ville ») amènent Bock à penser qu'il a toute latitude pour agir{97}.

Le 3 juillet, le 24e *Panzerkorps* occupe Kastornoïe, où la voie ferrée Koursk-Voronej traverse l'Olym, se bat durement pendant 24 heures à Zemliansk puis fonce d'une seule haleine jusqu'au Don, ramassant quelques milliers d'éclopés de la 40e Armée. Le 5 juillet, plusieurs têtes de pont sont conquises sur la rive gauche du fleuve.

À droite, Veiel pousse aussi en avant les chars de son 48e *Panzerkorps* sans désemparer. Le 3 juillet, ceux-ci parcourent 72 kilomètres sans guère tirer et abordent le Don à la nuit. En face, à huit kilomètres, la ville de Voronej, vers laquelle se traînent les restes épuisés de la 40e Armée. La seule force organisée consiste en deux régiments du NKVD, surtout occupés à filtrer les fuyards. Le lendemain 4 juillet, les éléments avancés de la 24e Panzer, de la *Gross Deutschland* (GD) et de la 16e motorisée font savoir au Groupe d'Armées qu'ils ont franchi le Don au milieu de colonnes soviétiques en retraite. Une compagnie de la GD a même surpris le grand pont routier de Semilouki, sur le Don, puis a poussé jusqu'à la gare de Voronej !

Avec la puissance de deux Corps motorisés réunie dans sa main, et pensant que la ville est mal défendue, von Bock ne résiste pas à la tentation, malgré les avis contraires du Führer, de Halder, chef de l'OKH, et de son propre chef d'état-major{98}. Il ordonne qu':

« elle soit prise rapidement et tenue assez longtemps pour y opérer les destructions ordonnées{99} ».

Les gros motorisés passent donc le fleuve, laissant de l'infanterie en flanc-garde. Le 6 juillet, les *Panzergrenadiere* sont dans la ville d'où le Russe semble se retirer. Hitler accepte à contre cœur que l'on poursuive l'opération, à condition que les unités rapides qui ont franchi le Don (GD, 24e *Panzerdivision*, 16e et 3e Divisions motorisées) soient renvoyées au plus vite vers le sud. Bock prépare déjà les ordres en ce sens, pensant que la chute de Voronej n'est qu'une question d'heures. La veille, dans une directive à son Groupe d'Armées, il a laissé percer son optimisme :

> « L'ennemi n'a réussi nulle part à organiser une nouvelle ligne de défense. Partout où il a été attaqué, sa résistance s'est effondrée rapidement et il a fui. Il a été impossible de discerner la moindre intention ou le moindre plan dans cette

retraite. À aucun moment de la campagne à l'est, on n'a observé chez l'ennemi des signes aussi forts de désintégration{100}. »

Il n'est pas le seul à le penser. Le 6 juillet, son ennemi personnel, Halder, note dans son journal :

« Nous avons surévalué la force de l'ennemi et l'offensive l'a totalement écrasé ».

La destruction de la 5e Armée de tanks

Von Bock a mal estimé les forces russes placées autour de Voronej et leur détermination à tenir ce verrou. Dès le 2 juillet, Staline envoie Golikov, ex-commandant du Front de Briansk (celui-ci passant à Chibisov, son adjoint), dans la ville pour prendre en mains le tout nouveau Front de Voronej. Il lui accorde deux Armées de réserve, la 6e et la 60e, et lui laisse trois des Corps blindés rassemblés dans le secteur (4e, 17e et 24e). Vassilevski, tout juste nommé chef de l'état-major général en remplacement de Chapochnikov gravement malade, vient superviser en personne, à partir du 2 juillet, les préparatifs menés par la 5e Armée de tanks (2e, 7e et 11e Corps blindés) de Lizyukov. Fedorenko aussi est là. Le 1er Corps aérien, hâtivement tiré des réserves de la STAVKA, doit assurer la couverture de la plus importante attaque de chars menée par l'Armée rouge depuis le début de la guerre. Il y a là un millier de machines dont 800 KV et T-34, contre moins de 500 côté allemand. Durant toute l'opération, Staline ne lâche pas le téléphone.

L'attaque démarre le 5 juillet{101}. Les Corps soviétiques ont pour mission d'attaquer depuis le sud de Yelets en direction de Zemliansk ; ils visent donc les arrières des forces ennemies engagées devant Voronej. Pendant cinq jours, des centaines de chars vont s'affronter par une chaleur lourde, au milieu de tourbillons de poussière puis dans une boue liquide. Pour les Panzers et les antichars lourds de Hoth (éléments de la 24e Panzer, de la GD, des 3e et 16e motorisées), pour les STUKAS du 8e *Fliegerkorps* de von Richthofen, ce sera un véritable tir au pigeon.

Lizyukov ne parvient pas à concentrer ses Corps ; le 2e reste coincé sur ses wagons plateaux. Le 6 juillet, le 7e part au feu en solo, engageant ses brigades sur de trop larges fronts et au détail au lieu de faire masse ; sur la steppe, où l'on voit venir à des kilomètres, les pièces de PAK lourde tirent à toute portée et font mouche à tout coup. Le lendemain, le 11e se fait

surprendre par les STUKAS en colonnes à découvert. Sur des dizaines de kilomètres carrés, ce ne sont qu'épaves soviétiques carbonisées, déchenillées, tourelles arrachées. Fou de rage, Staline démet Lizyukov de son commandement et le retrograde à la tête du 2e Corps. Le 10, l'attaque reprend à partir du Don, au nord de Voronej. Les 1er et 2e Corps chargent follement, sans un avion pour les couvrir. Les STUKAS, l'artillerie de campagne, puis les antichars lourds, enfin les Mark IV font un carnage, où un Lizyukov enragé trouve une mort courageuse.

Staline, Vassilevski, Fedorenko sont atterrés. La 5e Armée de tanks est détruite. Aucun chef de Corps n'a fait montre de sa capacité à déployer efficacement un Corps de 168 chars, une centaine de canons, 800 véhicules et 7 500 hommes. Staline sanctionne personnellement Feklenko, commandant du 17e Corps, pour inaptitude. Si l'on accorde crédit au témoignage publié après guerre par Rotmistrov, commandant du 7e Corps blindé, Vassilevski serait le premier responsable de l'échec. Il manie les tanks comme de l'infanterie et court-circuite sans cesse les ordres de Golikov{102}, qui ne sait plus où en sont les choses. La leçon est sévère. L'état-major général analysera à chaud les causes du désastre. Le manque d'aviation, la hâte excessive, l'absence de plan d'ensemble et de chaîne de commandement claire seront pointés du doigt plus que les carences des chefs de Corps. À quelque chose malheur est bon : le suicide des Corps blindés soviétiques a cloué à Voronej les précieuses Divisions mécaniques de la 4e Armée Panzer, qui devraient rouler vers le sud. Cela laissera aux forces de Timochenko le temps de s'échapper. Mais même Pyrrhus aurait trouvé cet avantage trop cher payé…

Dans Voronej, les 3e et 16e Divisions motorisées s'attardent dans des combats de rue pour lesquels elles ne sont pas faites. Hitler{103} et Halder s'impatientent : la direction de la bataille vous échappe, les Russes happent vos blindés à Voronej, font-ils savoir à Bock. En réalité, celui-ci n'ose pas se défaire de ses tanks, au vu des concentrations soviétiques autour de la ville. Qu'arriverait-il si ces forces attaquaient sitôt les Panzers partis ?

Le vrai problème, c'est que Bock n'a pas assez d'unités rapides. Cette rareté l'oblige à choisir sans cesse entre habiller Paul ou déshabiller Pierre. Il aurait suffi de deux ou trois *Panzerdivisionen* supplémentaires pour éviter la perte de temps occasionnée par les combats de Voronej. Il y a pourtant une unité excellente, disponible sur les arrières de la 1re Armée Panzer, la

Division SS *Leibstandarte Adolf Hitler*. Halder la demande. Non seulement, Hitler la refuse mais encore il l'envoie en France : c'est le premier signe d'inquiétude du Führer quant à l'ouverture d'un second front à l'ouest. Il transfère aussi, le 9 août, au Commandement en chef du front occidental la Division SS *Das Reich*, en cours de formation, ainsi que trois nouvelles Divisions d'infanterie. Mouvements inutiles, fort préjudiciables à la réussite du plan *Blau* et qui trahissent une extrême nervosité. Comme aucun mouvement britannique ne peut laisser croire à un débarquement, il faut voir là l'effet de ce lien causal tissé par Hitler lui-même : plus ça ira mal pour les Russes, plus les Anglo-Saxons seront tentés de leur venir en aide.

Le 7 juillet, la radio allemande annonce la chute de Voronej. Mais le 13, on se battra encore dans la banlieue et, de l'autre côté de la rivière qui traverse l'agglomération, les convois ferroviaires soviétiques continuent à défiler. À ce moment, toutes les formations motorisées allemandes auront quitté la ville pour le sud. Seules des unités d'infanterie feront alors face aux trois Armées (40e et 6e Armées, 3e Armée de réserve) du Front de Voronej tout nouvellement crée. Golikov n'en est le commandant que durant quelques jours et cède sa place à Vatoutine. Ce dernier reçoit l'ordre de contre-attaquer sans trêve, de façon à empêcher les Allemands d'opérer un mouvement tournant vers Moscou. Les vagues d'infanterie se font faucher par files entières, tandis que plusieurs dizaines de blindés sont écharpés par les antichars lourds 7,5 cm-PAK 40{104}. Du 12 au 20 juillet, la 60e Armée perdra 26 906 hommes{105} sur un effectif de 95 000. Les assauts reprendront en août et septembre. En vain. Ce qui se passe dans le sud au même moment aurait pourtant dû dessiller Staline sur l'objectif véritable d'Hitler. Mais c'est l'inverse qui se produit : l'entêtement de Bock à prendre Voronej lui paraît la plus sûre indication d'une offensive destinée à saisir Moscou par le sud.

La retraite générale

Le 5 juillet, Halder et Hitler d'une part, Bock, de l'autre, ne se disputent pas seulement à propos de Voronej. La direction à donner à la 6e Armée est un autre motif d'affrontement. Halder veut diriger l'aile gauche de Paulus vers Rossoh et refuser son aile droite pour ne pas provoquer un retrait trop rapide des Soviétiques : il croit donc à la possibilité d'un encerclement des 21e (Gordov) et 28e Armées (Riabitchev) dans la région de Mikhaïlovka.

Bock proteste : il n’y a plus rien à capturer dans cette zone ; il faut s’en tenir au plan *Blau* et engager la 6e Armée dans un encerclement plus large, centré plus au sud. Mais il sera fait comme le demande l’OKH dans sa directive du 6 juillet : le 40e Corps motorisé fonce donc vers le sud pour former l’enveloppement extérieur. Rien de sérieux ne s’oppose à son avance. La Tichaja Sosna est franchie sans encombre, Rossoh (où des éléments de l’État-major de Timochenko sont capturés) et Mikhaïlovka tombent le 7 juillet, non sans quelques combats d’arrière-garde menés par la 28e Armée soviétique. La voie ferrée Moscou-Rostov est coupée. Sera-ce enfin le grand coup de filet espéré ?

Non, les Allemands en seront pour leurs frais : il n’y a que quelques milliers de traînards à Mikhaïlovka. La 21e Armée a réussi à passer le Don entre Pavlosk et Boguchar. La 28e vit un calvaire en attendant qu’un pont soit lancé sur le fleuve à Vechenskaïa mais elle parviendra aussi à traverser ; sa meilleure unité, la 13e Division de la Garde du général Rodimtsev, subit de lourdes pertes en protégeant le recul : nous la retrouverons à Stalingrad dans un premier rôle.

Les Allemands sont stupéfaits : en 1941, les Russes se laissaient docilement encercler ! C’est que, le 6 ou le 7 juillet, les dates divergent selon les auteurs, Staline a lancé pour la première fois depuis le début de la guerre un ordre de retraite générale, ordre que Timochenko a visiblement anticipé. Les Fronts du Sud-Ouest et du Sud ont à se retirer en direction de l’est et du sud pour échapper à l’encerclement qui se dessine. La 38e Armée du général Moskalenko s’ébranle à son tour, détruisant les ponts, minant les gués et les routes. Elle s’enfonce dans l’immense steppe, se traînant par de mauvais chemins pendant d’interminables journées et de trop courtes nuits ; elle aura perdu les deux-tiers de ses effectifs lors du passage du Tchir, le 16 juillet. Pourtant, elle n’a à craindre que la Luftwaffe, la 6e Armée de Paulus ne la poursuivant pas. Ses voisines de droite – 9e, 37e, 12e, 18e, 56e Armées, du Front du Sud – doivent faire vite car les services de renseignements soviétiques ont détecté des préparatifs d’attaque dans le secteur de la 1re Armée Panzer : c’est la deuxième mâchoire de la tenaille, et la phase II du plan *Blau* qui débute.

Staline a concédé à contre cœur l’ordre de retraite à Vassilevski. Son nouveau chef d’état-major craint par-dessus tout la répétition des grands encerclements de 1941 ; il veut conserver les Armées et le matériel

péniblement reconstitués durant le premier semestre. Staline, lui, s'inquiète de l'effet politique et moral d'un recul important : n'a-t-il pas promis la victoire pour 1942 ? Déjà 45 % de la population soviétique est sous occupation allemande. La perte du bassin houiller du Donetz, malgré le démontage – en cours – des dizaines d'usines métallurgiques de la région de Vorochilovgrad (Lugansk), va aggraver une situation économique plus que préoccupante. Surtout, Vassilevski ne le rassure pas, faute de désigner une ligne d'arrêt crédible. Qui peut garantir, vu la mobilité supérieure des Allemands, que la retraite ne tournera pas à la déroute ? Déjà, Timochenko ne contrôle plus grand-chose, et ses Armées, à mesure qu'elles reculent, perdent contact les unes avec les autres.

Maigre bilan et première crise du commandement

La phase I du plan *Blau* a donné à la Wehrmacht la maîtrise d'un espace important, le quadrilatère Koursk-Voronej-Rossoh-Izium, 150 x 250 kilomètres. Mais on compte seulement 50 000 prisonniers au bout de 11 jours de combat, dix fois moins qu'espéré. Le premier objectif – l'attrition biologique de l'Armée rouge – s'éloigne avec les Armées de Golikov, de Timochenko et de Malinovski. Hitler et Halder ne s'y trompent pas : malgré les coups de clairon des communiqués, c'est un échec. Il faut un responsable. Ce sera von Bock, accusé de s'être empêtré à Voronej. Le même Bock qui écrit à Halder le 8 juillet : les opérations de poursuite des Russes seront

> « vraisemblablement un coup d'épée dans l'eau » et « dans sa conception originelle, la phase II du plan *Blau* est morte{106} ».

Le jugement de Bock heurte Halder et Hitler qui croient encore pouvoir réussir un encerclement géant entre le Don inférieur et le Donetz. Halder, notamment, se refuse à croire que les Soviétiques abandonneront sans combattre des positions pour lesquelles ils ont lutté pendant six mois et versé des flots de sang. Pire, adhérer à l'opinion de Bock priverait la Wehrmacht de toute perspective à l'est en 1942. Le *Feldmarschall* aggrave son cas en protestant contre la décision de l'OKH (qui prend effet le 9 juillet) de couper en deux son Groupe d'Armées Sud. Sous l'appellation Groupe B, Bock ne conserve sous ses ordres que la 6e Armée (Paulus) et la 4e Armée Panzer (Hoth) ainsi que le Groupe d'Armées von Weichs. Le *Feldmarschall* Wilhelm List prend sous sa responsabilité un groupe A,

comprenant les 11e (Manstein) et 17e Armées ainsi que la 1re Armée Panzer et la 8e Armée italienne (Gariboldi). Dans son journal, Bock note :

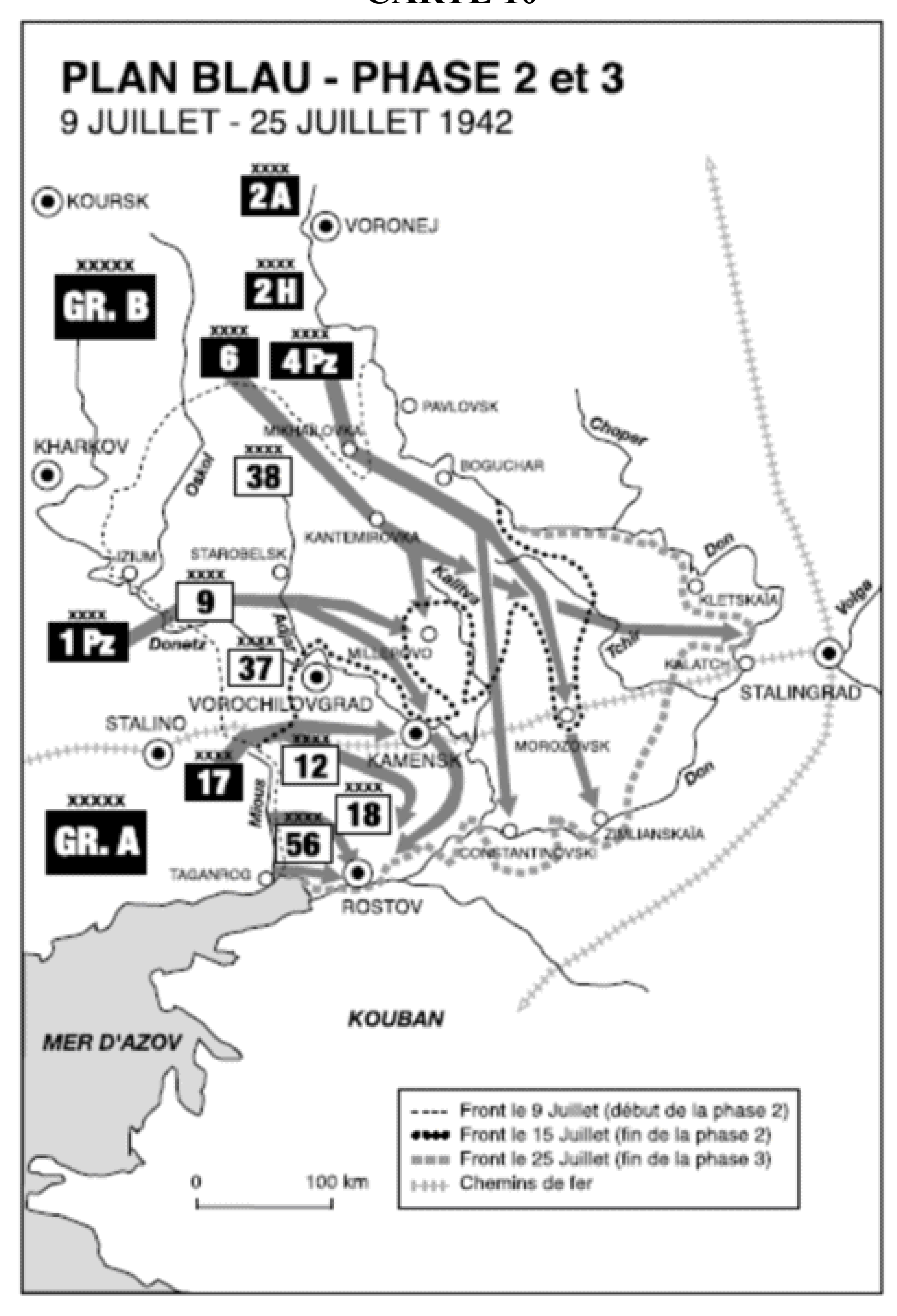
> « Ainsi la bataille se trouve bel et bien coupée en deux{107} ! … ».

Les semaines suivantes montreront, en effet, qu'Hitler écartèle sa grande offensive d'été en deux opérations distinctes.

2. La phase II du plan **Blau** *(carte 10)*

Le deuxième acte commence le 9 juillet avec l'attaque de la 1re Armée Panzer, commandée par von Kleist. Formée du 44e Corps (2 Divisions de campagne et 2 Divisions légères), du Groupe Strecker (4 Divisions roumaines, 1 Division de montagne, 1 Division de sécurité) et du 51e Corps (5 I.D), elle est précédée par son élément le plus rapide, le 3e *Panzerkorps* de von Mackensen (3 *Panzerdivisionen* et 1 Division motorisée{108}), celui qui a décidé de la victoire de Kharkov{109}. Dès le 10, les chars franchissent le Donetz et le lendemain soir, une tête de pont est constituée sur l'Adjar, à 50 kilomètres du point de départ. Faut-il se rabattre à gauche, vers Starobelsk, pour rejoindre le 51e Corps et coincer dans la nasse les 9e et 37e Armées soviétiques ? Inutile : la *Luftwaffe* signale que les Russes sont déjà au-delà de l'Adjar, en pleine retraite vers Millerovo. Aussitôt, ordre est donné au 3e Corps de Mackensen et au 51e Corps (tous deux de la 1re Armée Panzer) ainsi qu'au 40e Corps motorisé (6e Armée) de foncer vers Millerovo (directive OKH du 11 juillet).

CARTE 10



PLAN BLAU - PHASE 2 et 3
9 JUILLET - 25 JUILLET 1942
KOURSK
2A
VORONEJ
GR. B
2H
6
4Pz
PAVLOVSK
Choper
MIKHAÏLOVKA
KHARKOV
38
BOGUCHAR
Oskol
KANTEMIROVKA
Don
IZIUM
STAROBELSK
Kalitva
9
KLETSKAÏA
Volga
1 Pz
Donetz
37
MILLEROVO
Tchir
KALATCH
STALINGRAD
VOROCHILOVGRAD
STALINO
KAMENSK
MOROZOVSK
17
12
Don
GR. A
18
56
ZIMLIANSKAÏA
CONSTANTINOVSKI
TAGANROG
ROSTOV
KOUBAN
MER D'AZOV
Front le 9 Juillet (début de la phase 2)
Front le 15 Juillet (fin de la phase 2)
Front le 25 Juillet (fin de la phase 3)
Chemins de fer
0
100 km

Une troisième composante se mêle à la course-poursuite : le fer de lance de la 4e Armée Panzer, à savoir les 24e et 48e *Panzerkorps.* Dégagées le 8 juillet du piège de Voronej, ces formations doivent entamer une véritable chevauchée le long du Don. L'OKH leur demande d'obliquer ensuite vers Millerovo pour réaliser, enfin, le grand encerclement. Elles roulent jour et nuit, bousculant les rares bouchons soviétiques et parcourent 350 kilomètres en six jours ! Mais la vitesse même de la progression allemande, absolument inattendue (deux semaines en avance sur le planning), impose d'énormes contraintes au ravitaillement. Combinées à l'état lamentable des routes, aux gros orages d'été et aux destructions opérées par les Soviétiques, ces contraintes engendrent un véritable chaos logistique. Le carburant, notamment, n'arrive plus aux formations motorisées. Les 23e et 24e Panzer, la GD, restent 48 heures immobilisées. Les pointes n'avancent que grâce aux parachutages de la Luftwaffe (200 tonnes par jour, par rotations de Ju.52) et à l'abandon de véhicules.

Malgré ces énormes difficultés, le 16 juillet, les pinces du Groupe B et du Groupe A se ferment autour de Millerovo, important carrefour ferroviaire. Le gros des armées de Timochenko est déjà à l'extérieur de l'encerclement. Une part importante des encerclés parvient encore à passer entre les mailles trop larges du filet : très amoindries, en effet, les Divisions de la 4e Armée Panzer ont chacune jusqu'à 80 kilomètres de front à surveiller ! Si bien que le « chaudron » de Millerovo se solde par environ 20 000 prisonniers des 9e et 38e Armées : la phase II du plan *Blau* a échoué aussi nettement que la phase I.

L'affaire de Millerovo fait une victime de marque : von Bock. Le *Feldmarschall* a en effet vigoureusement protesté contre la directive OKH du 11 juillet, celle qui jette tous les moyens blindés sur Millerovo. Bock le répète : les Russes ne sont plus là. Pour les cueillir, il faut en revenir à l'idée originelle du plan *Blau*, à savoir foncer vers le sud-est, vers Morozovsk, bref, il faut tenter un encerclement beaucoup plus large. La réaction d'Hitler ne se fait pas attendre : le 13 juillet, Bock est relevé de son commandement et remplacé par von Weichs. Ce limogeage met un terme à la querelle opérationnelle entre Bock, d'une part, et Halder allié à Hitler, d'autre part. Le point de vue de ce dernier pourra dorénavant prévaloir sans opposition sur le terrain. Le plan *Blau,* dont Bock est un des pères, va s'en trouver profondément altéré.

3. La phase III : la chute de Rostov.

Le plan *Blau* oublié

Le jour où Bock est remercié, Hitler donne l'ordre suivant :

> « Pousser aussi vite que possible jusqu'à l'embouchure du Donetz et s'emparer des passages sur le Don à Constantinovski et Zimlianskaïa – ce dernier particulièrement important – afin, par une poussée vers Rostov sur les deux rives du fleuve, d'empêcher une retraite de l'ennemi dans le secteur sud du bas-Don, et de couper la ligne ferroviaire Salsk-Stalingrad. Le commandement du groupe A prend en charge la direction unique de cette opération d'après mes directives ».

Ce très important *Führerbefehl* appelle cinq remarques :

1. Hitler, comme Halder, croit toujours à la possibilité d'un encerclement des Armées des Fronts du Sud-Ouest et du Sud, cette fois entre Donetz et Don inférieur. Avec ses unités rapides, il pense pouvoir être sur le Don plus vite que les fantassins soviétiques en retraite, qui exécutent des étapes quotidiennes de 50 kilomètres à pied par 38 degrés de chaleur. Mais il néglige les difficultés de ravitaillement des Panzers dont les pointes sont déjà à plus de 300 kilomètres de leurs dépôts les plus proches. Et la Luftwaffe ne peut, pendant plusieurs jours, harceler efficacement les Russes car toutes les unités sont en plein déménagement sur leurs nouveaux aérodromes de l'avant.

2. Le plan *Blau* n'est plus respecté. Sa phase III plaçait le *Schwerpunkt* sur le Groupe d'Armées B (6e Armée et 4e Armée Panzer) qui devait marcher au plus vite sur Stalingrad. Or, le *Führerbefehl* du 13 juillet sacrifie la direction de Stalingrad à celle de Rostov. Le *Schwerpunkt* passe, de ce fait, au Groupe d'Armées A, qui se voit attribuer la 4e Armée Panzer au détriment du Groupe B.

3. La 6e Armée marche donc SEULE sur Stalingrad avec des moyens blindés très diminués (le 40e corps motorisé lui a été enlevé). La 8e Armée italienne n'étant pas encore arrivée sur zone, Paulus doit aussi pourvoir à la sûreté de ses arrières, le long du Don, ce qui étire son Armée sur 300 kilomètres, ne lui laissant qu'une pointe faible. Dès le 15 juillet, des agents allemands rapportent l'arrivée d'unités fraîches dans le secteur entre Don et Volga et Gehlen signale la formation du Front de Stalingrad (effective le

12). De même, la Luftwaffe photographie de longues colonnes soviétiques qui pénètrent dans la boucle du Don à Kremenskaïa.

4. L'effort allemand est déjà, au bout de 15 jours d'offensive, divisé de fait en deux branches écartelées à 90 % et asymétriques dans leurs dotations en unités.

5. Avec le départ de Bock, Hitler ne se contente plus de donner aux Armées et Groupes d'Armées des directives générales, *via* l'OKH. Il se mêle dorénavant jusque dans le détail de l'exécution de ces directives. Pour mieux peser sur les affaires quotidiennes des groupes d'Armées A et B, il déménage le 16 juillet son Q.G (baptisé *Werwolf*), avec de nombreux éléments opérationnels de l'OKH et de l'OKW, à Vinnitsa, en Ukraine occidentale. Cette immixtion du chef suprême dans le détail des opérations est potentiellement catastrophique. Elle soumet Hitler à un stress permanent ; son attention à l'essentiel s'émousse ; sa propension à différer les décisions s'accroît. Que la crise survienne, avec elle la contrainte de l'urgence, et cette hyper centralisation des décisions sera grosse de dangers. Au niveau des Armées, des Corps et des Divisions, c'est la fin de ce qui fait la force de l'armée allemande depuis l'époque du vieux Moltke : l'autonomie la plus large laissée à l'exécution.

La 11e Armée envoyée à Leningrad !

Le plan *Blau* prévoyait que la 11e Armée de Manstein, après avoir nettoyé la Crimée, irait renforcer l'assaut du Groupe d'Armées A le long du Mious et du Donetz. Le 3 juillet, Hitler se ravise après qu'Halder lui a fait valoir l'état de congestion avancé des chemins de fer en Ukraine méridionale. Impossible de transporter jusqu'au Mious 130 000 hommes avec armes et bagages. Peu avisé, ajoute Halder, serait de demander à cette formation épuisée par les combats de Sébastopol d'abattre à pied 400 kilomètres. Aussi, le 11 juillet, Hitler ordonne-t-il la préparation de l'opération Blücher : le transport par mer de la 11e Armée du port de Kertch à la péninsule de Taman. Le trajet fait moins de 30 kilomètres et la Luftwaffe se fait fort d'obliger les grosses unités soviétiques à demeurer à l'abri dans leurs mouillages de Novorossisk et d'Anapa.

Blücher est une opération intelligente qui permet de menacer directement les champs pétrolifères de Maïkop, qui seraient par ailleurs préservés de la destruction par une opération aéroportée (Nom de code

Schamil{110}). La 11e Armée, épaulée par les bonnes troupes de montagne des Roumains et des Italiens, aurait ensuite à longer la côte septentrionale de la Mer noire et chasser, de port en port, la flotte rouge, ne lui laissant de choix qu'entre le sabordage et l'internement en Turquie.

À la surprise de Halder qui n'en peut mais, Hitler se ravise le 17 juillet : quatre des sept Divisions (24e, 132e et 170e I.D, 28e chasseurs) de la 11e Armée sont envoyées dans le secteur de Leningrad ; la 72e I.D va au Groupe Centre, la 22e aéroportée va se morfondre en Crète, la 50e I.D monte la garde en Crimée. De l'avis de Manstein, ces 90 000 hommes sont parmi les meilleurs de la Wehrmacht. On peut voir là l'action de Jodl, chef d'état-major de l'OKW, qui, revenant d'un voyage en Finlande, veut ranimer le front nord. Il explique à Hitler qu'il faut tenter quelque chose contre Leningrad pour amener les Finlandais à reprendre les opérations actives contre Mourmansk. Hitler opine, arguant de l'expérience acquise par la 11e Armée dans le combat urbain à Sébastopol, expérience qui lui sera utile pour prendre Leningrad. L'éloignement du front sud d'une puissante Armée et de son chef déjà légendaire témoigne surtout du solide optimisme d'Hitler qui tient les Russes pour battus entre Don, Volga et Caucase. Envoyer 90 000 hommes perdre 35 jours sur les voies ferrées qui montent vers le nord, alors que la 6e Armée manque cruellement de monde pour marcher vers la Volga, est une des erreurs – parmi bien d'autres – qui pavent la route de Stalingrad.

La chute de Rostov

L'encerclement des dernières Armées de Timochenko (37e, 12e, 18e et 56e, environ 200 000 hommes) qui se replient vers Rostov va se faire au sud de cette ville, croit-on à l'OKH. À l'est, les Corps blindés des 1re et 4e Armées Panzer doivent traverser le Donetz à son embouchure pour se diriger ensuite plein ouest vers la grande ville. Ordre est donné à la Luftwaffe de détruire les ponts sur ces deux cours d'eau, afin d'en priver les Soviétiques, sauf à Rostov même où les Allemands ont un plan pour s'en saisir par surprise. La deuxième pince de l'encerclement est constituée par la 17e Armée (général Ruoff). Cette formation attend son heure derrière le fleuve Mious, au nord du port de Taganrog. Elle comprend le 49e Corps de montagne (2 Divisions), le Corps rapide italien (3 Divisions), les 52e et 4e

Corps (4,5 Divisions), plus de 120 000 hommes au total. En réserve de Groupe d'Armées, le puissant 57e *Panzerkorps* (Friedrich Kirchner).

Ce plan, dû à Hitler, est vivement contesté par Halder qui lui reproche de provoquer

> « un embouteillage insensé (d'unités) sur la rive nord du Don, dirigées contre Rostov{111} ».

List, le chef du Groupe d'Armées A, et Ruoff, qui commande la 17e Armée, ne voient pas comment empêcher les troupes soviétiques de s'échapper. Ils s'inquiètent d'autant plus du retard de l'attaque de la 17e Armée, qui ne peut que favoriser les préparatifs de départ de l'ennemi. Mais Hitler ne démord pas de son plan.

Le 19 juillet, la 17e Armée attaque enfin. Le Mious est franchi sans difficultés. Le général Kirchner envoie le 57e *Panzerkorps* tenter un coup de main sur Rostov, piégeant au passage des éléments des 12e et 18e Armées (20 000 prisonniers). Deux jours auparavant, le 3e *Panzerkorps* a quitté Millerovo pour Kamensk, sur le Donetz. La rivière est franchie, la grande ligne ferroviaire Dniepropetrovsk-Stalingrad coupée. Depuis 8 jours, la Luftwaffe signalait un trafic intense sur cette voie : Timochenko évacuait vers l'est. Puis le 3e *Panzerkorps* plonge vers Rostov. Il doit se battre durement pour pénétrer par l'est dans la ceinture fortifiée (moins étoffée, il est vrai, que face à l'ouest) mais le support aérien du 4e *Fliegerkorps* rassemblé renverse tout. Pendant ce temps, le 57e entre dans la ville par l'ouest. Le 23, elle est occupée à 90 %. Mais il faut encore quatre jours de combats acharnés pour nettoyer le centre défendu jusqu'au dernier homme par trois régiments dont un du NKVD.

Le 2e bataillon du régiment *Brandenburg*, une troupe spécialisée dans les actions commando, s'empare de ses trois objectifs, au prix de lourdes pertes : le pont sur le Don, la route sur digue de 6 kilomètres qui franchit les marécages formés par le fleuve, le pont de Bataisk, débouché de la digue. Précédé par les frappes incessantes des STUKAS, le 57e *Panzerkorps* vient relever in extremis les commandos. Derrière l'ouvrage de Bataisk se déroule, immense, la steppe du Kouban, jusqu'au piémont caucasien. Et les troupes blindées font sécher leur linge sur le terminal de l'oléoduc qui mène à Maïkop, Grozny et le port de Machatchkala, sur la Caspienne.

Plus à l'est, le 40e Corps motorisé et le 48e *Panzerkorps* foncent vers le Don inférieur{112}. Des têtes de ponts sont constituées sans peine au-delà du

grand fleuve, ce qui amène les services secrets américains à y voir l'indication d'une

« diminution sérieuse de la capacité de résistance des Russes{113} ».

Le bilan de *Blau* III est maigre en prisonniers : 83 000, à peine 150 000 pour l'ensemble des trois phases. Pour ce butin six à sept fois plus faible qu'espéré, le plan a subi une torsion majeure : tous les Corps blindés sont au sud, au-delà du Don, alors qu'ils devraient être à l'est, à Stalingrad. Cette absence permet aux Russes de se ressaisir sur cet axe. Malgré cette épine dans son flanc – qu'il se fait fort d'extirper dans les semaines à venir – Hitler exulte. Voronej, Rostov, la grande région industrielle du Donbass oriental avec le centre métallurgique de Vorochilovgrad (Lugansk), au total un territoire vaste comme le tiers de la France, sont tombés entre ses mains en moins d'un mois.

Pour Hitler, la cause est entendue : « le Russe est fini » déclare-t-il le 20 juillet à Halder, lequel réplique : « je dois admettre que ça en a l'air ». Comment expliquer autrement l'incapacité des Soviets à défendre Rostov, la porte du Caucase, la route vers le pétrole ? Le 20 novembre 1941, au moment où Moscou menacée requérait toutes les troupes disponibles, ils n'ont pourtant pas hésité à jeter quatre Armées pour reprendre cette ville ! N'est-elle pas étonnante la facilité avec laquelle s'est effondrée la défense de la rive sud du Don, organisée en hâte par le général Malinovski ? Non, c'est certain, c'est évident, le Russe fuit partout, le commandement a perdu le contrôle de ses troupes. La 1re Armée Panzer de Kleist n'annonce-t-elle pas de très nombreuses désertions face à la tête de pont de Constantinovski ? Les premières reconnaissances vers le Kouban ne font-elles pas état de pillages des villages par les soldats rouges, de nombreux matériels abandonnés sur les routes ? L'effondrement du régime a commencé… Personne, dans le haut commandement, ne tempère l'optimisme d'Hitler, hormis Halder. Car tous partagent, peu ou prou, le même sentiment. Devant ce qu'il juge être un succès majeur, Hitler prend, le jour de la chute de Rostov, la décision la plus grave de la campagne.

4. La directive 45

L'écartèlement des efforts

Le 23 juillet, Hitler promulgue sa directive N° 45 qui donne les grandes lignes des opérations à venir, globalement baptisées *Brunswick*. Ce

document s'ouvre par une affirmation pour le moins légère :

> « Au cours d'une campagne de trois semaines, les objectifs généraux assignés au flanc sud du front oriental ont été pour l'essentiel atteints. Seules des forces peu importantes du maréchal Timochenko ont réussi à échapper à l'enveloppement et à gagner la rive sud du Don ».

Le Groupe d'Armées A fournira l'effort principal dans le cadre de l'opération *Edelweiss,* la conquête du Caucase. Après avoir anéanti les restes des armées de Timochenko (12e, 18e, 37e et 56e) immédiatement au sud du Don, il aura à atteindre trois objectifs (voir carte p. 138).

1. En liaison avec quelques éléments (une Division de chasseurs et des unités roumaines) lancés par-dessus le détroit de Kertch, s'emparer de Krasnodar puis occuper toute la côte de la mer Noire, de Novorossisk à Batoum. Objectif : éliminer la Flotte rouge et sécuriser la mer Noire pour y établir un lien logistique à gros débit en vue des opérations futures vers le Moyen-Orient.

2. Un deuxième groupement de forces (Divisions de montagne et de chasseurs) marchera sur Maïkop et Armavir puis ira s'emparer des passes du Caucase occidental menant vers Sotchi et Soukhoumi sur la mer Noire.

3. Les unités rapides, rassemblées dans un troisième groupement, longeront par le nord le piémont caucasien en direction de Grozny. De là, elles divergeront, d'une part, vers la vieille route militaire menant à Tbilissi (route de Géorgie, dite « grusinique »), et de là, à Bakou ; d'autre part vers la route militaire d'Ossétie qui file au sud-ouest vers Batoum.

Edelweiss exécuté, le groupe A sera replacé face à l'Iran pour foncer vers la Mésopotamie où aura lieu une grande explication avec les forces britanniques du Moyen-Orient.

Le Groupe d'Armées B est le parent pauvre de la directive 45. Pourtant, ses objectifs demeurent ambitieux.

1. Défendre l'immense flanc qui va de Voronej à Stalingrad. Cette mission, d'abord assignée à la 2e Armée et à la 2e Armée hongroise, se verra affecter quasiment toutes les unités de l'Axe avec l'arrivée en août et septembre de la 8e Armée italienne puis de la 3e Armée roumaine.

2. Battre les forces ennemies rassemblées devant Stalingrad, occuper l'isthme entre Don et Volga et Stalingrad elle-même. *C'est la première fois que l'ordre de prendre la ville est expressément donné*.

3. Les éléments rapides seront ensuite dirigés vers Astrakhan, sur la mer Caspienne. Cette opération *Fischreiher* est une nouveauté par rapport au plan *Blau.*

De l'avis unanime des historiens du conflit germano-soviétique, la directive 45 détient la clé de l'échec final de l'offensive d'été de la Wehrmacht. Pour autant, nous y insistons, si ce document engage la bataille de Stalingrad sous de mauvais auspices pour le Reich, il ne contient nullement le germe de la catastrophe finale. Celle-ci résulte plus directement de nombreuses autres décisions examinées dans la suite de cet ouvrage.

L'insuffisance des forces

Ceci étant posé, passons en revue les conséquences prévisibles de la directive 45, telles que les acteurs eux-mêmes les ont tirées.

1. Le plan *Blau* reposait sur une série d'attaques séquentielles (les quatre phases). Une nouvelle séquence ne s'ouvrait qu'à la condition que la précédente ait atteint tous ses objectifs. Ce canevas prenait en compte les forces limitées engagées par l'Allemagne. Le plan *Brunswick*, modelé par la directive 45, remplace les efforts séquentiels par des efforts simultanés. La conquête du Caucase ne suit pas celle de Stalingrad : elle lui est parallèle.

2. Les deux objectifs, Stalingrad et Caucase, écartèlent les forces de la Wehrmacht en deux axes divergents à 90 degrés. Le problème de l'allocation des moyens dans un espace en dilatation constante va, de ce fait, devenir central. Tout effort consenti au bénéfice du Groupe A se fera au détriment du Groupe B et inversement. C'est manifeste pour le carburant et les munitions qui devront être acheminés sur des centaines de kilomètres à partir des têtes de lignes ferroviaires demeurées à l'ouest du Donetz. Le Reich n'a pas assez de camions – et d'avions transporteurs Ju 52 – pour servir les deux axes en même temps. Dès l'attaque sur Rostov, la chose est évidente : la 6e Armée reste plantée huit jours dans la steppe, réservoirs à sec, tous les camions citernes étant affectés aux forces qui passent le Don inférieur.

3. L'ensemble de la campagne manque d'une structure de commandement claire et efficace. L'écartèlement entre les deux Groupes d'Armées A et B aurait pu, dans une certaine mesure, être rendu moins nocif par la renaissance d'un Groupe d'Armées Sud les coiffant tous deux.

Mais Hitler n'en veut pas et c'est lui, avec Halder, qui fait office de coordinateur depuis Vinnitsa (à 800 kilomètres en arrière). De même, le Groupe B est déchiré entre deux types de missions fort différentes. Les quatre Armées échelonnées de Voronej au grand coude du Don (2e Armée, 2e Armée hongroise, 8e italienne, 3e roumaine) ont une mission statique ; la 6e Armée et la 4e Armée Panzer mènent la bataille dans Stalingrad. Le Groupe d'Armées B est d'autant plus surmené qu'il lui faut consacrer énormément d'énergie aux relations avec les trois Armées étrangères qui lui sont subordonnées. À l'évidence, il manque un Groupe d'Armées Don qui prendrait en charge l'assaut contre Stalingrad. L'OKH commence à y réfléchir en septembre mais rien ne sera fait vraiment avant la catastrophe des 19 et 20 novembre.

4. De même, la désignation de deux directions d'effort divergentes dépasse les moyens de la Luftwaffe. Celle-ci va devoir remplir une multitude de tâches : surveiller et éclairer le flanc nord, le long du Don ; détruire Stalingrad, puis Astrakhan ; surveiller la flotte de la mer Noire ; assister les troupes au sol dans leur progression vers le Caucase ET vers Stalingrad. L'éparpillement des forces, l'impossibilité de bâtir un *Schwerpunkt,* sont des conséquences directes de l'écartèlement des efforts, vu les distances à parcourir : 500 km à vol d'oiseau entre Stalino (tête de ligne) et Stalingrad ; 600 km entre Stalino et Maïkop ; 1 500 km entre Stalino et Bakou ; 600 km entre Grozny et Stalingrad…

Les angoisses de Halder

Dès avant la promulgation de la directive 45, Halder demande à Hitler d'en revenir au plan séquentiel de départ : donner priorité à l'élimination des forces russes à Stalingrad, sécuriser ce flanc dangereux à tout prix. De même, il fait remarquer que l'introduction des Armées hongroise, roumaine et italienne pour tenir les flancs de la 6e Armée en route vers Stalingrad ne peut être viable que SI L'ENNEMI N'ATTAQUE PAS.

Sur le fond, le jugement de Halder sur la bataille diffère totalement de celui d'Hitler. Le Führer apparente la suite des opérations à la POURSUITE d'un ennemi battu dans les phases I, II et III du plan *Blau*. A l'image de ce qu'avait été la fin de la campagne de France, l'éclatement des directions de la poursuite serait sans conséquences face à un adversaire en déroute. En revanche, Halder croit que la « crise » est encore à venir parce que le Russe

contrôle toujours des moyens importants. En bon détenteur de la tradition du haut état-major prussien, il pressent, avec la dilution des forces allemandes, l'arrivée d'une bataille décisive au point le plus faible du dispositif allemand. Dans son journal, à la date du 23 juillet, jour de la promulgation de la directive 45, Halder note{114} :

> « La sous-estimation toujours actuelle des possibilités de l'ennemi prend peu à peu des formes grotesques et devient dangereuse. Cela devient toujours plus insupportable. Il ne peut plus être question de travail sérieux. »

Trois semaines plus tard, il écrit : « Tableau d'ensemble : avons-nous poussé le risque trop loin ? »

Keitel ne l'appuie pas dans ses démarches pour amener Hitler à revenir sur la directive 45, et Jodl ne le fait qu'avec d'infinies précautions. Toujours plus seul, Halder sent l'atmosphère s'épaissir à l'OKH, jusqu'à devenir irrespirable.

II. L'Union soviétique devant la catastrophe (juin-août)

Malgré les terribles défaites de Kharkov et de Kertch, l'humeur des Soviétiques reste à l'optimisme au tout début de l'été. Ainsi, le 21 juin, le *Krasnaïa Zvezda* (l'Étoile rouge), organe officiel de l'Armée, estime dans son éditorial que

> « L'armée allemande de 1942 est encore acharnée en défense mais a déjà été privée du dynamisme offensif dont elle témoignait auparavant. (…) Il ne peut être question d'une offensive allemande comme celle de l'été dernier ».

Sur ce dernier point, l'analyse n'est pas fausse. En revanche, le lendemain, la Pravda décolle du monde réel en affirmant que

> « 1942 sera l'année de la défaite finale des Allemands et de notre victoire finale. »

La chute de Rostov ruine cette belle humeur et choque profondément les Soviétiques. C'est en reconquérant la ville qu'ils avaient rencontré pour la première fois la victoire à la fin de novembre 1941, prélude à la vaste contre-offensive d'hiver. Or, en quatre jours, les Allemands sont maîtres d'une place qui, sans être la forteresse dépeinte par les journaux, était dotée de défenses importantes. Pire, l'ennemi contrôle la digue sud, se jouant ainsi de l'obstacle autrement impassable du grand marais de Bataisk, s'ouvrant le charodrome qui mène au Caucase. Pourquoi la ville ne s'est-

elle pas défendue avec l'acharnement de Sébastopol ? Dans la rue, dans la presse, on parle de « lâches » et de « paniquards ».

> « Le choc pour le pays fut terrible ; ce fut le plus gros qu'il ait reçu depuis les jours sombres de 1941 »,

observe Alexander Werth{115}, correspondant du *Sunday Times* à Moscou. Et il est vrai que le commandement soviétique n'a pas arrêté la retraite de ses Armées à Rostov. Est-ce parce qu'il a échoué à le faire, la troupe n'étant plus contrôlable ? Ou bien a-t-il vu l'inanité d'une résistance quand, déjà, craquaient les défenses du Don, à l'est de la ville, avec la menace d'encerclement que cela représentait ? En l'état de la documentation, il ne nous est pas possible de trancher entre ces deux hypothèses. Toujours est-il, pour suivre Alexander Werth, que :

> « Le jour où fut annoncée la chute de Rostov, l'angoisse qui n'avait fait que grandir durant le mois de juillet, toucha à la panique{116}. »

Le Don franchi, rien ne semble pouvoir arrêter les Allemands. Le 26 juillet, la rivière Manych, qui pouvait faire un obstacle acceptable, est sautée à son tour sans coup férir. Les steppes du Kouban, grenier à blé du pays, sont submergées : les restrictions alimentaires, déjà terribles, vont encore s'aggraver dans les familles soviétiques. Dans leur chevauchée, les Panzers font 20 000 prisonniers en deux jours, saisis par petits paquets au hasard des étapes, et la fuite des 9e, 18e, 12e, 37e Armées, continue toujours plus vers le sud. Des prisonniers racontent qu'ils ont assassiné leurs officiers pour mieux s'enfuir, le matériel abandonné jonche la steppe. L'armée semble se déliter et le pays tout entier, accablé de mauvaises nouvelles, sombre dans l'angoisse et le doute.

1. Pas de second front

Malgré son optimisme congénital, Staline commence à s'inquiéter des capacités de l'Armée rouge après les désastres de Crimée et de Kharkov. Ce sentiment n'est sans doute pas pour rien dans l'envoi précipité de Molotov, son ministre des Affaires étrangères, à Washington et Londres aux mois de mai et juin 1942. Molotov doit en ramener un engagement des Anglo-Saxons à ouvrir un second front en Europe occidentale et à accélérer leurs livraisons de matériel.

Sur le second point, Molotov obtient satisfaction. Le premier, en revanche, reçoit une réponse ambiguë. Certes, le diplomate parvient à

arracher à Churchill et Roosevelt un communiqué publié le 12 juin établissant qu'un

> « plein accord a été obtenu sur la tâche urgente de créer un second front en Europe en 1942 ».

En réalité, les Britanniques ont clairement expliqué à Molotov que, si débarquement il doit y avoir, il sera de dimensions modestes, six Divisions au maximum, et ne pourra sans doute pas soulager les Soviétiques. Pour mettre ses alliés sous pression, Staline fait accorder une large publicité au communiqué. Un éditorial de la Pravda daté du 13 juin donne le signal d'une campagne de presse qui persuade les peuples soviétiques qu'une partie des forces nazies devra quitter le pays pour aller se battre à l'ouest.

À la mi-juillet, l'inquiétude de Staline devient plus franche. Dorénavant, le second front n'est plus un enjeu diplomatique ou politique, mais une nécessité militaire. L'avance allemande est si spectaculaire, le désarroi des armées du front sud si palpable, que les Anglo-Saxons eux-mêmes se demandent s'ils auront encore un allié oriental au mois d'octobre. C'est pourtant ce moment que choisit Churchill pour adresser une lettre dévastatrice à Staline, le 18 juillet.

Le Premier ministre annonce d'abord que les convois vers Mourmansk sont suspendus. Le dernier en date, le PQ 17, parti d'Islande le 27 juin, vient d'être quasiment anéanti. Laissés sans escorte par l'Amirauté britannique, les 36 cargos (plus 2 pétroliers soviétiques) ont subi un calvaire. 25 unités sont coulées par les sous-marins ou la Luftwaffe, le reste gravement endommagé. 3 350 camions, 430 chars, 210 bombardiers et 100 000 tonnes de marchandises diverses (aide alimentaire, bottes d'infanterie, aciers spéciaux, etc.) gisent au fond de l'océan. La valeur perdue est colossale, de l'ordre de 500 millions de dollars. Churchill annonce que les navires destinés au futur PQ 18 seront dirigés vers le Golfe persique où une nouvelle voie de ravitaillement de l'Union soviétique se met (péniblement) en place. Mais le plus grave vient ensuite : il n'y aura pas de débarquement en Europe en 1942.

La réplique de Staline prend la forme d'une lettre du 23 juillet, le jour où la Wehrmacht entre dans Rostov.

> « À propos de l'ouverture du second front en Europe, je crains que le sujet ne prenne une mauvaise tournure. Au vu de la situation sur le front germano-

soviétique, je déclare avec force que le gouvernement soviétique ne peut tolérer que le second front soit renvoyé à 1943 ».

Churchill propose alors une rencontre, qui a lieu à Moscou le 12 juillet. Le Premier ministre commence par exposer la situation difficile des Britanniques en Libye, où l'*Afrika Korps* remporte une série de succès spectaculaires. Staline réplique par un exposé également pessimiste{117}, affirmant qu'il

> « ne peut garantir à l'avance que les Russes seront capables de résister à l'attaque allemande ».

Puis Churchill annonce que les Alliés débarqueront en Afrique du nord à l'automne (opération *Torch*). Staline n'y voit sur le coup guère d'intérêt pour l'Union soviétique, ce en quoi il a tort, comme nous le montrerons lorsqu'il sera question de l'encerclement de Paulus à Stalingrad. Mais il se ravisera sur ce point.

La rencontre roule ainsi, mi-chèvre mi-chou, jusqu'au dîner du 15 juillet, servi dans les appartements privés de Staline au Kremlin. Le chef soviétique présente alors la situation sur le front sous un tout autre jour.

> « Le front a été rompu, l'ennemi a remporté des succès, mais il n'a pas la force suffisante pour les exploiter… Ils s'attendaient à percer jusqu'à Stalingrad, mais ont échoué à atteindre la Volga. Ils n'y arriveront pas. À Voronej, ils voulaient aller jusqu'à Elets et Riazan, tournant ainsi le front de Moscou. Là aussi, ils ont échoué. Nous avons de grandes réserves… au nord de Stalingrad, et j'espère entreprendre sous peu une offensive dans deux directions : a) vers Rostov, et b) plus au sud… L'objectif serait de couper les forces ennemies (avancées) dans le Caucase nord. »

Staline conclut en disant qu'Hitler n'a pas les forces pour entreprendre une offensive sur plus d'un secteur du front à la fois.

Cette conversation{118} est intéressante à plus d'un titre. D'abord, Staline persiste à croire que les Allemands ont eu l'intention d'aller vers Moscou, et que seule la résistance de ses troupes à Voronej les en a empêchés ; il le dira encore bien après la guerre. Ce qui est faux, nous l'avons vu. En revanche, son jugement stratégique sur l'effort allemand est juste : les moyens alloués au plan *Blau* sont trop faibles. Enfin, il dévoile que l'avance allemande vers Stalingrad pourrait être une opportunité de contre-attaque majeure pour les forces soviétiques. À cette date, personne, à la STAVKA ou ailleurs, n'a encore évoqué cette possibilité autrement que sous forme de paroles en l'air. Empressons-nous de dire qu'elle est pour le moins prématurée. La bataille de Stalingrad n'est pas encore engagée et,

pour l’instant, la 6e Armée de Paulus n’a pas grand-chose à craindre des forces rassemblées par les Soviétiques devant et derrière le Don. L’optimisme stratégique de Staline est fondé ; son optimisme opérationnel l’est beaucoup moins. Dans l’immédiat, il n’aura pas de second front et l’Armée rouge devra se battre seule. En revanche, le secret du renoncement anglo-saxon au débarquement en France en 1942 sera gardé assez longtemps pour qu’Hitler continue à s’inquiéter plus que de raison pour la façade occidentale de son empire.

2. L’économie à deux doigts de l’effondrement

À la veille de la guerre, les économies allemande et soviétique sont de tailles comparables. Leurs PNB, calculés par l’historien britannique Mark Harrison{119}, s’élèvent respectivement à 417 et 387 milliards de dollars. Bien entendu, cette évaluation monétaire n’a de sens et d’usage que comparatifs : elle permet de mesurer des changements de volume dans le temps. Elle ne doit pas cacher que l’économie allemande est beaucoup plus moderne que sa rivale, tenant la première ou la deuxième place au monde dans tous les domaines de pointe ; mais pour la fonte, le charbon, l’électricité, les ordres de grandeur sont proches. L’occupation de la moitié du territoire européen de l’URSS, (1,8 millions de kilomètres carrés) de sa partie la plus riche et la plus peuplée (80 millions d’habitants), modifie brutalement ce rapport des forces productives.

La marginalisation de l’économie civile

À l’été 1942, après la conquête du Donbass oriental, du Kouban et du piémont du Caucase, le sol semble littéralement se dérober sous les pieds des Soviétiques. Le PNB s’effondre à 274 milliards de dollars. La population active de l’Union soviétique tombe de 87 à 55 millions de personnes. Sa production de grains chute de 95 millions de tonnes en 1940 à 30 millions de tonnes en 1942 ! Celle d’acier passe de 18 à 8 millions de tonnes. Il y a deux fois moins d’électricité disponible, cinq fois moins de ciment, quatre fois moins d’aluminium, deux fois moins de charbon. Cette dégradation des industries de base entraîne un quasi effondrement de la métallurgie de transformation. Le nombre de véhicules à moteur (tous types confondus) livrés est ainsi de 145 390 unités en 1940 et de 34 976 en 1942. Les 1,36 millions de tonnes de rails laminés en 1940 se réduisent à 112 000

tonnes en 1942. 914 locomotives sont achevées en 1940, et… 9 en 1942{120} ! La production de wagons tombe presque à zéro. Les Allemands connaissent à peu près ces chiffres, et c'est, avec l'estimation des pertes humaines, la raison principale de l'optimisme d'Hitler. On le serait à moins.

La base économique et humaine du pays s'est donc fortement réduite. Or, c'est précisément à ce moment, en 1942, que l'effort des industries de guerre doit être poussé au maximum, de même que la mobilisation des hommes aux armées. Non seulement les ressources allouées au secteur militaire croissent en valeur relative, mais encore en valeur absolue. Le nombre de mobilisés dans les industries de guerre et dans l'armée augmente de 14 millions entre 1940 et 1942. Du coup, par effet de vases communiquants, le nombre des actifs du secteur civil diminue de… 46 millions de personnes ! ! Le résultat est un terrible effondrement des productions civiles.

L'agriculture perd ses moyens motorisés, et même ses chevaux ; les femmes et les enfants, qui supportent seuls la charge complète de ce secteur, retournent à des pratiques culturales médiévales ; une part énorme de la production est enlevée par l'État à vil prix. Le fantasme du paysan russe, « le second servage », est devenu réalité… L'habitat détruit par les combats ou les bombardements n'est pas reconstruit ; des millions de personnes campent dans les ruines. Trouver des vêtements, des chaussures, est quasiment impossible. Le niveau de vie moyen, déjà très bas en 1940, chute de 40 %. Des millions de travailleurs sont épuisés au-delà de l'imaginable, peu ou pas chauffés. L'immense majorité de la population connaît la faim, le rachitisme est courant chez les enfants. Les autorités éditent des livrets pour apprendre aux gens à cuisiner les orties ; une commission de l'Académie des Sciences recommande la consommation de renards, souris, écureuils{121}… En conséquence de cette misère généralisée, la surmortalité civile est très élevée. Elle augmente de 65 % entre 1940 et 1942 ; celle des enfants quintuple pour atteindre 500 à 600 pour mille, un chiffre ahurissant, qui ramène au cœur du moyen-âge. Ainsi que l'observe en juin 1942 le journaliste britannique Alexander Werth :

> « Dans les rues de Moscou, les gens avaient l'air hagard et pâle, et le scorbut était courant depuis que la délivrance de nourriture autre que le pain était devenue très irrégulière, particulièrement pour les rations de classe 3 (employés) et de

classe 2 (personnes dépendantes). (…) Les biens de consommation étaient introuvables, excepté à des prix fantastiques{122}. »

Rappelons que la révolution de février 1917, qui jette à bas le régime du tsar, a pour cause première la paralysie du système de transport, point faible traditionnel de l'économie russe ET soviétique. En 1916, comme en 1942, les besoins des usines de guerre entraînent l'arrêt de la production de locomotives, de rails, de wagons, la réduction des allocations de charbon. Si les mêmes causes engendrent les mêmes effets, Staline doit nourrir les pires inquiétudes sur les chances de survie de l'Union soviétique au moment où les Allemands sont dans le Caucase et près de la Volga.

Alors, pourquoi ces conditions atroces, qu'on ne retrouve chez aucun autre belligérant, n'ont-elles pas entraîné la paralysie économique, comme cela avait été le cas en 1917, paralysie qui explique la défaite militaire et la révolution ? Mark Harrison synthétise remarquablement le problème :

« L'effort de guerre d'un pays s'effondre quand ses citoyens choisissent d'investir leurs efforts ailleurs. »

Cet ailleurs peut-être le village, le groupe ethnique, le cercle familial ; les moyens employés, le vol des biens d'État, le coulage, l'absentéisme, la fuite, la trahison. Ce point d'effondrement, Harrison estime que l'Union soviétique était tout près de l'atteindre dans le second semestre 1942. Hitler n'a donc pas tort lorsqu'il se donne pour objectif l'attrition économique de l'Union soviétique ; il était près d'y parvenir, et la destruction de Bakou aurait pu être le coup de grâce. Une série de facteurs explique que cet effondrement ne se soit pas produit :

1. L'aide alliée au titre du prêt-bail.

C'est le facteur essentiel. Sans lui, on peut sérieusement douter que l'Union soviétique ait pu résister au Troisième Reich au-delà de 1943, malgré la victoire de Stalingrad.

Les livraisons américaines, britanniques et canadiennes ont été massives dans tous les domaines clés{123}. Si le système de transport soviétique ne s'est pas bloqué, c'est parce qu'il a reçu 685 700 tonnes de rails (plus que tout ce que produira l'URSS de 1941 à 1945), 1 966 locomotives d'excellente qualité, et 11 075 wagons. L'industrie a été largement soutenue par l'envoi de machines-outils perfectionnées, de produits chimiques, de produits pétroliers élaborés, de métaux non ferreux (cuivre et aluminium en quantités massives), d'aciers spéciaux, pneus, coton, cuir…

Le maintien de la résistance biologique des soldats a été assuré par l'arrivée de 3,7 millions de tonnes de viande, 610 000 tonnes de sucre, 665 000 tonnes de corned-beef en boîte, 3 milliards de rations vitaminées *made in USA*.

L'effort de guerre est soutenu directement par l'expédition de 409 000 camions, 32 300 motos, 19 000 avions de combat et de transport, 7 944 pièces de DCA modernes, 5 200 tonnes de blindage haute résistance, 1,6 millions de kilomètres de câble téléphonique, 330 000 téléphones de campagnes, 35 800 stations radio, 348 radars.

Point capital, les livraisons de poudre et d'explosifs représentent 53 % de toute la production soviétique de 1941 à 1945. Jamais, sans les fournitures alliées, l'Armée rouge n'aurait pu exécuter ses légendaires préparations d'artillerie. Les micros indiscrets du KGB confirment en consignant ces paroles du maréchal Joukov prononcées en 1963 :

> « On dit aujourd'hui que les Alliés ne nous ont jamais aidés (…). Pourtant, on ne peut nier que les Américains nous ont donné tant et tant de matériel, sans lequel nous n'aurions pu former nos réserves et continuer la guerre (…). Nous n'avions pas d'explosifs et de poudre. Il n'y en avait pas pour charger les balles de fusil ! Les Américains sont venus à notre secours avec leur poudre et leurs explosifs{124}. »

L'effet produit par ces mots et par l'inventaire qui les précède doit être corrigé en partie par la chronologie du *Lend-lease*. En 1942, l'Union soviétique n'a en effet reçu que 20 à 25 % de cette aide, dont le gros arrivera en 1943 et 1944. Cela représente, certes, des quantités suffisantes pour repousser in extremis l'asphyxie économique globale. En revanche, l'effort anglo-saxon ne joue qu'un rôle très mineur dans la défaite allemande de Stalingrad. Jeeps et camions Studebaker, par exemple, ont rarement été vus sur le champ de bataille. Il n'en reste pas moins que, sans *lend-lease*, Staline n'aurait rien pu faire de la victoire de Stalingrad, comme Nicolas II n'a rien pu faire de l'exploit de Broussilov en 1916.

2. La bestialité de l'occupation allemande.

Sauf s'il appartient à certaines minorités ethniques, aucun Soviétique n'a quelque chose de bon à attendre des nazis. La trahison ne peut guère être un choix rentable. *A contrario*, si la conquête allemande s'était accompagnée d'une moindre brutalité et d'un programme de décollectivisation agraire systématique, qui se risquerait à parier que le

régime stalinien n'aurait pas vacillé sur ses bases ? À notre avis, c'était la carte maîtresse de l'Allemagne, la carte gagnante, mais celle que l'auteur de *Mein Kampf* était le moins disposé à jouer.

3. L'encadrement politique et policier.

Il est d'autant plus féroce que le GOULAG demande des bras plus que jamais. Entre les camps de Sibérie et une vie quotidienne, même terrible, mais vécue dans un cadre familial, le choix est clair pour la majorité.

4. La force du sentiment patriotique.

Il est incontestable, surtout parmi les Russes.

5. La bataille de Stalingrad elle-même.

La résistance acharnée de l'Armée rouge puis l'encerclement surprise des Allemands en novembre, la focalisation non seulement de tous les Soviétiques mais aussi du monde entier sur la ville à partir d'août 1942, ont été l'élément psychologique majeur qui a permis à l'économie soviétique de passer le second hiver de guerre et d'attendre que les livraisons anglo-saxonnes prennent leur rythme de croisière.

Des industries de guerre efficaces

Malgré une base économique plus étroite, un système de transport déficient et des conditions de vie abominables, les usines de guerre soviétiques ont très largement damé le pion à celles du Reich. En bonne partie, nous l'avons vu, grâce aux livraisons anglo-saxonnes qui ont permis aux dirigeants soviétiques de faire les bons choix. Ces bons choix restent cependant entièrement à leur crédit. Les chiffres sont si époustouflants que personne, ni dans le Reich, ni chez les Anglo-Saxons, ne les avait anticipés.

Productions d'armements soviétique et allemandea

	URSS	Allemagne	Rapport URSS/Allemagne
Mitraillettes	5 501	695	7,9
Mortiers	306,5	66	4,6
Canons	380	262	1,5
Fusils	9 935	6 501	1,5
Mitrailleuses	1 254	889	1,4
Avions de combat	84,8	65	1,3
Tanks	77,5	35,2	2,2
Navires	55	703	0,1

a. Mark Harrison, *The USSR and total war*, Warwick economic research papers N° 603. Chiffres en milliers d'unités (sauf navires).

Comment pareille production a-t-elle pu se faire, eu égard aux difficultés inouïes rencontrées par l'Union soviétique ? La réponse de Mark Harrison est claire : la productivité du complexe militaro-industriel soviétique est bien supérieure à celle du Reich{125}. Pour les raisons suivantes :

1. Le développement des industries de guerre a commencé en 1927. En 1940, 15 % du PNB lui sont déjà consacrés. Staline a tout fait pour éviter à son régime le sort de celui du tsar qui fut avant tout victime de l'étroitesse de sa base industrielle et de son système de transports. L'Allemagne, elle, n'a pu commencer à mobiliser, en partie, son économie qu'en 1935-36.

2. La quasi-totalité des ressources est allouée à la PRODUCTION des armes et non à la recherche et au développement. Durant le conflit, les Soviétiques n'ont introduit que sept nouveaux types d'avion et quatre nouveaux types de chars. Le Reich, lui, a dilapidé ses ressources en recherches certes novatrices (avions à réaction, fusées, chars lourds, sous-marins, etc.) mais trop coûteuses et d'une efficacité militaire limitée à court terme.

3. La production se concentre sur très peu de modèles mais produits en masse. 60 % de la production aéronautique concernent six modèles seulement, dont 25 % le seul Iliouchine 2-*Sturmovik*. Quatre modèles de

chars accaparent 90 % des 78 859 unités produites durant le conflit, dont 59 752 T-34 !

4. La production se fait dans un petit nombre d'usines géantes. Quatorze sites seulement pour les chars. L'usine UVZ 183 à Nijni Tagil, près de Sverdlovsk, dans l'Oural, sort 35 % du total, soit 20 unités par jour, sept jours sur sept, 365 jours par an. Pour l'aviation, l'usine N° 18, à Voronej, monte 11 % des 142 756 appareils produits. Comparée à cela, la production allemande est quasi artisanale.

5. Cette concentration extraordinaire sur peu de modèles et peu de sites est rendue possible par les livraisons alliées de matériels de transport diversifiés (camions, jeeps, locomotives, wagons, …). L'ensemble de la « filière métal » soviétique peut ainsi se consacrer à la production d'armes.

6. La main-d'œuvre accepte des conditions de travail et de vie abominables. Dans les usines montées à la hâte pour abriter les machines évacuées de l'ouest, par des températures de – 30 degrés, à la lueur permanente des lampes à acétylène, hommes, femmes, vieillards, adolescents travaillent de douze à quinze heures par jour, sept jours sur sept. Les décès par épuisement ou par accident du travail sont innombrables. Les possibilités d'échapper à ce bagne sont faibles : la loi du 26 décembre 1941 assimile tout changement d'entreprise non autorisé ou toute absence injustifiée à une désertion, passible du tribunal militaire et d'une peine de 5 à 10 ans de camp. Neuf cent mille ouvriers seront victimes de cette loi durant la guerre.

3. Ni shagu nazad ! Pas un pas en arrière !
La crise morale de l'Armée rouge

Staline connaît la situation précaire de son économie et l'état catastrophique dans lequel se trouve la population civile. Et rien, dans la situation militaire, n'est vraiment de nature à le rassurer.

Sur le front sud, la retraite des Armées tourne à la fuite, et les Allemands avancent de 50 kilomètres par jour. La chute de Rostov, nous l'avons vu, a levé dans la population un vent de panique. Sur la Volga est en vue l'arrivée de l'ennemi, qui interrompra le gros des livraisons de pétrole à la région Centre. Plus d'une fois, des points de résistance sont abandonnés dès que sont aperçus les nuages de poussière soulevés par les colonnes blindées allemandes. Les rapports signalent un état désastreux du moral de

la troupe. Les cas d'automutilation, les désertions – surtout parmi les non-Russes – montent en flèche ; les refus d'obéissance, souvent sous l'empire de l'alcool, sont courants. Des tensions apparaissent entre les soldats russes et ceux d'autres nationalités. Interviewé dans les années 80 par l'historienne britannique Catherine Merridale{126}, un vétéran se rappelle :

> « Nous pleurions en retraitant. Nous courrions n'importe où, pour nous éloigner de Kharkov, certains vers Stalingrad, d'autres vers Vladicaucase. Jusqu'où pourrions-nous aller ? Jusqu'en Turquie ? »

La retraite décidée le 7 juillet a certes sauvé de l'anéantissement les 1,3 millions d'hommes qui font face à l'offensive allemande. Mais leurs pertes s'élèvent à plus de 500 000 hommes, beaucoup de matériel{127} a été abandonné, les unités sont disloquées, hors de contrôle. Tchouikov, le futur chef de la 62e Armée, raconte que, vers le 10 juillet, il rencontre à la gare de Frolovo le chef d'état-major de la 21e Armée :

> « il nous reçut avec chaleur mais, malgré toute sa bonne volonté, il ne put nous éclairer sur la situation. Où était le front, où étaient les Armées voisines, où était l'ennemi, il ne le savait pas. La seule chose que je pus en tirer, c'est que le quartier général du Front était déjà à Stalingrad (à 120 km de Frolovo, ndla) (…). Le Q.G de la 21e Armée était entièrement motorisé. (…) Je n'aimais pas cette mobilité. Ici, en toute chose, on sentait un manque de fermeté dans la résistance, un manque de tenacité. C'était comme si quelqu'un courait après le Q.G de l'Armée, et, afin d'échapper à ce poursuivant, tout le monde, à commencer par le commandant d'Armée, était toujours prêt à bouger un peu plus loin{128}. ».

Quelques jours plus tard, alors qu'il essaie de rassembler des troupes égayées dans tous les azimuts, Tchouikov observe, en voyageant à travers la boucle du Don :

> « Je voyais des gens traversant la steppe brûlée et sans eau d'ouest en est, dévorant leurs dernières rations, suffocant de chaleur. Quand je leur demandais où ils allaient, ce qu'ils faisaient, ce qu'ils cherchaient, invariablement ils me donnaient la réponse absurde qu'ils avaient quelqu'un à voir de l'autre côté de la Volga ou dans la région de Saratov.
>
> Dans l'un des ravins de la steppe, près du sovkhose Sovietski, je croisai deux états-majors de Division censés chercher le Q.G de la 9e Armée. Chacun de ces états-majors consistait en plusieurs officiers voyageant dans trois à cinq camions pleins à ras-bord de jerricans d'essence. Quand je leur demandai où étaient les Allemands, où étaient nos unités et où ils allaient, ils furent incapables de me donner une réponse sensée{129} ».

Les Alliés s’alarment de ce qui ressemble à une désintégration de l’Armée rouge. À la mi-juillet, malgré les pénuries auxquels fait face la Royal Air Force, Churchill propose d’envoyer une force aérienne anglo-américaine dans le secteur du Caucase (Opération *Velvet*) dès que Rommel aura été neutralisé en Egypte. Staline donne son accord immediate « avec sa gratitude », malgré sa méfiance viscérale de l’étranger, ce qui en dit long sur son désarroi à ce moment{130}.

En cette fin de juillet 1942, tous les clignotants sont au rouge. L’optimisme du printemps a fait place au désespoir et à l’abandon. Il faut réagir, marquer les esprits et impulser un tournant vigoureux sur le terrain. Le précédent de la révolution de 1917 ne peut que hanter le chef bolchevique. Il pourrait en aller pour lui comme pour le tsar : la faillite économique engendre la défaite militaire et, celle-ci, la révolte populaire. Aussi décide-t-il d’intervenir le 28 juillet, de façon dramatisée.

L’ordre 227

L’ordre 227 est un texte long (près de 200 mots), daté du 28 juillet 1942, signé Joseph Staline, commissaire du peuple à la Défense. Il n’est pas destiné à la publication, et ne sera d’ailleurs pas révélé officiellement avant 1988, sous Gorbatchev. Il doit être lu par les officiers à toutes les unités de l’Armée rouge, « compagnies, troupes, escadrons, batteries, commandement et états-majors ». En outre, chaque officier doit signer une déclaration indiquant qu’il a lu et compris l’ordre. Chaque commissaire politique doit veiller à ce que tous les soldats, y compris dans les hôpitaux, soient mis au courant au moins oralement. À noter que la date à laquelle le document commence à être diffusé suit de 48 heures celle à laquelle sont révélées par la presse les chutes de Rostov et de Novotcherkassk. Il y a bien entendu relation de cause à effet entre ces événements.

Voici de larges extraits de l’ordre 227.

> « (…) Les unités du Front Sud, succombant à la panique, ont abandonné Rostov et Novotcherkassk sans opposition sérieuse et sans ordres de Moscou, couvrant ainsi de honte leurs drapeaux.
>
> Le peuple de notre pays, malgré tout son amour et son respect pour l’Armée rouge, commence à être déçu par elle et perd foi en elle. Beaucoup maudissent l’Armée rouge parce qu’elle abandonne notre peuple au joug des oppresseurs allemands et fuit vers l’est.

Quelques imbéciles au front se rassurent en disant que nous pouvons retraiter plus loin vers l'est, que nous avons beaucoup d'espace, une population nombreuse et que nous aurons toujours beaucoup de pain. Avec cela, ils excusent leur conduite honteuse sur le front (…).

Chaque commandant, chaque soldat, chaque militant politique doit comprendre que nos ressources ne sont pas illimitées. (…) Après la perte de l'Ukraine, de la Biélorussie, des républiques baltes, du Donbass et d'autres régions, nous avons moins de territoire, beaucoup moins de métal, beaucoup moins de pain, beaucoup moins de gens, d'usines et d'entreprises. Nous avons perdu plus de 70 millions d'habitants (…). Nous n'avons pas plus de réserves humaines que les Allemands, pas plus de réserves de pain. Retraiter plus loin signifierait la ruine de notre pays et de nous-mêmes. Chaque nouvelle parcelle de territoire que nous perdrons renforcera significativement l'ennemi et diminuera sévèrement notre défense, notre patrie.

Il est donc nécessaire de cesser de dire que nous pouvons retraiter de façon illimitée (…).

PAS UN PAS EN ARRIÈRE ! Ce doit être maintenant notre principal slogan.

(…) De quoi manquons-nous ?

Nous manquons d'ordre et de discipline (…). Nous devons établir dans notre Armée un ordre strict et une discipline de fer (…).

Il n'est plus possible de tolérer des commandants, des commissaires, des militants politiques, des unités et des formations qui abandonnent volontairement leurs positions.

Les paniquards et les lâches doivent être éliminés sur le champ.

(…) Les commandants de compagnies, de bataillons, de régiments, de Divisions, les commissaires responsables, les militants politiques, qui reculent sans ordres supérieurs, sont des traîtres à leur pays. Ils seront châtiés comme des traîtres.

(…) Le commandant suprême de l'Armée rouge ordonne que :

1. Les conseils militaires de Front et surtout les commandants de Front :

2 (…) b) révoquent et envoient en cour martiale près les quartiers généraux les commandants d'Armée permettant une retraite sans ordre du commandant de Front.

3. c) organisent sur le front de 1 à 3 bataillons pénaux (de 800 hommes), dans lesquels seront versés les officiers de grades moyens et supérieurs, et leurs responsables politiques de tous types coupables de violation de la discipline, de lâcheté, de faiblesse, et de les affecter dans les parties les plus dangereuses du front de façon à ce qu'ils puissent racheter de leur sang leur crime contre la patrie.

4. Les conseils militaires d'Armée et, par-dessus tout, les commandants d'Armée :

5. (…) b) organisent au sein de l'Armée 3 à 5 détachements d'arrêt (de 200 hommes chacun), et les placent sur les arrières immédiates des Divisions qui faiblissent. En cas de panique ou de retraite désordonnée, leur responsabilité sera d'exécuter sur place les paniquards et les lâches, aidant ainsi les soldats honnêtes à remplir leur devoir envers la patrie.

6. c) organisent au sein de l'Armée 5 à 10 compagnies pénales (de 150200 hommes) (…).

Un texte souvent cité, souvent mal compris

L'ordre 227 n'introduit pas de mesures véritablement nouvelles. Les bataillons pénaux existaient dans l'Armée rouge depuis le 6 juillet 1940, avant d'être en théorie abolis par un décret du 12 août 1941. En réalité, ils continuent à être largement actifs après cette date. Quant aux détachements d'arrêt, ils ont été créés par un ordre signé Staline et Chapochnikov, daté du 12 septembre 1941 :

« L'expérience de la lutte contre le fascisme allemand a montré qu'il y a dans nos Divisions de tirailleurs de nombreux éléments paniquards et même hostiles qui, à la première pression de la part de l'ennemi, abandonnent leurs armes et se mettent à crier : » nous sommes encerclés ! » (…). De tels actes font que la Division s'enfuit, abandonne le matériel et se disperse dans la nature (…). On doit donc :

1. Avoir dans chaque Division un détachement de barrage composé de combattants sûrs et n'excédant pas un bataillon.

2. Considérer comme missions du détachement de barrage d'aider directement le commandant à instaurer une ferme discipline dans la Division, stopper la fuite des soldats pris de panique en faisant au besoin usage des armes{131}. »

On en trouve de nombreuses traces pendant la déroute de 1941. Le 5 septembre, par exemple, Chapochnikov autorise Eremenko, alors commandant du Front de Briansk, à utiliser des détachements spéciaux pour faire marcher les unités récalcitrantes. Le 24 septembre 1941, le général Akimenko emploie des compagnies d'infanterie et des batteries d'artillerie pour écraser un groupe de 900 hommes en train de se rendre à l'ennemi. Par ailleurs, depuis le premier jour du conflit, le NKVD a dressé des centaines de barrages chargés de filtrer les mouvements de troupes et autorisés à abattre sur le champ déserteurs et paniquards. L'ordre 227 essaie de confier la formation de ces détachements aux unités régulières, mais les résultats seront si mauvais que l'idée sera à peu près abandonnée trois mois plus

tard. Le NKVD restera l'instance majeure de surveillance et de répression, le bras armé du ministère de l'Intérieur sur le front.

Ce qui est neuf dans l'ordre 227, c'est la systématisation des bataillons disciplinaires et des détachements de blocage, à tous les niveaux de l'organisation militaire, dont ils vont faire partie intégrante. Entre 1941 et 1945, d'après John Erickson, 422 700 hommes sont passés par les bataillons pénaux. Un chiffre sans doute très minoré puisque le million d'hommes libérés du GOULAG pour aller au front n'avaient guère d'autre choix que les unités disciplinaires. Quant aux fusillés pour lâcheté, désertion, refus d'obéissance etc., ils sont 158 000 officiellement. Personne ne peut dire combien ont été abattus sans formalités au hasard des retraites, des attaques avortées, des paniques, si nombreuses en 1941 et 1942. En ce sens, l'ordre 227 n'innove pas : la vie du soldat soviétique ne vaut pas plus cher avant qu'après le 28 juillet.

Dira-t-on que cet ordre est particulièrement cruel ? Il l'est moins que l'ordre N° 270 du 16 août 1941 :

> « J'ordonne
>
> 1. de considérer comme d'infâmes déserteurs ceux qui ont dissimulé pendant les combats leurs insignes de grade et se sont rendus. Leurs familles doivent être arrêtées en tant que proches de personnes ayant violé leur serment et trahi la patrie,
>
> 2. aux combattants encerclés de se battre jusqu'aux dernières limites pour rejoindre les leurs. De détruire par tous les moyens ceux qui préfèrent se rendre et de priver de subsides et d'aides de l'État les familles de ceux qui se sont rendus{132} ».

Dans un régime où tout est octroyé par l'État, ce dernier point équivaut à une mort sociale.

L'ordre 227 a-t-il été efficace ?

Dans l'immédiat, et d'un point de vue militaire, non. La retraite continuera vers la mer Caspienne et la chaîne caucasienne, vers Astrakhan et la Volga. L'aspect catégorique de l'ordre (pas un pas en arrière !), désapprouvé par Vassilevski, n'est pas adapté à la situation : les Armées du front sud, celles de la boucle du Don, en avant de Stalingrad, ne pouvaient s'arrêter brutalement au milieu de la steppe et faire face. De même, la discipline ne s'est pas rétablie par miracle à la seule lecture du texte sur le front des troupes. En août, le nombre de cas d'indiscipline (désertion, alcoolisme, auto mutilation…) continue de croître{133}. Dans l'immédiat,

l'effet le plus certain concerne les Allemands : « un document pour nous plutôt tranquillisant », ironise von Weizsäcker, secrétaire d'État aux Affaires étrangères{134}

Il n'empêche : l'ordre 227 a eu un retentissement important. D'abord sur le commandement des Armées : l'idée, si répandue, que l'ennemi allait être vaincu par simple usure, par l'allongement constant de ses lignes de communication, cette idée n'était pas tenable. Il allait falloir livrer bataille. À un niveau inférieur, les chefs d'unité se sont sentis mieux épaulés pour tenir une troupe de qualité très hétérogène, au moral brisé. Qu'y a-t-il en effet de plus débilitant pour une armée que de se retirer sur des centaines de kilomètres, brûlant son propre pays, au milieu de troupeaux de réfugiés terrorisés et amers ? D'autant plus que, dans les unités d'infanterie notamment, les soldats endurcis et expérimentés sont rares : ils ont disparu dans la tourmente de l'année précédente. La masse est constituée de quadragénaires fatigués et de jeunes conscrits incorporés à la hâte, prompts à désobéir. Comment, dans ces conditions, maintenir la cohésion des unités face à la machine à tuer allemande ? On ne voit guère que deux choses : punir et motiver.

Pour ce qui est de la motivation, l'ordre 227 innove. Il fait en effet un bilan honnête de la situation militaire et économique, ne cachant pas son extrême gravité. Ce langage de vérité est une chose rare dans l'histoire soviétique, il n'a pu que responsabiliser les hommes. Ainsi, l'ennemi est encore fort, contrairement à tout ce qui a été dit et imprimé depuis la contre-offensive d'hiver. Ainsi, l'immense pays des Soviets pourrait être vaincu, malgré le matraquage de la propagande sur l'invincibilité de l'État des travailleurs, la puissance industrielle acquise par les plans quinquennaux. C'est donc que VRAIMENT la situation est grave.

L'objectif principal de l'ordre 227 est de changer l'état d'esprit de l'Armée rouge. À cet égard, il a souvent été vécu par l'encadrement et par la troupe comme un électrochoc. Debout en rangs serrés, les soldats écoutent la voix de leurs chefs égrener les mots de Staline qui disent la litanie de leur honte, leur fuite devant le devoir, l'abandon des populations qu'ils sont supposés défendre face à un ennemi abominable. L'ordre a raidi la volonté de ceux qui veulent se battre, isolé les faibles et les indécis, incrusté dans les cœurs l'esprit de sacrifice, augmenté le pouvoir de coercition des officiers (plus que des commissaires, d'ailleurs).

> « Nous savions tous où nous en étions, après avoir entendu ça. Et nous tous – c'est vrai – nous sentions mieux. Oui, nous nous sentions mieux »,

se souvient Lev Lvovich devant l'historienne Catherine Merridale{135}. Par son importance, l'ordre 227 ne peut tout à fait être comparé au discours de Churchill en mai 1940 (« le sang, la peine, les larmes et la sueur ») ou à celui de Clémenceau en 1918 (« je fais la guerre »). Comme ces célèbres textes, il est certes l'amorce d'un grand tournant moral, mais les différences sautent aux yeux : l'ordre 227 ne s'adresse qu'aux militaires et le premier message qu'il fait passer est celui de la menace. Le plus fervent admirateur de l'ordre 227 est… Goebbels, qui tentera de faire adopter par Hitler des mesures équivalentes dans l'hiver 1944-45, au moment où l'Armée rouge entrera en Prusse orientale.

À nos yeux, l'ordre 227 n'a rien décidé par lui-même. Il a plutôt marqué le point le plus bas atteint par l'Armée rouge en 1942. La grande mutation du moral se produira dans le creuset de Stalingrad, à partir de septembre. Si, dès le lendemain de la rédaction de l'ordre, Staline introduit de nouvelles décorations réservées aux officiers (les ordres de Koutouzov, Alexandre Nevski et Souvorov, tous héros militaires de la vieille Russie tsariste), les mesures pratiques de promotion et de professionnalisation de l'encadrement interviendront, elles, durant la bataille de Stalingrad. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que ce qui fait du soldat soviétique un guerrier débarrassé de la peur de l'Allemand, c'est la victoire de Stalingrad elle-même et, plus encore, celle de Koursk{136}, en juillet 1943. En attendant, à la fin de juillet 1942, l'Union soviétique est bel et bien en péril de mort.

III. La ruée allemande vers le Caucase

Pour l'intelligence de la bataille de Stalingrad, il est indispensable de connaître au moins le rythme et les résultats des opérations menées dans le Caucase. Elles sont intéressantes pour une autre raison : elles provoquent des divergences si graves entre Hitler et ses généraux qu'il s'ensuit une crise du commandement qui amène le Führer à couper les ponts avec tous ses proches conseillers et à entrer dans une période d'isolement.

La campagne du Caucase est un vrai cas d'école illustrant le problème du rapport entre l'espace à dominer et les moyens alloués. Cet espace a grossièrement la forme d'un triangle équilatéral de 600 kilomètres de côté,

dénué de routes dignes de ce nom, coupé d'une formidable barrière montagneuse au sud, bordé à l'est d'une zone aride, la steppe des Kalmouks. Dans cet espace immense, la Wehrmacht a investi un tiers des forces prévues pour l'exécution du plan *Blau*, soit une quarantaine de Divisions, un autre tiers marchant vers Stalingrad, le dernier tiers faisant flanc-garde, au nord, entre Koursk et Voronej, et à l'est, le long du Don.

Cet éclatement des forces en trois masses est suivi, dans le Caucase, par un nouvel éclatement en trois paquets de 8 à 15 Divisions chacun : l'un doit se glisser le long de la côte de la mer Noire ; le deuxième doit conquérir les cols du Caucase occidental ; le dernier, le plus à l'est, doit aller jusqu'à la Caspienne et Bakou. Ces forces peuvent difficilement se prêter assistance, à cause des distances et du relief, qui limitent l'usage des rocades dont la Wehrmacht fait d'habitude un large emploi. Cette dispersion des efforts conviendrait à des opérations de poursuite d'un ennemi battu ; elle est néfaste face à un adversaire résolu à se battre.

Les problèmes posés par cet écartèlement sont eux-mêmes très classiques. Celui de la logistique est terrifiant. Le chemin de fer s'arrête à Rostov. À partir de là, il faut parcourir entre 400 et 800 km pour ravitailler les pointes. Faute de réserves suffisantes en carburant, les camions sont peu utilisés, et la charge du transport retombe sur les chevaux, les mulets, quelques fois les chameaux. Faut-il alimenter en essence les Divisions blindées dans la boucle du Terek ? Le flux archaïque et lent des animaux se dirige dans cette direction, mettant à sec les réservoirs des unités affectées aux autres axes. Le manque de pièces détachées empêche la maintenance normale des matériels roulants, malgré l'effort constant de la Luftwaffe pour parachuter ces matériels essentiels.

> « En plus de cela, l'usure du matériel était considérable, non à cause des combats, mais à cause des distances. Le centre d'essais de chars de Kummersdorf admettait que lorsqu'un char lourd avait parcouru 600 ou 800 kilomètres, son châssis ou son moteur devaient subir des réparations{137}. »

L'absence de *Schwerpunkt* est le deuxième problème important. Aucun axe n'est clairement privilégié ; toute tentative pour compenser une attaque trop faible par l'intervention de la Luftwaffe se fait au détriment des autres directions d'effort.

Après trois semaines d'avance rapide, la machine se grippe. Le gros du 4e *Fliegerkorps* prend, sur ordre d'Hitler, la direction de Stalingrad, le 19

août ; il ne reparaîtra qu’une semaine plus tard. Or, c’est essentiellement grâce à lui que le Groupe A a pu maintenir sa vitesse de progression. Avantagées par le relief et la végétation, les Armées soviétiques rameutées peuvent déployer une défensive efficace, le seul secteur où elles sont alors vraiment à l’aise. Les trois directions d’attaque allemandes se terminent en entonnoir, notamment sur des passes ou des routes de haute altitude, où un régiment peut contenir indéfiniment des colonnes motorisées incapables de manœuvrer. À ce moment, Hitler semble prendre conscience de la faiblesse des moyens spécialisés engagés : trois Divisions de montagne allemandes pour une chaîne de l’envergure des Alpes ! !

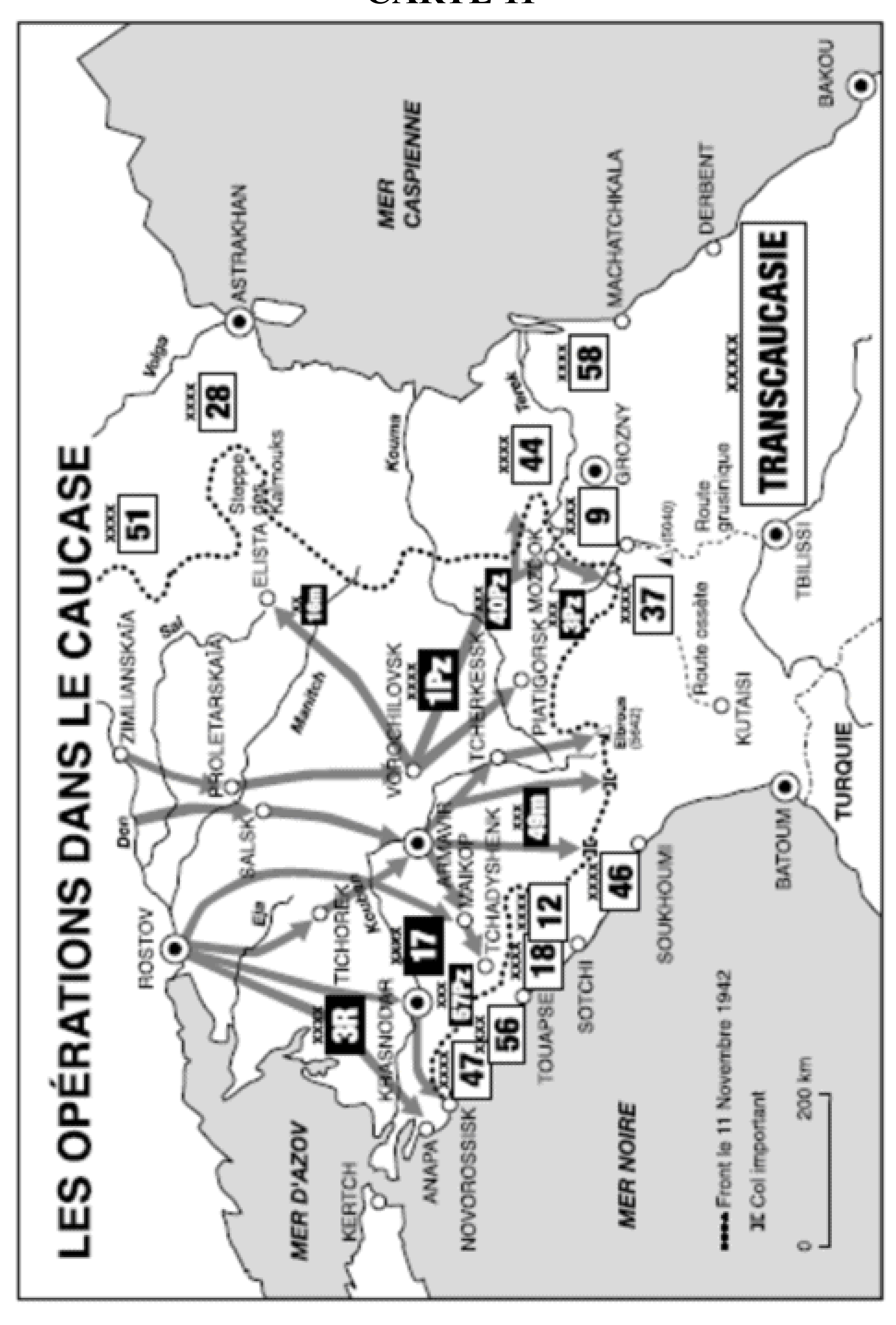
Cette dilution des forces, ce ralentissement inexorable de la progression, ne peuvent que déboucher sur une perte d’initiative de la Wehrmacht. C’est d’autant plus grave que les objectifs stratégiques d’Hitler sont dans le Caucase, et que Maïkop, le premier trésor pétrolier conquis, réserve une mauvaise surprise.

1. À la conquête de la mer Noire *(carte 11)*

À partir de Rostov, la 3e Armée roumaine (trois Divisions de cavalerie et une d’infanterie) et une partie du groupe Ruoff (5e Corps : 4 Divisions d’infanterie), nouveau nom de la 17e Armée renforcée, chassent devant eux les lambeaux de trois Armées soviétiques (18e, 12e, 37e). Ils parcourent en quatre jours 50 kilomètres jusqu’à la rivière Eja. Sur la rive sud, le 49e Corps de montagne (2 Divisions allemandes et 1 roumaine) s’écarte de ce groupe et infléchit sa marche vers le sud-est, en direction du cours supérieur du fleuve Kouban.

Roumains et unités de Ruoff foncent ensuite vers la ville de Krasnodar, la capitale du Kouban, dont ils s’emparent après trois jours de violents combats contre la 56e Armée, le 9 août. Mais la zone pétrolière est en ruines. Le génie soviétique a fait sauter la raffinerie, le pipe-line, les installations de compression, 775 petits puits ont été comblés. C’est de mauvais augure pour Maïkop…

CARTE 11



LES OPÉRATIONS DANS LE CAUCASE
MER D'AZOV
MER NOIRE
MER CASPIENNE
TRANSCAUCASIE
TURQUIE
ROSTOV
KERTCH
ANAPA
NOVOROSSISK
KRASNODAR
TICHORECK
SALSK
PROLETARSKAÏA
ZIMLIANSKAÏA
ELISTA
Steppe des Kalmouks
VOROCHILOVSK
ARMAVIR
MAIKOP
TCHADYSHENK
TCHERKESSK
PIATIGORSK
MOZDOK
GROZNY
ASTRAKHAN
MACHATCHKALA
DERBENT
BAKOU
TBILISSI
KUTAISI
BATOUM
SOUKHOUMI
SOTCHI
TOUAPSE
Route grusinique
Route ossète
Elbrous (5642)
Don
Volga
Sal
Manitch
Kouma
Terek
Kouban
3R
17
1Pz
40Pz
3Pz
57Pz
16m
49m
51
28
44
58
9
37
46
12
18
56
47
Front le 11 Novembre 1942
Col important
0
200 km

Dans le même temps, le groupe Mattenklott (5 Divisions roumaines et 2 Divisions d'infanterie allemandes, soit 30 000 hommes, 13 000 chevaux et 6 000 véhicules) passe le détroit de Kertch sur les petits navires de l'amiral Schwarz et sous un fort parapluie aérien puis débarque dans la péninsule de Taman (opération *Blücher II*). Les Soviétiques parviennent à évacuer de nuit les 15 000 hommes des garnisons des ports de la mer d'Azov et à les jeter dans Novorossisk. Cette ville, dernière base majeure de la flotte rouge, est un des plus importants objectifs des forces allemandes. Son occupation signifierait en effet la possibilité d'un ravitaillement du Groupe A par mer, et, du même coup, l'allocation de la majorité des colonnes de transport au Groupe B.

Avec l'arrivée d'une Armée soviétique fraîche, la 47e (général Kotov puis Gretchko), les combats pour Novorossisk deviennent féroces. Pour la première fois, l'aviation rouge domine les airs, au moins par intermittence. Les Germano-roumains, au prix de lourdes pertes, n'entrent dans la ville que le 2 septembre. Il faut encore 8 jours de combats de rues pour occuper le port et nettoyer les derniers îlots de résistance. Mais chasser les Soviétiques de la partie orientale de la baie, fort accidentée, s'avère impossible ; les Allemands sont contraints de laisser les quais sous le feu de l'artillerie rouge.

La progression tente de reprendre le long de la route côtière à la demande du *Feldmarschall* List, commandant du Groupe d'Armées A, fort conscient de l'enjeu. Hitler lui a en effet assigné un objectif majeur : glisser le long de la côte jusqu'à la frontière turque, *via* Touapse, Soukoumi et Batoum. La Flotte rouge éliminée, les flottilles italiennes, roumaines et allemandes ravitailleraient par mer les Armées du Caucase. La Turquie, pense-t-on dans l'entourage d'Hitler, basculerait dans le camp de l'Axe. Staline prend l'affaire au sérieux. Il déploie face aux Turcs sa 45e Armée, dont il aurait fort besoin ailleurs. Mais les espoirs des uns et les alarmes des autres sont vains. Ce premier effort dans le Caucase est bloqué net à la sortie de Novorossisk. Roumains et Allemands sont épuisés, privés de ravitaillement et d'appui aérien. Ils ont encore à parcourir 600 kilomètres jusqu'à Batoum : ils n'en feront plus un seul.

Au début d'août, Rommel est bloqué complètement devant El-Alamein, en Egypte. Les Turcs enregistrent cet échec, et Staline anticipe une diminution de la tension avec Ankara. Aussi, six Divisions et quatre

brigades pourront-elles être retirées de la frontière turque et jetées contre les pointes de la Wehrmacht, notamment devant Mozdok et Soukhoumi.

2. Maïkop : le mirage pétrolier se dissipe

L'échec de Ruoff et des Roumains n'inquiète pas trop Hitler qui possède une carte de rechange et l'occasion d'un bel encerclement. Les 3e (13e *Panzerdivision* et 16e motorisée) et 57e *Panzerkorps* (SS *Wiking* et Division rapide slovaque du général Turanek), accompagnés du 44e Corps (2 Divisions de chasseurs) quittent leurs têtes de pont sur le Don le 28 juillet. La 37e Armée soviétique s'échappe vers le sud, non sans laisser plusieurs milliers de prisonniers. On avance de 40 kilomètres par jour sur de mauvaises pistes, à travers des villages incendiés, rattrapant des troupeaux de réfugiés terrorisés. Le 6 août, Armavir et son pont sur le Kouban sont conquis.

Échec à Touapse

Le 9, Maïkop, premier des objectifs pétroliers de la campagne, tombe sous les coups de la 13e *Panzerdivision*, qui ramasse 1 000 prisonniers et 50 chasseurs Yaks flambant neufs. Hitler laisse éclater sa joie, Mussolini est mis au courant par Ciano qui y voit la promesse d'un soulagement des difficultés de l'Axe. Mais le *Feldmarschall* List omet de dire au Führer que les soldats n'ont encore aperçu aucun derrick et que, vers le sud-ouest, l'horizon est barré par un monstrueux nuage de fumée alimenté par une multitude de feux d'hydrocarbures…

Après la chute de Maïkop, le 3e *Panzerkorps*, élément moteur du groupe, est envoyé plein est, à 500 kilomètres de là (!), pour aider au passage du Terek. Les forces restantes doivent, selon un ordre donné le 31 août par l'OKH, suivre la voie de chemin de fer qui descend vers Touapse, sur la mer Noire. Les 47e et 56e Armées soviétiques seraient alors prises au piège, les forces côtières germano-roumaines (Ruoff et Roumains) débloquées.

La STAVKA a deviné les intentions allemandes. Le 28 juillet, Boudienny reçoit l'ordre d'intégrer le Front du Sud-Caucase au Front du Nord-Caucase. Lequel doit être, du point de vue opérationnel, scindé en un « groupe Nord » et un « groupe mer Noire ». Ce dernier est chargé de tenir le plus longtemps possible les abords de Maïkop pour laisser aux sapeurs le

temps de détruire les installations pétrolières. Puis, si nécessaire, il aura à couvrir la route de Touapse.

Visiblement, les Allemands ne connaissent pas la réalité géographique de la zone pétrolifère de Maïkop. Les derricks sont situés à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de la ville, de part et d'autre de la route de Touapse, dans une zone très vallonnée et densément boisée. Les 12e et 18e Armées, aidées par un Corps de cavalerie comprenant des Cosaques du Kouban, organisent une remarquable défense dans une zone qui s'y prête particulièrement. En revanche, un assaut mené par des parachutistes et le régiment spécial Brandenburg – prévu par la Wehrmacht mais non exécuté – n'aurait eu aucun effet autre que de faire de très lourdes pertes.

Au prix de peines sans nom, les forces allemandes parviennent à avancer de 20 kilomètres en une semaine, atteignant Tchadyshenk, centre géographique du bassin pétrolier. Un mois plus tard, l'ensemble du bassin n'est toujours pas conquis. Un nouvel effort, le 23 septembre, se perd dans des actions de détail. Le temps est épouvantable : chaud et humide dans les vallées, glacial sur les hauteurs. Von Richthofen ne parvient pas à fournir un appui suffisant dans les airs. Habilement dissimulés dans des grottes, sous des bunkers de terre, les Soviétiques affaiblissent le moral allemand par d'incessantes contre-attaques de nuit. La VVS attaque sans répit, l'artillerie de montagne dévaste les fonds de vallée où les unités motorisées allemandes sont coincées. Des unités spéciales du NKVD, armées de fusils à lunette à infrarouge, abattent tout ce qui bouge{138}. Le 10 octobre, tout se fige. Le bassin pétrolier est certes aux mains des Allemands mais Touapse, à 20 kilomètres de la pointe, ne sera jamais atteinte, malgré les 10 000 pertes enregistrées.

Détruire Bakou : une occasion manquée

Deux jours après la prise de Tchadyshenk (15 août), la « Brigade technique des huiles minérales », dépendante du ministère de l'Industrie et de l'Armement du Reich, est sur place pour expertiser les dégâts. Un de ses experts, le professeur Alfred Bentz, est atterré.

> « Tout est *kaputt* ! C'est épouvantable ce que nous voyons ici. Il va falloir faire venir jusqu'au moindre foret{139}. »

Les destructions opérées par les Soviétiques sont en effet si graves qu'il faudrait un an de travaux et de nouveaux forages pour remettre en route une partie de l'exploitation pétrolière. Tout ce qui se trouve en surface a été démonté et évacué ; tout ce qui est en sous-sol a été comblé avec des pierres, des ferrailles, du ciment. La « brigade technique » ne peut, malgré ses gros effectifs – 10 400 hommes –, que constater l'étendue du désastre ; elle passera son temps à lutter contre les attaques des avions et des partisans soviétiques, soigneusement briefés par Moscou sur l'importance de priver les Allemands de pétrole. La proximité du front permet aussi à l'artillerie soviétique de causer de lourdes pertes aux hommes de la brigade. Dans ces conditions, et dans le meilleur des cas, Bentz estime l'extraction à 10 000 tonnes mensuelles en juin 1943, peut-être 50 000 tonnes à la fin de l'année. Hitler est atterré. Peut-on au moins compter sur Grozny ?

Jusqu'au 13 août, cela semble possible. Ce jour-là, en effet, le 40e *Panzerkorps* arrive à son tour devant le Terek, dernier obstacle avant la capitale tchétchène. Cependant, Halder prévient que, selon ses informations, les Soviets défendront cet obstacle jusqu'à la dernière extrémité. Hitler aurait dû en tirer une conclusion logique : si la zone pétrolifère de Grozny tombe malgré tout, elle sera aussi inexploitable que celle de Maïkop car les Soviétiques auront eu, là aussi, le temps de tout détruire{140}. *A fortiori*, le même raisonnement aurait pu s'appliquer à Bakou. Dans la dernière semaine d'août, en toute logique, Hitler aurait dû ordonner à la Luftwaffe de détruire Grozny et Bakou. Le Reich n'aura pas les pétroles mais Staline non plus : c'était déjà encaisser des dividendes stratégiques importants.

À ce moment, et pour peu de temps, la Luftwaffe possède les moyens de raser les installations pétrolières. Le 20 août, la 4e *Luftflotte* aligne 143 bombardiers moyens opérationnels (Heinkel He111 et Junkers Ju88) plus 81 STUKAS et Messerschmitt 110. Surtout, Hitler pourrait ordonner au *Luftwaffenkommando Ost* (Général Ritter von Greim) d'envoyer dans le Caucase les 275 bombardiers moyens{141} dont il dispose dans le secteur du Groupe d'Armées Centre, encore relativement calme à ce moment.

La manœuvre de concentration de ces 500 avions est compliquée mais possible : la Luftwaffe l'a réussie devant Sébastopol et lors de la bataille de Kharkov. Les bases de départ se situant autour de Vorochilovsk (Stavropol), Grozny comme Bakou sont dans le rayon d'action des appareils. Par

ailleurs, tous les renseignements concordent : avec moins de 200 chasseurs, dont beaucoup obsolètes, la VVS est alors à son point le plus bas. La seule opposition à craindre est celle – redoutable – de la FLAK (équipée en partie de matériels américains modernes) concentrée depuis des mois autour des derricks et des raffineries. Mais l'enjeu stratégique valait bien une centaine de pertes.

Il y a donc eu, entre le 9 août et le 2-3 septembre, une « fenêtre » durant laquelle la Luftwaffe aurait pu ruiner le gros des ressources pétrolières de l'Union soviétique. Il aurait fallu des mois de travail pour les restaurer. L'économie, déjà chancelante, se serait un peu plus enfoncée. La mise sur pied des grandes Armées de tanks prévues pour le printemps et l'été 1943 aurait dû être retardée.

Les raisons pour lesquelles Hitler n'a pas donné l'ordre de destruction ne sont pas claires. Il semble qu'il ait cru, jusqu'en septembre, que de l'huile allait quand même sortir de Maïkop et que Grozny finirait bien par tomber (surtout, donc, ne pas bombarder). Peut-être aussi les opérations dans le Caucase ont-elles pâti de son obsession croissante pour Stalingrad, lui faisant perdre de vue ses objectifs stratégiques. D'ailleurs, après avoir constaté le blocage complet de ses troupes au sol dans le Caucase, il ne se résout à ordonner le bombardement de Grozny qu'à la faveur d'une pause opérationnelle à Stalingrad (6-14 octobre). Von Richthofen retire le peu de bombardiers qui lui restent (129) des bords de la Volga et les lance, les 10 et 12 octobre, sur les raffineries de Grozny. Le raid est dévastateur. La Luftwaffe sera ensuite autorisée à frapper les raffineries d'Astrakhan, Saratov et Kamichine (sur la Volga, 140 kilomètres au nord de Stalingrad), jusque-là épargnées dans l'espoir d'une occupation par la Wehrmacht. Enfin, le 22 octobre, Hitler ordonne un raid massif sur Bakou… qui ne recevra même pas un commencement d'exécution. En effet, les bases de la région de Vorochilovsk (Stavropol) ayant été endommagées par la VVS, il faut dorénavant décoller de Krasnodar et de Crimée, ce qui met la capitale azeri audelà du rayon d'action des Heinkel He-111.

Le pétrole quand même rationné

À l'automne 1942, la consommation de pétrole de l'économie soviétique est soumise à des restrictions sévères. La perte des 3 millions de tonnes tirées de Maïkop et de Grozny est un élément secondaire. Ce qui

compte, c'est que la production de Bakou ait fléchi de 24 à 14 millions de tonnes jusqu'à l'été 1943. Pour deux raisons. D'abord parce que les Soviétiques, parant à toute éventualité, ont fermé de nombreux puits à Bakou et évacué des installations de raffinage vers l'Oural. Ensuite parce que l'arrivée des Allemands dans le Caucase et sur la Volga rompt les routes d'exportation traditionnelles (voir carte p. 26). Le pipe-line Bakou-Tbilissi-Batoumi doit fermer devant l'avance des Panzers de Kleist ; la ligne fluviale et lacustre (mer Caspienne-Volga) Bakou-Astrakhan-Stalingrad-Gorki-Moscou est interrompue à Stalingrad par Paulus. Il ne reste que deux routes : train Bakou-Grozny-Astrakhan puis l'Oural (mais ligne à faible débit) ; bateau entre Bakou et Guriev sur la Caspienne, puis pipe-line jusqu'à Oufa, dans l'Oural, et enfin chemin de fer vers la Russie centrale. Cette voie étant surchargée, il faudra en trouver une seconde, encore plus longue : Bakou-Krasnovodsk (Turkmenistan) puis un immense détour en chemin de fer par Boukhara-Guriev-Orenbourg.

Malgré ces désagréments, l'Armée rouge ne manquera jamais de pétrole. Hitler a raté dans le Caucase une belle opportunité de paralyser à moitié son adversaire.

3. La Svastika sur l'Elbrouz ; Hitler rompt avec ses conseillers

Le 49e Corps de montagne allemand (général Konrad) accomplit un périple étonnant. Parti de Rostov le 26 juillet, il parcourt à pied les 400 kilomètres jusqu'à Armavir, puis Tcherkessk, sur le haut-Kouban, dont il s'empare le 11 août. Les trois Divisions sont ensuite jetées dans la haute montagne, à l'ouest de l'Elbrouz. Au prix d'efforts inouïs, elles s'emparent des cols de Santcharo et de Kloukhorski, plantant au passage la Svastika sur le sommet de l'Elbrouz (5 642 m). Au début de septembre, les Allemands, épuisés, sont contenus définitivement. Leur objectif, le port de Soukhoumi, est à moins de 40 kilomètres.

Leur seul espoir de déboucher dans la plaine côtière résidait dans l'arrivée du Corps de montagne italien des *Alpini*. Mais, par ordre du 8 septembre, ces excellents soldats sont partis… vers les steppes du Don, au nord de Stalingrad, avec leurs mulets et leurs obusiers. Aller vers Soukhoumi implique une longue marche par une unique piste de montagne, tout le nécessaire devant être acheminé par animaux de bât, dont on manque. Des deux flancs, des contre-attaques peuvent venir tronçonner le

49e Corps durant sa marche à n'importe quel moment. Albert Speer se trouve à Vinnitsa lors de la discussion sur le blocage de l'effort vers Soukhoumi :

> « Nos unités étaient à bout de forces. En dépit de tous les ordres d'Hitler, elles ne purent avancer davantage. Au cours des conférences d'état-major furent montrées à Hitler des photos prises d'avion, sur lesquelles on voyait les impénétrables forêts de noyers situées devant Sotchi. Le général Halder, (…), tenta de persuader Hitler que l'opération entreprise dans le sud ne pouvait pas être couronnée de succès ; les Russes pouvaient en effet dynamiter les pentes abruptes que longeait la route côtière et barrer celle-ci pour longtemps ; de toute façon, elle était trop étroite pour le passage d'unités importantes. Mais ces arguments n'eurent aucun effet sur Hitler{142}. »

La crise de la direction allemande de la guerre

Depuis le 15 août, à l'évidence, l'offensive marque le pas dans le Caucase et devant Stalingrad. Hitler vitupère de plus en plus souvent contre les généraux qu'il accuse de manquer de nerf ou de foi, selon les jours. Eux seuls sont responsables du piétinement, non la résistance acharnée des Russes et non le terrain. Le déni de réalité devient évident. Le 21 août, par exemple, il s'emporte avec violence contre Halder qui lui fait remarquer que les moyens de la Wehrmacht sont insuffisants pour courir deux lièvres à la fois. Au cours de la discussion, Halder fait valoir que les Soviets produisent 1 200 chars par mois. Hitler lui interdit alors de colporter « pareille idiotie ». En réalité, les usines soviétiques sortent 2 000 chars chaque mois… L'« exploit », il est vrai sans utilité militaire, des troupes de montagne qui plantent la Svastika sur le sommet de l'Elbrouz est l'objet d'une autre crise de rage. Speer{143} avoue ne jamais en avoir vue d'aussi « frénétique », et sous un prétexte aussi futile. Hitler parle de faire passer les alpinistes en cour martiale, les accuse de compromettre la prise de Soukhoumi et toute la campagne du Caucase ! Trois jours plus tard, le 24, il s'en prend une nouvelle fois à Halder, l'humiliant en public :

> « Vous qui êtes assis dans le même fauteuil que pendant la Première Guerre mondiale, qu'est-ce que vous pouvez me dire des troupes, Herr Halder, vous qui ne portez même pas les insignes noirs des blessés ? {144} »

Mis sous stress par l'échec déjà évident de la campagne, Hitler réagit selon un schéma qui se répétera par la suite : refuser les faits, se fermer aux informations, démettre les exécutants plutôt que de réduire les objectifs.

Cette tendance à ne plus voir les réalités du terrain s'aggrave en septembre lorsque, nous l'avons vu, List renonce à s'emparer de Soukhoumi. Le *Feldmarschall* et le général des troupes de montagne Konrad demandent à Jodl de venir à Stalino entendre les raisons qui les obligent à suspendre cette opération. Après une visite de 24 heures, le chef des Opérations de l'OKW revient le 8 septembre au Quartier-général de Vinnitsa où Hitler l'attend.

Hitler attribue l'échec devant Soukhoumi à la désobéissance de List, et non à la difficulté du terrain ou à la résistance croissante des Russes. Mais Jodl répond que, au contraire, List a obéi à tous les ordres à la lettre et que sa décision d'arrêt est la seule juste. Les conséquences de cet affrontement somme toute mineur sont inattendues. List est renvoyé le lendemain. Hitler, déjà chef suprême des Armées et commandant en chef de l'Armée de Terre, prend personnellement la direction du groupe A ! Tout mouvement tactique, jusqu'au niveau du bataillon, doit dorénavant lui être soumis par télégramme *via* l'OKH…

Les choses ne s'arrêtent pas là. Hitler demande copie de tous les ordres donnés au Groupe A depuis l'ouverture de la campagne. Il mande des sténographes du Reichstag pour noter les verbatim de toutes les conférences quotidiennes à venir. Il cesse de prendre ses repas au mess avec Jodl et Keitel. Il ordonne à Jodl de ne plus reparaitre devant lui jusqu'à nouvel ordre. Lui-même refuse de quitter ses quartiers de tout le jour. Il fait savoir qu'il a l'intention de remplacer Halder par Zeizler, Keitel par Kesselring (Commandant en chef du théâtre sud) et Jodl par Paulus. Halder sera le seul à partir (le 24 septembre) mais Hitler refusera de serrer la main de Jodl durant de longs mois{145} et ne lui attribuera plus jamais sa confiance. Le soir de l'incident, il déclare à Schmundt, son aide de camp Terre :

« Je serai ravi de me débarrasser de ce détestable uniforme et de le piétiner{146} ».

Cette extrême nervosité d'Hitler s'explique aisément : aucune des trois attaques vers la mer Noire n'a réussi, pas plus que celle vers la Caspienne. À deux reprises, les pointes avancées ont failli être encerclées, et ont dû reculer. À l'évidence, les Soviets ont repris l'initiative. Et les Allemands voient s'avancer la perspective peu riante d'un hivernage en montagne.

« Le Führer ne voit plus de terme en Russie depuis qu'aucun des objectifs de l'été 1942 n'a été atteint{147} »,

note le général Gerhard Engel, aide de camp Terre d'Hitler. Selon un schéma plusieurs fois suivi durant sa carrière, Hitler réagit à la frustration de deux façons : il s'isole et cherche des boucs-émissaires. Plus une semaine ne passera sans qu'il éclate en récriminations contre le corps des officiers de l'OKH et/ou de l'OKW.

Pour autant, la réaction d'Hitler à l'affaire List-Jodl n'est pas une explosion de pure irrationalité. Ce qui a surpris Hitler, c'est que, pour la première fois de la guerre, l'OKW (représenté par Jodl, son chef des Opérations) fait front commun avec l'OKH (Halder) et un commandant de Groupe d'Armées (List) pour le contraindre à revoir une décision opérationnelle. Ce front commun dangereux pour son pouvoir sur l'armée, le Führer le brise en éliminant Halder mais aussi en écartant presque complètement l'OKW des décisions concernant le front russe. À compter du 25 septembre 1942, Hitler traitera tous les problèmes en tête à tête avec Zeitzler, le jeune (47 ans) successeur de Halder. L'organisation des conférences quotidiennes ne s'ouvre plus par un exposé de Jodl sur la situation sur TOUS les fronts, mais par une présentation de Zeitzler sur le front est, NON SUIVIE de discussion. Comme il l'a fait si souvent, Hitler envenime ainsi les rapports OKW-OKH à dessein, dans le but évident de conserver la centralisation de toutes les informations et décisions sur sa seule personne.

De plus en plus méfiant, il interférera dans le détail des opérations de façon croissante. Geoffrey Jukes{148} a compté, entre le 28 juin et le 31 décembre 1942, 120 interventions dans le déploiement d'unités de niveau égal ou inférieur à la Division ! Un interventionnisme tatillon conjugué à un isolement croissant ne peut que désorganiser un peu plus une campagne déjà passablement chaotique.

4. La bataille du Terek

La quatrième poussée allemande dans le Caucase, la plus importante et celle qui ira le plus loin, se produit au nord des trois précédentes, en direction de Grozny.

L'objectif est, d'abord, les pétroles ; puis, à partir de Mozdok, une partie des forces fera quart de tour droite, direction sud, pour pousser le long des deux vieilles routes militaires de l'époque tsariste : la route d'Ossétie, qui franchit la chaîne du Caucase en direction de Batoum, et la route de

Géorgie, dite « grusinique », qui file sur Tiflis. Bakou est l'objectif final et le but de toute la campagne ; on y accède par Tiflis, le long du fleuve Koura, ou par la côte de la mer Caspienne, *via* Machatchkala et Derbent.

Ce programme énorme est supposé être rempli par des éléments de la 1re Armée Panzer, les 3e et 40e *Panzerkorps*, et le 52e Corps d'infanterie. Au total, 3 *Panzerdivisionen* (13e, 3e et 23e), 1 Division motorisée (la 16e), 2 Divisions d'infanterie et 1 de montagne. Ces forces très insuffisantes sont encore amoindries par l'envoi de la 16e motorisée en flanc-garde vers le nord avec mission d'éclairer l'immense steppe des Kalmouks entre Elista (prise le 12 août par le 52e Corps) et Astrakhan. Détachement inutile car aucune menace n'est signalée dans cette région très inhospitalière efficacement patrouillée par la Luftwaffe.

Les trois premières semaines voient ces formations avancer à toute vitesse vers le sud-est. L'obstacle du fleuve Kouma est franchi sans encombre le 9 août. Les 9e et 37e Armées soviétiques se replient en désordre, n'offrant que des combats d'arrière garde. Finalement, les Panzers sont surtout freinés par les pannes mécaniques dues aux conditions très dures (vents de sable, chaleur, absence de routes) et par les déficiences du ravitaillement en carburant. Le 13 août, le 40e *Panzerkorps* approche du fleuve Terek, dernier obstacle naturel important avant Grozny et la Caspienne. Aussitôt, de violents combats éclatent.

Le général Tiulenev, commandant le Front de Transcaucasie, a prévenu la STAVKA dans la première semaine d'août : la retraite s'arrêtera sur le Terek, qui devra être tenu à tout prix. Chargé de défendre Bakou et la frontière avec la Turquie, Tiulenev n'entend pas laisser les Allemands atteindre la Caspienne, ce qui couperait toutes ses routes terrestres avec le reste du pays. Aussi fait-il avancer au-delà du fleuve des éléments de sa 44e Armée commandée par l'excellent Petrov{149}, le défenseur d'Odessa et de Sébastopol. La progression allemande est violemment freinée. L'aviation rouge conteste la domination du ciel, et les Allemands se débattent dans leurs problèmes de carburant. À tel point que von Kleist, patron de la 1re Armée Panzer, décide de retirer le 3e *Panzerkorps* du front, et de concentrer toutes ses ressources en essence sur le 40e. Pendant ce temps, Tiulenev, incertain du résultat de la bataille, échelonne sa 58e Armée jusqu'à la Caspienne et entreprend de fortifier les approches de Bakou.

Sur les arrières, Béria, envoyé fin août par Staline, fait régner une terreur préventive parmi les peuples caucasiens mal soumis à Moscou, et dont certains villages ont bien accueilli la Wehrmacht, lui fournissant de précieux éclaireurs. Les massacres et les déportations commencent, qui iront crescendo jusqu'en 1944. Tchétchènes, Ingouches, Karachai, Balkars, Kalmouks, en portent la trace encore aujourd'hui.

Les combats sur le Terek sont confus. Constatant que l'axe de Grozny est sérieusement défendu, Kleist tourne ses chars au sud, vers Ordjonikidze, dans l'espoir d'atteindre les entrées des routes militaires. Malgré l'appui du 4e *Fliegerkorps* qui fournit là son ultime effort, après 15 jours de combats et de lourdes pertes, les Allemands sont bloqués. Un nouveau coup de reins, mené du 15 octobre au 5 novembre, amène la 13e Panzer dans les faubourgs d'Ordjonikidze. Une contre-attaque soviétique encercle cette unité qui se dégage le 12 novembre après de violents combats où elle perd une partie de son matériel. En trois semaines, le 3e *Panzerkorps* du général Mackensen a fait 6 500 pertes, dont 1 548 tués et disparus.

Kleist cherche aussi la faille au nord de la boucle du Terek. Il parvient à s'emparer de Mozdok le 25 août, après de durs combats de rue, mais ne peut traverser le fleuve. Le 30, enfin, le Terek est franchi. Mais la tête de pont reste circonscrite. La 3e Panzer tentent alors de longer la rive gauche mais une violente contre-attaque de la cavalerie de la 44e Armée l'encercle aux trois quarts. En hâte, Kleist ramène ses troupes 20 kilomètres en arrière : c'est le premier recul de la campagne. Malgré l'arrivée de la Division SS *Wiking*, les Allemands ne peuvent reprendre l'initiative.

Les 10 et 12 octobre, Hitler fait bombarder les raffineries de Grozny par tous les appareils disponibles de la *Luftflotte* 4, revenant ainsi sur l'interdiction édictée par la directive 45. Cette décision démontre clairement qu'il a renoncé à atteindre Grozny en 1942.

En octobre, pour les Allemands, la campagne du Caucase est terminée. Aucun des objectifs stratégiques n'a été atteint et deux excellentes Armées (17e Armée et 1re Armée Panzer) sont investies dans l'impossible défense d'un espace immense. Maïkop n'est même pas un lot de consolation. À ce moment-là, comme l'avait dit Jodl le 30 juillet :

« Le destin du Caucase se décide à Stalingrad ».

IV. Le “ nettoyage “ de la boucle du Don

La prise de Stalingrad n’est pas un objectif stratégique. Si la ville tombe comme un fruit mûr, tant mieux. Mais il n’a jamais été prévu d’investir de gros moyens dans sa conquête. La mission de la 6e Armée, telle que définie dans le plan *Blau*, s’articule ainsi :

a. protéger le flanc du front du Caucase, où se joue l’essentiel.

b. occuper l’isthme Don-Volga, EN AVANT DE LA VILLE, passage clé entre Moscou et le Caucase notamment par la voie ferrée qui l’emprunte.

c. détruire le potentiel économique de la ville d. interrompre le trafic pétrolier sur le fleuve.

1. La progression de la 6e Armée

Dans sa directive N° 45, Hitler espérait que la prise de Stalingrad pourrait s’opérer par « une attaque surprise ». Cette opportunité s’est présentée une première fois, pendant dix jours, du 10 au 19 juillet. Rien, alors, n’aurait pu s’opposer à une avance décidée de la 6e Armée de Paulus. La ville serait sans doute tombée sans coup férir et l’ensemble de la campagne d’été 1942 eut pris une autre tournure. Mais, à ce moment, Hitler ne s’intéresse pas prioritairement à Stalingrad : il cherche encore sa bataille d’anéantissement sur le Don inférieur. En revanche, alerté par les services de Gehlen, Halder sait que les Soviétiques ont l’intention de défendre Stalingrad. Dès lors, le renforcement de la 6e Armée devient chez lui une obsession. Mais il n’obtiendra rien dans l’immédiat. La progression de Paulus s’effectue donc lentement et par à coups, laissant aux Soviétiques le temps de rameuter des réserves.

Stalingrad mis en état de défense.

Staline est fébrile, la STAVKA, inquiète. Le Front du Sud-Ouest en retraite a cessé d’être une force coordonnée. Ses unités fuient au-delà du Don par tous les ponts disponibles, à la nage s’il le faut. Stalingrad est sans défense aucune. À la grande surprise de la direction soviétique, la Wehrmacht ne fonce pas vers Moscou sitôt l’engagement de Voronej terminé. À peine remis de son étonnement, il lui faut également constater que les Panzers ne filent pas non plus vers Stalingrad, l’articulation majeure

de tout le front sud de l'Armée rouge. À ce moment, la ville était sans défense.

Le 12 juillet, la directive N° 170495 de la STAVKA prend les premières mesures pour remédier à cette faiblesse et profiter du répit ainsi accordé par l'ennemi. Elle crée un Front de Stalingrad, confié à Timochenko, flanqué de Khrouchtchev (Commissaire politique) et de Bodin (chef d'état-major). La nouvelle entité reçoit aussitôt trois Armées de réserve : les 62e (commandée par Kolpakchi), 63e (Kouznetsov) et 64e (général Gordov, Tchouikov commandant par intérim). Cet agrégat s'augmente encore des restes du Front du Sud-Ouest, dissous le 20 juillet : les 38e, 28e et 21e Armées amènent avec elles les restes épuisés et battus de 22 Divisions qui viennent de retraiter sur 400 kilomètres. Les cadres des 28e et 38e sont envoyés à l'arrière pour prendre en mains les 4e et 1re Armées de tanks équipées de T.34 flambant neufs ; la troupe, elle, sert de renforts aux 62e et 64e Armées. Au total, le 20 juillet, le Front de Stalingrad aligne 187 000 hommes, 7 900 canons et mortiers de tous calibres, 360 chars et le support des 200 avions de la 8e Armée aérienne{150}.

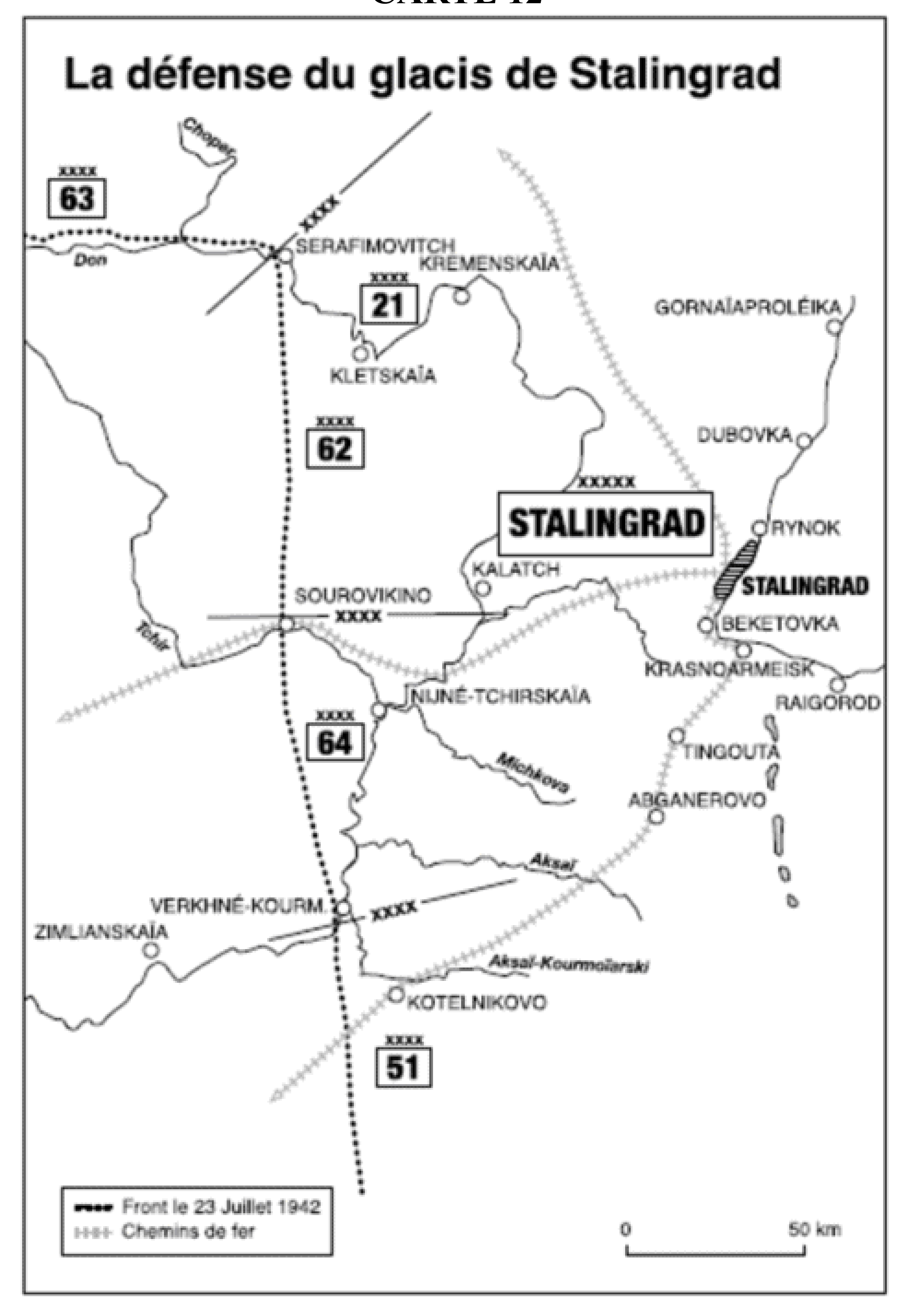
Stalingrad est placée sur le pied de guerre le 19 juillet par le Comité de défense de la ville, qui prend des mesures d'urgence. Tous les hommes de 18 à 50 ans sont formés en milices. Les moissons sont rentrées en hâte, le bétail transporté au-delà de la Volga. Près de 200 000 civils – vieillards, femmes, jeunes filles – sont réquisitionnés pour élever des défenses avancées. Sur le modèle de celui mis en œuvre devant Moscou en octobre 1941, le plan de fortifications est ambitieux. Il comprend pas moins de quatre lignes concentriques de tranchées, de bunkers semi-enterrés, de fossés antichars, emplacements d'artillerie, champs de mines. La première ligne, dite « O », longue de 350 km, part de la Volga à hauteur de Gorna Proleika, traverse l'isthme Don-Volga, longe le grand coude du Don par la rive gauche puis la vallée de la Michkova, court enfin à travers la steppe *via* Abganerovo et Tingouta, pour rejoindre la Volga au sud de Stalingrad, à Raigorod. La quatrième ligne, la « G », serpente à travers la banlieue ouest de Stalingrad *(carte 12)*.

Mais ces lignes de défense, élevées trop tardivement, ne seront achevées qu'à 50 % quand les hommes de Paulus les aborderont. Il n'y a pas assez de troupes pour les garnir et, dans la steppe, pas d'obstacle sur quoi s'appuyer. Elles ne serviront pas à grand-chose, sauf au sud-est, sur la ligne de collines

qui court de la gare d'Abganerovo à Krasnoarmeisk. Dans cette zone, les Panzers de Hoth se casseront les dents à la fin août.

Le Front de Stalingrad, d'abord confié à Timochenko, est donné à Gordov le 21 juillet, avec Nikichev comme chef d'état-major. Il présente alors une certaine cohérence, à défaut d'une vraie solidité. Au moins met-il Stalingrad à l'abri d'un coup de main de la 6e Armée, qui vient juste de se remettre en branle. La 63e Armée est laissée sur la rive nord du Don, entre Pavlovsk et Serafimovitch, la 21e est à sa gauche, autour de Kletskaïa, les 62e et 64e barrent la grande boucle du Don.

CARTE 12



La défense du glacis de Stalingrad
Choper
XXXX
63
XXXX
SERAFIMOVITCH
Don
KREMENSKAÏA
XXXX
21
GORNAÏAPROLÉIKA
KLETSKAÏA
XXXX
62
DUBOVKA
XXXXX
STALINGRAD
RYNOK
KALATCH
STALINGRAD
SOUROVIKINO
XXXX
Tchir
BEKETOVKA
KRASNOARMEISK
RAIGOROD
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
XXXX
64
TINGOUTA
Michkova
ABGANEROVO
Aksaï
VERKHNÉ-KOURM.
XXXX
ZIMLIANSKAÏA
Aksaï-Kourmoïarski
KOTELNIKOVO
XXXX
51
Front le 23 Juillet 1942
Chemins de fer
0
50 km

Il est intéressant de noter que les réserves préparées pour la défense de Moscou sont lâchées non pas pour défendre le Caucase mais pour tenir Stalingrad. C'est bien sûr et d'abord à cause de la moindre distance. Mais, par ailleurs, la STAVKA est certaine que, dans les montagnes du Caucase, la Wehrmacht n'ira pas loin, vaincue par le relief, la distance et l'hiver précoce. En revanche, Stalingrad, offerte au débouché du charodrome du Don, semble une proie facile.

Dans l'immédiat, il faut regrouper les forces. Car les Armées de réserve affectées à la défense de la ville sont stationnées sur une zone immense, éparpillées de Vologda à Kazan, Tambov et Toula. Vassili Tchouikov est installé dans la petite ville d'Arsenyevo, au sud-est de Toula. En tant que commandant par intérim de la 64e Armée, il surveille l'entraînement de ses divisions de fusiliers dispersées dans toute la région. Le 10 juillet, ordre lui est donné de rassembler son Armée « sur le Don ». Arrivé le 16 juillet à Stalingrad, il reçoit du chef d'état-major du Front un ordre si vague que Tchouikov en déduit

« que le Q.G du Front possède à l'évidence des informations extrêmement limitées sur l'ennemi{151}. »

Les contacts avec les Armées voisines sont très difficiles, voire inexistants. Les quatre Divisions d'infanterie de Tchouikov commencent à descendre des trains le 17 juillet, après 8 jours de voyage. Les derniers convois n'arrivent que le 23. Toutes débarquent au-delà de la Volga. À marches forcées, elles parcourent 200 à 250 kilomètres à pied – en six jours –, sous l'œil intéressé des Focke-Wulf de reconnaissance qui tournoient dans le ciel sans opposition. Les premiers éléments arrivent sur leur position, la rivière Aksaï, morts de fatigue, le 23 juillet. Les colonnes sont mélangées, les traînards, les égarés, innombrables. Les échelons arrière, les magasins d'Armée, sont demeurés à Toula.

Tchouikov donne l'exemple de sa 229e Division d'infanterie, officiellement incluse dans l'ordre de bataille le 24 juillet : en réalité, elle ne compte que 5 bataillons et 2 batteries d'artillerie. Le reste, soit 60 % des forces, est encore au-delà du Don, alors que les Allemands, eux, sont déjà là. La 64e Armée, comme la 62e, bâtie à la hâte, présente des lacunes énormes. Le matériel antichar est insuffisant, il n'y a pas de radios, les effectifs sont incomplets (61 600 hommes pour une dotation théorique de 98 000{152}). Aux 62e, 63e et 64e armées réunies, John Erickson{153}

accorde quatre canons antiaériens… Les hommes ne trouvent sur place aucun aménagement, ni eau, ni vivres. Et il va falloir affronter les Panzers à découvert, par 38 degrés de chaleur, avec peu de moyens lourds. Au moins, les chars rencontreront-ils une opposition. Seraient-ils arrivés sur l'Aksaï le 20 juillet, qu'il ne leur aurait fallu que 24 heures de route à allure réglementaire pour être à la gare sud de Stalingrad…

Gordov attribue la mission la plus périlleuse aux 62e et 64e Armées : se tenir à l'ouest du Don avec ordre d'empêcher à tout prix les Allemands d'approcher du fleuve. Ce dernier n'est pas un obstacle de première catégorie. Selon Eremenko,

« La largeur du Don varie de 140 à 400 mètres, sa profondeur de 2 à 15 mètres. La vitesse du courant est faible. La rive droite du Don commande la rive gauche, ce qui présentait pour l'ennemi un avantage appréciable. En certains endroits, la hauteur des berges atteint plus de 100 mètres, et donne des vues sur la rive gauche du Don jusqu'à 25 kilomètres. La rive gauche, très sablonneuse, est complètement découverte ; elle descend vers le fleuve en pente douce et, pour toutes ces raisons, est difficile à défendre. De plus, pendant la période d'été, de nombreux gués se forment sur le Don et facilitent le passage. »

Kolpatchki, le patron de la 62e, reçoit l'ordre de placer ses six divisions, dont 5 n'ont jamais vu le feu, de Serafimovitch, centre d'élevage de chevaux cosaques sur le Don, à Sourovikino, à 120 kilomètres de là ! La 64e prend ensuite le relais de Sourovikino, sur le Tchir, à Verkhné Kourmoïarskaïa (90 kilomètres). La 63e est envoyée au nord sécuriser la jonction avec le Front de Voronej, et la 21e placée entre la 63e et la 62e. La 51e prend position au sud de la 64e, en surveillance de l'énorme déchirure apparue entre le Front de Stalingrad et celui du Nord-Caucase. Vassilevski est envoyé par la STAVKA pour superviser le montage hâtif de cet immense meccano. Il arrive au moment où Paulus commence à déchirer les deux Armées laissées sur la rive ouest du Don, les 62e et 64e Armées.

La lente marche de la 6e Armée vers le Don

Le 9 juillet, la 6e Armée atteint Rossoh. Le puissant 40e *Panzerkorps* avec ses trois Divisions blindées lui est enlevé pour être lancé vers la bouche du Donetz, à la recherche du « grand encerclement ». La 6e Armée doit donc continuer seule, vers l'est, avec ses trois Corps d'infanterie (8e,

17e et 29e), soit 9 Divisions dépourvues de moyens de transport modernes, et le seul 14e *Panzerkorps* du général von Wietersheim (16e Pz, 3e et 60e motorisées) alloué le 18 juillet par Hitler. Mais ces éléments rapides sont eux-mêmes cloués sur place, réservoirs à sec : tout le carburant disponible{154} a été alloué au 40e *Panzerkorps*. L'Armée se traîne donc à petite vitesse vers l'est.

Devant ces fantassins, artilleurs et *Panzertruppen* qui ont déjà parcouru 200 kilomètres en combattant s'étend un immense espace steppique écrasé de chaleur : la boucle du Don. Mesurée entre la rivière Kalitva et les bords du fleuve, cette courbe s'inscrit dans un triangle grossièrement équilatéral de 270 km de côté. La course sinueuse du Don vers le sud-est s'infléchit brutalement vers le sud-ouest à Katchalinskaïa. À ce point, le fleuve n'est plus qu'à une soixantaine de kilomètres de la Volga qui, elle aussi, dessine un coude à peu près symétrique de celui de son voisin occidental. Il en résulte un isthme interfluvial en forme de sablier, qui sert de glacis à la ville de Stalingrad. Le caporal Hans S., du 546e régiment de la 389e I.D, décrit dans une lettre{155} du 7 août les difficultés de la marche vers le Don :

« Il y a deux jours, nous avons atteint une plaine immense. Pas un village, pas un buisson, pas un arbre et, pire, pas d'eau. Pas un nuage dans le ciel, et les rayons du soleil nous frappent sans pitié dans nos trous. À cause de la rapidité de notre avance et de la faible densité de la population, les rations sont très limitées. Nous, les *Landsers,* ne recevons qu'une demi-tranche de pain par jour. Les deux derniers jours nous n'avons rien eu d'autre que les trois quarts d'un bidon de soupe. Mais le pire, c'est de s'arranger avec la soif en ce mois d'août torride. Nous guettons la roulante une centaine de fois par jour et attendons heure après heure pour voir si du café n'arrive pas pour nous mouiller la langue. La bâche nous donne un peu d'ombre mais il fait aussi atrocement chaud là-dessous parce que nous avons dû la fixer très bas pour empêcher l'ennemi de la repérer ».

Ce n'est que le 18 juillet que la 6e Armée, enfin ravitaillée en essence, reprend une marche vigoureuse vers l'est. La veille ont eu lieu les premières escarmouches entre avant-gardes sur la rivière Tchir, signalant, pour l'historiographie soviétique, le début « officiel » de la bataille de Stalingrad. Le 19, la 6e Armée est renforcée par un Corps Panzer (le 24e, prêté par Hoth) et un Corps d'infanterie (le 51e, commandé par von Seydlitz-Kurbach). Paulus dispose alors de 18 Divisions, soit 250 000 hommes, 7

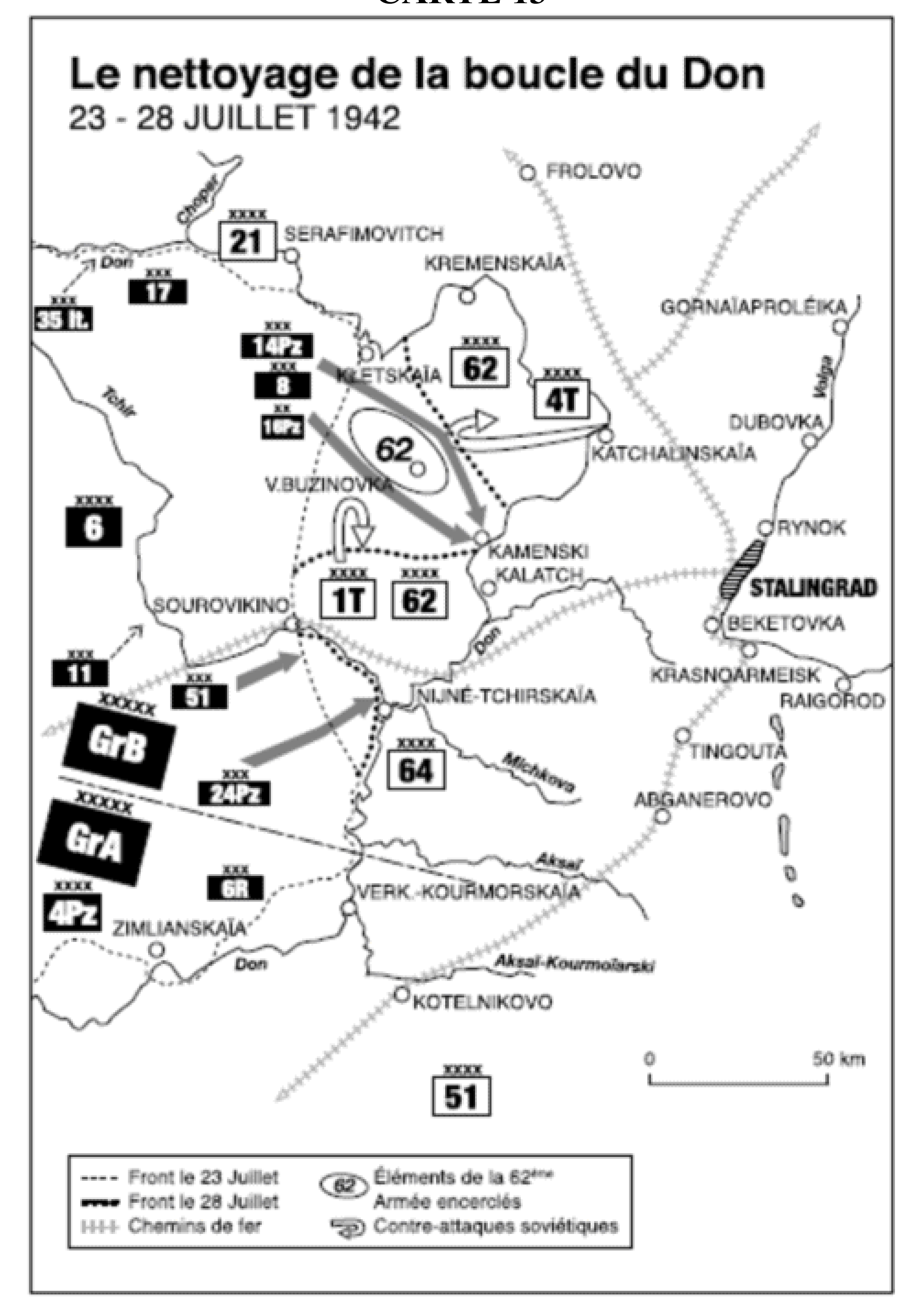
500 canons et mortiers, 740 chars, le tout appuyé par les 600 avions du 4e *Fliegerkorps*. C'est la plus puissante Armée dont dispose alors la Wehrmacht.

Le « nettoyage » de la boucle du Don *(carte 13)*

Le 21 juillet, Paulus soumet à l'OKH les grandes lignes de son plan. Rien de très original, encore et toujours le double enveloppement : deux forces longent le Don, l'une au nord, l'autre au sud, qui se réunissent au creux du coude, à Kalatch, encerclant ainsi la totalité de la 62e Armée et le gros de la 64e. Dans la foulée, une tête de pont sera constituée sur la rive orientale du Don, par où une pointe blindée s'enfoncera vers Stalingrad, à 60 kilomètres de là.

En face, Kolpakchi a mal estimé les intentions de son adversaire. Il a mis deux divisions (147e et 181e) au centre, de part et d'autre de la grande voie ferrée Morozovsk-Stalingrad, où il attend le choc principal. Plus une autre placée en arrière (184e) avec trois bataillons de chars, dix régiments d'artillerie des réserves de la STAVKA, un régiment de katiouchas et quatre régiments d'élèves-officiers. Il confie son flanc nord à la seule 33e Division de la Garde appuyée le long du fleuve par deux régiments de la 192e Division. Au sud, la 196e Division fait le lien avec les unités de la 64e Armée.

CARTE 13



Le nettoyage de la boucle du Don
23 - 28 JUILLET 1942
FROLOVO
Choper
21
SERAFIMOVITCH
KREMENSKAÏA
Don
17
35 It.
GORNAÏAPROLÉIKA
14Pz
62
8
KLETSKAÏA
4T
Volga
Tchir
16Pz
DUBOVKA
62
KATCHALINSKAÏA
V.BUZINOVKA
6
RYNOK
KAMENSKI
KALATCH
STALINGRAD
1T
62
SOUROVIKINO
BEKETOVKA
Don
11
KRASNOARMEISK
51
RAIGOROD
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
GrB
TINGOUTA
64
Michkova
24Pz
ABGANEROVO
GrA
Aksaï
6R
VERK.-KOURMORSKAÏA
4Pz
ZIMLIANSKAÏA
Don
Aksaï-Kourmoïarski
KOTELNIKOVO
0
50 km
51
Front le 23 Juillet
Front le 28 Juillet
Chemins de fer
Éléments de la 62ème Armée encerclés
Contre-attaques soviétiques

La pince nord de Paulus, qui suit le Don en direction de Kletskaïa où elle arrive le 22 juillet, comprend le 14e *Panzerkorps* (1 Division Panzer, 2 motorisées), qui ouvre la marche, et le 8e Corps (3 Divisions d'infanterie, général Walther Heitz). Le 23 juillet, le Corps Panzer, appuyée par une puissante aviation, écrase les deux malheureux régiments qui forment l'aile droite de Kolpakchi : les rapports de puissance de feu sont de l'ordre de 1 à 15 ! En deux heures, les 3 000 défenseurs sont tués, prisonniers ou en fuite. Kolpakchi doit engager ses réserves dans la nuit. Mais la disproportion des forces reste du même ordre, et tout craque le lendemain. Les 3e et 60e Divisions motorisées allemandes culbutent les unités en cours d'installation et foncent jusqu'à Kaminski, sur le Don, à vingt kilomètres au nord de Kalatch. La 62e Armée est coupée en deux et Stalingrad, à 60 kilomètres, n'est plus protégée que par les 300 mètres de largeur du fleuve.

Dans le même temps, la 16e Panzer, appuyée par la 113e I.D, enfonce la 33e Division de la Garde et atteint aussi le fleuve. Dans la nasse ainsi formée, les 184e et 192e divisions, deux régiments de la 33e Garde, la 40e brigade blindée, trois régiments d'artillerie et les 4 régiments d'élèves-officiers. Tout est écrasé en 48 heures par l'action conjointe de la Luftwaffe, des Panzers et de l'artillerie ; quinze mille prisonniers marchent bientôt vers l'ouest, plus de 5 000 cadavres sont jetés dans les fosses communes. Mais Kolpatchki a gagné un peu de temps pour arc-bouter ce qui reste de son Armée autour d'une tête de pont centrée sur Kalatch. Le 25 juillet, le 8e Corps rapporte à Paulus que le quart nord-est de la boucle du Don est « nettoyé », à l'exception des têtes de ponts soviétiques à Sérafimovitch et Kremenskaïa, dont il est convenu qu'elles seront liquidées plus tard.

La seconde pince de Paulus progresse au sud. Composée du nombreux 51e Corps (5 Divisions d'infanterie) et du 24e *Panzerkorps* (1 div. Panzer, 1 div. motorisée, 1 I.D), elle s'en prend à la maigre 64e Armée. Cette formation, trop étirée, est positionnée à cheval sur le Don, une partie faisant face à l'ouest, l'autre au sud. Tchouikov a placé deux Divisions d'infanterie (229e et 214e), sa brigade blindée et la 154e Brigade d'infanterie de marine à droite entre Sourovikino, sur le Tchir, et Souvorovski, sur le Don. La 29e Division garde le centre, appuyée à Verkhné Kourmoïarskaïa. À gauche, échelonnés le long des rivières Michkova et Aksaï, une brigade d'infanterie de marine (66e), une autre brigade blindée (137e) et quatre régiments d'élèves-officiers. Dans ses mémoires, Tchouïkov ne reconnaît pas la

paternité de ce dispositif ordonné, selon lui, par le général Gordov{156}, nouveau commandant de la 64e Armée, dont il trace ce portait peu flatteur :

« Ses cheveux grisonnaient, il avait des yeux gris fatigués qui paraissaient ne rien voir, et dont le regard glacé semblait dire : ne me dites rien de la situation, je sais tout, et je ne peux rien y faire si c'est ainsi qu'en a décidé le destin{157}. »

Le 25 juillet, les assauts allemands se concentrent sur le confluent du Tchir et du Don, autour du grand pont de Nijne-Tchirskaïa. C'est le baptême du feu pour Tchouikov. Ses hommes tiennent 36 heures. Mais, le 26, en fin d'après-midi, une panique éclate sur les arrières, toujours au même cri « *Tanki ! Tanki !* », et se communique aux premières lignes. Vingt mille hommes terrorisés, des centaines de canons et de véhicules se précipitent vers le pont sur le Don pour gagner la rive gauche. Sur ces masses compactes, les bombes de 250 kilos des STUKAS font mouche à tout coup. Le pont saute, laissant la 214e Division et deux brigades de marine isolées sur la rive occidentale. Tchouikov réagit agressivement en faisant venir sa réserve dans la tête de pont, la 112e division du colonel Sologub, qui passe avec 10 chars KV-1 sur un pont de chemin de fer. Aussitôt, cette unité qui deviendra célèbre à Stalingrad contre-attaque le flanc des Allemands et rétablit in extremis la situation. Les Panzers s'arrêtent. Tchouikov ne le sait pas mais la 112e n'est pas la cause première de cette pause miraculeuse : les tanks allemands n'ont plus une goutte d'essence.

En effet, au nord, face à la 62e Armée, le 14e *Panzerkorps*, et, au sud, le 24e *Panzerkorps,* contre la 64e Armée, ne progressent plus, réservoirs à sec et casiers à munitions vides. L'infanterie ne peut avancer seule sous le feu soviétique. Le 29, Hitler offre une scène à Halder à qui il reproche en termes grossiers cet état de choses. Mais le responsable est Hitler lui-même. C'est bien en effet la directive N° 45 du 23 juillet qui fait sentir ses effets : la moitié des colonnes de camions, et donc des approvisionnements, de la 6e Armée est détournée vers le Caucase. Aussi Paulus doit-il se mettre en position défensive autour de la principale tête de pont conservée par les soviétiques entre Kamenski et le confluent avec le Tchir. Cette hernie de 60 kilomètres de large, tenue par la 62e Armée soviétique et des éléments de la 64e, doit servir de base de départ à une contre-attaque décidée par Vassilevski, acceptée à contrecœur par Staline.

Deuxième contre-attaque manquée par Vassilevski

L'envoyé de la STAVKA voit bien que les Allemands piétinent, sans savoir pourquoi. Il monte très rapidement une affaire destinée à les empêcher d'arriver à Kalatch, véritable verrou de Stalingrad. Il fait passer dans la tête de pont tenue par les restes de la 62e Armée (où Lopatine remplace Kolpakchi jugé insuffisament pugnace), la 1re Armée de tanks du général Moskalenko. Constituée avec deux Corps blindés (13e et 28e) et une Division d'infanterie (131e) appuyée par une brigade de chars, cette grande unité aura à se frayer un chemin vers Verkhne Buzinovka, au nord-ouest, et aller donner la main à la 21e Armée (général Danilov) sortie de ses têtes de ponts de Serafimovitch et Kletskaïa. Le 8e Corps et le 14e Corps Panzer seraient ainsi encerclés. Pour empêcher ces forces de contre-attaquer, Vassilevski prévoit de les tronçonner en faisant passer le Don, à Katchalinskaïa, à la 4e Armée de tanks du général Kriouchenkine (22e et 23e Corps blindés, 18e Division de fusiliers, une brigade de chars), qui aura, elle aussi, à attaquer en direction de Verkhne Buzinovka.

L'opération, fort complexe pour une Armée rouge dont la coordination n'est pas encore le point fort, doit démarrer le 27 juillet avec 550 chars. Ajoutons que les 1re et 4e Armées de tanks sont en cours de formation à partir des restes battus du Front du Sud-Ouest : elles manquent de tout, notamment d'artillerie, de munitions, de radios et le sous-encadrement est dramatique. Leur emploi à ce moment est un pur expédient. De plus, Vassilevski pêche contre le précepte de concentration des efforts en décalant les deux attaques de 48 heures l'une par rapport à l'autre. Sans doute est-ce un effet de la hâte et des exhortations rageuses de Staline à tenter quelque chose pour sauver Stalingrad.

La concentration des unités s'opère très mal, sous de violents bombardements de la Luftwaffe. Encore une fois, la suprématie aérienne des Allemands fait sentir son poids écrasant, malgré les efforts suicidaires de la 8e Armée aérienne de Khryukine. Des dizaines de chars et de batteries sont détruits avant d'être engagés, des unités et des quartiers généraux dispersés, des dépôts détruits. L'infanterie ne paraît pas, un Corps blindé de Kriouchenkine ne parvient même pas à passer le Don. Lancés à l'assaut par paquets, les T-34, KV et T-60 sont massacrés par les STUKAS, dont les Soviétiques comptabilisent 1 000 sorties. Les survivants se jettent courageusement sur les défenses du 14e *Panzerkorps*, un instant ébranlé.

Mais Vassilevski doit vite se rendre à l'évidence devant les centaines de carcasses de chars à l'étoile rouge qui parsèment la steppe : sa contre-attaque est un échec total et les « Armées de tanks » modèle 1942 ne peuvent en aucun cas rivaliser avec les *Panzerdivisionen*.

Excédé, Staline réagira au début d'août avec sa paranoïa coutumière :

> « Nos forces blindées souffrent fréquemment de lourdes pertes, plus en raison d'incidents mécaniques que du combat. Par exemple, au Front de Stalingrad, en six jours, douze de nos brigades blindées ont perdu 326 de leurs 400 chars. Dont 260 pour pannes mécaniques. Beaucoup de chars sont abandonnés sur le champ de bataille. (…). Étant donné qu'une telle proportion de pannes est improbable, la STAVKA y voit un sabotage masqué dû à certains éléments parmi les équipages qui tentent d'exploiter de petits problèmes mécaniques pour éviter la bataille{158}. »

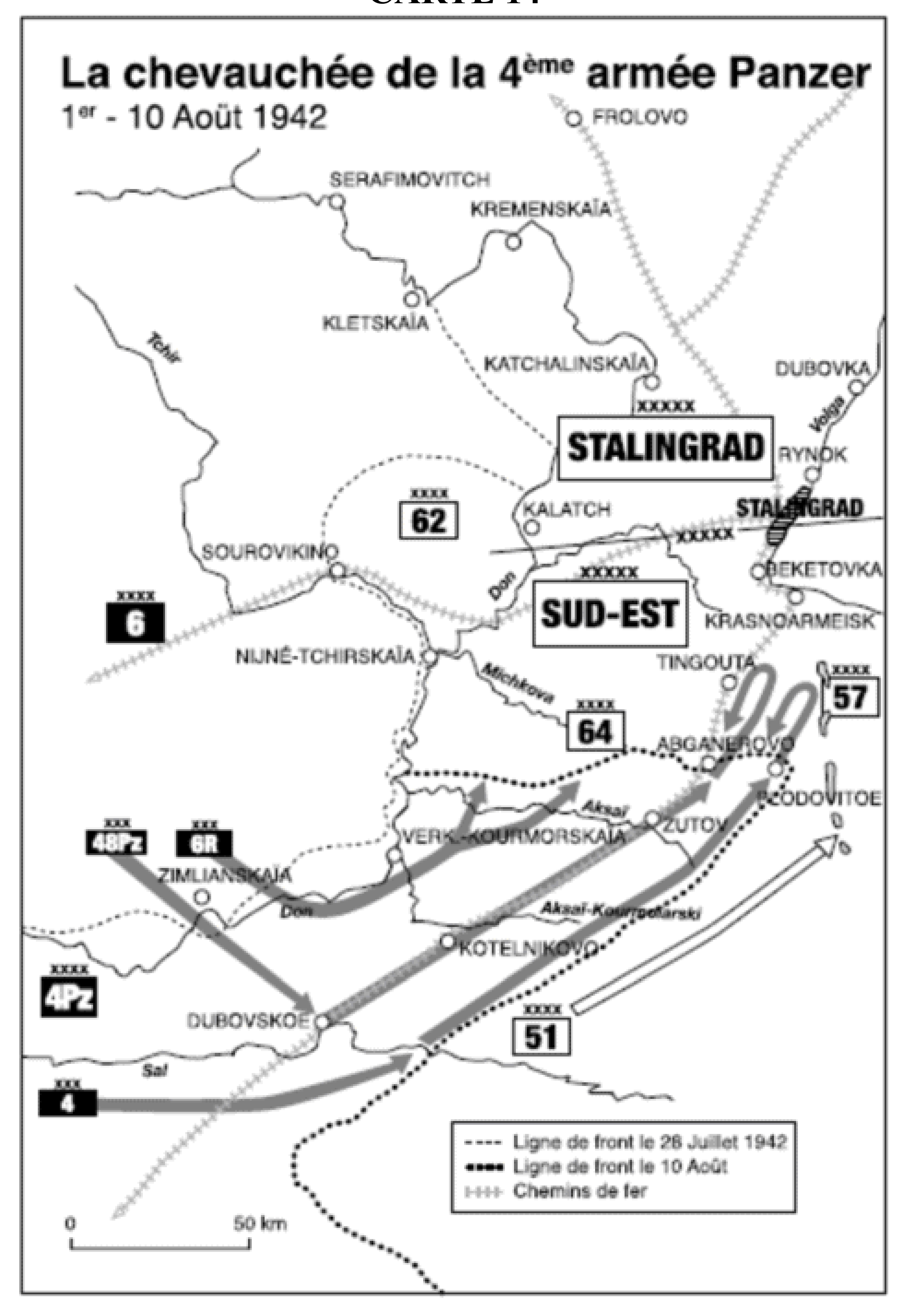
Au sud, dans le secteur de la 51e Armée, surgit alors une autre menace, inattendue et gravissime : la réorientation de la 4e Armée Panzer tout entière vers Stalingrad.

2. La 4e Armée Panzer à la rescousse *(carte 14)*

La chevauchée de Hoth

Le 31 juillet se tient au Q.G du Führer, à Vinnitsa, une très importante conférence. En présence de Halder et de Jodl, qui plaident en ce sens depuis une semaine, Hitler révise sa directive 45. Selon lui, la coupure de la liaison ferrée entre Stalingrad et le Caucase a « réduit en morceaux » l'ennemi au sud du Don, auquel « aucun renforcement digne de ce nom » ne peut plus parvenir de l'intérieur de l'Union soviétique. Aussi, le *Schwerpunkt* de l'offensive allemande est-il encore une fois déplacé.

CARTE 14



La chevauchée de la 4ème armée Panzer
1er - 10 Août 1942
FROLOVO
SERAFIMOVITCH
KREMENSKAÏA
KLETSKAÏA
Tchir
KATCHALINSKAÏA
DUBOVKA
XXXXX
STALINGRAD
Volga
RYNOK
XXXX
62
KALATCH
STALINGRAD
XXXXX
SOUROVIKINO
BEKETOVKA
XXXXX
SUD-EST
Don
KRASNOARMEISK
XXXX
6
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
TINGOUTA
XXXX
57
Michkova
XXXX
64
ABGANEROVO
PLODOVITOE
Aksaï
ZUTOV
XXX
48Pz
XXX
6R
VERK-KOURMORSKAÏA
ZIMLIANSKAÏA
Don
Aksaï-Kourmolarski
KOTELNIKOVO
XXXX
4Pz
DUBOVSKOE
XXXX
51
Sal
XXX
4
Ligne de front le 28 Juillet 1942
Ligne de front le 10 Août
Chemins de fer
0
50 km

Cette fois, il est enlevé au Groupe A et repositionné sur le groupe B, devant Stalingrad. En conséquence, la 4e Armée Panzer (48e *Panzerkorps*, 4e Corps, 6e Corps roumain) est transférée au groupe B{159}. En partie seulement, puisque le 40e *Panzerkorps* reste avec le groupe A et la Division d'élite *Gross Deutschland* est mise en attente de transport vers l'Europe de l'ouest, dans la perspective d'un débarquement allié. Hitler affaiblit donc la poussée vers le Caucase pour renforcer celle vers Stalingrad, mais il ne prend que des demi-mesures. Les allers-retours auront fait perdre beaucoup de temps et de carburant à la 4e Armée Panzer du général Hoth. Mais enfin, la voici en route vers Stalingrad, « la clé du Caucase », comme l'a affirmé Jodl le 20 juillet. La rocade est audacieuse. Au lieu de laisser la 6e Armée s'user en une attaque frontale et solitaire contre Stalingrad, Hitler prend à revers les défenses soviétiques par le sud, menaçant tout le dispositif du Front de Stalingrad et la ville elle-même.

De la rivière Sal, un affluent du Don d'où s'élance la 4e Armée Panzer, à Stalingrad, il y a, à vol d'oiseau, 200 kilomètres. Les forces de Hoth, qui ont déjà 650 kilomètres dans les roues et les chenilles, n'ont en face d'elles que la faible 51e Armée, éparpillée entre Sal et Aksai. Mais le mouvement en avant est aussitôt ralenti par le manque de carburant et de munitions. Les priorités sont d'abord à la poussée vers le Caucase, puis à la 6e Armée, et en troisième rang seulement, aux forces de Hoth. Des détachements précurseurs sont envoyés en solo le long de la grande voie ferrée Salsk-Stalingrad. Ce mouvement est couvert à gauche par le 6e Corps roumain, à droite par le 4e Corps d'infanterie.

Par une chaleur étouffante, le 31 juillet, les pointes du 48e *Panzerkorps* refoulent sans peine les Divisions de la 51e Armée (général Kolo-miec). Le 2, elles capturent plusieurs trains de troupes en cours de débarquement à Kotelnikovo (208e Division sibérienne), un important centre ferroviaire à 125 kilomètres de Stalingrad. Dans une steppe absolument rase, sous les assauts de la Luftwaffe, les fantassins soviétiques n'ont rien à quoi accrocher leur défense. La seule ligne possible, la rivière Aksaï, est atteinte par Hoth le 3 août à Zutov. Conscient du danger mortel qu'encourent ses Armées encore à l'ouest du Don, Gordov fait avancer des éléments de la 64e Armée (général Choumilov) pour barrer la route à Hoth. L'énergique Tchouikov, second de Choumilov, est envoyé sur l'Aksaï pour y improviser une ligne de défense. Rassemblant tout ce qui retraite, y compris une

brigade de marins et deux régiments de katiouchas, appelant à lui les divisions sibériennes qui descendent de train sous les bombes dans les gares d'Abganerovo et de Tingouta, Tchouikov parvient à retenir les Germano-Roumains durant une semaine.

Les combats d'Abganerovo

En réalité, Tchouikov n'a devant lui que des forces de couverture. Délaissant la position de la rivière Aksaï, les gros de Hoth – 48e *Panzerkorps* (14e et 24e Panzers, 29e motorisée) commandé par le général Veiel, 4e Corps d'infanterie (3 Divisions sous von Schwedler{160}) et 6e Corps roumain (4 Divisions d'infanterie) – marchent en effet vers le nord-est. Elles suivent d'abord la grande voie ferrée Salsk-Stalingrad puis s'en écartent franchement en direction du nord-est. Leurs objectifs sont deux faubourgs méridionaux de Stalingrad, sis en bord de Volga sur une position élevée (150 m au-dessus du fleuve) : Krasnoarmeysk et Beketovka. Excellents observatoires d'artillerie, terminus de la voie terrestre vers Astrakhan, ces deux localités sont, selon Doerr, « la pierre angulaire sud de la défense de Stalingrad ».

Le 3 août, Staline coupe en deux le Front de Stalingrad. La moitié nord conserve ce nom et son chef, Gordov ; la moitié sud, baptisée Front du Sud-Est, revient au général Eremenko. La limite entre les deux entités suit une ligne droite tirée de Kalatch, sur le Don, à l'embouchure de la rivière Tsaritsa, dans les quartiers sud de Stalingrad. Deux chefs, deux états-majors, pour défendre une même ville : Eremenko doute de la rationalité de cette décision du chef suprême. Mais, dans l'immédiat, il lui faut arrêter Hoth.

Le 4 août, il est sur place ; le 5, il installe son QG dans une école des faubourgs sud de Stalingrad, son état-major provenant de la 1re Armée de tanks. Il faut tout improviser alors que, le 6, des combats très violents se déroulent autour de la gare d'Abganerovo, atteinte par les Panzers. Le 9, Staline l'informe qu'il doit prendre aussi la responsabilité du Front de Stalingrad, Gordov devenant son adjoint ; la garnison de la ville passe aux ordres du général du NKVD Saraïev.

Le seul atout d'Eremenko sont les sept divisions sibériennes{161} de réserves lâchées le 16 juillet par la STAVKA pour sauver Stalingrad. Ce sont elles qu'il envoie au feu, au fur et à mesure de leur arrivée. Ainsi

renforcées, les 57e et 64e Armées contre-attaquent avec énergie, obligeant le 48e *Panzerkorps* à passer sur la défensive le 10 août. Le 18, Hoth croit percer, atteignant la gare de Tingouta, à 50 kilomètres de Stalingrad, et à 70 kilomètres de la 6e Armée de Paulus. Une nouvelle contre-attaque le contraint à reculer jusqu'à Abganerovo. L'absence du 8e *Fliegerkorps*, occupé au nord, se fait lourdement sentir. Le 25, une tentative s'enlise dans les défenses soviétiques autour de la gare de Toundoutovo. T-34 de la 1re Armée de tanks, miliciens, fantassins de la 64e Armée, s'arc-boutent sur une petite chaîne de collines, seules hauteurs de la steppe. Malgré de furieux assauts, la 24e Panzer (cédée par Paulus à Hoth, le 5 août) échoue devant un lacis de bunkers de terre et de rondins, de mines et de barbelés, la seule portion des fortifications de Stalingrad qui ait servi à quelque chose. Le terrain parsemé de ravins, de marais, de lacs salés, est peu propice à la manœuvre. Le colonel Riebel, patron du régiment blindé est tué, de même que von Lengerke, du 21e d'infanterie. Soulagé au sud, Eremenko porte alors son attention vers le nord. Provisoirement, donc, la pince sud qui doit se fermer sur Stalingrad est bloquée.

La destruction de la 62e Armée *(carte 15)*

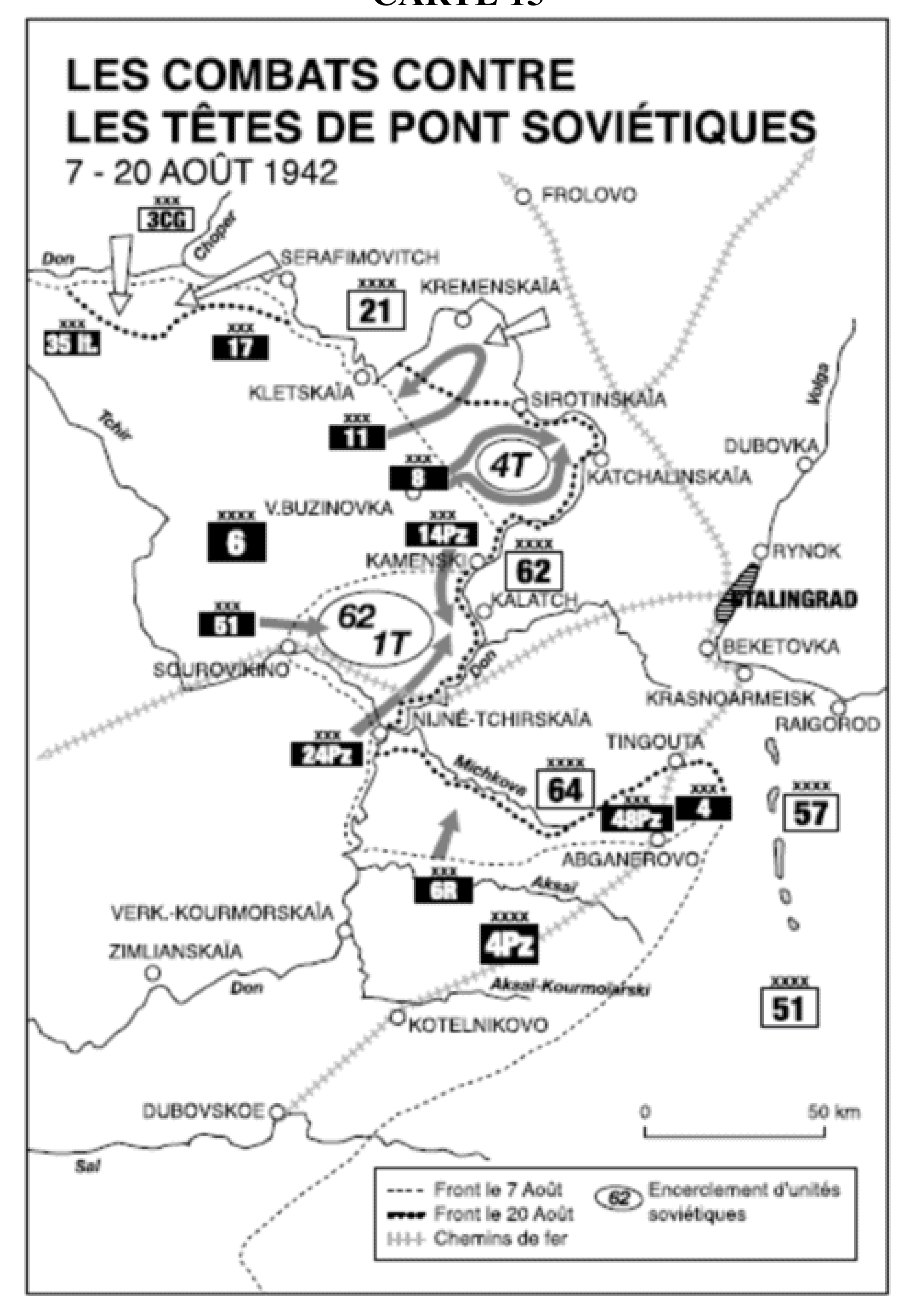
En revanche, pour les Soviétiques, les choses se gâtent dans la boucle du Don. Un coup de téléphone de von Weichs, le chef du Groupe d'Armée B, à Hitler, parvient à débloquer les munitions et le carburant nécessaires à la 6e Armée. Von Richthofen libère 3 000 tonnes à bord de ses appareils pour transporter caisses et fûts ; il cède aussi la 9e Division de FLAK avec sa centaine de terribles tubes de 88 mm et met à disposition toutes les colonnes de transport automobile de la 4e *Luftflotte*{162}. Ces centaines de camions supplémentaires ne sont pas de trop pour couvrir les 350 kilomètres qui séparent les Divisions de la 6e Armée de la tête de ligne de Stalino. L'OKH adjoint à Paulus un nouveau Corps, le 11e, à deux Divisions d'infanterie. Une attaque est montée contre la tête de pont tenue par la 62e Armée autour de Kalatch. Classique, elle consiste à pincer la hernie simultanément par le nord et par le sud.

Depuis l'échec de la contre-offensive des 1re et 4e Armées de tanks, Lopatine voit en noir l'avenir de sa 62e Armée. Ou bien l'on contre-attaque pour chasser les Allemands de leur position sur le Don, d'où ils menacent la 62e d'encerclement. Ou bien l'on évacue la rive occidentale du fleuve.

Lopatine se prononce pour la seconde solution, Gordov, pour la première. L'affaire, improvisée avec les Corps blindés fantômatiques de la 4e Armée de tanks, échoue d'autant plus vite qu'elle donne pile sur les forces de Paulus quelques heures avant qu'elles ne s'élancent.

Le 7 août, Paulus frappe Lopatine de deux coups de massue sur les flancs de son Armée. Le 24e *Panzerkorps*, emmené par la 24e *Panzerdivision*, administre le depuis le déclenchement du plan *Blau* ; c'est aussi la dernière. Depuis le 23 juillet, la 6e Armée a capturé 57 000 hommes, détruit 1 000 chars, 750 canons et 650 avions. À ce prix très élevé, les Soviétiques ont réussi à s'accrocher près de trois semaines dans la boucle du Don.premier, du sud vers le nord ; le 14e *Panzerkorps* (16e Panzer, 3e et 60e Divisions de *Panzergrenadiere*{163}) donne le second, du nord vers le sud. Soutenues massivement par le 8e *Fliegerkorps*, les deux pointes se rejoignent dans la nuit du 7 au 8 au sud-ouest de Kalatch. La plus grosse partie de la 62e Armée et de la 1re Armée de tanks sont encerclées dans une poche de 6 kilomètres de diamètre et détruites le lendemain au cours de combats extrêmement violents. Une tentative de dégagement par la 112e Division soviétique entraîne la mort de son commandant, le colonel Sologub. Huit Divisions de fusiliers et 5 régiments d'artillerie sont anéantis. C'est la première bataille d'encerclement menée à bien

CARTE 15



LES COMBATS CONTRE
LES TÊTES DE PONT SOVIÉTIQUES
7 - 20 AOÛT 1942
3CG
Choper
Don
SERAFIMOVITCH
21
KREMENSKAÏA
FROLOVO
35 It.
17
KLETSKAÏA
SIROTINSKAÏA
Tchir
11
Volga
DUBOVKA
8
4T
KATCHALINSKAÏA
6
V.BUZINOVKA
14Pz
62
RYNOK
KAMENSKI
KALATCH
STALINGRAD
51
62
1T
BEKETOVKA
SOUROVIKINO
Don
KRASNOARMEISK
RAIGOROD
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
24Pz
TINGOUTA
Michkova
64
48Pz
4
57
ABGANEROVO
6R
Aksaï
VERK.-KOURMORSKAÏA
4Pz
ZIMLIANSKAÏA
Don
Aksaï-Kourmoiarski
51
KOTELNIKOVO
DUBOVSKOE
0
50 km
Sal
Front le 7 Août
Front le 20 Août
Chemins de fer
62
Encerclement d'unités soviétiques

Le colonel Alexander Utvenko commande la 33e Division de la Garde, placée à droite de la 62e Armée. Il vit le « nettoyage » de la boucle du Don par la 6e Armée allemande. Son récit, conservé aux archives du musée du Panorama de la bataille de Stalingrad{164}, montre l'ampleur des pertes encaissées par les Soviétiques. La division est coupée de ses arrières le 24 juillet par la 16e Panzer. Au lieu de repasser le Don comme les unités voisines, Utvenko choisit de s'arcbouter. Il fait donner sa maigre réserve, 17 chars T-60. Trois jours plus tard lui parvient l'ordre de retraite : la division a déjà perdu 50 % de ses 6 000 hommes. Les survivants percent vers le Don : 300 tués. Un nouvel encerclement coûte un millier d'hommes, prisonniers compris, dont certains sont abattus par leurs propres camarades. Plusieurs officiers se font sauter la cervelle. Son dernier canon détruit, Utvenko et une vingtaine de ses soldats se jettent dans un marais proche du fleuve. Sous un soleil accablant, entouré par l'ennemi, la petite troupe vit de graines de tournesols et monte des embuscades pour s'emparer de bidons d'eau. Elle passe le Don à la nage dans la nuit du 14 août. Huit hommes se noient. Le 25 août, après incorporation de tous les isolés, Utvenko fait l'appel : la 33e Division de la garde compte 160 survivants…

Après le succès tactique qui lui permet de border le Don sur 100 kilomètres, Paulus reçoit l'ordre de réduire la dernière tête de pont soviétique à l'ouest du fleuve. Dans un espace de 60 kilomètres de large sur 10 à 30 de profondeur, face au bourg de Sirotinskaïa, se sont en effet réfugiés les restes de la 4e Armée de tanks, que flanquent des unités de la 21e Armée. L'assaut débute le 15 août par un terrible bombardement du 8e *Fliegerkorps*. Les 14e et 24e *Panzerkorps* parviennent à couper la tête de pont en deux et à encercler, au sud, une partie de la 4e Armée de tanks, prenant 12 800 prisonniers. En revanche, dans la partie nord de la tête de pont, autour de Kremenskaïa, les Allemands échouent devant la défense tenace de cinq Divisions de la 21e Armée. Des contre-attaques rageuses obligent même les unités du 11e Corps à reculer. Les Allemands notent la présence de nombreuses batteries de katiouchas. Cette épine dans son flanc inquiète Paulus.

À 90 kilomètres de là, vers l'ouest, un autre incident viendra alimenter cette inquiétude. Dans la nuit du 19 au 20 août, des forces russes assez faibles franchissent le Don entre Serafimovitch et le confluent Don-Choper, à la soudure entre les Italiens et le 17e Corps allemand. La Division

italienne *Sforcesca* lâche pied et recule de 20 kilomètres ; sa voisine, la *Celere,* est malmenée. Paulus envoie aussitôt sur place le général Blumentritt, Premier Quartier-maître général de l'OKH, qui se trouve là par hasard. L'objectif de Paulus est de lui faire prendre conscience du problème aigu de la protection du flanc nord en voie de constant étirement puis de rapporter les faits au Q.G de Vinnitsa. Sur le terrain, le commandement italien reprend confiance assez vite et jette dans la mêlée deux régiments de cavalerie, *Savoia* et *Novara*, qui parviennent à gagner du temps. Deux Divisions d'infanterie allemandes et la 22e *Panzerdivision,* arrivent en pompiers pour aveugler la brèche puis contre-attaquer, mais les Russes massent aussi du monde. Finalement, malgré de lourdes pertes, les GermanoItaliens ne parviennent pas à renverser le statu quo. Les Soviétiques disposent maintenant de DEUX têtes de pont potentiellement dangereuses : l'une autour de Kremenskaïa, dans la petite boucle du Don, l'autre à l'ouest de Serafimovitch.

À l'évidence, le commandement soviétique veut se donner un peu de liberté opérationnelle en conservant un pied sur la rive droite du Don. Le résultat de cette affaire n'arrange pas Paulus : il doit laisser face à cette hernie résiduelle la 376e Division, la 100e Division de chasseurs et de forts éléments de la 22e Panzer. Comme il doit aussi restituer la 24e Panzer et la 297e Division d'infanterie à la 4e Armée Panzer de Hoth qui piétine devant Abganerovo, Paulus ne dispose plus que d'une seule Panzer, de deux motorisées et de quatre Divisions d'infanterie pour réaliser la partie la plus délicate de son plan : la traversée du Don et la ruée vers la Volga.

Cette traversée, tentée et réussie le 23 août, nous fait entrer de plein pied dans la bataille pour Stalingrad.

V. 23 août 1942 : la mort d'une ville

Le 19 août, Hitler s'entretient en privé avec Goebbels. Il entend raser complètement Stalingrad et affirme sa certitude que la ville tombera en huit jours : pour lui, les Russes sont finis. Selon son habitude, le Führer module son opinion en fonction de son auditoire. Trois jours auparavant, en effet, il a eu devant Keitel et Jodl une prémonition, qui fait douter de la solidité de son optimisme. Il exprime alors sa crainte

> « que Staline puisse répéter l'attaque russe standard de 1920, à savoir une attaque par-dessus le Don à Serafimovitch et en amont, en direction générale de

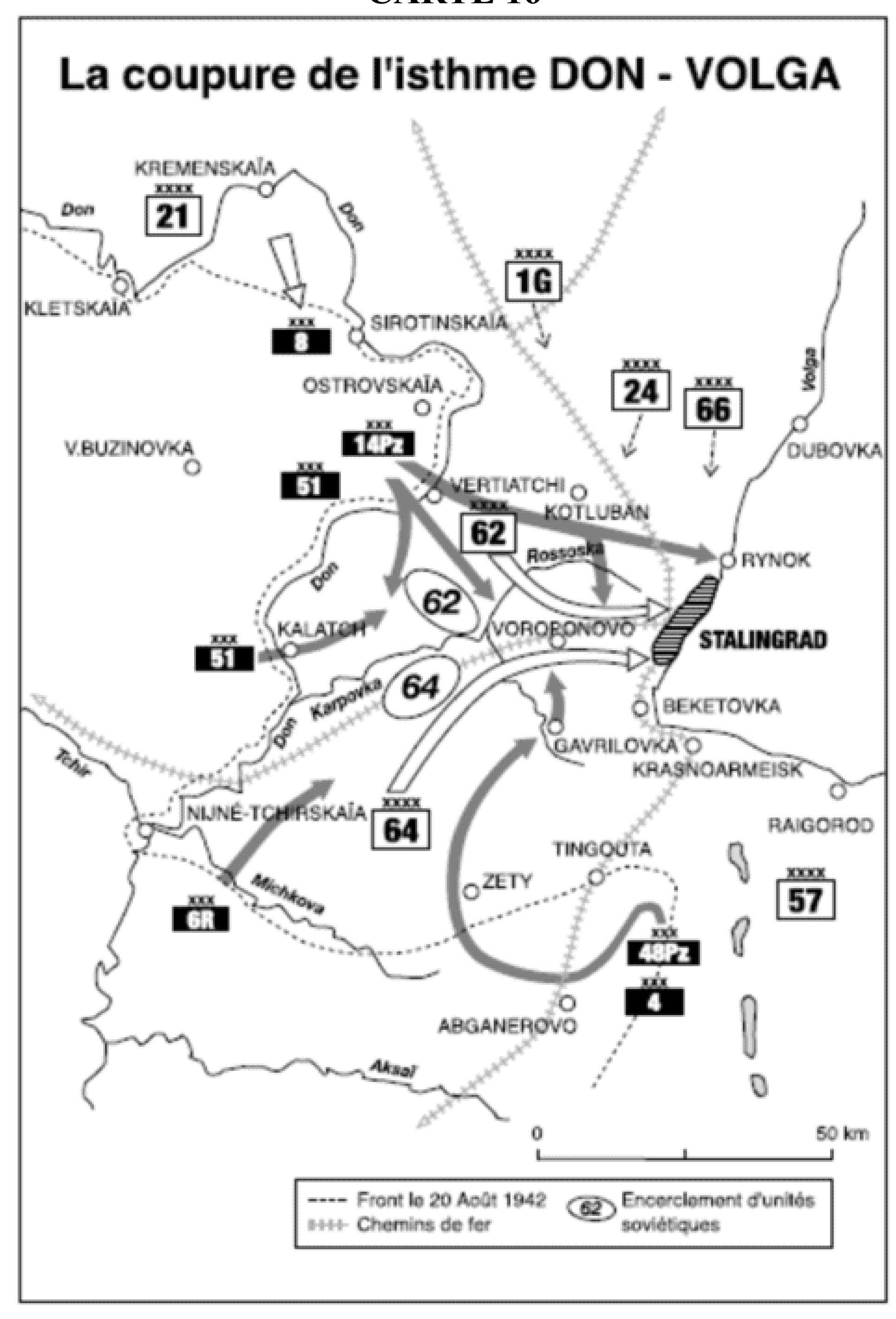
Rostov{165}. »

***1. La percée au nord** (carte 16)*

Le raid de la 16e *Panzerdivision*

Paulus a fait connaître le 16 août son plan pour neutraliser Stalingrad. Il est simple, joue sur la vitesse et l'effet de surprise, et dépend beaucoup de l'appui massif de la Luftwaffe. L'attaque, manquée, du 15 août contre Sirotinskaïa a accumulé dans le coin nord-est de la boucle du Don l'essentiel des forces disponibles. Le 51e Corps et le 14e *Panzerkorps* (général von Wietersheim) sont en effet massés entre Ostrovskaïa et Kalatch, avec un S*chwerpunkt* à Vertiatchi. Les blindés doivent, sitôt le Don franchi, parcourir d'une traite les 60 kilomètres de l'isthme entre Don et Volga. Progressant dans un étroit couloir entre la rivière Rossoska, petit affluent du Don, et les (modestes) hauteurs de la crête 137, n'ayant ni rivière ni ravin à sauter, les Panzers marcheront plein est, c'est-à-dire droit devant eux, pour atteindre la Volga aux lisières de Rynok, un faubourg au nord de Stalingrad.

CARTE 16



La coupure de l'isthme DON - VOLGA
KREMENSKAÏA
21
Don
Don
KLETSKAÏA
8
SIROTINSKAÏA
1G
OSTROVSKAÏA
24
66
Volga
DUBOVKA
V.BUZINOVKA
14Pz
51
VERTIATCHI
KOTLUBAN
62
Rossoska
RYNOK
Don
62
KALATCH
VOROPONOVO
STALINGRAD
51
64
Karpovka
Don
BEKETOVKA
Tchir
GAVRILOVKA
KRASNOARMEISK
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
64
RAIGOROD
TINGOUTA
ZETY
57
Michkova
6R
48Pz
4
ABGANEROVO
Aksaï
0
50 km
Front le 20 Août 1942
Chemins de fer
Encerclement d'unités soviétiques

Après guerre, ce plan sera reproché à Paulus, notamment par Hans Doerr[166] : pourquoi être allé se fourrer dans un étroit goulet au nord de la ville ? Cette percée ne pouvait rien résoudre par elle-même. Pourquoi ne pas avoir cherché à encercler les 80 000 hommes des 62e[167] et 64e Armées, qui forment alors toute la défense de Stalingrad ? Une fois le cercle fermé, il aurait suffi de dépêcher quelques éléments rapides directement au cœur de la ville, de façon à se saisir des embarcadères, couper les lignes d'approvisionnement et rendre impossible toute défense.

Paulus n'a pas répondu à la polémique. Mais il faut remarquer qu'il n'a pas suffisamment de troupes pour tenter, seul, l'encerclement ; et celles dont il dispose, notamment l'infanterie, sont dans un état de fatigue préoccupant : elles ont parcouru 500 kilomètres à pied, souvent en se battant, dans les sept dernières semaines. Dans ces conditions, la seule façon de monter un enveloppement en avant de Stalingrad est de compter sur la 4e Armée Panzer de Hoth. Paulus le spécifie bien dans son plan du 16 août : tandis que le 14e *Panzerkorps* marche à la Volga, le 51e, lui, fonce, *via* le pont de Kalatch tombé presque intact, vers le centre de la ville où, espère-t-on, la 4e Armée Panzer sera au rendez-vous. Pouvait-on faire sans enveloppement, c'est-à-dire sans Hoth, en frappant un coup direct au centre ? Une option très risquée car les chars du 14e *Panzerkorps* risquaient de s'enferrer dans des combats de rues, alors que de puissantes forces soviétiques étaient identifiées au nord.

Le 21 août à l'aube, l'infanterie traverse le Don sur des canots d'assaut et conquiert sans mal une tête de pont sur la rive orientale. La 98e Division est chassée du petit village de pêcheurs de Vertiatchi : comment résister alors que la rive opposée domine tout du haut de ses 75 mètres ? Son chef, le général Barinov, est grièvement blessé. Aussitôt, le génie allemand monte deux ponts de bateaux lourds de part et d'autre de Vertiatchi, tandis que la limite de la poche est repoussée jusqu'à une ligne de crêtes située à 5 kilomètres à l'est. Dans cet espace, Paulus entasse ses troupes d'assaut pour le grand bond jusqu'à la Volga. La première ligne de défense de Stalingrad vient d'être crevée. Curieusement, alors que Paulus dévoile ainsi ses intentions, ni Eremenko ni Vassilevski, qui se trouve pourtant au Q.G de la 62e Armée, ne renforcent la malheureuse 98e Division qui entend monter de l'ouest, jour et nuit, les bruits de moteurs et les cliquetis des chenilles. Ils se contentent d'engager quelques escadrilles de bombardiers, qui échouent à

détruire les ponts, malgré des attaques suicidaires qui rappellent celles qui eurent lieu sur la Meuse de Sedan un certain 14 mai.

Le dimanche 23 août à 4 h 30 du matin, les chars de la 16e *Panzerdivision*, commandée par le général Hube, franchissent le fleuve. Ils sont couverts à leur gauche par la 3e Division d'infanterie motorisée, à leur droite par la 60e. Hube marche sans s'occuper de ses flancs, ses chars disposés en un rateau de 1 500 mètres de largeur. Devant lui, le 8e *Fliegerkorps* du général Fiebig déploie en permanence un tapis d'explosifs qui réduit en bouillie les batteries d'artillerie servies par des civils, souvent des femmes. Bilan de la journée : 1 600 sorties et 1 000 tonnes de bombes, plus de 50 points d'appui soviétiques détruits. À 16 heures, Hube touche la Volga à 1 kilomètre au nord de Rynok. Face à lui, au bas d'une énorme falaise de 100 mètres, les eaux sombres de la Volga, large à cet endroit de 2 kilomètres.

Pour Eremenko, le coup est terrible : les quatre lignes de défense de la ville viennent d'être percées. Les Allemands ont parcouru 55 kilomètres sans difficultés. Dans la ville, les gens ont l'air totalement surpris. À tel point qu'une compagnie de Panzers suivra quelque temps un tramway bondé de civils qui descend en ferraillant vers le centre-ville. À droite de la 16e Panzer, s'étalent à perte de vue les cheminées de Stalingrad. D'un coup, les sirènes des usines se déchaînent : les Soviétiques viennent de réaliser ce qu'il leur arrive. Déjà, l'usine de tracteurs Djerzinsky reçoit les premiers obus. Paulus se frotte les mains : la ligne de chemin de fer Stalingrad-Toula par Elets est coupée. Stalingrad est déjà à moitié isolée du monde extérieur.

Le raid de terreur de la Luftwaffe

Ce 23 août, à partir de 16 h 00, le 8e *Fliegerkorps* est mobilisé pour une autre mission, analogue à celles que la Luftwaffe a déjà accomplies à Varsovie, Rotterdam, Amiens, Coventry. Tous les appareils disponibles – environ 600 – sont chargés de bombes explosives et/ou incendiaires et reprennent l'air vers 17 h 30. À 18 h 00, les premières vagues sont au-dessus de Stalingrad. Il fait chaud, la ville est sèche comme de l'amadou après deux mois sans pluie. Une heure plus tard, Stalingrad brûle d'un bout à l'autre. Le général Eremenko, commandant le Front de Stalingrad, et Nikita Khrouchtchev, son commissaire politique, regardent la ville de leur P.C :

« Sans arrêt, ici et là, (…) se soulevaient les panaches des explosions de bombes. Du secteur des réservoirs (de carburant, ndla), d'énormes colonnes de flammes s'élevaient dans le ciel et retombaient au sol en mer de feu. Les torrents brûlant de pétrole et d'essence se déversaient vers la Volga ; la surface du fleuve brûlait ; brûlaient aussi les bateaux dans le port ; l'asphalte des rues et des trottoirs fumait en dégageant une âcre odeur ; les poteaux télégraphiques s'enflammaient comme des allumettes. (…) Beaucoup d'immeubles s'effondrèrent ; les squelettes monstrueux de certains autres fumaient terriblement. (…) Toute la terre de Stalingrad se hérissa et se noircit. Il semblait qu'un terrible ouragan se fut engouffré dans la ville, l'eût enlevée dans les airs et eut éparpillé sur les places et les rues les débris des immeubles. L'air était brûlant, âcre, amer. Il devenait difficile de respirer{168}. »

Les raids continuent encore durant deux jours sur tout le centre, et sans interruption jusqu'au 6 septembre dans le quartier des usines. La fabrique de canons Barricades reçoit à elle seule 150 bombes explosives et plus de 2 500 incendiaires{169} Selon son habitude, von Richthofen va se rendre compte par lui-même du résultat :

« la cité était détruite ; il n'y avait plus de cibles dignes d'être attaquées{170} »,

notera-t-il dans son journal. Les vieux quartiers en bois du quart sud-ouest de la ville ont disparu ; des immeubles à 4 et 5 étages du centre ne subsistent que les structures de métal ou de béton ; les gares et le centre administratif, particulièrement visés, ne sont plus qu'un chaos de décombres. Les Soviétiques estiment les pertes civiles à 40 000 tués. Chiffre énorme si on le rapporte au tonnage de bombes déversé, et, pour cette raison, rejeté par beaucoup d'historiens. Mais d'autres éléments ne le rendent pas si extravagant. Les civils n'ont pas encore été évacués ; Staline l'a interdit, et la résolution 404a du Comité de Défense de la ville, qui l'organisera, ne sera votée que le 25 août, le jour où l'état de siège est proclamé, la ville soumise à la loi martiale. Dans les rues, les parcs, des dizaines de milliers de réfugiés vivent à la belle étoile. Il y a peu d'abris, peu de DCA (la Luftwaffe ne perdra que 3 appareils), pas d'eau, la grande canalisation ayant explosé dès le début du raid. Enfin, une grande partie des faubourgs et de la ville ancienne sont bâtis en bois.

Quoi qu'il en soit du nombre des victimes, le chaos est total. Il n'y a plus moyen de téléphoner ni de circuler. Des dizaines de milliers de femmes et d'enfants affolés, commotionnés, brûlés, se pressent en cohue devant les embarcadères de la Volga. Avec l'énergie du désespoir, ils s'accrochent à

tout ce qui flotte, barges, ferrys, barques de promenade, planches, bidons et tentent une traversée suicidaire sous les mitraillages incessants des Messerschmitts.

Comme le reconnaît Eremenko :

> « dans la ville, il n'y avait presque pas de troupes{171}. »

À ce moment-là, un coup de main allemand aurait encore pu réussir. À ce moment-là aussi, Stalingrad a déjà perdu son importance économique (ses usines) et stratégique (la coupure de la Volga et de la voie ferrée nord-sud). En revanche, pour les deux camps, à compter de ce dimanche 23 août, la valeur symbolique de Stalingrad va croître exponentiellement à la durée de la bataille.

La bataille du couloir

Pour réaliser un coup de main sur la ville, Paulus ne peut plus compter sur Hube. L'avance surprise de celui-ci le laisse complètement isolé. Entre sa Division et les deux motorisées qui l'escortent, il y a un trou de 10 kilomètres. Entre le 14e *Panzerkorps* dans son ensemble, et les unités d'infanterie qui suivent à pied, 10 kilomètres de plus. Dès la nuit du 23 août, Staline, qui enrage littéralement contre ses généraux, a expédié par radio ses ordres à Eremenko :

> « L'ennemi a rompu notre front avec des forces insignifiantes. Vous avez assez d'hommes à votre disposition pour le détruire. Rassemblez les avions des deux Fronts et jetez-les contre l'ennemi. Mobilisez un train blindé et utilisez-le le long de la voie circulaire qui entoure Stalingrad. Faites jouer à fond les écrans de fumée pour égarer l'ennemi. Jetez des unités dans la trouée nuit et jour. Utilisez l'artillerie et les katiouchas à votre disposition. Le plus important est de ne pas céder à la panique, ne vous effrayez pas des poussées ennemies et gardez foi en notre succès. J. Staline. »

Le 24 août, Lopatine, commandant la 62e, se rend compte de la position aventurée du 14e *Panzerkorps* et propose de le couper de ses bases. Staline, ravi, demande à Eremenko d'aider au maximum. Jour après jour, celui-ci jette les unités de la 62e Armée, pourtant exsangue, et tout ce qu'il a sous la main, sur le flanc droit de Hube. Les civils de 18 à 50 ans sont affublés d'un brassard blanc, d'un fusil et d'une ceinture de cartouches ou se retrouvent à servir mitrailleuses et mortiers ; un bataillon est hâtivement constitué avec des marins de la flotille fluviale ; deux régiments de la 10e Division du NKVD accourent avec, sur leurs talons, deux bataillons d'élèves officiers.

Au-delà du Don, depuis la tête de pont de Kremenskaïa, les Divisions de la 21e Armée attaquent sans répit le 8e Corps d'infanterie, cherchant un encerclement encore plus important. Au nord, le général Glazkov fait marcher sa 35e Division de la Garde depuis Kotluban littéralement au son du canon. En tentant de prendre le village de Borodski, un de ses jeunes capitaines, Reuben Ibarruri (le fils de la Passionaria), est tué. Glazkov n'insiste pas, contourne l'obstacle et réussit à prendre la colline 137,2, où il fera peu après sa jonction avec la 87e Division : le couloir de Hube est dorénavant sous le feu de ses mortiers et de ses mitrailleuses.

Dès le 24, Hube, cerné, doit être ravitaillé par parachutages ; son unité est sauvée de l'asphyxie par la mobilisation de neuf *Staffeln* de transport aérien (environ une centaine d'appareils) et d'un groupe de planeurs qui font pleuvoir essence, vivres et munitions. Mais ses hommes sont incapables d'entrer dans Rynok ou dans le faubourg voisin de Spartanovka d'où provient un feu d'enfer. Des T-34, à peine sortis d'usine, sans peinture ni parfois d'équipement optique, se ruent en avant dans des charges suicidaires. Les pertes allemandes sont lourdes, celles des Soviétiques, bien pires. Inquiet d'une destruction de la 16e Panzer, von Wietersheim{172}, le chef de Corps, demande d'urgence par radio l'abandon de la position sur la Volga et le retour au Don.

Paulus refuse{173}. Il ramène peu à peu vers l'est des Divisions d'infanterie tirées des 8e et 51e Corps pour tenter de recoller à Hube, ainsi que les 3e et 60e motorisées. Il n'aurait pu réussir sans l'engagement total du 8e *Fliegerkorps* qui tient l'air tout le jour, interdisant aux Soviétiques toute manœuvre d'envergure. Les chars des 4e, 16e et 28e Corps blindés soviétiques sont ainsi sévèrement punis par les STUKAS. La 35e Division de la Garde attaque à cinq reprises la 3e motorisée qui perd 250 hommes ; canons antichars de 57 mm, mortiers, fusils antichars de 14, cocktails molotov, détruisent camions, side-cars et matériels blindés. Horripilé par la quasi immobilisation des troupes allemandes, von Richthofen se répand en invectives contre l'Armée de terre auprès de Goering et de Jeschonnek :

« le moral de Paulus est nettement mauvais (…). L'Armée manque de nerfs et le commandement a des faiblesses.{174} »

En réalité, la 6e Armée manque simplement de monde et la troupe est très fatiguée après des semaines de combats rendus encore plus pénibles par la pénurie alimentaire. Pourtant, le 30 août, les Allemands notent une

brusque décrue des attaques soviétiques. Le moral semble baisser ; le nombre des déserteurs augmente ; chose rare, des équipages se rendent avec leurs chars. Paulus en profite pour pousser l'infanterie et délivrer les Panzers de Hube{175} encerclés. Si l'étreinte des unités d'Eremenko se desserre, c'est aussi qu'à nouveau, pour elles, le danger vient du sud, où un nouvel encerclement se dessine.

Paulus a déjà réussi l'essentiel : ses troupes barrent l'isthme Don-Volga par une bande de 30 kilomètres de large courant du Don à la Volga, solidement tenue sur ses deux faces. La mission principale de la 6e Armée est théoriquement accomplie.

Celle d'Eremenko commence. Le 24 août au soir, ne sachant s'il doit faire évacuer les civils et les usines, il téléphone à Staline, qui répond « d'une voix aigre et âpre » (Erickson) :

> « Je n'ai pas du tout l'intention de discuter de cette question. Mais il devrait être compris que si l'évacuation de l'industrie et le minage des usines commencent, alors ce sera interprété comme une décision d'abandonner Stalingrad. Pour cette raison, le GKO interdit tous préparatifs visant à démolir les installations industrielles ou les évacuer. »

Un mois presque jour pour jour après la chute de Rostov, Staline a tranché : on se battra dans Stalingrad jusqu'au bout et quoi qu'il arrive ; il n'y aura ni retraite ni fuite ni reddition. *Ni Shagu nazad* ! Pas un pas en arrière ! Par ces quelques mots s'engage la plus terrible bataille de toutes les histoires.

2. Hoth et Paulus font leur jonction

Partie de la rivière Sal le 31 juillet, la 4e Armée Panzer piétine presque un mois avant de trouver la porte d'entrée sud vers Stalingrad.

La rocade de Hoth *(carte 16)*

Le 26 août, à midi, Hoth se décide à tenter quelque chose. Tous ses assauts contre le flanc sud d'Eremenko ont échoué. Krasnoarmeisk et la grand-route Stalingrad-Astrakhan sont encore à 15 kilomètres. À l'évidence, ses chars ne sont pas faits pour attaquer des positions fortifiées et le temps presse. Von Richthofen fulmine, Hitler s'énerve, Paulus est coincé au nord, la Luftwaffe signale l'arrivée de nouvelles réserves dans Stalingrad. De nuit, Hoth retire son 48e *Panzerkorps*, (14e et 24e

Panzerdivisionen, 29e motorisée) laissant la place aux fantassins de la 94e Division. Puis il fait reculer ses unités jusqu'à Abganerovo et les lance, de nuit, dans une rocade de 50 kilomètres vers l'ouest. Ce large crochet a pour intention d'envelopper la droite de la 64e Armée soviétique puis de se rabattre brutalement derrière elle, en direction de Stalingrad.

Le 29 août, la 126e division sibérienne, surprise, est rompue à Zety, son chef, le colonel Sorokine, tué les armes à la main. Les Panzers, enfin précédés par les STUKAS de Fiebig, s'engouffrent sur les arrières des Soviétiques. Gavrilovka, sur la rivière Karpovka, est atteinte le 30, Novo Rogatchik, le 31. Paulus n'est plus qu'à 15 kilomètres ! Une opportunité exceptionnelle se présente alors : encercler les 62e et 64e Armées à l'ouest de Stalingrad. Le même jour, un rapport de Richthofen décrit la ville comme dégarnie de défenseurs.

Le 31 août, von Weichs, commandant le Groupe d'Armées B demande à Paulus d'envoyer tout ce qu'il a à la rencontre de Hoth, « sans égard à quoi que ce soit d'autre. » Le plan imaginé par Paulus lui-même est devenu réalisable : saisir les 80 000 hommes d'Eremenko puis lancer une pointe en plein cœur de Stalingrad, le long de la rivière Tsaritsa.

Encore un encerclement manqué

Mais Eremenko prend une décision qui dénote un nouvel état d'esprit dans le commandement soviétique. Voyant le danger, il demande et obtient de la STAVKA un ordre de repli pour ses 80 000 hommes. Il sacrifie sans hésiter l'avant-dernière ligne de défense de Stalingrad, ses bunkers, ses emplacements camouflés, ses lignes de barbelés, de tranchées et de fossés antichars, pour sauver son personnel. Encore plus étonnante, la célérité avec laquelle, après avoir perçu la menace, il prend ses dispositions. Pour une fois, les Allemands sont pris de vitesse. Le contraste est saisissant avec l'irrésolution, le refus de voir les faits, la logorrhée optimiste si typiques des douze mois précédents.

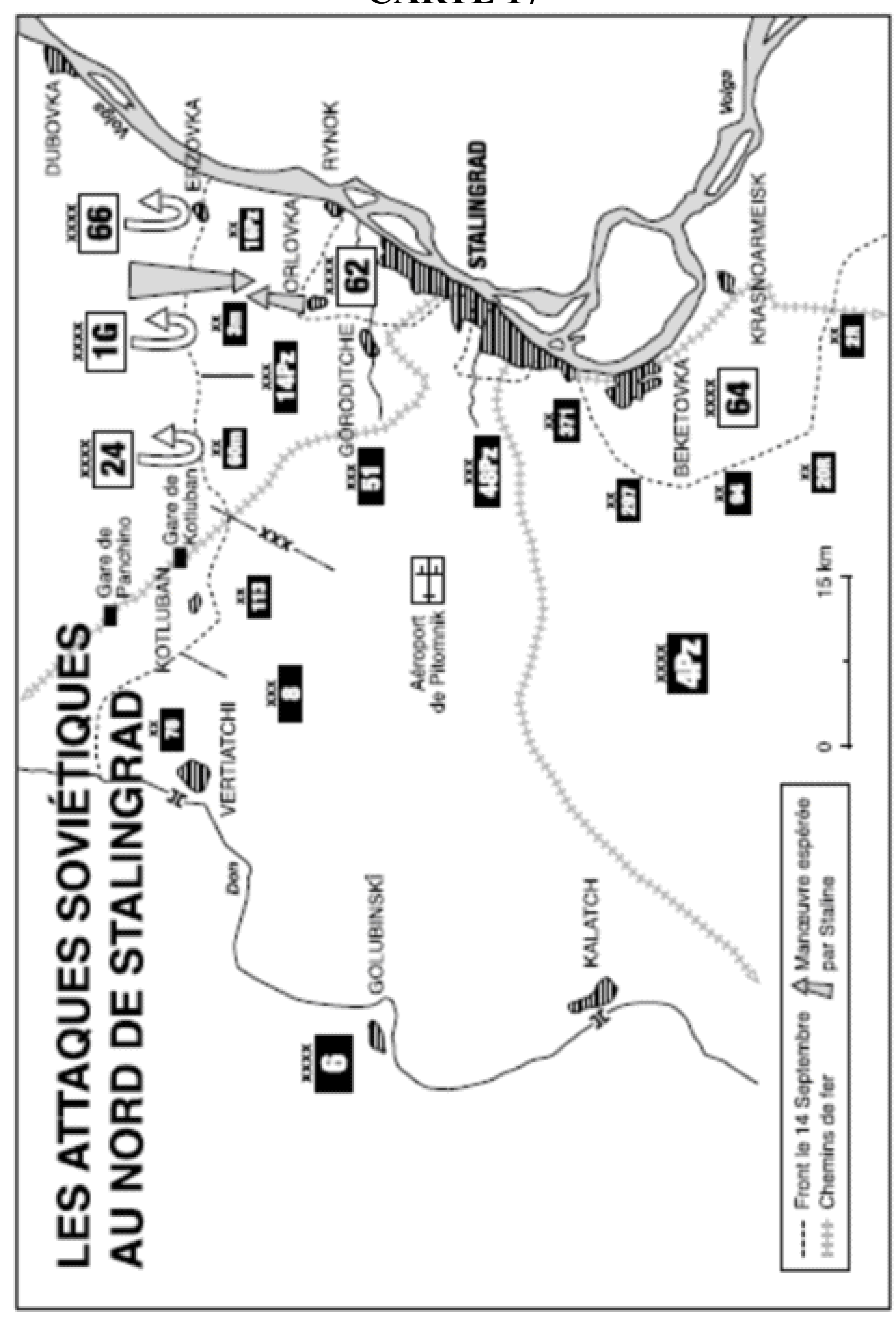
Tenant la brèche ouverte grâce au sacrifice de leurs arrière-gardes, les 62e et 64e Armées parviennent, le 2 septembre, à échapper à l'encerclement et à se replier en désordre dans la ville même. La 35e division de la Garde, qui bloquait la 16e Panzer de Hube au nord, et revenue en hâte vers le sud, se signale par son mordant dans la défense de la gare de Voroponovo. Comme la 64e, sa voisine d'infortune, la 62e Armée laisse tout de même

10 000 prisonniers dans le décrochage. Le général Lopatine, comme son prédécesseur, est limogé au bénéfice de son chef d'état-major, Krylov, nommé à titre temporaire. Krylov établit son PC sur une pente du point culminant de Stalingrad, le Kourgane Mamaïev (cote 102). Eremenko n'a pu lui promettre pour tout renfort que la 42e brigade de fusiliers, qui doit passer bientôt la Volga. Pingrerie étonnante qui s'explique par une décision de la STAVKA : la seule façon de tenir Stalingrad de façon durable est de rompre le corridor qui isole la ville des Armées soviétiques situées au nord. Tous les renforts sont donc dirigés de ce côté-là.

3. Joukov attaque au nord *(carte 17)*

Le 26 août, le général Joukov est nommé commandant suprême adjoint : en matière militaire, il devient second derrière Staline. Celui-ci le mande au Kremlin le lendemain. Il lui fait part de son extrême inquiétude pour Stalingrad. Vassilevski, qui se trouve sur la Volga auprès des Fronts de Stalingrad et du Sud-Est, est rappelé à Moscou. Joukov doit le remplacer et tenter quelque chose pour soulager la pression que la 6e Armée allemande exerce sur la ville. Joukov reçoit pour mission de frapper au plus tôt le flanc nord de Paulus, dans l'isthme entre Don et Volga, et rejoindre la 62e Armée enfermée dans la cité. Pas moins de trois Armées de réserve sont mises à sa disposition pour accomplir la mission : la 1re Garde, la 66e et la 24e. L'ampleur des moyens accordés à Joukov, le choix de ne pas placer une partie de ces unités dans la ville même, laisse penser qu'au Kremlin on juge la ville peu défendable si elle reste isolée, acculée à la Volga.

CARTE 17



LES ATTAQUES SOVIÉTIQUES
AU NORD DE STALINGRAD
DUBOVKA
Volga
ERZOVKA
RYNOK
ORLOVKA
STALINGRAD
GORODITCHE
BEKETOVKA
KRASNOARMEISK
KOTLUBAN
Gare de Panchino
Gare de Kotluban
VERTIATCHI
Don
GOLUBINSKI
KALATCH
Aéroport de Pitomnik
66
1G
24
62
64
51
48Pz
14Pz
8
6
4Pz
0
15 km
Front le 14 Septembre
Chemins de fer
Manœuvre espérée par Staline

La 1re Armée de la Garde (général Moskalenko, venu de la 1re Armée de tanks, dissoute), ex-2e Armée de réserve, a reçu l'ordre le 1er août de quitter ses quartiers de la région de Vologda. Mais les 110 trains qui la transportent ont 1 400 kilomètres à parcourir ! Aussi les débarquements sont-ils encore en cours quand Joukov prend les choses en mains. Staline affirme cependant qu'elle sera en mesure d'attaquer le 2 septembre. Devront l'aider la 24e Armée (Kozlov) et la 66e Armée (Malinovski), dont des éléments sont déjà sur place. La 66e, ex-8e Armée de réserve, a quitté sa zone de stationnement de Saratov le 24 août. La 24e vient de… Gorki *via* Moscou ! Elle est la neuvième Armée de Réserve lâchée par Staline depuis le début de l'opération *Blau*.

Arrivé à Malaïa Ivanovka, où se trouve le Q.G du Front de Stalingrad commandé par Gordov, Joukov déchante vite. Les trois Armées dont lui a parlé Staline sont hors d'état d'attaquer le 2 septembre. Constituées d'une forte proportion de réservistes âgés, elles manquent de personnel, de carburant et surtout de munitions. Devant l'insistance de Staline qui crie à l'abandon de Stalingrad, Joukov se résout à envoyer la 1re Armée de la Garde, seule, dans une offensive suicidaire le 3 septembre.

Sur le papier, la 1re Garde a belle allure : 8 Divisions d'infanterie, 3 Corps blindés (4e, 7e, 16e), 4 régiments d'artillerie et de katiouchas, un régiment de DCA. En réalité, l'urgence est telle que ce 3 septembre, à l'aube, seules deux divisions d'infanterie et deux Corps blindés (16e, très affaibli, 7e) se ruent en avant. La préparation d'artillerie est faible : la moitié des régiments ne sont pas là, il n'y a que quelques dizaines de coups par batterie. Résultat : le 8e Corps d'infanterie et le 14e *Panzerkorps*, appuyés par le 8e *Fliegerkorps*, infligent une dure correction à la 1re Armée de la Garde. La défense a nettement l'avantage du terrain : les ravins, fort nombreux, forment d'excellents abris, tandis que la possession des hauteurs permet aux artilleurs allemands de concentrer un feu précis. Au soir, Moskalenko arrête les frais et compte ses morts. Au moment où il apprend l'échec, Joukov reçoit un télétype menaçant, le 3 septembre à 22 h 30.

> « La situation à Stalingrad empire. L'ennemi est à 3 kilomètres de la ville. Il peut la prendre aujourd'hui ou demain, à moins que les troupes positionnées au nord ne fournissent un appui urgent. Faites attaquer les commandants au nord et au nord-ouest sans délais pour aller au secours des gens de Stalingrad. Aucun retard ne peut être toléré. Un retard en ce moment équivaut à un crime. Jetez tous les

avions pour aider Stalingrad. (…). Accusez réception et rapportez-moi les mesures prises. Staline ».

La malheureuse 1re Armée de la Garde, et des fractions des 24e et 66e Armées, se lancent encore à l'assaut le 5 septembre. À peine les canons commencent-ils à tirer que les Allemands déclenchent leur contre-préparation et désorganisent les échelons avant. Plusieurs Divisions sont jetées sous le feu immédiatement au sortir d'une marche de 50 kilomètres. Au final, des milliers de pertes pour avancer de 4 000 mètres au mieux. Le lendemain, l'attaque est renouvelée. Mais la hâte est telle que les attaques des trois Armées sont désynchronisées. Les piles de cadavres s'ajoutent aux piles de cadavres. L'effort est renouvellé encore durant les 4 jours suivants. Le 10, Joukov constate l'échec et adresse son rapport à Staline. En substance : nous ne pourrons percer parce que l'ennemi est plus fort que nous en artillerie et aviation ; néanmoins nous continuons les assauts, en attendant renforts et munitions. Au positif : la pression allemande sur la 62e Armée s'est réduite pendant une semaine, permettant au moins une retraite ordonnée vers Stalingrad.

4. La ville isolée par le sud

Au petit matin du 3 septembre, Hoth et Paulus font leur jonction à Gontchara. Quelques heures plus tard, le 8e *Fliegerkorps* déclenche un nouveau raid de terreur contre la ville, cette fois pour en faire fuir les défenseurs. En vain. La veille, durant une conférence de situation, Hitler a ordonné que

« dès l'entrée dans la ville, tous les habitants mâles soient éliminés », les femmes déportées car « Stalingrad avec son million d'habitants tous communistes (sic !) est particulièrement dangereuse ».

Le 4 septembre, le 48e *Panzerkorps* (4e Armée Panzer) et le 51e Corps (6e Armée) attaquent en direction du centre-ville. Les combats sont farouches, la progression lente, la dépense en munitions si élevée que les assaillants doivent s'arrêter le 7 septembre. À ce moment-là, les chars de Hoth sont dans la zone des casernes, au sud, à 6 kilomètres de la Volga ; la 71e Division (51e Corps) est à 10 kilomètres du centre administratif ; l'aéroport de Goumrak est tombé. Fébrilement, la population, hommes, femmes, enfants, vieillards, érige des barricades en centre-ville, creuse des fossés antichars en périphérie, le génie pose ses mines, dégage des vues.

Dans les usines, les ouvriers murent certaines issues, en ménagent d’autres. On entraîne des chiens à se précipiter sous les Panzers, une mine à contact sur le dos.

Mais, inexorablement, le 48e *Panzerkorps* avance, écrasant sous son feu les milices et les restes de la 64e Armée. La 35e Division de la garde offre encore une fois une belle résistance mais elle est laminée, réduite à quelques centaines d’hommes, blessés pour la plupart ; son chef, le général Glaskov, est tué juste après avoir demandé en vain un ordre de repli. Le 10 septembre, le 48e *Panzerkorps* atteint la Volga au sud de l’agglomération. La 62e Armée et une partie de la 64e se retrouvent acculées au fleuve, isolées du gros des forces soviétiques à la fois au nord et au sud. La chute de Stalingrad semble alors imminente à tous les observateurs.

TROISIÈME PARTIE

La bataille pour Stalingrad

La meilleure politique à la guerre – déjoue la stratégie de l'ennemi,
Le deuxième meilleure – rompt ses alliances par la diplomatie,
La troisième meilleure – attaque ses armées en campagne,
La pire stratégie – attaque des villes fortifiées.
Sun-Tzu, L'Art de la guerre

CHAPITRE 1

L'objectif et les moyens

Ni par sa population, ni par sa puissance industrielle, Stalingrad ne compte en 1940 parmi les cinq premières villes de l'Union soviétique. Sa position de pivot entre Russie centrale et Caucase en fait cependant un objectif important pour les deux camps. Cependant, en s'avançant vers ses faubourgs, les grands chefs de la Wehrmacht négligent une option qui, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, s'est imposée à toutes les armées modernes : pour contrôler une ville, il n'est nul besoin de posséder physiquement tout l'espace bâti. Surtout lorsque le champ de bataille s'annonce comme l'un des pires qui se puisse concevoir. Sans le savoir, la 6e Armée du général Paulus inaugure une forme d'affrontement inconnue jusque-là : la guerre en milieu urbain.

I. Une ville sur la Volga

1. Un port sur un axe stratégique

Fondée par Ivan le Terrible en 1589 sur un gué de la Volga, Tsaritsyne se voue dès l'origine aux choses du commerce et de la guerre. S'y croisaient les caravanes amenant les richesses du Caucase vers les deux capitales, Moscou (distante de 940 kilomètres) puis Saint-Pétersbourg, et celles qui reliaient l'Asie centrale à l'Ukraine. La présence d'une voie d'eau exceptionnelle – la Volga, premier fleuve d'Europe par la longueur et par le débit – entre pour beaucoup dans ce rôle de plaque tournante des échanges.

La vocation militaire de la ville tenait à sa position géographique en bordure d'une périphérie agitée de l'empire tsariste, et d'une steppe en proie à un banditisme endémique. Là encore, le lien fluvial avec la Russie du centre permettait l'acheminement des renforts vers ce sud indocile, notamment lors de l'écrasement des grandes révoltes paysannes de Stenka Razine (1670) et de Pougatchev (1718-1722). De cette époque, Stalingrad conserve en 1942 des aspects de ville frontière. Les mauvaises isbas, et les

casernes, y sont toujours nombreuses, la population présente tous les types humains de l'ancien empire des tsars comme de l'Union soviétique : Russes, ukrainiens, Tatars, Kazakhs, Géorgiens, Azéris, Tchétchènes, Allemands (déportés en 1941)… Par ses vents, ses chaleurs suffocantes l'été, ses froids terribles l'hiver, ses nuages de poussière, ses troupeaux de chameaux, l'immense steppe alentour est bien présente. Dans l'imaginaire russe, Stalingrad est une sorte de *finis terrae*, plantée au beau milieu d'un monde sans arbres et de terres semi-désertiques. Les Allemands auront la nette impression que l'Asie commence rive gauche, et les défenseurs qu'ils meurent sur le dernier boulevard de la Russie.

L'industrie naît en 1867 avec l'arrivée du chemin de fer, qui plante en plein centre une gare imposante dans le style néoclassique. Désormais reliée à Moscou puis au Donbass, Tsarytsine voit s'élever les cheminées des fabriques, d'abord alimentaires (sucreries, minoteries) et chimiques (usine Lazur). En quelques années, la population passe à 50 000 âmes. En 1898, des capitaux français fondent une grosse unité métallurgique au nord de la ville, la future Octobre rouge. À la veille de la Première Guerre mondiale, la firme anglo-belge Vickers finance une usine de machines outils, rebaptisée Barricades par les Bolcheviks. Tout cela s'allonge sur la rive droite car aucun pont ne franchit le fleuve, trop large à cet endroit. Les usines ont les pieds dans l'eau, plongeant leurs conduites directement dans le fleuve et disposant d'appontements particuliers.

La guerre civile, qui fait de Tsaritsyne un enjeu majeur entre Blancs, appuyés sur leurs bases arrière du Caucase et de Sibérie, et Rouges, repliés sur la « Grande Moscovie », la ruine complètement. La moitié de la population disparaît. Elle recommence à gonfler lorsque la vocation industrielle de la ville est revivifiée par le premier Plan quinquennal (1927-1931). Une nouvelle usine géante est montée au nord des deux précédentes, la Stalingradsky Traktorny Zavod{176} (STZ ou usine de tracteurs Djerzinsky, du nom du premier chef de la Tchéka), chargée de fournir des machines agricoles aux steppes céréalières du Kouban. En 1941, elle sera convertie à la production de T-34. Enfin, Stalingrad se fait ville pétrolière. Elle stocke et transporte des millions de tonnes d'or noir venu de Bakou par tanker (et livrées à Saratov et Gorki, au cœur de la Russie centrale), d'où la présence d'installations portuaires lourdes s'étendant sur 10 kilomètres et d'un chantier naval (sur la rive gauche).

Les usines nouvelles sont flanquées de quartiers d'habitation du type cités ouvrières, d'une qualité meilleure que la moyenne soviétique, signe d'une certaine faveur du régime, qui a investi ici plus qu'ailleurs dans l'urbanisme. La ville est en effet utilisée comme une sorte de laboratoire de la ville nouvelle soviétique, que la propagande utilise comme une vitrine du socialisme. En 1925, le changement d'état-civil de Tsarytsine se fait en souvenir de la victoire que Staline y aurait remportée{177} sur les Blancs, et il n'est évidemment pas pour rien dans l'intérêt que le « père des peuples » porte à la cité. Le quartier des usines est flanqué de cités-jardins, assemblage géométrique de pavillons et de petits bâtiments collectifs dotés d'espaces verts, de stades, d'un cirque. Dans le centre apparaissent un « palais de la culture », des théâtres, des bibliothèques, des cinémas, des instituts de recherche.

Le port fluvial est le plus important de l'Union soviétique. Il traite plus de 30 millions de tonnes de pondéreux par an : produits pétroliers (19 millions de tonnes), charbons, bois, ferrailles, blés, qui peuvent remonter vers l'intérieur sur 4 000 kilomètres, *via* un ensemble de canaux, jusqu'à Saratov, Kouibyshev, Gorki (Kazan), Moscou, Leningrad, Arkhangelsk… En 1939, Stalingrad compte environ 450 000 habitants. Les deux offensives allemandes de 1941 et 1942 l'ont augmentée d'un nombre équivalent de réfugiés.

Plus que la fonction d'arsenal, c'est celle de port stratégique qu'Hitler met en avant lorsqu'il s'agit de valoriser l'objectif. Les deux tiers de la production soviétique de pétrole remontent en effet le fleuve depuis Astrakhan, sur la Caspienne.

Du point de vue ferroviaire, Stalingrad est aussi le plus grand carrefour de la Russie du sud. S'y croisent les grandes lignes qui vont :

1. Au sud, vers la mer Noire, au port de guerre de Novorossisk, *via* Salsk et Krasnodar.

2. À l'ouest, vers le Donbass par Morozovsk.

3. Au nord, vers Toula et Moscou

4. À l'est, enfin, un tronçon de voie secrètement construit en 1939, met la rive gauche de la Volga, en face de Stalingrad, en rapport avec la grande voie stratégique Astrakhan-Saratov.

L'interruption du transit ferroviaire par Stalingrad gênera beaucoup le renforcement et l'approvisionnement de l'Armée rouge dans le Caucase.

Les convois ferroviaires devront faire un détour de 600 kilomètres pour rejoindre Astrakhan. De là, les troupes gagnent les montagnes par de mauvaises routes, se font convoyer par ferry jusqu'à Bakou ou empruntent la voie ferrée à faible débit Astrakhan-Grozny-Bakou, inconnue des Allemands. La ligne Saratov-Astrakhan sera tellement surchargée que plusieurs unités devront être routées par le Kazakhstan avant de traverser la mer Caspienne, soit un détour de 1 500 kilomètres.

2. Un mauvais champ de bataille

Les Allemands n'ont jamais eu l'intention de livrer des combats de rue importants dans Stalingrad. Ils ont espéré, jusqu'à la mi-septembre, s'emparer de la ville d'une seule poussée. Nous avons vu plus haut qu'ils en ont eu deux ou trois fois l'occasion, sans pouvoir la saisir. Plus profondément, les chefs allemands redoutent le combat urbain où, à l'évidence, la Wehrmacht sera moins à son avantage que dans les vastes mouvements en openfield. Hitler lui-même s'était fait l'écho de cette répugnance en interdisant à ses troupes, à l'automne 1941, de se battre dans Leningrad et dans Moscou. On se souvient à l'OKH de la bataille de Sébastopol où « Ivan » a montré la ténacité dont il est capable en défense. Si la bataille doit néanmoins s'engager au cœur de la ville, les Allemands croient que l'avantage du défenseur serait à peu près annulé par sa situation dos au fleuve.

La géographie de la ville *(carte 18)*

Stalingrad se laisse grossièrement découper en trois parties.

1. La vieille ville au sud, où sont la gare N° 2 et le débarcadère principal du ferry qui relie la cité à son faubourg de la rive orientale, Krasnaïa Sloboda. Beaucoup de maisons individuelles en bois avec jardins. Le quartier est séparé de la Volga par les silhouettes d'un énorme silo à grains et d'une importante raffinerie de sucre.

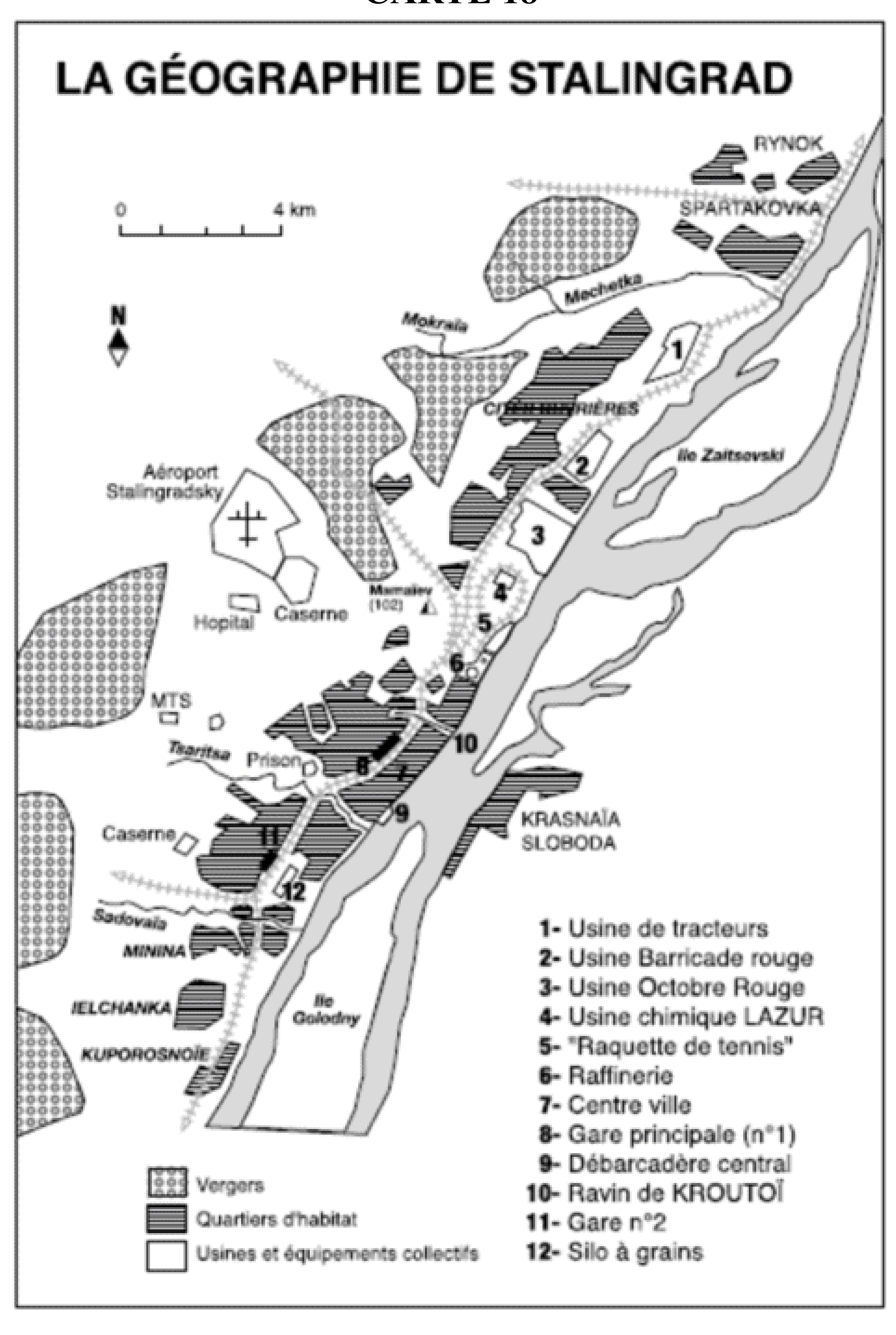
2. La partie centrale, avec ses grands boulevards, ses immeubles modernes, ses administrations, les sièges des associations communistes et syndicales. Au nord, ce secteur est bordé par le profond ravin de Kroutoï. Non loin de la gare N° 1, avec sa grande horloge mise à l'heure de Moscou[178], la Place rouge (« Place des combattants tués », de son vrai nom) est le centre de la ville. C'est un grand quadrilatère bordé par le siège

de la *Pravda*, le grand magasin *Univermag* et le théâtre Gorki. Le bord de la Volga est aménagé en promenade, doté de débarcadères.

3. La partie nord, tout entière dominée par les trois grandes usines déjà citées, Djerzinski (usine de tracteurs), Barricades et Octobre rouge. Cette zone est un dédale de voies ferrées, de citernes, d'ateliers en tous genres. À l'ouest, ses 20 kilomètres de cheminées fumantes sont bordés par une zone d'habitations ouvrières de plus de 300 bâtiments, dont certains à six étages. Stades, écoles, jardins publics, magasins s'intercalent entre les immeubles à structure en béton armé. La ville, qui souffre des vents de sable et de poussières, s'est dotée à cet endroit d'une ceinture verte de 2 kilomètres de large, plantée de vergers.

Plus au nord encore, la limite de la ville est marquée par un petit affluent de la Volga, la Mokraïa Metchetka. Au-delà, on rencontre les faubourgs ouvriers de Spartakovka et de Rynok, d'où s'éloigne la grand-route qui mène à Saratov en longeant la Volga sur 300 kilomètres. Dans cette direction, à vingt kilomètres du front allemand se dressent les hauteurs de Kotluban, dont les Allemands, s'ils les avaient atteintes, auraient pu faire une position inexpugnable.

CARTE 18



LA GÉOGRAPHIE DE STALINGRAD
0
4 km
N
RYNOK
SPARTAKOVKA
Mechetka
Mokraïa
Ile Zaïtsevski
Aéroport
Stalingradsky
Mamaïev
(102)
Hopital
Caserne
MTS
Tsaritsa
Prison
KRASNAÏA
SLOBODA
Caserne
Sadovaïa
MININA
IELCHANKA
KUPOROSNOÏE
Ile
Golodny
1- Usine de tracteurs
2- Usine Barricade rouge
3- Usine Octobre Rouge
4- Usine chimique LAZUR
5- "Raquette de tennis"
6- Raffinerie
7- Centre ville
8- Gare principale (n°1)
9- Débarcadère central
10- Ravin de KROUTOÏ
11- Gare n°2
12- Silo à grains
Vergers
Quartiers d'habitat
Usines et équipements collectifs

Du point de vue militaire, les traits importants de la ville sont les suivants :

* **Stalingrad est toute en longueur** : du faubourg de Rynok, au nord, à celui de Kuroposnoïé, au sud, il y a 50 kilomètres à vol d'oiseau. Pour tourner la ville, soit par le nord, soit par le sud, il faut passer le formidable obstacle de la Volga : 1 000 à 2000 mètres de large, battus par l'artillerie embusquée sur la rive est. Des îles sablonneuses (Golodny, Zaïtsevski) encombrent son cours. Il n'y a aucun pont.

L'espace bâti n'a guère de profondeur : 4 000 mètres au plus, parfois moins de 500 entre les baraques des faubourgs occidentaux et la Volga. Pousser droit devant, tronçonner la ville en morceaux isolés les uns des autres, gagner des vues sur la Volga pour empêcher tout franchissement, sera, faute de mieux, la solution retenue par Paulus. Le chef de la 6e Armée ne peut s'empêcher de penser que ces quelques milliers de mètres ne sauraient arrêter les forces conjuguées de la 6e Armée, de la 4e Armée Panzer et de la Luftwaffe.

* **La rivière Tsaritsa**{179}, qui a donné son ancien nom à la cité, traverse la ville au sud. Elle coule au fond d'un ravin étroit et encaissé (60 mètres de dénivelé), qui mène directement au centre. Mais cette voie de pénétration est, du fait de son étroitesse, assez facile à barrer. D'une manière générale, le plateau sur lequel Stalingrad est en partie construit est entaillé depuis la Volga et en direction de l'ouest par une cinquantaine de ces ravins escarpés appelés *balky*.

* **La colline du Kourgan Mamaïev**, un ancien tumulus tatar haut de 102 mètres, domine l'usine chimique Lazur, et offre des vues dégagées vers le quartier des usines au nord et la rive orientale de la Volga. Les pentes très raides sont parsemées de roches et couvertes de hautes herbes. Deux châteaux d'eau sont construits sur le sommet. Cet observatoire d'artillerie sans égal est, bien entendu, l'objectif privilégié des Allemands.

* **La rive occidentale de la Volga est un formidable abri pour les défenseurs**. Protégée par une falaise haute de 100 mètres et plus par endroits, elle est festonnée de nombreuses reculées à l'abri des tirs directs venus de l'ouest ; les Soviétiques y ont creusé des kilomètres d'abris à même la roche.

La rive gauche est plate, parsemée de prairies humides en bord de fleuve, qui s'assèchent progressivement et dégénèrent en steppe

sablonneuse. Les arbres sont rares sauf dans la zone humide, les camouflages difficiles. Les nombreux ravins permettent cependant de se dérober aux vues d'avion.

3. Un cauchemar logistique

Pour les Allemands comme pour les Soviétiques, l'acheminement des hommes, des vivres et du matériel va être le souci principal.

Les Soviétiques dos au fleuve *(carte 19)*

Dès la fin août, les défenseurs soviétiques sont privés des voies ferrées menant vers le sud, l'ouest et le nord. Pour alimenter la bataille dans la ville mais aussi sur ses flancs nord et sud, la STAVKA ne dispose plus que de deux lignes. Au nord, la tête de la ligne qui file vers Moscou par Frolovo se trouve à Kotluban, à 100 kilomètres de Stalingrad. Matraquée sans cesse par la Luftwaffe, la gare n'est plus qu'un tas de décombres, obligeant troupes et matériels à débarquer vers Frolovo, 100 kilomètres plus au nord. Mieux utilisable par les 62e et 64e armées enfermées dans la ville, la ligne d'Astrakhan, interconnectée à celle de Saratov à Baskunchak, vient mourir face au faubourg de Rynok, sur la rive orientale de la Volga. Les approches nord de Rynok étant prises fin août par les Allemands, les Soviétiques doivent reculer leur tête de ligne jusqu'à Leninsk, 50 kilomètres à l'est, au beau milieu de la steppe. Pour les défenseurs de Stalingrad, tout, les hommes, le matériel, les munitions, les vivres, l'eau potable, passera par Leninsk.

Pour des dizaines de milliers de soldats soviétiques, le voyage entre Leninsk et Stalingrad a rempli les derniers jours de leur vie. Au bout, l'enfer et une mort rapide. Essayons de retracer ce voyage.

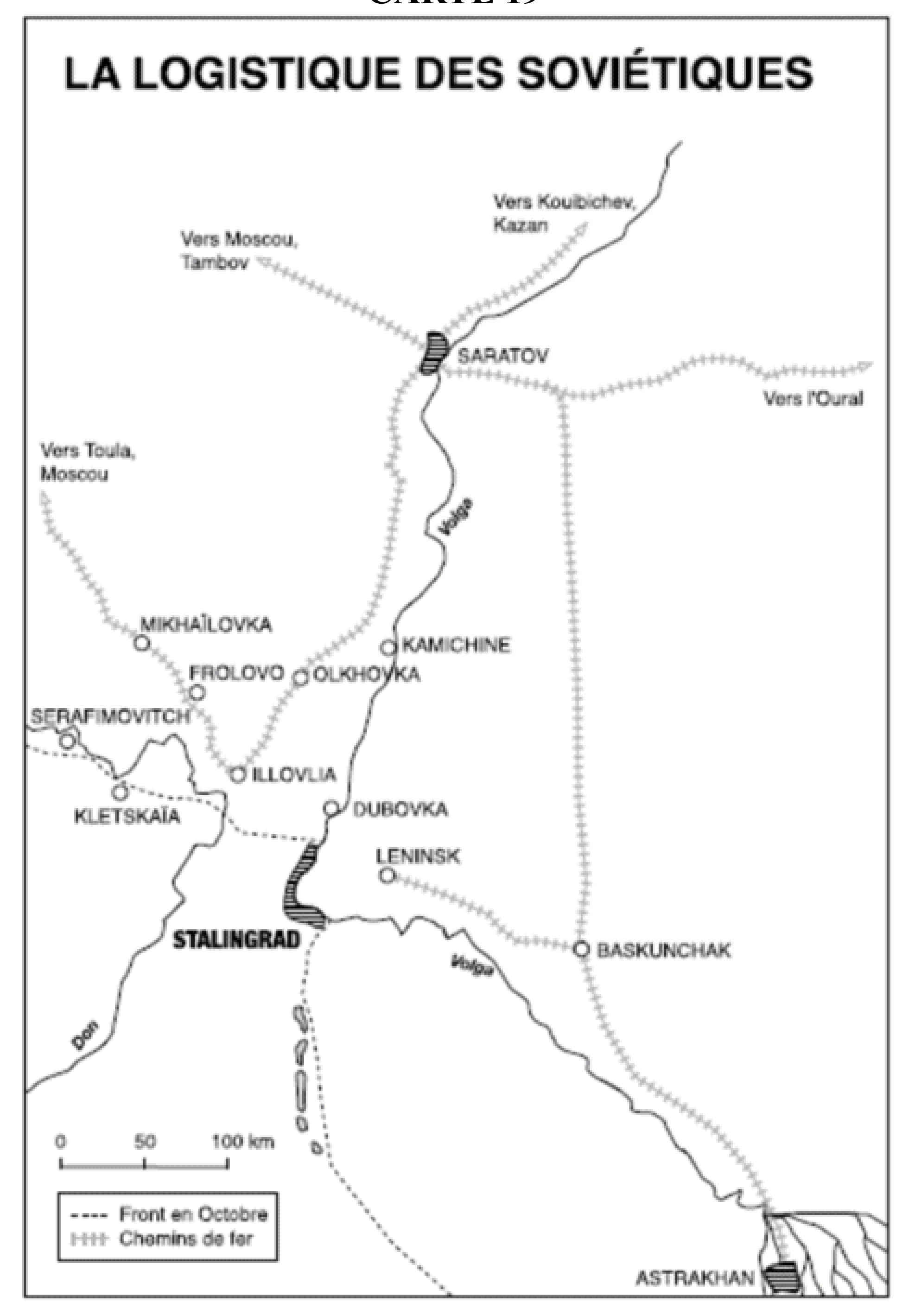
Sur les 150 derniers kilomètres de leur parcours ferroviaire, les hommes, entassés dans des wagons de marchandises, croisent de nombreuses batteries antiaériennes de 85 et de 37 mm ainsi que plusieurs trains blindés hérissés de DCA. Ils sont régulièrement survolés par la chasse rouge qui consacre beaucoup de ses forces à la sauvegarde des lignes ferroviaires en arrière de Stalingrad.

À Leninsk, on saute des trains. La troupe est haranguée par des instructeurs politiques qui expliquent le sens de la lutte et rappellent le mot d'ordre *Ni shagu nazad !* Pas un pas en arrière ! Le dernier repas chaud est

distribué ainsi qu'un tract « Comment agir dans un combat de rue ». Puis hommes et bêtes se mettent en marche dès que la nuit est tombée. On longe la rivière Aktuba (en réalité la branche est de la Volga jusqu'au delta caspien) avant de la franchir vers Sredniania. Commence alors un tout autre paysage, celui du delta humide de la Volga : sols spongieux, moustiques, grande forêt de chênes, de peupliers et de saules permettant d'échapper à la Luftwaffe. Enfin, la ville se présente aux yeux des soldats comme la gueule ouverte de l'enfer. Témoignage de Viktor Kartashev{180}, sous-lieutenant à la 193e Division d'infanterie.

> « Après Saratov, nous sommes salués par les avions fascistes qui tentent plusieurs fois de bombarder et de mitrailler notre train. Nous sautons des wagons et nous nous enterrons. Une nuit, un avion vint par derrière. J'étais dans la dernière voiture. Les balles percèrent le toit de notre wagon sans autre dommage, mais dans les voitures voisines elles tuèrent trois hommes et en blessèrent trois. Le train s'arrêta dans la steppe. Nous enterrâmes nos camarades. Nous avons étayé leurs tombes avec des planches arrachées aux couchettes du wagon.
>
> Le train s'arrêta à l'extérieur de Leninsk, à environ 50 kilomètres de Stalingrad. Nous sommes descendus des wagons et avons continué à pied. Nous marchions seulement de nuit. La route était dure. Il faisait chaud et nous mourrions de soif, mais il n'y avait pas un seul point d'eau. Le piétinement de tant de soldats soulevait un énorme nuage de poussière. Il était difficile de respirer. À l'horizon, devant nous, il y avait une lueur continuelle. C'était Stalingrad qui brûlait. Le jour, elle brûlait en fumant, et la nuit elle flambait en brillant. »

CARTE 19


LA LOGISTIQUE DES SOVIÉTIQUES
Vers Kouibichev, Kazan
Vers Moscou, Tambov
SARATOV
Vers l'Oural
Vers Toula, Moscou
Volga
MIKHAÏLOVKA
KAMICHINE
FROLOVO
OLKHOVKA
SERAFIMOVITCH
ILLOVLIA
DUBOVKA
KLETSKAÏA
LENINSK
STALINGRAD
BASKUNCHAK
Volga
Don
0
50
100 km
Front en Octobre
Chemins de fer
ASTRAKHAN

Reste à passer la Volga, juste en face de la ville, par le faubourg de Krasnaïa Sloboda. C'est la pire épreuve. Les Allemands tenant la rivière sous leur feu, et la Luftwaffe ayant la maîtrise du ciel, la traversée n'est possible que de nuit. Le point de passage le plus direct, Krasnaïa-Sloboda-embarcadère central, est abandonné le 23 septembre, et remplacé par un autre circuit, dix kilomètres plus au nord, reliant la rive est aux pontons situés derrière l'usine Octobre rouge. Hommes et matériels s'entassent sur une multitude d'embarcations, petits vapeurs, barges automotrices, dragueurs de mines, remorqueurs, bateaux de pêche et de promenade, monitors… Les pilotes guettent le ciel, anxieux. Ils espèrent un banc de brume, un nuage passant devant la lune, un écran fumigène, une violente averse. Si rien ne vient, à l'heure dite, il faut s'élancer à contre-courant. Les fusées éclairantes éclatent par dizaines, on y voit comme en plein jour. Les Allemands déchaînent alors les mitrailleuses lourdes, les canons, les lance-roquettes. La traversé dure dix minutes. Des centaines d'embarcation, des milliers d'hommes ont trouvé leur tombeau au fond du fleuve. Viktor Kartashev décrit ce terrible rite de passage :

> « Sur les bords de la route, du village jusqu'à la Volga, des drapeaux et des affiches pendent des arbres et des poteaux appelant à la défense de Stalingrad. (…) À environ 8 heures du soir (le 27 septembre, ndla), notre bataillon se met en formation et les ordres sont lus : nous devons déloger l'ennemi du lotissement Octobre rouge. On donne le commandement du départ et 15 minutes après nous sommes déjà prêts pour la traversée. L'infanterie marche, les véhicules remorquent les canons et transportent les munitions. Les chevaux attelés aux carrioles éternuent tant la poussière est insupportable. (…) Nous arrivons au point de passage. Des carcasses de bateaux parsèment la rive, des gens sont assis dans des fossés et des tranchées attendant leur tour de traverser vers la rive droite de la Volga, vers Stalingrad.
>
> La cité brûlait, elle était illuminée en permanence. Le sol semblait brûler et il n'y avait rien pour respirer, mais l'ordre de traversée est lancé. En attendant, nous nous asseyons en regardant Stalingrad brûler. La nuit est noire. On ne voit ni la Lune ni les étoiles, seulement les lignes lumineuses des balles traçantes s'élevant dans le ciel, semblable à un étrange éventail fait de mouches multicolores. Les projecteurs balaient le ciel à la recherche de victimes. En quelques heures, 5 avions sont pris dans leur faisceau et abattus. Nous n'avons pas encore été au feu et nous ne savons pas si ce sont des nôtres. Ce n'est que plus tard que nous comprendrons que c'étaient nos U-2 qui bombardaient les avant-postes allemands. Stalingrad est en feu, les flammes deviennent blanches puis jaunes puis rouges. La lumière et

> l'obscurité se donnent la chasse dans une sorte de danse effrénée. Soudain, tout devient clair comme en plein jour. Des douzaines de fusées éclairantes brillent dans le ciel nocturne, illuminant toute la ville et le passage sur le fleuve.
>
> Nous gagnons le bord de l'eau, une section après l'autre. Quatre ou cinq hommes par bateau. Chacun remonte le courant sur 40 ou 50 mètres puis gagne vivement l'autre rive, propulsé par les rames expérimentées des passeurs. Plusieurs obus de mortiers éclatent dans l'eau derrière nous, soulevant une énorme colonne d'eau. Dès que les bateaux approchent de la rive, nous sautons dans l'eau. Nous débarquons dans une petite île couverte de grands saules tout fins.

Un peu plus tard, Kartashev traversera le bras principal pour gagner l'usine Octobre rouge. Sans aucun dommage pour lui et ses camarades, situation exceptionnelle. Il est frappé, comme tous ceux qui traverseront, par un vacarme de fin du monde, et par l'aspect fantômatique de la ville :

> « Sur les berges de la Volga, le rugissement et le tonnerre des combats de rue résonnent comme un écho. Le chaos incessant de bruits qui déchirent les oreilles, de feu, de fumée, rappellent ceux d'une gigantesque forge des enfers (…). L'ensemble de la ville tremble sous les explosions des obus et des mines. Les rues étouffent dans la fumée et les nuages de poussière qui n'ont pas le temps de retomber avant que n'arrive un autre obus ou une autre bombe. »

Aux oreilles des arrivants, il est d'autres sons plus incongrus. Outre Volga, les Russes ont installé d'énormes haut-parleurs qui diffusent plusieurs fois par jour des chansons ou des poèmes, comme celui-ci, entendu par Vassili Grossman{181} :

> « Par un noble courroux nos cœurs sont embrasés ;
> Allons guerre du peuple, notre guerre sacrée… »

Le spectacle nocturne est irréel :

> « La lumière morte des fusées suspendues par parachute au-dessus de la ville et l'aspect inhabituel des rues donne à tout une apparence irréelle. Ce que l'on voit ressemble à ce que l'on capte sur un écran de cinéma quand on le regarde brièvement, pas à la vrai vie. Tout près au-dessus, on entend le vrombissement grave des moteurs d'avions, et cela noie tous les autres bruits. À cent mètres une bombe explose, puis une autre un peu plus loin. Une sentinelle est tuée. Les conducteurs de tracteurs qui débarquent les obus continuent leur boulot. Comme le ronflement des tracteurs paraît paisible ! {182} »

Dans ces conditions, les approvisionnements seront toujours chichement mesurés aux défenseurs de Stalingrad, les hommes auront toujours faim, les stocks de munitions seront toujours bas. Pour les renforts, la STAVKA met au point un véritable mouvement d'horlogerie. Il doit toujours y avoir une unité à jeter dans la fournaise à chaque point de transbordement : à Saratov,

à Astrakhan, à Baskunchak, à Leninsk, dans la forêt de chênes non loin des embarcadères, sur la rive elle-même. Aucun trou ne doit apparaître dans cette chaîne, sous peine de voir la ville tomber. De même, sur la Volga, le vice-amiral Rogachev doit toujours tenir plusieurs dizaines d'embarcations prêtes à traverser, veiller à récupérer et réparer celles qui ont été endommagées, tenir ses citernes pleines, rechercher jusqu'à Astrakhan et même sur la Caspienne tout homme possédant une expérience fluviale. Pas une seule des 70 nuits, entre le 23 août et le 5 novembre, date d'arrivée des glaces, ne verra ce trafic vital s'interrompre plus de quelques heures.

Le drame logistique de la 6e Armée *(carte 20)*

Paulus n'est pas mieux loti que Tchouikov. Peu connues sont les très graves difficultés logistiques qu'affronte son Armée quasiment depuis le début de sa marche au Don, en juillet. Difficultés qui engendrent, dès avant l'encerclement, une sous-alimentation chronique des hommes et des chevaux, des pannes sèches régulières pour le matériel motorisé et des stocks de munitions toujours au plancher. Le déroulement de la bataille en sera affecté.

Pour alimenter les 500 000 hommes de la 6e Armée, de la 4e Armée Panzer et des deux Armées roumaines proches (3e et 4e), il n'y a que trois lignes de chemin de fer.

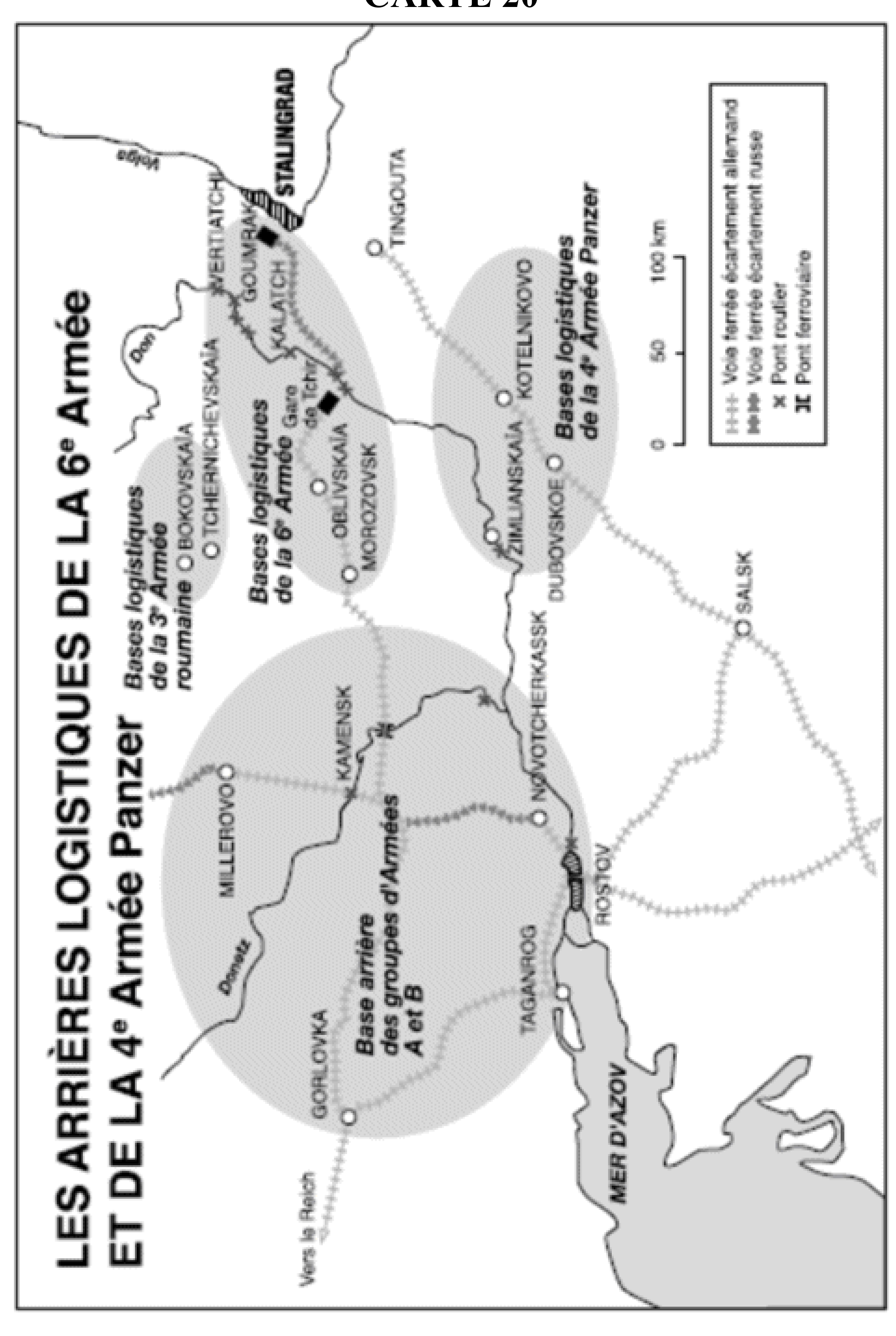
* Au nord, le tronçon Kharkov-Koupïansk-Millerovo, intéresse surtout la 8e Armée italienne et la 3e Armée roumaine. Son débit est très gêné par la destruction du pont sur le Donetz, à Kamensk ; une partie du parcours est à écartement russe.

* Au sud, le tronçon Rostov-Salsk-Kotelnikovo-Tingouta est destiné à la 4e Armée Panzer et la 4e Armée roumaine.

* Au centre, la 6e Armée dépend entièrement d'une voie partant de la base arrière du Groupe d'Armées Sud, au-delà du Donetz, et parcourant 400 kilomètres jusqu'au Don, *via* Gorlovka et Morozovsk. Le terminus est à la gare de Tchir, sur la rive occidentale du Don. Là, tous les wagons doivent être déchargés puis rechargés sur des colonnes motorisées. Faute de carburant et de pièces de rechange, les camions sont remplacés en grande partie, dès la fin août, par des chevaux et des bœufs. Le Don est passé sur un pont de bateaux à Rickov, puis des colonnes de tracteurs remorquant des *panje* réquisitionnées, des charrettes traditionnelles russes, couvrent

lentement de 60 à 150 kilomètres à travers la steppe jusqu'aux magasins les plus proches du front. La mise au gabarit allemand{183} du tronçon de voie Don-Stalingrad (en réalité Lochki-Goumrak) ne ferait sens que si un pont de chemin de fer était jeté sur le fleuve. Mais la construction de cet ouvrage nécessitant, à elle seule, 70 trains de matériaux, elle sera sans cesse repoussée.

CARTE 20



LES ARRIÈRES LOGISTIQUES DE LA 6e Armée
ET DE LA 4e Armée Panzer
Volga
Don
Donetz
STALINGRAD
VERTIATCHI
GOUMRAK
KALATCH
TINGOUTA
Gare de Tchir
TCHERNICHEVSKAÏA
BOKOVSKAÏA
OBLIVSKAÏA
MOROZOVSK
KOTELNIKOVO
ZIMLIANSKAÏA
DUBOVSKOE
SALSK
KAMENSK
MILLEROVO
NOVOTCHERKASSK
ROSTOV
TAGANROG
GORLOVKA
MER D'AZOV
Vers le Reich
Bases logistiques de la 3e Armée roumaine
Bases logistiques de la 6e Armée
Bases logistiques de la 4e Armée Panzer
Base arrière des groupes d'Armées A et B
0
50
100 km
Voie ferrée écartement allemand
Voie ferrée écartement russe
Pont routier
Pont ferroviaire

Dans ces conditions, le moindre incident bloque ou réduit considérablement l’arrivée des hommes, des armes, des munitions et du carburant à Stalingrad. Au début d’octobre, se produit ainsi un colossal embouteillage : 500 trains sont coincés entre la frontière du Reich et la gare de Gorlovka. Trois semaines plus tard, 137 trains{184} sont toujours en souffrance. La cause : des sabotages de partisans, des pluies diluviennes, le manque de charbon…

Le quartier-maître de la 6e Armée, le colonel Bader, estime que 18 trains{185} par jour sont nécessaires pour couvrir les besoins de son Armée. Il n’en aura jamais plus de 10 à 14, et encore la 6e Armée jouit-elle de la plus haute priorité à partir de septembre. Aussi la constitution de stocks est-elle très lente, surtout dans la perspective d’un hivernage dans la steppe. Car, dans cet environnement hostile, tout doit venir de l’ouest : bien sûr le carburant (850 m^3 par jour), les munitions et la nourriture, mais aussi le bois, les ferrailles, les ciments, le fourrage des chevaux et même l’eau pour les unités postées dans la steppe. Le seul acheminement des vêtements d’hiver demande 10 trains !

La situation des munitions est précaire durant tout le mois d’octobre. Le 7, le 51e Corps doit retirer des canons d’assaut faute d’obus. Malgré les efforts de la Luftwaffe, l’artillerie et les *Nebelwerfer* sont toujours à court. Personne n’a prévu une telle consommation de munitions, faute d’expérience dans la guerre urbaine et malgré le précédent de Sébastopol. Le 14, quelques heures avant de déclencher son grand assaut, Paulus hésite encore : depuis des jours, pas un seul train n’est arrivé, et seul un tiers des besoins en grenades, obus, fusées peut être assuré.

En octobre, les livraisons de carburant atteignent en moyenne 456 m^3 par jour quand il en faudrait 850. Déplacer une unité nécessite de savants calculs : cela vaut-il le coût en carburant ? Les Roumains n’ont plus une goutte de gazole. Les réserves de la 4e Armée Panzer sont à sec.

Dans le secteur de l’approvisionnement alimentaire, la situation est grave. Pour nourrir les quatre Armées rassemblées autour de Stalingrad, il faudrait 104 trains par mois et 60 000 têtes{186} de bétail. Si, pour la viande, les stocks sont assurés jusqu’en décembre, pour le reste, c’est presque la disette. Les corps gras, les pommes de terre, le pain, le sucre sont sévèrement rationnés. L’état physique de la troupe, qui dort en plein vent dans la steppe ou dans les ruines de la ville, est jugé mauvais par les

médecins. ET CE, BIEN AVANT L'ENCERCLEMENT. Chez les Roumains de la 4e Armée, la situation est bien pire. À la fin d'octobre, la ration quotidienne est tombée à 1500-2000 calories : il en faudrait 3 000. Les premiers cas de mort par inanition sont signalés dès le 15 octobre.

Plus inquiétant pour Paulus, les Armées de Stalingrad n'ont pu, faute de moyens de transport, préparer le long hiver russe. Chez les Roumains, il manque 100 000 manteaux ; 10 % des hommes n'ont pas de couverture. Début novembre, les cas de gelures graves se multiplient. Côté allemand, on manque aussi des matériaux et équipements qui pourraient rendre l'hivernage supportable : font défaut les baraquements, les poêles, le charbon et le bois, le matériel d'éclairage… Tout a été fabriqué mais tout s'accumule à l'arrière, dans les usines, les dépôts, dans les gares régulatrices de Pologne, où les trains ne sont chargés que de munitions, tant les combats de rues dévorent bien plus que ce qui avait été estimé.

Paulus sait tout cela, Schmidt le sait, l'OKH le sait mais tous espèrent que la victoire dans Stalingrad va débloquer d'un coup la situation. Personne ne veut se placer dans l'hypothèse où le combat continuerait durant l'hiver avec un trafic ferroviaire encore réduit de moitié par les intempéries. Si cette hypothèse avait été sérieusement examinée, non seulement Paulus aurait dû mettre fin aux combats urbains mais encore aurait-il dû se retirer au-delà du Don. Au lieu de cela, les chefs tirent des traites sur la résistance de leurs hommes et se retrouveront fort démunis quand la catastrophe aura frappé.

4. Ne pas prendre Stalingrad ?

Dissipée l'illusion d'un coup de main rapide sur la ville, la bataille se présente pour les Allemands sous un jour incertain. Le temps et l'espace conjuguent leurs contraintes. Il faut s'emparer de la ville AVANT l'hiver, AVANT une contre-attaque soviétique qui, personne n'en doute à l'OKH, visera les flancs mal protégés. Pourtant, les Allemands feront durer la bataille jusqu'à rencontrer la catastrophe. Il y a là un paradoxe lorsque l'on sait la place modeste occupée par Stalingrad dans le plan *Blau*.

Généralement, la Wehrmacht a évité les assauts frontaux, au profit de la manœuvre, particulièrement devant les grandes villes. Pouvait-il en être de même à Stalingrad ? La cité pouvait-elle être encerclée ? Examinons les difficultés qui rendent cette hypothèse très douteuse.

1. Le passage par surprise est impossible au début de septembre, quand Paulus a stabilisé la situation sur son aile gauche : le matériel de franchissement est loin en arrière et il ne peut assurer des passages massifs. Pour réunir un nombre suffisant de canots d'assaut motorisés, il faut les prendre aux trois Groupes d'Armées qui se partagent le front russe. Vu l'état du réseau ferré, au moins un mois de délai.

2. Avant de songer à franchir la Volga, il faut entreprendre une vaste campagne de frappes aériennes contre la rive gauche et interdire jour et nuit les approches orientales. Les destructions doivent être très poussées ; quelques nids de mitrailleuses suffiraient à bloquer les assaillants et à lui tuer beaucoup de monde. La totalité des moyens de combat de Richthofen devraient y être consacrés.

3. Il est indispensable, avant tout franchissement, de couronner les hauteurs de Krasnoarmeisk au sud. Or, celles-ci sont puissamment fortifiées et Hoth s'y est cassé les dents en août. De même, au nord, les faubourgs de Spartanovka et de Rynok, puissamment défendus, doivent tomber. Afin d'interdire les tirs de flanquement sur les unités en cours de franchissement, il faut aussi reculer la ligne de front d'une vingtaine de kilomètres : jusqu'aux hauteurs de Kotluban et Doubvoka au nord, jusqu'à Raïgorod au sud. Ces opérations mobiliseraient toutes les forces mécanisées jusqu'au début du mois d'octobre.

4. Pendant ce temps, la 62e Armée doit être immobilisée dans la ville, à la fois par un harcèlement permanent d'artillerie et par un corset d'unités placées dans les faubourgs occidentaux. C'est ici que se poserait l'insoluble problème des effectifs. Si le contrôle d'une portion significative des rives de la Volga au nord et au sud de Stalingrad demande l'emploi de deux Panzers, deux motorisées et deux I.D, il resterait 7 I.D à Paulus pour tenir Tchouikov en respect. Une fois conquises les berges au nord et au sud, il faudrait encore retirer de la ville 4 I.D pour les tenir pendant que s'opérerait le franchissement. Resteraient 3 I.D pour 70 kilomètres de banlieue face aux 80 000 hommes de Tchouikov…

5. L'ensemble des préparatifs ne serait achevé, au mieux, qu'à la mi-octobre. À ce moment, si le franchissement de vive force réussit et si les têtes de pont survivent aux contre-attaques, le génie aurait à construire deux ponts de bateaux lourds pour acheminer les chars et l'artillerie sur la rive gauche. Ces forces à pied d'œuvre auraient ensuite à nettoyer les 40

kilomètres de rives qui se trouvent face à la ville. Une tâche pas trop difficile au nord, où s'étend une steppe rase. En revanche, au sud, les couverts sont touffus et le terrain très marécageux ne convient pas aux chars : l'infanterie devra faire le travail.

6. Tchouïkov serait alors encerclé. Mais nous serions déjà au début de novembre et… les assiégeants se retrouveraient assiégés. Les glaces dérivantes, apparues dans la première semaine de novembre, auront en effet détruit les ponts de bateaux et interrompu toute espèce de trafic. Aucun pont aérien n'est possible : il n'y a pas d'aérodromes dans le secteur. À ce moment, les 5 ou 6 Divisions allemandes aventurées sur la rive gauche auraient à faire face aux Armées soviétiques descendues du train à Leninsk. Au début de l'hiver, sans ravitaillement… C'eut été un autre désastre. Sans compter que la STAVKA aurait tout de même déclenché l'opération Uranus, c'est-à-dire le double enveloppement par les ailes où sont les Roumains. Reculer pour mieux sauter…

Ce scénario fiction, qui ne prend en compte que des hypothèses favorables aux Allemands, doit convaincre le lecteur : à partir de septembre, Stalingrad ne pouvait être prise que par un assaut frontal. Ou bien il fallait renoncer à l'objectif, solution de loin la plus rationnelle.

II. Les hommes en présence

Examinons l'état des forces et les chefs en présence au début de septembre, c'est-à-dire au moment où commence l'assaut contre la ville proprement dite.

1. Les défenseurs

Eremenko, le chef du Front

Le 2 août 1942, le général André Ivanovitch Eremenko est nommé commandant du Front du Sud-Est nouvellement crée{187}. Il a la responsabilité d'un quart de la ville de Stalingrad (au sud de la Tsaritsa) et de toute la zone nord de la steppe des Kalmouks. Le 13 août, il prend également sous sa casquette la responsabilité du Front de Stalingrad, qui englobe le reste de la ville jusqu'à Rynok, son extrémité septentrionale. À la

fin de septembre, l’appellation Front du Sud-Est disparaîtra au profit de celle de Front de Stalingrad, qui ira de Rynok à la steppe des Kalmouks.

Les débuts sont difficiles. Eremenko ne sait à quel saint se vouer, balloté par le chaos ambiant, surveillé de près par les politiques, Khrouchtchev, Malichev (ministre de l’industrie des Tracteurs) et Chuïanov (secrétaire du comité régional du Parti). Mais très vite, Eremenko, communiste convaincu, noue une relation de confiance avec Nikita Khrouchtchev, appelée à durer jusque dans les années 1960. Sa première mesure militaire est pour faire sauter le pont flottant sur la Volga, qui relie l’usine de tracteurs à la rive orientale : sa capture par les hommes de Hube eut été désastreuse. Faut-il aussi détruire la grande usine de tracteurs, qui produit toujours des chars ? Doit-on évacuer les dizaines de milliers de civils pris au piège ? Incapable de trancher, Eremenko appelle Staline au téléphone. Le commandant suprême répond séchement qu’il n’a pas l’intention de discuter de cette question. Eremenko a compris. Stalingrad ne sera pas Rostov. La ville doit être gardée à tout prix, même si la bataille est mal engagée.

Né en Ukraine en 1892, sous-officier dans l’armée du tsar, Eremenko s’enrôle dans la cavalerie rouge au début de la guerre civile. Il devient vite officier et intègre, à un poste subalterne, la « clique de la cavalerie », la fraction de l’Armée rouge la plus proche de Staline où, à côté des poids lourds Vorochilov, Boudienny et Timochenko, on retrouve Joukov, Bagramian, Meretskov. De même, il fait partie de la fameuse « classe 1940 » qui va mener l’Armée rouge à la victoire après un terrible apprentissage. Cette « classe » comprend les 982 généraux promus par Staline aux postes les plus importants, comblant les vides apparus durant les purges et après la réorganisation qui suit la désastreuse campagne de Finlande.

Durant l’invasion de la Pologne orientale, il commande un Corps mécanisé, poste qui lui vaut, dieu sait pourquoi, le surnom de Guderian russe. Le 22 juin 1941 le surprend en Extrême-Orient où il commande la prestigieuse 1re Armée « Drapeau rouge ». Se fiant à sa réputation de spécialiste des chars, Staline lui donne la direction du Front de Briansk et lui assigne la mission impossible d’arrêter Guderian dans sa marche vers Kiev. Ses unités seront hachées puis encerclées, lui-même grièvement blessé. Mal remis, il prend la 4e Armée de choc en décembre 1941 et mène

un raid audacieux sur les arrières allemands dans la région de Smolensk. Encore une fois blessé, il sort de l'hôpital pour venir à Stalingrad.

Expérimenté, tenace, physiquement lourd et lent à s'émouvoir, impitoyable sur le plan de la discipline (il est un des premiers à utiliser les « détachements d'arrêt » en septembre 1941), Eremenko est un bon choix dans les conditions terribles de la bataille de Stalingrad. En Occident mais aussi en Union soviétique, sa renommée a été éclipsée par l'hostilité que lui vouait Joukov et par la formidable prestation de son subordonné, Tchouikov. Eremenko est pourtant bien un des hommes clés de la bataille.

Tchouikov

Vassili Tchouikov est né dans la province de Toula en 1900. Fils de paysan, il a sept frères qui, tous, seront soldats, le plus jeune Feodor servant aussi à Stalingrad. Garde rouge en 1917, il combat les Cosaques dans la région de Tsaritsyne, puis les Blancs en Sibérie. Commandant de régiment à 19 ans, son goût du combat rapproché (qui lui vaut quatre blessures), notamment de nuit, et un style de commandement très direct le distinguent rapidement. Sa force physique étonnante, son endurance, son empathie pour les souffrances du soldat le font aimer de la troupe, malgré un tempérament violent, parfois despotique, un côté lunatique et une bonne dose de vanité. Il peut boire jusqu'à tomber inconscient. Comme ce jour d'après la bataille, relaté par Vassili Grossman où :

> « (…) un Tchouikov ivre s'est jeté sur Rodimtsev et a essayé de l'étrangler pour la simple raison qu'au cours du meeting en l'honneur de la victoire de Stalingrad, Nikita Khrouchtchev a embrassé Rodimtsev sans un regard pour Tchouikov, debout juste à côté{188}. »

Physiquement, Tchouikov est à l'opposé de son adversaire Paulus. L'Allemand est longiligne, ses traits sont fins, son verbe calme ; il est toujours tiré à quatre épingles. Tchouikov est trapu avec une tête de lion, les traits burinés, un nez de boxeur, des cheveux crépus, de grosses lèvres et une voix forte. Il est débraillé, les mains souvent couvertes de bandages à cause d'un eczéma tenace. Vassili Grossman, qui l'a souvent rencontré, le soupçonnait d'aimer la guerre, sa « beauté cruelle et sombre ».

D'un côté, un intellectuel raffiné, de l'autre un reître doué d'une indomptable énergie.

Après la guerre civile, Tchouikov s'intéresse à la Chine où il voyage plusieurs fois. Sorti de l'académie militaire de Frounzé, il sert à l'état-major de l'Armée d'Extrême-Orient en 1932-35. Il participe à la campagne de Finlande en 1940 comme chef de Corps puis commandant de la 9e Armée. Constatant la prestation lamentable de l'Armée rouge, il adresse à Vorochilov un rapport personnel analysant les fautes des généraux. Sa capacité à penser par lui-même, son goût pour l'initiative, en font un atypique dans l'Armée rouge de ce temps. Son orthodoxie politique est cependant insoupçonnable.

En décembre 1940, Staline le reçoit et l'envoie à Tchongking comme attaché militaire auprès de Tchang Kaï Chek, un poste important. Il y reste jusqu'en mai 1942, sans avoir vu de près la terrible ordalie de l'an 41. Commandant adjoint d'une Armée de réserve en mai 1942, il essuie le feu allemand pour la première fois en juillet avec la 64e Armée. Il se fait remarquer par sa mobilité, son emploi de petits avions pour reconnaître le champ de bataille, son besoin de se rendre compte par lui-même. Tchouikov fait partie de ces officiers capables d'enrayer une panique, de rallier des unités en retraite, de composer une troupe cohérente avec des débris de formations. Le 12 septembre 1942, alors que l'offensive allemande contre la ville va se déchaîner dans quelques heures, Eremenko, qui l'a connu durant la guerre civile, le nomme chef de la 62e Armée avec une mission qui paraît suicidaire : s'accrocher aux ruines de Stalingrad sans esprit de recul. Le chef du Front de Stalingrad ne pouvait faire meilleur choix.

Le chef d'état-major de Tchouikov est N.I Krylov. Aussi tenace que son patron, lui aussi à l'écoute du soldat, mais calme et réfléchi, il amène à la 62e Armée une expérience exceptionnelle, celle des sièges d'Odessa et de Sébastopol. Krylov a en effet animé les deux plus belles actions défensives des années 1941 et 1942. Il a vécu l'enfer de Sébastopol, sa guerre de taupes, les terrifiants barrages d'artillerie et les bombardements aériens. À Odessa, il a appris l'art de la contre-attaque par petits groupes. Personne mieux que lui ne pouvait résister aux 68 jours et aux 68 nuits d'épouvante que va connaître Stalingrad. En octobre 1942, il confie quelques réflexions au correspondant de guerre Vassili Grossman :

> « Là-bas (à Sebastopol, ndla), les forces fondaient, alors que, ici, elles se reconstituent. L'échelle était plus grande, le potentiel n'était pas supérieur. Il y a beaucoup de points communs. On a parfois l'impression de continuer le même

combat. Mais il n’y a pas le sentiment d’être irrémédiablement condamné à la perte, comme à Sebastopol{189}. »

La 62e : une Armée ordinaire, une Armée battue

Nommé le 12 septembre par Eremenko, Tchouikov passe aussitôt la Volga pour prendre le commandement de la 62e Armée. Il découvre une formation en piteux état. Constamment battue depuis deux mois, reformée deux fois, la 62e, qui rassemble les débris de 23 Divisions, a mauvais moral. Son chef précédent, le général Lopatine, lui-même déprimé, avait demandé l’abandon de la ville à Eremenko. Lequel avait refusé, bien sûr, mais la demande était connue d’une bonne partie des officiers, amenant trois d’entre eux à chercher refuge sur la rive orientale du fleuve. Signe de désorganisation, Eremenko a été incapable de dire à Tchouikov où se trouve son P.C. Au lieu indiqué, dans la gorge de la Tsaritsa, rien. Finalement, après plusieurs heures d’errance dans la nuit, Tchouikov tombe par hasard sur le P.C, creusé dans une pente de la colline Mamaïev. Il trouve un trou mal installé, une téléphoniste et un chef d’état-major, Krylov, en train de demander des comptes au commandant d’une brigade blindée qui a replié sans autorisation son P.C de l’autre côté de la Volga.

Krylov dépeint à son nouveau chef la situation de la 62e Armée et de la partie de la 64e Armée isolée au sud de la Tsaritsa. Il y a, sur le papier, trois Divisions d’infanterie (112e, 244e, 35e Garde), quatre brigades d’infanterie (115e, 42e, 149e, 124e), quatre brigades blindées et demie (6e Garde, 189e, 6e, 27e, 2e), cinq régiments d’infanterie et deux brigades d’infanterie motorisée (9e et 38e). Une des brigades de chars (effectif normal : 53 engins) compte… 1 tank, deux autres, aucun, la dernière, 19 ! Les Divisions d’infanterie n’en ont plus que le nom. Au lieu de la dotation normale de 10 000 hommes, l’une en dénombre 1500, deux autres 800. Le flanc gauche de l’Armée est garni par une Division de la Garde, la 35e, avec 250 hommes en état de tenir les armes. Une brigade d’infanterie{190} n’a aucune arme lourde, pas un canon, pas un mortier, très peu de mitrailleuses. Seules deux brigades d’infanterie sont à effectifs pleins, avec un moral convenable, ainsi que la 10e Division du NKVD, commandée par le colonel Saraïev. Mais cette unité n’est pas subordonnée à Tchouikov ; elle s’étale sur toute la ville, occupée à garder les embarcadères et à filtrer la troupe. Au total, Tchouikov n’a pas 60 000 hommes, 60 chars et 400 canons.

Surtout, il ne peut espérer grand-chose du ciel. La 8e Armée aérienne n’est pas en état de mener plus de 350 missions par jour, trois fois moins que le 8e *Fliegerkorps*. Elle a perdu des centaines d’appareils durant le dernier mois. Elle fait monter dans ses machines des pilotes sans aucune expérience du combat : en face, certains tueurs de la Luftwaffe comptent déjà plus de 150 victoires. La DCA est inexistante : tout a été replié de l’autre côté de la Volga. Pire, le stock de munitions de la 62e Armée permet de soutenir… 24 heures de combats. Des statistiques allemandes donnent une idée de la fabuleuse consommation des combats urbains : par jour, près d’un million de balles, 25 000 obus de mortiers, 22 000 obus d’artillerie, 6 000 fusées pour *Nebelwerfer*.

Quant aux défenses de la ville, elles ne sont terminées qu’à… 25 %. Quasiment aucun des fossés antichars prévus n’a reçu un commencement d’exécution.

Dans ces conditions, la mission qui attend Tchouikov semble, même à un optimiste de sa trempe, infaisable : aucun esprit rationnel – comme celui de Paulus – ne peut lui attribuer plus d’une chance sur cent de sauver Stalingrad. Surtout lorsqu’en face se trouvent la meilleure des Armées allemandes et le plus puissant des *Fliegerkorps* de la Luftwaffe.

2. Les assaillants

Paulus

Friedrich Paulus, commandant de la 6e Armée, offre un saisissant contraste avec son adversaire, Tchouikov. Il naît en 1890 en Hesse dans une famille de petits fonctionnaires d’origine paysanne et roturière : il ne porte donc pas la particule *von*, dont l’affublent nombre d’historiens. Il entre dans l’armée en 1910. Sa vie prend un tour particulier deux ans plus tard lorsqu’il épouse Hélène-Constance Rosetti-Solesco, issue d’une des plus hautes familles princières de Roumanie. Le « grand monde » s’ouvre devant l’obscur petit lieutenant qui va, dès lors, se considérer comme un membre de cette grande aristocratie cosmopolite qui jette ses derniers feux à la veille de 1914. Par ce mariage, il réussira aussi à intégrer la caste militaire prussienne dont ses origines auraient dû lui interdire l’accès.

Très grand (1,93 m), mince, de constitution fragile, Paulus fait toute la Première Guerre mondiale dans des bureaux d’état-major. En 1919, on le

trouve inscrit sur les registres de la *Reichswehr*. Son biographe, Walter Görlitz, trace de lui ce portrait dans les années vingt :

> « le type même du breveté d'État-major de la vieille école : ayant belle allure, d'une tenue et d'un extérieur toujours impeccables ; avec cela modeste, d'une modestie presque excessive. Aimable, d'une politesse raffinée ; bon camarade avec chacun, s'efforçant d'ailleurs de ne jamais se créer d'ennemis. Extraordinairement doué du point de vue militaire, studieux à l'extrême dans le silence de son cabinet. Passionné de tactique et d'exercices sur la carte ou sur la caisse à sable. Y déployant un talent indéniable et révélant déjà cette tendance invétérée à longuement peser le pour et le contre avant de se décider à donner un ordre. (…) Il pouvait indéfiniment revenir sur la rédaction d'un ordre pour le polir et le « fignoler » avant de découvrir la formule qui le satisfit pleinement.{191} »

Peut-on imaginer plus saisissant contraste avec son adversaire à Stalingrad, le soudard rouge Tchouikov, soldat d'instinct, dont on peut supposer qu'il aimait, comme Lasalle, la guerre autant que la fumée du tabac ? Paulus quittera peu les différents P.C qu'il occupera, passant ses journées entouré de téléphones, à peaufiner ses plans d'opération ; le Soviétique s'en remet pour ces tâches à Krylov, son chef d'état-major, et se rend souvent en première ligne. Paulus est un intellectuel silencieux, un homme paisible et courtois, mal armé pour tenir tête aux manipulations d'Hitler. Tchouikov prend des colères terribles, n'hésitant pas à frapper en public ses officiers ou à s'enivrer comme un hetman cosaque ; jamais il ne mâchera ses mots face à ses supérieurs.

En 1931, Paulus est muté à Berlin pour y enseigner la tactique et l'histoire dans l'école de guerre clandestine{192} de la *Reichswehr*. Il n'a rien laissé permettant de se faire une idée de la façon dont il accueille l'arrivée d'Hitler au pouvoir. C'est en tout cas pour lui l'occasion d'une ascension rapide. En 1934, il prend le commandement du détachement motorisé N° 3, qui sera la matrice de plusieurs *Panzerdivisionen*. L'année suivante, il est nommé chef d'état-major de la Direction des troupes motorisées. Il se montrera sur la même longueur d'onde que son prédécesseur à ce poste, Heinz Guderian. Paulus compte parmi la douzaine d'officiers qui ont crée l'arme blindée allemande. Général en 1939, il devient chef d'état-major de la 10e Armée qui reçoit, après la campagne de Pologne, l'appellation de 6e Armée. Son chef est le bouillant von Reichenau, avec lequel il vit les grandes victoires de Pologne et de France.

Paulus reçoit en personne, le 28 mai 1940, au château d’Avaing, la capitulation en rase campagne de l’Armée belge.

Le 3 septembre 1940, quand la guerre avec l’Union soviétique est déjà en vue, Halder, chef d’état-major général de l’Armée (OKH), appelle Paulus au poste de Quartier-Maître général, responsable de « l’instruction » et de « l’organisation ». Véritable adjoint et successeur potentiel de Halder, il amène à la préparation de l’opération Barbarossa sa science du maniement des grandes unités blindées. Il est un des officiers les plus en vue de la Wehrmacht, auquel on confie des missions diplomatiques auprès des Finlandais, des Hongrois et de Mussolini. En avril 1941, il se rend en Libye pour enquêter sur les initiatives intempestives de Rommel avec lequel il a de sérieuses prises de bec.

Durant les six premiers mois de la campagne de Russie, Paulus mène de multiples missions de liaison entre l’OKH et les trois Groupes d’Armées engagés dans la bataille. Ses doutes sur la « fragilité » de l’Armée rouge ne cessent de croître. La dureté de la campagne met sa santé à l’épreuve. La dysenterie contractée dans les Balkans se réveille, le tic nerveux qui agite la moitié gauche de son visage devient incontrôlable. La guerre, qu’au fond il n’aime pas, prélève son tribut physique et mental.

Le 5 janvier 1942, sur la recommandation de son ancien chef, von Reichenau, Paulus est nommé général des troupes blindées et prend la tête de la 6e Armée. La nomination à un tel poste d’un homme qui n’a jamais commandé un Corps ni même une Division, surprend. Jeté dans la tourmente, il affronte trois mois d’offensives soviétiques. Une tendance au pessimisme, à exagérer la gravité de la situation, se fait jour chez lui. Son chef, von Bock, le juge « un homme assez ordinaire », qui ne sait pas communiquer le « feu sacré » à son Armée. Protégé par Halder, Paulus doit laisser son chef d’état-major et ami, Ferdinand Heim, essuyer la mauvaise humeur de Bock. Le remplaçant de Heim, le colonel Schmidt, demeurera aux côtés de Paulus jusqu’à l’agonie de la 6e Armée. En mai 1942, lorsque Timochenko se jette sur Kharkov, Paulus veut faire affaiblir la contre-attaque de la 1re Armée Panzer au profit de mesures de détail dont aurait profité sa 6e Armée en péril. Il n’est écouté ni par Halder ni par Hitler. Le succès de l’opération montre qu’il s’est trompé. Sa défense opiniâtre lui vaut tout de même la Croix de chevalier.

Nous avons vu plus haut que la marche de la 6e Armée vers Stalingrad, en juillet et août, est ralentie par de graves difficultés de ravitaillement. Malgré cela, cette offensive est menée de main de maître par Paulus, qui réussit à battre constamment les Soviétiques. Sa détermination lors de la percée du 23 août, lorsqu'il refuse au général von Wietersheim, chef du 14e *Panzerkorps*, le droit de revenir sur le Don, montre que Paulus est un chef plein de sang-froid, un des généraux d'Armée les plus capables de la Wehrmacht, en dépit de toutes les critiques venues d'Allemagne dans l'après-guerre. De même a-t-il constamment mis en garde l'OKH sur la faiblesse de ses flancs, par où tout allait advenir.

Quant à ses rapports avec le nazisme, disons que Paulus n'éprouve, par formation et par tempérament, aucune inclination de ce côté. Dès son arrivée à la tête de la 6e Armée, il a prévenu qu'il n'appliquerait pas le fameux *Komissarbefehl* qui réservait la mort immédiate à tous les officiers politiques de l'Armée rouge. De même, il fait rapporter les mesures féroces contre les civils russes, juifs en particulier, édictées par son prédécesseur von Reichenau. Il ne marchandera pas non plus son amitié au général von Blaskowitz, le seul officier supérieur de la Wehrmacht à avoir désapprouvé catégoriquement l'abominable politique d'occupation en Pologne. Paulus n'est ni nazi ni antinazi : il témoigne d'un apolitisme profond et présente bien moins d'affinités idéologiques avec le national-socialisme qu'un Manstein, un Hoth ou un Rommel.

C'est cet homme-là, avec ses scrupules, sa délicatesse et son honnêteté foncière, qui va affronter la plus abominable bataille de toute la Seconde Guerre mondiale. Il ne semble pas qu'il ait été le général le mieux outillé mentalement pour faire face à situation inouïe d'un encerclement et d'un anéantissement total.

La 6e Armée

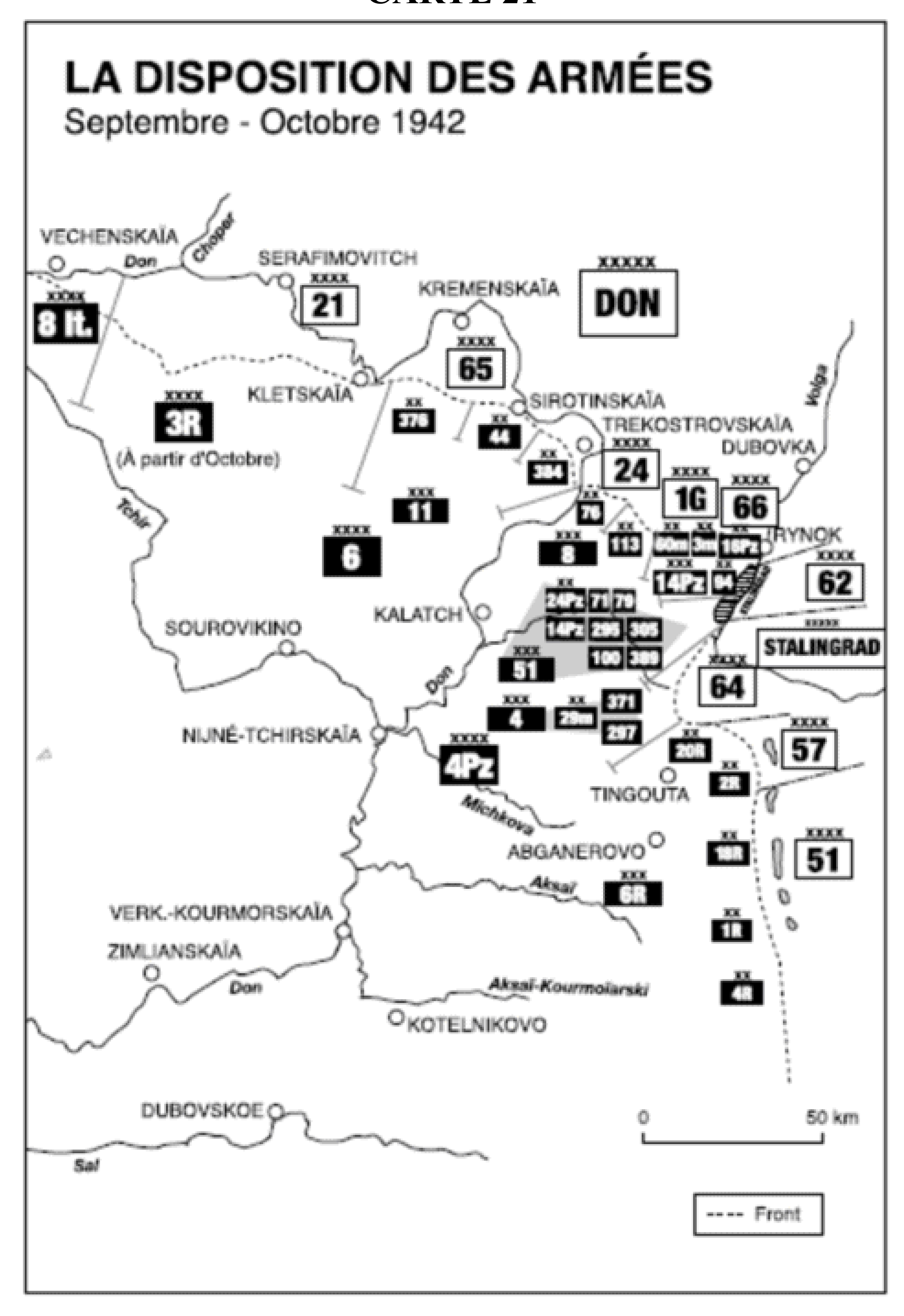
Au début de septembre 1942, la 6e Armée tient un front d'environ 200 kilomètres. Elle est par le nombre et le feu la plus puissante de la Wehrmacht. Paulus a mis son P.C à Golubinski, sur le Don, à 75 kilomètres de Stalingrad.

Les quatre Corps de la 6e Armée sont ainsi positionnés *(carte 21)* :

* À l'ouest du Don, le 11e Corps (général Strecker) bloque deux têtes de pont soviétiques, celle de Kremenskaïa, la plus importante, et celle de

Trekostrovskaïa. Ses forces se montent à 3 Divisions de chasseurs[193] (376e, 44e et 384e) avec, en réserve, des éléments de la 24e *Panzerdivision,* soit environ 45 000 hommes.

CARTE 21



LA DISPOSITION DES ARMÉES
Septembre - Octobre 1942
VECHENSKAÏA
Don
Choper
SERAFIMOVITCH
21
KREMENSKAÏA
DON
8 It.
65
KLETSKAÏA
3R
(À partir d'Octobre)
SIROTINSKAÏA
376
44
TREKOSTROVSKAÏA
DUBOVKA
Volga
384
24
11
1G
66
Tchir
6
76
113
8
60m
3m
16Pz
TRYNOK
14Pz
94
62
24Pz
71
79
KALATCH
14Pz
295
305
SOUROVIKINO
STALINGRAD
100
389
51
64
Don
371
4
29m
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
297
57
4Pz
20R
2R
TINGOUTA
Michkova
ABGANEROVO
18R
51
Aksaï
6R
VERK.-KOURMORSKAÏA
1R
ZIMLIANSKAÏA
Don
Aksaï-Kourmoiarski
4R
KOTELNIKOVO
DUBOVSKOE
0
50 km
Sal
---- Front

* De la rive orientale du Don à environ la moitié de l'isthme Don-Volga, le 8e Corps (Heitz) tient 50 kilomètres avec deux Divisions, les 76e et 113e Divisions de chasseurs, environ 30 000 hommes.

* Entre la précédente et la Volga se tient le 14e *Panzerkorps* (général Hube). Il doit aussi faire face à l'est, sur 13 kilomètres le long de la Volga, et au sud, de Rynok à Orlovka. Composition : 60e et 3e Divisions motorisées (avec chacune un bataillon de chars et un autre de chasseurs de chars), 94e Division d'infanterie, 16e *Panzerdivision*, soit 60 000 hommes.

* Enfin, dans Stalingrad même, le 51e Corps rassemble à lui seul 150 000 hommes. C'est évidemment cette formation qui mène les combats pour conquérir la ville. Il comprend les 71e, 79e, 295e, 305e, 389e Divisions d'infanterie, la 100e Division de chasseurs, une fraction de la 14e Panzer, la 24e Panzer. La plus grosse partie de l'artillerie d'Armée lui est rattachée :

plus de 1 000 canons et lance-roquettes multiples (*Nebelwerfer*).

À noter que les réserves de la 6e Armée sont quasi inexistantes : tout est en ligne. Pour relever les unités épuisées, la seule solution est de les faire tourner avec les Divisions placées sur le flanc nord.

Au sud, l'Armée de Paulus est flanquée de la 4e Armée Panzer de Hoth. Active au début de la bataille, amputée ensuite d'une partie de ses unités (14e et 24e *Panzerdivisionen*), elle restera en flanc-garde à partir d'octobre. Elle comprend les 371e et 297e Divisions de chasseurs. En réserve, l'excellente 29e motorisée.

La Luftwaffe affaiblie

Le 20 juillet 1942, Wolfram von Richthofen endosse, à la demande d'Hitler, le commandement de la *Luftflotte* 4. Le bouillant *Generaloberst* prend ainsi en charge une zone immense allant de Voronej à Bakou et à Ploesti, en Roumanie. Très vite, Richthofen se débarrasse de la responsabilité de défendre les pétroles roumains et de la sécurité de la 2e Armée établie dans la région de Voronej. Tous ses soins vont au pilotage des deux *Fliegerkorps* qui accompagnent les deux directions d'offensive de la Wehrmacht.

Le *Fliegerkorps* 4, confié au général Pflugbeil, soutient l'effort de List dans le Caucase. Le *Fliegerkorps* 8, commandé par le général Fiebig (avec

le 1er corps aérien roumain), et qui nous intéresse ici, reçoit la tâche d'assister la 6e Armée. Richthofen avait promis en juillet à Paulus de l'aider à surmonter ses énormes difficultés logistiques. Il tient sa promesse en créant autour de Stalingrad une « Région spéciale de transport », à laquelle il affecte plusieurs groupes de Junkers 52 prélevés dans le Reich. De même, les colonnes de ravitaillement de la Luftwaffe, entièrement motorisées, sont mises en partie au service de la 6e Armée. Utilisant tous les aérodromes disponibles, Richthofen parvient à livrer plusieurs milliers de tonnes de munitions et de carburant entre le 20 juillet et le début septembre, sans lesquelles Paulus n'aurait pu passer le Don.

De son côté, Fiebig parvient à répondre à presque toutes les demandes d'intervention au sol des unités de Paulus, lui ouvrant le chemin de Stalingrad à coups d'explosifs, écrasant les rassemblements de blindés, les batteries d'artillerie, les colonnes en retraite. Le 21 août, Richthofen survole la grande boucle du Don, au nord de Kalatch, et se délecte de la masse de chars et de corps brûlés par ses avions qui s'étendent, dit-il dans son journal, à perte de vue. Le 8e *Fliegerkorps*, appuyé par la 9e Division de FLAK (général Pickert), balaie sans difficultés les appareils de la 8e Armée aérienne du général Kriukhine, puis ceux de la 16e du général Stepanov, qui vivent un vrai calvaire jusqu'en octobre.

Quand, en septembre, la 6e Armée entreprend la conquête de la ville rue par rue, Fiebig appuie au maximum avec les STUKAS et la chasse. Une partie des bombardiers moyens est affectée à des missions dans un rayon de 100 kilomètres autour de la ville. Sont frappés les gares, où débarque un flot ininterrompu de renforts soviétiques, les centaines de positions d'artillerie situées sur la rive orientale de la Volga, les convois de camions apportant munitions et carburant, les rassemblements de chars, les colonnes en marche d'approche vers les embarcadères. Le 21 août, par exemple, une escadrille de Junkers 88 massacres deux Divisions de réserve surprises à découvert à l'est de la Volga. Richthofen ne peut s'empêcher d'écrire joyeusement dans son journal : « *Blut gerürht* ! » Le sang a coulé !

Dès que l'intensité des combats dans la ville faiblit – la plupart du temps pour cause de regroupements des unités – Richthofen récupère les avions du *Fliegerkorps* 8 et les envoie, par exemple, à la 17e Armée, sur la mer Noire, du 5 au 12 octobre. Peu à peu, les pertes et les heures de vol s'accumulent. Le nombre d'appareils en état diminue rapidement. Au début

de novembre, une partie des escadrilles partent pour le Groupe d'Armées Centre, une autre est expédiée à Rommel en Afrique. Au sol, de gros moyens sont investis dans la préparation des aérodromes à l'hiver qui approche. Tatsinkaïa, Morozovsk, Aksaï, Karpovka, Bokovskaïa, Pitomnik, Oblivskaïa, voient se dresser des hangars, des abris bétonnés souterrains, des citernes à carburant.

À partir du 15 octobre, Richthofen reçoit des nouvelles alarmantes des unités placées face aux têtes de pont soviétiques sur le Don. L'ennemi concentre de puissants moyens partout ! Inquiet, Hitler ordonne le 2 novembre de mobiliser tous les appareils pour frapper ces zones. Le matraquage durera une semaine avec des résultats incertains.

De ce tableau des missions du 8e *Fliegerkorps*, ressort une évidence, valable pour l'ensemble de la *Luftflotte* 4 : cette formation, trop sollicitée pour des tâches trop diverses, sur d'immenses espaces, s'use à toute vitesse. Entre le 5 et le 12 septembre, par exemple, la *Luftflotte* 4 mène en moyenne 938 sorties par jour, contre 1 343 durant la première semaine de juillet. Au début de l'offensive d'été, la *Luftflotte* recense 1 600 appareils, dont 1 155 opérationnels. Après 2 mois et demi d'opérations ininterrompues, les décomptes tombent à 950, dont 516 réellement en état de voler. Parmi ces derniers, il n'y a que 396 avions de combat, le reste faisant de la reconnaissance ou de la surveillance maritime. Le taux de disponibilité a chuté de 71 % à 57 %, faute de pièces et de moteurs de rechange, par manque de mécaniciens. Le 20 septembre, il n'y a plus, entre le Don et le Caucase, que 129 bombardiers en état de décoller !

Face à cet effondrement de la *Luftflotte* 4 qui, rappelons-le, soutient la grande offensive stratégique du Reich pour 1942, Goering est incapable de fournir renforts et remplacements au rythme nécessaire. Car, face aux Groupes d'Armées Nord et Centre, les Soviets lancent plusieurs offensives qui empêchent les transferts d'unités et détournent une partie des flux de pièces et de spécialistes. Résultat, au 20 octobre, les forces de la *Luftflotte* 4 ont à peine augmenté, malgré de réels efforts : 974 appareils, dont 594 (taux de 61 %) sont opérationnels. Or, face à la Luftwaffe, les performances de la VVS ne cessent de s'améliorer, ce qui sera, ainsi que nous le verrons plus bas, une des causes de la victoire de Stalingrad. Pour l'heure, notons que Paulus pourra de moins en moins compter, dans son combat à mort dans les

ruines de Stalingrad, sur un marteau aérien aussi lourd, ni un parapluie aussi étanche, que deux mois auparavant.

CHAPITRE 2

L'assaut contre la ville

« Si Stalingrad était défendue par les Anglais ou les Américains, sa capture n'aurait pris que quelques jours ; il y a un monde de différence entre la guerre à l'ouest et à l'est parce que le Bolchevique est une bête ».
Das Schwarze Korps, organe de la SS, 29 octobre 1942{194}.

I. Les combats pour le centre (13-26 septembre) *(carte 22)*

La bataille se concentre dans le centre et le sud de la ville, sur un front de dix kilomètres à vol d'oiseau. Les deux objectifs clés de Paulus sont, d'une part, la colline du Kourgane Mamaïev (102 mètres), qui donne les meilleures vues sur la Volga et le quartier des usines au nord ; d'autre part, le débarcadère central qui fait face au faubourg de Krasnaïa Sloboda (rive gauche), par où les Soviétiques acheminent l'essentiel des renforts et des approvisionnements destinés à la 62e et à une fraction de la 64e Armée.

1. L'attaque allemande du 13 septembre

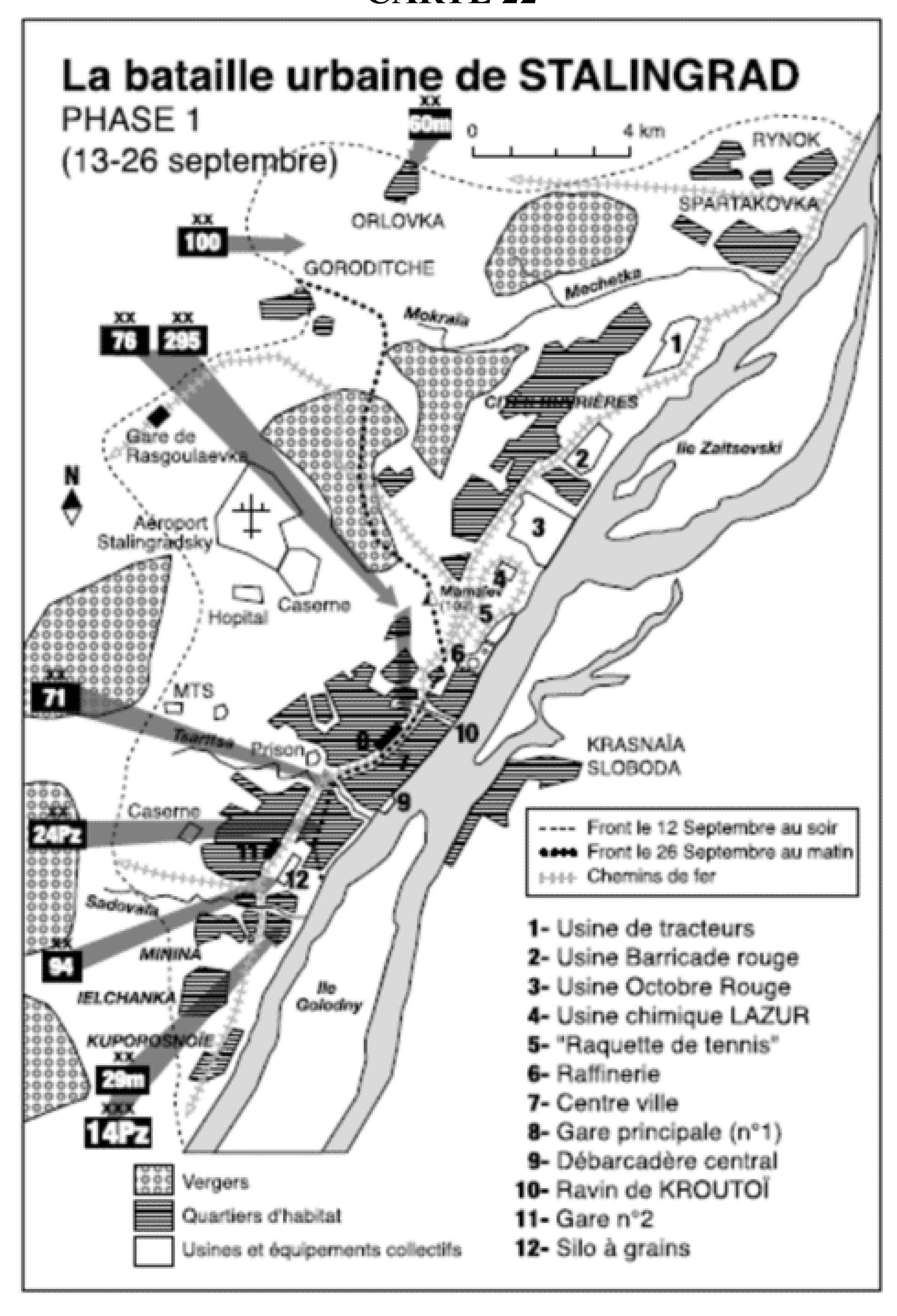
Le plan et les moyens

Nonobstant la nature urbaine du terrain, Paulus opte pour le plan type de la Wehrmacht : le double enveloppement. Deux forces sont engagées de part et d'autre de la rivière Tsaritsa, forces qui forment les mâchoires de la tenaille.

Au nord, le 51e Corps du général von Seydlitz-Kurbach ; au sud, des unités de la 4e Armée Panzer. Le 51e Corps parti de la zone « gare de Goumrak-Goroditché », dans les faubourgs, doit prendre la colline Mamaïev puis se diriger vers l'embarcadère central en passant par la gare N° 1 ; en face de lui, les forces de la 62e Armée commandée par Tchouikov. La 4e Armée Panzer démarre, elle, des lisières ouest des faubourgs de Zelenaïa Poliana, Minina et Sadovaïa et va à la rencontre du 51e Corps à

l’embarcadère central en passant par le quartier de Ielchenka et la gare N° 2 ; face à elle, une portion de la 64e Armée du général Choumilov. Dans cette partie sud, la topographie de la ville avantage les Allemands. Plusieurs grandes perspectives filent en effet droit vers la Volga, facilitant les tirs d’enfilade.

CARTE 22


La bataille urbaine de STALINGRAD
PHASE 1
(13-26 septembre)
60m
0
4 km
RYNOK
SPARTAKOVKA
100
ORLOVKA
GORODITCHE
Mechetka
Mokraia
76
295
CITÉS OUVRIÈRES
Ile Zaitsevski
Gare de Rasgoulaevka
N
Aéroport Stalingradsky
Caserne
Hopital
71
MTS
Tsaritsa
Prison
KRASNAÏA SLOBODA
24Pz
Caserne
Sadovaïa
94
MINIÑA
IELCHANKA
KUPOROSNOÏE
29m
14Pz
Ile Golodny
Front le 12 Septembre au soir
Front le 26 Septembre au matin
Chemins de fer
1- Usine de tracteurs
2- Usine Barricade rouge
3- Usine Octobre Rouge
4- Usine chimique LAZUR
5- "Raquette de tennis"
6- Raffinerie
7- Centre ville
8- Gare principale (n°1)
9- Débarcadère central
10- Ravin de KROUTOÏ
11- Gare n°2
12- Silo à grains
Vergers
Quartiers d'habitat
Usines et équipements collectifs

Von Seydlitz-Kurbach place en avant ses trois meilleures Divisions d'infanterie, les 71e (von Hartmann), 76e (Carl Rodenburg) et 295e (Rolf Wuthmann). Sur sa gauche, pour clouer les forces soviétiques engagées dans le saillant d'Orlovka, il monte une attaque en tenaille avec la 60e Division motorisée au nord, et la 100e Division de chasseurs au sud. Au total, 50 000 hommes.

Au sud de la Tsaritsa, la 4e Armée Panzer attaque Minina avec la 94e Division et la 24e *Panzerdivision* ; à leur droite, la 29e motorisée et la 14e *Panzerdivision* avancent vers la Volga dans le quartier d'Ielchenka et de Kouporosnoïé. Soit 40 000 hommes. Quant aux deux divisions (297e et 371e, du 4e Corps) de la 4e Armée Panzer non engagées dans Stalingrad, elles bloquent la 64e Armée de Choumilov au sud de Kouporosnoïé.

Si, sur le papier, cette première attaque engage 90 000 hommes, l'infanterie d'assaut n'en compte que 25 000. Mais ce sont d'excellentes troupes, bien rôdées à la coopération avec les chars et l'aviation, bien encadrées, supérieurement armées. Paulus a massé derrière elles 1 500 canons et Fiebig peut jeter en noria plus de 500 appareils, dont 150 STUKAS. Deux-cent cinquante chars et canons d'assaut sont disponibles pour accompagner. Pour donner une idée de la puissance de feu engagée, les trois Divisions{195} du 51e Corps à elles seules disposent, sur un front de 8 kilomètres, d'environ 12 000 combattants, 1 500 mitrailleuses, 500 armes antichars, 1 060 canons de calibres supérieurs à 75 mm (220 de l'artillerie régimentaire, 840 de l'artillerie de Corps) et une centaine de lance-fusées.

En face, Tchouikov, ignorant le formidable coup de marteau qui se prépare, passe la Volga le 12 septembre en soirée pour aller prendre son nouveau commandement. Alors que son embarcation approche de la rive, il aperçoit une masse d'hommes portant des blessés sur des civières, mais aussi de femmes et d'enfants sortant des tranchées, des cratères de bombes, des trous d'obus.

> « Tous ces gens avaient des visages sévères, noirs de poussière, striés de larmes. Les enfants, tourmentés par la faim et la soif, ne criaient plus, se contentant de gémir, plongeant leurs petites mains dans l'eau. » Après avoir débarqué, Tchouikov découvre la ville : « les rues étaient mortes. Il n'y avait plus une seule feuille sur les arbres : tout avait disparu dans les flammes. Tout ce qui restait des maisons de bois était des tas de cendres et des cheminées qui en jaillissaient (…) Des gens fouillaient les ruines, extirpant des paquets, des samovars, de la vaisselle, et amenaient tout à l'embarcadère. (…) Nous passons des barricades de rues. Qui

peut avoir élevé ces « fortifications » ? Non seulement elles seraient incapables de retenir un char ennemi, mais le parechoc d'un camion suffirait à les renverser{196}. »

Encore ces malheureux n'ont-ils pas eu le destin des milliers de civils morts dans le naufrage des vapeurs *Borodino* et *Joseph Staline* touchés de plein fouet par les obus allemands. Sous les ruines, des milliers de corps coincés après le raid de terreur du 23 août se décomposent à la chaleur, répandant une odeur abominable sur toute la ville.

Arrivé à son P.C, Tchouikov prend connaissance de l'état lamentable de la 62e Armée (voir p. 196), tant du point de vue des forces morales que matérielles. Il n'a pas 60 000 hommes, dont à peine un tiers de combattants, 60 chars et 400 canons. Dans l'épreuve de force qui s'engage, les rapports de force sont donc très largement en faveur de Paulus : 1,5:1 pour l'infanterie, 3:1 pour l'artillerie, 5:1 pour les chars. *A priori*, la 62e Armée ne peut guère espérer tenir plus de 24 ou 48 heures.

Légitimement inquiet, Tchouikov demande par téléphone des renforts en urgence. Eremenko lui apprend que 10 Divisions et 1 000 tonnes d'approvisionnements sont prévues, mais à des échéances difficiles à préciser… Au moins la première de ces unités, la 13e Division de la Garde, n'est-elle plus qu'à une journée de marche de la Volga. Quant aux munitions, elles attendent la nuit pour passer.

Le même jour, 12 septembre, Paulus, en compagnie de von Weichs, commandant le Groupe d'Armées B, est à Vinnitsa avec Hitler. Il s'agit, dit von Weichs dans ses mémoires, d'avertir le Führer du danger encouru par les flancs démesurés du Groupe d'Armées, de l'insuffisance des troupes engagées à Stalingrad, de la nécessité de préparer les positions d'hiver. Hitler aurait détourné la conversation vers des considérations sur l'attaque à mener vers Astrakhan, aussitôt l'affaire de Stalingrad liquidée. Aux inquiétudes des deux généraux, il aurait opposé ses certitudes :

« Les Russes sont au bout de leurs forces. (…) La résistance à Stalingrad doit être considérée comme une affaire locale. Ils ne sont plus capables de contre-offensives à une échelle stratégique, qui pourraient nous menacer. La défense du Don va s'étayer, dans des proportions toujours croissantes, par l'introduction de nouvelles forces alliées. Dans ces conditions, (Hitler) ne voit pas pour le flanc nord de véritable danger{197}. »

En réalité, Hitler est beaucoup moins confiant que ne l'affirme Weichs, même s'il est probable qu'en bon comédien, il n'en a rien laissé paraître

aux deux généraux. Le 9 septembre, en effet, le journal de guerre de l'OKW montre qu'il s'inquiète beaucoup pour le flanc nord sur le Don, dont il demande qu'il soit fortifié et densément miné, car il faudra compter, dit-il,

> « avec de puissantes attaques de l'ennemi contre la 8e Armée italienne, en direction de Rostov ».

Tout à son autoportrait flatteur en Cassandre, Weichs « oublie » de mentionner qu'il a affirmé à Hitler, ce 12 septembre, reprenant un mémo de Paulus, que l'affaire de Stalingrad serait liquidée dans les dix jours.

Par un hasard malicieux, ce même 12 septembre, Joukov et Vassilevski présentent à Staline leur plan pour encercler la 6e Armée dans Stalingrad en frappant ses flancs mal protégés.

Bien sûr, Tchouikov ne sait rien de tout cela. Il passe la nuit du 12 au 13 à monter avec Krylov une contre-attaque pour éloigner les Allemands de l'embarcadère déjà sous le feu des canons. Affaire importante : c'est par là que doivent arriver les renforts promis. Puis il va se coucher vers 5 heures. Il n'aura guère le temps de dormir : à 6 h 30, le 13 septembre 1942, l'enfer se déchaîne sur Stalingrad.

Le 13 et le 14 septembre

Cent batteries allemandes ouvrent le feu au moment où le 8e *Fliegerkorps* entreprend de bombarder tout ce qui peut ressembler à une installation militaire. La tâche est aisée, le champ de bataille ne couvrant qu'une cinquantaine de kilomètres carrés. Tout est pulvérisé, tranchées, abris, véhicules, barricades, le trafic sur la Volga interdit par des mines dérivantes. Puis, à 8 heures, les chars et les canons d'assaut s'élancent, suivis par l'infanterie. Les Soviétiques se défendent farouchement mais la pression est irrésistible. Dès qu'une résistance sérieuse empêche l'infanterie de progresser, un groupe de 40 à 60 avions vient systématiquement démolir l'immeuble ou le remblai derrière lequel les défenseurs sont regroupés. En quinze heures de combats incessants, le 51e Corps s'empare de la gare de Razgoulaevka, des faubourgs d'Alexandrovka et Goroditché. Il s'arrête au soir devant les côtes 153.7 et 144.3. Trois kilomètres ont été franchis. À ce moment, devant les assaillants, se trouve le petit aérodrome de Stalingradski. À 5 000 mètres, sur la gauche, on distingue aux jumelles le Kourgane Mamaïev et les premiers blocs d'immeubles du centre-ville.

Au sud, la 4e Armée Panzer progresse un peu moins. La gare de Sadovaya tombe, sa station MTS également, de même les faubourgs de Minina et Zeliana Poliana.

Au milieu de l'après-midi, le PC de Tchouikov sur la colline Mamaïev est repéré et détruit à la bombe. Tchouikov et Krylov doivent fuir avec leurs officiers, leurs cartes sous le bras. La 62e Armée est ainsi privée de commandement à partir de 16 h 00. À vrai dire, cela n'a guère d'importance à ce moment. Les fils téléphoniques ont été rompus en des dizaines d'endroits. Aucune contre-attaque, si modeste soit-elle, n'est possible : toutes les concentrations d'hommes et d'armes sont aussitôt prises à partie par la Luftwaffe qui opère 1 000 sorties, ayant toujours une centaine d'avions en l'air. Von Richthofen vient en personne participer aux engagements aériens. La retraite en direction de la Volga est lente mais rien ne semble devoir l'arrêter.

Tchouikov parvient à replier son QG dans le « bunker Tsaritsyne », sur rive nord de la Tsaritsa. Il reste une heure avant la nuit. Le contact est enfin repris avec les unités. Follement, Tchouikov décide de contre-attaquer aux premières heures du lendemain, au moment où les Allemands s'y attendent le moins. Au moins espère-t-il déranger leurs préparatifs, gagner du temps en attendant l'arrivée de la 13e Division de la Garde.

Dans la nuit, Tchouikov prend connaissance des ordres d'Eremenko, le commandant du Front. La 13e Division de la Garde débarquera au nord, dans le quartier des usines ; le reste de la ville sera pris en charge par la Division du NKVD.

Tchouikov conteste aussitôt ces ordres, donnés de trop loin. La 13e Garde n'est pas utile dans le nord, explique-t-il ; c'est au sud qu'est placé le *Schwerpunkt* allemand, c'est donc là qu'elle doit débarquer. Quant aux soldats du ministère de l'intérieur, ils sont bien incapables de remplir la tâche assignée. Ivan Schilaev, vétéran de la 13e Garde, explique pourquoi :

> « Le NKVD était d'abord une force de police. Il surveillait les rives de la Volga, les usines, la population locale et nous. Leur présence nous offensait. Ils pouvaient tenir quelques immeubles, ou organiser quelques points de résistance, mais ils ne pouvaient pas arrêter les Allemands. Leur indépendance détruisait la cohésion tactique de notre commandement. C'était comme si l'on ne faisait pas confiance à l'Armée rouge pour défendre Stalingrad.{198} »

Eremenko se rend aux raisons de son subordonné, qui arrache ainsi une décision capitale pour la suite de la bataille : c’est lui seul qui aura désormais pouvoir de décider des déploiements dans Stalingrad, et même le NKVD devra obéir. Cas unique dans l’Armée rouge ! Relevons que Eremenko a eu la sagesse de laisser la bride sur le cou à son bouillant subordonné. Un peu plus tard convoqué par Tchouikov, le colonel Saraïev, commandant la garnison de la ville et la 10e Division du NKVD, s’incline : « j’appartiens donc à la 62e Armée », se contente-t-il de dire. Tchouikov a désormais la bataille en mains.

Curieusement, au même moment, l’OKH décide de rassembler sous le commandement de Paulus toutes les forces d’assaut, y compris celles qui appartiennent à la 4e Armée Panzer de Hoth (il s’agit en l’occurrence de la 24e Panzer, la 29e motorisée, la 94e I.D).

À 3 h 00 du matin, l’attaque soviétique démarre. Trois régiments d’artillerie de la réserve générale (144 tubes) et trois régiments de katiouchas (72 lanceurs multiples) ouvrent le feu pendant une demi-heure. L’équivalent de 2 brigades et demie, soit moins de 7 000 hommes, se ruent à l’assaut. L’avance se monte péniblement à quelques centaines de mètres. Dès que le jour est levé, les STUKAS interviennent et écrasent tout, faisant refluer les assaillants. L’échec est complet. Profitant du désarroi de leur adversaire, les Allemands relancent aussitôt l’attaque.

Après quelques heures de combat, la victoire semble à la portée de Paulus. Au sud, la 4e Armée franchit la voie ferrée qui forme l’épine dorsale de la ville. Au soir, les voies devant la gare N° 2 sont le théâtre de combats acharnés. Les Panzers tirent les fantassins comme des moineaux, les canons d’assaut ouvrent des brèches à bout portant dans les murs des immeubles où se concentre la résistance. Des mitrailleuses lourdes balaient toute vie des perspectives qui mènent à la Volga, obligeant les soldats russes à gagner les caves et les étages. Au nord, le 51e Corps avance irrésistiblement. Il s’empare de la station de tracteurs et de machines (MTS), puis du petit aérodrome Stalingradski, de sa caserne, de l’école d’aviation, de l’hôpital. Un groupe de combat de la 76e I.D progresse rapidement le long de la voie ferrée et aborde la colline Mamaïev par ses pentes ouest et nord. Au sud, les compagnies d’assaut de la 71e I.D s’enfoncent vers le centre-ville en suivant la vallée encaissée de la Tsaritsa. Le P.C de Tchouikov n’est plus qu’à 800 m, la gare centrale, à un jet de

grenade. Les Allemands voient les eaux de la Volga en contrebas, à 900 m. La « maison des spécialistes » est occupée (voir carte p. 213) ; des mitrailleuses sont installées dans les embrasures de sa façade massive, prenant en enfilade la perspective jusqu'au débarcadère central. Toutes les opérations d'embarquement et de débarquement devront dorénavant s'effectuer derrière un écran fumigène. La résistance soviétique est atomisée en une multitude de petits points d'appui, qui lâchent les uns après les autres. Même s'il n'y a pas débandade – les Allemands comptent beaucoup plus de cadavres soviétiques que de prisonniers – la percée générale jusqu'à la Volga semble imminente.

Depuis le matin, Tchouikov sait que la 13e Division de la Garde est arrivée à Krasnaïa Sloboda, sur la rive est de la Volga. Une noria de camions a amené d'urgence les hommes de Kamishin à Srednaïa Akhtuba. On doit attendre la nuit pour passer car les Messerschmitt patrouillent le fleuve tout le jour avec insolence, à 300 mètres d'altitude. Mais

> « il y avait un danger de voir l'ennemi occuper la gare centrale, couper l'Armée en deux et atteindre le débarcadère principal avant l'arrivée de la 13e Garde… Il était 16 heures. Il restait 5 heures avant le crépuscule. Pouvions-nous, avec nos unités éclatées et brisées, tenir encore 10 ou 12 heures dans les quartiers centraux ? (…) Nos troupes seraient-elles capables de remplir cette tâche apparemment surhumaine ? Si elles en étaient incapables, alors la 13e Garde regarderait la fin de la tragédie en spectatrice depuis la rive gauche{199}. »

Avec l'énergie du désespoir, Tchouikov ramasse la compagnie de sécurité de son PC, les plantons, les secrétaires, le personnel de la section politique et neuf chars KV1 tenus jusque-là en réserve. Il forme deux groupes de combat qu'il jette devant la Maison des Spécialistes et dans le quartier de la gare. Leur mission : barrer les rues qui mènent au débarcadère. L'étonnant est qu'ils y soient parvenus pendant plusieurs heures. Peut-être ont-ils été aidés par un certain relâchement côté allemand. Tchouikov rapporte en effet :

> « à l'évidence, les Allemands pensaient que le destin de la cité était scellé, ils se ruaient vers la Volga et le centre aussi vite que possible, pour s'emparer de quelques souvenirs personnels. Nos soldats (…) les voyaient sauter de leurs camions, ivres, jouant de l'harmonica, hurlant comme des forcenés et dansant sur le pavé{200}. »

Dévoré d'inquiétude, rongé par son eczéma, Tchouikov sort fréquemment de son P.C où l'air est irrespirable. Beaucoup d'hommes,

blessés ou nerveusement brisés, s’y sont réfugiés. Les explosions sont quasiment ininterrompues, les communications coupées. À l’oreille, le chef de la 62e Armée estime la progression des Allemands, à 500 mètres de lui. À Saraïev, il enlève la dernière force disponible : une misérable milice de 1 500 hommes, pompiers et ouvriers qui, à peine armés, sont jetés entre les Allemands et le débarcadère central. Il faut tenir encore quelques heures. Tchouikov a ce mot étonnant :

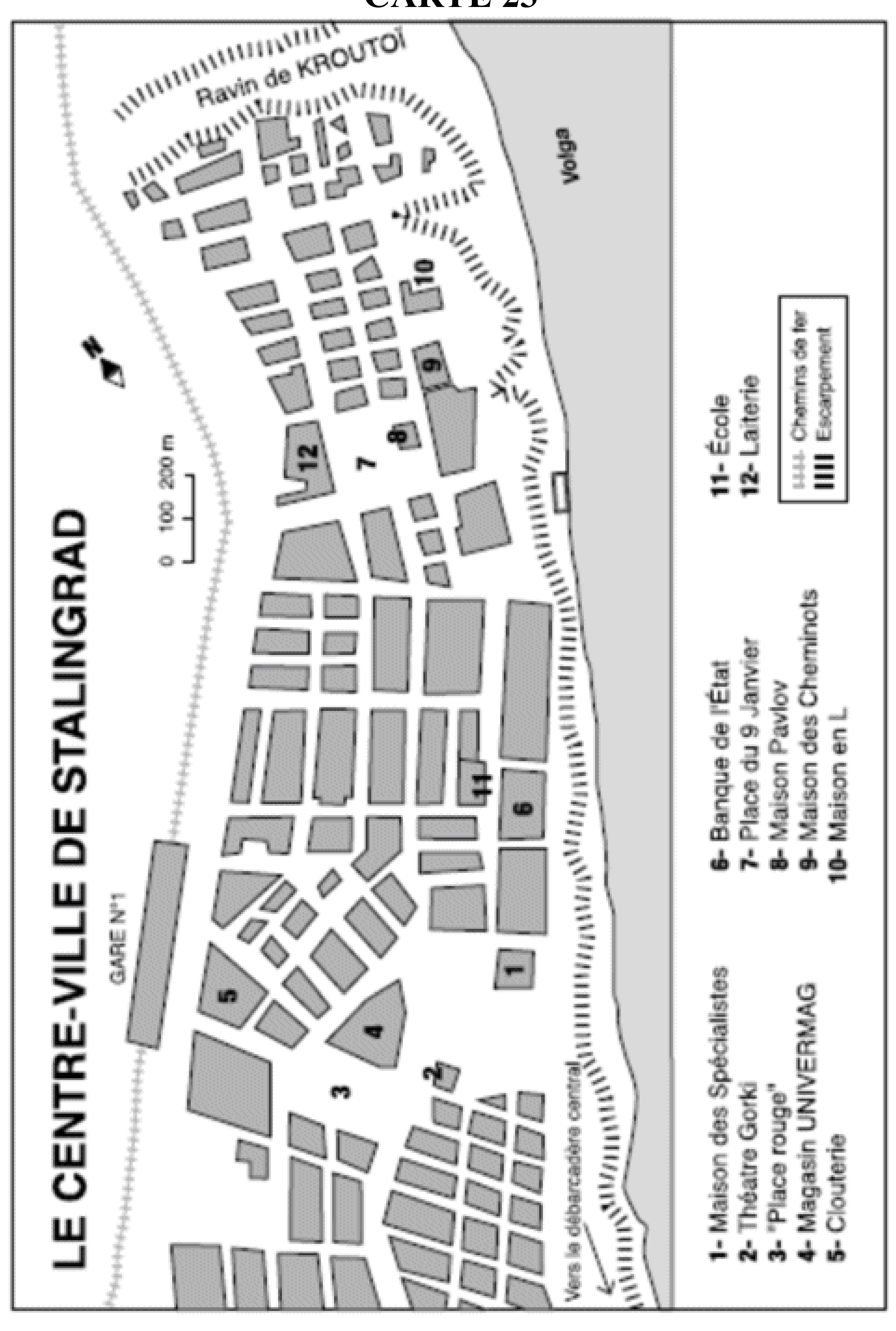
> « Pour les Américains, le temps c’est de l’argent. Mais durant ces journées nous aurions pu dire : le temps, c’est du sang{201}. »

Au crépuscule, le combat faiblit enfin. Les Allemands, épuisés, préparent l’assaut final du lendemain. De la 62e Armée, il ne reste rien.

2. La 13e Division de la Garde sauve Stalingrad (15-17 septembre)

À 14 h 00, le 14 septembre, couvert de poussière et de boue, le major-général Alexandre Ilitch Rodimtsev se présente au P.C de Tchouikov, dans le ravin de la Tsaritsa. Rodimtsev, 37 ans, est un combattant chevronné. Sous le nom de « Pablito », il a gagné en Espagne le titre de Héros de l’Union soviétique pour sa bravoure à Guadalajara (1937). Il a été initié au combat urbain lors de la défense de Madrid, une expérience qui lui sera utile dans les rues de Stalingrad. Après un stage à l’Académie Frounzé, il dirige une brigade lors de l’attaque allemande de juin 1941 et parvient à en sortir les débris de l’encerclement géant de Kiev. Il prend ensuite le commandement de la 87e Division de fusiliers, qui devient la 13e Garde en janvier 1942 en récompense de sa fougue durant la contre-offensive d’hiver. Il voit de près le désastre de Kharkov, en mai 1942, au sein de la 28e Armée. Apôtre, comme Tchouikov, du commandement direct, plaçant son P.C toujours au plus près du front, c’est un homme d’un courage physique étonnant et d’un calme imperturbable. Sa dureté est à peu près égale à celle de Tchouikov.

CARTE 23



LE CENTRE-VILLE DE STALINGRAD
GARE N°1
Ravin de KROUTOÏ
Volga
N
0 100 200 m
Vers le débarcadère central
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
1- Maison des Spécialistes
2- Théâtre Gorki
3- "Place rouge"
4- Magasin UNIVERMAG
5- Clouterie
6- Banque de l'État
7- Place du 9 Janvier
8- Maison Pavlov
9- Maison des Cheminots
10- Maison en L
11- École
12- Laiterie
Chemins de fer
Escarpement

Rodimtsev fait son rapport à Tchouikov. Sa Division vient de parcourir les 100 derniers kilomètres en camions{202} et en plein jour. Tout, lui a-t-on expliqué, est une question d'heures. Avant le départ, l'unité a été complétée à 10 000 hommes, dont 1 000 n'ont pas de fusils. Krylov lui demande de faire passer dans la nuit du 14 au 15 septembre le maximum de monde sur la rive ouest. L'artillerie restera de l'autre côté, à l'exception des antichars et des mortiers. Le P.C de Rodimtsev sera sur le débarcadère lui-même, dans une des grottes creusées dans la falaise. Le secteur assigné à sa Division est large, trop large, mais la 62e Armée n'a plus le choix : les Gardes devront tenir les 5 kilomètres qui vont du Mamaïev Kourgane à la Tsaritsa. À peine débarqués, ils seront jetés dans la fournaise avec mission de reprendre à l'ennemi Mamaïev, le quartier de la gare et la Maison des Spécialistes. Tâche impossible : comment battre deux Divisions allemandes dotées d'une puissance de feu terrifiante, sous un ciel dominé par la Luftwaffe ?

La 13e Division de la Garde commence à passer la Volga vers 19 heures 30, tant le temps presse. Un seul bac est touché par un obus, entraînant la mort de 41 hommes{203}. Les premiers Gardes à toucher terre sont ceux du 1er bataillon du 42e régiment, menés par le lieutenant Cherviakov. Ils se jettent aussitôt sur les compagnies allemandes qui ne sont qu'à 200 mètres de l'embarcadère. Dans le crépuscule, traversant un rideau de balles traçantes, à la grenade, au couteau, à coups de pelle et de crosse, les Gardes desserrent l'étreinte. Le peu d'espace gagné permet au gros de la Division d'arriver durant la nuit : les 34e et 39e régiments au complet. Le reste du 42e régiment est bloqué à l'aube par l'apparition de la Luftwaffe. Dans l'obscurité, les unités gagnent leurs secteurs. Le 1er bataillon du 42e part pour la gare, le 34e régiment va épauler le bataillon du NKVD qui s'accroche sur les pentes de Mamaïev, le 39e se place entre les deux, au nord du ravin de Kroutoï. Mais plusieurs bataillons s'égarent au milieu des ruines et n'arrivent qu'à l'aube sur les emplacements de combat tenus par les survivants de la 62e Armée. C'est à ce moment que les Allemands déchaînent ce qu'ils pensent être leur dernier effort.

Dès l'aube du 15 septembre, le 8e *Fliegerkorps* lance tous ses appareils contre ce qui tient encore debout dans le centre moderne mais aussi dans les faubourgs sud. Pendant une heure, les hurlements des sirènes des STUKAS se mêlent aux effondrements d'immeubles. Des nuées de Me109 straffent

tout ce qui bouge entre le front et la rive de la Volga. Mille sorties dans la journée sur un espace grand comme Paris intra-muros ! Au centre, deux Divisions de choc (295e, 71e I.D) du 51e Corps, soutenues par des canons automoteurs, axent leurs efforts sur le Kourgane Mamaïev d'une part, sur la gare centrale d'autre part. Au sud de la Tsaritsa, la 94e I.D, les 14e et 24e *Panzerdivisionen* font converger leurs efforts vers l'embouchure de la Tsaritsa.

Paulus ne s'attend pas à être aussitôt contre-attaqué. C'est pourtant ce qui se produit : les Gardes se jettent sur son infanterie. Toute la journée du 15, la 13e reprend l'initiative à la 71e I.D surprise. Dans le quartier de la gare, où l'habitat est dense, la Luftwaffe n'ose pas bombarder trop près de ses troupes. Comme Rodimtsev a massé tout son monde devant, les Allemands sont pris dans de féroces combats d'homme à homme.

Les Gardes remontent sous un feu d'enfer la rue de Moscou jusqu'à la banque d'État. Arrêtés par des nids de mitrailleuses, ils contournent l'obstacle et parviennent à la « Place Rouge » où ils s'emparent des grands magasins Univermag. D'un assaut violent, ils parviennent à la gare centrale où ils pourchassent les Allemands en fuite à travers les voies. Mais ceux-ci se reprennent et contre-attaquent. La gare change quatre fois de mains dans la journée. Appuyé par quelques chars lourds KV-1, le 34e régiment attaque cinq fois la Maison des Spécialistes, en vain, mais au moins les tirs vers l'embarcadère sont-ils muselés. Au sud, en revanche, la 35e Division de la Garde du général Dubianski doit abandonner complètement les quartiers de Ielchanka et Kouporosnoïé devant les trois Divisions, dont deux Panzers, qui avancent vers l'embouchure de la Tsaritsa. Les positions ne sont lâchées qu'en dernière extrémité. Ces hommes qui reculent, exténués, torturés par la faim et la soif, n'en ont pas fini. Ils sont, selon les mots de Tchouikov,

> « accueillis, incorporés dans une autre unité, rééquipés, notamment en munitions, et renvoyés dans la bataille{204}. »

L'infanterie allemande précédée par les chars parvient dans la gare N° 2. Juste au sud, desservi par une voie spéciale, un immense silo à grains sur lequel l'artillerie cogne à tir tendu. Mais l'assaut à ce bâtiment massif attendra que les compagnies aient repris leur souffle. Il est le seul obstacle à la réunion des deux pinces projetées par la 4e Armée Panzer.

La lutte pour Mamaïev est confuse. Les Allemands sont sur les pentes nord et ouest. Le sommet est l'objet de corps à corps terribles à la

baïonnette et à la grenade.

Une compagnie de mitrailleurs allemands parvient sous le pont de chemin de fer qui enjambe la Tsaritsa ; elle tient sous son tir le P.C de Tchouikov. Au soir, toute la partie sud de la ville est en flammes et, note Tchouikov, « il fait clair comme en plein jour ».

Dans la nuit du 15 au 16 septembre, Tchouikov ordonne au 42e régiment (colonel Yelin) de la 13e Division de la Garde de passer la Volga. À peine arrivé, à la pointe de l'aube, un bataillon de cette unité, sous les ordres du capitaine Kirin, monte à l'assaut de Mamaïev par le côté nord sous un terrible bombardement aérien. Simultanément, une section de 30 hommes menée par le lieutenant Vdovichenko du 416e régiment de la 112e Division (dite Division Sologub, du nom de son ancien chef mais commandée par le colonel I.E Yermolkine) grimpe par le nord-est. Au sommet, les nids de mitrailleuse sont nettoyés à la grenade, les trous de tirailleurs à la mitraillette. Sur les 30 hommes de la section Vdovichenko, 24 sont tués ou grièvement blessés. Mais le Mamaïev est repris.

Pendant ce temps, les soldats du 34e régiment de la Garde attaquent à nouveau la Maison des Spécialistes. Dès que le feu soviétique baisse, les Allemands reprennent leurs tirs à la mitrailleuse lourde qui portent jusqu'à l'embarcadère central. La gare et le quartier alentour changeront de mains à 15 reprises avant le 19 septembre ! Mais, le 16 septembre, la Division de Rodimtsev n'est déjà plus qu'un fantôme. Tchouikov prévient Eremenko :

> « Nous n'avons plus de réserves, tandis que l'ennemi en jette de nouvelles ; encore quelques jours d'un combat aussi sanglant et l'Armée se désintègrera, saignée à mort{205}. »

Dans ses Mémoires, le chef de la 62e Armée rend un hommage presque furtif aux Gardes de Rodimtsev, « dépensés » en 72 heures :

> « Laissez-moi le dire franchement : sans la Division de Rodimtsev, la ville aurait totalement été aux mains de l'ennemi aux environs du 15 septembre{206}. »

Il faut d'urgence au moins deux Divisions, demande Tchouikov qui sent que les Allemands ne sont pas au bout de leur effort. Il n'obtient que la 92e brigade d'infanterie navale (de la Flotte du Nord et de la Baltique : environ 5 000 hommes) et la 137e brigade blindée (du 2e Corps, 1 000 hommes, environ 50 chars légers T-60 et des antichars de 45 mm). Elles arrivent dans la nuit. Les marins sont engagés au sud de la Tsaritsa, les chars expédiés en soutien à l'est de Mamaïev.

Le 17 septembre, les Allemands multiplient les attaques dans le quartier de la gare centrale. Il leur faut se battre pour chaque aiguillage, chaque dépôt, nettoyer les wagons un par un. Finalement, le quartier tombe le 19. Les quais, les voies sont jonchés des cadavres des Gardes de Rodimtsev. Dès lors, un feu d'enfer s'abat sur la partie du débarcadère située au débouché des avenues. Un peu plus au nord, von Seydlitz engage la 76e I.D encore fraîche, ce qui lui permet de repousser les hommes de Rodimtsev des pentes de Mamaïev puis du sommet : le reliquat de la 13e Division de la Garde donne des signes nets d'épuisement.

Au sud de la Tsaritsa, les deux Panzers et la 94e I.D sont bloquées par un énorme silo à céréales, long de près de 300 mètres, précédé d'un avant-corps de 40 mètres de haut, tout en béton armé. La bataille pour son contrôle va durer sept jours. Deux Divisions bloquées une semaine pour un bâtiment ! Toute la désespérante lenteur de la bataille de Stalingrad est là. Une centaine de marins et de Gardes (35e Division) armés de mitrailleuses, de fusils antichars et de mitraillettes repoussent plus d'une dizaine d'attaques par jour. L'artillerie et les STUKAS font mouche à tout coup sur cette cible géante, mais la structure résiste. Le grain a pris feu. À l'intérieur, il fait plus de 40 degrés. L'eau de refroidissement des mitrailleuses s'évapore trop vite : à tour de rôle, les hommes arrosent d'urine les tubes portés au rouge. La peau des soldats assoiffés se crevasse jusqu'au sang. Les combats font rage dans les escaliers, dans l'élévateur, dans la salle des machines.

> « Le béton pleuvait sur nous après chaque explosion, se souvient Andreï Khozyanov,{207} marin de la 92e brigade. (…) Même à un mètre de distance, nous ne pouvions nous voir tant il y avait de poussière et de fumée. Nous nous criions “hourrah? et “tous sur le pont? pour nous donner du courage. (…) Nous étions si près de l'ennemi que nous pouvions sentir et entendre sa respiration, chacun de ses mouvements, mais nous ne pouvions le voir. Nous tirions en nous guidant sur le son. »

Au milieu de cette apocalypse, Tchouikov reçoit l'ordre de préparer une attaque pour le lendemain : il doit aller vers le nord à la rencontre de Joukov qui va tenter de délivrer la 62e Armée. Mais, dans l'immédiat, il doit une fois encore déménager. Un groupe de mitrailleurs allemands est en effet parvenu dans la rue Pouchkine, une des issues de son P.C ; d'autres contrôlent la gorge de la Tsaritsa, où est le second débouché de l'abri.

Tchouikov et son état-major fuient au milieu des balles et s'en vont de l'autre côté de la Volga pour revenir rive droite à hauteur de l'usine Barricade. À 800 m du « Ferry 62 », le débarcadère de l'usine Octobre rouge, une vague tranchée recouverte d'une bâche fera office de P.C provisoire. Des sapeurs creuseront à la dynamite un meilleur abri dans la falaise qui surplombe la Volga. Tchouikov paie d'une continuelle errance ce fait simple et inquiétant : l'espace commence à manquer aux défenseurs.

3. Attaques frontales au nord

À l'extérieur de la ville, sur le front nord, la STAVKA décide de tenter encore de rompre le siège. Après 15 jours d'échecs sanglants, Moskalenko, commandant la 1re Armée de la Garde, cède ses Divisions d'infanterie carbonisées à ses voisines, les 24e et 66e Armées. En échange, il reçoit 5 Divisions d'infanterie, 3 Corps blindés, de l'artillerie et des sapeurs, le tout tiré des réserves générales de la STAVKA. Visiblement, le Front de Stalingrad est devenu prioritaire dans les préoccupations du Kremlin. Mais la hâte mise à ces transferts sera contre-productive du point de vue opérationnel. Beaucoup d'unités, en effet, arrivent dans les secteurs assignés sans connaître les lieux, sans liaisons avec les unités adjacentes ; aucune n'a eu un entraînement suffisant. Pourtant, à 5 h 30, le 18 septembre, il leur faut monter à l'assaut. Joukov l'a promis à Staline, Stalingrad ne tient plus que par les restes décimés de la Division de Rodimtsev. C'est à cette attaque que Tchouikov doit prêter la main.

Moskalenko ne peut engager que deux Divisions et deux brigades blindées sur son aile gauche. Après avoir gagné 3 kilomètres et être parvenue sur les crêtes, l'infanterie est rejetée par une contre-attaque allemande et massacrée par l'aviation. Les deux brigades de chars, équipées de T-60 et T-70 trop faiblement blindés, sont anéanties à coups d'obus antichars 7,5 cm-PAK 40 ou sous les tirs des Panzers. À la nuit, Malinovski lance des éléments de sa 66e Armée dans une attaque surprise le long de la Volga. On croit un moment à la percée tant attendue, une dizaine de chars arrivent même à se frayer un chemin jusqu'à Stalingrad. Mais ils sont détruits et la brèche promptement refermée par une contre-attaque des *Panzergrenadiere*.

Quel est le bénéfice pour Tchouikov ?

« Le 18 septembre commença comme d'habitude. L'aube était à peine là que les avions ennemis commençaient à bombarder nos unités. (…) Soudain, à 8 heures, le ciel se vide d'avions allemands. Nous savions que les Armées du Front de Stalingrad, opérant au nord de la ville, avaient commencé les opérations actives. (…) À 14 heures, il était clair que l'attaque était terminée ; des centaines de Junkers avaient réapparu. (…) Nous étions reconnaissants à nos voisins, parce que ces six heures de pause entre les bombardements nous permirent d'améliorer nos positions. »

Dans ses mémoires, Tchouikov réagit à une manifestation d'auto-satisfaction d'Eremenko, qui voit dans les attaques de Moskalenko un soulagement inespéré pour les défenseurs de Stalingrad.

« Je dois rejeter catégoriquement cette affirmation. Pas une seule unité ennemie, à part les avions, n'a été transférée de la ville pour contrer l'attaque lancée par le Front de Stalingrad{208}. »

C'est vrai. Mais, à l'inverse, depuis trois semaines, Paulus doit maintenir trois excellentes divisions au nord pour contrer les furieux assauts de Joukov.

Le 19 septembre, encore une fois, la 1re Armée de la Garde, la 24e et la 66e, relancent leur effort. Cette fois, l'infanterie ne peut même pas déboucher de ses positions tant STUKAS et artillerie matraquent les tranchées de départ. Tchouikov a été prié par Eremenko d'attaquer en direction de ces trois Armées. À 14 heures, après huit heures de combats, sa 42e brigade d'infanterie a avancé de quelques centaines de mètres, les troupes du NKVD ont pris une colline, la 38e brigade d'infanterie motorisée, un verger… Avec si peu de moyens, aucun résultat notable ne pouvait être atteint. Pour le reste, Mamaïev reste l'enjeu d'une bataille dans la bataille, les restes de la 112e Division Sologub ne peuvent reprendre le sommet mais s'accrochent à une des crêtes par les ongles.

Il ne reste aux Allemands que 500 mètres à parcourir pour atteindre la Volga et couper en deux la 62e Armée à la hauteur du débarcadère. Seule bonne nouvelle pour Tchouikov, une deuxième unité de renfort est prête à passer la Volga, la 95e Division du colonel Gorichny. À peine arrivés, les bataillons sont jetés les uns après les autres autour de et sur la colline Mamaïev. L'artillerie divisionnaire reste sur la rive orientale. Le témoignage{209} du lieutenant Nikolaï Maznitsa, arrivé avec la 95e le 19 septembre :

« Une attaque commença le matin et dura 48 heures. L'ennemi avançait inexorablement vers le sommet sur six files. Par moments, il nous semblait qu'il était invincible. Mais une des files ne tint pas sous notre feu et nous nous jetâmes sur elle, avant de nous enterrer sur place pour préparer le prochain bond en avant. Alors les avions sont revenus, et les feux d'artillerie, les colonnes de fer des soldats, les assauts renouvelés.

La plupart des Allemands semblaient ivres et s'élançaient frénétiquement vers le sommet. Après chaque bombardement, il y avait un moment de silence mortel, et c'est à ce moment que vous preniez peur. Mais la colline se mettait alors à revivre comme un volcan, nous rampions hors de nos trous et actionions notre mitrailleuse. Les canons de nos armes étaient rouges, l'eau de refroidissement bouillait. Nos hommes attaquaient sans même attendre les ordres. Je ne connais pas un seul acte de lâcheté. C'était de l'héroïsme de masse.

Nous avons perdu beaucoup d'hommes suite à des coups directs dans les entonnoirs où nous nous réfugiions. Le 23 septembre, je fus enseveli dans mon trou durant une attaque et restai inconscient sous la terre durant plusieurs heures. Quand ils m'en ont sorti, ils ont pris mes papiers comme on fait avec les morts et ils étaient sur le point de m'enterrer dans un autre trou quand une bombe a explosé, me projetant à plusieurs mètres, ce qui me sortit de l'inconscience. Je repris le commandement de ma compagnie le même jour.

Les pentes du Kourgane étaient totalement recouvertes de cadavres. Vous deviez en enlever deux ou trois pour pouvoir vous asseoir. Ils commençaient à se décomposer, et l'odeur était effroyable mais vous aviez seulement à vous asseoir et ne plus y faire attention.

Parfois, il nous semblait que nous étions tous condamnés à mort. Mais nous méprisions la mort et nous voulions seulement vendre notre peau le plus cher possible. »

Le 22 septembre, une réunion au sommet constate l'échec des efforts de Joukov. À la demande de celui-ci, Staline et la STAVKA renoncent, provisoirement, à attaquer par le nord pour rejoindre Stalingrad. Aux assauts d'Armée ou interArmées se substituera un harcèlement n'engageant qu'une ou deux Divisions. Il ne reste qu'une option pour garder au moins quelques quartiers de la ville : renforcer directement Tchouikov. Trois Divisions d'élite lui sont allouées sur le champ, enlevées précisément au front nord : la 37e et la 39e Garde, la 308e. Manifestement, Staline sent que le chef de la 62e Armée est capable de tenir si on l'alimente en chair à canon.

4. Les Allemands conquièrent le sud de la ville

Le 22 septembre, les Allemands ont enfin nettoyé le silo à grains. Wilhelm Hoffman, soldat du 267e régiment de la 94e Division qui mène l'assaut note ses impressions :

« 16 septembre. Notre bataillon, soutenu par les chars, attaque le silo, d'où s'élève de la fumée. Le blé brûle à l'intérieur. Il ne reste pas plus de soixante hommes dans chaque compagnie. Les occupants du silo ne sont pas des hommes mais des démons qui résistent aux flammes et aux balles.

20 septembre : la bataille pour le silo se poursuit. Les Russes tirent de tous les côtés. Nous restons dans notre cave ; il est impossible de sortir dans la rue.

22 septembre : la résistance des Russes a été brisée. Nos soldats avancent vers la Volga. Nous avons trouvé environ 40 Russes morts à l'intérieur du silo (…). Notre bataillon ne compte pas plus d'hommes qu'une compagnie en temps normal. Chez nous, les anciens n'ont jamais connu des combats d'une telle violence{210}. »

Malgré la chute du silo, il faudra encore des jours de combats à la 94e Division et à ses deux voisines Panzers pour nettoyer les quelques pâtés de maisons encore aux mains des Russes au sud de la Tsaritsa. Il n'empêche : voici huit kilomètres de Volga conquis par les Allemands. Le 20 septembre, Wilhelm Hoffman note encore :

> « Notre régiment est engagé dans des combats incessants. Après la prise du silo les Russes ont continué à se défendre avec acharnement. Ils sont invisibles, installés dans des maisons et des caves et nous tirent dessus de tous les côtés, y compris par-derrière. Ces barbares utilisent des méthodes de gangsters. Des soldats russes ont soudain réapparu dans un secteur que nous avons occupé il y a deux jours et la bataille a recommencé. Nos gens se font tuer pas seulement sur le front, mais aussi dans les secteurs arrière.{211} ».

La prise du silo paraît assez importante à Paulus pour qu'il fasse figurer le profil du bâtiment sur la médaille spéciale qu'il a l'intention de frapper pour récompenser ses soldats lors de la victoire finale sur la Volga.

Au centre, dans le quartier de la gare principale, les Gardes de Rodimtsev continuent leur chemin de croix. Le 20 septembre, tous les STUKAS, puis les 500 tubes d'artillerie du 51e Corps, se tournent vers ce qui reste de l'édifice. Après 120 minutes d'un bombardement apocalyptique, les grenadiers chassent les derniers survivants du 1er bataillon du 42e régiment, menés par le lieutenant Cherviakov, les premiers

débarqués cinq jours auparavant. Les hommes se réfugient dans la « clouterie » et dans les magasins Univermag, où les Grenadiers les encerclent. Une seule mitrailleuse lourde, bien placée, bloque l'effort allemand. Il faut alors employer chars et *Sturmgeschütze* pour enterrer les servants sous les décombres. Six survivants – sur 600 hommes –, tous blessés, parviendront à rejoindre les lignes russes à la faveur de la nuit. Emiettés en petits groupes, épuisés par le manque de sommeil, la privation de nourriture et la tension nerveuse, les Gardes ne peuvent plus que s'enfermer dans les bâtiments – caves ou étages supérieurs – et résister jusqu'à épuisement des munitions, et le plus souvent jusqu'à la mort.

Le 22 septembre, la 71e Division du général Hartmann est à 200 mètres du débarcadère, rue Moskovaya, au débouché de la Tsaritsa. À la nuit, elle atteint enfin l'objectif après lequel elle court depuis 9 jours. Au sud de la gorge, une minuscule tête de pont soviétique se retrouve coupée du reste de la 62e Armée. Large de 2000 mètres sur 500 de profondeur au maximum, elle est occupée par les débris des 92e et 42e brigades. Tchouikov doit faire réaménager en hâte deux autres points de débarquement plus au nord, le « passage Skoudri », à Spartakovka, et le « passage 62 » entre Octobre rouge et Barricades.

Avec ses quatre Divisions du sud rassemblées (71e et 94e I.D, 14e et 24e Panzer), Paulus tente maintenant de pousser droit le long de la Volga de façon à prendre à revers les défenseurs de la colline Mamaïev, puis à priver de toute communication avec la rive orientale de la Volga les unités soviétiques retranchées dans le quartier industriel du nord. Devant lui, il n'y a plus que les lambeaux de la 13e Division de la Garde.

Dans la nuit du 22 au 23 septembre, la 284e Division, commandée par le colonel Nikolaï Batyuk, passe la Volga quelques centaines de mètres au nord du débarcadère central. Derrière elle, 2 000 renforts pour la 13e Garde. La traversée se fait à la lueur de centaines de fusées éclairantes lancées par les Allemands. Les pièces d'artillerie claquent, les mortiers aboient, tandis que les milliers de trajectoires lumineuses des balles traçantes cherchent à toucher les petits navires surchargés de soldats. Heureusement pour les hommes de Batyuk, l'incendie d'une cuve de pétrole étend sur eux un épais manteau de fumée. Les Allemands sont à 200 mètres du point de débarquement !

Juste au lever du jour, les soldats de Batyuk – jeunes recrues sibériennes pour la plupart – se jettent sur les Allemands pour reprendre l'embarcadère et rejoindre les deux brigades coincées au sud de la Tsaritsa. Des centaines de katiouchas délivrent leurs tonnes d'explosifs dans des hurlements de fin du monde. Massés au pied des falaises, les camions lanceurs sont bien abrités des STUKAS qui cherchent à les faire taire. Malgré ce feu intense, après 48 heures de combats acharnés et un léger gain en direction de la gare, les Soviétiques réalisent qu'ils n'atteindront pas leurs objectifs. Mais leurs adversaires sont à genoux : Paulus doit renoncer à son idée de remonter de l'embouchure de la Tsaritsa vers le nord.

> « À partir de la soirée du 24 septembre, raconte Tchouikov, les combats dans le centre de la ville commencèrent à s'éteindre{212} ».

La 71e I.D a perdu, entre le 13 et le 19 septembre, 1 400 combattants sur un effectif de 5 000{213} ! Les unités allemandes engagées au sud et au centre de la ville depuis 14 jours et 14 nuits sont exténuées. Dans son journal, Halder note à la date du 20 septembre :

> « L'épuisement graduel des troupes d'assaut allemandes est perceptible{214}. »

Von Richthofen piaffe, comme à son habitude :

> « Dans la ville même, la progression est désespérément lente. La 6e Armée n'en viendra jamais à bout de cette façon-là. Avant tout parce que la menace que font peser sur elle les Russes au nord la paralyse, et que les nouvelles Divisions en renforts n'arrivent qu'au compte-gouttes. On livre des combats interminables pour gagner du terrain maison par maison, pour enlever une cave après l'autre{215} ! »

Paulus claironne en direction d'Hitler que la Svastika flotte sur la place centrale de Stalingrad. Il n'en laisse pas moins souffler ses troupes et fait procéder à de nouveaux regroupements. Car il a changé l'axe de son attaque. Son nouvel objectif : le quartier des usines au nord de la ville.

Les Soviétiques aussi sont au bout du rouleau, comme en témoigne la mésaventure de la tête de pont au sud de la Tsaritsa, racontée par Tchouikov.

> « Deux brigades d'infanterie, coupées de l'Armée, combattaient au sud de la rivière Tsaritsa. Des officiers de mon Q.G envoyés sur place ne revinrent pas et furent présumés tués. Le seul contact avec ces brigades s'opérait par radio. À partir du 23 septembre, les rapports émanant de ces unités commencèrent à éveiller mes soupçons. Nous sentions que quelque chose clochait, et je décidai d'aller voir sur la rive gauche de la Volga si je trouvais quelqu'un de l'état-major combiné de ces brigades, et connaître la vérité. Nos soupçons se confirmèrent pleinement. Au matin du 25 septembre, on me rapporta que le commandant{216} et l'état-major

combiné des brigades, abandonnant leurs unités, avaient fui la ville et, installés dans l'île de Golodny, envoyaient de faux rapports sur les combats. Le 26 septembre, (…) ce que nous redoutions se produisit. Sous l'attaque de deux Divisions ennemies, les officiers et les hommes d'une des brigades abandonnée par ses chefs, se ruèrent vers la Volga et traversèrent le fleuve. Du coup, nous dûmes retirer la seconde brigade (la 42e) et la convoyer jusqu'au quartier des usines{217}. »

II. À l'assaut des cités ouvrières (27 septembre-7 octobre)

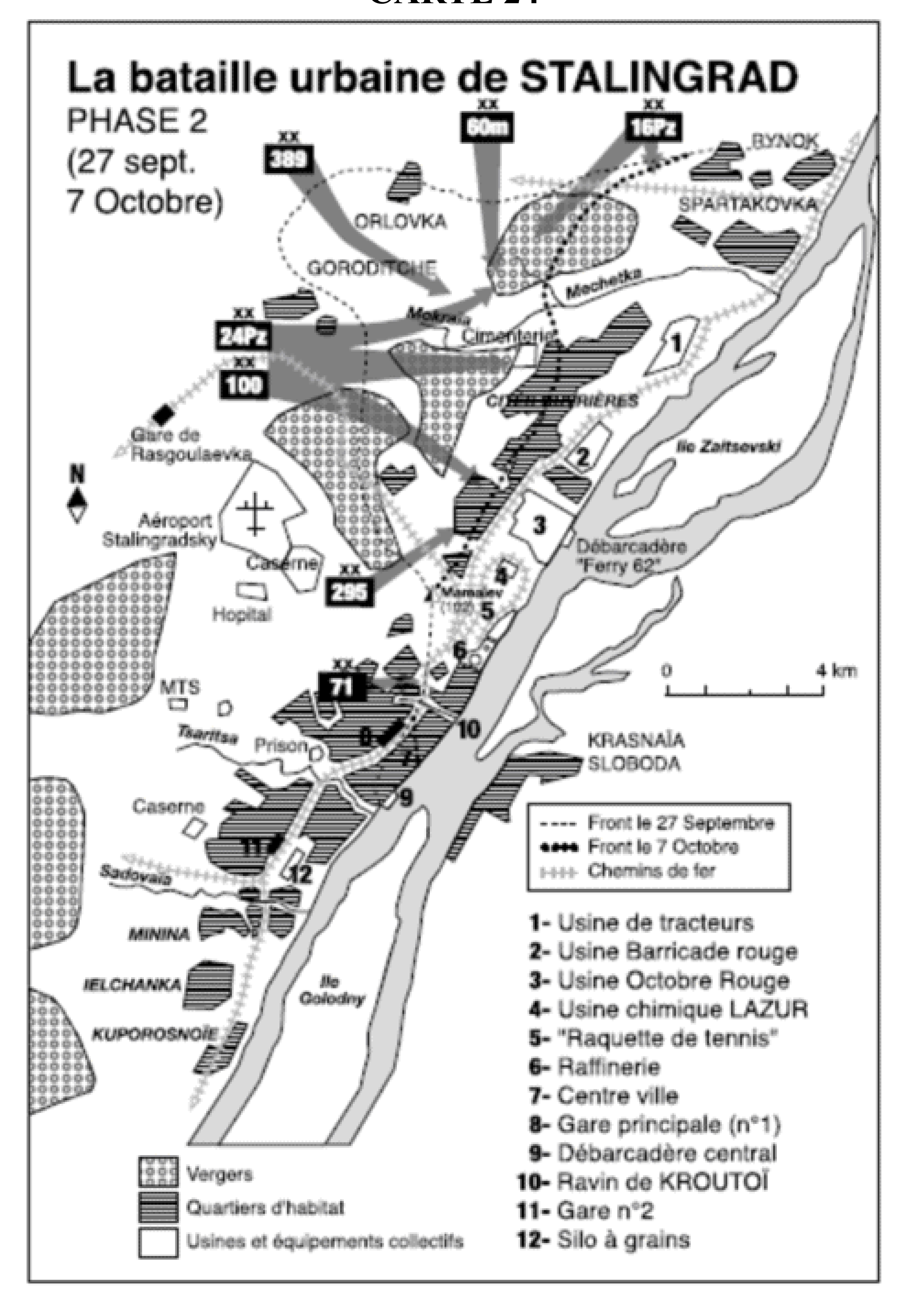
(carte 24)

Pendant que se poursuit le combat pour la colline Mamaïev, Paulus cherche à contrôler la zone des usines, ainsi que les bords de Volga situés derrière elles, par où arrivent maintenant les renforts de la 62e Armée.

Les plans des adversaires

Encore une fois, Paulus monte une attaque en pince. Au nord, venu de Rynok et du village de Gorodichtche, un premier groupement (16e *Panzerdivision*, 389e I.D) doit s'emparer de l'usine de tracteurs Djerzinsky défendue par la 112e Division. Parvenue au fleuve, cette première mâchoire infléchira sa course vers le sud. La 389e I.D sort d'une période de calme durant laquelle la troupe a été « rafraîchie », et Paulus compte sur elle pour insuffler du dynamisme à l'attaque. Au centre, la 24e *Panzerdivision* s'en prendra à l'usine Barricades, défendue par la 308e Division, tandis que la 100e Division de chasseurs – peu éprouvée depuis son arrivée de la région de Sirotinskaïa – attaquera l'usine Octobre rouge où Tchouikov a mis encore la 112e, remplumée, à contribution. L'objectif de ces deux unités est de fixer les forces de Tchouikov pour faciliter aux ailes le mouvement tournant. Au sud-ouest, la 295e I.D reprend son combat pour la colline Mamaïev contre la 95e Division soviétique (colonel Gorichny). Enfin, tout au sud, Paulus confie le mécanisme de la seconde mâchoire à sa meilleure unité, la 71e I.D, qui doit tourner les défenses de la faible 13e Division de la Garde, balayer la 284e de Batyuk et, s'infiltrant le long de la Volga, rejoindre la pince nord. La 76e I.D se contentera de tenir la gare centrale, les 94e I.D et 14e Panzer demeurent au sud de la Tsaritsa pour souffler et parer à un débarquement surprise des Soviétiques.

CARTE 24



La bataille urbaine de STALINGRAD
PHASE 2
(27 sept.
7 Octobre)
389
60m
16Pz
24Pz
100
295
71
BYNOK
SPARTAKOVKA
ORLOVKA
GORODITCHE
Mokraïa
Mechetka
Cimenterie
CITÉS OUVRIÈRES
Gare de Rasgoulaevka
Ile Zaïtsevski
N
Aéroport Stalingradsky
Caserne
Hopital
Débarcadère "Ferry 62"
Mamaïev (102)
MTS
Tsaritsa
Prison
KRASNAÏA SLOBODA
Caserne
Sadovaïa
MININA
IELCHANKA
KUPOROSNOÏE
Ile Golodny
0
4 km
Front le 27 Septembre
Front le 7 Octobre
Chemins de fer
1- Usine de tracteurs
2- Usine Barricade rouge
3- Usine Octobre Rouge
4- Usine chimique LAZUR
5- "Raquette de tennis"
6- Raffinerie
7- Centre ville
8- Gare principale (n°1)
9- Débarcadère central
10- Ravin de KROUTOÏ
11- Gare n°2
12- Silo à grains
Vergers
Quartiers d'habitat
Usines et équipements collectifs

Comme il l'a tenté le 14 septembre, Tchouikov essaie de gêner les Allemands en lançant une attaque préventive. Gorichny et Batyouk en sont chargés, appuyés par les 56 chars, dont 36 T-34, d'une brigade blindée.

Les 27 et 28 septembre

La préparation d'artillerie commence à 5 h 00 le 27 septembre, l'infanterie sort de ses trous une heure plus tard. Les gains sont quasi nuls. Soudain, à 8 heures, le 8e *Fliegerkorps* lance une attaque dévastatrice. Le P.C de Tchouikov est bombardé. Un groupe de STUKAS anéantit le point fortifié aménagé par la 95e Division de Gorichny sur le sommet de la colline Mamaïev. Les chars de la brigade blindée sont presque tous détruits, les bataillons obligés de retourner en désordre sur leurs positions de départ. Sur la Volga, 5 des 6 petits cargos transportant hommes et munitions sont coulés.

À 10 h 30, exploitant ces succès, l'attaque allemande s'ébranle. Les unités de Paulus, menées par la 24e Panzer, passent les fossés antichars, les champs de mines et conquièrent la zone des vergers qui forme une ceinture de 2000 mètres de large quasi continue de Rynok, au nord, au Kourgane Mamaïev, au sud. La 112e Division « Sologub » doit se retirer dans la cimenterie : elle ne compte plus que quelques dizaines d'hommes. Sur la colline Mamaïev, les débris de la 95e sont rejetés sur la pente nord-est, où ils se font décimer par les tirs plongeants. En fait, cette unité n'a plus que la valeur d'une compagnie. La brigade blindée a perdu les trois-quarts de ses chars et moins de 200 hommes sont encore inscrits au tableau des effectifs. Au sud, les débris de la 13e Garde et de la Division Batiouk tiennent par les dents. Tchouikov appelle au secours, une fois de plus.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, deux régiments de la 193e Division (général Smekhotvorov) traversent la Volga. Des salves de mortiers les accueillent sur la rive ouest, causant de terribles ravages. Lourdement chargés de munitions, d'eau, de vivres, les hommes disparaissent dans la nuit à la file indienne pour aller prendre position à la lisière ouest de la cité ouvrière Octobre rouge et des premiers bâtiments de l'usine Barricades. En quelques heures, les trois commandants de régiments et trois chefs de bataillon sont tués. Près de l'embarcadère, un dépôt de munitions, touché par un obus, explose en projetant une pluie de sang. Au soir du 28, les compagnies d'assaut allemandes sont devant les cités ouvrières qui ferment

tout l'horizon du quartier des usines vers l'ouest. Soit une progression de 2 à 3 kilomètres en 48 heures.

> « Encore une bataille comme celle-ci, et nous serons dans la Volga{218} », constate Tchouikov.

Mais l'attaque allemande perd son élan dès le 28 ; la coordination interarmes – point fort de la Wehrmacht – a des ratés de plus en plus fréquents. Le 29, la progression se compte en dizaines de mètres. À la nuit, près des bains et de l'école N° 5, les Russes surgissent des égouts et attaquent à la mitraillette, au cocktail molotov, à l'épée, annulant une partie des gains de la journée. Une contre-attaque déloge même la 295e I.D du sommet de Mamaïev. La 284e Division y laisse 200 tués, la 95e y brûle son dernier bataillon encore en état. Les Soviétiques ne peuvent même pas se maintenir au sommet sous le feu de l'artillerie adverse. Dès que celle-ci se tait, les canons de la 62e Armée, massés sur la rive est de la Volga, entrent à leur tour dans la danse, si bien que la côte 102 devient un no man's land battu en permanence par le feu. Paulus, qui connaît l'état d'épuisement de son Armée, n'a d'autre parade que de déplacer encore une fois son axe d'attaque : ce sera le saillant d'Orlovka.

Suivant ce déplacement vers le nord des efforts de Paulus, la STAVKA réaménage les secteurs dévolus aux Fronts. Le Front de Stalingrad, au nord, sous les ordres de Gordov, et le Front du Sud-Est d'Eremenko, au sud, sont fondus en un seul Front de Stalingrad donné au second. Au nord, les positions de l'ancien Front de Stalingrad sont cédées à un nouveau venu, le Front du Don, commandé par le général Rokossovski.

La réduction du saillant d'Orlovka

Le saillant d'Orlovka est situé au nord du faubourg de Gorodichtché et de la rivière Orlovka qui se jette dans la Volga au nord de l'usine de tracteurs. Il s'avance dans les lignes allemandes de 8 kilomètres et sa largeur n'atteint pas 4 kilomètres. Ce saillant, resté relativement calme jusque-là, est entouré d'unités allemandes : 16e *Panzerdivision* (général Günther Angern) et 60e Division motorisée (général Kohlermann) au nord, 389e I.D (général Magnus) au nord-ouest, 100e chasseurs (général Sanne) à l'ouest. La situation est idéale pour une opération de pincement qui saisirait la 115e brigade renforcée du colonel Andriusenko, un maigre bataillon de la

112e Division et les restes de deux brigades motorisées. Moins de 5 000 hommes au total.

Le saillant d'Orlovka est important aux yeux du Front de Stalingrad, qui tente désespérément, depuis le 3 septembre, de rompre les défenses allemandes par le nord, entre Akatovka et Kouzmichi. Une percée rejoignant Orlovka signerait l'encerclement de la 16e *Panzerdivision* et de la 60e motorisée. Jusque-là, tous les assauts sont restés vains, et Tchouikov s'en plaint amèrement dans ses mémoires. Ayant cessé de croire à cette percée venue du nord, il ne voit dans le saillant qu'une dépense inutile en hommes et en matériel dont il ferait meilleur usage ailleurs. *A contrario*, pour Paulus, la prise d'Orlovka sécurisera son flanc nord.

L'attaque est lancée le 29 septembre et, le lendemain, les deux mâchoires se referment derrière la garnison du saillant. Sagement, Tchouikov s'abstient de venir en force au secours de la brigade encerclée ; il sait l'endroit intenable et il a besoin de tout son monde pour renforcer d'arrache pied les défenses des usines. À 1 contre 5, les soldats du colonel Andriusenko se battront encore dans leur « chaudron » pendant sept jours. À la fin, les 500 derniers défenseurs tentent de rompre l'encerclement à la faveur de la nuit. 120 d'entre eux parviennent à rejoindre la cité ouvrière de l'usine de tracteurs.

Bilan : Paulus a raccourci ses lignes et dispose dorénavant de toute la force des 389e I.D et 100e chasseurs. Il a surtout gagné de bonnes positions de départ pour en finir avec cette moitié nord de Stalingrad. Mais ses deux meilleures Divisions, la 16e *Panzerdivision* et la 60e motorisée, demeurent clouées au nord. Contre elles, le Front du Don de Rokossovski lance toujours des attaques frontales quasi quotidiennes, mais sans succès, à la grande exaspération de Tchouikov. Quant à ce dernier, il a encore perdu de l'espace et laissé l'ennemi arriver aux cités ouvrières. Derrière celles-ci se trouve le dernier rempart avant la Volga, les grandes usines, où va maintenant avoir lieu ce que Paulus croit être l'explication finale.

À l'assaut des usines

Le 1er octobre, les Allemands peuvent mesurer précisément la tâche qui les attend. La 62e Armée est retranchée sur 15 kilomètres de Rynok au nord, au ravin de Kroutoï, situé à 2000 mètres au sud du Kourgane Mamaïev. Cette tête de pont ne mesure plus que 3 000 mètres au plus large,

300 mètres au plus étroit. *A priori*, la mission de nettoyage de ce petit espace ne semble donc pas impossible aux sept grandes unités engagées par Paulus, même si leur état de fatigue et leurs pertes sont très préoccupants. Ce qui reste à conquérir de Stalingrad, c'est grosso modo, et du nord au sud, l'usine de Tracteurs, la cimenterie, l'usine Barricades, la boulangerie industrielle N° 2, l'usine Octobre rouge, la fabrique chimique Lazur, la boucle ferroviaire dite la « raquette de tennis », enfin la zone de raffinage. Par leurs dimensions et leurs capacités défensives, les trois usines métallurgiques sont les derniers points forts de la défense soviétique. Elles sont précédées, vers l'ouest, par une série de cités ouvrières qui portent le nom de l'usine dont elles logent le personnel.

En terme de surface, et vu du P.C de Paulus, ces 35 km^2 ne semblent pas grand-chose. C'est au niveau de la topographie, voire de la microtopographie, que l'obstacle prend de l'importance. Cette zone ressemble en effet à une fractale déchiquetée, ces figures mathématiques dont le motif se répète à plusieurs échelles à l'identique. La première échelle serait l'usine dans son ensemble, la deuxième, le bloc d'ateliers, la troisième, l'atelier, la quatrième, une allée de machines, la cinquième, la machine… Chacune de ces échelles donne des possibilités de défense par les couverts qu'elle offre, les passages dérobés, les contournements par surprise… Visuellement, ce quartier d'industrie lourde est un formidable dédale de cours, d'aires de stockage, de voies ferrées, de citernes, de puisards et de conduites, de quais de chargement, d'installation énergétiques, de bureaux d'administration… Les 40 jours de bombardements qu'a déjà subis la ville l'ont transformé en un enchevêtrement de poutrelles métalliques, de plaques de béton, de wagons détruits, de rails tordus, de réservoirs crevés, de canalisations en tous genres et à tous les stades de la destruction. C'est dans cet enfer industriel que va s'engager la 6e Armée.

Son succès dépend aussi de l'état d'épuisement de l'adversaire et donc de sa capacité à acheminer des renforts. Ici, l'échec de Paulus est complet. Malgré les tirs d'interdiction, la surveillance aérienne, les nids de mitrailleuses lourdes, jamais le trafic sur la Volga ne sera durablement interrompu{219}.

C'est ainsi que, dans la nuit du 30 septembre, Tchouikov reçoit la 42e brigade d'infanterie, la 92e brigade blindée et la 39e Division de la Garde,

commandée par le général Stepan Gouriev, celle-ci enlevée à la 1re Armée de la Garde. Les régiments de la 39e ne sont qu'à demi-puissance (4 000 hommes au total) mais la forte proportion de commandos aéroportés et de communistes en leur sein en fait des unités d'élite. Ils sont immédiatement dirigés sur l'usine Octobre rouge, où la 193e Division (général Smekhotvorov) est au bout de son rouleau. Smekhotvorov est sur la rive gauche depuis seulement 72 heures et il ne lui reste que 400 hommes pour tenir les bains et les cuisines de l'usine… Le lendemain soir, les premiers éléments de la 308e Division (colonel Gourtiev), venue aussi du front nord (24e Armée), sont envoyés à la lisière de l'usine Barricades. Juste à temps pour bloquer puis réduire une percée allemande.

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, la 13e de Rodimtsev est surprise par un parti de 300 hommes de la 295e I.D infiltrés sur ses arrières par une conduite qui descend vers la Volga le long du ravin Kroutoï. Au même moment, le front sud est assailli sur sa longueur. On se bat sauvagement de tous côtés, et de si près que la Luftwaffe ne peut que compter les coups. Au crépuscule, Rodimtsev réussit à rameuter deux compagnies de Gardes qui ramènent l'ordre après trente minutes de corps à corps. Il n'y a plus de place pour enterrer les morts, les cadavres des grenadiers sont jetés dans le fleuve.

Le 2 octobre, un violent bombardement atteint les citernes situées au-dessus du P.C de Tchouikov. Le général les croyait vides : elles sont à demi pleines de pétrole. Des torrents de liquide enflammé s'échappent et dévalent la colline, envahissent les abris, les trous d'hommes et atteignent la Volga. Pendant quatre jours, le quartier-général de la 62e Armée vit un enfer. Il n'y a plus de téléphone : tous les messages sont codés et envoyés par radio. La fumée noire, épaisse, s'insinue partout, la chaleur est intense. L'état-major reste trois jours sans manger ni dormir, harcelé par les messages du Front : « où êtes-vous ? Où êtes-vous ? Signalez votre position… » Le 5, Tchouikov doit déménager, pour la quatrième fois, derrière l'usine de tracteurs.

Les Allemands relancent leur attaque le 3 octobre. Les Divisions de Sologub et de Gourtiev doivent lâcher un peu de terrain. La 193e de Smekhotvorov combat une journée entière pour conserver l'établissement de bains qui change de mains plusieurs fois. On se bat à la grenade, à la baïonnette, au couteau, à l'épée… Plus au sud, les Divisions de Guriev,

Gorichny, Batyuk, réussissent à conserver leurs positions sous des bombardements aériens incessants et au prix de pertes terribles.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, la 37e Division de la Garde (général Joloudev, venu de la 4e Armée de tanks) passe à son tour la Volga, sans son artillerie antichar, et va aussitôt s'enterrer dans l'usine de tracteurs. L'unité est issue du 1er Corps aéroporté, et un de ses régiments en porte l'uniforme, avec poignard à la ceinture ; elle se compose de moins de 25 ans entraînés au combat rapproché, et arrive juste à temps pour bloquer une poussée allemande, au prix d'un bain de sang.

Dans la nuit du 4, c'est la 84e brigade blindée qui traverse. Ses 20 chars T-70 sont camouflés dans les ruines pour servir de points fixes à la défense. Des centaines d'ouvriers s'affairent sur les arrières, murant, soudant, aménageant des emplacements de combats tout au long des kilomètres d'allées et de rues intérieures aux usines. Des dizaines de pièces antichars sont camouflées ; invisibles à 100 mètres, elles pourront toucher à tout coup. Des chaussestrappes, des obus piégés, des centaines de mines sont posées sur les voies de circulation probables des chenillés.

Le 6 octobre, les unités allemandes soufflent. Seule l'artillerie du 51e Corps et la Luftwaffe maintiennent la pression. À quoi répondent de violentes contre-préparations soviétiques venues de la rive orientale.

Cette accalmie relative amène Eremenko, harassé par un Staline inquiet, à exiger de Tchouikov qu'il lance une contre-attaque vers l'usine de ciment perdue deux jours auparavant. À son corps défendant, le patron de la 62e Armée doit obtempérer. On lui demande de déménager encore : il choisit l'ex P.C de Saraïev, derrière l'usine de tracteurs. À ce moment, Staline et la STAVKA doutent visiblement que Tchouikov puisse se maintenir encore longtemps dans la ville. Toute une série de mesures sont prises pour assurer la défense des quatres îles principales du fleuve et de la rive orientale. Douze régiment de DCA sont acheminés et deux divisions (45e et 300e) placent l'outre-Volga en état de défense.

Le 7 octobre, l'attaque de Tchouïkov est devancée par celle de Paulus qui veut l'usine de tracteurs. Vingt-quatre heures de combat et 400 sorties de la Luftwaffe se traduisent par la prise d'un bloc d'habitation de la cité ouvrière de l'usine de tracteurs et un gain de 400 mètres en direction du stade où des salves de katiouchas tirées à hausse zéro hachent le bataillon de pointe de la 94e I.D. Les bains de la cité Octobre rouge changent encore

cinq fois de mains. La 37e Garde a magnifiquement tenu le coup. Une fois de plus, l'épuisement des soldats allemands contraint Paulus à suspendre localement les attaques, tout en les relançant dans un autre secteur. Ce grignotage par à coups n'apporte aucun changement important jusqu'au 13 octobre. L'échec de Paulus est patent : nulle part, les grandes usines n'ont été entamées. L'effort allemand est venu mourir, au mieux, devant leur enceinte extérieure.

Outre l'épuisement des hommes, un second facteur contraint Paulus à suspendre l'assaut une fois de plus : l'effarante consommation de munitions. En septembre, la 6e Armée brûle 23 millions de cartouches, 576 000 obus antichars, 117 000 obus pour canons d'infanterie, 753 000 obus de mortiers, 178 000 grenades et 15 000 mines{220}. Soit, au total, la charge de 100 trains complets ! Les volumes consommés sont tels qu'il faut attendre que les stocks soient reconstitués un minimum avant de repartir à l'assaut.

III. Le cauchemar des usines (14 octobre-10 novembre) *(carte 25)*

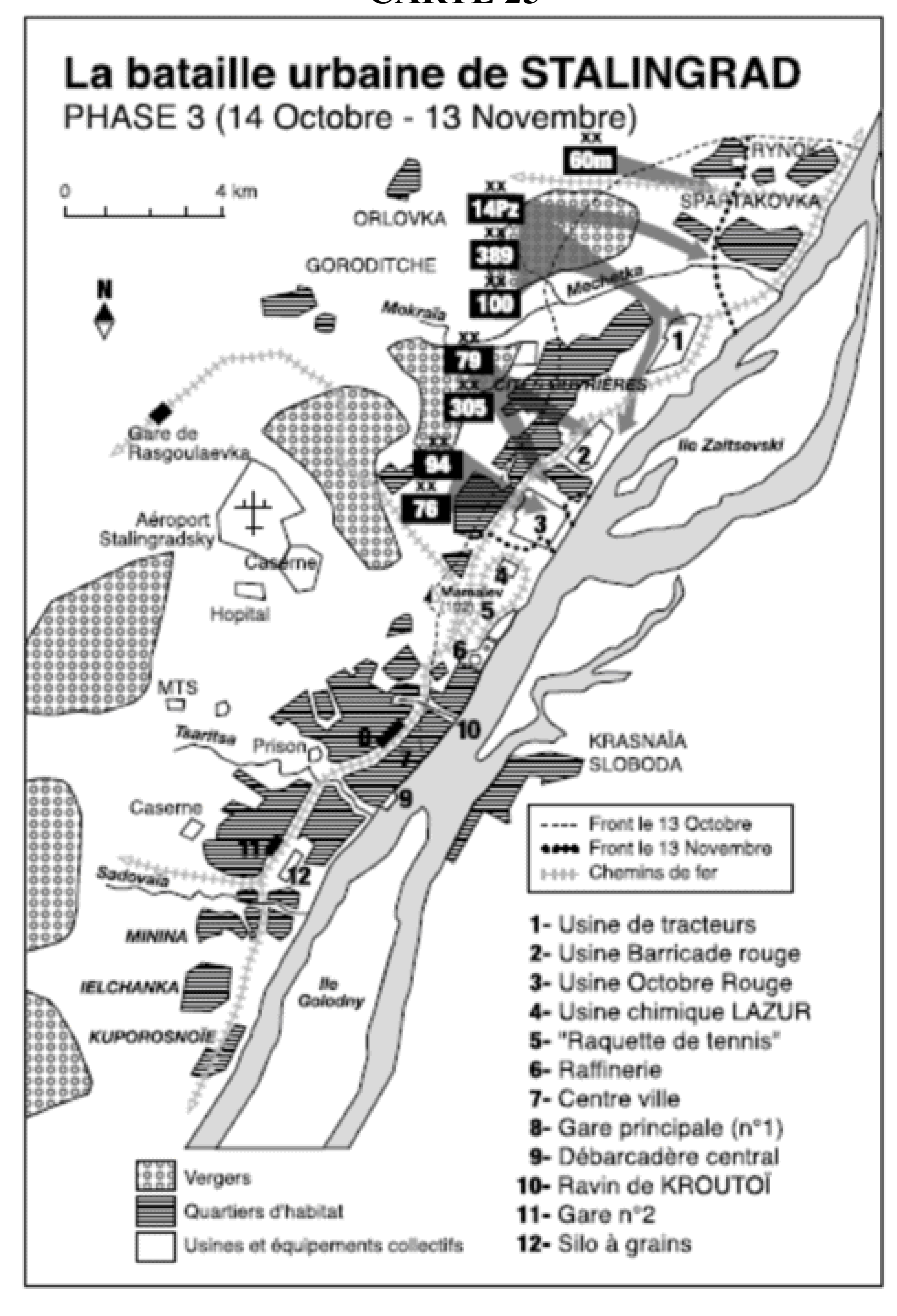
Le 8 octobre, le Groupe d'Armées B ordonne à Paulus de renouveler son effort, le 14 au plus tard. Objectif : achever la conquête de la zone industrielle au nord. À cet effet, toutes les forces disponibles du 51e Corps d'Armée et du 14e *Panzerkorps* sont rassemblées. Le 8ème*Fliegerkorps* doit se consacrer à fond au soutien de Paulus.

À l'assaut de Barricade

Le 12 octobre, Tchouïkov tente encore une fois de surprendre Paulus durant ses préparatifs. À vrai dire, Eremenko lui a surtout ordonné de gagner un peu d'espace pour permettre au moins aux réserves de passer d'un point à autre sans être constamment dans la ligne de mire des Allemands. Le feu est en effet désormais omniprésent dans la tête de pont soviétique. Aucun recoin n'est à l'abri du déluge d'explosifs : obus de mortiers, fusées des *Nebelwerfer*, gros calibres de l'artillerie d'Armée, de Corps et de Division, bombes à fragmentation de la Luftwaffe, engins incendiaires, tombent où ils veulent. Il est courant que les bataillons

soviétiques perdent la moitié de leur effectif simplement en allant relever une unité.

CARTE 25



La bataille urbaine de STALINGRAD
PHASE 3 (14 Octobre - 13 Novembre)
0
4 km
N
60m
14Pz
389
100
79
305
94
76
RYNOK
SPARTAKOVKA
ORLOVKA
GORODITCHE
Mechetka
Mokraïa
CITÉS OUVRIÈRES
Gare de Rasgoulaevka
Aéroport Stalingradsky
Caserne
Hopital
Ile Zaïtsevski
Mamaïev (102)
MTS
Tsaritsa
Prison
KRASNAÏA SLOBODA
Caserne
Sadovaïa
MININA
IELCHANKA
KUPOROSNOÏE
Ile Golodny
Front le 13 Octobre
Front le 13 Novembre
Chemins de fer
1- Usine de tracteurs
2- Usine Barricade rouge
3- Usine Octobre Rouge
4- Usine chimique LAZUR
5- "Raquette de tennis"
6- Raffinerie
7- Centre ville
8- Gare principale (n°1)
9- Débarcadère central
10- Ravin de KROUTOÏ
11- Gare n°2
12- Silo à grains
Vergers
Quartiers d'habitat
Usines et équipements collectifs

Vers 10 h 00, la 37e Division de la Garde, l'unité la moins défraîchie, et un régiment de la 95e Division, sortent de leurs trous de l'usine de tracteurs avant que le tir d'artillerie ait cessé. Les combats viennent au corps à corps où l'entraînement commando des Gardes fait merveille, les blessés sont achevés, les prisonniers abattus. Après six heures de lutte, Tchouïkov peut reculer sa ligne de front de 200 à 300 mètres. Mille deux cent hommes sont tombés. Mais le lendemain, les troupes de Paulus, appuyés par les STUKAS, reprennent le terrain perdu en deux heures.

Côté soviétique, l'ordre de bataille est alors le suivant, du nord au sud. Sur les lisières de Rynok et de Spartanovka est retranché le « groupe Gorokhov », formé des 124e et 149e Brigades d'infanterie. La position est bien aménagée, avec un glacis miné, hérissé d'énormes échevaux de barbelés, ponctué de bunkers à embrasures au ras du sol. À sa gauche, littéralement enfoncée dans les bords glaiseux des rivières Orlovka et Mechetka, les 2 300 hommes de la 112e Division, plusieurs fois renouvelée ; dans son dos, l'usine de tracteurs. Au sud, la 37e Garde, déjà bien entamée, tient l'espace juste en avant de la partie nord des cités ouvrières de l'usine Barricades. Sur sa gauche, la partie sud de la même cité est l'affaire de la 308e Division retranchée dans le parc Skulpturny. La 193e Division colmate l'espace entre les usines Barricades et Octobre rouge. Enfin, au sud de la poche, la 284e Division sibérienne du colonel Batyouk musèle l'infanterie allemande sur les pentes du Kourgane Mamaïev tandis que la 13e Garde s'arcboute au ravin de Kroutoï, face au sud. Au centre, derrière la suture entre la 37e Garde et la 308e, Tchouïkov a placé sa réserve, la 95e de Gorishny (3 075 hommes). Ces huit divisions n'ont pas 40 000 hommes au total.

Avec un nombre de soldats à peine supérieur, Paulus a fait monter une tenaille classique. Conscient que les usines forment des môles difficiles à prendre de front, il masse les meilleurs éléments de la 14e Panzer, de la 389e I.D et de la 100e Chasseurs face au « défilé » de 1 000 mètres séparant l'usine de tracteurs de Barricades, défilé en partie fermé par une briqueterie. La zone est tenue par la 37e Division de la Garde. Poussant droit vers le fleuve, ce groupe d'assaut tournera ensuite vers le nord en direction de la rivière Orlovka, saisissant par la nuque tout le front nord de Tchouïkov. Il pourra aussi prendre à gauche, coupant ainsi la 308e Division de la Volga

puis poussera jusqu'au débarcadère situé derrière Octobre rouge. Ce serait alors tout le sud du front qui tomberait.

Quelques heures après le début de l'opération, Hitler fera connaître son ordre d'opération N° 1, qui clôt la campagne stratégique de 1942. Toute activité offensive sur le front de l'est est suspendue, sauf à Stalingrad et dans le Caucase. Durant l'hiver,

> « une défense résolue des positions acquises posera les fondations de la destruction finale de l'Armée rouge en 1943 ».

En attendant, le Führer, l'OKH, le Groupe B, Paulus, espèrent de l'offensive imminente qu'elle détruise totalement la 62e Armée et se saisisse de toute la rive occidentale de la Volga.

À huit heures, la matinée du 14 octobre s'ouvre par un formidable pilonnage d'artillerie doublé d'un bombardement en tapis sur l'étroit secteur de l'usine de tracteurs. La Luftwaffe assure mille sorties sur un espace rectangulaire de 5 000 mètres sur 1 500 ! ! Il est impossible aux soldats soviétiques de lever la tête. Les détonations, les explosions ne se distinguent plus l'une de l'autre, tout se fond en un vacarme tel qu'aucune voix n'est plus audible. Les coups au but se multiplient, projetant des fragments humains en tous sens ; les constructions s'effondrent, les ruines sont encore une fois malaxées à l'explosif, répandant une poussière âcre sur le champ de bataille. On n'y voit pas à vingt mètres. Puis, après deux heures de ce traitement, trois divisions d'infanterie et deux *Panzerdivisionen* se ruent à l'assaut des usines Tracteurs et Barricades sur un front de 4 000 mètres à peine.

La 37e Garde, la gauche de la 112e, la droite de la 308e vivent un martyre. Au milieu des corps de leurs camarades, les dernières sections se regroupent derrière un fusil antichar, une mitrailleuse, un mortier. Au tour des fantassins allemands de s'effondrer. Pourtant à 4 contre 1, la 389e I.D et la 100e Chasseurs avancent péniblement. On se bat sur le mur d'enceinte des usines, dans les avant-cours, dans les étages des bâtiments administratifs. Chaque atelier se gagne avec l'appui des canons d'assaut qui tirent à bout portant, puis au corps à corps ; on nettoie au lanceflammes les tunnels creusés sous les énormes tas de décombres.

Au soir, la résistance soviétique fléchit d'un coup. La 37e Division des Gardes (colonel Joloudev) s'est fait hacher sur place et de larges trous apparaissent dans son maillage défensif. Les Allemands s'infiltrent,

parviennent devant le mur d'enceinte de la briqueterie, où ils encerclent un bataillon de Gardes ; à trois cents mètres de là, deux bataillons de la 112e sont cernés à leur tour. Le chef de la 37e Garde, le général Zholudev, est enterré sous les décombres avec son état-major ; il est dégagé in extremis. La nuit tombe. Les Allemands poussent leur avantage. À minuit, l'usine de Tracteurs est entourée sur trois côtés. À l'intérieur, la lutte, sauvage, dure jusqu'à l'aube à la lumière des fusées éclairantes. Panzers contre fusiliers et miliciens. On patauge dans le sang. Des centaines de blessés soviétiques se traînent vers la rive dans l'espoir d'être ramassés par une embarcation de la flotille du vice-amiral Rogachev.

Que doit faire Tchouikov ? Envoyer sa seule réserve, la 95e Division de Gorishny, dans l'usine de tracteurs pour empêcher les Allemands d'y entrer ? Mais il connaît trop son ennemi. Les Allemands vont atteindre la Volga puis la longeront pour encercler les unités de la 62e Armée soit au nord soit au sud. Si le point faible est au sud, ils iront au sud ; s'il est au nord, ils iront au nord ; si les deux côtés sont faibles, alors ce sera un double encerclement de ce qui reste de la 62e Armée. Dans ces conditions, mieux vaut conserver le maximum de monde au sud, où il y a plus d'espace et encore deux grandes usines. Tant pis pour l'usine de Tracteurs : il n'y a plus qu'à espérer que ses défenseurs vendront chèrement leur peau. D'où la réponse de Tchouikov aux appels angoissés des 37e Garde, 112e et 308e Divisions :

> « combattez avec tout ce que vous avez et restez où vous êtes ! »

D'où, aussi, la nécessité d'expliquer la décision à un Khrouchtchev angoissé qui téléphone le 14 au soir :

> « Que pouvez-vous faire pour empêcher l'ennemi de prendre l'usine de tracteurs ? » Je répliquai que si, le jour suivant, je jetais la totalité de mon Armée dans la défense de l'usine de tracteurs, cela ne ferait que le jeu de l'ennemi : nous ne tiendrions pas l'usine et nous devrions abandonner la ville. »

Dans la nuit, tout est réglé. Le 577e *Grenadierregiment* (305e I.D, une unité fraîche retirée du Don) anéantit les défenseurs de la tuilerie : aucun prisonnier. À l'aube, les derniers ateliers de l'usine de tracteurs tombent. Des milliers de corps jonchent le sol, les poutrelles, les machines, les tas de briques, les morceaux de béton criblés d'impacts de balles. L'Armée de Paulus a atteint la Volga sur toute la longueur de l'usine. La 62e Armée est coupée en deux. Un « groupement nord » commandé par le colonel

Gorokhov (124e, 115e, 149e brigades d'infanterie, 2e brigade motorisée, plus les restes de la 112e Division) s'accroche aux faubourgs de Rynok et de Spartakova jusqu'à la rivière Orlovka, soit 3 500 mètres de rive. Les Allemands tiennent les 4 kilomètres suivants, tandis que le gros de la 62e Armée se maintient sur 12 kilomètres, de l'usine Barricades au ravin de Kroutoï. Au sud de ce point, les mitrailleuses allemandes tiennent encore 10 kilomètres de rives sous leur feu.

Les pertes soviétiques sont terribles. 75 % des effectifs de la 37e Division des Gardes et de la 95e Division ont disparu en une journée. La nuit du 14 verra 3 500 blessés transportés par ferry de l'autre côté de la Volga, record de la bataille. « Notre jour le plus critique{221} », avouera Tchouikov, qui ne perd pas pour autant la tête. Imaginant cependant le pire, il ordonne à tous les personnels féminins de passer sur l'autre rive. Eremenko lui-même se croira obligé de traverser le 16 octobre pour encourager Tchouikov et… se rassurer.

Le 15 octobre, les *Panzergrenadiere* sont à 300 mètres du P.C de Tchouikov. Mais ils sont incapables de donner le dernier coup de reins : l'artillerie ne suit pas, la Luftwaffe ne peut intervenir, l'ennemi étant au contact. La nuit tombe, il faut se former en hérisson. Les Soviétiques tirent de tous côtés, y compris de l'arrière. Chose extraordinaire, la fusillade reprend à l'intérieur de l'usine de tracteurs. Des groupes de Gardes de la 37e Division sortent des conduites et des puisards où ils s'étaient dissimulés et reprennent le combat. Au nord, une partie de la 16e *Panzerdivision* tente d'en finir avec le groupement Gorokhov. Les gains de terrain, minimes, seront abandonnés au soir devant une violente contre-attaque appuyée par de gros feux d'artillerie venus de la rive orientale. Les Allemands se comptent 30 % de pertes ! Malgré cela, le 17 octobre, l'attaque est relancée contre la petite tête de pont. Craignant la rupture de leurs lignes, les commandants des 124e et 115e brigades demandent la permission de déplacer leur P.C dans l'île Sporny. La réponse de Tchouikov est cinglante :

> « Si vous quittez la rive droite, vous serez considérés comme déserteurs{222} ».

Dans la nuit, l'attaque de la 16e Panzer s'éteint. Au même moment, un régiment de la 138e Division du colonel Ivan Lioudnikov passe le fleuve.

Avec la 84e brigade blindée, il est envoyé en position de blocage devant Barricades.

Le 16 octobre, l'attaque allemande est relancée vers le sud : il s'agit maintenant de prendre l'usine Barricades. Mais, faute de soutien d'artillerie efficace, dû à un manque d'obus et à une mauvaise coordination avec l'infanterie, les *Grenadiere* n'avancent que de 400 mètres, prenant pied sur la lisière nord de l'usine. Ceux qui essaient de s'enfoncer dans le dédale des ateliers dévastés sont fauchés par la mitraille. Les Panzers flambent, troués par les balles spéciales de 14, les obus de 45 tirés à bout portant d'on ne sait où, par un canon antichar ou par un T-70 enterré de la 84e brigade blindée. Les pertes de la 14e Panzer sont anormalement élevées : 16 chars détruits en quelques instants ! Et cela, reconnaît l'état-major de la 6e Armée, malgré

> « une préparation du 8e *Fliegerkorps* d'une puissance encore jamais atteinte{223} ».

Ce même jour, la 6e Armée comptabilise les pertes depuis le 13 septembre, date de l'attaque contre le centre-ville. Les Soviétiques auraient laissé près de 18 000 prisonniers, 233 épaves de chars et 302 pièces d'artillerie détruites aux mains des Allemands. Ceux-ci déplorent 2 537 tués, 10 378 blessés et 311 disparus, soit environ 13 000 pertes. Depuis la traversée du Don, le 21 août, 39 000 hommes, dont 1 068 officiers, ont été rayés des effectifs, soit 15 % du total, mais 50 % des effectifs combattants.

Le 16 octobre encore, l'état-major de la 14e *Panzerdivision* communique à la 6e Armée une observation importante : l'action de l'artillerie et des STUKAS ne faciliteraient plus les attaques. Le 23, la 6e Armée fera remonter l'information à la section Opérations de l'OKH{224}. Bombes et obus ne servent qu'à bouleverser un peu plus les usines, à multiplier les obstacles, à offrir des abris aux défenseurs, à gêner le passage de l'infanterie pour ne rien dire de celui des blindés. Dans les immeubles d'habitation déjà réduits à l'état de monceaux de briques, les explosifs n'ajoutent que de la poussière à la poussière et dissimulent les entrées de caves d'où l'ennemi attend la nuit pour sortir et tirailler sur les arrières.

De son côté, l'aviation rouge, malgré des pertes terribles, semble se renforcer de jour en jour, ainsi qu'en témoigne Heinrich Graf von Einsiedel{225}, pilote de Messerschmitt, à la suite d'un engagement victorieux pour son escadrille :

> « 40 avions ennemis étaient allés au tapis avec certitude, et pas un des Iliouchine-2 n'était retourné à sa base. J'essayais d'imaginer la discussion parmi les Russes. Combien de fois leur est-il arrivé de porter manquante une escadrille

complète ! Et pourtant, ils semblent être de plus en plus nombreux et voler de mieux en mieux à chaque semaine qui passe. Comment y arrivent-ils avec de telles pertes ? C'était pour moi un mystère, et un encore plus grand mystère quand je voyais que les pilotes soviétiques capturés avaient généralement des visages lourds et stupides. "Les Russes sont simplement trop bêtes pour s'enfuir", avait écrit Goebbels dans le Das Reich. Nous avions pris cela comme une insulte. Mais d'où ce pays tirait-il sa force, qui semblait augmenter sans cesse depuis le premier jour de guerre, je ne le savais pas. Cela ressemblait au conte du géant invincible qui tire sa force de sa mère la Terre elle-même. »

Dans la nuit du 16 au 17 octobre, les deux régiments restants de la 138e Division passent la Volga. Ils sont dirigés aussitôt vers Barricades.

Le 17 octobre, Paulus relance son attaque. Une fois de plus, le bombardement aérien est terrible, ainsi que le rapporte Herbert Pabst, pilote de STUKA :

« (…) nous avons labouré toute la journée les ruines brûlantes du champ de bataille de Stalingrad. Je n'arrive pas à comprendre comment des hommes peuvent vivre dans cet enfer, mais le Russe s'agrippe fermement aux ruines, aux ravins, aux caves et au chaos de carcasses d'acier tordues que sont devenues les usines{226} ».

À la fin du jour, une partie de l'usine Barricades est tombée. Mais sa conquête ne sera totale que 7 jours plus tard. Une semaine pour nettoyer un rectangle de 500 m sur 1 500 ! Il faut aller chercher un par un les tireurs soviétiques embusqués dans les tuyaux d'aération, les puisards, les fours… Plusieurs contre-attaques obligeront les Allemands à constituer un groupe de combat et à le lancer à la reconquête de ce que Hitler croit conquis.

Dans la nuit, Tchouikov déménage pour la cinquième et dernière fois son P.C : cette fois, il va s'enterrer au ravin Banny, près du pont de chemin de fer, derrière Octobre rouge.

La planification de Paulus arrive à son terme. Il ne s'agit plus, maintenant, que de parachever la victoire, en s'emparant des deux derniers objectifs importants du quartier industriel, l'usine Octobre rouge et l'usine chimique Lazur. À cet effet, la 79e I.D est mise à la disposition du 51e Corps. Une préparation par canons et avions est prévue le 20. Le 21, l'assaut sera donné à Octobre rouge, le 22, à Lazur.

En attendant, sur le terrain, si les Allemands occupent l'usine Barricades à 95 %, il leur faut éliminer les unités soviétiques qui font encore face à l'ouest, le long de la voie ferrée et autour du quartier du Parc *Skulpturny*. À 15 heures, le 18 octobre, un bataillon d'assaut s'infiltre par

surprise jusqu'à la Volga après avoir longé le mur sud de Barricades. Le 650e régiment soviétique contre-attaque et restaure la position. Peu après, dans le même secteur, chars et infanterie rompent les lignes de la 308e Division et atteignent la voie ferrée ; la Volga est à 500 mètres. Des détachements ouvriers sont lancés en blocage. Cinq survivants au bout de quelques jours… L'efficacité militaire de ces milices a dû être faible car l'aile droite de la Division Smekhotvorov est enfoncée, les unités de Gourtiev, autour du parc *Skulpturny* sont menacées d'encerclement. Tchouikov avoue, la mort dans l'âme :

> « Pour la première fois dans le cours de cette bataille, je dus ordonner le retrait de mes troupes. »

Le retrait est de 500 mètres et permet un ancrage de la défense sur le mur sud de Barricades, à 300 mètres de la Volga.

À Moscou, on s'alarme. L'on a besoin d'encore au moins trois semaines pour terminer les préparatifs de l'opération Uranus, la contre-offensive qui doit encercler Paulus. Stalingrad, qui aspire les meilleures unités allemandes, ne doit pas tomber, sous peine de compromettre toute l'affaire. Au cas où la rive ouest serait perdue, Eremenko reçoit l'ordre de renforcer et mettre en état d'alerte les îles et la rive est. Rokossovski est prié de monter encore une attaque de diversion ; Eremenko doit lancer au plus vite la 64e Armée, au sud, sur le flanc des Allemands. Il n'y a pas une minute à perdre. Mais, faute de munitions, Rokossovski et Eremenko ne peuvent promettre mieux que le 22 octobre.

Heureusement pour la 62e Armée, du 19 au 22 octobre, les attaques allemandes contre Spartakovka et les environs de Barricades n'arrivent pas à déboucher. Faiblesse feinte ? Tchouikov le croit. Il sait, par ses nombreuses reconnaissances nocturnes, que les Allemands ont amené la 79e I.D face à Octobre rouge : c'est en vue de se saisir de cet objectif qu'ils se ménagent. Les autres efforts ne sont que secondaires. Il racle ses fonds de tiroir pour étayer sa défense devant la dernière usine qu'il lui reste. Un groupe d'officiers de son état-major s'en va sur les arrières de l'Armée former des compagnies de tailleurs, de cordonniers, de boulangers, envoyées aussitôt sur la rive droite. Les derniers ouvriers vivant et travaillant dans l'usine sont formés en compagnies armées à la diable. En réalité, la 6e Armée est au bout de son effort. Elle a donné le maximum du 14 au 18 octobre, et ne retrouvera jamais la même agressivité. Dès le 19,

Fiebig se plaint à Richthofen que l'infanterie ne suit plus, comme elle l'a toujours fait, les attaques de ses avions d'assaut{227}.

À cinq heures du matin, le 19 octobre, Rokossovski lance deux Divisions d'infanterie et deux brigades blindées contre les 3e et 60e Divisions motorisées. Malgré une longue préparation d'artillerie et, pour la première fois, un important soutien aérien, l'attaque connaîtra le même sort que les précédentes : pertes élevées, gains de terrain quasi nuls. Ces attaques, d'après les Allemands, auraient coûté à l'Armée rouge 616 blindés et 758 avions entre le 13 septembre et le 16 octobre. Qu'importe à Staline : Tchouikov a priorité sur tout ! Trois jours plus tard, le Front du Don, au nord, et la 64e Armée, au sud (secteur Kurporosnoïé-Zelenaïa Poliana), se lancent encore à l'attaque. Au nord, comme à l'accoutumée, les gains territoriaux sont quasi nuls. En revanche, au sud, l'on avance de trois kilomètres et l'on reprend la moitié sud de Kuporosnoïe. Paulus doit rameuter une bonne partie de son artillerie, les éléments de quatre Divisions et plus de 100 chars pour contre-attaquer et rétablir la situation. Le 25, Eremenko récidive, maintenant la pression jusqu'au 1er novembre.

Dans ses mémoires, Tchouikov se fait un malin plaisir d'insister sur le peu d'efficacité de ces diversions. Mais il est de mauvaise foi. En réalité, les Allemands, harcelés sur les flancs, ne peuvent laisser souffler leurs troupes. La Luftwaffe, complètement surmenée, doit disperser un peu plus ses efforts. Le pire concerne la consommation des munitions. La 6e Armée, rappelons-le, fonctionne quasiment sans stocks, à « flux tendu ». Toute dépense sur un point du front pénalise un autre point, en l'occurence le secteur des usines. Dans sa lutte à mort, Tchouikov n'est jamais aussi seul qu'il le dit.

Le 19 octobre, la météo change brusquement. Les nuits deviennent froides, une pluie glacée s'installe pour plusieurs jours, la neige fondue apparaît. L'automne s'apprête à finir. Un *Landser* livre sa réaction :

> « Les jours commencent à raccourcir de nouveau ; on s'en rend très bien compte ; le matin, l'air est déjà très frais. Allons-nous devoir combattre encore pendant un autre terrible hiver ? Je pense que ce serait au-dessus de nos forces. Beaucoup d'entre nous pensent qu'en avoir fini avant l'hiver est une nécessité absolue ; une nécessité qu'il conviendrait de payer à n'importe quel prix.{228} »

Le dernier objectif : l'usine Octobre rouge

L'attaque démarre le 23 octobre, avec deux jours de retard pour cause de pluie, de nids de résistance sans cesse renaissants dans l'usine Barricades et des violentes attaques lancées par Rokossovski, au nord, et Eremenko, au sud. Après une préparation d'artillerie moins importante que prévue, la 79e I.D se lance vers l'usine Octobre, appuyée à droite par la 100e Division de chasseurs, qui vise le ravin Banny où est le P.C de Tchouikov, à gauche par la 14e *Panzerdivision* et une partie de la 305e I.D. Les régiments de la 79e I.D partent du remblai de chemin de fer qui longe l'usine à l'ouest. Le premier choc est pour une compagnie de défense étoffée par 80 ouvriers. En quelques heures, raconte Vassili Grossman,

> « Il resta trois ou quatre hommes. Ils n'avaient pas la moindre pratique du combat. Leur commandant était un jeune ouvrier, un communiste, d'une trentaine d'années{229}. »

Dans la journée, les Allemands percent dans la partie nord-ouest de l'usine après de terribles corps à corps. Appuyés par tous les canons d'assaut disponibles qui tirent à vue et par un déluge de roquettes lances par les *Nebelwerfer*, les fantassins s'emparent un à un des quatre ateliers situés au nord. Au crépuscule, les hauteurs de la Volga sont couronnées sur 400 mètres. Il est impossible de compter les cadavres laissés par la 193e Division du général Smekhotvorov, et il n'y a pas 40 prisonniers. Mais, en contrebas, enfoncées dans le roc de la falaise, les soldats soviétiques tiennent toujours la rive, smashant les unes après les autres les grenades que leur adressent les Allemands.

De son côté, la 14e *Panzerdivision* s'installe dans la partie nord de la boulangerie industrielle. En 18 heures de combats incessants, l'avance a été de 400 mètres. Il ne reste que 750 grenadiers valides, neuf engins sont perdus et le commandant fait savoir que son unité n'est plus en état d'attaquer. L'état de la 305e I.D est encore pire.

Le 24 octobre, dans l'après-midi, les Allemands parviennent à submerger la partie centrale et sud-ouest de l'usine malgré la résistance farouche du 117e régiment de Guriev. Il leur a fallu batailler trois heures pour s'emparer d'un four… À 18 h 00, le PC du 895e régiment est encerclé. Son chef, le major Ustinov, demande à ce qu'on dirige sur lui le tir d'arrêt des katiouchas. À sa droite, le PC du 1045e régiment est détruit par un coup direct des STUKAS, le colonel Timoshin tué. Le 26 octobre, la boulangerie industrielle est prise en totalité.

Le 27, derrière l'usine Barricades, le long de la Volga, le flanc gauche de Lioudnikov (138e Division) et un régiment de Gourtiev (308e Division) sont submergés et doivent reculer vers la Volga, qui n'est plus qu'à 400 mètres. Le dernier embarcadère de Tchouikov est dorénavant sous le feu qui descend le long des ravins menant au fleuve. En vitesse, le génie édifie des barricades de bois et de pierre pour dérober aux vues les mouvements nocturnes. Une autre attaque visant Octobre arrive au PC de la 39e Division. La compagnie de garde du PC d'Armée doit y être envoyée pour dégager les hommes pris sous des feux croisés. Les deux premiers bataillons de la 45e Division (lieutenant-colonel Vassili Sokolov), arrivés la nuit précédente, sont mis à la disposition de la 193e, entre Barricade et Octobre.

Le 24 octobre, 5 Divisions allemandes très affaiblies attaquent Spartakovka, au nord de la rivière Orlovka. La moitié du faubourg est prise après deux jours de combats d'une férocité inouïe. L'exaspération, la haine, la folie conduisent à achever les blessés, à mutiler les cadavres, des deux côtés. Le 27, les troupes allemandes sont incapables de renouveler leur effort, tant les pertes ont été élevées. Durant la nuit, elles ont subi un feu d'enfer venu de la rive orientale et de la flotille de la Volga. Le 29 octobre, la 6e Armée fera officiellement savoir au Groupe d'armées B que les 14e et 24e *Panzerdivisionen* n'ont plus de valeur offensive. Le 1er novembre, la même information est donnée concernant les 305e et 79e I.D ; le lendemain, la 94e I.D est à son tour déclarée inapte.

Les renforts soviétiques arrivent péniblement, tant la traversée est devenue dangereuse : ce sont les régiments de la 45e Division, dont les derniers éléments ne passeront que le 30 octobre. En attendant, Tchouikov racle les fonds de tiroir pour tenter de regagner un peu de terrain. Le bataillon de sous-officiers à l'entraînement, quelques convalescents et trois tanks – dont un lance-flammes – mal réparés sont lancés le 28 à l'attaque contre le point le plus proche de la Volga. 200 mètres gagnés !

Le 29 au soir, la bataille s'endort. Le 30, il n'y a plus que des échanges d'artillerie et d'armes automatiques. La 6e Armée communique au Groupe d'Armées B qu'il n'y a plus de grenades et que le stock d'obus ne permet plus de contrebattre le feu soviétique venu de la rive orientale. Tchouikov l'a senti ce 30 octobre :

« L’ennemi était complètement épuisé. (…) Nous savions que les troupes soviétiques étaient en train de gagner la bataille.{230} »

Le 31 octobre, la 45e Division est enfin rassemblée. Elle contre-attaque entre Barricades et Octobre rouge après une courte préparation d’artillerie. Par endroits, Tchouikov gagne une centaine de mètres. C’est peu et c’est beaucoup. Car le moral allemand baisse dangereusement à constater que l’ennemi, lui, demeure capable d’attaquer.

IV. La dernière attaque (11-13 novembre)

Paulus tient 90 % de la ville mais seulement 20 kilomètres de rives. La 62e Armée, elle, est acculée à l’intérieur de deux poches étroites, mais qui totalisent encore 18 kilomètres de rives. Tant qu’il reste un seul soldat soviétique à l’ouest de la Volga, une contre-attaque est à craindre, et les communiqués de la propagande ne peuvent annoncer la victoire. Hitler exige que l’effort de la 6e Armée soit poursuivi : il faut conquérir le quartier industriel en entier, notamment l’usine chimique Lazur. Paulus annonce qu’il ne peut rien déclencher avant le 15 novembre et encore à condition de recevoir des forces fraîches. Ce que le général von Soderstern, chef d’état-major Groupe d’Armées B, juge « une catastrophe en termes de délai » tout en jurant qu’il n’a plus une seule unité à céder à Paulus. Le chef d’état-major de la 6e Armée, Schmidt, demande alors que deux régiments de la 29e motorisée plus la totalité de la 60e motorisée, soit 15 000 hommes, lui soient affectés ; il donnerait en échange de l’infanterie usée lors des précédentes attaques.

Hitler refuse ces roques et se rallie à une proposition faite par von Richthofen le 1er novembre : cinq bataillons de pionniers seront enlevés à des Divisions postées dans des secteurs calmes et transportés par avion et par route à Stalingrad. Ces cinq bataillons comprennent au total 1 719 hommes, équipés d’un vrai savoir-faire en matière de réduction d’obstacles.

Mais Paulus ne se fait pas d’illusions : cela ne suffira pas à casser la résistance des Soviets dans le quartier des usines et sur les pentes du Kourgane Mamaïev. Car, selon ses mots,

« il manque les forces d’infanterie qui balisent le chemin de l’objectif aux pionniers et qui entreprennent ensuite l’attaque{231}. »

Le commandant du 51e Corps, le général d’artillerie von Seydlitz-Kurzbach, propose de prendre avec les bataillons de pionniers l’usine

chimique puis de remonter vers le nord pour couper de la Volga les défenseurs d'Octobre rouge. Paulus accepte son plan et fixe l'assaut à la date du 9 ou du 10 novembre.

Tchouikov est en difficulté. Pour la première fois, la Volga risque de devenir un obstacle, un piège mortel qui étranglera son Armée. Le 1er novembre, le thermomètre chute à – 10 degrés, le 7 à – 15 °C. Des glaces dérivantes apparaissent sur le fleuve. Les derniers renforts passent difficilement : deux régiments et la 92e brigade d'infanterie. Nourriture et vêtements d'hiver sont expédiés en quantité mais les munitions manquent. Le 8, d'énormes enchevêtrements de plaques de glace empêchent tout franchissement même par vedette blindée. L'angoisse monte à la 62e Armée : et si, maintenant, les Allemands réussissaient ? À Moscou, on croise les doigts : Stalingrad doit encore tenir quelques jours, et les préparatifs de la contre-offensive seront achevés.

Von Seydlitz regroupe ses forces en vue du « dernier assaut ». Un groupe Schwerin est constitué, du nom du chef de la 79e I.D, qui s'amalgame deux groupes de combat formés avec les éléments les plus frais et les mieux armés des 14e et 24e *Panzerdivisionen*. Pour exemple, le groupe issu de la 14e Panzer, le groupe Seydel, réunit 11 officiers et 567 soldats et sous-officiers. Son armement se compose de 56 mitrailleuses, 5 lance-grenades, 14 tubes antichars, 6 Panzer Mark III, 1 Panzer Mark IV à canon court. Au total, le groupe Schwerin aligne environ 8 000 combattants.

Mais le 6 novembre, Hitler modifie l'objectif en y incluant la liquidation de la tête de pont soviétique à l'est de Barricades et d'Octobre rouge. Von Seydlitz remanie son plan et le rythme en trois phases. 1. Conquête de la rive du fleuve entre le parc aux minerais et le sud-ouest de la briqueterie (opération *Hubertus*). 2. Conquête de la rive de la Volga à l'est d'Octobre rouge. 3. Prise de l'usine Lazur.

L'attaque démarre le 11 novembre à 6 h 30. Des éléments de cinq Divisions y participent. Les combats revêtent un caractère désespéré. Le mortier, la grenade, le lance-flammes, le couteau dominent les débats. En cinq heures, le 118e régiment des Gardes perd 244 hommes sur 250. Les restes de la Division de Gorichny sont submergés, la Volga est atteinte au sud de l'usine Barricades, isolant la 138e Division du général Lioudnikov dans un mouchoir de 700 mètres par 400 : la 62e Armée est maintenant

coupée en trois. Mais, malgré le soutien du 8e *Fliegerkorps*, l'attaque s'essouffle dès le lendemain, après des gains territoriaux dérisoires. Les pertes sont énormes. Les bataillons de pionniers ont perdu 30 % de leurs effectifs ! Le 51e Corps n'en peut plus. Si les Allemands harcèlent les Soviétiques par air, les voici à leur tour pilonnés sans arrêt par l'artillerie massée sur la rive orientale.

Pour expliquer un échec aussi rapide et aussi complet, von Seydlitz excipe de la supériorité des Russes en hommes et en matériel, invoque la mauvaise qualité des remplacements envoyés dans les Divisions et demande une refonte du calendrier des opérations. La zone à l'est de Barricades, explique-t-il à Paulus, ne pourra être prise avant le 15 novembre, l'usine Lazur au mieux le 30 novembre, le reste courant décembre. À condition, ajoute-t-il, d'avoir des renforts en infanterie importants.

Contraint de relancer l'assaut le 13 novembre, Seydlitz ne peut revendiquer, au soir, que la prise par la 305e I.D de… deux immeubles et de la Maison des Commissaires. Les immeubles sont d'ailleurs perdus le lendemain puis en partie repris le 15. Encore une fois les pertes sont élevées et les chefs allemands incriminent les concentrations d'artillerie qui font pleuvoir leur feu depuis la rive gauche. À certains moments, on compte 500 obus par minute ! Le 17, la 16e Panzer tente encore de prendre Rynok. En deux jours, l'avance est de 500 mètres ; onze de ses engins sont immobilisés par des mines ou des tirs antichars.

La veille, Hitler a télégraphié{232} à Paulus :

> « Je connais les difficultés de votre combat à Stalingrad et la diminution de vos forces. Mais du fait que la Volga est prise par les glaces, les difficultés des Russes sont désormais plus considérables encore. Si nous savons utiliser ce changement météo, nous pouvons nous épargner bien des pertes. J'attends par conséquent que le commandement, avec toute l'énergie dont il a fait preuve tant de fois, et la troupe, avec son mordant habituel, mettent tout en œuvre pour percer jusqu'au fleuve au moins par l'usine d'armement et par l'usine métallurgique, et occupent cette partie de la ville{233}. »

Le « au moins » du Führer en dit long sur le peu d'illusions qui lui restent. À Vinnitsa, où l'on fait les paquets pour retourner en Prusse orientale, l'humeur est morose.

> Tchouikov se doute que la STAVKA prépare une contre-offensive de grand style. Mais on ne l'a informé de rien. La 62e Armée compte alors 47 000 hommes et 19 chars sur la rive orientale, isolés en trois groupes. Mille hommes du « groupe

Gorokhov » tiennent une première poche au nord, à Rynok et Spartakovka. Lioudnikov tient un bout de rive derrière Barricades avec 500 hommes de la 138e Division. Le gros de l'Armée – 95e, 45e, 39e Garde, 284e et 13e Garde – tient la zone industrielle depuis Octobre rouge jusqu'au ravin de Kroutoï, plus une partie du Kourgane Mamaïev. Les munitions sont quasiment épuisées, les unités de première ligne décimées au-delà de l'imaginable, des centaines de blessés agonisent faute de moyens pour traverser le fleuve ; il n'y aura pas de renforts avant 8 à 10 jours. Autant dire que la chute de la ville apparaît inéluctable. Mais, le 18, Tchouïkov apprend la grande nouvelle : Uranus démarre le lendemain matin. Le même jour, l'*Obergefreiter* Paul Späth, 32 ans, mitrailleur au 576e régiment de grenadiers, écrit à ses parents dans un trou d'obus quelque part en bordure de l'usine Barricade.

« Je veux vous expédier quelques lignes d'ici. Avant tout, merci pour le second colis de 1 kilo, qui m'est arrivé en bon état et qui m'a fait plaisir. Ne m'en envoyez pas d'autre parce que nous avons assez à manger et à boire (…). La raison en est qu'il ne reste que 16 hommes dans notre compagnie (sur 120, ndla), que nous en perdons chaque jour mais que nous continuons à recevoir les paquets de ceux qui sont morts. (…). Quelques mots sur notre situation militaire. Ce que nous avons à faire ici est brutal. Nous avons été la première Division à atteindre la Volga à Stalingrad (…). La Division a eu 95 % de pertes, dont plus de la moitié sont morts et aujourd'hui les armes lourdes des Russes nous bombardent d'un feu roulant depuis l'autre rive de la Volga. Après cinq semaines, c'est plus que nous n'en pouvons supporter. Un nouveau bataillon est jeté contre nous tous les 3-4 jours mais il est détruit en peu de temps. Nous sommes près de la Volga, au nord de Stalingrad, et les Russes sont en dessous de nous dans les falaises le long de la rivière et nous ne pouvons les en déloger. Nous sommes juste capables de faire ce qu'on peut faire avec des grenades, nous sommes seulement à 20-30 mètres d'eux. Nos positions sont affreuses, les cratères d'obus se chevauchent. Le sale hiver est déjà arrivé, il fait – 25 à – 30 °C la nuit et nous devons rester allongés dehors en sentinelle. Je n'arrive pas à savoir pourquoi nous combattons ici. Tout le monde est malade. Pas une heure ne passe sans que quelqu'un soit blessé ou enterré. Les Russes attaquent 2, 3 fois par jour (…). Derrière nous, il y a des usines et encore des usines, réduites en morceaux (…). Nous ressemblons à des Juifs, des cheveux longs de 15-20 cm, des barbes de 5 cm, nous n'avons pas vu l'eau depuis 8 semaines. Nous sommes couverts d'ordure, c'est affreux et je ne sais pas quand nous sortirons d'ici (…). Le temps que je vous écrive cette lettre au moins 200 obus ont atterri dans le secteur. (…) Demain, le jour se lève à 6 h 00, la nuit tombe à 3 h 00. Mes meilleures pensées. Votre fils Paul{234}.

Mis sous pression par Hitler et Paulus, très conscient de la misère de ses hommes, Seydlitz prévoit encore deux assauts le 20 novembre, avec pour

objectif la recherche de la meilleure position d'hivernage. Mais, le 20 novembre, la 6e Armée aura bien autre chose à faire qu'à prendre l'usine chimique Lazur : elle jouera alors son existence même.

CHAPITRE 3

Le piège de la guerre urbaine

« Le temps où nous conduisions des opérations à grande échelle était passé pour toujours. Des grands espaces de la steppe, la guerre s'était d'abord déplacée vers les ravins déchiquetés des collines de la Volga avec leurs taillis et leurs rigoles, puis vers la zone industrielle de Stalingrad, étalée sur une région accidentée, trouée, rude, couverte de constructions de fer, de béton et de pierre. Le kilomètre comme mesure de distance était remplacé par le mètre. La carte des états-majors était la carte de la ville.

Pour chaque maison, chaque atelier, chaque château d'eau, chaque talus de chemin de fer, chaque mur, chaque cave, pour chaque tas de ruines, une bataille implacable fit rage, sans équivalent même durant la première guerre mondiale avec ses énormes consommations de munitions. La distance entre nous et l'ennemi était aussi petite que possible. Malgré les concentrations d'artillerie et d'aviation, il fut impossible de sortir de la zone de combat rapproché. Les Russes surpassaient les Allemands dans l'art du camouflage et dans l'utilisation du terrain, et ils avaient plus d'expérience dans la guerre de barricades ».

Général Hans Doerr{235}

I. Les méthodes de combat

En décidant de prendre Stalingrad d'assaut, la Wehrmacht ouvre un nouveau chapitre de l'histoire militaire, celui de la guerre urbaine. Il ne s'agit plus d'assiéger une place, de la réduire par le bombardement et la famine, comme cela avait été de tradition depuis l'Antiquité. Dans la guerre urbaine, la ville, ses quartiers, ses zones industrielles, SONT le champ de bataille sur lequel on s'affronte dans la durée.

1. Un champ de bataille atypique

La Wehrmacht, comme toutes les armées de la Seconde Guerre mondiale, a été pensée pour les grands espaces. À Stalingrad, espace clos, sans horizon, ses procédés de combat perdent beaucoup de leur efficacité.

Un monde terrifiant

Dans une grande ville, les couverts sont innombrables, à la fois dans le plan horizontal mais aussi vertical. Ils favorisent l'embuscade, le *sniping,* forcent au combat rapproché, induisent un usage massif de l'artillerie et de l'aviation si l'on veut épargner les fantassins.

Le combat se mène au sol et dans les étages mais aussi, dimension nouvelle, en sous-sol. Stalingrad, comme toutes les villes, est truffée de caves, d'égouts, de puisards, de conduites en tous genres. On y circule, on s'y repose, on s'y bat. L'égout est le chemin dérobé pour échapper à l'encerclement, il est aussi une voie de retour vers les arrières que l'ennemi croit pacifiés. Le Russe possède les cartes qui lui donnent la domination du sous-sol, l'Allemand en est réduit à faire des relevés partiels, forcément lacunaires{236}. Cette lutte souterraine a frappé les combattants de la 6e Armée, qui lui ont donné le surnom de « guerre des rats ».

Les vues sont toujours obstruées par quelque obstacle – ligne d'immeubles, talus de voie ferrée, ossature métallique d'usine, tas de décombres – ce qui compartimente le champ de bataille en micro secteurs de quelques centaines, voire quelques dizaines de mètres de large. Une étude de la RAND corporation{237} menée dans les années 1990 montre qu'en terrain urbain seulement 5 % des cibles sont situées à plus de 100 mètres de l'arme ; 90 % sont à 50 mètres et moins ; les cibles humaines apparaissent à 35 mètres et en deçà. Résultat, le fantassin voit surgir le danger au dernier moment, il a peu de temps pour réagir avant d'être lui-même engagé. Les armes à tir tendu – chars, *Sturmgeschütz*, FLAK, PAK – voient leur rayon d'intervention divisé par 10 ; même chose pour les armes automatiques.

Plus l'on s'enfonce dans le tissu urbain, plus les décombres deviennent hétérogènes, et plus leur densité augmente. Les vues se réduisent encore. La conséquence inéluctable, c'est qu'il faut engager toujours plus de fantassins – ou réduire la largeur du front d'attaque –, accepter des pertes croissantes, voir décliner la vitesse de progression vers l'objectif final. C'est

précisément ce dont les chefs de la 6e Armée prennent conscience au début du mois de novembre. Le front des attaques se réduit à moins de 1 500 mètres, leurs objectifs deviennent très modestes, l'échéance de l'occupation totale de la ville glisse vers le début de 1943.

Une autre conséquence de la diminution des vues est le recours inévitable au corps à corps. Or, les armées modernes, à la différence de leurs devancières, ne pratiquent plus l'escrime, à l'épée ou à la baïonnette, et pas encore les techniques de self-defense du type close combat. Le stress induit par ces mêlées sauvages est particulièrement destructeur pour l'équilibre nerveux des combattants.

Le compartimentage du champ de bataille remet aussi en cause le système des liaisons et du commandement, et il conditionne la tactique. Les radios perdent leur portée utile, le téléphone est rompu sans cesse par le feu, les éboulements, le passage des engins. La Division, le régiment, donnent la direction de l'effort mais, une fois engagé, le combat n'est plus sous contrôle. Il se développe selon des lois propres qui sont celles du courage et du moral des individus, de l'allant et de l'initiative de petits groupes, du hasard d'un micro événement : une mine, un effondrement, une section ennemie qui flanche. On verra souvent des *Landser* arriver à deux ou trois sur les bords de la Volga – l'objectif ! – puis, se voyant seuls, se retirer précipitamment.

Dans cet univers piégé, le mouvement, la percée n'ont guère de sens, la coopération inter armes classique devient très difficile. Chaque élément du paysage doit être enlevé d'assaut, si l'adversaire a décidé de le défendre. L'infanterie seule peut décider de l'issue du combat. Les pertes sont de ce fait forcément élevées. Trop élevées pour les Allemands qui ne sont pas habitués à voir les compagnies fondre de 50 % en 48 heures. Plus il passe de temps à Stalingrad, plus il monte à l'assaut, plus le *Landser* sent et croit que la probabilité de se faire tuer augmente. L'insécurité permanente, l'isolement des petites unités au sein des ruines, l'inconfort général sont aussi des facteurs d'accélération de l'usure des hommes. À partir de la mi-octobre, le moral commence à se dégrader, le *Landser* tend à s'abriter plutôt qu'à se découvrir. Le chef de compagnie est-il mis hors de combat, que l'unité reflue aussitôt, attendant la protection d'un char ou d'un canon d'assaut. Un tel comportement est tout à fait inhabituel dans la Wehrmacht de 1942.

Enfin, le Russe se battant sur son sol dans une ville où survivent – on ne sait par quel miracle – plusieurs milliers de civils, il dispose d'un potentiel d'information non négligeable. Le général Rodimtsev, dans une interview donnée à Walter Kerr{238}, reconnaîtra que les services de renseignements de l'Armée recouraient à des enfants de 10 à 13 ans pour espionner les Allemands. Franchissant le no man's land par des passages connus d'eux seuls, ils donnaient les noms des officiers, les numéros d'unités, le nombre des matériels. Tchouikov avouera aussi qu'aucun assaut ennemi ne l'a jamais pris à l'improviste, grâce au travail remarquable de sa « cinquième colonne ».

Résultat de toutes ces contraintes, la bataille DURE. Et c'est sans doute le pire aux yeux d'Hitler. Le temps, dont il a fait son principal ennemi, est maintenant dépensé sans compter pour arriver, à travers les champs de ruines, enfin, jusqu'à la Volga. Au 20 novembre, la bataille urbaine entre dans son soixante-dixième jour : plus qu'il n'en a fallu pour conquérir la Scandinavie, la France et le Bénélux, la Yougoslavie et la Grèce, la Biélorussie et les pays baltes.

Russes et Allemands également novices

Rien n'avait préparé les Allemands à ce type d'affrontement. Varsovie, entre le 14 et le 27 septembre 1939, a eu à subir un siège classique où aviation et artillerie lourde ont joué les rôles principaux ; les combats de rue n'ont concerné que quelques quartiers périphériques. La « bataille de Lille », en mai juin 1940, est un épisode mineur de quatre jours, celle de Dunkerque s'est jouée sur la ceinture des canaux, les combats dans le centre de Sébastopol ont duré moins d'une semaine. Quatre jours ont suffi à liquider la résistance du NKVD dans le centre de Rostov (juillet 1942), et pour s'assurer de l'essentiel de Voronej. Pour les chefs allemands, l'affaire de Stalingrad doit se régler sous des délais semblables. Personne n'imagine que la 6e Armée y passera 163 jours et 163 nuits, avant de disparaître corps et biens.

Contrairement à ce qu'affirment nombre d'auteurs, notamment Hans Doerr dont une citation ouvre ce chapitre, les Soviétiques n'ont pas plus d'expérience du combat urbain que leurs adversaires. Certes, le bolchévisme léniniste a théorisé l'insurrection urbaine, mais il s'agit de combats de milices. Plusieurs officiers soviétiques, comme Rodimtsev, ont

vécu l'assaut franquiste contre Madrid en 1936 ; mais les chefs de l'Armée rouge n'en ont tiré aucune analyse, accaparés qu'ils étaient par l'action de leurs blindés. En revanche, comme déjà noté, la longue résistance des forteresses de Brest-Litovsk (juin-juillet 1941) et de Sébastopol a averti Staline et la STAVKA que la défensive en général, et le terrain urbain en particulier, sont favorables à l'Armée rouge. Et Krylov est sans doute le seul général au monde à avoir été chef d'état-major d'Armée dans trois villes assiégées : Odessa, Sébastopol et Stalingrad. Il n'en reste pas moins que les deux Armées ont eu à improviser sans cesse pour faire face aux conditions imposées par un type de combat que ni l'une ni l'autre n'a prévu.

2. Des procédés inadaptés

Les Allemands abordent Stalingrad avec leurs habitudes. Ils comptent, comme toujours, sur leur capacité à concentrer leur puissance de feu ; sur leur aptitude à chercher et à obtenir la percée suivie d'une exploitation rapide.

Le rôle du feu est privilégié, notamment celui déversé par l'aviation, dont Paulus et Richthofen attendent un effet moral dévastateur sur les défenseurs. Les raids terroristes des 23 et 24 août ont été expressément pensés à cette fin. Leur échec oblige Paulus à prendre la cité d'assaut. Dans le plan échafaudé au début de septembre, la part belle est faite – encore et toujours – à la puissance de feu, mais cette fois alliée au mouvement : chars et *Sturmgeschütz*, appuyés par l'artillerie et l'aviation, doivent foncer vers le cœur de la ville, ouvrant la voie à l'infanterie, qui occupe et nettoie les nids de résistance résiduelle. C'est reconduire telle quelle la guerre en openfield sans adaptation particulière, en comptant sur la forte cohésion inter armes de l'armée allemande et la faiblesse supposée des Soviets.

Ce schéma fonctionne à peu près tant que la densité du bâti n'est pas trop forte. Ainsi, le premier assaut, du 12 au 26 septembre, se solde par une avance moyenne de 3 kilomètres. On se bat dans une zone encore ouverte, relativement plane, avec des vergers, des faubourgs bâtis en bois et dont il ne reste aucune superstructure une fois brûlés, une densité ferroviaire faible ; les STUKAS repèrent leurs cibles avec précision, le champ de tir des chars est suffisamment dégagé, la densité de la défense – à la fois en ouvrages et en hommes – pas trop élevée. En revanche, les assauts suivants, qui taillent dans le vif du tissu urbain, déplaceront le front de quelques

centaines de mètres seulement. C'est là que se trouvent les immeubles de béton, dont la solidité, sous le feu de l'artillerie, est connue depuis les journées insurrectionnelles de Vienne en 1933 et les combats de Madrid en 1936. Enfin, l'effort allemand est venu mourir à la mi-novembre dans la dernière bande de terrain de 200 à 700 mètres de large située entre les usines et la Volga. À ce moment, et considérant la suite de la bataille, le général von Seydlitz, commandant du 51e Corps, le dit expressément : il faut renoncer à toute attaque d'ensemble (= inter divisionnaire) au profit d'un grignotage MAISON PAR MAISON au moyen de groupes de combat spécialisés.

Le binôme char-avion inefficace

Pour saisir la tâche de Sisyphe de la 6e Armée, dressons le portrait-robot d'une attaque telle qu'il y en a eu trois dizaines durant les mois d'octobre et novembre.

D'abord, rassembler les forces. Les bataillons désignés s'avancent au plus près de l'ennemi. La marche de plusieurs centaines d'hommes lourdement armés à travers les ruines jusqu'à portée de tir de l'adversaire ne peut passer inaperçue, encore moins les bruits de moteur. Les soviétiques ont installés des observateurs d'artillerie dans les cheminés d'usine, sur les toits les plus élevés. Dans ces conditions, l'effet de surprise n'est pas possible.

La marche d'approche de l'infanterie est dure et dangereuse, d'autant plus qu'elle se fait généralement de nuit. Les Soviétiques ont laissé des mines anti personnels derrière eux, et n'hésitent pas, lors de discrètes opérations nocturnes, à regarnir de pièges les zones dégagées par les pionniers allemands. Avant même l'assaut, les bataillons essuient des pertes qui ne rehaussent pas le moral. Par exemple, dans la nuit du 11 au 12 novembre, le bataillon de pionniers 336 (environ 400 hommes) monte en ligne à travers le hall 3, complètement déchiqueté, de l'usine Barricades. Il tombe dans un champ de mines non repéré : onze morts, sept blessés.

L'approche des chars et des canons d'assaut est encore plus délicate. Une ville détruite à 95 %, dont le tracé même des rues est effacé, n'est pas un endroit pour ces matériels. L'approche nécessite une reconnaissance préalable très soignée. La hauteur des décombres, la multiplication des talus, la présence de centaines de carcasses de wagons sur les lignes

ferroviaires intérieures, demandent l'emploi de pionniers pour ouvrir le chemin. Là où les Américains mettraient des centaines de bulldozers, le génie allemand, qui n'a pas ces matériels, dynamite à tour de bras. Sur un sol couvert de débris, truffé de métaux, les détecteurs de mines sont inemployables, l'œil des pionniers, inefficace. Les enchevêtrements de matériaux sont tels qu'il est aisé aux Soviétiques de dissimuler un canon (un 45 mm, un 57 mm ou un 76,2 mm ZIS-3, les trois types compensant leur faible vitesse initiale par la proximité de la cible) ou une section de fusils antichars. Souvent, les engins allemands sont détruits à la grenade ou au cocktail Molotov par un fusilier rouge qui mène une charge suicidaire : les témoignages de ce type d'action se comptent par dizaines. Aussi, chars et *Sturmgeschütz* demeurent généralement en retrait, appuyant l'infanterie de leur feu, mais la privant de l'abri de leurs carcasses.

Voici un extrait d'un rapport émanant de la 24e *Panzerdivision* et envoyé au Corps dans la seconde quinzaine d'octobre :

> « Les difficultés du terrain comme les ruines, les cratères de bombes, les rues étroites, les champs de mines et les obstacles antichars limitent largement les possibilités de manœuvre et d'observation des Panzers si bien qu'en principe les opérations d'unités blindées sont à éviter en combat urbain. Les pertes ne supportent pas la comparaison avec les quelques succès remportés par cette arme qui est la meilleure de notre armée. Le principal avantage du Panzer, “le feu et le mouvement“, ne peut pas être utilisé correctement. Ils représentent une cible et ne voient presque rien.
>
> Les Panzers ne sont pas adaptés au combat urbain lorsqu'ils sont utilisés par régiment ou bataillon. Ils sont souvent utiles sur les lisières de l'agglomération et dans les secteurs complètement désintégrés où l'ennemi n'a pas le temps d'ériger des défenses.
>
> Pour appuyer des unités d'infanterie et de *Panzergrenadiere* faibles et fatiguées, on peut à titre exceptionnel utiliser au maximum un escadron blindé.
>
> S'écarter des quelques règles qui suivent expose les Panzers utilisés à la destruction par les armes antichars ennemies enterrées et bien camouflées{239} ».

Le rapport liste ensuite plusieurs prérequis pour utiliser, à titre exceptionnel, les Panzers. Ne travailler qu'avec des troupes habituées à manœuvrer avec les chars, à savoir les *Panzergrenadiere*. Reconnaissance très précise des objectifs, des accès, des champs de mines, des points d'appui. Avant l'attaque, les Panzers Mark IV à canon long, guidés par l'infanterie, détruisent les points d'appui ennemis à distance. Ensuite, ils restent DERRIÈRE l'infanterie et veillent à toujours se couvrir mutuellement des feux de leur canon et de leur mitrailleuse.

Les chenillés dérogent-ils à cette règle, qu'ils sont aussitôt châtiés. Ainsi lors de l'attaque du 11 novembre contre la « Maison des Commissaires ». En quelques minutes, la *Sturmkompanie* 44 perd un canon d'assaut à canon long et deux sIG-33B (canon automoteur d'infanterie de 15 cm) flambant neufs qui ont commis l'erreur d'approcher de trop près les défenses du 650e régiment de fusiliers : les 15 tankistes sont tués. Face à eux, il n'y a pourtant que des armes qui faisaient sourire les Allemands lors de la grande avance à travers la boucle du Don : des fusils antichars Degtyarev{240} PTRD-41 de 14,5 mm et leur alter ego semi-automatique Simonov PTRS, des grenades antichars RPG-40 ainsi qu'une panoplie de cocktails Molotov. Ces armes rustiques, parce qu'elles exigent un emploi rapproché, sont parfaitement adaptées aux conditions du combat urbain.

Faut-il pour autant conclure que le char, un des deux éléments de puissance de la Wehrmacht, n'est guère utile à Stalingrad ? Disons qu'il l'est moins que le *Sturmgeschütz*, le canon d'assaut de l'infanterie. À Stalingrad, on trouve les modèles B à F, avec canon court ou long, avec ou sans mitrailleuse MG 34. Monté sur un châssis de Panzer Mark III, le canon d'assaut est un engin discret, bas (1,95 m), étroit (2,92 m), idéal pour les ruelles, relativement léger (20 tonnes). Son canon de 75 mm à tir tendu fournit l'appui le plus précieux à l'infanterie. Son point faible est le blindage (50 mm devant, 30 mm sur le côté), à la portée de toutes les armes antichars soviétiques si le tir se fait à moins de 300 mètres. Il aurait fallu au moins 400 *Sturmgeschütz* à Paulus, il n'en a pas 100 au début de la bataille.

L'autre pilier de l'armée allemande, c'est son aviation tactique, le bombardier en piqué STUKA Ju-87 au premier chef, mais aussi le Heinkel 111, bombardier horizontal bimoteur. Les escadrilles de Heinkel de la *Luftflotte* 4 ont réduit Stalingrad à l'état de champ de décombres. Très vite, il apparaît aux observateurs de la Luftwaffe que, sur un terrain aussi malmené, l'efficacité des bombardements va décroissant. L'effet de souffle se réduit, le pouvoir explosif se dissipe dans les gravats et la poussière. Passées les premières frappes, les bombes ne font que transformer de petits tas de gros débris en gros tas de petits débris, pour le bonheur des fantassins de la 62e Armée qui s'y dissimulent à la perfection et y trouvent des abris à toute épreuve ainsi que le rapporte Udo Giulini, du 305e bataillon de chasseurs de chars, qui en fera à son tour l'expérience dans les derniers jours de Stalingrad.

« Je recherche de quoi me loger dans la ville. Les caves sont la seule possibilité, tout le reste a été détruit. (…) Nous héritons finalement d'une sale petite pièce sous un immeuble effondré. Ce qui présente d'inestimables avantages. Parce que ces blocs d'appartements consistent en murs de briques mais aussi en planchers et plafonds de béton ; ces murs de briques effondrés avec des couches de béton disposées en sandwich offrent une protection sûre contre les obus et les bombes de tous calibres. Même contre les coups directs. L'ensemble est élastique, il fléchit sous les impacts mais rien ne le perce. Notre abri dans la cave de cet immeuble a résisté aux plus lourds bombardements (…) Il oscille, bien sûr, et tremble et vacille, mais rien ne passe {241} ».

Le Ju-87 demeure, lui, redoutable par sa précision et l'effet terrifiant de sa sirène déclenchée au piqué. La version D, disponible à Stalingrad, permet l'emport d'une bombe de 1 000 kilos ou de 3 bombes de 500 kilos ou encore de 3 bombes de 250 kilos. Mais sa lenteur en fait une cible privilégiée des dizaines de régiments de DCA massés par les Russes dans les îles de la Volga et sur la rive orientale.

Von Richthofen, le charismatique patron de la *Luftflotte* 4, porte une partie de la responsabilité de l'échec de la Luftwaffe à Stalingrad. Il a cédé aux demandes permanentes d'intervention des chefs de Corps engagés au sol. Il a acquiescé à la dispersion des efforts de ses STUKAS et Me110 sur des centaines de cibles à peine discernables au milieu des ruines et dont nous avons vu qu'elles étaient finalement peu sensibles au bombardement. Il n'a pas compris – Paulus non plus, ni aucun autre chef – qu'il fallait concentrer TOUS les appareils sur la rupture des liens logistiques tissés entre rive gauche et rive droite de la Volga. Traquer les unités en route vers Stalingrad, leur interdire l'approche du fleuve, pilonner sans cesse les voies ferrées, détruire l'artillerie massée sur la rive gauche, écraser les dépôts, aurait sans doute mieux contribué à l'affaiblissement de la 62e Armée.

Une attaque allemande type

Les grenadiers sont prêts à l'assaut. Devant eux, une maison ou un immeuble fortifié : l'objectif. H-20 minutes, les STUKAS interviennent, obligeant les grenadiers à se tenir au moins à 200 mètres de leur objectif. Une bombe, deux bombes de 250 kilos percent le toit. H-10 minutes, l'artillerie Divisionnaire, celle du Corps d'Armée, ouvrent le feu. Peu de coups au but, le tir courbe étant, du point de vue de la précision, bien inférieur au tir direct, surtout sur une cible de dimensions réduites. C'est

l'heure : l'infanterie s'élance, profitant de l'état de choc espéré des défenseurs. Mais, dès les premiers mètres de l'approche, les fusils claquent, une mitrailleuse crépite, des hommes tombent.

Une section est au bas de l'immeuble. Les accès avant et latéraux sont murés. Fébrilement, il faut chercher sous le feu un orifice pour jeter des grenades ou une charge de démolition. Rien, on recule, on se met à couvert en attendant un *Sturmgeschütz*. Nouvelles pertes. Le canon d'assaut s'embosse et fait feu plusieurs fois. Les fantassins se relèvent, se dirigent vers le trou, y jettent leurs charges explosives. Les premiers hommes à entrer dans le hall sont fauchés. Une lutte au corps à corps s'engage, à la grenade, la mitraillette{242}, au couteau. Les défenseurs se réfugient dans les étages. Une section tente de les suivre, mais une pluie de grenades s'abat sur elle dans la cage d'escalier.

Les grenadiers se regroupent au rez-de-chaussée. Il faut reprendre ses esprits, panser les blessés. L'air est irrespirable tant la poussière est épaisse. Une section de pionniers arrive. Elle attaque le plancher du premier étage à l'explosif. Puis un lanceflamme passe son museau et crache des dizaines de litres d'essence. Une échelle est approchée. Un, deux, trois, quatre assauts sont nécessaires pour nettoyer les étages supérieurs. Parfois, il faut renoncer, attendre le lendemain dans l'angoisse : les Russes ne vont-ils pas tenter une de ces attaques nocturnes dont ils sont le secret ? Les derniers défenseurs sont tués. Personne ne s'est rendu, les prisonniers sont achevés. Mais voilà qu'un homme est encore abattu par un coup de feu venu de la cave. Il y a encore des Russes dans la maison ! La section hésite, car les premiers à descendre sont quasiment sûrs d'être touchés. Il faut encore jeter des grenades, des charges explosives, voire des ampoules de « thermite{243} » qui suffoquent les défenseurs. Enfin, il faut descendre, affronter le combat en aveugle…

Cette scène, avec d'infinies variantes, s'est reproduite des centaines de fois. Il faut souvent une compagnie (elles n'ont pas plus de 50 hommes après le 15 octobre) pour prendre une seule maison. À l'issue de la première journée, les hommes sont brisés de fatigue, de stress, la soif les dévore. Leurs pertes sont très élevées, notamment en officiers et sous-officiers. Ainsi, le premier assaut – repoussé – contre la Maison des Commissaires, derrière l'usine Barricades, se solde par 17 tués et 63 blessés pour le *Panzerpionier*-Bataillon 50, soit 20 % de l'effectif combattant. Le

lendemain, il sera plus difficile de relancer cette unité traumatisée à l'attaque. Au bout de 72 heures, elle sera irrémédiablement « dépensée », 50 % de son effectif de départ hors de combat, le reste brisé par la tension nerveuse, l'horreur des corps hachés, toute la primitive sauvagerie du combat rapproché.

Les unités abîmées sont laissées en garnison en attendant que les maisons voisines soient à leur tour nettoyées, charge à elles de repousser l'inévitable contre-attaque. À cette unité, il faudra écouter les parois, ausculter les entrées de canalisations car les Soviétiques infiltrent souvent des groupes par les égouts. La moindre apparition d'un visage dans l'embrasure d'une fenêtre se paiera d'une balle dans la tête. Les snipers sont partout… La campagne de Russie a été tout sauf une partie de plaisir, mais la terreur du soldat a atteint son comble à Stalingrad.

C'est le piège dans lequel la 6e Armée s'est laissée enfermer : prendre d'assaut des centaines d'immeubles, de maisons, d'usines, une par une. Investir dans cette entreprise 10 Divisions d'infanterie et 2 Panzer. Et, pour garder ses effectifs, abandonner la garde des flancs à des Roumains et des Italiens. Accepter des pertes dont l'Allemagne n'a plus les moyens. Brûler une quantité invraisemblable de munitions{244}, ce qui tend la logistique au maximum et oblige à sacrifier la nourriture et les moyens de l'hivernage.

Rolf Grams{245}, le commandant du 64e bataillon de motocyclistes (14e Panzer) livre sa vision :

> « Ce fut une bataille atroce, épuisante, sur terre et sous terre, dans les ruines, les caves, les canaux de la grande ville et les usines. Une bataille homme contre homme. Les chars gravissaient des montagnes de décombres et de gravats, rampaient en grondant dans le chaos des grands ateliers détruits pour tirer à courte distance dans des ruelles bloquées par des murs écroulés et dans des cours étroites. Tout cela était encore supportable. Mais il y avait cette gorge profonde aux murailles croulantes d'argile qui tombaient à pic sur la Volga et d'où les Russes jetaient continuellement de nouvelles forces dans la mêlée. Là-bas, dans les forêts vierges de la rive basse opposée, on ne distinguait pas l'ennemi, ni ses batteries, ni son infanterie, mais il était là, il tirait, et nuit après nuit des centaines de bateaux jetaient des renforts jusque dans les ruines de la ville, au-dessus du fleuve immense qui continuait à couler. »

3. Les parades tactiques de Tchouikov

Face au comportement de la Wehrmacht, qu'il juge « stéréotypé », Tchouikov trouve plusieurs parades. Il n'en est pas forcément le père, comme il le claironne au long des 400 pages de ses mémoires, mais il en est certainement le maître d'œuvre impitoyable et avisé. En tout cas, il a compris mieux et plus vite que les Allemands qu'à Stalingrad il faut innover pour durer.

Chercher le combat rapproché

La première de ces parades touche à l'action de la Luftwaffe : comment annuler cet énorme avantage des Allemands ? Sa réponse prend la forme d'une note adressée à toutes les unités de la 62e Armée : restez au contact de l'ennemi,

> « réduisez le no man's land autant que possible, à un jet de grenades{246} ».

Cette proximité neutralisera les bombardiers tactiques qui craindront de toucher leurs propres lignes. Les Allemands réagiront en tirant simultanément à la verticale des dizaines de fusées blanches persistantes, de façon à indiquer aux pilotes où lâcher leurs œufs. Mais les observateurs russes trouveront la parade en brouillant le signal avec leurs propres fusées blanches. Hans Ulrich Rudel, pilote légendaire de STUKA, a effectué des centaines de missions à Stalingrad ; il confirme l'observation de Tchouikov :

> « Nous devons lâcher nos bombes avec une précision mathématique, car quelques mètres plus loin, dans une autre cave, derrière un autre mur, se trouvent nos propres soldats.

Sur des photographies aériennes qui permettent de distinguer chaque maison, on indique, au moyen d'une flèche rouge, les objectifs à atteindre. Nous nous envolons avec ces plans à portée de la main, et avant de piquer, chaque pilote doit vérifier l'emplacement de sa cible{247}. »

Mais il y a d'autres avantages à tirer du combat rapproché. Il permet aux Soviets de harceler l'ennemi, de lancer des contre-attaques locales sans préavis ni concentrations préalables importantes. Il est aussi une des conditions du combat de nuit.

Se battre la nuit

Depuis la guerre contre les Ottomans{248} (1877-78), les Russes se signalent par une prédilection pour le combat de nuit. Durant le conflit

contre le Japon (1904-1905), une centaine d'assauts nocturnes sont lancés par les troupes de Kouropatkine, essentiellement pour échapper aux feux des mitrailleuses dont les Japonais sont abondamment dotés. Les Allemands observent le même goût pour l'obscurité en 1915-1916. Durant l'été et l'automne 1941, les unités encerclées cherchent le couvert de la nuit pour tenter la percée (Smolensk, 23 juillet), compensant ainsi au mieux leur infériorité en termes de feu et de mobilité. De même, durant la contre-offensive de l'hiver 41-42, plusieurs opérations seront menées en pleine nuit, par exemple contre la 112e I.D ; les célèbres lâchers nocturnes du 4e Corps aéroporté (27 janvier, 17 et 23 février) en sont un autre exemple.

Ces précédents ont convaincu les chefs allemands et leurs troupes que la nuit appartient au Russe, qui est « plus près de la nature{249} ». L'explication s'encastre bien dans la vision raciste que la Wehrmacht entretient sur son adversaire.

Tchouikov capitalise sur cette réputation en faisant harceler les Allemands par de petites attaques de nuit, menées sans préparation d'artillerie. Les objectifs sont modestes mais permettent souvent d'acquérir de meilleures vues ou une meilleure base de départ. Surtout, elles maintiennent l'ennemi en état de stress.

> « La nuit et le combat de nuit sont des éléments naturels à nos yeux. L'ennemi ne pouvait pas combattre de nuit, mais nous avons dû apprendre à le faire par une amère nécessité : le jour, les avions ennemis étaient suspendus au-dessus de nos troupes, les empêchant de lever la tête. La nuit, nous n'avions plus besoin d'avoir peur de la Luftwaffe. Le plus souvent, de jour, nous étions sur la défensive, à repousser des attaques allemandes qui se passaient très rarement de tanks et d'appui aérien. Nos groupes d'assaut s'accrochaient littéralement aux bâtiments et à la terre, attendant que l'ennemi arrive à un jet de grenade.
>
> (…) Nous savions que (la nuit), la majorité des Allemands se reposaient à l'abri. Pour les faire sortir, en pleine nuit retentissait notre Hourrah ! Et nos grenades explosaient. Les Allemands se ruaient à leurs fenêtres ou dans leurs trous et à ce moment se déclenchaient contre eux les feux de notre artillerie et de nos mitrailleuses{250}. »

Une maison = une forteresse

Une autre parade consiste à transformer un maximum d'habitations, de bâtiments publics et d'usines en mini forteresses.

« Le combat urbain est un genre particulier de combat. Les choses se font non par la force mais par l'habileté, la débrouillardise et la promptitude. Dans une ville, les bâtiments sont comme un brise-lames. Ils cassent les formations ennemies qui s'avancent et les canalisent le long des rues. Voilà pourquoi nous devons nous accrocher aux bâtiments les plus solides, y établir de petites garnisons capables de tirer dans tous les azimuts si elles sont encerclées. Les constructions les plus solides nous permettaient de créer des positions défensives très fortes, d'où nos hommes pouvaient faucher les allemands à la mitrailleuse et à la mitraillette{251} ».

Ces forteresses de coins de rues, il y en a des centaines à Stalingrad. La plus célèbre est la maison Pavlov. Située dans le centre, près de la place du 9 janvier, à 300 mètres de la Volga, c'est un solide immeuble d'habitation de quatre étages en briques ; des combles, la vue plonge sur les arrières allemands sur un bon kilomètre. La propagande s'est emparée d'un épisode mineur pour en faire le symbole de la bataille de Stalingrad toute entière.

Prise d'assaut le 27 septembre 1942 par le sergent Jakob Pavlov et 23 hommes de dix nationalités différentes, encerclée, elle résistera pendant 59 jours, coupée de tout, par le seul courage de ses occupants. À la grenade, au cocktail Molotov, avec des pierres… Répétée *ad nauseam* dans tous les journaux, mise en poème, chantée, lue et relue devant des foules de kolkhosiens et de métallurgistes, l'histoire de la maison Pavlov est présentée comme un microcosme de l'Union soviétique déterminée à ne jamais se rendre, invincible par « l'héroïsme de masse » dont témoignent ses combattants.

La réalité est plus prosaïque. Les 26 et 27 septembre 1942, Tchouikov lance la 13e Division de la Garde à l'assaut de trois bâtiments fortement tenus par les Allemands, la maison des Cheminots, la maison des Spécialistes et la banque d'État. C'est un sanglant échec. Accaparés par leur défense des ouvrages principaux, les Allemands négligent un immeuble de la rue Penzenskaïa, près de la maison des Cheminots (voir carte p. 213). Le 27, un groupe de Gardes du 42e régiment menés par le lieutenant Afanasiev repère cette maison et élimine par surprise la douzaine d'Allemands qui y tiennent garnison. Blessé, Afanasiev délègue en partie le commandement au sergent Pavlov. Tchouikov, qui a besoin de remonter le moral des troupes, monte ce succès en épingle, affectant d'y voir la validation des « groupes d'assaut » qu'il expérimente depuis le 18 septembre.

Mais l'essentiel est ailleurs. Loin de rester isolée, la maison de la rue Penzenskaïa, ainsi que l'appellent les défenseurs de Stalingrad, est aussitôt intégrée dans un système défensif très serré. Les fenêtres du bas sont obturées, celles du haut rétrécies en meurtrières. Les caves sont mises en communication, plusieurs passages souterrains permettent d'y acheminer vivres et munitions ; sur l'arrière du bâtiment, du côté de la rue Penzenskaïa, le génie aménage un profond boyau qui conduit à un entrepôt de grains par où passent hommes, vivres et munitions. Sur l'avant, une brousse de barbelés et un champ de mines très dense dissuadent les Allemands de tenter l'assaut. Loin de rester seuls, les « 24 défenseurs » voient affluer les renforts, et au bout de trois jours, Pavlov cède le commandement au capitaine Nampo, qui sera le véritable animateur de la résistance. Interviewé par Michael K. Jones au début des années 2000, un des derniers survivants de la maison Pavlov, Grigori Potosi, écornifle la légende :

> « Nous n'avons jamais été moins de 70 défenseurs, et parfois plus de cent. (…) En réalité, la garnison était russe dans sa grande majorité et les relations avec ceux des autres républiques étaient loin d'être faciles. »

Très vite, des armes sont implantées sur trois côtés : une mitrailleuse lourde, sept légères, deux fusils antitanks, un canon antichar de 45 mm, plus trois mortiers. La maison sert d'observatoire d'artillerie et, si les artilleurs allemands l'ont relativement épargnée, c'est par crainte de toucher la maison des Cheminots demeurée aux mains de la Wehrmacht. En revanche, dès que les *Landser* montent à l'attaque, l'observateur d'artillerie placé à demeure sous les combles – Grigori Potovski lui-même – appelle sur eux des tirs d'artillerie dévastateurs.

Le 24 novembre, la garnison se lance à l'assaut de la « Laiterie », sur la place du 9 janvier. Naumov est tué, Pavlov blessé. C'est l'origine des 59 jours de résistance trompettés par la propagande (27 septembre24 novembre). Pourtant, après l'évacuation de Pavlov, le combat continuera jusqu'en janvier, et la maison sera même perdue puis reprise.

Partout où le tissu urbain le permet, Tchouikov fait mettre en état de défense des maisons, les relie entre elles, souvent par le réseau d'égouts ou par les caves, et étire ainsi des lignes de résistance d'autant plus fortes qu'elles peuvent être doublées, triplées, quadruplées. À l'extrême, TOUTES les maisons d'un quartier sont fortifiées. C'est le cas de la zone située entre

l’arrière de l’usine Barricades et la Volga, où l’on en compte plus d’une centaine sur un espace de 1800 m de large sur 600 de profondeur. Certaines sont des colosses dotés de murs d’un mètre d’épaisseur, telle la maison des Commissaires, vaste bâtiment abritant l’administration de l’usine. La « Pharmacie », la « maison en U », la « maison rouge » (P.C du général Lioudnikov, commandant la 138e D.I) donneront du fil à retordre aux Allemands, comme la « maison en L », la « maison 71 »… Le 14 novembre au soir, l’on verra le général d’artillerie von Seydlitz-Kurzbach fixer à son 51e Corps l’objectif suivant pour le lendemain :

> « Opération du type groupe d’assaut de la 305e Division d’infanterie contre la maison 81 et la maison 83. 389e Division d’infanterie contre la “maison rouge? ».

C’est la tâche exaltante fixée à 2000 hommes renforcés d’unités de pionniers et appuyés par deux compagnies de canons d’assaut. Tchouikov a alors réussi à émietter la bataille au maximum, freinant ainsi au mieux la progression allemande vers la Volga, usant l’infanterie, denrée rare de la Wehrmacht, pompant les stocks de munitions, fixant 20 000 combattants qui ne seront pas sur les ailes au moment où la contre-attaque frappera.

Des groupes de combat autonomes

À l’émiettement des combats, Tchouikov répond par un mode d’organisation originale de la troupe. Il a été largement aidé dans sa réflexion par le général « Pablito » Rodimtsev qui a vécu la bataille de Madrid{252} en novembre 1936. L’efficacité – inattendue – des milices républicaines s’appuyait sur la multiplication des obstacles barrant les grands axes et des infiltrations latérales par les immeubles, notamment dans le quartier d’Argüelles. À l’exception, relative, de la 11e Brigade internationale, cette défense ne reposait pas sur des cadres militaires traditionnels mais sur des petits groupes de volontaires très motivés.

Tchouikov a aussi puisé dans un mouvement de pensée dont on peut retrouver les traces dans la presse de l’époque, mouvement qui valorise l’initiative individuelle et « l’esprit partisan ». Organiser la défense et la contre-attaque sur la base de la Division, du régiment, du bataillon, ne suffit plus, constate Tchouikov. Il faut une structure plus souple, plus légère, capable d’attaquer après préavis d’une heure, avec les chefs et les hommes les plus « gonflés » : le groupe d’assaut. Chose rare dans l’armée

soviétique, ces groupes reçoivent une grande latitude dans l'organisation et l'exécution des attaques.

> « Dans nos contre-attaques, nous abandonnâmes les assauts par unités entières et même par fractions d'unité. Vers la fin de septembre apparurent dans tous les régiments des « groupes d'assaut » ; c'était de petits mais puissants groupes, aussi rusés qu'un serpent et irrésistibles dans l'action. Quand les Allemands occupaient un point, il était aussitôt soumis à une attaque par un de ces groupes. Les Allemands résistaient rarement à un assaut mené par les balles et les grenades, appuyé par la baïonnette et la dague. Le combat se passait dans un bâtiment et, à l'intérieur, dans la cave, les chambres, dans les coins des couloirs. Les rues et les places étaient vides. (…) Les Allemands n'aimaient pas le combat rapproché, ou plutôt ils n'étaient pas bons à cela. Leur moral ne le supportait pas{253}. »

Le 27 septembre, l'ordre N° 166 adressé à toute la 62e Armée spécifie :

> « Je préviens encore les commandants de toutes les unités et formations de ne pas faire exécuter les opérations offensives par des unités entières du type bataillon et compagnies. L'offensive devrait être organisée principalement sur la base de petits groupes armés de mitraillettes, de grenades, de bouteilles incendiaires et de fusils antichars. L'artillerie du régiment et du bataillon devrait être utilisée pour appuyer ces attaques par tirs directs dans les fenêtres, les embrasures et les combles. »

La première apparition d'un groupe d'assaut date du 18 septembre, lors d'une attaque de nuit d'éléments du 33e régiment de la Garde (13e Division de la Garde) contre l'immeuble de la Banque d'État. L'un des combattants, Suren Mirzoyan, a livré son témoignage à Michael K.Jones{254} :

> « L'attaque était organisée par un commandant de bataillon, Borisov, et le groupe comptait à peine deux douzaines d'hommes. L'idée du groupe d'assaut était toute nouvelle, mais elle fut immédiatement populaire parmi les soldats. Nous pouvions prendre les gens qui voulaient en être, et choisir un équipier : l'idée était de faire attention l'un à l'autre, et de regarder chacun dans le dos de l'autre. On ne faisait pas ça par grade, c'était aussi une chose que nous apprécions vraiment. J'étais 2e classe mais mon équipier était un lieutenant, Afanasiev, qui combattra un peu plus tard à la maison Pavlov. Il était agressif, utilisait volontiers le combat de nuit, parce qu'il savait que les Allemands n'aimaient pas ça. Notre groupe d'assaut était basé sur une idée simple : donner un choc à l'ennemi, le réveiller de sa routine confortable. Nous avions remarqué que si nous frappions fort sur les Allemands, et par surprise, ils avaient tendance à se retirer, presque par réflexe. Ouais, il n'y avait pas pénurie de volontaires pour leur administrer cette médecine ! »

L'objectif – la Banque d'État – est reconnu, l'ennemi estimé à 30 hommes. Le groupe se cache dans une ravine proche tandis que les sapeurs

déposent leurs sacoches explosives le long de l’enceinte.

> « L’explosion ouvre un trou dans le mur, et nous nous y engouffrons à toute vitesse. Nous courons à travers la cour, balançons des grenades par les fenêtres, arrosons à l’arme automatique et nous chargeons droit dans le bâtiment. À l’intérieur, des décombres partout. Il y a un choc soudain entre les corps – nous et eux qui émergent de la cave où ils s’abritaient. Une bagarre aux poings commence aussitôt. À ma gauche, Afanasiev met un type K.O, un autre Allemand lui saute sur le dos. Je vais pour l’aider mais un autre Allemand me tombe dessus. C’était un tourbillon chaotique de corps hurlants. Je sens des mains sur ma gorge et je lutte pour respirer mais l’instinct de conservation prend le dessus : je trouve la force de sortir mon couteau et de l’enfoncer dans le dos de mon assaillant. Afanasiev était toujours dans le pétrin, alors j’ai lardé son agresseur de coups de couteau.
>
> (…) Ce type de combat ne ressemble à aucun autre. Une fois que vous êtes dans un bâtiment, la mitraillette ne sert plus à rien, vous n’avez pas le temps de la recharger et pas de place pour le faire. Les couteaux et les épées courtes et pointues sont ce qu’il y a de mieux pour les groupes d’assaut. Tout est dans la force physique et la rapidité des réflexes. »

En réalité, les groupes d’assaut n’obtiendront pas de résultats spectaculaires. Il y faudra du temps et de l’entraînement. La méthode ne portera ses fruits qu’après l’encerclement des Allemands. Mais, en septembre, au pire moment de la bataille, Tchouikov a trouvé ce moyen pour rendre confiance à ses hommes et leur permettre de se prouver, par la « guerre des maisons », qu’eux aussi peuvent inspirer de la peur à leur ennemi.

Il ne faudrait cependant pas exagérer la supériorité des Soviétiques dans le maniement des groupes d’assaut. La Wehrmacht est, de toutes les armées de la Seconde Guerre mondiale, celle qui a le plus investi dans l’instruction des petites formations d’infanterie (section, compagnie). Elle dispose notamment d’un corps de sous-officiers sans équivalent. Un sergent ou un adjudant est en général capable de conduire au combat un groupe de quelques dizaines d’hommes, sans officier. Cette autonomie donne aux fantassins allemands une arme de choix dans l’adaptation à la fragmentation des unités engendrée par le milieu urbain.

Il est impossible d’écrire que, GLOBALEMENT, le *frontovik* s’est montré plus courageux que le *Landser*. Celui-ci a fait face du mieux qu’il a pu, contraignant son adversaire à reculer pendant deux mois. Si, au final, il semble plus usé que son adversaire, c’est pour une raison simple et terrible. Les unités soviétiques sont détruites intégralement – ou presque – en

quelques jours. Les hommes n'ont pas le temps de s'user physiquement et moralement : ils disparaissent, et sont constamment remplacés. Les Allemands, qui éprouvent des pertes cinq ou six fois moindres, demeurent au combat 5 à 6 semaines d'affilée, sans souffler plus de 48 heures ; les périodes de « repos », acquises après que le commandement a jugé l'unité « dépensée », se passent à 3 ou 4 kilomètres du front à peine. Souvent, les éléments les plus solides sont refondus à l'intérieur d'un régiment renvoyé en première ligne, tant est sévère la pénurie de fantassins. À ce rythme, il n'est pas étonnant qu'en deux mois, les dix Divisions engagées par Paulus soient consumées.

Le mouvement des snipers

Une des phénomènes les plus curieux apparu durant la bataille de Stalingrad est le mouvement des snipers, ainsi que le nomment les Soviétiques. La propagande de l'époque lui a donné un père, Vassili Zaïtsev, un soldat sibérien du 1047e régiment de la 284e Division du colonel Batiouk. Rond de cuir au Q.G de la Flotte du Pacifique, Zaïtsev redécouvre à Stalingrad ses talents de chasseur acquis au temps où il était berger dans l'Oural. Spontanément d'abord, puis avec l'accord de ses supérieurs, il mène une vie errante dans les ruines à la recherche de victimes. Outre un score de 200 à 300 « Hitlériens », la presse de l'époque lui attribue la fondation sur le front de la première école de snipers, qui essaimera dans toute la 62e Armée. Elle évoquera aussi un épisode rocambolesque au cours duquel Zaïtsev se mesure avec succès en combat singulier à un mystérieux major Konings{255}, super sniper envoyé spécialement de Berlin. Zaïtsev devient en quelques semaines un héros national. L'histoire est trop belle pour être totalement vraie. Zaïtsev a certes été un sniper doué, mais il n'a pas inventé le « sniperisme » à Stalingrad et le major Konings n'a jamais existé.

Le mouvement des snipers aurait été lancé{256} au début d'octobre 1942 par un autre soldat, Alexander Kalentiev, appartenant au même régiment que Zaïtsev. Homme simple, analphabète, originaire d'un petit village sibérien, Kalentiev abat 24 Allemands avant de se faire tuer le 17 novembre. Ses premiers succès ont fait l'effet d'une bombe d'abord dans son régiment puis dans sa Division, où des dizaines d'hommes se portent volontaires pour la « chasse aux animaux bipèdes », selon la formule de

Tchouikov. Le mouvement semble spontané, né du désir de revanche d'une armée martyrisée par la puissance de feu de l'ennemi, à un moment où Stalingrad peut tomber chaque jour. Kalantiev lui-même appartenait à une compagnie de transmissions et c'est son désir de participer aux combats en première ligne qui motive sa demande d'attribution d'un fusil à lunette.

L'encadrement regarde d'abord le « sniperisme » d'un œil critique. Peut-on laisser des centaines d'isolés écumer le front, et tirer d'où bon leur semble ? Tchouikov en revanche voit le parti à tirer du sniperisme. C'est une consolation à bon marché pour ses troupes exténuées, constamment sur le reculoir, une béquille pour le moral d'hommes dont l'espérance de vie est effroyablement basse. Cela participe aussi de l'idée de harcèlement continu des Allemands.

Le Conseil militaire de la 62e Armée prend le « sniperisme » en mains et l'organise à l'image du mouvement stakhanoviste. Les portraits des snipers sont publiés dans les journaux du front, avec leurs scores, chacun étant encouragé à faire mieux que le voisin. Khrouchtchev appuie à son tour, puis Eremenko, commandant du Front de Stalingrad. Zaïtsev, Medvedev, Tchekhov, deviennent les porte-emblèmes du mouvement, de véritables idoles pour les combattants de Stalingrad et, au-delà, pour la jeunesse soviétique. Les correspondants de guerre enfoncent le clou. Du jour au lendemain, Vassili Grossman fait d'Anatoly Tchekhov, 19 ans, une gloire soviétique en lui consacrant un long papier, « Ce que voit Tchekhov. » L'article se termine par cette phrase :

> « Cet adolescent qui n'avait jamais joué à la fronde et qui avait pitié de tout ce qui vivait, était devenu par la logique implacable et sacrée de la guerre pour le salut de la patrie un homme redoutable, un vengeur{257} ».

Malgré de nombreux ratés (plusieurs bons snipers seront tués à cause de l'imprudence d'amateurs trop enthousiastes), le « sniperisme » a une efficacité militaire indéniable. Les Allemands ont aussi leurs snipers mais ils semblent avoir été moins enclins à la chasse solitaire{258}. Le nombre des victimes est inconnu ; les chiffres soviétiques semblent exagérés, mais les pertes allemandes se comptent certainement en centaines de tués. L'effet psychologique est dévastateur. L'idée d'être dans la ligne de mire d'un tireur d'élite devient une obsession parmi les *Landser,* un des éléments qui font de Stalingrad un enfer, un endroit où l'on n'est nulle part à l'abri,

comme en témoigne un sous-officier du *Panzerpionier-Bataillon* 50, Albert Heitzmann{259} :

> « Le pire n'était pas les obus ni le feu des mitrailleuses ni les grenades. Le pire, c'était les snipers soviétiques ! Ils étaient bien cachés parce qu'ils portaient des tenues spéciales de camouflage. Encore et toujours, des camarades s'effondraient autour de moi avec une balle dans la tête ou dans la poitrine. Avec deux douzaines de balles, ces experts causaient plus de dégâts que des centaines d'obus ! »

4. Des arrières solides

Si Tchouikov a su innover sur le plan de la tactique et du commandement, il n'aurait pu tenir sans une organisation arrière remarquable. Dans les pires conditions, jamais il n'a vraiment manqué d'hommes, de vivres ou de munitions. Jamais ses hommes ne se sont vu refuser le double parapluie – modeste, de l'aviation, – puissant et précis, de l'artillerie massée sur la rive orientale de la Volga. En revanche, en dehors de 5 bataillons de pionniers, Paulus n'a pas reçu une seule unité fraîche. Toutes celles qui combattent à Stalingrad y sont depuis le début de la bataille ou viennent du front du Don (100e Division de chasseurs, 79e et 305e I.D). L'OKH n'a rien à lui envoyer, tant la crise des effectifs est sévère sur l'ensemble du front de l'est. Les Divisions de Manstein sont coincées dans de durs combats sur le Volkhov (Groupe d'Armées Nord) et les rares disponibilités sont englouties par les terribles batailles défensives menées par le Groupe d'Armées Centre, à Rjev et devant Smolensk. La 6e Armée se confronte donc à une implacable usure de ses forces.

Le juste à temps des renforts

Une vision populaire de la bataille de Stalingrad voudrait que Staline ait mesuré chichement les renforts à Tchouikov. Il l'aurait alimenté au compte-gouttes, lui allouant juste de quoi garder une tête de pont sur la rive occidentale du fleuve afin de maintenir le gros de l'Armée de Paulus « au fond du sac ». Ce qui lui aurait laissé les mains libres et les effectifs nécessaires pour préparer la contre-offensive. Il n'en est rien. La plus grande crainte de Staline et de la STAVKA est que la résistance de Tchouikov s'effondre avant que la contre-offensive n'ait démarré. Aussi les renforts ont-ils coulé à flot, tant en quantité qu'en qualité. Le débit dépend de l'état des réserves entraînées disponibles et des conditions de traversée

de la Volga. La chance joue son rôle : Rodimtsev serait-il arrivé deux jours plus tard, qu'il aurait assisté, impuissant, à la chute de la ville.

Le calendrier des traversées montre que le rythme d'arrivée des renforts a finalement été proportionnel à l'intensité de l'effort allemand : maximum entre le 15 septembre et le 18 octobre, ralenti ensuite, très faible, voire quasi nul, après le 10 novembre, date d'arrivée des glaces dérivantes. Dans la liste ci-dessous, face à la date de débarquement, figure l'effectif connu{260} à la date la plus proche de l'arrivée.

* 14-15 septembre, 13e Division de la Garde. 10 600 hommes sur un effectif théorique (ET) de 10 670.

* 16-17 septembre, 92e brigade de fusiliers-marins et 137e brigade blindée.

* 19-20 septembre, 95e Division. 7 000 hommes le 27 septembre (ET 10 386).

* 22-23 septembre, 284e Division, plus 2 000 renforts pour la 13e Division de la Garde.

* 27-28 septembre, 193e Division. 5 000 hommes (ET 10 386).

* 30 septembre-1er octobre, 39e Division de la Garde, 3 900 hommes (ET 10 670) ; 92e brigade blindée, 42e brigade d'infanterie.

* 1er-2 octobre, 308e Division.

* 2-3 octobre, 37e Division navale de la Garde.

* 4-5 octobre, 84e brigade blindée.

* 12 octobre : 524e régiment (112e Division).

* 17-18 octobre : 138e Division. 9 000 hommes (ET 10 386).

* 26-27 octobre, 45e Division.

* 1er-2 novembre, 92e brigade d'infanterie, plus deux régiments.

Soit 9 Divisions, 4,5 brigades d'infanterie et d'infanterie de marine, 4 brigades blindées. Pas moins de 100 000 hommes au total, dont une forte proportion de combattants. Ce chiffre est sans doute inférieur à la réalité car Tchouikov cite à plusieurs reprises des passages de compagnies de renforcement, mais sans donner ni leur nombre ni leur effectif.

L'emploi judicieux de l'artillerie et de l'aviation

Sur la rive gauche de la Volga s'entassent l'artillerie Divisionnaire et régimentaire des unités envoyées dans la ville, ainsi qu'un nombre croissant de régiments d'artillerie lourde tirées des réserves générales de la STAVKA.

Le long des 40 kilomètres de rives, mais aussi dans les îles, on compte début novembre 100 tubes au kilomètre, soit environ 4 000 pièces au total, dont 200 à longue portée (152 mm, 203 mm, 210 mm et 280 mm). Sur les rives de la Volga, souvent au pied même des falaises, plusieurs régiments de katiouchas sont chargés des tirs de saturation, essentiellement les systèmes{261} BM-8-36 et BM-13-16. Guidés par des dizaines d'observateurs disséminés dans les ruines de la ville et équipés de radio, les canons de la rive gauche ont fait pleuvoir plus d'un million d'obus sur les Allemands. Tchouikov rend plusieurs fois hommage aux tirs d'arrêt rapides et précis de ces unités qui conservent des liens organiques avec leurs régiments et Divisions d'origine. Par exemple, le 15 octobre, les tubes du général Pozharski, commandant l'artillerie de la 62e Armée, ravagent les concentrations opérées par Paulus face à la 84e brigade blindée. Même scénario quatre jours plus tard, au bénéfice du « groupe Gorokhov ». Les archives{262} de la 24e *Panzerdivision* montrent que 50 % de toutes ses pertes sont dues à l'action des mines et de l'artillerie, contre 11,3 % aux armes d'infanterie et un surprenant 38,5 % à l'aviation. De même, le journal de guerre de la 6e Armée en date du 1er novembre attribue-t-il le rapide déclin de la 79e I.D à « l'effet des concentrations massives de l'artillerie ennemie{263}. »

Il y a tant de canons sur la rive est et dans les îles, que le général Voronov, patron de l'artillerie soviétique et membre de la STAVKA, expérimente les groupements les plus puissants possibles. La première Division d'artillerie est ainsi testée en combat, puis la première Division d'artillerie lourde, le premier Groupe d'artillerie d'Armée…

La DCA, très faible en août, se voit attribuer des moyens croissants. Eremenko décrit leur organisation :

> « Les unités (…) étaient réparties en 7 secteurs opérationnels correspondant aux principaux objectifs industriels à l'intérieur de la ville. Ainsi, le premier secteur comprenait l'usine de tracteurs, le second l'usine dite des « Barricades », le troisième l'usine « Octobre rouge », le quatrième les raffineries de pétrole et les gares de chemin de fer etc. Une telle disposition de la DCA permettait d'organiser la coopération entre les différents secteurs, tant pour les tirs de barrage que pour les tirs de protection.
>
> Pour le repérage d'avions, chaque secteur disposait de 3 à 6 postes d'observation, distants de 16 à 18 kilomètres de la première ligne. (…) la distance

entre eux atteignait 8 à 10 kilomètres, ce qui excluait toute possibilité pour l'ennemi de se glisser dans le secteur à défendre.

Ce réseau de postes était complété par un réseau intermédiaire (qui devait déterminer la signalisation et préciser les objectifs au cours des tirs de barrage). Le circuit interne des batteries à calibre moyen était à une distance de 2-3 kilomètres des objectifs essentiels protégés par elle ; le circuit externe, à 8-14 kilomètres{264}. »

Durant les mois d'août, septembre et octobre, la 4e *Luftflotte* de von Richtofen surclasse la 8e Armée aérienne bientôt rejointe par la 16e. Les sorties diurnes de la chasse soviétique sont alors quasiment suicidaires{265}, ses pertes, 7 à 8 fois supérieures à celles de ses adversaires. Mais cet effort se solde chaque jour par 1 ou 2 STUKAS ou Heinkel-111 abattus. Le 20 octobre, il reste 186 bombardiers à la 4e *Luftflotte* contre 323 lors du déclenchement du plan *Blau*. Bien après la guerre, les Soviétiques reconnaîtront la perte de 2 063 appareils durant la phase défensive de la bataille !

En revanche, la Luftwaffe n'a pas à Stalingrad d'aviation de nuit, encore peu développée et presque toute entière réservée à la défense du Reich (Me110 et Ju-88). Les Soviets s'installent sur ce créneau avec un appareil archaïque, le Polikarpov PO-2 ou U2. C'est un biplan crée en 1928 pour l'entraînement et le traitement agricole, léger, peu motorisé (115 chevaux) et très lent (152 km/h). Mais il est capable d'emporter 2 bombes de 120 kilos qui vont troubler le sommeil des soldats de la 6e Armée et des aviateurs du 8e *Fliegerkorps*. Arrivé près de la zone à traiter, le pilote (souvent une femme) coupe les gaz et abaisse son altitude à 300 mètres. Planant en silence quelques secondes – qui devaient sembler interminables aux soldats réveillés –, il lâche ses deux bombes. L'effet est surtout de harcèlement.

5. La réponse (tardive) des Allemands

Employer des troupes spécialisées dans la destruction et une arme nouvelle – le s.I.G 33B –, telle est l'ultime réponse de la 6e Armée au défi lancé par Tchouikov dans les rues de Stalingrad.

Paulus dans l'impasse

À mesure que le temps passe, Paulus voit la capacité offensive de son Armée s'éroder. Les pertes grimpent sans cesse : 2 818 tués et manquants, 10 378 blessés{266}, entre le 13 septembre et le 16 octobre, soit 20 % du personnel combattant. Les renforts consistant surtout en retours de convalescents, le nombre de fantassins disponibles décroît sans cesse. Dans la seule journée du 15 octobre, l'assaut à l'usine de tracteurs coûte aux 389e et 305e I.D, ainsi qu'à la 14e Panzer, 135 tués et manquants, 388 blessés, 30 Panzers Mark III et IV hors de combat{267}. Le lendemain, les deux dernières unités citées rayent de leurs tableaux d'effectifs 70 tués et manquants, 204 blessés et 17 chars. Entre le 18 octobre et le 2 novembre, la poussée dans le quartier des usines entraîne 1 000 nouvelles pertes pour le gain de quelques halls d'assemblage ! À ce rythme, les 30 kilomètres carrés qu'il reste à conquérir engloutiraient toutes les forces vives de la 6e Armée. Le 29 octobre, Paulus suggère d'utiliser comme troupe d'infanterie les équipages de Panzers ! Pure folie, rétorque Hube, le chef du 14e *Panzerkorps*, qui aboutirait à priver la Wehrmacht de spécialistes précieux en openfield mais incompétents en milieu urbain. Plusieurs missions peignent les arrières, notamment les services logistiques, pour y dénicher de la chair à canon parmi les troupes du train, de l'intendance, des éclaireurs…

Plus horrifié par la lenteur de Paulus que par les pertes de son Armée, von Richthofen prend le mors aux dents. Le 1er novembre, au QG du 8e *Fliegerkorps*, à Razgulaïevka, en présence de Fiebig, il rencontre Paulus, son chef d'état-major Arthur Schmidt et le commandant du 51e Corps, von Seydlitz-Kurzbach. Voici le récit qu'il en donne dans son journal :

> « Je leur dis qu'ils ne faisaient pas bon usage de l'arme aérienne parce que « l'artillerie ne tire pas et l'infanterie ne fait aucun effort pour exploiter à son avantage les raids aériens. Nous larguons nos bombes sur les positions ennemies à moins d'un jet de grenades de notre infanterie, mais elle ne fait rien ». Ils me ressortirent toujours les mêmes arguments, qui ne sont que partiellement vrais : faiblesse numérique, manque d'entraînement à ce type de guerre, pénurie de munitions etc. Je leur dis que je mettais des moyens de transport à leur disposition pour l'approvisionnement en munitions et que j'userai de mon influence pour faire en sorte que des renforts correctement entraînés soient acheminés… La vraie explication est à chercher dans la lassitude de la troupe et du commandement et dans ce conservatisme rigide de l'armée, qui tolère encore que seulement 1 000 hommes sur un effectif divisionnaire de 12 000 soient au front, et qui conduit les

généraux à se contenter de donner des ordres sans se préoccuper d'entrer dans le détail (…). Voici ce que j'ai dit à Paulus qui, évidemment, n'a pas apprécié{268}. »

Ce jugement de Richthofen, bien dans sa manière, est injuste eu égard aux pertes de la 6e Armée, et ne tient aucun compte de la résistance formidable de l'Armée rouge pour laquelle, en nazi bon teint, il n'a que mépris. Mais cette réunion du 1er novembre est le point de départ d'une tentative d'adaptation de la 6e Armée à la guerre urbaine. Pour tardive et infructueuse qu'elle ait été, elle mérite d'être discutée un peu plus avant.

Chose inouïe et proprement scandaleuse pour l'armée de terre, l'aviateur von Richthofen entreprend donc de se mêler directement de ses affaires. Le soir même de son entretien avec Paulus, il téléphone au général Hans Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, en le priant d'envoyer au plus vite à Stalingrad quatre bataillons de pionniers{269}. Quelques heures plus tard, Hitler prend connaissance de cette demande, par l'intermédiaire de Zeitzler que Jeschonnek a eu la courtoisie de prévenir. Il s'enthousiasme aussitôt : c'est certain, seules des troupes spécialisées peuvent casser la dernière résistance des Soviets ! Il faut immédiatement envoyer à Stalingrad cinq (et non pas quatre) bataillons d'assaut du génie.

Pionniers, *Sturmkompanien* et s.I.G 33B

Les bataillons qui arrivent à Stalingrad sont incontestablement parmi les très bonnes troupes de la Wehrmacht. Il y a là le *Pionier-Bataillon* 45 et le *Panzerpionier-Bataillon* 50, arraché à la 22e *Panzerdivision*, tous deux venus des environs de Millerovo en camion ; le *Pionier-bataillon* 162, enlevé à la 62e I.D, et amené à pied d'œuvre par une unité italienne du train ; enfin les *pionier-Bataillone* 294 (appartenant à la 294e I.D en position sur le Don) et 336{270} (de la 336e I.D), acheminés par avion. L'ensemble totalise 38 officiers, 138 sous-officiers et 1 543 hommes.

Les bataillons du génie sont aptes à deux types de mission : la construction/démolition (érection d'obstacles, dégagement des champs de tir, pontage, aménagement d'aérodromes etc.) et le combat, notamment contre des positions fortifiées. Leur armement consiste en une grande variété de moyens explosifs (sacoches de TNT, torpilles type Bengalore, mines, grenades spéciales…) et fumigènes, une profusion de mitrailleuses (1 pour 10 hommes), 6 à 9 lance-flammes, plus tout le savoir en matière de démolition d'immeubles et de bunkers. Le rôle du génie à Stalingrad sera de

déminer devant l'infanterie, de déblayer les passages pour les canons d'assaut et de pratiquer des ouvertures dans les immeubles-forteresses très nombreux en bord de Volga.

L'autre carte que compte abattre von Seydlitz-Kurzbach, qui a la responsabilité de nettoyer toute la zone industrielle, est une paire de *Sturmkompanie*. Ces deux compagnies d'assaut – le *Sturmschwadron* 24, issu de la 24e *Panzerdivision*, et la *Sturmkompanie* 44, venue de la 44e I.D –, comptent entre 150 et 300 hommes chacune, choisis parmi les éléments les plus aguerris et dotés d'une quantité d'armements très largement supérieure à la moyenne : mitrailleuses et mortiers lourds, fusils lance-grenades, lance-flammes, canon antichar 3,7 cm PAK 35/36, mitraillettes… La *Sturmkompanie* 44 comprend en outre la section de pionniers d'élite (*Heerespionierzug* 672) chargée d'enseigner le combat urbain à l'école du génie de Kalatch.

Enfin, une toute nouvelle arme vient s'intégrer à l'opération *Hubertus*, la conquête de toute la zone industrielle de Stalingrad, le *Sturminfanteriegeschütz* 33B. Il s'agit d'une idée en partie venue d'Hitler suite aux premiers combats dans le centre de Stalingrad, et discutée lors d'une conférence tenue le 20 septembre 1942. En un temps record, 12 de ces engins sont prêts. Ils consistent en un canon d'infanterie de 15 cm monté sur la caisse d'un canon d'assaut Stug.IIIAusf.E. Une coque d'acier mal profilée protège la pièce et les 5 hommes d'équipage. Le blindage est correct à l'avant (80 mm), moyen sur les côtés (50 mm), faible à l'arrière (16 mm). Le moteur V-12 Maybach propulse les 21 tonnes à 20 km/h maximum. Six engins sont confiés à la compagnie de canons d'assaut 177, et six autres à la 244. Les chefs de ces deux unités font la moue en voyant arriver des matériels trop hâtivement assemblés, montés par des équipages sans aucune expérience ni… mode d'emploi. Mais il est noté que l'obus de 38 kg, équipé d'une fusée à retardement, permet de pénétrer la cible avant explosion, ce qui donne aux essais des résultats dévastateurs.

Pionniers, compagnies d'assaut et s.I.G 33B sont accompagnés de trois *Kampfgruppe* plus classiques formés à partir de la 79e I.D (Groupe Schwerin), de la 14e Panzer (Groupe Seydel) et de la 24e Panzer (Groupe Scheele). Les 71e, 100e et 295e I.D doivent donner un coup de main, et céder, comme les deux Panzers précédemment citées, tous les canons d'assaut disponibles ; l'artillerie rassemble de son côté le maximum de

Nebelwerfers, dont un certain nombre chargés à fumigènes, et l'on met en position un bataillon d'obusiers de 210 mm, ainsi que plusieurs batteries de canons de 100 et 150 mm.

L'ensemble des forces dévolues à l'opération *Hubertus* avoisine les 6 000 combattants, 40 chars et canons d'assaut. Ce qui ne serait pas mal du tout pour un front d'attaque de 5 kilomètres… s'il s'agissait de rase campagne.

L'échec de *Hubertus*

Spécialisation et qualité de la troupe, technologie, la réponse de la 6e Armée est typiquement germanique. Qu'a-t-elle donné sur le terrain ? Nous avons vu plus haut que, dès le premier soir de l'attaque – 11 novembre – l'échec est patent. Les assauts seront repris le 13 puis, *mezzo voce,* jusqu'au 17. Quelques blocs d'habitation sont pris, de même que 500 mètres de rivage dans le secteur des réservoirs de pétrole ; la 138e Division du colonel Lyudnikov est coupée du reste de la 62e Armée. Et ce sera tout. Le coût est élevé : 872 pertes, dont 327 définitives pour la seule journée du 11 novembre. La moitié est encaissée par les *Pionier-Bataillone* (440), soit 25 % de l'effectif de départ de ces unités. Le 15, 55 % des effectifs seront au tapis : les pionniers sont alors entièrement « dépensés ». Les sIG-33 B, trop peu nombreux et trop lents au tir (2 coups minute), n'ont rien changé au rapport des forces, même si l'idée qui les soutend s'avère prometteuse. Les pionniers n'ont été efficaces que si l'infanterie soutenait au plus près avec toutes ses armes. Ce qui n'a pas été le cas le plus fréquent. Le problème de la 6e Armée est donc ailleurs : son infanterie n'a plus de jus. Elle le retrouvera après l'encerclement, sous l'aiguillon du désespoir.

Dès le 11 au soir, l'infanterie s'est sentie ramenée à la case départ avec pour seule perspective le nettoyage mortellement dangereux de dizaines de maisons défendues jusqu'au bout par un adversaire plus déterminé que jamais. Le 13, le capitaine Eugen Rettenmaier, commandant le 2e bataillon du Régiment de grenadiers 578, est incapable d'écrire à sa famille plus que ces deux lignes{271} :

> « Je sais que vous attendez des nouvelles de moi. C'est une guerre monstrueuse, où le sang coule sans interruption, où l'on meurt sans interruption. Il n'y a ni repos ni répit. Je ne peux rien vous dire d'autre car je ne sais par où commencer. Plus tard peut-être… »

Et, pour prendre bonne mesure de la baisse du moral allemand, cet autre texte, du lieutenant Weiner, de la 24e *Panzerdivision* :

> « Il y a quinze jours que nous nous battons pour une seule maison, à grands coups de mortier, de grenade, de mitrailleuse… et de baïonnette. Depuis le troisième jour, les corps de 54 des nôtres jonchent le sol, à la cave, sur les paliers, dans l'escalier… Le front ? C'est un corridor entre deux chambres incendiées, un mince plafond entre deux étages. La seule aide que nous recevons est celle de camarades qui occupent les escaliers de secours et les cheminées des maisons voisines. D'étage à étage, on se bombarde avec des grenades, au milieu d'explosions, de nuages de poussière et de fumée, de monceaux de plâtras, de flots de sang, de débris de mobilier et d'excréments humains. Demandez à un soldat ce que représente seulement une demi-heure de combat corps à corps dans de pareilles conditions. Et imaginez Stalingrad : quatre-vingt jours et quatre-vingt nuits de corps à corps…
>
> Stalingrad n'est plus une ville. De jour, c'est un gigantesque nuage de fumée brûlante et aveuglante, recouvrant un vaste brasier. Et quand la nuit descend, une de ces nuits torrides, hurlantes et sanglantes, les chiens s'enfuient, plongent dans la Volga et nagent désespérément pour gagner l'autre rive. Les nuits de Stalingrad sont une terreur pour eux. Les animaux fuient cet enfer… que, seul, l'homme peut endurer ! {272} »

Les Allemands se sont-ils montrés moins bons que leurs ennemis dans la guerre urbaine ? La réponse est clairement non. Certes, ils n'ont pas trouvé le moyen pour briser la résistance soviétique lorsqu'ils ont tenu le rôle de l'attaquant. Mais la réciproque est vraie. Après l'encerclement, face à un adversaire qui dépérit, qui manque de munitions, Tchouikov, qui devient l'attaquant, n'est guère capable de reprendre du terrain au 51e Corps. Ses assauts contre le quartier des usines se brisent en décembre et durant la plus grande partie de janvier.

Dans une certaine mesure, les Allemands montreront qu'ils ont compris la leçon lors de la défense de Berlin{273}, en avril-mai 1945. Ils tenteront alors de faire ce que Tchouikov avait fait à Stalingrad : mettre en état de défense chaque immeuble, parc, usine, tunnel, gare, et en confier la charge à de petits groupes de soldats. Mais les moyens humains et matériels, la détermination, manqueront pour donner une cohérence à la défense de la capitale du Reich. Ironie de l'histoire, la 8e Armée de la Garde (ex-62e Armée), commandée par Tchouikov, fait partie des forces assaillantes. Non sans fierté, le vieux lion de la Volga notera dans ses mémoires que la bataille pour Berlin n'a pas grand-chose à voir avec celle de Stalingrad.

L'essentiel s'est joué en dehors de la ville, sur le fleuve Oder. Les deux affaires ne se ressemblent ni par la durée, ni par la consommation de munitions, ni par l'acharnement, ni par les pertes. Pour les Soviétiques, il s'est plutôt agi d'un nettoyage, de grande envergure, certes, mais sans enjeu militaire, car la Wehrmacht n'est déjà plus rien. Seule demeure en commun la puissante symbolique politique attachée aux deux cités.

Stalingrad 42-Grozny 95

Un demi-siècle après la prise de Berlin, sous Boris Yeltsine, les Russes démontreront qu'ils ont tout oublié des leçons de Stalingrad. La mission du général Pulikovski est alors de s'emparer de Grozny, capitale de la Tchétchénie en rébellion contre Moscou, avec une brigade blindée et deux régiments d'infanterie motorisée. Le 31 décembre 1994, les trois unités entrent en colonne dans la ville (et non en formation de combat) et gagnent la gare centrale et le quartier administratif. Pulikovski croit alors avoir réédité la promenade de Kaboul, à la Noël 1979, où la même méthode avait été utilisée avec succès. Mais, d'un coup, l'enfer se déchaîne. Chars et transports de troupes, coincés dans un embouteillage provoqué, sont détruits au détail et à bout portant par tirs de roquette, comme l'avaient fait les fusiliers de la 62e Armée avec les fusils antichars et les tubes PAK 45 mm. Des centaines de tués, des milliers de blessés, 400 véhicules perdus ! Le carnage dure jusqu'au 10 janvier, quand des renforts parviennent à tracer deux corridors d'évacuation.

À chaud, les observateurs militaires russes notent un ensemble de dysfonctionnements russes et de tactiques tchétchènes bien adaptées qui renvoient quasiment tous à Stalingrad. Les chars, utilisés en première ligne, ont été inefficaces, ce que von Seydlitz savait déjà en ordonnant, lors de l'assaut du 11 novembre, « les Panzers derrière ! ». Leurs canons n'ont pas le débattement suffisant pour tirer sur les étages supérieurs, les mitrailleuses coaxiales pour atteindre les soupiraux des caves, ainsi que le notait déjà, en septembre 1942, le commandant de la 14e Panzer.

Six mille soldats russes affrontent 15 000 combattants tchétchènes : Pavel Gratchev, ministre de la Défense, aurait dû se souvenir que Paulus avait deux fois plus d'hommes que Tchouikov et que cette supériorité numérique n'a pas été suffisante. Après leur fiasco de Grozny, les Russes admettront qu'en zone urbaine il faut 6:1 en faveur de l'attaquant.

Les hommes de Chamil Babaïevo connaissent la ville par cœur, ses usines, ses égouts, ses caves, et surgissent – souvent de nuit – à l'improviste dans le dos des Russes désorientés qui auraient pu chanter la complainte des *Landser* de Paulus. Ivan n'aura pas alors de gamins de douze treize ans pour lui indiquer les passages dérobés, les angles morts, les collecteurs d'égout intéressants : les enfants agiront pour le camp d'en face.

En ne lançant que des attaques au niveau de la brigade, le commandement russe aura réveillé Tchouikov dans sa tombe : ce sont les sections d'infanterie qui prennent les villes. Les petits groupes de 25 combattants tchétchènes groupés autour de 2 RPG et 2 mitrailleuses lourdes rappellent les groupes d'assaut des Gardes de Rodimtsev rassemblés autour d'un fusil antichar, de quelques Degtyarev, d'un ou deux mortiers.

O mânes de Zaïtsev, Grozny était truffée de snipers tchétchènes ! Un observateur russe{274} notera :

> « Un sniper expérimenté est capable de faire ce que ne peut faire, en milieu urbain, un tank, un canon ou une unité d'infanterie : éliminer un commandant, tuer les servants d'un canon ou d'une mitrailleuse, contrôler une ou deux rues… et, plus important, instiller à l'ennemi un sentiment de danger constant, de nervosité, et l'attente d'une balle soudaine. Chacun craint les snipers tchétchènes à Grozny… »

Si Chamil Basaïev n'a pas lu Tchouikov, il a en tout cas redécouvert que se tenir à moins de 200 mètres des forces ennemies permet d'en neutraliser l'artillerie. De même, comme il était de bonne pratique à Stalingrad, enseigne-t-il à ses hommes qu'on n'évacue pas un abri, un immeuble, un égoût, sans miner ou piéger tout ce qui peut l'être, y compris les cadavres russes.

Après avoir subi une terrible défaite entre le 31 décembre 1994 et le 10 janvier 1995, l'armée russe choisira de traiter l'affaire tchéchène avec des méthodes de guerre totale. Elle concentrera de nouvelles forces et détruira le centre de Grozny à l'arme lourde, avec le concours d'avions et d'hélicoptères, sans aucun égard pour les pertes civiles. La ville ne sera pas sous contrôle avant le 23 février. Le Stalingrad tchétchène aura tenu 37 jours, avec de vieilles recettes…

II. Comment les *Stalingradtsy* ont-ils tenu ?

Un bon connaisseur de la bataille, l'historien britannique Richard Overy, a posé le problème en ces termes :

« Comment l'Armée rouge a survécu à Stalingrad défie l'explication militaire{275}. »

Ce qui peut s'entendre ainsi : quelle que soit la qualité (ou plutôt les progrès) du commandement soviétique ou celle des armements, quelles que soient les erreurs de Paulus ou d'Hitler, rien dans l'ordre de la stratégie ou de la tactique ne peut rendre compte de la formidable résilience au combat des unités de Tchouikov. Les causes doivent être recherchées ailleurs, dans la psychologie, la sociologie, l'anthropologie… Or, malgré quelques avancées des chercheurs, la motivation au combat demeure un terrain friable de l'histoire militaire. Plus la bataille est longue et sanglante, plus elle éloigne le soldat des conditions normales de sa vie civile, plus la question se pose avec force aux historiens : pourquoi et comment ont-ils supporté cela ? Pourquoi les unités rouges ne se sont-elles pas désintégrées, comme à l'été 1941 ? Comment la *Kampfkraft* – la capacité à combattre – est-elle restée à un niveau si élevé dans des conditions aussi dures et durant une période aussi longue ?

Les principales théories de la motivation au combat ne sont guère utiles. Les travaux les plus marquants, ceux de Shils et Janowitz, de Martin van Creveld ou de George Mosse, se focalisent sur la Wehrmacht. Sur l'Armée rouge, rien d'autre que quelques généralités ou des positions caricaturales rappelant le débat excessif qui a opposé, en France, s'agissant des Poilus de 14, les tenants de la « cœrcition » et ceux du « consentement à la guerre ». A la position officielle de Tchouikov qui parle de l'« héroïsme de masse » de ses hommes répond la vision hyper répressive d'Anthony Beevor{276} qui fait du NKVD l'élément clé de la résistance de la 62e Armée.

Notre réponse sera moins tranchée, mais aussi peu assurée, tant il est vrai qu'à l'heure du sacrifice ultime, un soldat devient une sorte de boîte noire psychique et biologique d'une complexité infinie, dont les mécanismes nous échappent très largement. À la différence des unités de Pétain qui passaient quelques semaines dans l'enfer de Verdun avant de repartir pour des secteurs plus calmes, les Divisions rouges entraient dans Stalingrad pour n'en plus ressortir. Bien peu parmi les soldats soviétiques ont pu douter de ce qu'il allait advenir d'eux dans les heures ou les jours qui suivraient leur arrivée sur la rive orientale de la Volga. Nous rassemblons

dans ce chapitre les diverses explications proposées pour rendre compte de la résistance des *Stalingradtsy*.

1. Des unités détruites en quelques semaines

Une des théories les plus marquantes sur la motivation au combat est due à deux sociologues américains qui travaillent dans l'immédiat après-guerre, Edward Shils et Morris Janowitz{277}. Les deux hommes n'étaient guère convaincus par l'opinion la plus en vogue qui donnait alors à l'idéologie la première place dans la motivation au combat. En analysant plusieurs enquêtes menées parmi les centaines de milliers de prisonniers détenus par l'US Army, ils sont frappés par la dépolitisation des soldats allemands. Comment, si le nazisme n'est pas le moteur, expliquer que les performances de la Wehrmacht aient été bien supérieures à celles de l'armée américaine ?

Un indice leur est fourni par la grande différence de comportement entre les unités américaines mobilisées au début de la guerre, et celles qui sont formées à partir de septembre 1944. Les premières ont montré beaucoup plus de mordant et ont mieux encaissé que les secondes. Shils et Janowitz l'expliquent par une plus grande « cohésion » au combat. Cette cohésion dépendrait du temps passé ensemble par les soldats au sein de « groupes primaires ». Ces groupes – non définis par Shils et Janowitz{278} – ont été soudés, socialement et émotionnellement, par les épreuves ; leur objectif au combat n'est plus tant la défense de la démocratie ou celle du Reich que la survie des membres du groupe dont chacun se sent responsable : on se bat et on meurt pour ses camarades.

Dans les années 1980, Martin van Creveld{279}, historien militaire israélien, se situe implicitement dans la lignée de Shils et Janowitz en apportant ses propres analyses sur l'organisation de la Wehrmacht. Héritage de l'armée impériale, la conscription germanique se fait sur une base régionale, le *Wehrkreis*, ce qui ne peut qu'augmenter la cohésion : Divisions souabe, bavaroise, wurtemburgeoise, tyrolienne, berlinoise, hambourgeoise, etc. Les bataillons sont entraînés, transportés, attribués aux Divisions puis envoyés au repos toujours d'UN SEUL BLOC : c'est le régiment d'origine, et non un système centralisé de gestion des personnels, qui est seul responsable. Les convalescents ne sont pas affectés au hasard, comme dans l'Armée américaine : ils reviennent dans leur bataillon. De même les

renforts, formés en bataillons recrutés et entraînés dans la ville où caserne le régiment-père. En arrivant, les nouvelles recrues sont prises en main par les anciens, qui y retrouvent des amis, des voisins, et rapidement intégrées au groupe primaire. Malgré les pertes, ce système assure une grande stabilité aux groupes primaires et, de là, aux unités de la Wehrmacht{280}.

Les groupes primaires fonctionnent sans aucun doute dans les unités de la 6e Armée{281}. Mais qu'en est-il des Soviétiques ?

Aucune étude sur ce sujet, à notre connaissance, n'est parue en Occident. Il semble que l'Armée rouge ait emprunté des éléments au système allemand. Les unités ont, au moins au moment de leur formation, une base géographique précise. Une unité affaiblie est retirée du front d'un bloc, envoyée au repos d'un bloc. En revanche, le système de remplacement des pertes ignore le lien géographique. Les renforts sont, théoriquement, pourvus par des bataillons d'entraînement situés dans la ville d'origine. Mais, très souvent, pour combler les trous, les chefs d'unité enrôlent les civils ou les traînards qui ont le malheur de les croiser. Les convalescents rejoignent le régiment qui a besoin d'eux, non celui d'où ils viennent.

Le système de maintien du potentiel de combat dans les unités soviétiques n'est pas bien connu dans sa réalité{282}. Mais l'essentiel est ailleurs : en moyenne, durant la Seconde Guerre mondiale, un fantassin soviétique ne restera que trois mois avec ses camarades avant d'être tué ou blessé. À sa sortie de l'hôpital et s'il désobéit, cas fréquent, aux ordres qui l'ont reversé dans un « pool général », il reviendra dans son unité où ceux qu'il a connus seront partis à leur tour, dans une fosse commune ou à l'hôpital. C'est l'objection majeure qui peut être adressée à l'importation du modèle de Shils et Janowitz à la 62e Armée : le niveau effroyable des pertes, qui interdit le maintien durable de quelque groupe primaire que ce soit.

À Stalingrad, en effet, les unités soviétiques sont détruites si rapidement qu'il semble n'en rien rester au bout de quelques jours, deux à trois semaines au maximum, ainsi que le confie Tchouikov au correspondant de guerre Vassili Grossman :

> « Un soldat qui reste trois jours se considère comme un ancien. Les gens ici ne vivaient qu'un jour{283} ».

Comment, dans ces conditions, pourraient se constituer, ou se maintenir, des groupes primaires ?

Les pertes de la 62e Armée durant la bataille défensive sont difficiles à estimer. Krivosheev{284} ne donne que celles du Front de Stalingrad entre le 17 juillet et le 18 novembre, ainsi que celles du Front du Sud-Est, du 7 août au 30 septembre. Pour les deux, on compte 305 321 pertes définitives (tués, prisonniers, disparus) plus 277 745 blessés et malades, soit 3 570 pertes par jour durant 163 jours. Mais ces chiffres ne sont pas ceux de la seule 62e Armée. D'une part, ils englobent aussi les pertes des 63e, 64e, 57e et 51e Armées ; d'autre part, ils agglomèrent aux combats urbains défensifs de la 62e Armée (12 septembre-18 novembre), la défense de la boucle du Don entre le 17 juillet et le 25 août, qui a été très coûteuse. Il est difficile d'évaluer avec précision la part des unités de Tchouikov mais, en s'appuyant sur les chiffres donnés par la Wehrmacht et par diverses sources secondaires (Erickson, Glantz), on peut estimer que 100 000 à 120 000 pertes définitives dans les ruines de la ville avant le 19 novembre sont un maximum. Ce chiffre est cohérent avec le nombre de combattants attribués à la 62e au début de septembre (60 000) et la quantité de renforts reçus durant la bataille (100 000 au MINIMUM).

Les pertes de la 6e Armée allemande dans la ville elle-même, et avant l'encerclement, peuvent être évaluées à environ 12 000 tués, prisonniers et disparus et 40 000 blessés (dont 5 000 mourront de leurs blessures). Si l'on s'aventure à faire le rapport entre les 100 000 à 120 000 tués, prisonniers et disparus de la 62e Armée et les 12 000 de Paulus, on obtient pour la période du 24 août au 18 novembre un rapport de pertes de 1 à 8 ou 10 ! La résistance de Tchouikov a donc eu un coût exorbitant.

Dans le détail, les taux de pertes des unités soviétiques sont hallucinants. En 24 heures, la 13e Division de la Garde perd 30 % de ses effectifs : 3 000 tués, blessés et disparus ! Ce sera 80 % au bout d'une semaine. Sur les 10 000 hommes qui ont franchi la Volga le 15 septembre, 320 seront vivants à la fin de la bataille, le 2 février. Les huit autres grandes unités soviétiques passées par le hachoir de Stalingrad sont logées à la même enseigne. La 95e Division, rassemblée sur la rive ouest le 20 septembre avec 7 000 hommes sur ses registres, n'en compte plus que 3 075 le 8 octobre et 500 une semaine plus tard. La 193e, arrivée le 28 septembre avec 5 000 hommes, tombe à 350 combattants, blessés pour la moitié, le 8 octobre ; elle reçoit des renforts mais les 289 survivants (dont 7 officiers !) doivent être intégrés à la 138e Division le 12 novembre. La 112e, présente

au début de la bataille avec 7 000 soldats, s'effondre en quinze jours à 250 hommes. Enfin, le record de l'attrition est pour la 37e Division de la Garde et la 187e Division, qui perdent respectivement 95 % de l'effectif en 12 jours et 90 % en… trois jours ! Le 650e régiment (138e Division) a 167 combattants au matin du 11 novembre, 69 le soir, 35 le surlendemain. Son voisin de droite, le 768e, est tombé de 150 à 15 hommes ; on lui incorpore 7 hommes dont on ne sait quoi faire, tous blessés, seuls rescapés du 118e régiment de la Garde.

Un défenseur de Stalingrad, le général Jawlensky, décrit comment, malgré les pertes terribles, de l'expérience peut s'accumuler parmi les combattants :

> « Dans les premières étapes de la bataille, nos pertes étaient vraiment très lourdes. Et pourtant, ceux qui survivaient acquéraient une formidable expérience dans la technique du combat maison par maison. Deux ou trois hommes avec cette expérience valaient toute une section. Ils connaissaient chaque tuyauterie, chaque trou d'homme, chaque cratère d'obus dans et autour de la maison qu'ils défendaient, ils connaissaient chaque brique qui put leur servir d'abri. Au milieu des tas de gravats qu'aucun tank ne pouvait pénétrer, un de ces hommes s'asseyait dans un trou et, observant l'extérieur avec un simple périscope, il sortait le canon de sa mitraillette seulement lorsqu'il voyait un Allemand. Il n'y avait qu'un improbable coup direct pour le mettre hors de combat (…). Dans cette guerre de positions de cauchemar, le noyau d'hommes expérimentés survivait ; c'étaient les nouveaux qui périssaient{285}. »

Un « noyau d'hommes expérimentés », une fraction de l'unité s'élevant à quelques pour cent de son effectif : c'est tout ce qu'il subsiste d'un régiment ou d'une Division au bout, au mieux, de deux à trois semaines passées à Stalingrad.

Voyons maintenant les passions, émotions et sentiments, les contraintes, les idéaux, qui peuvent donner quelques lumières sur ce qu'il faut bien appeler la capacité au sacrifice des soldats de Tchouikov.

2. La haine

La haine des Allemands, née dans le peuple et l'armée, alimentée par les intellectuels, encouragée par le régime, va aider au raidissement national qui s'opère durant l'automne de 1942. L'esprit internationaliste (« l'ouvrier allemand sous l'uniforme reste un ouvrier ») meurt dès les premières semaines de l'invasion. Durant la contre-offensive d'hiver, l'humeur est,

certes, à la détestation du « Hun », mais mêlée de moquerie envers cette puissante armée grelottante, abandonnant ses chars, attifée de hardes volées aux *babouchki*. Au cours de l'année 1942, la haine officiellement réservée aux nazis, aux « bandits fascistes », devient celle des Allemands en général, de tous les Allemands.

Peu à peu, en effet, filtrent des territoires occupés les descriptions du sort abominable réservé aux prisonniers de guerre. Près de 3 millions d'entre eux ont été condamnés à une mort lente, sans nourriture, couchés sur la terre nue, battus, fusillés, poussés par la faim jusqu'au cannibalisme. L'assassinat d'un million de juifs par les *Einsatzgruppen SS* avec l'appui de la Wehrmacht est aussi connu de l'autre côté du front. Les massacres de villages entiers en Biélorussie, dans la vieille Russie entre Novgorod et Smolensk, défraient la chronique. Les pendaisons de partisans sont monnaie courante, fournissant des modèles héroïques à la propagande soviétique, à l'image de Zoya Kosmodemianskaïa{286}.

Les Allemands, de propos délibéré, humilient le sentiment national russe en profanant ses symboles. Les somptueuses églises de Novgorod sont dynamitées, la demeure de Tolstoï, à Iasnaïa Poliana, souillée par la soldatesque, la maison de Tchaïkovski, à Klin, pillée de fond en comble, le palais de Peterhof incendié, etc. La liste des crimes est déjà interminable à la mi-42. Il est à peu près clair pour la majorité des Soviétiques – et l'immense majorité des Russes – que le Reich mène une guerre d'extermination non seulement contre le régime mais aussi contre les Slaves en général, et les Russes en particulier.

À l'été, avec le retour des défaites et le lancement d'une vaste opération de propagande, la haine de l'Allemand devient brûlante. La campagne{287} commence le 23 juin avec la publication de l'« École de la haine », de Cholokhov et d'un article intitulé « Tuez la bête », signé Alexei Tolstoï dans la Pravda. Le 19 juillet, le quotidien « L'étoile rouge » publie un poème de Constantin Simonov, « Tue-le », dont le refrain est « tue-le, tue-le chaque fois que tu en vois un. » L'acteur le plus visible de la montée en puissance de ce sentiment est Ilya Ehrenburg. Écrivain et journaliste de renom, esprit libre toujours à la limite de l'hérésie aux yeux des staliniens, il livre quotidiennement un article à « L'Étoile rouge », le journal de l'Armée. Chaque soldat soviétique le lit, notamment dans l'édition du 13 août 1942, titrée « Tue les Allemands ».

> « Aujourd’hui il n’y a pas de livres ; aujourd’hui il n’y a pas d’étoile dans le ciel ; aujourd’hui il n’y a qu’une pensée : tue les Allemands. Tue les tous et enterre les dans la terre. Ensuite nous pourrons aller dormir. Ensuite nous pourrons à nouveau penser à la vie, et aux livres, et aux filles, et au bonheur. Mais maintenant nous devons combattre comme des fous, vivre comme des fanatiques… L’Allemand est comme un écran dressé entre nous et la vie. Nous voulons vivre. Et, pour vivre, nous devons tuer des Allemands… Tout le monde sait que nous les tuerons tous. Mais nous devons le faire vite (…) ».

La résistance fanatique des défenseurs de Stalingrad plonge des racines dans ce terreau de haine qui s’épaissit continuellement depuis juin 1941. Vassili Grossman saisit bien cet aspect de la motivation au combat en parlant, à propos de la 62e, d’une « armée de vengeurs ». Le régime en rajoute mais, à l’automne 1942, il n’est déjà plus un seul soldat russe, ukrainien ou biélorusse qui n’ait perdu un ou plusieurs proches. Beaucoup sont dévorés par l’angoisse à demeurer sans nouvelles de leur famille qui vit « de l’autre côté », offerte à l’entreprise d’asservissement de l’ennemi. Cette haine donne aux combats leur caractère inexpiable. On ne compte pas les exécutions sommaires de prisonniers, de blessés, les mutilations de cadavres, les tortures… Pouvoir tuer un Allemand devient une source de joie, peut-être la plus grande qui se puisse trouver dans les ruines de Stalingrad. C’est sans doute le moteur de cet étrange épidémie de sniperisme qui a frappé sur la Volga.

3. La peur

En 1998, utilisant certains documents déclassifiés par l’administration de Boris Yeltsine, Anthony Beevor{288} a replacé la répression au premier plan dans l’explication de la performance soviétique à Stalingrad. Son argument est simple : les soldats n’avaient tout simplement pas le choix. Ou mourir en héros, avec les éventuels avantages afférents, ou finir abattu par le NKVD, avec les désagréments inévitables qui attendent la famille.

Les soldats soviétiques auraient donc échangé une mort certaine sous les balles du NKVD contre une petite chance de s’en sortir en combattant. Le choix découlerait d’un simple calcul de probabilités.

Il serait absurde de nier la dureté de la répression opérée par le NKVD, même si les chiffres sont incertains. John Erickson{289} estime à 13 500 le nombre d’exécutions au sein du Front de Stalingrad (un ensemble beaucoup plus vaste que la seule 62e Armée, rappelons-le) durant la période défensive

de la bataille, soit un tiers de plus que les effectifs de la 13e Division de la Garde au complet. Ce chiffre est à rapprocher d'une autre estimation de John Erickson{290} : 158 000 soldats soviétiques ont été fusillés durant toute la guerre. Avec 8 % du total des exécutions, Stalingrad arrive sans doute, sous ce rapport, en tête de toutes les batailles menées par l'Armée rouge durant la guerre. Encore les chiffres d'Erickson ne comptabilisent-ils que les exécutions après jugement. Rien ne peut être dit des balles dans la nuque tirées au hasard des retraites, des paniques, où l'on ne prend pas la peine de relever le nom et l'unité du supplicié.

Pour mémoire, le nombre de soldats allemands exécutés par la justice militaire est d'environ 30 000{291} pour la durée de la guerre, la plupart face à l'Armée rouge.

Les 13 500 soldats rouges tués dans et autour de Stalingrad par leurs compatriotes du NKVD et/ou des détachements d'arrêt ne sont pas tous des déserteurs, loin s'en faut. On y trouverait certainement des paniquards, des soldats errant « en état de choc », ceux qui ont tenté de se mutiler pour échapper au front, des *hiwis* (auxiliaires russes de la Wehrmacht) repris ou repassés dans le camp soviétique, des refus d'obéissance, des ivrognes en crise, des criminels de droit commun… Sur ce dernier point, l'Armée rouge est notoirement criminogène, à l'image de la société qu'elle défend. L'ordinaire est si abominable que le vol est pratiqué à toutes les échelles. Entrepôts et stocks de l'armée sont des cibles enviables – et uniques – dans un univers de pénurie générale où les trafics sont innombrables. Les refus d'obéissance ont souvent lieu sous l'empire de l'alcool, un des fléaux de l'Armée rouge comme de la société soviétique.

Que la discipline imposée à l'Armée rouge ait été impitoyable, sans commune mesure avec celle qu'ont connue les armées combattant sur le front occidental, cela est notoire depuis longtemps et les témoignages sont légion. Le 16 septembre, un officier du NKVD du nom de Selivanovski{292}, adresse son rapport à Beria :

> « Entre le 13 et le 15 septembre, la Section spéciale du détachement de défense de la 62e Armée a détenu 1 218 soldats, dont 21 ont été exécutés, 10 arrêtés, et le reste renvoyé à leurs unités. »

Leonid Gurevitz{293}, officier des transmissions à la 13e Division de la Garde :

« Bien sûr, il y avait l'ordre 227, et j'ai vu de mes yeux comment des gens étaient exécutés pour désobéissance. J'avais à transporter une lourde bobine de câble téléphonique. Il y avait un gosse qui m'aidait, il venait d'Asie centrale. Il avait tout juste 18 ans et n'avait jamais vu le feu avant, il n'avait pas eu d'entraînement militaire à proprement parler. Il avait été rendu sourd en partie du fait des explosions incessantes et il n'en pouvait plus. C'était une période de combats intenses et notre câble avait été sectionné, le chef de bataillon m'avait ordonné de le réparer. Nous avions à dérouler le câble sous un feu ennemi très nourri. Mais le gamin restait blotti dans la tranchée, tremblant comme un animal apeuré. Le commandant donna l'ordre « en avant » et, comme le gamin ne réagissait pas, il sortit son pistolet et le tua ».

Le NKVD n'est pas seul en cause. Tchouikov lui-même a veillé à maintenir tout au long de la bataille une discipline de fer, comme il le dit sans ambages au correspondant de guerre Vassili Grossman :

« Une fois que vous êtes ici, il n'y a plus de sortie. Soit vous perdrez votre tête ou vos jambes. Tout le monde sait que ceux qui se retournent et s'enfuient seront exécutés sur le champ. La retraite signifie la ruine. Si vous retraitez, vous serez tué ; et si moi je retraite, je serai tué aussi{294}. »

On trouve aussi dans les Carnets de guerre de Grossman, des notations éparses qui en disent long sur les pratiques au niveau des Divisions, indépendamment du NKVD. Ainsi, au moment où la 13e Garde de Rodimtsev traverse la Volga en catastrophe :

« Sept Ouzbeks se sont infligés des tirs volontaires dans les extrémités. Ils ont tous été fusillés{295} ».

Les bateliers de la Volga n'ont pas tous été héroïques…

« Le conducteur (d'une vedette à moteur) Kovaltchouk avait reçu l'ordre d'amener les soldats à Octobre rouge. La canonnade grondait et lui, terrifié, les emmena sur une île et déclara : "ma vie m'est plus chère que tout. Transférez-moi, fusillez-moi, de toute façon je ne ferai pas ce travail, je suis un homme âgé.? (…) On a formé le bataillon et on a fusillé Kovaltchouk devant les rangs{296}. »

4. L'habituation à la violence

Le XXe siècle a été celui du « malheur russe ». Peu de sociétés dans l'histoire humaine ont été à ce point « brutalisées », pour reprendre l'expression de George Mosse. Le martyrologe est impressionnant :

* treize millions de morts durant la Première Guerre mondiale, la révolution, la guerre civile, la famine et l'épidémie de typhus qui suivent.

* Cinq à six millions de victimes durant la collectivisation forcée de l'agriculture et la famine provoquée par Staline en Ukraine.

* Un million et demi de personnes arrêtées durant les grandes purges de 1937-38, dont la moitié sont exécutées.

* Quinze à dix-huit millions de personnes déportées ou enfermées au GOULAG entre 1930 et 1945.

Soit, sur une génération humaine, plus de 20 millions de morts, et bien plus de blessés, d'invalides, d'orphelins, de déracinés, de gens en deuil… À cela s'ajoute un banditisme à grande échelle, qui ne connaît ni trève ni répit de 1917 à 1941.

Le corps social, le pouvoir, les esprits, sont imprégnés en profondeur par la violence, l'état d'exception, la guerre permanente contre divers ennemis intérieurs ou extérieurs, réels ou imaginaires. La proximité avec la mort est une donnée essentielle de la psyché des Soviétiques, ce qui, bien entendu, ne supprime ni l'effroi ni l'horreur qu'inspire aux *frontoviki* la fin anonyme qui les attend au fond des fosses communes :

> « Nous enterrons nos camarades dans la soirée. Les corps enveloppés dans des bâches sont placés dans une tranchée à moitié pleine et un peu dégrossie. C'étaient nos camarades d'armes, avec qui nous n'avons même pas eu le temps de faire connaissance. Deux brefs discours. La terre tombe avec un bruit lourd. Des tirs d'armes d'officiers trouent l'obscurité. Je salue avec tous les autres. Bien que l'emplacement de la tombe soit reporté sur la carte du commandant, il n'y a aucune marque de repérage. Qui sait qui contrôlera ce bout de terre demain{297}. »

De ce point de vue, Stalingrad n'est pas une nouveauté pour le *frontovik*. Que les unités soient envoyées à l'abattoir, que l'on fusille, que l'on exécute sans jugement, que des camarades soient arrêtés, qu'ils disparaissent du jour au lendemain, tout cela ne peut constituer une surprise pour les soldats. Une petite partie d'entre eux devient apathique, une autre minorité croit que l'arbitraire et la terreur disparaîtront après guerre, la majorité est fataliste et cherche seulement à survivre.

5. La fuite

Désertion et reddition

La peur du NKVD a-t-elle empêché les soldats de tenter de se soustraire au combat ? Non : une minorité non négligeable de combattants a choisi cette option. Sur les 11 000 détenus militaires passés par les mains du

NKVD entre octobre et décembre 1942 autour de Stalingrad, plus de 1 000 sont des déserteurs. Jusqu'à la fin de la bataille, ils sont certainement plusieurs milliers à se cacher dans les ruines ou le no man's land, à piller les cadavres, les fourgons abandonnés… Dans la première moitié de novembre, alors que les Allemands sont déjà à bout de souffle, il n'est pas une action du 51e Corps qui ne lui amène son lot d'*Ivan* déserteurs : onze le 11 novembre, neuf le lendemain, trois le surlendemain, seize le 14 et encore le 15 novembre, vingt-et-un le 16, douze le 17…

John Erickson situe à 376 300 le nombre de déserteurs{298} de l'Armée rouge entre 1941 et 1945. Mais des évaluations plus récentes donnent au phénomène une ampleur bien supérieure. Entre juillet 1941 et juillet 1944, le NKVD interpelle 1 200 000 déserteurs et 450 000 réfractaires{299}. Si l'on additionne ces deux chiffres et qu'on les rapproche des 202 000 déserteurs et insoumis recensés par la Wehrmacht entre 1939 et 1945, un constat s'impose : la fuite devant la guerre a été, toutes proportions gardées, bien plus importante en Union soviétique que dans le Reich, notamment dans la paysannerie et parmi les minorités ethniques.

Si l'Armée de Tchouikov n'avait combattu que sous la menace du NKVD, on peut supposer que la désertion et surtout la reddition auraient été plus importantes à Stalingrad ; à la première occasion, les hommes auraient cherché à se dérober. Or, les Allemands ont fait, dans toute la phase urbaine de la bataille (en gros, 13 septembre-19 novembre), environ 20 000 prisonniers. C'est peu si l'on songe que la Wehrmacht oblige son adversaire à reculer sans cesse et réussit quelques encerclements locaux. La campagne menée durant l'été par les journaux sur le thème du « *Ne vous rendez pas. La captivité en Allemagne est pire que la mort*{300} » donne peut-être là ses fruits. N'en déplaise à Ardant du Picq qui croyait au rôle majeur de la peur (celle du Conseil de guerre et celle de l'ennemi en cas de capture) dans la motivation au combat, les soldats de la 62e Armée se sont battus avec une ténacité et un acharnement bien supérieur à ceux qu'on obtient d'une troupe terrorisée.

Autant, voire plus que la peur du NKVD, ce qui a pu retenir beaucoup d'hommes de s'abandonner à la capture est la crainte des représailles exercées contre la famille. Nous l'avons vu plus haut, il ne fait pas bon être prisonnier de guerre dans l'Armée rouge. C'est ce que sous-entend ce texte étonnant, signé Lidin et paru dans la Pravda.

« Que ta maison soit loin ou près n’a pas d’importance. Chez toi, ils sauront toujours comment tu te bats. Si tu n’écris pas toi-même, tes camarades écriront, ou ton instructeur politique. Si la lettre ne leur parvient pas, ils entendront parler de toi par les journaux. Ta mère lira le communiqué, secouera la tête et dira : « mon garçon, tu devrais faire mieux que ça. » *Tu es complètement à côté si tu t’imagines qu’à la maison la seule chose qu’ils veulent c’est te revoir vivant.* Ce qu’ils veulent c’est que tu chasses les Allemands. Ils ne veulent plus de honte ni de terreur. Si tu meurs en empêchant les Allemands d’avancer, ils honoreront ta mémoire à jamais. Ta mort héroïque éclairera et réchauffera la vie de tes enfants et de tes petits enfants. Si tu laisses passer les Allemands, ta propre mère te maudira{301}. »

La vodka et la folie

L’alcool stimule le combattant en émoussant sa perception du danger. À ce titre, il est une forme de fuite devant une réalité insupportable. Depuis le 1er septembre 1941, le soldat des unités combattantes de l’Armée rouge a droit à une ration quotidienne de 100 g de vodka à 40 degrés, doublée la veille des attaques. Les tankistes reçoivent plus encore, ce qui en dit long sur l’espérance de vie dans leur arme. Les officiers boivent du cognac. À Stalingrad, plusieurs instructions de Tchouikov rappellent aux services arrières que la ration quotidienne doit être scrupuleusement livrée à l’avant. La consommation peut s’élever, selon Alexander Werth{302}, à un quart ou même un demi-litre par jour. Dans les priorités de passage sur la Volga, la vodka vient après les armes et les munitions mais avant la nourriture.

Mais le *frontovik* sait aussi trouver de l’alcool illégalement. Dans les pharmacies de campagne, où l’alcool à 90° sert rarement de désinfectant. À l’étape, où l’on troque chez les paysans des fournitures militaires contre des alcools d’origine douteuse. L’antigel des moteurs peut aussi, convenablement filtré, servir à s’enivrer, aux risques et périls des soldats.

L’alcoolisme est à l’origine de beaucoup d’actes d’insubordination ; il est une façon, temporaire et révocable, d’exprimer la folie. Il a sur cette dernière l’avantage d’être plus recevable dans le milieu militaire.

L’Armée soviétique{303}, comme l’Armée allemande, se caractérise en effet par une grande dureté face aux traumatismes psychiques des combattants, dont la plupart ne sont pas vraiment reconnus comme tels. Pour être évacué « psychiatrique », le soldat doit avoir subi une lésion physiologique au système nerveux central. En général, pour les officiers, comme pour les médecins, les soldats atteints de troubles du comportement

durables sans blessure corporelle sont des lâches, des faibles ou des dissimulateurs. À de rares exceptions près, il ne leur est pas prodigué de soins spécialisés. Ils sont en général confiés au « zampolit », l'officier politique qui, selon son expérience et son humanité, agira de façons fort variées : une affectation temporaire dans un service arrière ou… le bataillon disciplinaire.

Pourtant, nul doute que, dans l'enfer de Stalingrad, les traumatisés ont dû être des milliers. Une étude{304} américaine comptera, pour la seule *US Army,* 504 000 hommes rayés des effectifs pour des causes psychiques durant la Seconde Guerre mondiale ! 600 000 autres furent relevés temporairement de leurs postes de combat. Sur les 800 000 soldats américains qui ont réellement vu le feu, 37,5 % furent renvoyés dans leurs foyers et pensionnés pour traumatisme de guerre, et 74 % furent hospitalisés pour cette raison de quelques semaines à plusieurs mois.

D'après Richard Gabriel{305}, les pertes soviétiques pour raison psychiatrique n'ont pas dû atteindre les 100 000 durant toute la guerre sur quinze millions d'hommes qui ont vu le feu, un feu d'une intensité sans commune mesure avec ce qu'a connu l'*US.Army* en Europe (sauf en Normandie).

Nous ne saurons peut-être jamais rien de tous ceux qui, à Stalingrad, sont arrivés au bout de la résistance humaine. Rien des paralysés et des aveugles (hystérie de conversion), rien des errants en état de choc, proies faciles pour les snipers, rien des épuisés qui ne peuvent se lever sans ingurgiter un quart de litre d'alcool, rien des suicides directs et indirects, rien des cauchemars, des bégaiements, des tremblements, des apathies…

6. Le rachat

En Union soviétique, l'opprobre qui frappe les parents, en raison de l'origine sociale, d'un passé politique « douteux », d'un emprisonnement, retombe sur les enfants. Emploi, études, liberté de mouvement minimum, tout leur est refusé. Les enfermés du GOULAG sont dans une situation encore pire, et la macule demeure même après leur libération du camp. Ils sont des millions à vivre ainsi en parias. Un certain nombre d'entre eux se retrouveront à Stalingrad et vivront la bataille comme une chance de se dédouaner aux yeux du régime.

Nous ne disposons pas d'études situant ce phénomène au sein de la 62e Armée. Mais les chiffres globaux sont si massifs qu'on ne peut douter que ces catégories de demi-citoyens aient aussi été présents au bord de la Volga. En 1941 et 1942, un million de droits communs sont libérés du GOULAG et incorporés dans l'armée, la plupart dans les bataillons disciplinaires. Beaucoup auront à cœur d'éviter le retour en camp et se battront bien. Cela se vérifie avec la 112e Division dite « Sologub » (commandée en fait par le colonel Yermolkin), en majorité composée de Sibériens mais où les unités pénales sont nombreuses : son acharnement en contre-attaque a étonné Tchouikov lui-même{306}. Cette idée du rachat est particulièrement vraie de la masse des condamnés en vertu de la loi du 7 août 1932 qui, pour la plupart, n'ont rien de criminels endurcis. Ils ont pris dix ans de camp pour « vol de la propriété sociale » ; traduisez : chapardage pour survivre.

En avril 1942, plus de 600 000 fils de « koulaks » déportés dans les années 30 ont été autorisés à s'engager dans les unités combattantes ; jusque-là, ils ne pouvaient prétendre qu'aux bataillons de travailleurs. C'est pour eux l'occasion de s'affranchir de leur statut infamant de « déplacés spéciaux », d'une vie de travail forcé aux confins du monde habité. Jusquelà, cette catégorie était privée de tout droit civique, de toute assistance de l'État et n'avait pas droit de faire le service armé. Une médaille gagnée sur le champ de bataille en a aidé plus d'un à se réinsérer dans le système. Mieux vaut mourir un fusil à la main que comme un forçat.

7. L'idéal

Quand Moscou apprend la reddition de Paulus à Stalingrad, les cloches du Kremlin se mettent à sonner à la volée. Ce n'était plus arrivé depuis octobre 1917, depuis la révolution bolchévique. Dans l'esprit de Staline, cette autorisation exceptionnelle entre sans doute dans le cadre de la mise en sourdine de l'attitude antireligieuse du régime. Mais beaucoup de citoyens y ont vu un signe que le régime allait évoluer du fait même de la guerre et de la formidable résistance du peuple soviétique.

> « Stalingrad avait une âme : cette âme c'était la liberté{307} » :

Cette phrase est une des clés du roman fleuve du correspondant de guerre Vassili Grossman, *Vie et Destin*.

> « Les relations entre les gens étaient belles à Stalingrad. L'égalité et la dignité vivaient sur cette rive de glaise arrosée de sang.

> L'intérêt pour l'avenir des kolkhoses, pour les relations futures entre les grands peuples et leurs gouvernements était quasi général.
>
> Presque tous croyaient que le bien triompherait sur cette guerre et que les hommes honnêtes, qui n'avaient pas hésité à verser leur sang, pourraient bâtir une vie juste et bonne. Cette croyance était touchante chez des hommes qui estimaient qu'eux-mêmes avaient peu de chances de survivre jusqu'à la fin de la guerre, et qui s'étonnaient quotidiennement d'avoir pu vivre jusqu'à la tombée de la nuit{308}. »

Le commandant Erchov, un des personnages secondaires du roman, qui a toute la sympathie de l'auteur, se souvient du massacre et de la déportation de sa famille durant la collectivisation de l'agriculture. Mais il ne peut s'empêcher de sentir que :

> « en luttant contre les Allemands, il luttait pour une vie libre en Russie, que la victoire sur Hitler serait aussi une victoire sur les camps de la mort où avaient péri sa mère, ses sœurs, son père{309} ».

De fait, Staline a un peu relâché la pression durant la guerre. Les persécutions antireligieuses cessent. Des intellectuels réduits au silence dans les années trente reçoivent à nouveau le droit de publier (le compositeur Chostakovitch, la poétesse Anna Akhmatova). Le pouvoir ferme les yeux sur le grignotage des terres collectives par les lopins privés, les marchés libres se multiplient. Durant tout le conflit circulent avec insistance des rumeurs sur la décision de Staline de dissoudre les kolkhoses après guerre.

Cette attente d'une évolution du régime, cette idée d'essence religieuse qui justifie le sacrifice de Stalingrad par des lendemains meilleurs, a pu donner à certains *frontoviki* le courage de supporter l'insupportable.

Les communistes

La Seconde Guerre mondiale a ouvert toutes grandes les portes du Parti communiste. Plus de quatre millions de citoyens soviétiques sous l'uniforme ont adhéré sur le champ de bataille, et ils forment les deux tiers du total des membres encartés en 1945. L'Armée rouge a donc très largement alimenté l'appareil communiste qui, de son côté, a très largement pénétré l'Armée. Pour cette masse d'hommes, que pouvait signifier l'adhésion ? Une promotion sociale, certainement ; la reconnaissance de la légitimité d'une force politique qui a su mener le pays à la victoire, sans doute ; un moyen, notamment pour les jeunes ruraux, de s'intégrer, enfin, à la « nation » soviétique, probablement. Nul doute que la motivation au

combat des communistes ait été grande. En cas de capture, leur sort était connu de tous. En cas de mort, un certain nombre d'avantages sociaux sont accordés à la famille, plus un privilège inestimable, celui d'être avertie du décès et de disposer d'un minimum d'informations sur ses circonstances.

Il n'y a pas, à notre connaissance, d'étude générale sur la proportion de communistes dans les unités jetées dans la fournaise de Stalingrad. Dans la 13e Division de la Garde de Rodimtsev, dans la 39e Garde de Stepan Gouriev, nous savons seulement qu'ils sont nombreux. De même chez les Sibériens de Batyuk (284e Division), où les gardefrontières d'extrême Orient (unités du NKVD) sont en force. La 193e Division (général Smekhotvorov) comprend 20 % d'hommes du NKVD{310}, tous membres du Parti. Tchouikov, comme tous ses chefs de Divisions, est un communiste convaincu. Les officiers politiques, présents à tous les degrés de l'encadrement, ont été incontestablement des éléments forts de la résistance de la 62e Armée. Leurs pertes sont aussi élevées que celles des hommes du rang. Tous ont le sentiment de défendre la « patrie soviétique » sur son dernier boulevard, et beaucoup, qui lui doivent leur promotion et celle de leur famille, lui en sont reconnaissants. Il y a là un facteur de résistance à ne pas sous-estimer.

8. Rien au-delà de la Volga

Un thème omniprésent dans la propagande soviétique est celui du

« dernier fossé ». Stalingrad est la limite de la terre russe, il n'y a plus rien au-delà : il faut donc y vaincre ou voir périr la nation toute entière. Vassili Grossman insiste à plusieurs reprises sur ce dépaysement angoissant du soldat russe :

> « (…) les soldats, assis sur la rive sous la haute falaise, regardaient la steppe sablonneuse et triste de l'outre-Volga. Leurs yeux (…) se remplissaient de tristesse. Ici, sous cette falaise, se trouvait la limite de la terre russe : là-bas, sur l'autre rive, commençaient les steppes du Kazakhstan. Si les futurs historiens veulent comprendre le moment charnière de cette guerre, ils n'ont qu'à se mettre un instant dans la peau d'un soldat assis sur cette rive, sous cette falaise, ils n'ont qu'à imaginer ce qui se passait dans sa tête{311}. »

Dans un recueil d'articles parus en français en 1945, il décrit ainsi un long voyage en auto entre Moscou et Stalingrad :

> « Nous pensions à bien des choses, sur cette longue route qui nous menait à Stalingrad. L'heure est déjà différente ici. Notre montre retarde d'une heure.

Différents aussi les oiseaux. Des éperviers à grosse tête et aux fortes pattes emplumées se tiennent immobiles sur les poteaux télégraphiques (…). Le soleil est devenu plus cruel. Les couleuvres traversent la route en rampant. La steppe a changé, elle aussi, sa végétation luxuriante a disparu. Elle est rousse, brûlante, recouverte d'absinthe et de mauvaises herbes poussiéreuses, de spart sec et pitoyable qui se serre contre la terre crevassée. Des bœufs traînent des charrettes, un hameau se tient au milieu de la steppe. La Volga se rapproche. On sent physiquement l'immensité de l'espace envahi par l'ennemi, un terrible sentiment d'angoisse vous serre le cœur et vous empêche de respirer. La guerre dans le sud, la guerre dans la région de la Volga inférieure, la sensation d'un poignard ennemi profondément enfoncé dans le corps, les chameaux, la steppe plate et brûlée qui vous parlent de l'approche du désert, vous remplissent d'un sentiment de profonde inquiétude.

On ne saurait reculer davantage. Chaque pas en arrière est un grand malheur, irréparable peut-être. Toute la population des villages de la région de la Volga est pénétrée de ce sentiment comme les Armées qui défendent la Volga et Stalingrad{312}… »

9. La fierté

Si la propagande a un effet sur l'esprit humain, alors les combattants de Stalingrad ont senti cet effet comme aucun combattant dans aucune guerre. Il ne s'agit pas que de bourrage de crâne. Stalingrad a réellement été, durant cinq mois, la « capitale de la Seconde Guerre mondiale », selon le mot profond de Vassili Grossman{313}. Non seulement, chaque citoyen soviétique a les yeux rivés sur la ville mais la terre entière suit le déroulement de la bataille avec étonnement, espoir ou crainte, selon le camp où elle se trouve.

Alexander Werth, journaliste britannique en poste en URSS durant la guerre, et excellent observateur de la presse locale, note que la « légende de Stalingrad » naît dans la seconde quinzaine de septembre. Avant cela, les comptes rendus parlent peu de la ville (citée pour la première fois au communiqué quotidien le 24 août), comme si l'on n'était pas sûr de la conserver. Puis, soudain, à partir du 20 septembre, soit cinq jours après le coup de boutoir de la Division Rodimtsev, c'est un déluge d'articles sur « l'héroïque Stalingrad », qui ne cessera plus jusqu'en novembre et au-delà. Les défenseurs de Stalingrad sont TOUS des héros et, chaque jour, des centaines de journalistes, dont les plus grands (Simonov, Grossman, Ehrenburg…), dépeignent la bataille à des Soviétiques jamais rassasiés.

Rodimtsev et ses hommes deviennent des héros sans pareils, Batyouk et ses hommes deviennent des héros, les snipers deviennent des héros, ceux qui sont sur la colline Mamaïev deviennent des héros… Des centaines de combattants sont désigné NOMINALEMENT à l'attention de tous. On s'arrache les journaux chaque jour pour y lire les nouvelles de Stalingrad. Il y a les fans de Zaïtsev le sniper, celles qui s'identifient à Marina Raskova, la commandante de la 588e escadrille de bombardement de nuit, ceux qui écrivent des lettres au sergent Pavlov pour dire leur admiration…

> « Je vous écris de ce lieu historique en un temps historique » :

ainsi débute la lettre du soldat Viktor Basrov{314} à ses parents en août 1942. Le 7 novembre, anniversaire de la révolution d'octobre, toutes les gazettes publient un « serment des défenseurs de Stalingrad ». Un groupe de soldats aurait spontanément envoyé cette lettre :

> « En vous envoyant cette lettre des tranchées, nous vous jurons, cher Joseph Vissarionovitch, que nous défendrons Stalingrad jusqu'à la dernière goutte de notre sang, jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre dernier battement de cœur. Nous jurons de ne jamais ternir la gloire des armes russes et de combattre jusqu'au bout. Sous votre commandement, nos pères ont gagné la bataille de Tsaritsyne. Sous votre commandement, nous gagnerons la bataille de Stalingrad ».

Des millions de Soviétiques prêteront à leur tour ce serment dans le mois qui suit, dans les usines, les bureaux, les hopitaux, les camps du GOULAG, les unités combattantes, en mer, sur les aérodromes. Tout le pays est conscient que le combat qui se joue sur la Volga va décider de la survie de l'Union soviétique, de la Russie, et tous les combattants le savent.

Les journaux rapportent aussi comme le monde entier suit le combat pas à pas, quartier par quartier, rue par rue. Les témoignages d'admiration envoyés par les syndicats ouvriers depuis les quatre coins de la terre sont publiés. Comme la presse est beaucoup lue dans les tranchées, les *Stalingradtsy* ont réellement l'impression de porter le sort de la guerre sur leurs épaules et d'être l'objet de l'attention générale.

Sans cesse, l'esprit du soldat est martelé par trois idées simples, chaînées entre elles : on ne peut reculer au-delà de Stalingrad ; la guerre se joue dans ces ruines ; mieux vaut mourir que de perdre cette guerre car le sort de la nation sera pire que la mort. Illia Ehrenburg trace ce portrait d'une Union soviétique conquise par les Allemands :

> « Dans le Hamburger Fremdenblatt, le Gruppenführer Gasse dit que les SS coloniseront la « Russie antérieure ». Chaque colon allemand sera servi par huit à

dix familles russes. Le plan le plus rationnel serait de créer dans le Ostland une ferme de colonisation pour chaque soldat qui a fait la guerre, des hommes armés capables de maintenir dans l'obéissance non seulement les familles qui les servent personnellement mais aussi celles qui serviront nos commerçants et nos artisans dans les villes… Le Lokalanzeiger promet une part de nos territoires du sud aux Hongrois, aux Italiens et aux Roumains, tandis que le Krakauer Zeitung a un plan pour installer en Russie des Danois et des Hollandais. (…) Les Allemands ont promis Sotchi aux Ritals et Leningrad aux Finnois. Ils sont déjà en train de mobiliser leurs spécialistes : « vous tâterez les muscles des ouvriers russes ; vous sélectionnerez les filles du Caucase pour les bordels de Hambourg ; vous castrerez les Cosaques{315} (…) ».

L'extraordinaire tient à ceci : ces lignes ne sont pas du bourrage de crâne, rien n'y est exagéré. Elles n'expriment pas non plus les fantasmes sadiques de quelque journaliste allemand. Non, ce programme digne de Nabuchodonosor est bien celui que le Troisième Reich entend appliquer en Russie…

10. Le retour du nationalisme russe

Russe : le mot ne se prononce plus guère depuis 1917. Il s'est effacé derrière l'idéologie communiste, derrière le mot soviétique. De même, le mot de patrie ne s'entend plus qu'accolé à l'adjectif soviétique. Comme le relève Vassili Grossman :

« Au départ, pendant la retraite, le mot « russe » s'associait principalement à des phénomènes négatifs : le retard russe, le désordre russe, le fatalisme russe… {316} »

Avec les terribles revers de l'an 42, Staline doit convenir que le sursaut n'aura pas lieu au nom de la défense du communisme. Trop de citoyens, notamment les 70 % de paysans, ont trop de griefs contre le régime. Pour mener la lutte à mort, il n'y a pas d'autre solution que de faire appel au vieux patriotisme russe. La tâche est facilitée par les nazis qui, à l'évidence, visent à liquider la nation russe. Dans les journaux, la « Patrie russe » supplante vite les mots « Union soviétique » et « communisme ». L'Internationale, hymne officiel jusqu'en 1944, est de moins en moins jouée. Les nouveaux ordres militaires réservés aux officiers portent les noms des grands capitaines russes du passé, Alexandre Nevski{317}, Souvorov, Koutouzov. Les vieilles vertus militaires russes sont exaltées,

souvent aux dépens des minorités non slaves dont on se méfie. Ainsi, le 20 août 1942, Staline ordonne au commandant du Front du Caucase :

> « 1 – Retirer de la 61e division de fusiliers 3 767 Arméniens, 2 721 Azerbaïdjanais et 740 hommes des nationalités du Daghestan.
>
> 2 – Diriger ces Arméniens, Azerbaïdjanais et nationalités du Daghestan dans les unités de réserve du Front de Transcaucasie, et combler les déficits en hommes ainsi crées par des Russes, des Ukrainiens et des Biélorusses en fonction des ressources du Front{318} ».

Le patriotisme russe étant associé étroitement à l'église orthodoxe, Staline n'hésite pas à en exhiber les restes{319} souffrants sur le devant de la scène. Les épîtres patriotiques du Métropolite de Moscou, Serge, y sont sans doute pour beaucoup. Dès le premier jour de l'invasion, elles appellent le peuple russe à la résistance contre l'envahisseur. Staline prend le tournant spectaculaire en septembre 1941. Toute propagande pour l'athéisme disparaît, des églises et des séminaires sont rouverts, les schismes sont vigoureusement combattus. On ferme les yeux sur le succès retrouvé des mariages et des baptêmes religieux (multipliés par dix entre 1941 et 1945 !). Dans les journaux, le mot Dieu recommence à s'écrire avec une majuscule. Est-ce parce que l'on dit des prières spéciales pour Staline dans les églises rouvertes ? De l'argent est investi pour permettre un exercice du culte avec un minimum de pompe. Ce à quoi le Métropolite – qui devient Patriarche en 1943 – répond en quêtant pour financer une… unité blindée. À Stalingrad, beaucoup de soldats russes oublieront le second terme du cri d'assaut officiel : *za Rodina za Stalinu !* Pour la Patrie et pour Staline. D'autres mourront avec la croix autour du cou ou, sur les lèvres, le vieux « chant patriotique » de Glinka.

III. Pourquoi Hitler s'est-il entêté ?

La fixation d'Hitler sur les ruines de Stalingrad, son entêtement à vouloir s'en emparer coûte que coûte, est la principale cause de la catastrophe qui va frapper les armes allemandes. Elle représente un cas limite de cécité militaire.

La marche à l'obsession

Reprenons sous forme chronologique les variations de l'importance donnée à la prise de la ville côté allemand.

1. La directive 41, du 5 avril 1942, prévoit ceci :

> « Dans tous les cas, il devra être tenté d'atteindre Stalingrad ou au moins de placer la ville sous le feu de nos armes lourdes, de façon à l'éliminer en tant qu'arsenal et carrefour de communications ».

Il n'est pas vraiment question de prendre la ville, qui n'est alors qu'un point d'inflexion dans la marche du Groupe d'Armées Sud vers le Caucase. Hitler insiste surtout sur l'interruption du trafic pétrolier sur la Volga, sur la rupture des lignes ferroviaires Moscou-Caucase et sur la destruction des usines de guerre.

2. Dans ses « lignes directrices » (*Richtlinien*) du 17 juillet, Hitler ordonne la destruction des forces soviétiques qui se rassemblent entre Don et Volga et recommande la prise de Stalingrad. Halder a communiqué au Führer son intuition qu'une grande bataille aura lieu AUTOUR de Stalingrad, pour le contrôle de l'isthme Don-Volga.

3. La directive 45 du 23 juillet, nous l'avons vu, abandonne le plan *Blau* et donne pour objectifs SIMULTANÉS la Volga et le Caucase. Mais le S*chwerpunkt* étant placé sur le Groupe d'Armées A qui file vers Maïkop et Grozny, Paulus ne reçoit pas les moyens d'atteindre Stalingrad. Hitler ne pense alors qu'au Caucase. Il alourdit même la tâche de Paulus en demandant l'exécution de l'opération *Fischreiher* (Héron) : les unités rapides de la 6e Armée devront longer la Volga sur 300 kilomètres pour aller prendre Astrakhan sur la Caspienne. C'est cependant cette directive qui, la première, évoque expressément la nécessité de prendre la ville de Stalingrad.

4. Fin juillet, Halder harcèle à nouveau Hitler sur le thème : la bataille décisive aura lieu autour de Stalingrad où de puissantes forces soviétiques se rassemblent. Hitler se laisse convaincre et change son fusil d'épaule : une partie de la 4e Armée Panzer est envoyée vers Paulus, le *Schwerpunkt* vers le Caucase affaibli.

5. Au début de septembre, lorsque Paulus et Hoth ont réussi et leur jonction et la percée jusqu'à la Volga, les objectifs de la directive 41 sont atteints : le trafic fluvial est interrompu, les usines d'armement sont détruites. Stalingrad a-t-il encore une importance militaire ? Paulus ne le

pense pas ; il évoque d'ailleurs à ce moment le problème de la position que son Armée doit adopter pour passer l'hiver.

6. Vers le 15 septembre, Hitler réalise qu'il ne pourra conquérir Bakou et les côtes de la mer Noire en 1942. Il est frustré de son principal objectif, les pétroles, dont il renvoie la conquête à 1943. Dès ce moment, son esprit se fixe sur la Volga. Il va chercher dans la conquête de la cité un substitut à son échec caucasien.

7. À partir du 15 septembre, quand Paulus donne le premier coup de reins contre la cité, les yeux du peuple allemand sont rivés sur Stalingrad. Au grand dam de Goebbels, qui voit sa propagande déraper en annonçant chaque jour une victoire totale sur la Volga. Hitler s'inquiète de cette « nervosité impatiente » de son peuple à voir tomber la ville.

8. Hitler entre à son tour dans le piège des promesses le 30 septembre, jour de l'ouverture de la campagne du « Secours d'hiver ». Au *Sportpalast* de Berlin, il déclare devant les fidèles du parti nazi :

« l'épreuve fatidique pour notre peuple est déjà derrière nous (…). Nos troupes dominent Stalingrad et la prendront (…) et aucun être humain ne pourra nous en déloger{320}. »

9. Le 2 octobre, après que le 14e *Panzerkorps* s'est emparé de la rive de la Volga entre le faubourg de Ielchanka et l'embouchure de la Tsaritsa, Zeitzler et Jodl essaient de persuader Hitler que l'essentiel est fait : la 62e Armée soviétique ne peut plus être considérée comme une menace. Il serait dès lors judicieux d'ôter sa priorité à Stalingrad et d'allouer les forces libérées à d'autres secteurs du front. Hitler refuse sèchement, pour « raisons politiques ».

10. Le 6 octobre, Hitler fait savoir à von Weichs que l'occupation totale de Stalingrad est désormais l'objectif le plus important de son Groupe d'Armées, devant lequel tout le reste doit s'effacer. L'opération *Fischreiher* est annulée, de même qu'une attaque prévue vers Krasnoarmeïsk (opération *Herbstlaub*).

11. Le 10 octobre, devant Zeitzler et Jodl, Hitler déclare, pour la première fois, que la prise de Stalingrad est motivée par des raisons non seulement opérationnelles mais aussi « psychologiques ». Il s'agit selon lui de montrer au monde la force de la Wehrmacht et de remonter le moral des alliés de l'Axe.

12. Le 8 novembre, à la *Bürgerbräukeller* de Munich, alors qu'il vient d'apprendre le débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord, le Führer confie à « ses vieux camarades de combat » :

> « Je voulais aller jusqu'à la Volga à un certain endroit près d'une certaine ville. Il se trouve que son nom est celui de Staline lui-même. Mais de grâce n'allez pas penser que je vais là-bas pour cette raison – elle pourrait s'appeler tout à fait autrement – j'y vais parce que c'est un point très important. Le transport de trente millions de tonnes de fret peut être interrompu{321}là, dont neuf millions de tonnes de pétrole. Tous les blés de l'Ukraine et du Kouban convergent là pour être transportés vers le nord. On y extrait le manganèse ; c'est un énorme point de transbordement. Je voulais l'avoir et, savez-vous, car nous sommes modestes… nous l'avons ! Il reste juste quelques tout petits coins à enlever{322}. »

Avec cette déclaration, le piège psychologique et politique de Stalingrad s'est refermé sur Hitler. Il ne pourra plus s'en dégager.

Le mythe d'Hitler

La nature du pouvoir d'Hitler se laisse assez bien décrire par le concept de « pouvoir charismatique » dû au sociologue allemand Max Weber. À la différence des pouvoirs « traditionnel » (la monarchie) et « légal » (reposant sur des règles juridiques), le pouvoir charismatique est une forme exceptionnelle et passagère qui surgit dans les périodes troublées. L'autorité charismatique repose sur « l'héroïsme » et « l'exemplarité » d'un chef paré par ceux qu'il domine de qualités proprement surhumaines. Ce type d'autorité repose sur un lien direct entre le chef et son peuple et ne dure que tant que le « héros » remporte des succès, signe certain de son « élection » par la Providence. Que viennent les défaites et le mythe s'effondre, balayant très vite le régime édifié sur lui.

Dans le cas d'Hitler, le lien charismatique avec l'immense majorité des Allemands est d'une force exceptionnelle car il se nourrit d'une série inouïe de succès intérieurs et extérieurs, obtenus sans grandes effusions de sang entre 1933 et 1941. Plus important que l'incontestable talent d'orateur du Führer nous apparaît le rapport conscient qu'Hitler entretient avec son mythe. Il l'a construit, avec l'aide de Goebbels, en devine les faiblesses mais aussi le ressort profond : le succès. À partir de 1939, la clé de voûte du pouvoir charismatique d'Hitler tient dans la croyance de son peuple en sa qualité de « plus grand chef de guerre de tous les temps. » Toutes les victoires lui ont été attribuées ; quant à l'unique défaite, celle de Moscou,

elle a été mise sur le compte d'un bouc-émissaire, le *Feldmarschall* von Brauchitsch.

L'année 1942 est celle du dépérissement du mythe d'Hitler. Le Führer se tient loin de son peuple, reclus dans « la tanière du loup », son Q.G de Prusse orientale. Il apparaît de moins en moins en public, raréfie ses discours pour une raison simple : il n'a pas de nouveaux succès à annoncer, rien qui puisse rapprocher la venue de la paix, cette demande constante des Allemands depuis 1933. Pour preuve, ses discours du 30 janvier 1942 (anniversaire de la prise du pouvoir), du 15 mars 1942 (anniversaire du « Jour du souvenir des héros ») et du 26 avril 1942{323} sont des échecs incontestables, signalés comme tels dans les rapports des services de sécurité. La population se montre déçue et inquiète. Des rumeurs circulent, parlant d'une détérioration de la santé mentale d'Hitler. Les blagues hostiles au régime se multiplient. « Quand finira la guerre, demande l'une ? Réponse : quand le pantalon de Gobbels ira à Goering ! » Selon l'historien Ian Kershaw,

> « le nombre de procès jugés par la « cour spéciale » de Munich pour remarques hostiles au régime a aussi vivement augmenté{324} ».

La nécessité de dissiper ce « vent mauvais » explique sans doute le discours du 30 septembre 1942, tenu par surprise au *Sportpalast* de Berlin. Hitler y fait briller les succès de l'opération *Blau*, notamment dans le Caucase. Le SD signale un effet positif sur le moral de la population mêlé d'une certaine déception : on croyait que le Führer allait annoncer officiellement la chute de Stalingrad, déjà donnée pour imminente dans plusieurs journaux. Mais l'effet de la parole du chef est de courte durée : au début de novembre, le doute, l'apathie, la fatigue semblent largement répandus dans le Reich. Au même moment arrivent les mauvaises nouvelles d'Egypte où l'*Afrika Korps* doit retraiter vers la Libye à toute vitesse. C'est alors qu'Hitler « dérape » lors du discours de Munich le 8 novembre 1942, dont toute l'Allemagne ne retient que ces mots :

> (cette ville) « je voulais l'avoir et, savez-vous, car nous sommes modestes… nous l'avons ! »

Le « piège » dans lequel tombe Hitler est celui que lui tend son propre mythe, qu'il doit sans arrêt nourrir de bulletins de victoire. Or, après les échecs en Afrique et dans le Caucase, il n'y a plus qu'une victoire à portée de main, la prise de Stalingrad. Dans son désir de réaffirmer son génie

militaire et la « protection » de la Providence, Hitler ne cesse de faire grandir la valeur symbolique et, de fait, militaire, de la ville « qui porte le nom de Staline{325} », qui « est l'heure de vérité dans cette guerre », le lieu « où se forge l'héroïsme allemand ».

La durée et l'âpreté des combats font d'elles-mêmes monter chaque jour la valeur de la ville, ainsi que le reconnaît Hitler devant Zeitzler, le 12 décembre 1942 :

> « Nous ne devons abandonner la ville en aucun cas. Nous ne pourrions jamais la regagner. (…). Si nous l'abandonnons, nous abandonnons aussi toute la signification de cette campagne. S'imaginer que je pourrais y revenir est une folie ! (…) C'est pour cela que nous ne devons pas partir. Pour elle (Stalingrad, ndla), trop de sang a été versé{326}. »

Les Allemands, comme leur Führer, se persuadent que le destin de la guerre se joue sur la Volga. Or, nous l'avons vu, rien n'est plus faux : la Wehrmacht pourrait – et devrait, dans la perspective d'un hivernage – évacuer la ville et même l'isthme Don-Volga, en gardant juste une tête de pont, sans qu'il en découle pour elle de véritables dommages. Bien au contraire, c'était la condition même de la survie de la 6e Armée trop avancée vers l'est.

Cette inflation de la valeur symbolique de Stalingrad, Goebbels comprend que la propagande la nourrit au lieu de l'étouffer. Depuis la fin du mois d'août, les bulletins de la Wehrmacht parlent d'une chute imminente de la ville. Après le discours d'Hitler du 30 septembre, l'OKW fait diffuser à la radio son estimation selon laquelle la cité de Staline sera conquise totalement en novembre. La presse du Reich en rajoute, déjà stimulée par la gaffe d'Otto Dietrich, secrétaire général au ministère de la propagande, qui, le 15 septembre, annonce que la chute de la ville est une question d'heures{327}.

Pourtant, Goebbels n'a cessé de prévenir ses services contre les effets potentiellement dangereux de la « propagande des illusions ». Le 19 octobre, il intervient encore pour tempérer l'optimisme ambiant en expliquant aux directeurs de journaux « qu'il va se passer quelques jours encore avant la chute de Stalingrad ». Il donne des instructions sévères : ne parler que de la dureté de la lutte, de l'esprit de sacrifice de nos soldats, des enjeux pour la nation allemande qui joue à Stalingrad son existence même… Mais la machine est enclenchée et l'on ne parle plus en Allemagne

que de Stalingrad, de sa chute imminente. Le retour de bâton n'en sera que plus fort.

Un effet du contrôle réflexif ?

L'entêtement d'Hitler à Stalingrad serait-il le résultat d'une manœuvre consciente des Soviétiques ? Auraient-ils sciemment attiré Hitler dans le piège de Stalingrad en alimentant son entêtement ? Il existe un concept moderne qui rend compte de ce type de manipulation, celui de « contrôle réflexif ». Un spécialiste américain, T.L Thomas{328}, le définit comme

> « les moyens d'acheminer vers un partenaire ou un opposant de l'information spécialement traitée pour l'amener à accomplir VOLONTAIREMENT la décision voulue par l'initiateur de l'action. »

Il est en effet troublant de constater qu'Hitler accomplit exactement ce que veut la STAVKA : il maintient le gros de la 6e Armée dans les ruines de Stalingrad durant deux mois tout en négligeant grossièrement ses flancs.

Le « contrôle réflexif » est né en Union soviétique bien après la guerre, dans les années 1970, sous l'impulsion, notamment de V.A Lefebvre, un théoricien de la communication. On objectera que la chose a pu se pratiquer avant d'être théorisée. Certes. Mais il n'y a, à ce jour, aucune trace que Staline ou la STAVKA aient CONSCIEMMENT fourni à Hitler des informations de nature à lui faire surévaluer le prix symbolique de Stalingrad.

D'ailleurs, ce prix est presque aussi élevé pour Staline que pour Hitler. Pendant vingt ans, la propagande communiste a matraqué la population avec la « victoire décisive » remportée par le camarade Staline en 1919 à Tsaritsyne. Désireux de passer pour l'égal de Lénine, avec cette bataille, Staline se campe en « sauveur » de la révolution, au prix d'une complète distorsion des faits. Car, comme nous l'avons dit, sa contribution à la bataille ne fut pas la plus importante, il s'en faut de beaucoup. Toujours est-il qu'en 1942, les Soviétiques s'attendent à voir le chef suprême rééditer son « exploit » de 1919. Alexander Werth{329} note que la « légende de Stalingrad » existait, au moins en germe, dès avant la bataille et que celle-ci a tout de suite mis en cause le prestige personnel de Staline. Il y a incontestablement un engagement psychologique fort de Staline dans la défense de Stalingrad, tout à fait symétrique de celui d'Hitler.

Si Paulus avait fini par s'emparer de toute la rive occidentale de la Volga, le coup moral eut été très rude pour l'Union soviétique à qui la presse explique depuis trois mois que le sort de la guerre se joue à Stalingrad. Bien plus rude que ne le fut la chute de Rostov, dont nous avons vu qu'elle avait désespéré des millions de Russes.

Rien ne permet, donc, de créditer les Soviétiques d'une manœuvre psychologique. En fait, Hitler gonfle consciemment le prix de la chute de Stalingrad parce qu'aucun autre objectif n'est à sa portée alors que l'hiver approche à grands pas ; il n'a rien d'autre à offrir à son peuple, rien d'autre pour alimenter le mythe du Führer, rien d'autre qui puisse dissimuler l'échec de la campagne stratégique de 1942. C'est lui seul qui s'enferre dans le piège, de plus en plus profondément à mesure que durent les combats et que l'adversaire s'entête. Les Soviétiques, pour leur part, n'ont pas d'autre choix que d'alimenter sans cesse la bataille. Un choix psychologique, politique et militaire. Sur ce dernier point le calcul est simple : il faut clouer les dix meilleures Divisions de Paulus dans le cul-de-sac de Stalingrad ou voir échouer Uranus, l'opération géante préparée en secret.

QUATRIÈME PARTIE

La contre-offensive soviétique

« Il est tragique de constater qu'aucun des grands chefs, même quand ils sont censés avoir la confiance du Führer, ne possèdent plus sur lui aucune influence.
(…) De nos jours, qu'est-ce qu'on est sur le plan tactique ? Un vague sous-officier un peu mieux payé que les autres ! … »
Generaloberst Freiherr Wolfram von Richthofen{330}, commandant la 4e *Luftflotte*.

CHAPITRE 1

L'opération Uranus

Uranus a été conçue au milieu de septembre 1942 à un moment où la 62e Armée est sur le point d'être jetée dans la Volga. L'opération n'a alors pas une chance sur cent, non pas de réussir, mais simplement d'être exécutée. L'extraordinaire est que les conditions de sa réalisation se soient maintenues durant deux mois, le temps des préparatifs. Que le renseignement allemand n'ait vu ni la nature de la manœuvre ni l'ampleur du coup demeure un des ratages les plus lourds de conséquences de toute la Seconde Guerre mondiale.

Autre sujet d'étonnement, la STAVKA n'envoie pas à l'assaut ses réserves à la hâte et au détail dès la descente des trains, comme elle l'a fait en décembre 1941 à Moscou et en septembre 1942 entre Volga et Don. Pour la première fois de la guerre, les Soviétiques se donnent le temps d'une planification soignée, d'une dissimulation massive et d'une accumulation de moyens à la hauteur de leurs espérances. Enfin, – c'est aussi une première depuis 1941 –, tout en maintenant une surveillance étroite et en préservant son pouvoir absolu, Staline abandonne une opération majeure entre les mains des militaires professionnels de la STAVKA et de l'état-major général de l'Armée.

I. Genèse et préparatifs

Uranus est une opération classique d'encerclement par double enveloppement, du type qu'apprécie et pratique… la Wehrmacht. En revanche, au moment où elle est imaginée, et en considérant les conditions nécessaires à son succès, elle apparaît comme hautement spéculative et infiniment moins prometteuse que Mars, l'attaque jumelle contre le Groupe d'Armées Centre.

1. La planification stratégique

Les quatre planètes *(carte 26)*

À la fin de septembre 1942, la STAVKA et l'état-major général de l'Armée élaborent un plan formidable par ses ambitions et par les moyens engagés. Il s'agit non seulement de reprendre l'initiative à la Wehrmacht mais encore de détruire au moins un de ses trois Groupes d'Armées, celui du Centre ou celui du Sud, et si possible les deux. C'est donc ni plus ni moins la DÉCISION STRATÉGIQUE que recherche Staline.

Deux opérations majeures sont montées pour la mi-novembre 1942 : Uranus et Mars{331}, chacune suivie par une seconde opération d'envergure stratégique, Saturne et Jupiter, programmées en décembre. Un quadruple succès permettrait de libérer tout le territoire soviétique au début du printemps 1943 et de parvenir à Berlin pour la Noël de la même année. Ambitieux, à tout le moins. Le « plan des quatre planètes » aurait raccourci la guerre de deux ans et donné à l'Union soviétique la maîtrise d'une bonne partie de l'Europe occidentale. Ironie de l'histoire, Staline, Joukov et Vassilevski accordent les meilleures chances de succès à Mars. L'encerclement de Paulus à Stalingrad – Uranus – leur parait en revanche reposer sur trop d'hypothèses hasardeuses.

Uranus est un double encerclement par les ailes mené contre la 6e Armée coincée dans les ruines de Stalingrad, dont nous parlerons en détail ci-dessous. Saturne capitalise sur le succès d'Uranus : elle consiste en une poussée éclair partie du sud de Voronej en direction de Rostov. La prise de cette ville isolerait le Groupe d'Armées A enfoncé dans le Caucase et enlèverait tout espoir de retraite à ses 500 000 hommes.

Mars est l'enfant chéri de Joukov. Depuis la contre-attaque de l'hiver 1941, il défend une stratégie globale privilégiant la route directe Moscou-Berlin, l'objectif premier étant de libérer la capitale soviétique de la dague pointée sur elle à Rjev. Cela suppose la destruction du Groupe d'Armées Centre. L'objectif de Mars est l'encerclement et la destruction de la puissante 9e Armée retranchée dans le saillant de Rjev et commandée par l'homme qui va devenir le grand spécialiste allemand de la défensive, Walter Model. Staline attribue à Mars des moyens supérieurs à ceux qu'il alloue à Uranus : 1,9 millions d'hommes, 24 000 pièces d'artillerie, 3 300 chars, 1 100 avions, contre 1,1 million d'hommes, 13 000 canons, 894 chars et 1 100 avions{332}. Si Mars réussit, le coup de pointe de Jupiter sera lancé

dans l’axe de Viazma puis obliquera vers le sud-est pour enfermer tout le Groupe d’Armées Centre dans une poche géante devant Smolensk.

CARTE 26



LES "4 PLANÈTES"
Les offensives soviétiques prévues pour l'automne 1942
Front automne 1942
Uranus et Mars
Saturne et Jupiter
0 100 200 km
LENINGRAD
DEMYANSK
KALININE
KALININE
Volga
MARS
RJEV
MOSCOU
GORKI
SMOLENSK
VIAZMA
OUEST
JUPITER
TOULA
BRIANSK
BRIANSK
OREL
VORONEJ
KOURSK
Volga
VORONEJ
SUD-OUEST
KIEV
SATURNE
DON
Don
URANUS
KHARKOV
IZIUM
MILLEROVO
STALINGRAD
Dniepr
LIKHAIA-KAMENSK
Donetz
DNIEPROPETROVSK
STALINGRAD
TAGANROG
ROSTOV
ELISTA
ASTRAKHAN
MER D'AZOV
Manych
KERTCH
MER CASPIENNE
SEBASTOPOL
NOVOROSSISK
MAIKOP
Kuban
Terek
MER NOIRE
SOUKHOUMI
GROZNY

Uranus : une idée née de père inconnu

L'opération Uranus vérifie le vieil adage : la défaite est orpheline mais la victoire a de nombreux pères. Le « récit de paternité » le plus connu est celui qu'a livré Joukov dans ses mémoires. Le 12 septembre, Joukov quitte le front au nord de Stalingrad et s'envole pour Moscou, où Staline l'a convoqué en compagnie de Vassilevski, chef de l'état-major général. Après avoir fait un point sur la situation entre Don et Volga, les deux hommes discutent entre eux des difficultés à percer le flanc nord de Paulus. C'est alors que…

> « Le Commandant suprême sortit sa carte sur laquelle figurait l'implantation des réserves de la STAVKA ; il la regarda longtemps et attentivement. Le général Vassilevski et moi-même, nous étions un peu écartés de la table et, à voix tout à fait basse, nous disions que manifestement il fallait chercher une autre solution.
>
> – Et quelle « autre » solution ? demanda soudain J. Staline en relevant la tête.
>
> Je n'aurais jamais pu croire que J. Staline avait l'oreille aussi fine. Nous nous approchâmes de la table.
>
> – Eh bien, voilà ! continua-t-il ; allez à l'État-major général et réfléchissez un peu à ce qu'il faut entreprendre dans la région de Stalingrad. (…) Demain, à 9 heures du soir, nous nous réunirons ici.
>
> Toute la journée suivante nous travaillâmes avec A. Vassilevski à l'État-major général.
>
> Le général Vassilevski et moi-même concentrâmes toute notre attention sur la possibilité de réaliser une opération de vaste envergure pour ne pas dépenser dans des opérations partielles les réserves préparées et déjà prêtes. (…)
>
> Après avoir examiné toutes les variantes possibles, nous décidâmes de proposer à J. Staline le plan d'action ci-après : premièrement, continuer à épuiser l'ennemi par une défense active ; deuxièmement, préparer une contre-offensive pour porter à l'ennemi dans la région de Stalingrad un coup tel que, dans le sud du pays, la situation stratégique en soit modifiée à notre profit.
>
> Quant au plan lui-même de la contre-offensive, nous ne pouvions naturellement pas, en un jour, en arrêter tous les détails, mais nous voyions clairement qu'il fallait diriger les attaques principales sur les flancs du groupement de Stalingrad, dont la couverture était assurée par des troupes roumaines.
>
> (…) La configuration opérationnelle du front ennemi nous favorisait : nos troupes occupaient une position enveloppante et nous pouvions assez facilement améliorer nos têtes de pont dans les régions de Serafimovitch et de Kletskaïa.
>
> (…) Dans la soirée, A. Vassilevski téléphona au Commandant suprême et lui dit que nous étions prêts, comme prescrit, à nous présenter (…).
>
> À 22 heures, nous étions dans le bureau du Commandant suprême. (…)

– Eh bien, qu'avez-vous trouvé ? (…) Le Commandant suprême s'approcha de notre carte. (…)

Ce sont les grandes lignes préalables d'un plan de contre-offensive dans la région de Stalingrad, expliqua A. Vassilevksi.

– Qu'est-ce que c'est que ce rassemblement de troupes dans la région de Serafimovitch ?

– C'est un nouveau Front. Il faut le créer pour lancer une puissante attaque sur les arrières du groupement ennemi, opérant dans la région de Stalingrad.

Staline questionne ensuite les différents aspects du plan. Puis il conclut :

« Il faut encore penser à ce plan et faire le compte de nos ressources ; dans l'immédiat la mission principale est de tenir Stalingrad (…). Quant à ce que nous avons examiné ici entre nous trois, personne n'en doit rien savoir.{333} »

Les historiens russes et occidentaux ont épluché le carnet de rendez-vous de Staline, publié en 1996 : Joukov n'a pas mis les pieds au Kremlin entre le 31 août et le 26 septembre. Il est donc possible que son récit soit apocryphe, ou qu'il ait aggloméré divers épisodes vécus à des dates différentes. Dans ses mémoires, Joukov a eu d'autant plus intérêt à passer pour un des deux géniteurs d'Uranus – l'autre étant Vassilevski – qu'il devait faire oublier à la postérité la faillite qu'a été l'opération Mars, imaginée aussi par lui et précisément en ce mois de septembre 1942. Rien ne permet cependant d'écarter vraiment la revendication de Joukov. La nature d'Uranus – un double enveloppement – est aussi celle des deux autres batailles qui l'ont rendu célèbre, Khalkin Gol (Mongolie, 1939) et Moscou (décembre 1941).

Dans ses mémoires, publiés en 1961, Eremenko a aussi posé sa candidature à la paternité d'Uranus. Il raconte que, le 2 août, allant chercher au Kremlin sa nomination à la tête du Front du Sud-Est, il s'enhardit à proposer à Staline une offensive pour piéger la 6e Armée à Stalingrad grâce à un double enveloppement{334}. On peut penser que ce témoignage est une invention, une pure manœuvre politique destinée à discréditer Joukov, ennemi de Khrouchtchev, dont Eremenko est le féal. Mais ce n'est pas, selon nous, l'hypothèse la plus probable.

David Glantz, un spécialiste américain de l'Armée rouge, crédite Nikolaï Vatoutine de la paternité d'Uranus. Il reconnaît dans l'opération à la fois l'audace du bouillant général de 42 ans et la technicité qu'il a acquise comme représentant de la STAVKA durant l'hiver 1941, puis comme adjoint de Vassilevski à l'état-major général, de mai à juillet 1942. Le rôle

crucial dévolu au Front du Sud-Ouest qui lui est confié serait la reconnaissance{335} de son apport décisif à la genèse de l'opération.

Alors, Joukov, Eremenko ou Vatoutine ? Il y a une autre possibilité, évoquée par Vassilevski et Voronov dans leurs souvenirs respectifs : l'opération Uranus serait le résultat d'un effort collectif de la STAVKA et de l'État-major général de l'Armée rouge. Que Eremenko, Joukov, Vatoutine et d'autres aient pensé, indépendamment, à frapper les ailes de Paulus n'a en réalité rien de surprenant. Staline lui-même esquisse les contours d'une idée semblable devant Churchill, en juillet. La forme même du front y invite, les Soviétiques occupant une position enveloppante. Quel officier supérieur ne serait pas frappé par cette « impossibilité militaire », dixit Halder, dans laquelle s'est mise l'Armée de Paulus ? ! Sa tête, qui concentre les 10 meilleures Divisions, est coincée dans les 40 kilomètres de ruines qui bordent la Volga, tandis que ses flancs s'étendent, immenses et mal gardés, sur plus de 300 kilomètres au nord et au sud. Qui n'aurait pas senti qu'il y avait là un coup magistral à jouer ? D'autant plus, Joukov le raconte dans ses Mémoires, qu'on savait que l'ennemi disposait de très maigres réserves opérationnelles,

> « Pas plus de six Divisions, et encore réparties sur un front étendu. Il était impossible de les rassembler rapidement en faisceau, pour frapper{336}. »

Comment, dans ces conditions, ne pas penser à monter une pince qui isolerait la 6e Armée et la 4e Armée Panzer ?

Une opération « déraisonnable »

Peu importe, au fond, qui a, le premier, pensé à piéger Paulus à Stalingrad. Une chose est de poser un concept, une autre d'en dresser les plans, une troisième de trouver et de réunir les moyens… et une quatrième de réussir l'affaire. À cet égard, le succès d'Uranus repose sur plusieurs hypothèses si risquées que son succès a pu, jusqu'au dernier moment, paraître dépendre autant de la fortune que de l'intelligence ou du courage des hommes. On peut sans peine lister dix conditions à la réussite entière de l'opération.

1. Réunir au plus vite d'immenses quantités d'hommes, chars, artillerie, munitions, avions ;

2. acheminer ces moyens dans des régions peu ou pas du tout desservies en lignes ferroviaires à grande capacité. Chaque Front n'a qu'une ligne à sa

disposition : le Front du Sud-Ouest, celle Toula à Frolovo, le front du Don, le segment Saratov-Olkhovka, le Front de Stalingrad, Saratov-Baskunchak (voir carte) ;

3. supposer que Stalingrad résistera à tous les assauts pendant les deux ou trois mois nécessaires à la préparation. Ce qui est pour le moins osé, nous l'avons vu, puisqu'à trois reprises, les 13 et 27 septembre, puis le 14 octobre, il s'en est fallu d'un cheveu que la cité ne tombe toute entière aux mains des Allemands ;

4. imaginer que Hitler va s'entêter dans Stalingrad jusqu'au bout, malgré les pertes, malgré l'approche de l'hiver, malgré les revers en Afrique, malgré l'évidence des risques encourus ; un retrait de la 6e Armée au-delà du Don, avec redistribution des forces à gauche et à droite, ferait tomber la manœuvre soviétique dans le vide ; pire, elle l'attirerait dans un guet-apens du type Kharkov mai 42.

5. corrolaire de la condition précédente, espérer que les flancs de la 6e Armée demeurent dans l'état de faiblesse où ils sont, jusqu'à ce que l'Armée rouge soit prête à les frapper ;

6. oser penser que l'Armée rouge a la capacité de réaliser ce que personne n'a jamais fait : encercler une armée allemande en rase campagne, et cela avec des unités blindées notoirement inférieures aux *Panzerdivisionen* ; et, surtout, maintenir l'enfermement jusqu'à la destruction des unités ennemies ;

7. croire en la possibilité d'une synchronisation parfaite de l'action de trois Fronts et de onze Armées, ce qui, jusque-là, s'est révélé au-delà des capacités de l'état-major soviétique ;

8. faire en sorte que les transports et les concentrations gigantesques restent ignorés de l'ennemi jusqu'au bout, alors que ses appareils de reconnaissance patrouillent dans tous les azimuts ;

9. croire que les troupes de Paulus, ou des forces envoyées à leur secours, seront incapables de rompre l'encerclement projeté ;

10. penser, enfin, que la destruction de deux des meilleures Armées du Reich ira à son terme avant l'arrivée du printemps.

Il y a là tant de conditions, dont plusieurs dépendent des Allemands eux-mêmes, que Staline et Joukov croient plus dans le succès de l'opération Mars que dans celui d'Uranus. L'ironie de l'histoire a voulu qu'Uranus devienne la victoire soviétique la plus complète de toute la guerre, tandis

que Mars[337], malgré une débauche d'efforts, a été un fiasco retentissant : 100 000 tués, 250 000 blessés pour un gain territorial dérisoire. Les résultats ont été si contraires aux attentes de la STAVKA que l'historiographie soviétique d'après guerre a renversé la perspective : elle a toujours présenté Mars comme une simple diversion devant faciliter le succès d'Uranus. Les Allemands eux-mêmes s'y sont laissé prendre. Ils n'ont pas perçu l'ampleur exacte de Mars parce que, pour eux, les Soviétiques n'ont pas les moyens de mener DEUX offensives stratégiques simultanées.

Quasiment tous les auteurs qui ont travaillé sur Stalingrad ont adopté la vision soviétique d'un « piège » délibérément tendu à la 6e Armée allemande. La STAVKA aurait, dès le mois d'août, alimenté la 62e Armée en renforts juste ce qu'il faut pour lui permettre de tenir et laisser croire aux Allemands qu'un nouvel effort suffirait à leur donner le contrôle de toute la ville. Tchouikov et ses hommes auraient été l'appât vivant agité sous le nez de Paulus pendant que, sur les flancs, les préparatifs allaient bon train.

Cette vision est une reconstruction *a posteriori*, une rationalisation d'une histoire où, en réalité, tout aurait pu capoter à chaque instant. Car le principal souci de la STAVKA, au moins jusqu'à l'assaut de Paulus le 11 novembre, a bien été de conserver la 62e Armée sur la rive occidentale de la Volga, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Eut-elle été jetée à l'eau que Paulus aurait eu encore le temps de redéployer ses unités, rendant la percée sur les flancs beaucoup plus difficile. C'est dans l'angoisse que la STAVKA et l'État-major général de l'Armée suivent la progression des combats dans la ville. Loin d'être le parent pauvre, la 62e Armée reçoit les renforts et les munitions en priorité, car tout dépend d'elle. C'est avec une amertume non dissimulée que Rokossovski envoie les Divisions de ses 24e et 66e Armées se faire tuer jour après jour sur le flanc nord, sans autre gain que de détourner la Luftwaffe de Stalingrad ne serait-ce que quelques heures. Ce n'est qu'à compter du 11 novembre au soir, quand il apparaît que les unités de Paulus ont encore une fois échoué, que l'on respire enfin au Kremlin. Car, à cette date, les Allemands n'ont plus suffisamment de temps pour opérer un redéploiement de grande envergure face aux têtes de ponts soviétiques sur le Don, déploiement qui n'entre d'ailleurs pas dans leurs intentions.

Le travail des états-majors *(carte 27)*

Vers le 15 septembre, Joukov va se rendre compte sur place des possibilités des deux têtes de pont de Serafimovitch et de Kletskaïa. Vassilevski, lui, inspecte l'aile gauche du Front du Sud-Est, dans la zone tenue par les 57e et 51e Armées. L'arrivée des grosses épaulettes met la puce à l'oreille des commandants d'Armée mais les deux représentants de la STAVKA restent muets sur leurs intentions.

Joukov revient de Serafimovitch avec une impression favorable. Les défenses sont solides, la tête de pont relativement vaste (35 kilomètres de long, 12 au plus large), les points de passage sur le Don hors de portée de l'artillerie ennemie. Seul désavantage, les couverts sont rares. La tête de pont de Kletskaïa est petite (5 kilomètres de large, 4 de profondeur au mieux) mais elle a un avantage géographique considérable : elle est face au secteur roumain le plus proche (80 kilomètres) de Kalatch-sur-le-Don, la ville où devraient se rencontrer les deux pinces de l'enveloppement soviétique.

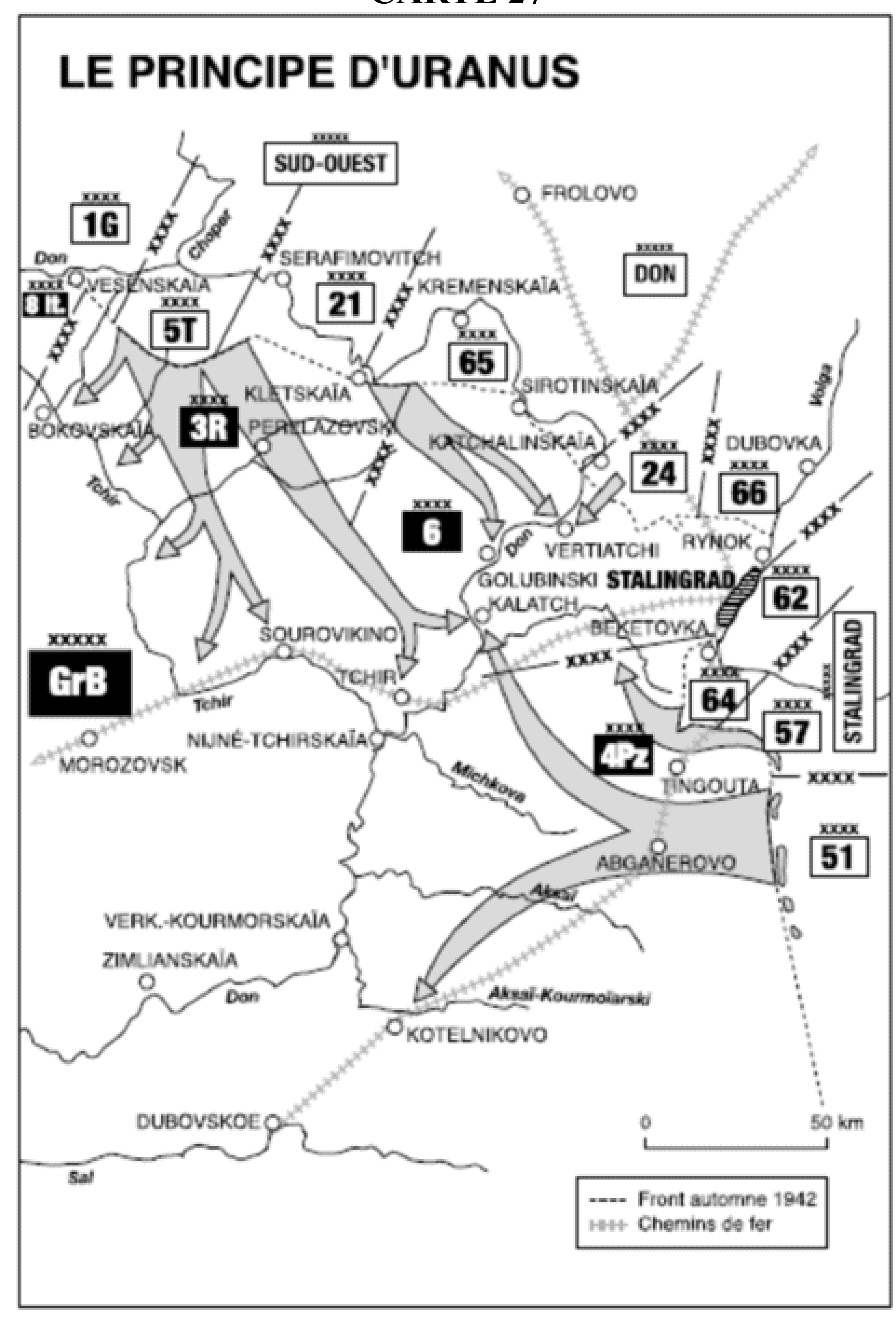
Au sud, l'inspection de Vassilevski est un peu moins satisfaisante. Certes, la « cloche » de Beketovka (ainsi nommée d'après la forme de la tête de pont dont cette petite ville forme le cœur) est solidement tenue par la 64e Armée. Mais, au sud, l'ennemi a des vues trop dégagées sur la Volga et au-delà. Vassilevski recommande à Eremenko de s'emparer de positions plus favorables.

L'attaque est lancée par surprise le 25 septembre contre la 4e Armée roumaine. Les 1re et 4e Divisions s'écroulent au premier choc, abandonnant une partie de leur artillerie ; il faut 48 heures et une *Panzerdivision* pour les regrouper. Les Soviets avancent leur front de 20 kilomètres vers l'ouest, s'établissant entre la gare de Toundovo, les lacs salés Sarpa, Tzatza et Barmantchak. Les isthmes interlacustres sont aussitôt fortifiés et les concentrations commencent à s'opérer à l'abri de la ligne de collines gagnée par Eremenko. Hoth, le commandant de la 4e Armée Panzer dont dépendent les Roumains, ne s'alarme pas de voir les Soviétiques interrompre leur effort aussi brutalement qu'ils l'ont entamé. En revanche, dans cette affaire mineure, le comportement des Roumains l'inquiète au plus haut point. On lit dans le journal de guerre de la 4e *Panzerarmee* :

> « Les chefs allemands qui ont des troupes roumaines sous leurs ordres doivent se résigner au fait qu'un feu modéré, même sans attaque ennemie, suffira pour

amener ces troupes à reculer ; les rapports que (les officiers roumains) soumettront sur leur propre situation sont sans valeur car ils ne savent jamais où sont leurs propres troupes et leurs estimations des moyens ennemis sont toujours très exagérées{338}. »

CARTE 27



LE PRINCIPE D'URANUS
SUD-OUEST
1G
FROLOVO
DON
Don
Choper
SERAFIMOVITCH
VESENSKAÏA
8 It
21
KREMENSKAÏA
5T
65
KLETSKAÏA
SIROTINSKAÏA
3R
BOKOVSKAÏA
PERELAZOVSKI
KATCHALINSKAÏA
24
DUBOVKA
66
Volga
Tchir
6
Don
VERTIATCHI
RYNOK
GOLUBINSKI
STALINGRAD
62
KALATCH
SOUROVIKINO
BEKETOVKA
STALINGRAD
GrB
TCHIR
64
57
Tchir
4Pz
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
MOROZOVSK
TINGOUTA
Michkova
51
ABGANEROVO
Aksaï
VERK.-KOURMORSKAÏA
ZIMLIANSKAÏA
Don
Aksaï-Kourmoiarski
KOTELNIKOVO
DUBOVSKOE
0
50 km
Sal
Front automne 1942
Chemins de fer

De retour à Moscou à la fin septembre, Joukov et Vassilevski s'attellent à la définition précise de l'opération Uranus en compagnie d'une équipe restreinte de spécialistes de la section Opérations de l'État-major général, menée par le général Bokov. La première décision concerne la redéfinition des Fronts engagés dans l'affaire. Le Front du Sud-Est est rebaptisé Front de Stalingrad, et demeure sous le commandement d'Eremenko. Il groupe, de Rynok à la zone des lacs et, au-delà, jusqu'à Astrakhan, les 62e, 64e, 57e et 51e Armées. Il est la pince sud de l'encerclement. L'ancien Front de Stalingrad est en revanche enlevé à Eremenko car il est partie intégrante de la pince nord. Rebaptisé Front du Don, il est confié à Rokossovski{339} (Malinine, chef d'état-major). Il aligne, de Rynok à Kletskaïa, les 66e, 24e et 65e Armées. À la droite de Rokossovski, est introduit un nouveau venu, le Front du Sud-Ouest, dont l'existence sera tenue secrète jusqu'à la fin octobre. Le général Vatoutine (avec Stelmakh à l'état-major) en prend la charge, laissant le Front de Voronej à Golikov. Les Armées subordonnées à Vatoutine sont la 21e, la 5e Armée de tanks et la 1re Armée de la Garde.

Les plans d'Uranus sont acceptés par la STAVKA à la fin de septembre 1942. Au début octobre, les chefs de Fronts concernés, Vatoutine, Rokossovski et Eremenko, sont priés de faire remonter leurs propositions. Il résultera de ces allers-retours une modification substantielle du plan originel. L'actionnement de la pince nord, initialement dévolue au Front du Don, passe au Front du Sud-Ouest, 40 kilomètres plus à l'ouest. L'enveloppement est donc élargi, l'échelle de l'opération agrandie. L'idée est de déchirer le front le plus à l'ouest possible pour empêcher Paulus de roquer à temps ses unités blindées. Mais la distance à parcourir par les Corps blindés soviétiques jusqu'à Kalatch s'en trouve du coup doublée.

Fin octobre, la STAVKA fixe le jour J au 9 novembre pour la pince nord et au 10 pour la pince sud. Mais les approvisionnements n'étant pas prêts, les dates sont finalement repoussées aux 15 et 16, puis aux 19 et 20 novembre.

2. La méthode, les moyens

L'impossible défense des flancs

L'élément décisif de l'opération Uranus, celui qui décide Staline à risquer l'affaire, est la faiblesse évidente des flancs de la 6e Armée. Hitler et ses généraux en ont conscience autant que leur ennemi. Le 16 août,

Halder montre à Hitler une vieille carte russe sur laquelle figure à grands traits l'attaque des forces rouges qui mit fin, en 1920, à l'aventure du général blanc Denikine. On y voit une poussée partant du Don moyen en direction de Rostov. Halder attribue – faussement – la manœuvre à Staline et avertit que l'histoire pourrait se répéter. Hitler se montre fortement et durablement impressionné{340}. Le souci pour le flanc du Don ne le quittera plus.

Du nord de Koursk à Voronej, il y a 300 kilomètres à vol d'oiseau ; de Voronej à Stalingrad, 500 kilomètres, mais 700 en réalité, le Don multipliant les méandres. Le Groupe d'Armées B a donc 1 000 kilomètres à garder ! Les forces de la 2e Armée suffisent à peine à garnir le front nord-ouest, des environs de Koursk à Voronej. Aussi, entre elle et la 6e Armée de Paulus, l'OKH introduit-elle en juillet et août deux Armées : la 2e hongroise et la 8e italienne.

La 2e Armée hongroise a la charge de 190 kilomètres entre Voronej et Pavlovsk. Selon Paulus :

> « Elle était un agglomérat formé de parties composites extraites de toute l'armée hongroise ; et ses contingents étaient en majorité recrutés dans les territoires récemment annexés par la Hongrie{341}. »

Ses 9 Divisions légères (206 000 hommes, en comptant l'ensemble des services) s'étirent chacune sur 21 kilomètres, une Division blindée étant gardée en réserve. Vingt-et-un kilomètres : rien d'anormal pour une Division allemande à effectifs pleins. Mais c'est au moins trois fois trop pour les faibles unités hongroises démunies d'armes antichars modernes. Le chef d'État-major général de l'Armée magyare, le général Szombathelyi, demande à l'OKH un raccourcissement de la ligne. En vain. Le général Jany, chef de la 2e Armée, quant à lui, refuse, pour des raisons d'orgueil national, d'intercaler des unités allemandes entre ses propres unités. Très inquiet, l'OKH expédie en août le 24e *Panzerkorps* (fort de 2 Divisions d'infanterie seulement) sur les arrières des Hongrois, au cas où.

La 8e Armée italienne est dans une position semblable. Initialement destinée au Caucase, où le Corps des *Alpini* aurait été utile, elle est finalement dirigée sur le Don, entre Pavlovsk et le confluent Don-Choper. Faute de moyens de transports routiers et ferroviaires, les soldats italiens réalisent une marche de 500 à 1 000 kilomètres (!) jusqu'à leurs positions sur le fleuve. Les premières unités, arrivées le 12 août dans l'état

d'épuisement qu'on imagine, sont aussitôt violemment prises à partie par les Soviétiques, sur le confluent Don-Choper, à la soudure avec le 17e Corps allemand. Les Divisions *Celere* et *Sforzesca,* épaulées par deux Divisions d'infanterie allemandes et la 22e *Panzerdivision,* subissent de lourdes pertes (6 120 hommes entre le 15 août et le 10 septembre !) et doivent concéder aux assaillants une tête de pont sur la rive sud du Don, large de 70 kilomètres (incluant, à l'est, la ville de Serafimovitch) et profonde de 25. Les efforts soviétiques pour agrandir la poche échouent début septembre, de même que, le 21 septembre, les tentatives germano-italiennes pour la réduire.

Hitler est conscient du problème posé par la faiblesse de l'Armée italienne, qu'il qualifie de « danger le plus grave » pour les flancs de Paulus. Aussi dépêche-t-il sur ses arrières deux Divisions allemandes, la 22e Panzer{342} et la 62e d'infanterie. De plus, la *Celere* et la *Sforzesca*, trop éprouvées, sont relevées par les 298e et 339e Divisions allemandes. Il n'empêche : avec 270 kilomètres de front pour 9 Divisions (à 2 régiments), les secteurs Divisionnaires tenus par les Italiens mesurent 30 kilomètres en moyenne. Comme, sur les 226 000 rationnaires de la 8e Armée, il y a moins de 40 000 combattants, cela donne 150 hommes au kilomètre et très peu d'armes antichars modernes.

À partir de la mi-septembre, pour libérer des unités allemandes, l'OKH intercale la 3e Armée roumaine, commandée par le général Dumitrescu, entre les Italiens{343} (qui se poussent un peu vers l'ouest pour l'occasion) et la 6e Armée. Cette formation a été enlevée au Groupe d'Armées A, à la demande de son chef, le *Feldmarschall* List, qui la juge sans grande valeur, même en défense. Hitler voit dans ce transfert l'occasion de former un futur Groupe d'Armées Don (*Stab Don*) dont il confierait le commandement, après l'occupation totale de Stalingrad, et pour des raisons politiques, à son allié le maréchal Antonescu{344}.

En attendant cette victoire toujours annoncée pour la semaine d'après, les 11 Divisions roumaines{345}, très éprouvées par leur campagne caucasienne, prennent en charge, officiellement à partir du 10 octobre, le secteur le plus dangereux, face à la tête de pont soviétique de Serafimovitch, et jusqu'à Kletskaïa, soit 160 kilomètres. Cette insertion permet de libérer pour Paulus la 100e Division de chasseurs, les 79e et 305e D.I. Les 20 kilomètres attribués à chacune des 8 unités roumaines de

première ligne (3 étant gardées en réserve) semblent raisonnables mais ces unités ont été volontairement affaiblies avant leur envoi en Russie par le général en chef, Steflea : elles ne comptent que 6 ou 7 bataillons au lieu de 12, et leur dotation en artillerie est faible. Les hommes et le matériel ainsi économisés ont été maintenus – à l'insu d'Antonescu – sur le territoire roumain où, depuis l'été 1942, la guerre avec la Hongrie semble imminente. Les demandes d'une ou deux Divisions allemandes pour muscler le front roumain sur le Don sont rejetées par l'OKH. Laquelle accorde en revanche 60 tubes de 7,5 cm-PAK 40, soit une arme pour 2,5 kilomètres, une dotation trois fois inférieure à celle d'une formation allemande équivalente. Des 300 000 mines antichars demandées par les Roumains pour barrer les passages les plus dangereux, 50 000 auront été livrées à la veille de l'offensive soviétique (4e Armée roumaine comprise).

Les rapports allemands valorisent souvent les qualités du combattant roumain. D'origine paysanne, dur au mal, au froid et à la fatigue, il est considéré comme intrinsèquement solide. Mais il souffre du mal du pays : la plupart des soldats n'ont pas eu 24 heures de permission en deux ans ! L'encadrement est mauvais. Est-ce le résultat d'une certaine tradition française inculquée dans l'entre-deux guerres, les sous-officiers sont peu formés et peu respectés. Quant aux officiers, ils semblent le plus souvent inférieurs à leur tâche, des points de vue technique et moral. Un rapport{346} donne l'encadrement roumain pour anglophile et germanophobe à 95 %. On répète dans l'entourage de Weichs que le général Georgiescu aurait ironisé sur la meilleure façon d'affaiblir les Allemands en Russie : il suffit d'ajouter un bataillon roumain à chaque division allemande. Ambiance… Malgré ces faiblesses intrinsèques, Dumitrescu suggère fin septembre au Groupe d'Armées B qu'un effort soit consenti pour chasser les Soviétiques de leur tête de pont de Serafimovitch. Allant plus loin, il conseille de franchir le Don dans la foulée (opération baptisée *Wintermärchen*) afin d'occuper la zone densément boisée de l'embouchure de la Choper, où les Soviétiques concentrent des forces en toute discrétion. Au moins ses troupes pourraient-elles voir venir un assaut et priver les tanks russes d'un accès immédiat au charodrome de la rive droite du Don. Von Weichs reconnaît le bien-fondé de la proposition roumaine mais ne peut donner suite, faute de troupes. Il faut attendre la chute de Stalingrad, explique-t-il encore une fois. Peu rassuré, Dumitrescu revient à la charge le 16 octobre

en demandant, non sans culot, l'autorisation de mener *Wintermärchen* avec ses seules forces. Haussement d'épaules des Allemands…

Paulus ne cesse aussi de tirer le signal d'alarme auprès de tous les chefs qui viennent le visiter : le général Ochsner, grand patron des *Nebelwerfer* de la Wehrmacht, le général Fellgiebel, commandant des transmissions de l'OKH, Schmundt, enfin, qui gère le service du personnel et dispose d'un accès privilégié à Hitler. À tous, il répète : il faut corseter les Divisions roumaines d'unités allemandes. Sinon, tout s'effondrera à la première poussée.

Une autre armée roumaine, la 4e{347}, est préposée à la garde du flanc droit de la 4e *Panzerarmee*, au sud de Stalingrad. Sous le commandement du général Hoth, elle tient, avec 7 Divisions seulement, dont 2 de cavalerie, l'immense front qui file droit à travers la steppe des Kalmouks. 250 kilomètres pour 104 700 hommes{348} ! Soit, selon les secteurs, la charge de 18 à 90 kilomètres par Division… Au nord du secteur, les Roumains occupent les positions des Divisions allemandes qu'ils relèvent et qui sont relativement bien aménagées. Mais, au sud, il n'y a rien. Sans abris autres que des trous à ciel ouvert, réduits au ravitaillement minimum, les hommes de la 4e Armée roumaine sont les plus mal lotis du front de l'est. La vie y est à peine supportable, et la troupe notoirement sous-alimentée. Là aussi, les armes modernes, pourtant promises par Hitler, sont peu nombreuses : 34 tubes de 7,5 cm-PAK 40, soit une arme pour 7,5 kilomètres de front. Là aussi, les moyens sont disposés linéairement, sans profondeur, faute de personnels mais aussi d'obstacles naturels où s'accrocher. Le chef d'État-major de l'Armée royale roumaine, Steflea, mais aussi Antonescu, se sont prononcés contre l'envoi de la 4e Armée dans la steppe des Kalmouks. En vain. La crise des effectifs est décidément trop sévère pour se passer des Roumains. La seule solution aurait été de retirer des troupes du Caucase. Mais, de cela, Hitler ne veut pas entendre parler.

Dans ce secteur, Hoth a dans ses cartons une opération baptisée *Herbstlaub*, qui doit préparer les positions d'hiver de la 4e Armée Panzer en occupant les rives de la Volga entre Beketovka et Krasnoarmeïsk, au sud de Stalingrad. Alignées derrière le fleuve, dominant de haut sa rive gauche, les troupes germano-roumaines seraient ainsi mieux à même de se défendre contre une entreprise soviétique. L'attaque est fixée au début de novembre. Mais, le 23 septembre, le Groupe d'Armées B fait savoir qu'une autre

affaire a la priorité : l'opération *Herbstzeitlose,* envisagée au nord de Stalingrad. Il s'agit là de repousser les Soviétiques de 30 kilomètres, jusqu'à la rivière Berdija, en ancrant les défenses sur les hauteurs qui s'étendent entre la rivière Ilovlia et Peskovatka, sur la Volga. L'affaire exige 15 Divisions sont 3 Panzers ! Hoth proteste énergiquement. Mais tout retombe le 6 octobre lorsqu'Hitler renouvelle son ordre de prendre Stalingrad dans sa totalité. En octobre et novembre, soldats roumains et allemands, enfoncés dans leurs trous, voient donc le thermomètre baisser régulièrement, sans que les positions d'hiver soient encore définies et encore moins aménagées.

Plus la victoire à Stalingrad tardera à venir, plus l'inquiétude pour les flancs de la 6e Armée et de la 4e Armée Panzer augmentera. Les Allemands se rassureront en pensant que rien ne se produira avant l'hiver, la mi-décembre au plus tôt. D'ici là, il leur faut achever la conquête de Stalingrad.

Le plan d'attaque

Le plan soviétique est d'une grande simplicité dans son principe. Il tient en 4 points :

1. Une percée infanterie-blindés d'accompagnement au nord contre la 3e Armée roumaine, une autre au sud contre la 4e Armée roumaine.

2. Des Corps blindés sont jetés en exploitation dans les deux brèches et doivent se rejoindre vers Kalatch, sur le Don, à 75 kilomètres à l'ouest de Stalingrad, prenant au piège la 6e Armée et une partie de la 4e Armée Panzer.

3. Toutes les unités disponibles viennent garnir les deux lèvres de l'encerclement, l'une formant la ligne intérieure, le plus près possible de Stalingrad, l'autre la ligne extérieure, le plus loin possible à l'ouest.

4. Les unités de la ligne intérieure en conjonction avec la 62e Armée de Tchouikov détruisent les unités allemandes encerclées (nom de code de l'opération à compter du 9 décembre : *Koltso*). La ligne extérieure s'assure qu'aucune tentative de secours ne vienne gêner les opérations de destruction.

Simple dans son principe, Uranus est complexe dans le détail car elle implique une étroite coordination des forces de trois Fronts et de 11 Armées, ce que l'Armée rouge n'a encore jamais réussi à faire. Le précédent de Kharkov, en mai, a montré l'incapacité de l'état-major de

Timochenko à faire travailler deux Fronts ensemble. Cette fois, pour s'assurer contre le retour de pareille situation, la STAVKA dépêche sur place ses représentants les plus en vue, Joukov, Vassilevski et l'artilleur Voronov. À eux de prendre toutes les mesures nécessaires pour huiler ce que les généraux soviétiques appellent déjà « l'entreprise des trois Fronts ».

Au nord, le rôle principal revient au Front du Sud-Ouest de Vatoutine (Stelmakh{349}, chef d'état-major), appuyé par deux Armées aériennes, la 2e (général Smirnov) et la 17e (général Krasovsky). La 1re Armée de la Garde (ex-63e, Leliushenko) sortira de l'ouest de la tête de pont de Serafimovitch, balaiera l'aile gauche de la 3e Armée roumaine et assurera l'ensemble de l'opération contre toute contre-attaque venue du secteur de la 8e Armée italienne. Elle s'établira en rempart, avec les éléments d'infanterie de la 5e Armée de tanks, sur une ligne Vesenskaïa-Bokovskaïa-Tchir. À l'est de la même tête de pont, la 21e Armée (Chistiakov) encerclera et détruira en conjonction avec la 65e Armée (général Batov, Front du Don) l'aile droite de la 3e armée roumaine. Par la brèche ainsi créée seront introduites plusieurs unités rapides appartenant à la 5e Armée de Tanks (Romanenko) : deux Corps blindés (1er et 26e), un Corps de cavalerie (8e) et six Divisions de fusiliers dont plusieurs transportées par camions. Sans regarder ni à droite ni à gauche, ces éléments fonceront *via* Perelazovski vers Kalatch, à 130 kilomètres au sud-est. Seront aussi jetés dans la zone de la 21e Armée un Corps blindé (4e) et un Corps de cavalerie (3e Garde) qui viseront Golubinski, sur le Don à 30 kilomètres en amont de Kalatch, se saisiront de têtes de pont puis iront semer le désordre sur les arrières de Paulus. Un vrai programme de *Blitzkrieg* !

Pendant ce temps, le Front du Don de Rokossovski (24e Armée, Galanine, et 66e Armée, Zhadov, 16e Corps blindé) lancera une attaque générale contre les deux Corps de la 6e Armée allemande qui font face au nord (8e Corps et 14e *Panzerkorps*). Objectif : les accrocher, empêcher tout départ d'unités vers l'ouest, mais aussi percer de part et d'autre du Don et avancer jusqu'au pont de Vertiatchi et, plus loin, vers Peskovatka, pour isoler le 8e Corps allemand sur la rive ouest. La couverture sera assurée par la 16e Armée aérienne (général Roudenko).

Il est à noter qu'initialement l'effort principal incombait au Front du Don. Mais, à la mi-octobre, le *Schwerpunkt* est déplacé de 100 kilomètres vers l'ouest, dans le secteur du Front du Sud-Ouest. C'est le seul

changement majeur que subit le plan de l'opération Uranus. Cette modification a un avantage : elle réalise un encerclement plus large, allongeant ainsi le parcours des réserves allemandes et des *Panzerdivisionen* qui acourreront très certainement de la ville de Stalingrad. Et un inconvénient : les Corps blindés de la pince nord ont 128 kilomètres et non plus 75 à parcourir pour arriver à Kalatch.

Au sud, le Front de Stalingrad d'Eremenko organise seul son affaire. Le démantèlement du front de la 4e Armée roumaine est confié, à droite, à une attaque conjointe 64e-57e Armées ; à gauche, à la 51e Armée. Une fois la brèche obtenue, l'exploitation sera le fait du 13e Corps blindé (57e Armée, Tolboukhine) et du 4e Corps mécanisé (51e Armée, Troufanov). Direction Kalatch, à 100 kilomètres. Le 4e Corps de cavalerie s'en ira, lui, battre les arrières des Roumains en direction de la gare d'Abganerovo. La 8e Armée aérienne (général Khrioukine) soutiendra. Pendant ce temps, les 62e et 66e Armées fixeront un maximum de forces dans les ruines de Stalingrad et dans l'isthme Don-Volga. Enfin, loin au sud, la 51e Armée appuiera la poussée de la 28e Armée pour s'emparer de la capitale du pays kalmouk, Elista.

L'analyse de l'ordre de bataille soviétique fait apparaître deux nouveautés importantes.

1. Les Corps blindés ne sont pas dépouillés de leurs chars pour faire de l'accompagnement d'infanterie. Ils gardent leur plein effectif pour l'exploitation et la dévastation des arrières ennemis{350}.

2. Les chefs de Fronts et d'Armées admettent enfin qu'il leur faut impérativement construire de vrais *Schwerpunkte*. L'état-major général de l'Armée rouge a analysé les raisons des échecs de ses offensives durant l'hiver 1941-42 et à Kharkov, en mai 42. Parmi les plus importantes, la fâcheuse habitude d'étaler les forces de façon quasi uniforme le long du front. Vatoutine, Rokossovski et Eremenko ont été vigoureusement priés d'éviter ces errements et de veiller à masser leurs unités là et seulement là où interviendra la rupture et se fera l'exploitation. Ils y sont parvenus, ainsi que le montre le tableau suivant.

Concentration des forces soviétiques pour l'opération Uranus le 20 novembre 1942

		Largeur totale du front d'attaque	Zone d'attaque	Secteur de la percée
Front du Sud-Ouest	Longueur(km)	250	56	22
	Nb de Divisions	25 soit 10 km/ Division	20 soit 2,8 km/ Division	12 soit 1,8 km/ Division
Front du Don	Longueur	150	20,5	10,5
	Nb de Divisions	26 soit 5,8 km/ Division	9 soit 2,3 km/ Division	8 soit 1,3 km/ Division
Front de Stalingrad	Longueur	450	40	40
	Nb de Divisions	42,5 soit 10,8 km/ Division	11,5, soit 3,5 km/ Division	11,5, soit 3,5 km/ Division

Source : T.N Dupuy and Paul Martell, *Great Battles on the eastern Front : the Soviet-German war 1941-45*, Indianapolis and New-York, Bobbs-Merrill, 1982, p. 72

La date d'attaque est fixée au 20 novembre, 24 heures après celle lancée au nord par Vatoutine et Rokossovski. Pourquoi ce décalage ? D'après Joukov,

> « La différence de dates s'explique par le fait que les missions du Front du Sud-Ouest étaient plus complexes. Il se trouvait à une distance plus grande de la région Kalatch-hameau Sovetski, et avait à franchir le Don{351}. »

Eremenko affirme que ce décalage était conçu pour éloigner du secteur de ses Armées le maximum de réserves allemandes.

> « Un tel écart pouvait nous permettre des succès décisifs (…). L'ennemi devait avoir l'impression que le grand danger pour lui résidait dans la rupture de son front nord ; il y devait lancer toutes ses réserves et, tout d'abord, les unités blindées (…). Et c'est à ce moment que notre offensive venant du sud devait prendre l'ennemi par surprise. Dans ce cas-là, on pouvait garantir une pénétration rapide en profondeur sur les arrières ennemis. Nous poussions vers Kalatch, et dans le secteur de Goumrak, avec le minimum de pertes et de sacrifices. (…) Je suis toujours persuadé que si le Front de Stalingrad avait déclenché la contre-offensive 24 heures plus tard, c'est-à-dire le 21 novembre, la débâcle allemande (…) aurait eu lieu bien plus tôt, au plus tard vers la fin du mois de novembre 1942{352} ».

Eremenko a-t-il raison ? Ou était-il simplement désireux de contredire Joukov, comme toujours, ou encore d'amener à lui la gloire d'avoir saisi le pont de Kalatch ? L'analyse des journées du 20 et 21 novembre, montre que sa proposition, si elle avait été adoptée, n'aurait pas changé grand-chose au destin de la 6e Armée. Sauf si la 29e Division motorisée avait aussi été envoyée à la rencontre de Vatoutine. Mais Paulus et Weichs auraient-ils été assez fous pour se priver de leur seule réserve efficace dans le sud ?

Les moyens

Les tableaux ci-contre donnent l'état numérique des forces soviétiques et germano-roumaines qui vont s'affronter.

Soit, pour l'Armée rouge, 1 134 000 hommes, 900 chars, 13 500 canons, mortiers lourds et lance-roquettes multiples, 1 115 avions. Le gros de ces forces est disposé au nord (Front du Sud-Ouest et Front du Don) avec environ 700 000 personnels. Si l'on attribue 80 000 hommes à la 62e Armée et à ses soutiens rive gauche, il reste environ 350 000 hommes disponibles pour la pince sud de l'encerclement. Il est à noter qu'une bonne partie de ces forces a bénéficié d'un nouveau mode de constitution des réserves, introduit durant l'été. Au lieu de créer ex nihilo de nouvelles divisions, la STAVKA a fait retirer du front des Divisions éprouvées, les a envoyées à l'arrière pour être versées dans la réserve. Ce qui signifie recomplètement des effectifs, équipements neufs, repos et instruction. Les hommes ont été regonflés à bloc par un travail de propagande de tous les instants.

En face, Manfred Kehrig donne aux forces de l'Axe 430 000 hommes, 290 chars et 285 canons d'assaut, environ 2 700 canons dont 1 000 antichars. Soit, exprimés en rapports de forces bruts : 1:2,2 pour les hommes, 1:1,8 pour les chars, 1:5 pour l'artillerie mais probablement 1:4 si l'on tient compte des mortiers lourds allemands.

Le nombre de batteries d'artillerie générale et antichar comptabilisées au sein des unités roumaines ne doit pas faire illusion : les deux tiers sont des armes obsolètes capturées en Tchécoslovaquie, en France, en Russie. De même, le nombre des personnels endivisionnés n'est pas celui des présents au 18 novembre 1942 mais au 1er mai 1942. À tout le moins, il conviendrait de rabattre d'un tiers l'effectif réel de cette piétaille.

La 6e Armée a deux éléments plus forts que les autres : le 51e Corps, coincé avec le gros de l’artillerie et des canons d’assaut ainsi qu’une part notable des Panzers, dans les ruines de Stalingrad ; et le 14e *Panzerkorps* égaré dans le coin nord-est du champ de bataille, masquant Stalingrad par le nord. *Ces deux masses sont hors d’état d’intervenir rapidement en cas de percée soviétique sur les arrières*.

Forces soviétiques dévolues à l'opération Uranus

Front	Personnel	Tanks	Artillerie	Avions
Sud-Ouest	398 100	410	4 348	447
Don	307 500	161	4 177	202
Stalingrad	429 200	323	5 016	221
Totaux	1 134 800	894	13 451	1 115

Source : D.Glantz, *When Titans clashed*, Birlinn, Edinburgh, 2000, p. 134.

Forces de l'Axe dans la zone Stalingrad au 18 novembre 1942

	Personnel	PAK (lourde et medium)	Panzers	Batteries d'art.
6e Armée allemande				
11e Corps	27 609	101 pièces	0	38
8e Corps	17 484	48	11	31
14e PzKorps	36 106	60	94	45
51e Corps	57 633	153	81	90
Total	138 832	362	186	204
4e Armée Panzer				
4e Corps	33 315	84	0	31
6e Corps roumain	52 400	101	0	9
7e Corps roumain	15 200	26	0	3
16 et 29 div. mot.	22 000	38	104	0
Total	122 915	249	104	43
3e Armée roumaine				
1er Corps	34 200	60	0	36
2e Corps	41 800	96	0	46
5e Corps	34 200	132	0	41
4e Corps	41 800	127	0	43
Total	152 000	415	0	166
Total général	413 297	1 026	290	413

Source : Manfred Kehrig, *Stalingrad*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1974, pp. 662, 663 et 667.

La 4e *Luftflotte* aligne 817 appareils de combat à comparer aux 1 115 appareils regroupés dans les 16e et 8e Armées aériennes soviétiques.

Enfin, il faut ajouter aux forces allemandes celles de la seule réserve – à la disposition du Groupe d'Armées B, mais sous les ordres directs d'Hitler – digne de ce nom disponible sur les arrières de la 3e Armée roumaine : le 48e *Panzerkorps,* fort d'environ 20 000 hommes et 182 chars. Le 1er novembre, le général Ferdinand Heim en prend le commandement.

3. Le premier succès de la maskirovka

L'une des conditions nécessaires à la réussite d'Uranus est la surprise. Non que les Soviétiques aient la prétention de parvenir à dissimuler les immenses préparatifs qu'ils entreprennent sur le Don et dans la steppe des Kalmouks. Ils visent plus simplement à maintenir un brouillard sur leurs intentions réelles, l'étendue des moyens engagés et la forme de l'attaque (la double pince). Un concept, la *maskirovka*, recouvre l'ensemble des techniques de dissimulation, d'intoxication, de désinformation, propres à l'art militaire, depuis le niveau stratégico-opérationnel (intentions, directions, moyens) jusqu'au camouflage individuel du soldat.

Toute armée essaie de surprendre son adversaire, les Soviets n'ont rien inventé à proprement parler. Mais, selon David Glantz{353}, le spécialiste de la question, plus que d'autres, ils ont fait effort pour codifier les éléments qui créent la surprise, notamment dans les années 1930 par la plume du général A. Vol'pe{354}.

Au début du conflit, les chefs de l'Armée rouge ont été frappés par l'ampleur des surprises stratégiques réussies par la Wehrmacht en Pologne et encore plus en France. À leur tour, ils ont payé au prix le plus fort cette habileté germanique, se laissant prendre à contre-pied le 22 juin 1941, puis en juin 1942 lors du déclenchement de l'opération *Blau*. Certes, devant Moscou, le 5 décembre 1941, ils ont su lancer à l'attaque trois Armées non détectées par l'adversaire. Mais les conditions météo (visibilité zéro, donc pas de Luftwaffe) et géographiques (forêts immenses), les improvisations de dernière minute, ont joué autant que les mesures de discipline radio et de mouvements nocturnes.

À partir de septembre 1942, la STAVKA doit relever un défi gigantesque : dissimuler les préparatifs de l'opération Uranus, condition

essentielle de son succès. Joukov et Vassilevski le savent depuis le premier jour : si le coup est téléphoné, il échouera. La *maskirovka* est donc intégrée pour la première fois à l'élaboration même d'une opération stratégique, elle trouve sa place dans les organigrammes d'état-major, de gros moyens lui sont alloués. Les chefs l'ont si bien intériorisée comme un impératif catégorique qu'ils acceptent de soumettre le planning d'Uranus au ralentissement inhérent à toute entreprise de ce type ; il suffit de penser à l'interdiction des mouvements diurnes. Durant deux longs mois, il va donc falloir dissimuler les intentions de trois Fronts, 11 Armées, 100 Divisions, 1 million d'hommes, 150 000 véhicules, 900 chars et 13 000 canons…

Dès l'origine de l'opération, Staline, maître ès art, exige le plus grand secret de Joukov et de Vassilevski, ainsi que l'explique ce dernier dans ses mémoires{355} :

> « Staline introduisit les conditions du secret le plus strict dans la préparation initiale de l'objectif. Nous reçûmes l'ordre de ne pas dire un mot à quiconque, même aux membres du GKO. Staline nous informa qu'il parlerait lui-même aux personnes qu'il jugerait nécessaire d'inclure dans le secret. Joukov et moi ne pouvions divulguer aux commandants de Front que ce qui les concernait directement et pas un mot de plus. »

Les généraux Voronov (artillerie) et Vorojeïkine (aviation) sont mis dans le secret par Staline lui-même. Au sein de l'état-major général de l'Armée rouge, la planification n'est le fait que d'un très petit nombre d'officiers comprenant les généraux Bokov, Gryzov et Tétechkine. Les commandants des trois Fronts concernés sont mis en partie au courant dans la première semaine d'octobre. Les trois hommes font remonter leurs observations mais il leur est interdit de démarrer leur propre planification avant le début de novembre, soit moins de trois semaines avant l'offensive ! Les *Kriegspiele* commencent, tant pour les Fronts que pour les Armées, seulement dans les premiers jours de novembre. Ce retard se répercute, en s'aggravant à mesure que l'on descend, au niveau des Armées, des Corps, des Divisions. Le 3, par exemple, Joukov et Vatoutine revoient tout le plan d'opérations de la 5e Armée de tanks de Romanenko, dont le rôle est vital. Le lendemain, Joukov et Voronov, en présence de Rokossovski, épluchent les mesures prises pour assurer la coordination entre les 21e et 65e Armées. En s'abritant derrière les festivités du 7 novembre (anniversaire de la révolution de 1917), les chefs d'Armées réunissent leurs chefs de Corps et

de Divisions pour des exercices sur cartes. Par exemple, Tolboukhine, commandant la 57e Armée, livre un long Kriegspiel contre le général Tanachichine, chef du 13e Corps mécanisé… qui écrase son supérieur. Ce n'est que le 10 qu'il parle à ses commandants de division, le 10 seulement que le général Volsky, chef du 4e Corps mécanisé, apprend le rôle majeur que doit remplir son unité dans l'encerclement : dix jours à peine avant l'assaut !

Toute correspondance, imprimée ou manuscrite, entre l'état-major général et les Fronts est interdite, de même qu'entre les Fronts et leurs formations constitutives. La coordination se fait exclusivement par les visites des représentants{356} de la STAVKA – Vassilevski et Joukov – ou par des spécialistes délégués par la STAVKA – Voronov pour l'artillerie, Fedorenko pour les blindés, Novikov pour l'aviation – visites rendues à chaque Front et à chaque Armée. Joukov fait ainsi la tournée de cinq Armées entre le 1er et le 10 novembre. À leur tour, les Armées ne peuvent répercuter les instructions aux chefs de Corps et de Divisions que verbalement. Bref, tout est fait pour freiner la descente de l'information, la retarder jusqu'au dernier moment. Ce n'est que deux jours avant l'attaque que les réunions de planning final ont lieu au niveau des Divisions et des régiments ! Rançon de ce système implacable, les attaques seront parfois mal ajustées, les dépôts de munitions retenus trop en arrière.

Les représentants de la STAVKA avertissent aussitôt Staline de tout problème constaté dans le déploiement et/ou la logistique. Voici un exemple, donné par Joukov{357} lui-même, de câble envoyé au Commandant suprême le 11 novembre :

> « Deux Divisions de fusiliers (87e et 315e) données par la STAVKA à Eremenko ne sont toujours pas en route car à ce jour elles n'ont reçu ni transports ni chevaux. Des brigades mécanisées, une seule est arrivée. Les choses vont mal pour l'approvisionnement et les munitions. (…) L'opération ne sera pas prête pour la date retenue. J'ai ordonné de la reculer au 15 novembre.
>
> Il est impératif d'envoyer en urgence à Eremenko 100 tonnes d'antigel, sans quoi il sera impossible de lancer les unités mécanisées, et de déployer les 87e et 315e Divisions aussi vite que possible. Envoyez d'urgence des vêtements chauds et des munitions pour les 51e et 57e Armées, de façon à ce que cela n'arrive pas après le 14 novembre ».

Ce texte intéressant montre que Joukov a le pouvoir de reculer de 6 jours (du 9 novembre, date initialement retenue, au 15) une action dont

dépend la survie de l'Union soviétique. On y devine aussi un Staline jouant le rôle de plaque tournante entre le militaire et l'économique, jusque dans le détail.

Le Front du Sud-Ouest (Vatoutine) a un rôle primordial à jouer sur le Don. Sa création est un des éléments qui serait de nature à mettre la puce à l'oreille des Allemands. C'est pourquoi son introduction dans le dispositif est retardée au maximum, jusqu'à la fin octobre. Vatoutine devra trouver ses quartiers, établir ses liaisons, rassembler son personnel dans des conditions de hâte extrême. Nous avons vu plus haut que les Allemands ne découvriront ce nouveau Front que le 6 novembre. De même, la 5e Armée de tanks n'entre dans l'ordre de bataille de Gehlen que le 10 novembre, où elle est d'ailleurs décrite comme une Armée d'infanterie, et l'OKH n'en entend parler qu'à la veille de l'offensive. Cette formation a rallié ses positions sur le Don depuis la région Orel-Sukhinichi en parcourant 800 kilomètres en 20 étapes nocturnes ! Durant son transfert, un faux trafic radio a constamment laissé croire à Gehlen qu'elle se trouvait toujours dans la même zone, occupée à recevoir des renforts…

À la mi-octobre, la STAVKA dépêche à tous les Fronts engagés entre Voronej et le Caucase une salve d'ordres détaillés concernant les mesures strictement défensives à prendre à l'approche de l'hiver : tout est expédié par radio et en clair afin, bien entendu, de faciliter l'interception. De même, les millions de lignes dactylographiées tirées de ces faux ordres sont ensuite mises en circulation sans prendre trop de précautions.

En revanche, si les Allemands perçoivent les préparatifs de l'opération Mars (offensive contre le Groupe d'Armées Centre, secteur de Rjev) et renforcent la 9e Armée en conséquence, ce n'est nullement la conséquence d'une action délibérée de la STAVKA pour détourner l'attention d'Uranus. Sur ce point, David Glantz lui-même a changé d'avis. Après avoir cru aux explications de Joukov, présentant Mars comme une diversion réussie, il est revenu à une opinion contraire : Mars était bien placée, comme Uranus, sous le boisseau de la *maskirovka*, et pour cause, puisqu'elle était l'opération jugée la plus importante par Staline et par Joukov. Si les Allemands ont éventé la surprise devant Rjev, ils le doivent à leurs déductions et observations, pas à une intoxication.

En revanche, le Front de Voronej (général Golikov) reçoit bien, au début de novembre, l'ordre de simuler les préparatifs d'une attaque importante

dans son secteur. Les moyens qu'il utilise, pris à la 40e Armée de Moskalenko, sont importants. Des unités de chars, d'artillerie et d'infanterie sont engagées dans des mouvements incessants pour donner l'illusion d'une concentration. Le génie construit de faux ponts sur la rivière de Voronej. Un trafic radio fictif donne de la chair à un Corps blindé fantôme, de faux dépôts sont constitués, etc.

Le plus difficile dans l'opération Uranus est la dissimulation des déploiements de premier échelon : 300 000 hommes, 1 000 chars, 5 000 pièces d'artillerie avec les centaines de dépôts de carburant et de munitions afférents. Vassilevski diffuse auprès des chefs de Front les impératifs de base de la *maskirovka* et leur alloue un officier spécialiste responsable, sur sa tête, du respect des mesures, avec possibilité de réquisitions des unités du génie nécessaires aux travaux de camouflage.

Tous les déplacements d'hommes, de navires et de véhicules ont lieu de nuit. Dans un rayon de 300 kilomètres autour des zones de concentration, le gros du trafic ferroviaire{358} s'opère aussi nuitamment. Des compagnies spéciales régulent le trafic, lanterne à la main : les trains se succèdent toutes les douze minutes ! Le jour, les unités se terrent sous bois, ou dans des ravins, avec interdiction de faire le moindre feu. Les QG sont soigneusement dissimulés, le trafic de véhicules est interdit dans leurs environs, sauf si une route entièrement dissimulée aux vues aériennes est aménagée. Les dépôts de munitions sont constitués à partir de rames courtes, rapides à décharger, puis par convois de quelques véhicules à la fois, dont les itinéraires varient. Les reconnaissances pour déterminer les points faibles du dispositif ennemi sont menées à de longs intervalles pour ne pas attirer l'attention.

Plus de 50 ponts sont construits sur la Volga, entre Saratov et Astrakhan. Sur le Don, vingt-deux ponts, dont quinze lourds, sont jetés, et leurs approches cachées sous des milliers de mètres carrés de toiles peintes et de filets. Cinq faux ponts sont laissés visibles pour attirer le feu de la Luftwaffe, ce qui n'empêchera pas celle-ci de repérer et bombarder aussi 20 des 22 vrais ponts. Les chars pénètrent dans les têtes de pont au milieu d'un vacarme de haut-parleurs déversant de la propagande… et couvrant les bruits de moteur. À l'approche de la date de l'attaque, leurs mouvements s'opèrent à l'abri de nuées artificielles. Ainsi, le matin du 19 novembre, le 26e Corps blindé passe le Don entre deux haies de fumigènes dressées sur

des kilomètres. Chaque Armée doit construire quantités de fausses positions d'artillerie et des rassemblements de chars en bois.

Au sud, dans le secteur du Front de Stalingrad, la steppe des Kalmouks, dénudée à 100 %, rend les dissimulations difficiles. Pourtant, Eremenko réussit à faire franchir la Volga à 160 000 hommes, 10 000 chevaux, 14 000 véhicules, 6 000 canons, 430 chars et 7 000 tonnes de munitions, le tout sur 9 ponts construits à fleur d'eau sur la Volga et sous le couvert de la nuit ou du brouillard. L'exploit est de taille. Tout cela s'entasse ensuite au fond des ravins nombreux dans la région. Certaines unités y sont demeurées quinze jours sans se trahir, stoïques sous les premières tempêtes de neige.

Dans les cantonnements, où les Allemands ont des espions, les journaux d'unités répètent sans cesse le slogan *Ni shagu nazad*, et exhortent les soldats à une farouche défensive ; il n'est question que de tenir, jamais d'attaquer. À Moscou, les grands quotidiens, surveillés par les agents allemands, sont abreuvés de rumeurs d'attaques en des points très éloignés de Stalingrad. Des Armées aux numéros fantaisistes sont signalées dans le secteur Centre, d'autres près de Leningrad.

Le 7 novembre, « un des meilleurs agents de l'Abwehr à Moscou », selon Gehlen{359}, rapporte au FHO une information sensationnelle, qui est largement diffusée. Le 4 novembre, les chefs militaires soviétiques se seraient réunis à Moscou pour décider d'une offensive « avant la fin de l'année », soit sur le Don, soit contre le Groupe d'Armées Centre. « Les opérations devront être exécutées avec prudence afin de réduire au minimum les pertes en effectifs », aurait déclaré Staline et « il est vital de sauver les installations industrielles en les évacuant à temps ». Tonalité curieusement défensive… Or, ni Joukov ni Vassilevski ne sont à Moscou à cette date, et la date d'Uranus est fixée depuis déjà 2 mois. Conclusion : Gehlen a été abusé, il s'agit sans doute – bien que nous n'en ayons pas trouvé trace côté soviétique – d'une opération de désinformation visant à endormir la vigilance germanique.

Examinons maintenant les effets de la *maskirovka* sur la perception qu'ont les chefs allemands des intentions soviétiques.

4. Ce que savent les Allemands

Hitler, l'OKH, le Groupe d'Armées B, la 6e Armée, la 4e Armée Panzer : aucun échelon n'a manqué d'informations sur la probabilité puis la

certitude d’une attaque soviétique sur le Don. Des mesures ont été prises pour y parer. Mais ni ces mesures, ni la prise de conscience des chefs, ne sont à la hauteur de l’effort que s’apprêtent à fournir les Soviétiques.

Pourtant, la Wehrmacht n’a pas manqué de temps pour voir venir l’attaque. Elle a bénéficié d’une sorte de stase entre le 1er octobre et le 18 novembre. Dans le Caucase, à Stalingrad, l’entreprise allemande a alors atteint ce que Schlieffen appelait le point de consomption stratégique. L’usure des troupes et du matériel, les difficultés de la logistique, le renforcement de l’ennemi, dont les initiatives se multiplient, les difficultés climatiques imminentes, tout démontre que la marée vert-de-gris est étale. Rien, à courte échéance, ne permet de relancer le moteur grippé.

Un coup d’œil à la carte montre le formidable étirement des forces sur 1 800 kilomètres, de Koursk au Terek en passant par Stalingrad. Le centre de gravité de la bataille est au centre, dans la ville en ruines, où s’enferre le meilleur tiers des forces. Un second tiers, de médiocre qualité, est enterré au nord, entre Koursk et Doubovka, sur la Volga. Le dernier tiers, du meilleur aloi, piétine à 500 kilomètres au sud, dans le Caucase. Il est impossible d’articuler ces trois segments en une défensive cohérente permettant d’envisager l’hiver avec sérénité. Tout l’OKH constate cette situation avec Hitler et en voit les dangers ; tous s’obnubilent sur la chute de Stalingrad, véritable sésame qui libérera la 6e Armée et la 4e Armée Panzer. Chacune des deux Armées pourra alors se lier solidement aux deux tiers excentriques situés à sa gauche et à sa droite. Cet échafaudage ressemble à celui de Gamelin en 1940 : intellectuellement cohérent, il prend tous les risques en faisant l’impasse sur l’inattendu. Il postule que l’ennemi agira comme on veut qu’il agisse. En ce sens, Stalingrad est une défaite intellectuelle des chefs allemands.

L’échec du renseignement allemand

S’il faut chercher des responsables à cet échec, le premier serait le lieutenant-colonel Reinhard Gehlen, chef du FHO (*Fremde Heere Ost),* le service de renseignements de l’OKH en Russie. Depuis la mi-octobre 1942, l’esprit de Gehlen ne peut se dégager de deux idées fixes qui se combinent pour aboutir à une certitude qui s’avérera catastrophique pour l’information des échelons stratégiques et opérationnels de la Wehrmacht.

Première idée fixe : les Soviets n'ont pas les moyens de mener DEUX offensives stratégiques d'hiver.

Seconde idée fixe : l'offensive d'hiver aura lieu contre le Groupe d'Armées Centre, sur l'axe de Moscou.

Conclusion, également en forme d'idée fixe : les regroupements de forces observés sur le Don ne peuvent viser qu'à renforcer la défense rouge, distraire des troupes allemandes de Stalingrad ou mener une attaque locale. CQFD.

Prisonnier de ce raisonnement, Gehlen rejette comme non signifiantes les informations précises que lui fournissent les deux points forts{360} du renseignement allemand en Russie, l'aviation de reconnaissance à long rayon d'action et les écoutes électromagnétiques lointaines.

Après avoir à plusieurs reprises, en août et septembre, attiré l'attention sur la probabilité d'une attaque soviétique sur le Don, brusquement, le 15 octobre, à l'occasion d'un point de situation (*Lagebeurteilung*), Gehlen prévient que l'offensive stratégique d'hiver des Soviétiques concernera le Groupe Centre. Cette volte-face est bien entendu liée à la découverte des préparatifs de l'opération Mars, qui vise le saillant de Rjev. Gehlen signale bien l'arrivée d'unités nouvelles dans les têtes de pont sur le Don ; mais il leur attribue des intentions locales. Le repérage d'un seul Front – celui de Rokossovski – entre Rynok et la 8e Armée italienne le conforte dans cette idée.

Le jugement de Gehlen est contredit par celui de l'Abwehr, le service de renseignements de l'OKW qui, sur la foi de déclarations de prisonniers, prévient dès le 13 septembre que l'attaque sur le Don visera à percer jusqu'à Stalingrad. Il ne peut à ce moment-là que s'agir d'une rumeur sans fondements. Plus convaincantes auraient dû être les reconnaissances de la Luftwaffe, qui font état de la mise en chantier incessante de nouveaux ponts. Fin octobre, on en dénombrera 20 sur le Don, plus une cinquantaine de passerelles et de bacs, et 19 ouvrages divers sur la Choper. C'est beaucoup pour une affaire locale. Hitler, lui, penche pour une offensive stratégique. Il s'en ouvre souvent au cercle de ses intimes. Pourtant, ses ordres expriment une idée contraire. L'ordre d'Opération N° 1, du 23 octobre 1942, fait en effet savoir que :

> « Le Russe est actuellement hors d'état d'entreprendre une grande offensive se donnant des objectifs importants. »

Cette contradiction n'en est pas vraiment une. Une poussée soviétique est de l'ordre du possible, mais Hitler croit les Soviets tout simplement incapables de la mener à bien. Cet optimisme reçoit le renfort du général Zeitzler, chef d'état-major de l'OKH depuis le 25 septembre, qui juge que les préparatifs soviétiques sont « du vent{361} ». L'affirmation est pour le moins péremptoire de la part d'un homme qui connaît le front russe depuis à peine un mois. L'analyse de Gehlen, les certitudes d'Hitler et celles de Zeitzler, sont peu ou prou partagées jusqu'au début d'octobre par les états-majors du Groupe d'Armées B et des Armées subordonnées.

Vers le 10 octobre, le Groupe d'Armées B transmet au FHO un rapport émanant de son bureau Renseignements, dirigé par le baron von Freytag-Loringhoven. Lui-même ancien officier de l'armée tsariste, entouré d'une petite équipe de russisants et de transfuges de l'Armée rouge, Freytag parvient à des conclusions renversantes : l'attaque sur le Don vise d'une part à encercler la 6e Armée par un double enveloppement (la pince sud partant de la zone des lacs au sud de Stalingrad), d'autre part à se saisir de Rostov pour piéger le Groupe d'Armées A dans le Caucase. Voici dévoilée l'essence d'Uranus et de Saturne ! Mais von Weichs, commandant le Groupe d'Armées B, tient pour impossible une opération de double enveloppement. Les Russes n'en ont pas la capacité technique, se rassure-t-il, et la steppe des Kalmouks est impropre à toute concentration d'envergure.

Le chef de la mission militaire allemande près la 3e Armée roumaine, le général Hauffe, avertit à son tour, à plusieurs reprises dans le courant d'octobre, que les Soviétiques vont attaquer en force les Roumains. Il se fonde sur les nombreux coups de mains opérés contre les avant-postes, sur une forte activité de propagande{362} et sur l'observation d'importantes concentrations de chars et d'artillerie dans la tête de pont de Kletskaïa. Mais Gehlen ne tire pas la sonnette d'alarme. Au contraire, par une note du 31 octobre, il informe l'OKH que :

> « le niveau d'activité dans la tête de pont (de Serafimovitch) ne laisse pas augurer d'une attaque majeure mais apparaît de plus en plus comme l'indicateur d'attaques seulement locales{363}. »

Mais Paulus ne se tranquillise pas. Utilisant ses bons rapports avec les Roumains, il demande au général Dumitrescu, chef de la 3e Armée, de faire intervenir le chef d'État-major de l'Armée royale pour obtenir des armes

antichars et de l’artillerie lourde. Démarche curieuse qui outrepasse à coup sûr les prérogatives du chef de la 6e Armée. Utilisant un canal direct mais plus réglementaire, Paulus fait savoir par l’intermédiaire de Schmidt, son chef d’état-major, au Major Menzel, envoyé de l’OKH, qu’un encerclement temporaire de la 6e Armée durant l’hiver lui semble « une très forte évidence{364} ». Très alarmé, Menzel réclame l’envoi sur le Don de Divisions fraîches stationnées en France. En vain : à l’OKH, l’analyse de Gehlen fait encore autorité. Et il est exclu qu’Hitler décide de dégarnir le front ouest.

Dans la seconde moitié d’octobre, Paulus demande la suspension des assauts contre Stalingrad, le recul du front sur la ligne Don-Tchir et la mise en réserve du 14e *Panzerkorps. V*on Soderstern, chef d’état-major du Groupe d’Armées B, défend cette position devant Zeitzler. Le chef d’état-major de l’OKH se rend bien compte que la proposition est sensée. Mais il répond en soupirant qu’Hitler ne souscrira jamais à un abandon de Stalingrad. Le lendemain, il transmet un message du Führer qui réaffirme l’incapacité du Russe à lancer une grosse affaire. Paulus fait suivre sans commentaire à ses chefs de Corps et de Divisions.

Au sud de Stalingrad, le général Hoth ne parvient pas à se faire une idée précise des intentions russes. Les concentrations de chars et d’artillerie observées n’ont-elles pas pour but d’attaquer vers Stalingrad pour soulager la 62e Armée de Tchouikov ? Inquiet, Hoth fait plusieurs fois remonter au Groupe d’Armées qu’il ne possède pas une seule Division Panzer et qu’aucune unité allemande n’épaule la 4e Armée roumaine. Mais cette partie du front vient après le secteur Don dans l’esprit de l’OKH et Hoth n’obtient rien.

En réponse aux inquiétudes exprimées ici et là, Hitler livre un ordre d’opération (N° 1, du 14 octobre 1942) où les principes du *Haltbefehl* de l’hiver 1941 sont rappelés : pas de recul, tenir sur place à tout prix, même encerclé. Et la conclusion, menaçante :

> « Les commandants d’unités répondent devant moi de l’exécution sans conditions du présent ordre. »

Quelques mesures préventives sont tout de même adoptées. Chaque Division, Corps, Armée, ainsi que le Groupe d’Armées B, doit lever des unités d’alerte. Au 5 novembre, une centaine de compagnies regroupant 11 131 hommes sont ainsi rassemblées. Leur incombe la défense en profondeur

des dépôts, ponts, ateliers, gares… Goering prélève parmi son personnel surnuméraire de quoi former des « Divisions de la Luftwaffe », à la grande colère de Zeitzler qui fait valoir que ces unités n'auront que peu de valeur, faute d'encadrement et de formation au combat d'infanterie. La faiblesse de ces mesures suffit à démontrer que, début novembre, et malgré les multiples avertissements donnés, ni Hitler ni l'OKH ni le Groupe d'Armées B ne croient à une affaire sérieuse à brève échéance. D'ailleurs, le 31 octobre, Hitler abandonne son Q.G de Vinnitsa pour retourner à celui de Rastenburg, en Prusse orientale.

Une prise de conscience tardive

Au début de novembre, les services d'interception électromagnétique de la Wehrmacht sont en mesure de dresser l'ordre de bataille des Soviétiques le long du Don et dans la Steppe des Kalmouks. Neuf Armées sont repérées, ainsi que de nombreuses brigades de chars, le 4e Corps de cavalerie (51e Armée), le 13e Corps blindé (57e Armée), les 8e et 16e Armées aériennes. Manque à l'appel la 5e Armée de tanks venue des arrières du Front de Briansk jusqu'à la tête de pont de Serafimovitch. Surtout, le 6 novembre, est découverte l'existence du Front du Sud-Ouest de Vatoutine, et la construction du *Schwerpunkt* dans le secteur de la 21e Armée. Au même moment, des prisonniers et des déserteurs annoncent une grande attaque pour le 7 novembre, 25e anniversaire de la révolution d'Octobre.

Brutalement, l'inquiétude monte de plusieurs crans, depuis le Q.G de Rastenburg jusqu'à l'état-major de la 6e Armée. Dès le 3 novembre, Hitler ordonne le transport de la 6e *Panzerdivision* et de la 306e Division d'infanterie depuis les côtes de la Manche jusque sur les arrières des Armées roumaine et italiennes. Mais le trajet demande un mois plein.

Gehlen est un des rares à ne pas se déjuger : l'offensive stratégique d'hiver frappera le Groupe Centre, répète-t-il le 6 novembre, même si une attaque est aussi à craindre sur le Don. Mais elle n'est pas pour tout de suite, ajoute le chef du FHO : les Soviétiques attendront de voir comment tournera leur attaque contre le Groupe Centre. Pourtant, deux jours plus tard, et pour la première fois, Gehlen reconnaît du bout des lèvres que l'assaut sur le Don pourrait AUSSI avoir des visées stratégiques. Il écarte cependant le double enveloppement, jugeant les préparatifs dans la steppe des Kalmouks destinés à soulager la pression sur Stalingrad.

À partir du 7 novembre, les avertissements de plus en plus circonstanciés arrivent dans les états-majors. Le colonel Schöne, chef de l'état-major de la mission militaire allemande auprès de la 3e Armée roumaine, prévient de l'imminence d'une attaque à partir de Kletskaïa. Le coin grouille de Russes, affirme-t-il. Ils multiplient les moyens de franchissement du fleuve, les reconnaissances en force du dispositif roumain ne se comptent plus. Les déserteurs confirment l'imminence d'une attaque. Son chef, le général Hauffe, est mandé à Starobelsk, où se tient le Groupe d'Armées, qui s'alarme. Aussitôt, un « Groupe Simons » est formé à partir de la 62e I.D, transporté en camions de toute urgence sur les arrières du 5e Corps roumain. Le 8, à son tour, Paulus ordonne à son 8e Corps de détacher à la jonction de la 6e Armée et de la 3e roumaine une compagnie de chasseurs de chars, de l'artillerie et de la FLAK lourde. Ce modeste ensemble prend le nom de Groupe Lepper. Allant plus loin, le Groupe B demande à l'OKH de mettre à la disposition de l'état-major du 48e *Panzerkorps*, expédié au sud-ouest de Kletskaïa, la 1re Division blindée roumaine et la 29e motorisée stationnée au sud de Stalingrad. Refus de l'OKH, qui pense encore à monter avec la 29e motorisée l'opération *Herbstreise !* Deux jours plus tard, l'OKH s'alarme à son tour et accepte de placer la 22e Panzer et la 1re Division blindée roumaine sous l'autorité du 48e *Panzerkorps*{365}, commandé par le général Heim, ancien chef d'état-major de Reichenau et de Paulus à la 6e Armée et grand ami de ce dernier. Le 12, Richthofen participe lui-même à un vol de reconnaissance et note :

> « Devant les Roumains, sur le Don, les Russes s'affairent drôlement à leurs préparatifs. Des fractions du 8e Corps aérien et la Flotte aérienne roumaine leur foncent dessus sans arrêt. Mais ils accumulent des réserves terrestres. Quand les Soviets vont-ils passer à l'attaque ? (…) Pourvu qu'ils n'aillent pas réussir sur ce front-là des percées trop ennuyeuses ! {366} »

Les mesures s'accélèrent. Paulus prend des précautions sur ses arrières ; il ordonne la fortification de Kalatch et de Karpovka. Les chemins de fer sont prévenus d'avoir à rassembler des moyens pour acheminer des unités de Stalingrad ville vers le nord. Un peu plus tard, Paulus fait mettre en réserve un régiment (le 132e, de la 44e I.D) et expédie à l'aile gauche du 11e Corps l'état-major de la 14e Panzer avec quelques unités. Le 12, Le Groupe B ordonne le transfert de l'état-major du 17e Corps (général Hollidt), au repos vers Bielgorod, à l'aile gauche de la 3e Armée roumaine.

Le même jour, le FHO fait savoir que l'attaque soviétique pourrait viser les arrières de la 6e Armée, notamment la rupture de la ligne ferroviaire Morozovsk-Stalingrad. Mais, ajoute le service de Gehlen, affaiblissant du même coup son analyse, l'ennemi n'a plus les forces suffisantes pour développer une opération de grandes dimensions. Ce à quoi fait écho cette déclaration de Zeitzler, qui montre que, dans les bureaux de Berlin et de Rastenburg, l'on n'est pas fondamentalement inquiet :

> « Les Russes n'ont plus de réserves dignes de ce nom et ne sont pas capables de lancer une offensive de grandes dimensions. Si l'on formule une appréciation des intentions ennemies, ce fait basique doit être complètement pris en considération. »

On ne peut se tromper plus totalement. À la veille du lancement d'Uranus, l'Armée rouge compte en effet 6 124 000 hommes, actionnant environ 90 000 canons, mortiers et katiouchas, 7 000 chars et 3 254 avions. Quinze Corps blindés et mécanisés sont en ligne ; 13 sont en réserve, aux côtés de 25 Divisions d'infanterie…

En conclusion, nous pouvons affirmer que :

1. Le point faible du dispositif allemand entre Don et Volga – la 3e Armée roumaine – est connu depuis septembre à tous les niveaux du haut commandement. De même, depuis octobre, les concentrations soviétiques dans les têtes de pont de Kletskaïa et de Serafimovitch. Hitler s'en est ému au cours de multiples « conférences quotidiennes » à son quartier général.

2. Malgré la faiblesse évidente des unités roumaines, personne n'imagine qu'elles pourraient ne pas tenir au moins 48 heures, le temps de laisser intervenir des unités allemandes.

3. Le FHO a longtemps « endormi » la vigilance de l'OKH en centrant toutes ses analyses sur l'attaque soviétique contre le Groupe d'Armées Centre. Ses appréciations des concentrations soviétiques face à la 3e Armée roumaine concluent à des attaques locales, visant à attirer des forces de Stalingrad pour soulager Tchouikov.

4. Malgré un avis du chef du service des écoutes (*Nachrichtenaufklärung*) en date du 10 novembre, les bureaux de Gehlen ne font pas connaître à l'OKH la présence de la 5e Armée de tanks dans la tête de pont de Serafimovitch avant le 18 novembre. Il sera alors trop tard pour parer l'attaque qui a lieu le lendemain.

5. Les mesures prises sont soit des improvisations sans grande portée (groupements *ad hoc*, unités d'alerte…) soit des déplacements d'unités situées trop loin du champ de bataille et qui ne seront pas sur place le 19 novembre.

6. Les deux seules formations vraiment disponibles en cas de coup dur sont le 48e *Panzerkorps* au nord, et la 29e Division motorisée, au sud. Cette dernière est une excellente unité, comptant 12 000 hommes et 52 chars : mais c'est peu s'agissant de TOUTE la réserve de la 4e Armée Panzer.

Le 19 novembre, le 48e *Panzerkorps* est fort d'environ 20 000 hommes, 92 tubes antichars de calibres moyens, 44 de calibres 7,5 cm, 182 chars, 24 batteries d'artillerie et 15 batteries de FLAK 8,8 cm. Si ces chiffres correspondaient à une masse concentrée et dotée de matériels modernes, à n'en pas douter les Soviétiques auraient quelque souci à se faire. Mais il n'en est rien. Le 48e *Panzerkorps* n'est pas un instrument de guerre redoutable pour plusieurs raisons.

* Il s'étire sur 75 kilomètres de long, sur les arrières des 2e, 5e et 4e Corps roumains. Sa pauvre dotation en carburant, l'état épouvantable des chemins verglacés, rendent improbable un regroupement rapide de l'ensemble. Il n'y a pas 200 kilomètres d'autonomie dans les citernes.

* Il est tronçonné en 6 éléments distincts : les 36 chars de la 14e *Panzerdivision* (sans les *Panzergrenadieren* qui se battent dans Stalingrad sous le nom de Groupe Seydel) ; la 22e *Panzerdivision*, elle aussi sans grenadiers portés (38 chars) ; la 1re division blindée roumaine (108 engins) ; le groupe Simons, 823 hommes avec 4 PAK 7,5 cm ; la 611e Compagnie de chasseurs de chars (16 engins) ; le régiment de FLAK 104 (4 batteries légères, 6 batteries lourdes).

* Sur les 182 chars théoriquement en dotation, on ne compte que 18 Panzers Mark IV et 72 Panzers Mark III dont la moitié seulement à canon long. Il reste 92 chars tchèques LT 38 obsolètes (5 à la 22e Pz, 87 à la 1re D.B roumaine), trop peu blindés face au T-34{367}.

En réalité, le 48e *Panzerkorps* n'a pas la puissance d'une *Panzerdivision* moyenne.

7. Aucune des unités rapides coincées dans Stalingrad même (à l'exclusion des précitées) n'a les moyens en carburant et pièces détachées lui permettant d'accourir au son du canon.

8. L'échec du renseignement est le plus net dans le secteur de la 4e Armée Panzer, où l'on croit les préparatifs d'Eremenko destinés à soulager la pression sur la 62e Armée de Tchouikov.

9. Hitler maintient contre vents et marées son ordre d'attaque finale contre Stalingrad, relancée le 17 novembre, puis prévue pour le 20, ce qui ligote les gros de Paulus dans les ruines de la ville.

10. Il se dégage de l'attitude des états-majors le sentiment que personne n'y mesure l'ampleur de l'attaque soviétique et que bien peu lui prêtent l'ambition d'un double encerclement. Ambition qui fait sourire ceux des chefs qui se souviennent que la dernière tentative soviétique d'encerclement a été celle de Kharkov en mai 1942… Comme l'exprimera le 1er décembre le général Schmidt, chef d'état-major de la 6e Armée :

> « Nous avons tous méconnu l'ampleur du danger (…) et nous avons une fois de plus sous-estimé le Russe. »

Dès avant le début de leur assaut, les Soviétiques ont déjà engrangé une victoire. La *maskirovka*, pour la première fois appliquée à grande échelle et de façon systématique, réussit à maintenir l'ennemi dans le brouillard sur la nature réelle de l'opération qui se prépare.

Hitler absent

À compter de son retour à Rastenburg (31 octobre), Hitler détourne son attention du front russe. Les événements se bousculent en effet en Méditerranée. Dans la nuit du 2 novembre, de son propre chef, Rommel donne l'ordre de la grande retraite qui doit ramener l'*Afrika Korps* d'El Alamein en Tripolitaine. S'avisant un peu tard de l'importance du théâtre méditerranéen, Hitler décide le 5 d'expédier des moyens importants{368} vers Tripoli et Benghazi. Le 7 novembre au matin, on lui signale qu'une puissante force navale passe le détroit de Gibraltar. Un débarquement est imminent.

C'est pourtant dans l'après-midi de ce jour que Hitler quitte Rastenburg pour aller faire son traditionnel discours à la *Bürgerbraukeller* de Munich, le 8 novembre. Il apprend en cours de route les débarquements anglo-saxons au Maroc et en Algérie. À Bamberg, Ribbentrop, son ministre des Affaires étrangères, le rejoint dans son train spécial, l'air affolé. Il demande au Führer de l'autoriser à effectuer des sondages auprès des Soviétiques, *via* la Suède. Naturellement, en échange d'une paix, il faudra évacuer une

partie des territoires conquis. Hitler le rembarre sèchement. Le 10 novembre, il ordonne le déclenchement de l'opération *Anton* (occupation de la zone sud en France). Puis, le 11, il décide de ne pas retourner à Rastenburg, mais part se reposer au Berghof, à Berchtesgaden. Il appelle à lui une petite partie de l'état-major de l'OKW, qui n'arrivera que le 14 novembre. Keitel et Jodl sont logés à vingt minutes de voiture du Führer, les services avancés de l'OKW, dans un train à Salzburg. Il n'y a PAS UN SEUL REPRÉSENTANT IMPORTANT DE L'OKH (responsable du front russe).

Hitler sera absent de son quartier général du 7 novembre à 13 h 40 jusque dans la soirée du 23 novembre. Entre-temps, les Anglo-Saxons auront débarqué en Algérie et au Maroc (8 novembre), la Wehrmacht aura envahi la zone sud en France (11 novembre), les Soviets auront déclenché l'opération Uranus (19-20 novembre) et encerclé la 6e Armée (22-23 novembre). Novembre 1942 est le mois pivot de la Seconde Guerre mondiale et Hitler le passe dans un relatif isolement, avec un rythme d'activité réduit, incapable, par conséquent, de répondre au plus vite aux urgences de l'heure. Ignorant les circonstances et les rapports de force, cet éloignement lui permet d'adopter plus facilement l'attitude qu'il affectionne, celle du *Standbefehl* : tenir sur place coûte que coûte. La seule explication à ce comportement de retrait – qu'on lui a déjà vu, notamment en 1934 après la Nuit des Longs couteaux – est le stress. Un stress engendré par l'échec évident de la campagne d'été en Russie. Un stress qui, depuis plusieurs semaines, le laisse incapable de trancher dans les matières importantes (comme le renforcement réel du secteur du Don) et l'amène à s'investir dans des questions de détails de plus en plus dérisoires.

L'angoisse des Soviétiques

À s'en remettre aux mémoires des principaux chefs (Joukov, Vassilevski, Eremenko, Rokossovski…), la confiance règne à la veille du déclenchement de l'opération Uranus. Le 7 novembre, jour de la célébration de la révolution de 1917, Staline glisse dans son Ordre du jour à l'Armée quelques paroles sibyllines mais lourdes d'espoir :

> « dans nos rues aussi, il y aura bientôt une grande fête. (…) Le jour n'est pas loin où l'ennemi sentira à nouveau le poids des coups de l'Armée rouge. Notre tour viendra.{369} »

Pourtant, au niveau de l’encadrement opérationnel, le doute, la nervosité, sont présents. La Wehrmacht fait peur, particulièrement dans l’arme blindée. N’a-t-elle pas puni sévèrement les tankistes soviétiques à Kharkov, devant Voronej et dans la boucle du Don, pour ne parler que de l’an 42 ? La 5e Armée de tanks saura-t-elle contrôler ses Corps mobiles sur une profondeur de 100 kilomètres et plus ? Restera-t-il assez de chars pour prendre Kalatch, alors que dans toutes les opérations précédentes, une fois débranché de sa logistique de départ, le matériel motorisé tombe en panne à une vitesse alarmante ?

Tous les responsables voient bien les faiblesses du plan. Il n’y a qu’un seul échelon d’attaque, faute de troupes. La densité d’artillerie est insuffisante, ce qui amène à allonger la durée de la préparation au détriment de l’effet de surprise. Surtout, faille principale, l’encerclement extérieur n’est assuré que par deux Corps de cavalerie, le 8e au nord, le 4e au sud. Qu’arrivera-t-il si l’ennemi parvient à lancer une *Panzerdivision* – une seule – contre ce mince rideau étiré sur 200 kilomètres ?

La V.V.S tiendra-t-elle le choc ? Le général Novikov, commandant les forces aériennes soviétiques depuis avril 1942 (et jusqu’à la fin de la guerre) a donné de strictes consignes pour éviter le massacre habituel de ses jeunes pilotes. De nouvelles procédures de contrôle depuis le sol sont introduites. Le Front du Don expérimente notamment le premier système soviétique d’interception guidée par radar. Toutes les forces sont mises au service de l’appui sol au lieu de se disperser en de multiples missions comme à l’habitude ; on convient de signaux radio particuliers avec les commandants de Corps blindés qui auraient besoin de soutien. À Stalingrad, la 8e Armée reçoit les dix premiers régiments de Yak-9 et de La-5{370}. Mais tout cela suffira-t-il à contrebalancer la formidable expérience de la Luftwaffe ?

Cette crainte de l’adversaire, nous la devinons à travers l’affaire Volsky, un incident étonnant relaté par Vassilevski dans ses mémoires.

Le 17 novembre, deux jours avant la grande attaque, Vassilevski est brusquement rappelé à Moscou par Staline qui lui demande d’assister à une réunion du GKO. Dès son arrivée, le chef suprême tend au Chef de l’État-major général de l’Armée une lettre signée Volsky. Le chef du 4e Corps mécanisé supplie Staline de reporter une offensive vouée, selon lui, à l’échec ! Les forces engagées seraient très insuffisantes, la planification

fautive et tout serait à reprendre. Volsky assure agir en « membre honnête du Parti », et ajoute que nombre d'officiers partagent son point de vue.

Stupéfait et quelque peu irrité par cet acte d'insubordination, Vassilevski fait remarquer au GKO que Volsky a été associé à la planification, qu'à aucun moment il n'a élevé la moindre objection et que son unité est gonflée à bloc. Staline appelle alors l'auteur de la lettre au téléphone. S'ensuit une conversation brève et sans éclats de voix, dont nous ne connaissons pas la teneur. Après avoir raccroché, Staline demande à Vassilevksi d'oublier l'incident et de tenir à l'œil le 4e Corps mécanisé qui a un rôle clé à jouer dans l'encerclement des forces de Paulus.

Cette curieuse affaire trahit l'existence d'une grande nervosité à la veille d'une bataille que tous savent décisive. Volsky, qui était en 1941 vice-président de l'école de motorisation et de mécanisation de l'Armée, est considéré comme un des meilleurs spécialistes des opérations mobiles. Mais il a vécu la destruction de toutes ses unités durant l'opération Barbarossa, et ses malheurs se sont poursuivis durant l'été 1942. Il est probable que son sentiment d'infériorité face aux Panzer n'est pas encore surmonté. Ce sentiment explique son attitude dilatoire – qui aurait pu avoir des conséquences gravissimes – le 21 novembre 1942, alors qu'il est à Zety : il tremble plus que de raison de voir son aile droite attaquée par la 29e Division motorisée et s'en trouvera littéralement paralysé durant de précieuses heures.

II. Cent heures pour un encerclement géant

Le 19 novembre 1942, l'offensive préparée depuis deux mois se déclenche par un temps froid et agité – pluie et neige mêlées, brouillards givrants – qui va se révéler le meilleur allié des Soviétiques : la Luftwaffe est incapable de prendre l'air même pour faire de l'observation. La percée et l'exploitation rapide démontrent les progrès considérables réalisés par l'Armée rouge dans les opérations mobiles. Les Roumains perdent la tête, les Allemands gardent leur calme mais assistent, impuissants, à l'encerclement de la 6e Armée et de la meilleure fraction de la 4e Armée Panzer. Le manque de réaction de leur part s'explique en partie par l'absence d'Hitler de son quartier général. L'événement, inouï, génère de

graves tensions entre Hitler et ses généraux. Autre surprise : les Soviétiques sous-estiment des deux tiers l'importance de leur prise !

1. La percée : deux attaques décalées (19 et 20 novembre)

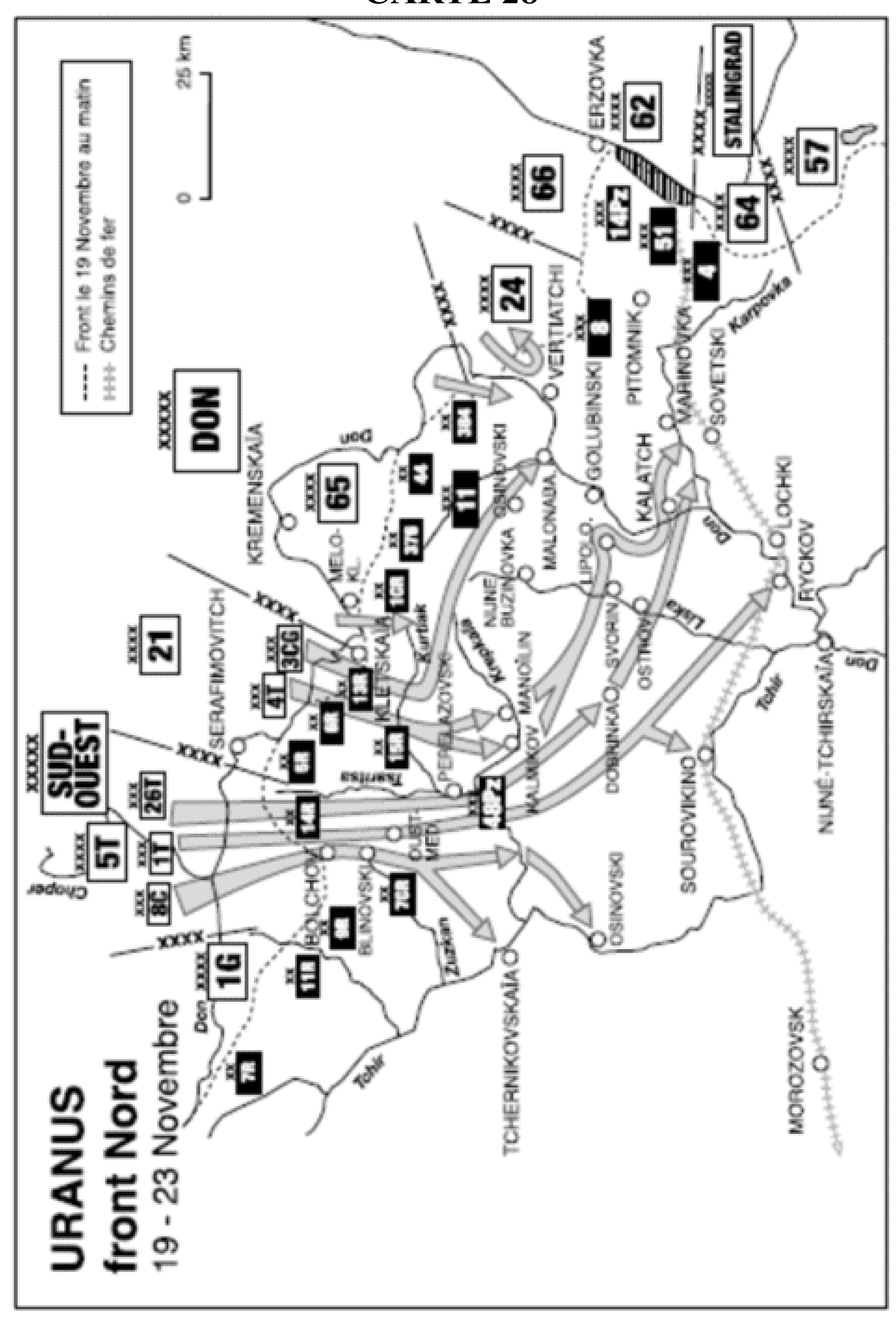
19 novembre, front nord : « Sirène ! » *(carte 28)*

À 7 h 30{371}, heure de Moscou, à la réception du mot de code « Sirène », l'artillerie soviétique entre en action contre la 3e Armée roumaine. *Ogon* ! (feu !) La nuit s'éclaire subitement des lueurs de départ de 4 000 bouches à feu. La terre tremble sous les dizaines de milliers d'impacts. Le roulement s'entend jusqu'à Kalatch, à 100 kilomètres de là. Le pilonnage est spectaculaire mais sans doute pas très efficace car le brouillard a empêché les tirs de réglage. Durant le barrage, les unités d'assaut de la 5e Armée de tanks (Romanenko), des 21e (Chistiakov) et 65e Armées (Batov), sortent des bois et des fourrés où elles se dissimulaient depuis des jours dans les têtes de pont de Serafimovitch et de Kletskaïa. L'obscurité est encore complète.

À 8 h 48, deux minutes avant l'arrêt des tirs d'artillerie, ces forces d'infanterie montées sur chars se jettent sur deux points du front.

Le premier *Schwerpunk*t est situé au sud-ouest de Serafimovitch, entre les vallées du Zuzkan et de la Tsaritsa, distantes de 20 kilomètres. Cette fois, le brouillard favorise les assaillants. On n'y voit pas à 100 mètres. Les armes lourdes sont surprises par les chars d'infanterie, éperonnées, chenillées. Les hourrahs, les cliquetis de chenilles, les rugissements des moteurs résonnent de tous côtés. Épouvantés par les bruits d'une bataille dont ils ne voient rien, les soldats roumains commencent à abandonner leurs trous. En deux heures de combats parfois violents, la première ligne des 9e et 14e divisions roumaines est enfoncée. L'infanterie russe, tout de blanc vêtue, nettoie les tranchées, musèle les nids de mitrailleuses. Vers 11 h 00, des fusées font savoir aux commandants des Corps blindés que la première partie du travail est terminée. Il est temps pour eux de quitter les bases de départ et de rattraper les fantassins au moment où ceux-ci abordent la deuxième ligne de défense ennemie.

CARTE 28



URANUS
front Nord
19 - 23 Novembre
Front le 19 Novembre au matin
Chemins de fer
25 km
DON
SUD-OUEST
21
65
66
24
62
64
57
1G
5T
STALINGRAD
SERAFIMOVITCH
KREMENSKAÏA
KLETSKAÏA
BOLCHOÏ
BLINOVSKI
PERELAZOVSKI
MANOÏLIN
KALMIKOV
DOBRINKA
SOUROVIKINO
OSINOVSKI
TCHERNIKOVSKAÏA
MOROZOVSK
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
RYCKOV
LOCHKI
KALATCH
GOLUBINSKI
VERTIATCHI
PITOMNIK
SOVETSKI
ERZOVKA
OSTROV
SVORIN
MALONABA
Don
Tchir
Chopor
Karpovka

Vatoutine engage donc le gros des trois Corps mobiles de la 5e Armée de tanks, chargés de la percée des deuxièmes lignes et de l'exploitation : d'ouest en est, le 8e Corps de cavalerie, le 1er Corps blindé (général Butkov) et le 26e Corps blindé (Rodine), soit 500 chars.

Le 8e Corps de cavalerie crève en une heure les dernières défenses de la 9e Division roumaine. Étonnés, les Soviétiques constatent qu'il n'y a ni bunkers bétonnés ni champs de mines. À 13 heures, Bolchov est prise, une partie des Roumains encerclée, le reste mis en fuite, l'artillerie divisionnaire saisie. Encore une fois, les canons roumains n'ont guère tiré, à cause du brouillard qui empêche les réglages mais aussi faute de munitions{372}. Aussitôt, le Corps fonce au compas le long de son axe de pénétration, la vallée du Zuzkan, et s'empare de la bourgade de Blinovski, à 12 kilomètres à l'arrière des lignes, d'où est rejetée la seule réserve du secteur, la 7e Division de cavalerie roumaine, mise à pied.

À 9 h 00, à son tour, le 1er Corps blindé crève l'aile gauche de la 14e D.I roumaine, submergeant les sept (!) canons{373} antichars 7,5 cm-PAK 40 dont dispose cette unité qui perd 98 officiers et 2 163 hommes dans l'affaire{374}. Sans s'attarder, les T-34 s'enfoncent d'une douzaine de kilomètres vers le sud-est, en direction d'Oust-Medveditchki. À leur gauche, le 26e Corps blindé marche parallèlement et pousse devant lui les débris affolés de la 14e Division roumaine. Train, caissons d'artillerie, services arrières, tout est emporté dans une cohue sans nom. Au soir, le front est déchiré sur 20 kilomètres de large et 15 de profondeur.

Le second *Schwerpunkt* est placé sur un front de 30 kilomètres, de part et d'autre de Kletskaïa, à 60 kilomètres du premier *Schwerpunkt*. Ici, c'est l'infanterie de la 21e Armée, soutenue par des régiments de chars indépendants, qui est chargée de réaliser la percée à la jonction de la 13e Division roumaine (renforcée) et de la 1re de cavalerie. La ligne tient une heure, jusqu'à l'introduction du 4e Corps blindé (Kravchenko) et du 3e Corps de cavalerie de la Garde (Pliev). À 8 h 00, l'aile droite de la 13e D.I roumaine s'effondre, obligeant le reste de l'unité à se replier vers l'ouest. Au soir, le commandant de la Division comptera 115 officiers et 3 648 hommes{375} hors de combat. Sans s'occuper de leur gauche, les deux Corps rapides parcourent d'une haleine les 15 kilomètres qui les séparent de la rivière Kurtlak. Passant sur la glace, tous phares allumés, le 4e Corps blindé abat encore 20 kilomètres plein sud et s'empare, entre 19 h 00 et 23

h 00, des localités de Kalmikov et de Manoïlin, sur la rivière Krepkaïa. Le groupe de combat Simons et la *Panzerjägerabteilung* 611 qui leur contestaient le passage sont rejetés sur la rive sud avec de lourdes pertes. Dans ce secteur, la déchirure du front atteint 8 kilomètres de large sur 35 de profondeur.

En revanche, l'attaque de la 65e Armée peine à entamer les défenses de la 1re Division roumaine de cavalerie épaulée par le groupe de combat Lepper. Les Soviets se retrouvent coincés devant une falaise de 20 mètres de haut, qu'il leur faut escalader sous le feu. L'unité roumaine fait savoir à midi qu'elle n'a plus de munitions d'artillerie et qu'il ne lui reste que 160 cavaliers valides pour tenir 7 kilomètres ! Elle doit céder à l'ouest de Melo-Klietski, élargissant ainsi la brèche de Kletskaïa de 5 kilomètres supplémentaires.

Dès la matinée du 19 novembre, le Groupe d'Armées B prend conscience de la gravité de la situation. À 10 heures 10, il donne son accord au général Heim, chef du 48e *Panzerkorps,* qui veut contre-attaquer vers le nord-est l'infanterie de la 21e Armée soviétique et tronçonner les colonnes blindées en marche vers le sud. Le terrain est favorable et c'est là que l'attaque ennemie menace plus directement les arrières de la 6e Armée. À 10 h 35, Heim, distribue les ordres à ses trois unités, la 22e Pz (38 chars, dont 5 Skoda), la 1re Division blindée roumaine (108 chars dont 87 Skoda) et le *Panzerregiment* de la 14e Pz (36 chars). Soit une force respectable de 182 chars, même si la pièce maîtresse du Corps, la 22e Pz, est la plus faible unité blindée de tout le front russe (commandée par le général Rodt). De plus, son régiment d'infanterie portée est parti à Voronej, ses pionniers à Stalingrad. Mais le groupe blindé de la 14e Pz fait savoir à Heim qu'il ne peut rejoindre, faute de carburant : voilà le 48e *Panzerkorps* déjà amputé du tiers de ses chars modernes.

L'unité se met-elle en route qu'aussitôt un contre-ordre surgit à 11 h 30, venu de l'OKH cette fois : l'attaque doit aussi aller vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers la vallée de la Zuzkan où s'est produite l'autre pénétration soviétique. Résultat, l'effort du 48e *Panzerkorps* est, dès la conception de l'opération, écartelé entre deux directions divergentes : la 22e Pz doit opérer une conversion à 90 degrés vers la gauche et emprunter de misérables routes verglacées pour filer vers Blinovski. Mais Heim perd le contact radio avec la 1re blindée roumaine (général Radu) qui, elle, maintient le cap à

droite ! On voit là l'habileté du plan soviétique. Prenant acte de l'infériorité de ses Corps blindés, l'état-major général bâtit son offensive non pas sur une seule percée mais sur trois au nord et deux au sud. Principal avantage : les Allemands ne peuvent contre-attaquer partout à la fois.

L'attaque du *Panzerkorps* doit démarrer le lendemain matin à l'aube. Mais les choses se gâtent le soir même lorsque la 22e Panzer arrive à Oust-Medveditchki. De toutes parts s'écoule le flot des fuyards roumains, qui contamine les rares bataillons encore groupés autour des Allemands. Avant même d'être engagée, la *Panzerdivision* se retrouve par surprise au milieu de plusieurs brigades du 1er Corps blindé soviétique ; elle démolit une vingtaine de chars mais la faiblesse de sa position est évidente. En urgence, Heim essaie de faire revenir la 1re blindée roumaine vers lui pour gagner en percussion, mais la liaison radio s'avère toujours impossible à établir.

À la 6e Armée, on ne sait rien jusqu'à midi. Paulus se réjouit d'avoir pris deux blocs d'immeubles dans le quartier d'Octobre rouge et il annonce son intention d'attaquer encore le lendemain. À 14 heures, le ciel lui tombe sur la tête. Le Groupe d'Armées B lui ordonne d'extraire d'urgence les deux régiments de *Panzergrenadiere* de la 14e Pz ainsi que diverses autres unités (le 132e régiment de grenadiers renforcé, une compagnie de chasseurs de chars…) et de les envoyer vers Kletskaïa sous le commandement du général Hube. Mais, le lendemain à l'aube, faute de carburant et de pièces détachées, seul un groupe de combat pourra commencer sa marche vers l'ouest. Surtout, von Soderstern, chef d'état-major du Groupe d'Armées B, demande à l'OKH la suspension immédiate de toute attaque dans Stalingrad et le dégagement de toutes les unités nécessaires à l'érection d'un front défensif à l'ouest des positions de la 6e Armée : aucun ordre en ce sens ne viendra de Berlin avant le soir. Weichs et Sodenstern sont encore les seuls à avoir saisi que l'offensive soviétique vise à encercler la 6e Armée.

L'arrivée des chars russes à Kalmikov achève de jeter l'alarme à Starobelsk (Groupe d'Armées B) : l'artère vitale de la 6e Armée, la ligne Morozovsk-Stalingrad, n'est plus qu'à 45 kilomètres des avant-gardes soviétiques, et il n'y a rien devant celles-ci. Von Weichs et son chef d'état-major, Sodenstern, qui ont crié alarme toute la journée, montent d'un ton dans la gravité. À 21 h 30 seulement, avec l'accord d'Hitler qui est, rappelons-le, à Berchtesgaden, l'OKH prend les mesures radicales

demandées depuis le matin par le Groupe d'Armées. La 6e Armée doit retirer de Stalingrad toutes ses unités rapides – sans rien céder à Tchouikov, cependant – à savoir les unités restantes des 14e, 16e et 24e Pz, les 3e et 60e motorisées. Mais, comme il n'est pas question d'abandonner la ville, Paulus doit faire relever ces unités par les Divisions d'infanterie voisines. Résultat, les forces mécanisées ne pourront passer le Don avant le 22 novembre au mieux, plus vraisemblablement le 23, si l'intendance arrive à trouver les 2 700 m^3 de carburant nécessaires.

Les Roumains et le 48e *Panzerkorps* vont donc devoir tenir encore 2 à 3 jours seuls. C'est possible, croit-on, à condition que les conditions météo permettent dès le lendemain le décollage des avions du 8e *Fliegerkorps*. Et en priant pour que les Soviétiques privilégient l'élargissement de leur pénétration au détriment de sa profondeur, comme ils ont l'habitude de le faire. À l'OKH ou à la 6e Armée, cependant, on ne semble pas s'inquiéter outre mesure : le front russe a connu tant de crises ! Plusieurs fois, durant l'hiver 1941-42, des unités allemandes ont été encerclées. N'ont-elles pas toujours été délivrées, quelques jours après, par une contre-attaque ? À Demiansk, les 100 000 hommes du 2e Corps ont tenu trois mois grâce à un pont aérien puis la jonction s'est de nouveau faite. Bref, à Rastenburg comme à Golubinskaïa (PC de Paulus), au soir du 19 novembre, on considère la situation comme sérieuse mais on ne semble pas en reconnaître l'extrême gravité.

20 novembre, secteur sud *(carte 29)*

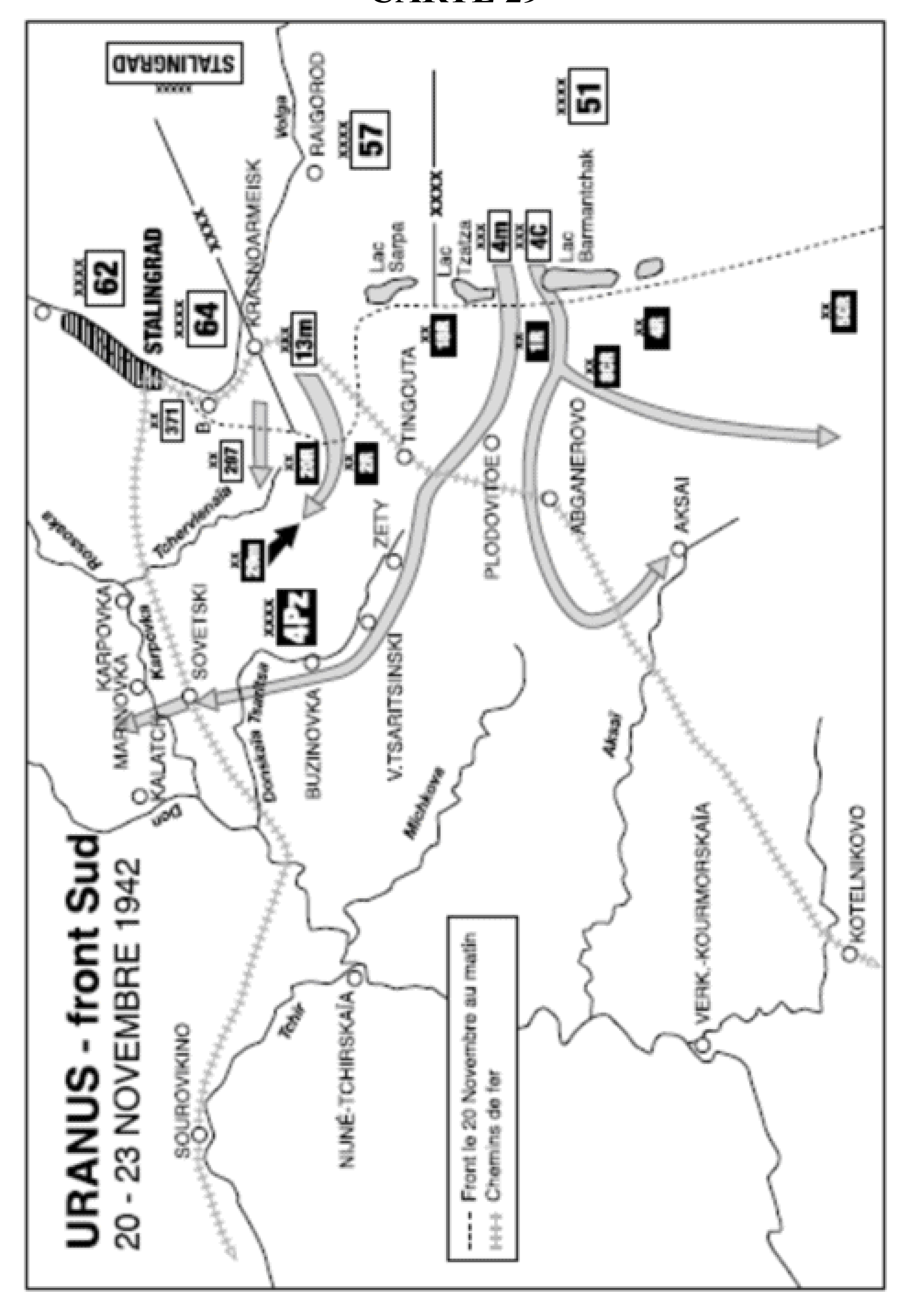
Depuis plusieurs jours, un brouillard épais règne sur la steppe des Kalmouks, favorisant les ultimes préparatifs des Soviétiques. La neige tombe sans discontinuer, effaçant les petits drapeaux qui marquent les allées déminées par les sapeurs. Comme au nord, deux coups vont être portés.

Le premier, le plus puissant, sera asséné par les 64e (général Choumilov) et 57e Armées (général Tolboukhine). Le premier échelon d'attaque comprend 6 Divisions d'infanterie{376} ; le second, dans le secteur de la 57e Armée, est formé par le 13e Corps d'Armée motorisé (colonel Tanastchichine). Le secteur d'attaque, qui mesure 20 kilomètres de long, est à cheval sur le cours d'une petite rivière, affluent de second rang du Don, la Tchervlenaïa. En face sont positionnées les 2e et 20e D.I roumaines ;

derrière elles, une unité coriace, la 29e Division motorisée (général Leyser) dont le régiment blindé compte 52 Panzers.

Le second *Schwerpunkt* concerne la 51e Armée (général Troufanov) qui doit frapper l'isthme de 10 kilomètres séparant les lacs Tzatza et Barmantchak. Le groupe de choc se compose de deux D.I (126e et 302e) appuyées par une brigade de chars (254e). En second échelon, le 4e Corps mécanisé (général Volsky) et le 4e Corps de cavalerie (général Chapkine). En face, des éléments des 18e et 4e D.I roumaines.

CARTE 29



URANUS - front Sud
20 - 23 NOVEMBRE 1942
Front le 20 Novembre au matin
Chemins de fer
STALINGRAD
62
64
57
51
13m
4m
4C
4PZ
371
297
KRASNOARMEISK
RAIGOROD
Volga
Lac Sarpa
Lac Tzatza
Lac Barmantchak
TINGOUTA
PLODOVITOE
ABGANEROVO
AKSAI
ZETY
SOVETSKI
KARPOVKA
MARINOVKA
KALATCH
BUZINOVKA
V.TSARITSINSKI
Don
Rossochka
Karpovka
Michkova
Aksaï
Tchir
SOUROVIKINO
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
VERK.-KOURMORSKAÏA
KOTELNIKOVO

L'heure H est fixée à 8 h 00 mais le brouillard oblige à remettre la préparation d'artillerie à 10 h 00{377}. Juste avant le feu, l'arme psychologique est dégainée par haut-parleur sur l'air de : « pourquoi vous faire tuer pour Hitler ? Le peuple roumain n'est pas notre ennemi. » Puis, pendant 50 minutes, canons, mortiers lourds et katiouchas (densité : 60 pièces par kilomètre de front{378}) se déchaînent. Enfin, le long « hourrah » qui court sur 30 kilomètres de front fait dresser les cheveux sur la tête des défenseurs roumains. L'infanterie rouge s'élance, partie à pied, partie juchée sur les chars d'accompagnement. Immédiatement, deux percées sont obtenues. L'une, à la charnière des 20e et 2e D.I roumaines, le long de la grande voie ferrée Salsk-Stalingrad. L'autre, entre la 18e et la 1re D.I roumaines. Dans les deux cas, fantassins et artilleurs roumains s'enfuient en abandonnant leurs armes. Au soir, par exemple, on ne retrouve que 300 hommes de la 20e D.I, sur 12 000 présents le matin. Seules les deux Divisions de cavalerie placées en réserve dans la région des lacs offrent une certaine résistance. Le reste du 6e Corps d'Armée roumain se dissout dans une terrible panique que rien ne semble pouvoir enrayer.

La première percée débouche sur des combats confus menés de part et d'autre de la rivière Tchervlenaïa. Dès 10 h 30, Hoth a lancé un S.O.S au général Leyser, commandant la 29e Division motorisée, la plus fraîche du secteur, qui se trouve à l'exercice précisément au sud-ouest de Stalingrad. « Marchez au son du canon ! » lui ordonne-t-il. À 15 heures, la Division contre-attaque furieusement, malmenant une des brigades du 13e Corps mécanisé, avant de se trouver en difficulté à la nuit, entourée d'essaims de T-34.

À la 51e Armée, l'horaire n'est pas tout à fait respecté. Si le 4e Corps de cavalerie part à l'heure dite, Volsky s'attarde. Il doit engager son 4e Corps mécanisé à 11 h 20 mais ne démarre qu'à 13 heures. Il se met lentement en route. Un tiers de ses fusiliers portés va à pied, faute de camions. Les brigades blindées sont désorientées sur une steppe monotone, couverte de neige, battue par les vents, sans le moindre repère. Deux brigades donnent dans un champ de mines, la troisième quitte la route sans s'en rendre compte et se perd à moitié dans un dédale de congères géantes. Finalement, Volsky fait marcher ses 2 500 véhicules sur une seule route au lieu de trois. D'où un terrible embouteillage. Au soir seulement, il entre à Plodovitoe, à

20 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, en marchant littéralement sur les débris de la 18e Division roumaine.

Parvenu aussi aux environs de Plodovitoe, une partie du 4e Corps de cavalerie oblique plein sud pour encercler les Divisions roumaines encore postées sur la ligne des lacs : Hoth s'est vu refuser leur repli, le Groupe d'Armées craignant qu'il ne soit générateur de panique ; le reste du Corps de cavalerie s'en va couper, à la gare d'Abganerovo, la voie ferrée qui ravitaille la 4e Armée Panzer, puis lance un détachement de sûreté vers l'Aksaï. Quant au 4e Corps mécanisé, il commence, de nuit, sa chevauchée en direction de Kalatch, au nord-ouest. 220 chars, 100 autos blindées et 2 000 camions portant 20 000 hommes et tractant 300 tubes d'artillerie s'enfoncent dans les arrières de la 4e Armée Panzer. À deux heures du matin, la gare de Tingouta est encerclée, Zety est en vue : le tiers des 100 kilomètres à parcourir est déjà abattu. D'ores et déjà, la 4e Armée Panzer est coupée en deux. Un groupe nord (29e motorisée et 4e Corps d'infanterie) ne peut plus que colmater le long de la pénétration soviétique afin d'empêcher un mouvement tournant aux dépens de la 6e Armée ; le groupe sud (6e et 7e Corps roumains) n'a d'autre perspective que d'arrêter sa débandade sur la coupure du Don, au confluent avec le Tchir.

Tout au sud, à 300 kilomètres de Stalingrad, au beau milieu de la steppe des Kalmouks, une brigade d'infanterie et la 6e brigade blindée de la Garde (28e Armée) attaquent par surprise les éléments de la 16e Division motorisée qui garde l'immense trou existant entre le Groupe d'Armées A (Caucase) et le Groupe d'Armées B (Stalingrad), et qui maintenait, aux yeux d'Hitler, une menace contre Astrakhan. Bousculée, la Division doit reculer vers Elista avec de lourdes pertes, qui ne lui laissent que 8 chars en état. Les communications du Groupe d'Armées A ne sont pas vraiment menacées mais une bonne unité est clouée sur place loin de Stalingrad.

20 novembre, secteur nord

Dans la nuit du 20, la situation du 2e Corps d'Armée roumain se détériore face à la 5e Armée de tanks. Le 8e Corps de cavalerie repousse irrésistiblement la 7e roumaine de cavalerie dans la vallée du Zuzkan, puis la rejette sur sa droite, de l'autre côté du Tchir où les derniers éléments commandés se dissolvent dans la cohue des fuyards. Au soir, les chars soviétiques ont avancé de 25 kilomètres plein sud ; ils ne sont plus qu'à 8

kilomètres de Tchernikovskaïa, un bon passage sur le Tchir. À leur gauche, les 1er et 26e Corps blindés obligent, sous peine d'encerclement, la 22e *Panzerdivision* à reculer d'une vingtaine de kilomètres vers le sud. Poussant des milliers de Roumains sans armes, le 26e Corps blindé atteint Perelazovski, carrefour routier et centre logistique sur la Tsaritsa puis se saisit de plusieurs passages sur la Kurtlak. Aucun des bouchons placés par les Allemands ne peut endiguer l'élan des T-34 qui s'arrêtent seulement à la nuit pour faire le plein d'obus et de carburant. Sur leurs arrières, 27 000 Roumains se traînent déjà vers la captivité ; devant eux, s'ouvre le grand charodrome qui mène droit à Kalatch sur le Don.

Au débouché de la tête de pont de Kletskaïa, le 4e Corps blindé a achevé l'encerclement du « groupe Lascar », qui rassemble les 5e et 6e D.I roumaines ainsi que des éléments des 13e et 15e. Refusant les demandes de reddition des Soviétiques, le général Lascar forme ses unités en hérisson. Il attend le salut de la contre-attaque que doit mener le 48e *Panzerkorps*. Le chef de celui-ci, le général Heim ne parvient pas à regrouper ses deux unités, la 22e Pz et la 1re Division blindée roumaine. Il lui faut d'abord obtenir un ordre de recul pour sa 22e Pz aux trois-quarts encerclée à Oust-Medveditchki. Puis, à 10 h 15, le Groupe d'Armées commande :

> « ralentir la marche de l'ennemi entre les vallées de la Zuzkan et de la Tsaritsa et tenter d'enrayer la panique des Roumains{379} ».

À midi, changement de mission : attaquer vers l'est pour couper la pointe du 26e Corps blindé soviétique et atteindre la vallée de la Tsaritsa où l'on vient enfin de localiser la 1re Division blindée roumaine. Celle-ci doit aussi venir à la rencontre de la 22e Pz en attaquant à l'aube du lendemain, 21 novembre. Pour la 22e Panzer, qui ne vaut en réalité qu'une demi-division, la journée a été perdue alors que les Soviétiques défilent rapidement sur sa droite et sur sa gauche.

Le 20 novembre, le Groupe d'Armées B mais aussi la 6e Armée tentent désespérément de placer des bouchons aux points névralgiques. Des trains blindés, des bataillons de pionniers, quelques unités de FLAK et de PAK, sont préposés à la garde des gares, des dépôts, des terrains d'aviation, des ponts. Au beau milieu de la steppe, entre Dobrinka et Erik, le *Korück* 593 (commandement des arrières) étire les unités d'alerte mises sur pied avant l'offensive soviétique : 700 hommes répartis par petits paquets sur 27

kilomètres, sans armes lourdes… Rien qui puisse arrêter les T-34 plus de quelques minutes.

Conscient de ce vide, l'état-major de la 6e Armée essaie d'accélérer l'acheminement au-delà du Don des *Panzerdivisionen* du 51e Corps. En attendant, des « groupes » d'éléments rapides sont constitués : groupe Seydel à la 14e Pz, groupe Scheele à la 24e Pz. Le lendemain, ils seront en position sur la rivière Liska, 30 kilomètres à l'ouest du Don, où les Soviétiques… les auront devancés.

Ce même 20 novembre, Hitler prend une décision importante. L'état-major de la 11e Armée, présentement dans la région de Vitebsk (Groupe d'Armées Centre), est transformé en état-major d'un nouveau Groupe d'Armées Don. Sa mission :

> « stopper l'offensive russe et reconquérir la ligne de front précédemment occupée{380} ».

La 6e Armée, la 4e Armée Panzer, les 3e et 4e Armées roumaines lui sont subordonnées. Le commandant de la 11e Armée est le *Feldmarschall* von Manstein, le plus prestigieux des chefs de la Wehrmacht. Sa nomination à la tête du Groupe d'Armées Don montre à quel point Hitler, depuis Berchtesgaden, juge sérieuse la situation sur les arrières de la 6e Armée.

Dans l'immédiat, le plus difficile va être de doter le Groupe Don d'unités fraîches. Lui sont promis avant le 30 novembre les 6e (vient de France) et 11e (vient du Groupe Centre) *Panzerdivisionen*, ainsi que le 17e Corps (général Hollidt). Le nouveau Groupe d'Armées s'intercale entre le Groupe A (Caucase) et le Groupe B{381}. Manstein arrivera le 24 novembre seulement à son nouveau quartier-général de Novotcherkassk, non loin de Rostov.

2. L'exploitation (21 et 22 novembre)

21 novembre, secteur sud

Le temps est toujours bouché, la Luftwaffe clouée au sol.

Le 4e corps mécanisé du général Volsky s'empare de Zety à 10 h 00 puis, deux heures plus tard, prend sous son feu Verchne-Tsaritsinski, où il manque, à quelques minutes près, de s'emparer de l'état-major de la 4e Armée Panzer. Le général Volsky s'attarde toute la journée à Verchne-Tsaritsinski au lieu de foncer vers le nord-ouest, comme le lui prescrivent

ses ordres. Sans doute craint-il l'irruption de la 29e Division motorisée sur sa droite, qui vient d'écharper le 13e Corps mécanisé ; il s'arrête pour ne pas être saisi en flagrant délit de mouvement.

Eremenko dans ses mémoires ne trouve « aucune raison{382} » à cet arrêt du 4e Corps mécanisé, dont nous avons vu plus haut qu'il s'explique par l'inquiétude de Volsky à l'idée de rencontrer les Panzers. Le 21 au soir, Popov, adjoint d'Eremenko, ordonne à Volsky de reprendre son avance, tout en lui demandant de maintenir son Corps groupé car une contre-offensive ennemie demeure possible. Ainsi libellé, l'ordre ne peut qu'accroître l'anxiété de Volsky… Comme rien ne bouge, dans les premières heures du 22, Eremenko adresse un avertissement sévère à Volsky et lui expédie par avion l'ordre écrit de foncer vers le nord. Pour sécuriser l'avance du 4e Corps mécanisé, le chef du Front de Stalingrad envoie une Division d'infanterie sur sa gauche (126e), une autre sur sa droite (302e) appuyée par des éléments du 4e Corps de cavalerie. Rassuré sur ses arrières, Volsky reprend la route de Kalatch…

21 novembre, secteur nord

À la droite de la pénétration soviétique, le 8e Corps de cavalerie achève de rejeter les Roumains de l'autre côté du Tchir. À la gauche de la pénétration, la 65e Armée repousse lentement la 376e I.D vers l'est. Si bien qu'à la fin de la journée, la déchirure du flanc nord de la 6e Armée atteint 80 kilomètres de large.

Dans ce trou béant, les Corps blindés de Vatoutine foncent sans plus s'occuper de leurs flancs. Devancer l'ennemi sur les coupures où il pourrait résister, ne réduire que ce qui se trouve dans l'axe de pénétration, réussir avant tout et au plus vite l'encerclement sans se laisser entraîner dans des actions de détail : ce programme est bien celui de la *Blitzkrieg* à l'allemande. Le 26e Corps blindé réalise l'avance la plus spectaculaire. Parti de Perelazovski, sur la rivière Kurtlak, il parcourt 70 kilomètres dans la journée. Les bouchons posés par les Allemands, notamment à Dobrinka, sont dispersés ou ignorés. Des aérodromes surpris, les STUKAS s'envolent en catastrophe, non sans laisser des plumes{383}. La Liska, un affluent du Tchir, est atteinte dans la nuit à Ostrov. Un bataillon est aussitôt jeté de l'autre côté pour préparer la traversée du lendemain. Kalatch n'est plus qu'à 22 kilomètres.

Plus au nord, le 4e Corps blindé et le 3e Corps de cavalerie de la Garde foncent vers le cours supérieur de la Liska où les 14e et 24e *Panzerdivisionen* sont en cours d'établissement. La 16e Pz, extraite du nord de Stalingrad, doit aussi arriver mais le manque de carburant et le verglas l'ont mise en retard. Ce rassemblement, pour laborieux qu'il soit, pourrait constituer la seule menace sérieuse contre l'opération Uranus. De cette force en voie de rassemblement, la 6e Armée actionne d'abord un escadron blindé de la 24e Pz avec mission de chasser de Nijne Buzinovka la pointe du 3e Corps de cavalerie de la Garde et établir ainsi la liaison avec la 14e Panzer qui se trouve plus au nord. Mais l'attaque est suspendue au bout de quelques heures lorsque l'on apprend que le 4e Corps blindé soviétique a franchi la Liska dans le dos de la 24e Pz, s'emparant de Skvorin et Lipologovski. Le Q.G de Paulus est à 15 kilomètres de là, à Golubinski sur le Don ! En catastrophe, à 13 h 00, Paulus et son état-major doivent déménager vers Nijne Tchirskaïa, et ne seront plus joignables avant 16 h 00. Le colonel Wilhem Adam{384}, aide de camp de Paulus a laissé cette description du déménagement :

> « Une vision de terreur. Fouettés par la peur des chars soviétiques, camions, autos, véhicules de commandement, motos, cavaliers, charrettes, décampaient vers l'ouest, se cognaient les uns aux autres, s'embourbaient, se renversaient, bloquaient la route. En même temps, les piétons poussaient, serraient, bousculaient. Celui qui trébuchait et tombait à terre ne se remettait jamais sur ses pieds. Il était foulé, piétiné, écrasé. (…) Les armes et les pièces d'équipement étaient jetées. Les camions bourrés de munitions, les roulantes, les véhicules du train étaient abandonnés. (…) Le chaos le plus sauvage se présenta devant Verchné-Tchirskaïa. Aux fuyards de la 4e Armée Panzer se joignirent les soldats et officiers de la 3e Armée roumaine venus du nord et les services en retraite du 11e Corps. Tous se valaient dans la panique. Tous se ruaient dans la direction de Nijné-Tchirskaïa. »

Le 48e *Panzerkorps*, la seule carte jouable dans l'immédiat face aux blindés de Vatoutine, continue ses errances. À 9 h 50, le général Heim soumet son plan au Groupe d'Armées : reculer la 22e Panzer de 20 kilomètres vers le sud à la fois pour la soustraire à l'encerclement qui la menace et pour faire le plein de carburant, faire percer la 1re Division blindée roumaine de façon à la réunir à la 22e Pz et ensuite seulement contre-attaquer. Le Groupe donne son accord à 14 h 00 mais, à 16 h 00, Hitler refuse tout recul de la 22e Pz et exige qu'elle attaque vers le nord

pour aller débloquer le groupe Lascar. Malgré l'avis contraire du général Steflea, Hitler refuse aussi au groupe Lascar l'autorisation de quitter ses positions. Ces deux ordres du Führer supposent que la 22e Panzer et l'équivalent de 3 Divisions roumaines malmenées sont capables de restaurer la ligne de front initiale face à des forces quatre fois plus nombreuses qu'elles.

Dans l'après-midi, les premiers fuyards roumains arrivent à Morozovsk, siège du Q.G de la 3e Armée roumaine. Un rapport d'enquête allemand établira les faits suivants relatifs à un secteur pourtant distant de 75 kilomètres des pointes soviétiques :

> « La panique prit alors des proportions complètement absurdes. À l'exception du commandant et d'une fraction de son état-major, les troupes et les services roumains fichèrent le camp, abandonnant les magasins qui furent pillés par la population civile. Le dépôt de carburant de l'aérodrome fut incendié, le dépôt de munitions dynamité{385}. »

Lorsque Paulus arrive à son QG d'hiver de Nijne Tchirskaïa vers 16 h 00, il trouve un radiogramme signé Adolf Hitler.

> « Sixième Armée tient ses positions malgré le danger d'un encerclement provisoire. Tenir la ligne ferroviaire ouverte le plus longtemps possible. À propos du ravitaillement aérien, ordre suit. »

Schmidt téléphone aussitôt à von Soderstern, son homologue du Groupe d'Armées B, qui lui décrit la progression des Soviets au nord et au sud. Avant d'ajouter :

> « Nous n'avons rien pour les arrêter. Vous devez vous débrouiller seuls. »

Paulus aurait alors demandé l'abandon de Stalingrad et le retrait de son Armée sur une position en bretelle Don-Tchir. Ensuite, aurait-il envisagé, la contre-attaque serait menée, en conjonction avec les forces du Groupe d'Armées A (Caucase), en se donnant pour objectif l'écrasement des forces soviétiques aventurées dans la grande boucle du Don. Le commandant de la 6e Armée aurait également demandé une décision rapide car, faute de carburant et de munitions, chaque heure perdue compromettrait le retrait en bon ordre. Le Groupe d'Armées se serait déclaré d'accord avec cette proposition, qu'il aurait transmise à l'OKH.

Or, il n'y a pas de traces écrites de cette proposition de Paulus. L'historien Manfred Kehrig se demande si le général ne confond pas les dates : sa proposition d'abandon de Stalingrad serait alors du 23 et non du

21 novembre. On peut d'autant plus douter de la mémoire de Paulus que, le 21 novembre, le Groupe d'Armées B croit encore pouvoir « coincer » les Corps blindés soviétiques entre le 14e *Panzerkorps* à l'est (14e, 24e et 16e *Panzerdivisionen*), accouru de Stalingrad, et le 17e Corps (Hollidt) en cours d'établissement sur le Tchir, à l'ouest.

À partir du 21 novembre, le Groupe d'Armées B ne se sent plus en mesure de donner une orientation ferme à Paulus : on attend simplement l'arrivée de Manstein et personne ne veut préjuger de ce qu'il fera. Comme une attaque du 14e *Panzerkorps* n'aurait de sens que couplée à celle du 17e Corps – qui dépend directement de Manstein – la 6e Armée ne peut rien réaliser d'offensif dans l'immédiat. Elle se contente donc d'aménager un périmètre défensif à peu près continu, acceptant de fait l'encerclement comme Hitler l'a déjà accepté.

Jodl, chef d'État-major de l'OKW, est le premier à mettre les pieds dans le plat. Il propose de « vider » la ville de Stalingrad des unités qui s'y trouvent pour les jeter au sud et reprendre contact avec la 4e Armée Panzer. Mais le Führer refuse tout net. Son argument est simple : les Soviets reprendraient aussitôt le contrôle de Stalingrad. Or, de cela, il ne veut à aucun prix : son prestige serait ruiné, la campagne d'été 1942 se trouverait privée de son seul laurier, et la base de départ pour une offensive en 1943 se déroberait. Il n'y a donc qu'une seule attitude à adopter : tenir sur place, comme durant l'hiver 1941. Et Hitler y est résolu AVANT même que l'encerclement soit réalisé.

22 novembre, secteur nord

À cinq heures du matin, sous le couvert de l'obscurité et tous feux éteints, le bataillon de reconnaissance de la 19e brigade du 26e Corps blindé s'approche de Kalatch. Le chef de la brigade, le lieutenant-colonel Grigori Filippov, est présent avec cinq T-34, un véhicule radio et cinq camions portant une cinquantaine de fusiliers. Dans la nuit, son chef de Corps, le général Rodin, lui a donné l'ordre de tenter un coup de main sur le pont qui traverse le Don en face de la ville sise, elle, sur la rive est. Après avoir erré plusieurs heures dans le brouillard, il est enfin guidé par un civil russe jusqu'au dernier coude avant l'ouvrage. Filippov, qui a très peu de moyens, ignore l'état des défenses. Or, il se trouve qu'elles sont très faibles. Il y a en tout et pour tout une unité de pontonniers de l'Organisation Todt[386], des

éléments de la 9e Division de FLAK avec une batterie en position, des services arrières, le tout commandé par le colonel Mikosch, chef de l'école des pionniers de la 6e Armée, lui-même coiffé par Roos, lieutenant-colonel de la *Feldgendarmerie*. La garde rapprochée du pont se monte à 25 hommes. Pourquoi les Allemands ont affecté des moyens aussi misérables à la position clé de Kalatch demeure un mystère, d'autant plus incompréhensible qu'ils ont établi depuis le 20 novembre que les Soviétiques visent ce point de passage du fleuve.

À 5 h 15, après avoir dépêché quelques fantassins sur la glace pour tourner la garde, Filippov fait allumer les phares, et s'avance jusqu'au milieu du pont. Aucune réaction. Il continue jusqu'à l'extrémité de l'ouvrage, où les sentinelles sont abattues en un instant. L'alarme est enfin donnée mais il est trop tard, trois T-34 ont franchi le fleuve. Pourquoi personne n'a bougé reste mal compris. Schröter{387} pense qu'il y a eu méprise, les T-34 auraient été pris pour des Panzers. Paul Carrel fait remarquer que plusieurs T-34 capturés étaient arrivés dans le secteur depuis le 16 pour servir à la constitution d'un train blindé. Habitués à les voir, les gardes du pont n'auraient pas réagi au passage des chars de Filippov. Une troisième version fait remarquer que se trouve à Kalatch une école du feu antichar qui s'entraînait souvent sur des T-34 saisis, habituant la garde à ces mouvements de tanks frappés de l'étoile rouge. Mais aucun de ces éléments n'a pu être établi avec certitude. Il n'en demeure pas moins que, visiblement, les unités commandées par Milosch n'étaient pas en état d'alerte maximum, attitude pour le moins légère. De même, Roos n'a pas reçu d'instructions sur la conduite à tenir en cas d'attaque soviétique. Faut-il faire sauter l'ouvrage ? Roos choisit de ne pas le faire au cas où la Wehrmacht voudrait l'utiliser par la suite. Filippov reste seul avec ses faibles forces pendant 16 heures : aucune réaction allemande d'envergure ne se déclenche durant ce temps. Au soir, il est trop tard : les fusiliers portés du 26e Corps blindé s'établissent sur les hauteurs du fleuve, empêchant toute contre-attaque.

Pour les Soviétiques, la prise du pont de Kalatch aux premières heures du 22 novembre ouvre une formidable opportunité. De Malonabatovski (confluent Golobaïa-Don) à Marinovka (sur la rivière Karpovka), il y a un trou de 30 kilomètres, sans une seule unité de combat allemande ou roumaine. Les trois Divisions Panzers du 14e *Panzerkorps* sont hors d'état

de réagir à une menace visant leurs arrières. L'attaque de la 16e Panzer prévue contre Skvorin, sur la Liska, est en effet annulée à l'aube faute de carburant. Les 14e et 24e Pz, quant à elles, sont engagées dans de durs combats défensifs contre le 4e Corps blindé dans le secteur d'Osinovski. Eremenko et Vatoutine auraient-ils été en mesure, à ce moment précis, de jeter quatre de leurs Corps rapides dans la brèche que le sort de la 6e Armée eut été scellé en quelques jours. Sur leur route, les T-34 auraient détruit les principaux dépôts de munitions et de carburant et, surtout, saisi sans coup férir l'aérodrome de Pitomnik, seul lien de Paulus avec le monde extérieur. *Les Panzerdivisionen* auraient été à sec dès le lendemain. La 24e Pz, par exemple, n'a plus, le 21 novembre, que 150 000 litres de carburant dans ses citernes pour ses milliers de véhicules, la 16e Pz, 300 000 litres{388} : de quoi se battre à peine quelques heures. Avec 600 chars sur ses arrières, la 6e Armée aurait été tronçonnée sans retour, le 11e Corps{389} isolé au nord-ouest après la prise des ponts sur le Don, le 8e pris à revers et l'infanterie du 51e écrasée contre la 62e Armée de Tchouikov dans les ruines de Stalingrad ou surprise à découvert dans la steppe durant sa marche vers l'ouest.

L'engrenage des conséquences aurait été vertigineux. La 6e Armée liquidée en quelques jours, l'opération Saturne aurait pu être déclenchée sous sa forme initiale au début de décembre (et non le 16) et l'ensemble des forces des trois Fronts se serait rué vers Rostov, prenant au piège le Groupe d'Armées A (Caucase). Victoire foudroyante, victoire stratégique, à côté de laquelle celle de Stalingrad fait pâle figure…

Mais l'occasion a été manquée. C'est seulement au soir du 22 novembre que la 19e brigade de Filippov passe sur la rive orientale du Don ; seulement le 23 en soirée que le 26e Corps blindé la rejoint ; seulement le 24 que l'attaque s'ébranle vers Stalingrad. La cause de cette lenteur ? Les ordres de la STAVKA : l'objectif de la pince nord de l'opération Uranus est la prise de Kalatch, pas la destruction de la 6e Armée. Cela est réservé à la seconde partie du programme…

Au sud, le 22 à midi, le général Volsky quitte l'expectative pour jeter ses tanks vers le hameau Sovetski, qu'il ne dépassera que le lendemain en fin d'après-midi, scellant l'encerclement de Paulus. Ces 36 heures laissées à la 6e Armée lui ont permis de se former en hérisson, offrant un front solide à toutes les entreprises russes. Il faudra plus de deux mois de combats acharnés pour briser la 6e Armée. La STAVKA devra immobiliser 1 million

d'hommes et en perdre le quart pour y parvenir. Saturne, le « super Stalingrad » contre le Groupe A, s'en trouvera reculé, dénaturé en un « Petit Saturne ». Les Soviétiques ont manqué à Kalatch l'occasion exceptionnelle, celle que les Allemands ont saisie au sud de Sedan le 14 mai 1940, ou au sud du saillant de Kharkov, le 17 mai 1942. Peu habitués aux folles chevauchées, les chefs soviétiques ont par ailleurs sous-estimé le facteur temps et la volonté de se battre de l'Armée Paulus. Vatoutine, pour sa part, en tirera des conclusions d'une hardiesse excessive qui lui vaudront, en février 1943, un amer retour de bâton{390}.

À l'inverse, on peut se demander ce qui se serait passé si le lieutenant colonel Roos avait fait sauter le pont de Kalatch. La réponse est simple : les 4e et 26e Corps blindés seraient restés sur la rive droite du Don et la situation opérationnelle eut été entièrement différente. Le temps que les Soviétiques amènent leur matériel de pontage{391}, la 376e I.D aurait pris position sur l'autre rive dans le secteur de Kalatch. Au sud, le 4e Corps mécanisé de Volsky se serait présenté seul devant la rivière Karpovka où, le 23 novembre, il aurait été pris sur son flanc droit par la 3e Division motorisée. Paulus aurait alors eu d'autres cartes en mains car le groupe Schmidt (éléments de la 14e Pz), positionné à la gare de Lochki, n'aurait plus été éloigné des gros de la 6e Armée que de 30 kilomètres. Une avancée relativement modeste vers l'ouest et le sud aurait aussi permis de recouvrer l'usage de la ligne ferroviaire Morozovsk-Stalingrad.

Ces deux uchronies n'ont de sens et d'intérêt que rapportées à la journée du 22 novembre. Elles permettent d'en faire la journée décisive de la contre-offensive soviétique.

22 novembre, secteur sud

À l'aube, donc, sommé de bouger par Eremenko, Volsky remet en route son 4e Corps blindé dans la vallée de la Donskaïa Tsaritsa, en direction du nord. À 9 h 00, Buzinovka est prise : l'état-major de la 4e Armée Panzer n'a pas eu deux heures pour faire ses bagages ! Cinquante minutes plus tard, Stalinski tombe. Plus grave, le dépôt de carburant de la 29e Division motorisée est saisi intact par les tankistes de Volsky : la Division du général Leyse, la seule, dans ce secteur, à posséder des chars, n'a plus que deux jours de réserves. À 11 heures, la voie ferrée Morozovsk-Stalingrad, artère vitale de Paulus, est coupée. Un parti de T-34 est signalé à la gare de

Karpovka, 15 kilomètres à l'est. À 15 h 50, heure allemande, un régiment blindé de la 36e brigade mécanisée, commandée par le colonel Rodionov, prend le hameau Sovetski d'assaut. Staline demande confirmation à Eremenko et ajoute :

> « demain (23 novembre) vous pouvez faire votre jonction avec le Front du Sud-Ouest dont les troupes viennent de prendre Kalatch{392}. »

Le manque de carburant et le risque de voir la 29e motorisée piégée entre les 13e et le 4e Corps motorisés amène la 6e Armée à renoncer à toute contre-attaque visant à empêcher la jonction des Fronts de Stalingrad et du Sud-Ouest. La 29e motorisée recule de 20 kilomètres vers l'est, sur la ligne Karpovka-Rokotino, tandis que la 20e D.I roumaine (musclée par plusieurs batteries de FLAK 88) et la 297e I.D reculent à leur tour pour réduire la longueur du front, sur la ligne Rokotino-Elchi.

Premières tensions dans le commandement allemand

Ce même jour, dans la matinée, Hoth, commandant la 4e Armée Panzer, vient voir Paulus et Schmidt à leur P.C de Nijne Tchirskaïa. Pickert, commandant de la 9e Division de FLAK et, au bout du fil, le général Fiebig, chef du 8e *Fliegerkorps,* sont aussi présents. De la façon la plus catégorique, Fiebig écarte la possibilité de ravitailler par air une Armée entière. À supposer même que les Russes n'aient pas d'aviation et que, par miracle, le temps se mette au beau, la Luftwaffe, explique-t-il, n'a tout simplement pas assez de transporteurs JU-52 pour acheminer les centaines de tonnes quotidiennes nécessaires. Pickert, d'accord avec son supérieur, demande une percée immédiate de la 6e Armée vers le sud-ouest. Mais Paulus et Schmidt, qui ont les yeux rivés sur la jauge de carburant et qui savent l'état de dispersion des *Panzerdivisionen*, concluent autrement. Un : l'Armée se formera provisoirement en hérisson. Deux : les unités mobiles seront rassemblées dans le coin sud-ouest de la poche pour tenter la sortie dès qu'un volume suffisant de carburant et de munitions{393} aura été livré par air. Une opération de percée (nom de code *Umbau{394}*) doit immédiatement être mise à l'étude.

Schmidt entend ce que disent les aviateurs mais il persiste à penser que la Luftwaffe peut livrer le minimum indispensable à une percée.

> « Ca ira, dit-il, et nous pourrons manger les chevaux qui sont nombreux dans la poche. »

Alarmé par cette position, Fiebig essaie de joindre Paulus pour lui expliquer l'impotence de la Luftwaffe, mais il se heurte à Schmidt, qui fait barrage. Il envoie alors Heinemann, son chef d'état-major, à Nijne Tchirskaïa avec ordre de parler EN TÊTE À TÊTE avec Paulus mais les deux hommes ne se verront pas : l'état-major de la 6e Armée s'est envolé vers la poche, où Hitler lui a ordonné de s'installer. Le nouveau QG se constitue d'une douzaine de misérables blockhaus en terre, à 6 kilomètres à l'ouest de Stalingrad, près de la gare de Goumrak. En fait, Heinemann n'a pas besoin de rencontrer Paulus, comme en témoigne ce coup de téléphone du chef de la 6e Armée à von Weichs, chef du Groupe d'Armées :

> « Je n'arrive pas à me représenter comment une armée de 200 000 hommes peut être durablement ravitaillée par air (…) En ne considérant que cette raison, je réitère ma demande de pouvoir percer vers l'ouest{395}. »

Toute la nuit précédente (21 au 22), von Richthofen a téléphoné à Weichs, à Zeitzler, à Goering, à Jeschnonnek. Teneur du message :

> « La 6e Armée s'imagine qu'elle sera ravitaillée par air dans son hérisson. Je m'évertue par tous les moyens à la faire revenir de ses illusions, car jamais on ne parviendra à réunir un nombre suffisant d'appareils de transport.{396} »

Très tôt dans la matinée du 22, Paulus et Schmidt annulent l'attaque de la 16e Panzer vers l'ouest, faute de carburant. Ils décident également d'évacuer par bonds successifs toutes les unités encore présentes sur la rive occidentale du Don, à savoir les 16e, 24e et 14e *Panzerdivisionen* et la totalité du 11e Corps d'Armée (44e, 376e et 384e I.D). Ce recul est cohérent avec la constitution d'un hérisson le plus ramassé possible de façon à libérer des unités mobiles pour une future percée vers le sud-ouest ; il pare aussi au danger apparu avec l'irruption des Corps blindés de Vatoutine à Kalatch. Mais, à 8 h 15, le Groupe d'Armées transmet un *Führerbefehl* qui exige un effort offensif vers la Liska. Schmidt réagit aussitôt en faisant savoir que cet ordre se trouve dépassé par la situation sur le terrain et que les dispositions de la 6e Armée sont maintenues. Paulus et Schmidt font là clairement acte d'insubordination vis-à-vis d'Hitler : première et dernière fois.

Dans l'après-midi, Paulus et Schmidt recueillent l'opinion de plusieurs de leurs chefs de Corps et de Divisions. Tous souscrivent à l'analyse des deux hommes : il reste une seule solution pour sauver la 6e Armée, percer vers le sud-ouest, dès que le ravitaillement le permettra. Le chef du 51e

Corps, le général von Seydlitz-Kurzbach, se montre particulièrement virulent. Il ne faut pas demander à Hitler la permission de percer, suggère-t-il ; il faut le mettre devant le fait accompli par un radiogramme immédiat annonçant la percée. Paulus et Schmidt – qui parlera plus tard de « mutinerie » – ne se résolvent pas à endosser cette responsabilité. Le radiogramme expédié au Groupe d'Armées et à l'OKH prévient en termes très diplomatiques que la situation pourrait amener à un abandon de Stalingrad et à une percée vers le sud-ouest.

La riposte d'Hitler arrive à 22 h 15 :

> « La 6e Armée est provisoirement encerclée par des forces russes. Je connais la 6e Armée et son chef et je sais que dans cette situation difficile ils sauront tenir avec courage. La 6e Armée doit savoir que je fais tout pour l'aider et la DÉGAGER. Je lui communiquerai mes ordres en temps voulu. Adolf Hitler. »

Dégager : *entsetzen*, en allemand. Le mot est clair : la 6e Armée demeure à Stalingrad où elle attendra des secours venus de l'extérieur. *Führerbefehl* !

3. La stabilisation de la poche (23-30 novembre)

23 novembre, dans la poche

Dans la soirée du 22 novembre, le maréchal Antonescu, alerté par le chef d'état-major de l'Armée roumaine, envoie un télégramme à Hitler lui demandant d'autoriser le groupe Lascar à percer vers le sud-ouest. Chose rare, Hitler revient sur son interdiction de la veille ; de plus, il confère à Lascar le grade de chevalier avec feuilles de chêne de la Croix de fer, premier officier allié à recevoir cette distinction. Indépendamment, le général Lascar, appuyé par le général Steflea, chef d'état-major de l'armée royale, a déjà pris la décision de rompre l'encerclement et lancé l'ordre dès le 22 novembre. Une partie des 39 000 soldats roumains, affamés, frigorifiés, entament une marche de 35 kilomètres à travers les lignes soviétiques. Avec l'énergie du désespoir mais dans un désordre croissant, les colonnes réussissent à s'ouvrir le chemin et à atteindre Boljaïa Donchinska où les attend la 22e Panzer. 3 160 hommes{397}, sans le moindre équipement, ont échappé à la mort ou à la captivité. Mais Mihaïl Lascar{398}, dont la conduite a été remarquable de bout en bout, est pris par les Soviets. Le 5e Corps roumain n'existe plus.

Le délai de 36 heures accordé par les Corps blindés soviétiques à Paulus est inespéré. Qualifié de « *Don Wunder* » (miracle sur le Don), il laisse à la 6e Armée le temps de boucher les trous sur ses fronts ouest et sud et d'évacuer les troupes encore présentes sur la rive occidentale du Don (l'évacuation sera terminée le 26). À 16 heures, l'alerte est chaude : le 4e Corps mécanisé de Volsky entre enfin en contact{399} avec les deux Corps blindés de Vatoutine pendant qu'au nord, la 24e Armée (général Galinine) parvient à s'emparer – momentanément – du grand pont de Vertiatchi. Le 11e Corps et le 14e *Panzerkorps* n'ont plus que trois points de passage sur le Don. Il faut détruire dans la hâte un important matériel lourd, des centaines de canons et de camions, et abandonner les prisonniers qui, mourant de faim, sont incapables de marcher. Dans la nuit du 23 au 24, la 6e Armée accélère la retraite, qui tourne par endroit à la franche panique, et ne garde plus qu'une petite tête de pont de 20 kilomètres de large sur 4 de profondeur sur la rive droite du Don. Heureusement pour elle, le temps s'est remis au beau. Pour la première fois depuis cinq jours, la Luftwaffe opère en protection.

Le drame de Paulus, c'est qu'il ne sait toujours pas quel parti suivre. Hitler ne quitte Berchtesgaden que le 22 à 15 heures et n'arrive à Rastenburg que dans la soirée du 23. Pendant 36 heures, Paulus n'a pour viatique que l'ordre de tenir sur place alors que la situation de l'armée s'aggrave d'heure en heure. Trois solutions théoriques s'offrent à lui :

1. Appliquer l'ordre d'Hitler du 22 au matin : ne rien céder. Impossible, vu la progression des Soviets, sous peine de perdre dans l'immédiat toutes les troupes à l'ouest du Don (20 % des forces, 60 % des blindés). Ces pertes rendraient impossibles toute autre solution.

2. Percer immédiatement. Paulus, en soldat discipliné, ne peut désobéir au chef suprême auquel il est lié par serment. S'y résolverait-il qu'il n'aurait pas assez d'essence et de munitions pour réussir la percée, même en abandonnant une grosse partie du matériel. Il doit attendre les livraisons par air.

3. Former un hérisson le plus ramassé possible et préparer la percée sous deux ou trois jours. Pour cela, redistribuer toutes ses forces de façon à rassembler un poing blindé au sud-ouest pour marcher sur l'Aksaï à la rencontre de la 4e Panzer. C'est cette solution que Paulus expose au Groupe d'Armées B, dans la matinée du 23 novembre. Il réitère se demande de

façon pressante à 11 h 45, en insistant sur l'impossibilité d'un ravitaillement par air pour une durée excédant quelques jours. Paulus se dit prêt à percer dans la nuit du 25 au 26, mais en abandonnant tout le matériel lourd, notamment l'artillerie, à l'exception du bien le plus précieux, les canons antichars. Von Weichs, son interlocuteur, partage ses vues mais se refuse à donner un ordre qui ne peut venir que d'Hitler.

C'est donc au Führer que Paulus adresse sa supplique par radiotélégramme, à 21 h 30.

Un silence assourdissant lui répond, qui durera jusqu'au lendemain soir.

Dans une atmosphère de plus en plus lourde, le commandant du 51e Corps, le général von Seydlitz, tente de forcer le destin. Il décide de son propre chef d'entamer la retraite et initier ainsi la percée, forçant la main à Paulus, à l'OKH et à Hitler. Dans la soirée du 23 commence donc le retrait de la 94e I.D, des 3e et 60e motorisées. Elles quittent la ligne de front située immédiatement au nord de la ville de Stalingrad, qui barre la moitié est de l'isthme Don-Volga, entre Akatovka-Erzovka et Borodkin, pour se reporter 10 kilomètres en arrière, sur la ligne Spartakovka-Orlovka. Ce faisant, elles abandonnent une position haute, très bien aménagée, qui a repoussé vingt assauts soviétiques depuis le mois d'août. Tout se passe dans la précipitation. Absurdement, le feu est mis aux approvisionnements des trois unités, y compris à un stock d'essence ! Mais les Soviétiques aux aguets collent aux troupes en retraite et réussissent à accrocher à l'aube du 24 la 94e I.D à découvert. Prise entre des feux croisés d'artillerie, sectionnée par des régiments de chars, elle est détruite à 50 %.

L'affaire tourne à la confusion de von Seydlitz qui doit demander à Paulus des bataillons de la Luftwaffe pour tenir sa nouvelle ligne. Apprenant alors l'incroyable initiative de son subordonné, Paulus le menace du conseil de guerre, avant de passer l'éponge et de choisir le silence. Mais pas Hitler qui, mis au courant du repli le lendemain, et fort mal informé, décide d'enlever à Paulus la responsabilité de la « forteresse » (*Festung*) de Stalingrad-Nord pour la confier au général… von Seydlitz !

23 novembre, à l'extérieur de la poche

Le front à l'extérieur de la poche commence à se solidifier. À l'évidence, les Soviétiques n'engagent encore que peu de moyens pour élargir la zone de sécurité autour du « chaudron » (*Kessel*) de Stalingrad.

L'OKH demande que soit tenue la ligne Krioutcha-Tchir-confluent Tchir et Dongare de Lochki-Kotelnikovo. Au nord d'Osinovski{400}, le Groupe Hollidt s'installe avec le 1er Corps d'Armée roumain, la 294e I.D, des éléments de sécurité, quelques régiments italiens. L'ensemble reste fragile. Dès que les Soviets poussent un peu, ils passent, comme sur la Krioutcha au-delà de laquelle ils parviennent à constituer une tête de pont. Au sud d'Osinovski, les restes de la 3e Armée roumaine, corsetés de groupes de combat allemands, tiennent vaille que vaille la coupure du Tchir et quelques têtes de ponts jugées indispensables pour la suite des opérations.

Le 48e *Panzerkorps* continue à errer. Tenu de se réunir avec la 1re Division blindée roumaine, le général Heim demande désespérément à connaître la localisation de cette unité fantôme. En vain. Vers 10 h 30, il apprend qu'elle est en fuite, ayant perdu ses chars, son état-major réfugié à Osinovski. Réduit une fois de plus à la seule 22e Pz, le 48e *Panzerkorps* ne peut faire mieux que de rester formé en hérisson – avec ravitaillement par air – à Boljaïa Dontchinka pour y recueillir les derniers éléments du groupe Lascar. Une nouvelle panique parmi les Roumains oblige Heim à rendre la ville aux Soviets dans la soirée. Le lendemain, à 8 h 45, l'OKH lance l'ordre de ramener le *Panzerkorps* au-delà du Tchir. Le 29 novembre, en partie pour plaire aux Roumains qui chargent Heim de la responsabilité de la destruction du Groupe Lascar et de la plus grosse partie de la 3e Armée roumaine, Hitler relève le chef du 48e *Panzerkorps* de son commandement. Heim passera ensuite devant le tribunal de guerre et sera chassé de l'armée{401}. Keitel réussit in extremis à faire changer Hitler d'avis : il voulait faire fusiller le général sans jugement.

Dans la partie sud du front, l'effondrement de la 4e Armée roumaine se poursuit au grand désespoir du général Hoth. L'apparition de quelques éléments du 4e Corps soviétique de cavalerie produit dans le 6e Corps roumain plusieurs paniques entre le 22 et le 26 novembre. Les Divisions, parfois réduites à 10 % de leurs effectifs, abandonnent leurs positions successivement sur la coupure de la Michkova, puis sur celle de l'Aksaï pour se reporter plus au sud juste en avant de Kotelnikovo. Cet écartement de l'anneau extérieur de défense de l'Armée rouge aura de très graves conséquences au moment de la contre-attaque de Manstein.

Une action plus décidée des Soviétiques aurait pu sans peine non seulement faire tomber Kotelnikovo mais aussi atteindre la Sal jusqu'à son

confluent avec le Don : il n'y a plus rien devant eux. Mais le commandement de la 51e Armée s'est trouvé quelque peu débordé par la nécessité d'avoir à conduire deux opérations divergentes : l'une vers Kalatch, au nord-ouest, l'autre vers le sud-ouest. Il est aussi vrai qu'Eremenko n'aurait pas disposé des forces nécessaires pour garnir un périmètre extérieur aussi démesurément agrandi. Cette avancée aurait cependant crée à Manstein les pires difficultés pour concentrer au sud du Don les deux *Panzerdivisionen* prévue pour délivrer l'Armée de Paulus.

24 novembre-30 novembre *(carte 30)*

Côté soviétique, il s'agit d'enfermer la 6e Armée dans un double cercle de fer. Vers l'extérieur, la 1re Armée de la Garde et la 5e Armée de tanks du Front du Sud-Ouest, et la 51e Armée du Front de Stalingrad, repoussent l'ennemi vers l'ouest. Les deux premières formations doivent aller s'établir défensivement sur le Tchir dans un premier temps. Puis, dans un second temps, conquérir des têtes de pont au-delà du Tchir pour lancer l'offensive prévue vers Morozovsk dans le cadre de l'opération Saturne. À cet effet, le 7e Corps blindé du général Rotmistrov reçoit l'ordre de se mettre en route vers le confluent Tchir-Don. La 51e Armée, quant à elle, doit viser le Don de Suvorovski et l'Aksaï et s'emparer de la ville de Kotelnikovo, gare importante qui pourrait servir aux Allemands de base pour une opération de dégagement.

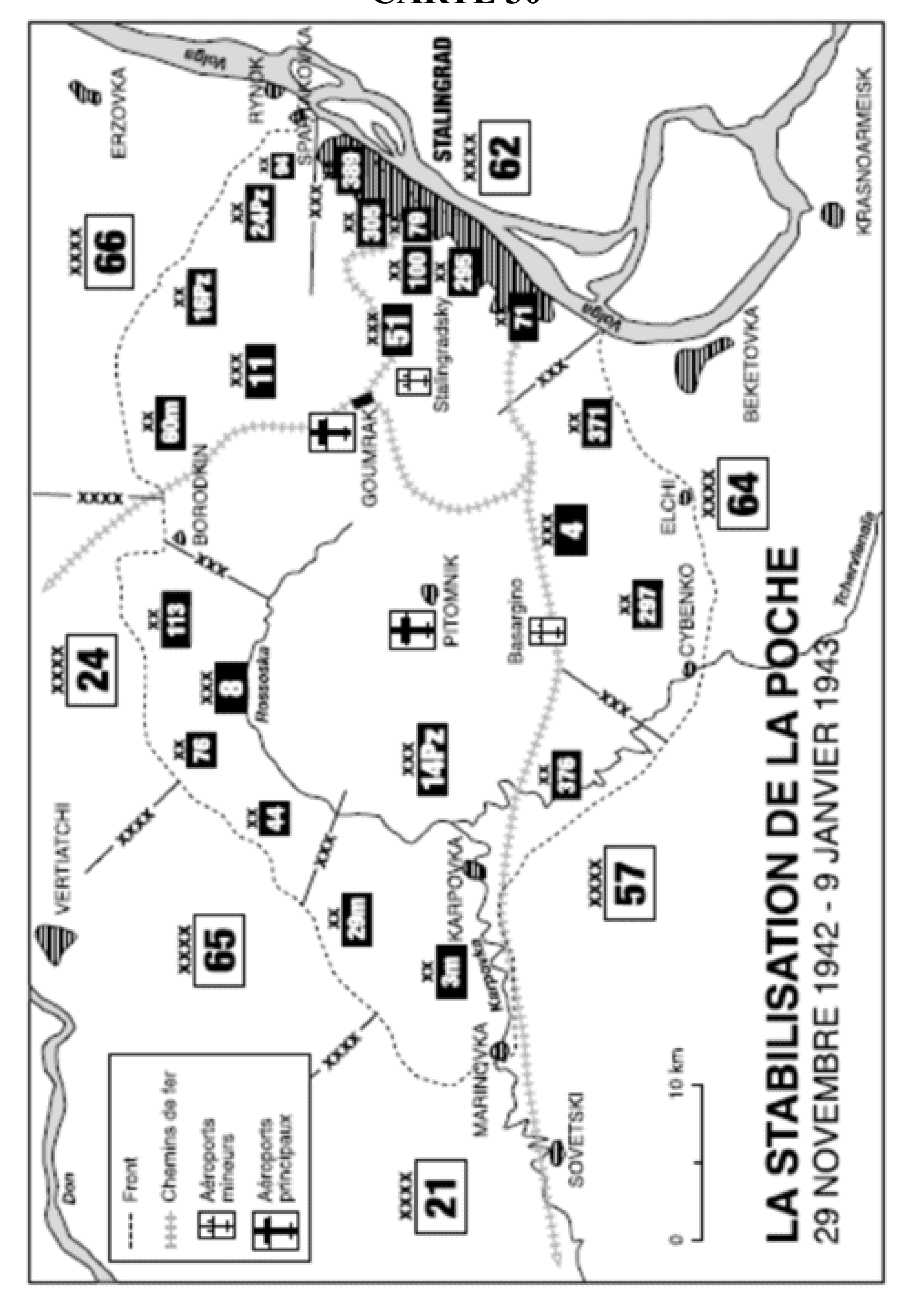
À l'intérieur, les Divisions des 57e et 64e Armées (Front de Stalingrad) doivent s'établir face au côté sud de la poche, tandis que les 21e, 65e et 24e Armées (Front du Don) ferment l'horizon de Paulus au nord-ouest et à l'ouest. Staline demande à ces formations d'écraser la poche dans la foulée puis il envoie Vassilevski auprès du Front de Voronej pour explorer les possibilités de lancer l'opération Saturne.

Le problème posé à Paulus est compliqué. Il lui faut à la fois former un front continu sur le pourtour de la poche et rassembler ses unités blindées et motorisées au sud, pour réaliser une sortie. Le tout sous une intense pression de l'ennemi. Les six jours qui courent du 25 au 30 novembre voient la 6e Armée réaliser un tour de force. Assaillie de toutes parts par six Armées soviétiques, elle parvient à reculer pied à pied jusqu'à une « ligne de sûreté » aménagée à la hâte. Elle repousse, parfois in extremis, toutes les pénétrations, notamment le long du Don, en direction de Vertiatchi, au nord,

vers Orlovka, au sud, entre Elchi et Cybenko. Dans le quartier des usines, la 62e Armée ressuscite d'entre les morts et passe à l'offensive trois jours durant ; mais l'entêtement de Tchouikov se brise sur la défense intelligente de la 71e I.D. À son tour, le taureau de la Volga éprouve le désavantage d'être l'attaquant en milieu urbain. Il est vrai qu'il n'est alors ravitaillé que par parachutages. Le fleuve cessera de faire obstacle seulement le 15 décembre, après s'être solidifié.

Plus d'une fois, les unités allemandes qui reculent sont au bord de la panique, notamment lors du passage des ponts sur le Don, dans la nuit du 26 au 27 novembre. Terrorisées à l'idée de demeurer de l'autre côté, les arrière-gardes se ruent vers l'est en désordre. Quand les ponts sautent à 4 h 30, tout le 11e Corps est passé sur la rive orientale du Don, mais tout le matériel lourd est resté sur l'autre rive.

CARTE 30


LA STABILISATION DE LA POCHE
29 NOVEMBRE 1942 - 9 JANVIER 1943
Front
Chemins de fer
Aéroports mineurs
Aéroports principaux
STALINGRAD
Volga
Don
Rossoska
Karpovka
Tcherviennaia
ERZOVKA
RYNOK
SPARTAKOVKA
KRASNOARMEISK
BEKETOVKA
ELCHI
CYBENKO
Basargino
PITOMNIK
GOUMRAK
Stalingradsky
BORODKIN
VERTIATCHI
KARPOVKA
MARINOVKA
SOVETSKI
0
10 km
62
66
24
65
21
57
64
51
11
8
4
14Pz
16Pz
24Pz
60m
113
76
44
29m
3m
376
297
371
71
295
100
79
305
389
94

Le rétablissement de la 6e Armée est d'autant plus remarquable que la Luftwaffe est peu intervenue, à cause du danger de givrage, et que l'artillerie tire à peine deux heures par jour, faute d'obus.

Le 29 novembre, à 5 heures du matin, la « ligne de sûreté » est partout atteinte. Au soir, pour la première fois depuis dix jours, les deux adversaires, épuisés, soufflent un peu. Les Soviétiques s'étonnent de la résistance d'un adversaire qu'ils estiment fort de 80 à 90 000 hommes, sans réaliser qu'ils le sous-estiment ainsi des deux-tiers. Le 29 novembre, Staline renvoit Vassilevski à Stalingrad avec mission de liquider la poche ; il exige un nouvel effort pour les premiers jours de décembre. Dans l'immédiat, il faut ramener du carburant, des munitions, des renforts. Les hommes doivent s'installer un minimum pour supporter le froid polaire de la nuit sur une steppe rase battue par tous les vents. Les gelures se comptent déjà par centaines.

À ce moment, la poche de Stalingrad a une forme vaguement ovoïde, centrée sur son poumon, l'aéroport de Pitomnik. Elle mesure 60 kilomètres dans sa plus grande dimension, du « nez » de Marinovka, au sud-ouest, à Spartakovka, au nord-est, sur la Volga ; et 34 kilomètres, de Cybenko, au sud, à Borodkin, au nord.

Son périmètre de 171 kilomètres se laisse découper en quatre secteurs.

La Volga est tenue par le 51e Corps (général Seydlitz), formé de la 71e I.D, du groupe Sanne (restes des 100e et 295e I.D), des 79e, 305e et 389e I.D.

Le nord-est est dévolu au 11e Corps : 24e et 16e *Panzerdivisionen,* 60e motorisée et 94e I.D.

Le quart nord-ouest est pour le 8e Corps : 113e, 76e et 44e.

Le sud-ouest au 14e *Panzerkorps* : 376e I.D et 3e motorisée.

Le sud-est occupé par le 4e Corps : 29e motorisée, 297e (plus restes de la 20e D.I roumaine) et 371e I.D.

En réserve d'Armée, les restes de la 384e I.D (avec le reliquat de la 1re division de cavalerie roumaine) et de la 14e Panzer.

Au total, 260 000 hommes, dont 9 590 Roumains et 20 300 auxiliaires soviétiques (*Hiwis*), 50 000 chevaux, 140 chars et canons d'assaut, 1 250 canons, 10 000 véhicules divers.

Cette magnifique défense de la 6e Armée a un prix exorbitant. Pas en termes de pertes, bien que les 509 tués, 275 disparus, 1 861 blessés et 107

gelés de ces six jours de combat pèsent lourds dans la mesure où ils ne seront pas remplacés. Plus grave est l'épuisement des réserves de munitions et de carburant. Dès le 26, tous les moteurs sont coupés, sauf ceux des chars et des tracteurs de canons antichars. Il reste 1 200 tonnes de munitions : à peine quatre journées de la consommation du 51e Corps au temps de l'assaut contre les usines. Les unités sont mélangées, tronçonnées. Les Panzers et les motorisées, qui devaient se concentrer vers le sud, sont pour moitié au nord où ils ont dû jouer les pompiers après la décision catastrophique du général Seydlitz d'abandonner sans ordres la vieille ligne de défense d'Erzovka.

Paulus pouvait-il percer peu après l'encerclement ?

Paulus demande à Hitler l'autorisation de percer vers l'ouest, avons-nous dit, le 23 novembre, sans doute pas avant. Dans ses mémoires, il affirmera que c'est le seul moment où cette option a présenté quelque perspective de succès.

On peut sérieusement en douter, avec Earl Ziemke, un grand spécialiste américain du conflit germano-soviétique :

> « L'encerclement rapide d'une Armée moderne est un événement cataclysmique, comparable seulement à un tremblement de terre ou à une autre catastrophe naturelle. Sur la carte, il prend souvent l'apparence d'une précision chirurgicale. Sur le champ de bataille, c'est une opération de déchiquetage et d'arrachement qui laisse la victime dans un état de choc et dans la situation militaire la moins favorable{402}. »

La 6e Armée s'est retrouvée brutalement coupée de son échelon de commandement supérieur, de ses bases arrières, de ses dépôts de carburant, de vivres, de munitions, de fourrages pour les animaux, de ses hôpitaux, ateliers, parcs d'engins… ; les permissionnaires ne peuvent regagner leurs unités ; les terrains d'aviation sont submergés par l'ennemi et évacués. Ceux qui sont encerclés vivent dès lors dans la peur d'être tués ou capturés ; la panique, le désir de fuir, sont les sentiments les plus naturels. Pour le commandement, la confusion est portée à son comble et ne peut être que difficilement surmontée. Alors que l'ennemi est lancé dans son mouvement et surgit sur tous les points, il faut rendre mobiles les parties de l'Armée qui ne bougeaient plus depuis des mois, les déplacer, les disposer dans tous les azimuts pour des batailles de rencontre et d'arrêt avec un seul objectif :

conserver un espace minimum de façon à n'être pas partout sous l'action des armes de l'adversaire.

Or, tout ceci suppose déjà qu'un ravitaillement minimum subsiste dans la poche.

Nous avons vu que, dès le mois d'août, la 6e Armée vit en flux tendu, sans jamais avoir pu constituer des stocks suffisants en carburant, vivres et munitions. Dès le 22, Paulus renonce d'ailleurs à gêner la jonction des Soviétiques dans les environs de Kalatch, faute de carburant.

L'imagine-t-on, dans ces conditions, jeter tout son monde en quelques heures dans l'aventure d'une sortie en masse ? On se tromperait, alors. Car il faut d'abord rassembler les Panzers dans le secteur de la percée, les faire relever par de l'infanterie venue à pied, siphonner le carburant dans toutes les unités, remplir les casiers à munitions, détruire le gros des matériels lourds qu'il faut abandonner : quatre jours minimum de préparatifs, pendant lesquels les attaques incessantes des Soviétiques auront mis… les rares stocks à zéro, et alors que le pont aérien n'a pas commencé.

Quelques chiffres pour illustrer ce casse-tête logistique. La 6e Armée consomme en période de combats soutenus 132 tonnes de munitions par jour. À cela s'ajoute la nécessité de constituer un stock qui sera dépensé durant la percée. Schmidt estime donc que 200 tonnes/jour lui sont nécessaires. Or, du 22 novembre, date de la coupure des approvisionnements au 3 décembre, la Luftwaffe a livré une moyenne quotidienne de 15,3 tonnes par jour ! Durant les deux semaines suivantes, elle n'acheminera que 41,6 tonnes/jour. Résultat : au 15 décembre, les stocks de munitions représentent… une journée de combats.

La sortie de Paulus, si Hitler y avait consenti dès le 23, se serait déclenchée, au mieux, quatre jours après la retraite sur la « ligne de sécurité » atteinte le 29 novembre au soir, c'est-à-dire le 4 décembre, au plus tôt, et le… 8 décembre au plus tard. Après cette date, en effet, elle n'a plus aucune chance de succès au moins pour une raison : la plus puissante formation soviétique, la 2e Armée de la Garde, serait en mesure d'être à Vertiatchi. 4 décembre-8 décembre : le créneau est moins large qu'une meurtrière. Nous verrons plus loin que, même réalisée durant ces quatre jours, une percée ne pouvait réussir.

4. Hitler et Manstein clouent la 6e Armée

Récapitulons sous forme de chronologie ce que l'on sait du processus qui aboutit à laisser la 6e Armée enfermée dans Stalingrad.

*** 20 novembre au soir.** Le fait est peu connu, alors qu'il a été révélé dès 1974 par l'historien Manfred Kehrig{403}: après avoir pris la décision de faire appel à Manstein, Hitler donne à Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, l'ordre de préparer un pont aérien pour ravitailler la 6e Armée au cas où elle serait encerclée, et ce, de façon provisoire jusqu'à l'arrivée des unités de Manstein. Nous sommes trois jours avant l'encerclement (scellé le 23), après seulement trente-six heures d'offensive soviétique, et alors que l'OKH comme l'OKW ne sont pas encore en état de juger clairement de la situation… La seule interprétation possible de cet ordre si précocement donné à la Luftwaffe est qu'Hitler a déjà décidé, quoi qu'il arrive, de tenir Stalingrad. La crise hivernale qu'il redoutait sans trop le dire est bel et bien là. Et tout indique que le Führer y répondra dans l'esprit du *Haltbefehl* de décembre 1941 : tenir sur place. Hitler n'entend pas céder Stalingrad, seule « preuve » de sa victoire dans sa seconde campagne d'été, alors qu'en réalité il n'a atteint aucun des buts stratégiques du Plan *Blau*.

*** 21 novembre, 15 h 25** : *via* le Groupe B, Hitler adresse à Paulus un radiogramme lui demandant de

« tenir ses positions malgré le danger d'un encerclement provisoire. »

*** 22 novembre, dans la matinée** : Hoth, Paulus et Schmidt confèrent avec le général Fiebig, chef du 8e *Fliegerkorps*. Celui-ci écarte catégoriquement la possibilité de ravitailler par air une Armée entière. Paulus et Schmidt rédigent leurs propositions au Groupe d'Armées B. Un : la 6e Armée se formera provisoirement en hérisson. Deux : les unités mobiles seront rassemblées dans le coin sud-ouest de la poche pour tenter la sortie dès qu'un volume suffisant de carburant et de munitions aura été livré par air.

À ce moment, Paulus, tous ses chefs de Corps, von Weichs, patron du Groupe d'Armées, son chef d'état-major von Soderstern, Zeitzler, chef d'état-major de l'OKH et von Richthoffen, commandant la *Luftflotte* 4, sont unanimes : la 6e Armée doit percer dès qu'elle le peut.

*** 22 novembre, fin d'après-midi** : Hitler reçoit une nouvelle fois Jeschonnek à l'Obersalzberg, juste avant de prendre le train pour Leipzig puis l'avion jusqu'à Rastenburg. Jeschonnek n'écarte pas catégoriquement la possibilité de bâtir un pont aérien efficace vers Stalingrad. Il reviendra

deux jours plus tard sur cette opinion exprimée à la légère, et qui a pesé dans le jugement d'Hitler.

*** 22 novembre, 22 h 15** : A sa demande de percée, la 6e Armée reçoit d'Hitler un refus agrémenté d'une promesse de dégagement. L'opération de dégagement semble d'autant plus la solution au problème que la veille Hitler a longuement reçu Speer. Tous deux ont parlé de la nouvelle merveille, le char lourd Tigre{404}. Hitler, fasciné par cette arme, fait valoir que quelques bataillons pourraient à eux seuls forcer la décision en Russie du sud. Il demande à Speer de tout faire pour en fournir une première douzaine à Hoth.

*** 23 novembre dans la matinée** : Paulus réitère au Groupe d'Armées sa demande{405} de percée, qu'il fixe au plus tôt dans la nuit du 25 au 26. Von Weichs, son interlocuteur, se refuse à donner un ordre qui ne peut venir que d'Hitler.

*** 23 novembre, après-midi :** à Wildpark-Werder, près de Potsdam, se tient une longue réunion entre les chefs de la Luftwaffe pour arrêter les moyens et les possibilités du pont aérien. Chose extraordinaire, le commandant du transport aérien, le général Fritz Morzik, n'est pas présent ! Goering demande que l'on livre 500 tonnes par jour. Seidel, quartier-maître général de la Luftwaffe, tient pour possible 350 tonnes au maximum. Sont mobilisés tous les types d'appareils – Ju 52, He 111, Ju 86, qu'ils appartiennent aux écoles, aux états-majors ou aux ministères.

*** 23 novembre au soir** :

Paulus adresse sa supplique à Hitler, par radio, à 21 h 30 :

> « *Mein Führer !*
>
> Depuis réception de votre télégramme du 22 novembre au soir, l'évolution des événements ici s'est précipitée.
>
> La fermeture de la poche à l'ouest et au sud-ouest n'a pas réussi. Des percées ennemies se dessinent de ce côté-là.
>
> Nos munitions et nos réserves de carburant tirent à leur fin. De nombreuses batteries et armes antichars n'ont plus d'obus. Il est exclu qu'un ravitaillement suffisant puisse leur être assuré à temps.
>
> L'Armée court au-devant de son anéantissement dans un très court délai si elle ne réussit, en rassemblant toutes ses forces, à détruire l'ennemi qui l'assaille du sud et de l'ouest.
>
> Il est indispensable pour cela de retirer immédiatement de Stalingrad toutes nos Divisions ainsi que de puissantes forces du front nord. La conséquence inévitable

sera que l'Armée devra percer en direction du sud-ouest, car ni le front nord ni le front est, ainsi affaiblis, ne pourront tenir.

Nous y perdrons sans aucun doute un important matériel mais la majorité de nos précieux combattants et une partie du matériel seront sauvés.

Je prends sur moi toute la responsabilité de vous faire cette grave communication (…).

Je vous demande à nouveau, en raison de cette situation, de me donner toute liberté d'action.

Heil mein Führer !

Signé : Paulus{406}

Hitler rentre juste de Berchtesgaden{407} quand Paulus envoie ce texte. Zeitzler l'attend, bouillant d'impatience, pour faire un point de situation, en compagnie de Heusinger, son chef des Opérations. À sa stupéfaction, Hitler veut tout remettre au lendemain. Zeitzler doit insister lourdement. À l'issue de sa présentation, il demande une fois encore l'autorisation de percée pour Paulus avec le texte ci-dessus en mains. Nouveau refus.

* **24 novembre, 02 heures** : Zeitzler téléphone à von Soderstern au Groupe B, pour lui dire qu'il

« a convaincu le Führer que la percée est le seul moyen de sauver l'Armée. Le Groupe d'Armées recevra demain matin cette décision par écrit{408}. »

Que s'est-il passé ? Zeitzler a-t-il revu Hitler après son point de situation ? Que lui a-t-il dit pour le faire changer ainsi d'avis ? N'y-a-t-il pas eu quiproquo ? Hitler, fatigué par l'interminable voyage depuis Berchtesgaden, n'aurait-il pas tout simplement lâché un « je vais réfléchir » pour se débarrasser de Zeitzler ? Aucun document ne répond à ces questions. En tout cas, l'état-major du Groupe d'Armées passe la nuit à rédiger les ordres de percée pour les communiquer à Paulus au plus tôt.

* **24 novembre, 8 h 30** : Paulus reçoit le télétype suivant, qui semble à première vue sceller le destin de la 6e Armée :

« À la 6e Armée

Décision du Führer :

Le Führer envisage de rassembler la 6e Armée dans le secteur compris entre l'actuel front sur la Volga, l'actuel front nord du 51e Corps, le PK 564 et Karpovka-Marinovka. Pour cela, la partie de la 6e Armée demeurée au nord-ouest doit être ramenée derrière le Don (…). En même temps il faut élargir la zone de rassemblement par une attaque vers le sud-ouest dans la direction générale de Kotelnikovo. La constitution d'un groupe de forces mobiles est entamée autour de Kotelnikovo (2 *Panzerdivisionen*) pour être lancées en direction de Buzinovka.

Tenir le front actuel sur la Volga et dans le secteur nord du 51e Corps à tout prix. Ravitaillement aérien par envoi de 100 Junkers52 supplémentaires est en cours. »

À la relecture, les chefs de la 6e Armée trouvent plusieurs ambiguïtés dans ce message. D'abord dans l'expression « le Führer ENVISAGE » : elle n'a pas un caractère d'irrévocable certitude. Second point : une attaque en direction de Kotelnikovo est envisagée. En conjonction avec l'attaque de Manstein ? Ou bien l'Armée encerclée doit-elle rester immobile ? L'ambiguïté va être levée par un nouveau venu dans cette histoire, dont le rôle va être décisif : Manstein.

*** 24 novembre, 9 h 00.** Manstein et son état-major débarquent à Starobelsk, siège du Groupe d'Armées B. Le *Feldmarschall* se trouve dans des dispositions optimistes, suite aux promesses que lui a faites Zeitzler les jours précédents. Il disposerait pour aller délivrer la 6e Armée de tout ou partie de quatre *Panzerdivisionen*, de 4 I.D, une Division de montagne, une de la Luftwaffe, une Division de FLAK et deux états-majors de Corps (17e Corps et 57e *Panzerkorps*). Au total, une force respectable, promise pour fin novembre, début décembre, qui, Manstein n'en doute pas, ne devrait faire qu'une bouchée des Russes. N'ayant pas vécu le calvaire des combats de rues à Stalingrad ni le traumatisme de l'encerclement, le *Feldmarschall* a une vision très différente des choses. Von Weichs, commandant le Groupe d'Armées B, tente de le gagner à l'absolue nécessité d'une percée rapide de Paulus vers l'ouest. L'échec est total. À 13 h 15, Manstein téléphone à Zeitzler pour lui communiquer son jugement sur la situation.

« En dépit de la position du Groupe d'Armées B, je ne puis pour le moment conclure en faveur d'une percée, tant qu'existent des perspectives de ravitaillement suffisant, au moins en munitions antichars, munitions d'infanterie et carburant. Cela est déterminant ».

Manstein ne désire pas seulement ouvrir un corridor permettant le ravitaillement terrestre de la 6e Armée mais vise « le rétablissement de la situation », à savoir le retour à la ligne de front du 18 novembre. Il se réserve cependant la possibilité

« en tant que dernière solution, d'une percée de la 6e Armée vers le sud-ouest. Je ne l'ordonnerai que dans le pire des cas{409}. »

Le front des grands chefs, jusque-là tous d'accord pour percer, a volé en éclats. Von Weichs n'a plus aucun pouvoir sur la 6e Armée, Zeitzler se taira après l'algarade du lendemain avec Goering (voir plus bas). Paulus est seul dans son « chaudron » mais la confiance qu'il a dans le « génie

opérationnel » de Manstein lui permet de faire accepter à ses chefs de Corps la solution d'un encerclement provisoire. Les deux principaux protagonistes – Hitler et Manstein – sont, pour l'instant, d'accord à 100 % : la 6e Armée reste où elle est ; la Luftwaffe la ravitaille ; une armée de secours la délivre avant trois semaines. La période d'incertitude est terminée, le siège commence. Dès le lendemain, les rations alimentaires des soldats de la 6e Armée sont divisées par deux, l'allocation quotidienne de pain ramenée de 700 à 300 grammes.

L'intervention de Manstein a, comme on le voit, pesé très lourd. Dans ses mémoires, il reconnaît qu'à son arrivée à Starobelsk il n'a pas de raison de mettre en doute la capacité de la Luftwaffe à ravitailler la poche.

> « À la différence d'Hitler, ni l'état-major du Groupe d'Armées ni le chef de la 4e *Luftflotte* n'étaient en mesure de vérifier les faits. Ils n'avaient pas non plus de raison immédiate de croire absolument impraticable un pont aérien DE COURTE DURÉE. Après tout, durant l'hiver 1941-42, la Luftwaffe a approvisionné complètement 100 000 hommes dans la poche de Demiansk{410} ».

Il ne revient de son erreur que le 27 novembre, après avoir, d'une part, appris (enfin !) le nombre des encerclés, d'autre part pris connaissance des jugements négatifs de son ami von Richthofen, du général Pickert, commandant la 9e Division de FLAK et du général Schulz, son chef d'état-major envoyé en mission d'information auprès de Paulus.

Le défaut d'information a sans doute joué. Mais Manstein n'a-t-il pas plutôt tenté de finasser avec Hitler ? Connaissant son entêtement, il juge vain de s'opposer à lui sur ce point. Il compte sur le développement de la situation, au cours de l'opération de dégagement, pour amener Hitler à accepter un retrait de la 6e Armée *proprio motu*. Manstein se trompe lourdement. Hitler ne cédera rien. En revanche, en brisant le front des généraux à Starobelsk, le 24 novembre, Manstein a tout cédé, sans contrepartie. Il a laissé Hitler se couvrir de son autorité en matière opérationnelle pour imposer le maintien de la 6e Armée à Stalingrad ; il a, en quelque sorte, légitimé le *Haltbefehl*. Ses mémoires sont, sur ce point précis, si embrouillés, sa langue si pleine de circonvolutions, qu'on ne peut douter que le *Feldmarschall* a craint qu'on lui attribue une part de responsabilité dans la catastrophe. Il la porte néanmoins, quels que soient ses efforts postérieurs pour délivrer la 6e Armée.

*** Nuit du 24 au 25 novembre**

Hitler convoque Goering et le reçoit en présence de Zeitzler. Une longue et violente dispute oppose alors le chef de la Luftwaffe au chef d'état-major de l'OKH. À la demande d'Hitler, Goering s'engage solennellement à transporter 500 tonnes par jour à Stalingrad. Zeitzler lui objecte violemment que Richthofen, Milch – le propre adjoint de Goering ! – et Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, lui ont assuré par téléphone que 300 tonnes quotidiennes étaient un grand maximum, compte non tenu des conditions météo. Goering voit l'occasion rêvée de remonter dans l'estime du Führer qui ne lui a pas pardonné son incapacité à protéger le Reich des bombardements alliés. Il s'entête, parle de tout mobiliser même les Ju-90 Condor de la Lufthansa. Zeitzler réfute, demande que soit donné à Paulus l'ordre de percée. Hitler rappelle que le pont aérien de Demiansk, malgré le mauvais temps, a été un succès. Il maintient donc son ordre de tenir Stalingrad en attendant Manstein. Zeitzler et Richthofen sont désavoués, Goering monté aux nues :

> « Il a agi comme autrefois ! Lui n'est pas un timoré, comme beaucoup dans l'armée de Terre{411}. »

Hitler fait-il vraiment confiance à Goering ? On peut en douter. Il semble plutôt qu'il ait sollicité l'acquiescement de celui qui reste officiellement son dauphin pour mieux résister aux pressions de l'OKH. Le recours à Goering est purement tactique : Hitler avait déjà décidé que la 6e Armée serait ravitaillée par la voie des airs le jour où il l'a clouée sur les bords de la Volga. Comme les généraux qui l'entourent, il se rassure en parlant de pont aérien de courte durée, et reporte tous ses espoirs sur une percée éclair de son magicien, le *Feldmarschall* Manstein. TENIR la ville est conforme à toutes ses déclarations depuis le *Haltbefehl* de décembre 1941. Comme Paulus et Zeitzler, l'encerclement lui parait, dans les premiers jours, un événement plutôt banal pour le front russe, qui se résoudra pour le mieux grâce à la supériorité absolue de la troupe et du commandement allemands. Avec l'aide, comme d'habitude, des bévues soviétiques.

CHAPITRE 2

Le pont aérien

L'image de la Luftwaffe est sortie ternie du grave échec qu'elle a essuyé à Stalingrad. Elle n'a pu ravitailler la 6e Armée qu'à hauteur du tiers des besoins minimaux des 260 000 hommes encerclés. Et c'est bien le manque de carburant, de munitions et de nourriture qui a provoqué l'effondrement de la résistance des soldats de Paulus à partir de la mi-janvier 1943. Il est même étonnant qu'ils aient pu tenir 78 jours dans des conditions de privation aussi terribles. *A contrario*, un succès de la Luftwaffe aurait sans doute prolongé la résistance de la 6e Armée jusqu'à l'entrée du printemps et, par voie de conséquence, obligé la STAVKA à investir encore plus dans la réduction de la poche. De ce fait, Manstein aurait disposé de plus de temps et de forces et l'on peut raisonnablement imaginer qu'il serait parvenu à délivrer l'Armée de Paulus.

I. Mission et moyens de la Luftflotte 4

Dès le premier jour de l'encerclement, Paulus doute de la capacité de la Luftwaffe à le ravitailler. Il doute parce que jamais dans l'histoire on n'a fait fonctionner un pont aérien pour une Armée de 260 000 hommes. Mais, par ailleurs, il ne demande qu'à être convaincu. Et, immédiatement, à son esprit comme à celui de Schmidt, son chef d'état-major, surgissent des précédents encourageants. Au cours du dernier hiver, n'a-t-on pas maintenu au combat 100 000 hommes encerclés pendant deux mois et demi dans la poche de Demiansk ? De même à Kholm et à Soukhinichi (sud-ouest de Kalouga), à moindre échelle ? Et ne les a-t-on pas finalement délivrés de leur encerclement ?

1. Le précédent de Demiansk et l'exploit du Kouban

L’échec de la composante transports de la Luftwaffe à Stalingrad ne doit pas masquer une évidence : en matière de pont aérien, le savoir-faire des hommes de Goering est unique au monde. Juste avant Stalingrad et juste après, deux épisodes du conflit à l’est suffisent à le rappeler.

La poche de Demiansk{412}

Le premier pont aérien de l’histoire a vu le jour durant l’hiver 1942 dans le secteur du Groupe d’Armées Nord. Le 9 février, autour de la ville de Demiansk, au sud du lac Ilmen, le 2e Corps d’Armée allemand et une partie du 10e, soit six Divisions au complet, sont encerclés par trois Armées soviétiques. Hitler refuse la percée. Le général Walter von Brockdorff-Ahlefeldt, commandant du 2e Corps, estime à 300 tonnes par jour l’approvisionnement nécessaire au maintien de la capacité de combat de ses 95 000 hommes (et de leurs 20 000 chevaux). Trois jours plus tard, la Luftwaffe commence ses rotations vers la poche. Tous les avions de transport des Groupes Nord et Centre et une partie de ceux du Groupe Sud sont affectés à cette mission.

Une opération de dégagement – commandée par von Seydlitz-Kurbach, qui jouera un rôle important à Stalingrad comme commandant du 51e Corps – parvient à rétablir une liaison terrestre avec les assiégés le 20 avril, mais elle est si ténue que le pont aérien doit être maintenu jusqu’à la fin novembre. La performance de la Luftwaffe à Demiansk est remarquable. Au prix d’une cinquantaine d’appareils perdus, elle parvient à acheminer environ 150 tonnes par jour pendant 70 jours, souvent par des temps exécrables, puis encore 50 tonnes par jour pendant plus de 200 jours. Ce précédent réussi est dans tous les esprits au moment où s’ouvre le pont aérien vers Stalingrad. Hitler y a trouvé de quoi alimenter son optimisme quand, lors des journées cruciales du 20 au 24 novembre, il opte pour cette solution. Manstein, aussi, nous l’avons vu plus haut.

Pour comprendre l’échec du pont aérien de Stalingrad il faut avoir à l’esprit quatre données concernant le précédent de Demiansk :

1. Pour transporter 150 tonnes par jour, soit la moitié des besoins exprimés par les troupes au sol, 500 Ju-52 ont été mobilisés, de façon à ce que 150 machines soient toujours prêtes en bout de piste. Ce taux de disponibilité très bas (30 %) reflète l’usure accélérée des matériels due en grande partie aux rigueurs du climat russe.

2. L’activité de la chasse soviétique a été négligeable.

3. Les assiégés ont rapidement aménagé deux aérodromes, dont l’un à deux pistes, à l’est de Demiansk (Saoserje et Peski) pour fluidifier le trafic et assurer des déchargements rapides.

4. La poche de Demiansk n’est qu’à 35 kilomètres des premières lignes allemandes. Entre les aéroports intérieurs et extérieurs, la distance n’est jamais supérieure à 80 kilomètres, ce qui permet trois rotations quotidiennes par appareil.

L’exploit du Kouban

Aussitôt après l’anéantissement de la 6e Armée à Stalingrad, la Luftwaffe s’est trouvée confrontée – avec ses appareils délabrés et ses équipages exténués – à un nouveau pont aérien de grande ampleur. Cette fois, il s’agit d’évacuer une Armée entière par-dessus la mer d’Azov et la mer Noire, de part et d’autre du détroit de Kertch.

À la fin janvier 1943, le Groupe d’Armées A, en grand danger d’encerclement, abandonne le Caucase et se retire vers le Nord. Les troupes de la 17e Armée (général Ruoff) ont ordre d’aller se retrancher dans la péninsule de Taman, face à la Crimée, dont Hitler veut faire une base de départ pour repartir vers le Caucase en 1943. Mais, le 23 janvier, Hitler demande l’établissement d’une tête de pont aussi réduite que possible. Von Richthofen, commandant la *Luftflotte* 4, est chargé d’évacuer troupes, blessés et matériels sensibles vers la Crimée et l’Ukraine. À l’inverse, il doit amener les munitions et le carburant nécessaires à la défense de la tête de pont.

Richthofen charge Fiebig, qui n’en a pas encore tout à fait fini avec le ravitaillement de Stalingrad, de mener l’opération à bien. S’appuyant sur les excellentes infrastructures aériennes de la Crimée, protégés par de la FLAK lourde et de la chasse, favorisés par la météo, les avions de transport du 8e *Fliegerkorps* réussissent une opération parfaite. En 26 jours, 50 000 hommes sont enlevés du Caucase. En moyenne quotidienne, 500 tonnes de fuel, munitions et rations sont livrées dans la tête de pont du Kouban : exactement ce qu’il aurait fallu à Paulus pour tenir. Certains jours, Ju-52 et He-111 débarquent 700 tonnes à l’aller et ramènent 5 000 hommes au retour à raison de deux rotations quotidiennes, le tout avec des pertes très faibles.

2. Combien de tonnes, combien d'avions ?

Les besoins vitaux de la 6e Armée sont estimés le 24 novembre, par son Quartier-maître principal, von Kunowski, à 600 tonnes par jour. Paulus et Schmidt le confirment à un Fiebig effaré quelques jours plus tard. Ce tonnage se décompose en 300 mètres cube de carburant (environ 250 tonnes), 200 tonnes de munitions et 150 tonnes de vivres. Encore ce dernier poste ne compte-t-il qu'une ration de pain réduite à 300 grammes (300 g × 250 000 hommes = 75 tonnes de pain par jour, soit 38 vols de Ju-52 !). Goering demande à la Luftwaffe d'acheminer 500 tonnes quotidiennes, quantité ramenée à 350 tonnes par ses experts{413}. Ce chiffre oblige à couper quasiment de moitié l'allocation d'essence et de munitions de la 6e Armée, ce qui a deux conséquences graves. Un : l'artillerie allemande ne pourra répondre au feu adverse qu'en cas d'extrême nécessité. Deux : l'autonomie des engins motorisés serait très limitée en cas de sortie de la poche.

Ces 350 tonnes quotidiennes ne sont qu'un chiffre théorique. En réalité, la météo qui règne à la fin de l'automne et au début de l'hiver dans la région de Stalingrad est tout simplement abominable. Les masses d'air polaire venu du nord y rencontrent les entrées d'air maritime venu de la mer Noire. Le temps change d'un jour à l'autre, les vents sont violents, la neige et les pluies verglaçantes fréquentes, le plafond nuageux très bas et souvent épais. Il est à prévoir soit un jour sur trois sans vols ou à trafic très réduit, soit de lourdes pertes par accidents. La première solution étant la seule tenable, cela signifie que, les jours à météo convenable, la Luftwaffe devrait acheminer 525 tonnes pour compenser les jours sans. Et même plus – environ 550 tonnes – puisqu'un minimum de stocks de munitions et de carburants sont à constituer en prévision du moment où la guerre de mouvement reprendra.

L'expérience de Demiansk a démontré qu'en saison hivernale, il ne faut guère compter sur un taux de disponibilité du matériel supérieur à 30 %, les deux tiers des appareils étant en révision ou réparation. Or, le transporteur type de la Luftwaffe est le vieux Junker-52. Né en 1932, lent (290 km/h), faiblement armé (1 mitrailleuse), il n'emporte que 2 tonnes au maximum. Pour transporter 550 tonnes par jour volable, il faudrait donc 275 appareils, ou 138 appareils si deux rotations quotidiennes sont possibles, condition qui dépendra de l'éloignement des bases. Dans cette dernière hypothèse, la plus

favorable, le taux de disponibilité de 30 % demande donc la présence de plus de 500 Ju-52 sur les pistes.

Or, pour nous en tenir aux Ju-52, à la fin novembre 1942, la Luftwaffe dispose sur tous les fronts et dans le Reich de 878 Ju-52, dont 357 prêts à partir en mission{414}, le reste se trouvant en service réduit ou dans les ateliers.

De plus, depuis le 8 novembre 1942, date du débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord, Hitler déverse en urgence sur Tunis hommes et matériels pour recueillir l'*Afrika Korps* en retraite et maintenir un pied en Afrique. Deux cents Ju-52 sont affectés à ce pont aérien entre l'Italie et la Tunisie, qui bat son plein au moment où les Soviétiques encerclent la 6e Armée. Il demeurerait donc 357-200 = 157 Ju-52 immédiatement disponibles pour Stalingrad ! Ce simple chiffre montre que la Luftwaffe ne peut assurer deux ponts aériens majeurs en même temps. Hitler devra choisir : perdre l'Afrique ou perdre la 6e Armée. Dans l'immédiat, il ne renonce ni à l'une ni à l'autre. Et il perdra finalement les deux.

Restent les expédients : des bombardiers Heinkel 111 peuvent être réaménagés de façon à pouvoir enlever 1,2 tonnes ; les quadrimoteurs Fw 200 Condor de patrouille maritime (6 tonnes d'emport), une poignée de Ju-90 de la Lufthansa, quelques Ju-290 (10 tonnes), peuvent aussi rejoindre la Russie du sud.

Si la mobilisation de ces expédients remplace l'équivalent d'une centaine de Ju-52, il reste à trouver, dans le meilleur des cas, 250 machines pour assurer simplement la moitié des besoins de la 6e Armée de Paulus. Elles existent théoriquement dans les états d'effectifs de la Luftwaffe, mais dans la colonne des indisponibles…

Les chiffres donnés ci-dessus sont valables dans un monde idéal où l'attrition n'existe pas. C'est-à-dire où il n'y a ni FLAK ni aviation ennemies, où les bases sont nombreuses, bien équipées, le déchargement efficace, l'entretien et la réparation assurés, où les équipages ne subissent aucune usure nerveuse. Si l'on inclut dans le calcul la destruction de 6 machines par jour (les pertes réelles essuyées à Stalingrad), c'est l'équivalent de 1 500 Ju-52 qu'il aurait fallu lancer dans la bataille pour espérer voir la 6e Armée survivre jusqu'au printemps. Hypothèse *ab absurdum*, puisque 1 500 machines représentent le stock total du 3e Reich en cumulant tous les Ju-52 et tous les He-111 aptes et non aptes au service.

Bien entendu, ce n’est pas le calcul de l’OKH ni celui de la Luftwaffe qui croient certaine la délivrance de Paulus aux alentours de Noël. Même dans ce cas, c’est 650 Ju-52 qu’il faudrait mettre en ligne pour amener le tonnage prévu.

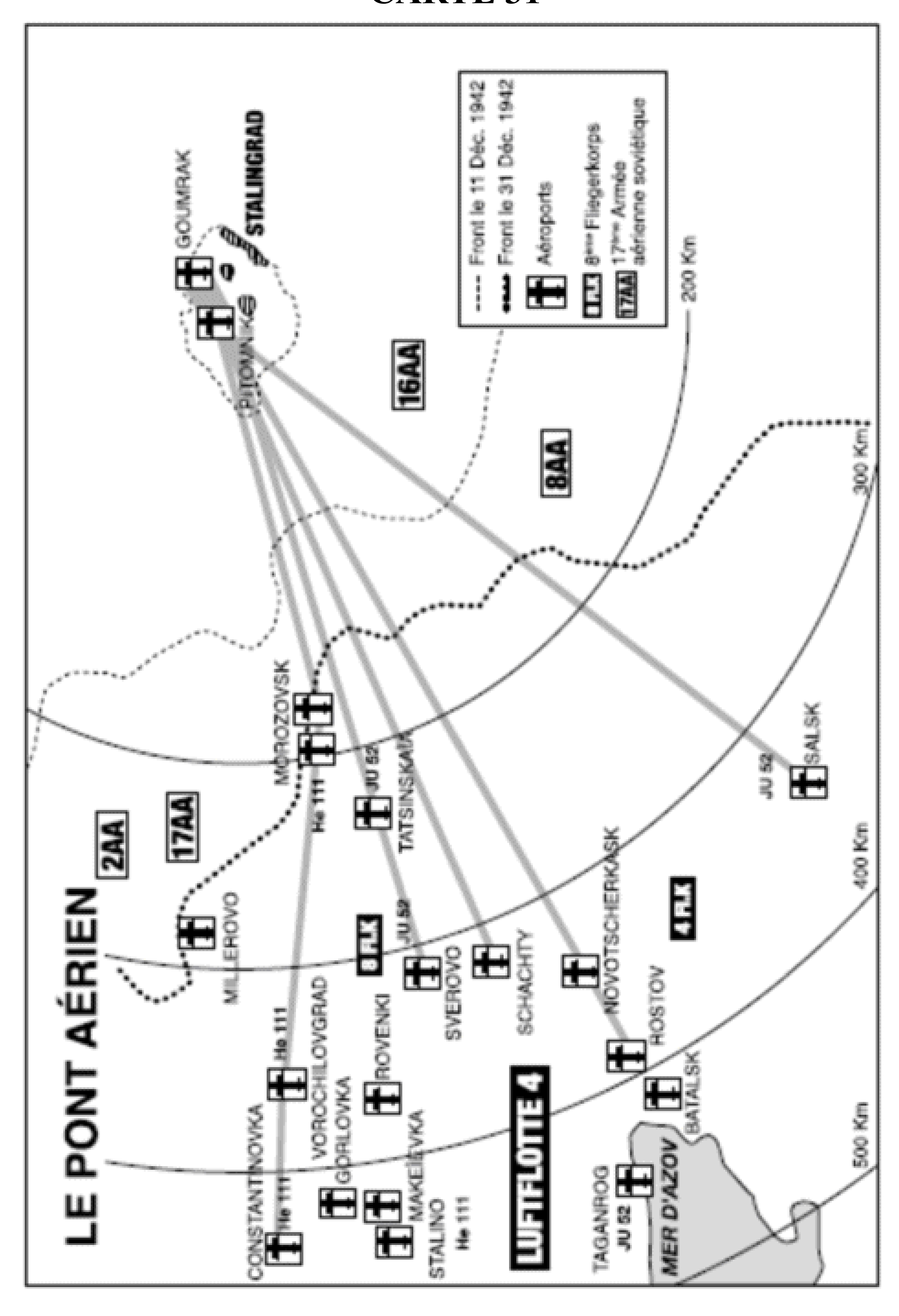
On l’a compris : le défi posé à la Luftwaffe par le ravitaillement de Stalingrad dépasse tout simplement ses possibilités.

3. L’organisation du pont aérien *(carte 31)*

Ni l’OKH ni Hitler ni Goering ne semblent avoir pris la mesure du défi posé. Concentrer des centaines d’appareils dans une zone pauvre en aérodromes, amener à pied d’œuvre des milliers de spécialistes de la maintenance, trouver un millier d’équipages{415}, assurer un débit continu de marchandises, carburant, munitions, pièces détachées, vers les points d’embarquement, commander en extrême urgence les fabrications nécessaires (rations à haute valeur énergétique, aliments déshydratés, conteneurs, appareils de préchauffage des moteurs…) : la liste des tâches est sans fin. Pour coordonner tout cela, il eut fallu, dès les premières heures de l’encerclement, une figure imposante dotée de pouvoirs illimités.

Au lieu de quoi, l’organisation du commandement connaît des errements. Le 26 novembre, le général Carganico, responsable des aérodromes de la zone Sud-Russie, est nommé chef des opérations de ravitaillement aérien. Son petit état-major étant hors d’état d’affronter la masse de travail représentée par la mise sur pied du pont aérien, le poste échoit le 29 au général Fiebig, commandant le 8e *Fliegerkorps*. Malgré sa ténacité et ses qualités d’organisateur, Fiebig n’obtiendra pas les résultats escomptés. Car il lui faut négocier et coordonner la collaboration de trop d’organismes civils et militaires sur le front et à l’arrière, dans les usines, les dépôts, au sein des états-majors, etc. Un seul exemple : il demande à Paulus l’aménagement urgent de deux nouvelles pistes, mais il ne les obtiendra jamais. Les rivalités Wehrmacht-Luftwaffe jouent là à fond. Le 15 janvier, Hitler croit prendre le taureau par les cornes en nommant le *Feldmarschall* Milch{416} à la tête de toute l’opération avec pleins pouvoirs y compris sur les commandements d’Armées et de Groupes d’Armées. Mais il est trop tard, la 6e Armée se meurt déjà.

CARTE 31


LE PONT AÉRIEN
STALINGRAD
GOUMRAK
PITOMNIK
16AA
8AA
2AA
17AA
MOROZOVSK
He 111
JU 52
TATSINSKAIA
SALSK
JU 52
MILLEROVO
8 FLK
4 FLK
NOVOTSCHERKASK
SCHACHTY
SVEROVO
ROVENKI
VOROCHILOVGRAD
He 111
CONSTANTINOVKA
He 111
GORLOVKA
MAKEIEVKA
STALINO
He 111
LUFTFLOTTE 4
ROSTOV
BATAISK
TAGANROG
JU 52
MER D'AZOV
200 Km
300 Km
400 Km
500 Km
Front le 11 Déc. 1942
Front le 31 Déc. 1942
Aéroports
8ème Fliegerkorps
17ème Armée aérienne soviétique

Dans la poche même, tout atterrit sur un seul aérodrome, à Pitomnik. Celui de Gumrak, moins bon, ne recevra pas les aménagements nécessaires, notamment pour les vols de nuit. À l'extérieur de la poche, les deux aérodromes principaux sont aussi les plus proches de Stalingrad. Morozovsk, base des He-111, est à 180 kilomètres à l'ouest (50 minutes de vol) ; Tatsinskaïa, réservé aux Ju-52, se trouve à 220 kilomètres de la ville assiégée. Ces deux aérodromes, situés sur la grande voie ferrée Stalingrad-Donbass, concentrent les dépôts de vivres, carburant, munitions : ils forment évidemment une cible de choix pour les bombardiers soviétiques. Une demi-douzaine d'autres pistes sont situées entre 300 et 500 kilomètres (Sverovo, Novotcherkassk, Salsk, Rostov, Vorochilovgrad…).

II. L'échec de la Luftwaffe

1. Cent tonnes par jour

Le pont aérien commence le 24 novembre ; il s'achève le 2 février. Durant ces 71 jours, les 350 tonnes n'ont été atteintes que trois fois, les 7 et 21 décembre et le 9 janvier. Treize jours ont vu moins de 50 tonnes débarquées à Pitomnik pour cause de météo impraticable. La moyenne s'établit à un peu plus de 100 tonnes, moins du sixième des besoins réels de la 6e Armée, moins du tiers des 350 tonnes jugées « faisables » par les responsables de la Luftwaffe. L'échec est patent. Comment l'expliquer ?

1. **La mobilisation du matériel volant a été lente**. La centaine de machines mises à disposition du pont aérien n'est dépassée que le 2 décembre. Les He-111 n'arrivent que le 29 novembre (96) et n'atteignent les 200 machines qu'en janvier. Une trentaine de Ju-86 rejoignent le 3 décembre mais sont retirés le 27 décembre. Les quadrimoteurs Condor ne rejoignent que le 9 janvier, les He-177, le 20 janvier. Les Ju-52, de loin les plus efficaces, sont 168 à disposition le 24 novembre, 244 le 3 décembre et dépassent les 300 seulement le 9 janvier avec les retours de Tunisie et le raclage des fonds de tiroirs (les bonzes du parti nazi envoient même leur appareil personnel).

2. **Les taux de disponibilité des appareils sont très faibles**. Le 12 janvier, par exemple, jour ordinaire, on dénombre 427 appareils de tous

types mis à la disposition du général Fiebig. Mais, sur les bases de Russie du sud, il n'y a réellement que 282 présents. Sur ce nombre, 145 sont techniquement prêts à être engagés le jour même. Soixante-neuf le seront réellement et 56 parviendront à Pitomnik, amenant 114 tonnes de ravitaillement. En résumé, remplit sa mission 1 appareil sur 8 mis à disposition, 1 sur 5 présents sur les bases et 1 sur 3 déclarés aptes. Le déchet est donc énorme. Il s'explique par de multiples causes. Une partie des appareils ne peut démarrer par – 15 °C ; le temps a tourné entre le matin et l'après-midi, rendant impossible le décollage de la 2e vague ; la chasse et la FLAK soviétiques abattent, endommagent ou dissuadent une fraction non négligeable des avions.

3. **Les aérodromes les plus importants – Morozovsk et Tatsinskaïa – n'ont pas les infrastructures nécessaires** à l'entretien et à l'accueil de 150 à 200 machines volant une ou deux fois par jour. Les rampants travaillent 18 heures par jour en plein air, dorment dans des trous, des bunkers de terre ou sous la tente, par des froids atteignant – 20 °C. Les abats de neige (jusqu'à 1 mètre en une nuit !) sont déblayés à la main, faute d'engins spécialisés. Les portiques de chauffage chargés de maintenir les moteurs à température sont trop peu nombreux. Beaucoup ont été perdus lorsque l'Opération Uranus a obligé la Luftwaffe à évacuer ses aérodromes de l'avant.

4. **Les Soviétiques établissent des « allées de FLAK »** le long des couloirs d'accès des appareils. Les intercepteurs sont guidés par radio. Des unités de chasse nocturne spécialement entraînées, les meilleurs pilotes en solo, tournent autour de Pitomnik, attendant de fondre sur les Junkers en phase d'approche. Les pistes de départ ne sont pas à l'abri. Le 9 décembre, deux bombardiers soviétiques attaquent Tatsinskaïa après une approche à basse altitude. 4 Ju-52 sont détruits, 60 tonnes de carburant, un dépôt d'obus volatilisés. Le 17 janvier, sur la piste de Sverovo, un autre raid détruit 12 Ju-52 et en endommage 42 ! La chasse et la FLAK rouges peuvent s'attribuer environ 40 % des 488 avions perdus{417} par la Luftwaffe.

5. **Pitomnik ne suffit pas**. Il n'y a qu'une piste, les aires de stationnement sont peu nombreuses. L'artillerie à longue portée atteint les pistes, qu'il faut réparer sans cesse ; l'insécurité est telle que les appareils risquent gros à stationner plus d'une heure. Le déchargement se fait

lentement, à la main, avec des hommes sous-alimentés. Ce seul goulet d'étranglement aurait empêché la Luftwaffe de livrer les 350 tonnes quotidiennes jugées minimum si elle avait disposé d'un nombre suffisant d'appareils. Car 350 tonnes, c'est 175 Ju-52, soit un décollage ou un atterrissage toutes les 4 minutes jour et nuit ! À l'époque, aucun aéroport, même civil, n'est capable de gérer pareil trafic.

2. Le raid de Tatsinskaïa

Le 16 décembre, la STAVKA lance l'opération Petit Saturne, dont nous parlerons plus loin abondamment. Après avoir perforé la 8e Armée italienne, plusieurs Corps blindés appartenant au Front du Sud-Ouest (Vatoutine) sont lancés loin sur les arrières. L'un d'eux, le 24e, a une mission spéciale. Il doit atteindre et détruire Tatsinskaïa, le principal aérodrome ravitaillant Stalingrad, situé à 240 kilomètres du point de percée.

Appartenant à la 3e Armée de la Garde, le 24e Corps blindé, commandé par le général Vassili Badanov, est introduit dans la brèche le 17 décembre à 11 h 30. Ses trois brigades blindées sont placées devant, la brigade d'infanterie motorisée, la FLAK, les sapeurs et les katiouchas, derrière. Les combats sur la seconde ligne de défense germano-italienne font rage pendant 48 heures. Le 19 décembre au soir, la voie est enfin libre. Le 24e Corps fait le plein de carburant et de munitions et, accompagné par un brouillard glacé, se met en route direction sud-sud-est. Badanov tente autant que possible d'éviter les combats à sa brigade blindée de tête, laissant à ses suivantes le soin de réduire les résistances les plus gênantes. Le 22, le Corps s'empare de Bolshinka, sur la route Millerovo-Tatinskaïa. Il a parcouru 240 kilomètres en quatre jours, presque autant que Manstein lors de son raid légendaire contre Dünaburg (Daugavpils), en juin 41.

Les niveaux de carburant et de munitions sont très bas, et le brouillard empêche le ravitaillement par biplan U2. Abandonnant tout ce qui ne peut rouler, siphonnant ici pour remplir là, Badanov rassemble ses trois brigades au matin du 23 et les jette en avant : elles ont déjà perdu 60 % de leurs chars, surtout par pannes mécaniques. Un bouchon de FLAK, commandé par le chef d'état-major de Fiebig, le colonel Heinemann en personne, coince les T-34 plusieurs heures à Skorsirskaïa. Une douzaine de machines en font les frais.

Le général Fiebig a placé la garnison de Tatsinskaïa en alerte maximum dès le 22. Au matin du 23, il demande à son chef, von Richthofen, l'ordre d'évacuation immédiate de la place en expliquant que les chars russes sont à 20 kilomètres des pistes et qu'une frappe par STUKAS est rendue impossible par des brouillards givrants. Mais le patron de la *Luftflotte* 4 répond que, sur ordre du commandement suprême de la Luftwaffe, l'aérodrome ne doit être évacué que s'il est placé sous le feu ennemi. D'ailleurs, les Soviétiques vont-ils vraiment vers Tatinskaïa ? Ne visent-ils pas plutôt Morozovsk, à 40 kilomètres de leur pointe blindée ? Cette incertitude – ou cet aveuglement – offre au général Badanov une formidable chance.

Le 24 décembre à l'aube, les équipages des T-34 et des T-70 sont devant Tatsinskaïa. Ils ont détruit les antichars de Heinemann et filé d'une seule haleine par la route. Ils entendent devant eux des bruits de moteurs : les Ju-52 sont en préchauffage, leurs équipages prêts à décoller ! Sur la base, on compte 180 appareils ; tout autour se dessinent les silhouettes du village, de la gare, des immenses dépôts de vivres, munitions, carburant, destinés à la 6e Armée.

À 7 h 30, une première salve de katiouchas détruit le central radio de la base. C'est, pour le 24e Corps blindé, le signal de l'attaque et, pour les Ju-52, celui du décollage immédiat. L'heure qui suit est dantesque. Par une visibilité nulle, au milieu des bourrasques de neige, les Ju-52 placés en longue file, espacés d'à peine 30 mètres, tentent de décoller au milieu des explosions d'obus. Des avions explosent de toutes parts, un T-70 éperonne un appareil en cours de roulage. Dans ces conditions, le résultat est miraculeux pour les Allemands : 108 Ju-52 et 16 Ju-86 parviennent à s'enfuir avec une bonne partie du personnel spécialisé. Si la destruction de 70 appareils{418} est un coup très dur pour la *Luftflotte* 4, sans parler des stocks de carburant perdus, le pire demeure la perte de l'aérodrome lui-même avec ses précieux équipements d'hiver (notamment les machines de chauffage des avions). Tous les appareils ont été repliés à Salsk. Le trajet aller-retour vers Stalingrad s'en trouve allongé de 200 kilomètres. Le général Badanov câble au Front du Sud-Ouest « mission accomplie ». Par retour, il apprend qu'il est le premier officier soviétique à recevoir le nouvel Ordre de Souvorov (de 2e classe). Le 24e Corps{419} devient le 2e Corps blindé de la Garde « Tatsinskaïa ».

Le 2 janvier 1943, l'aérodrome de Morozovsk est à son tour évacué. Les He-111 basés là s'envolent pour Novotcherkassk, allongeant de 350 kilomètres leur parcours vers Stalingrad. La consommation de carburant est doublée, les risques de mauvaises rencontres avec la chasse soviétique augmentés. L'échec du pont aérien est alors consommé.

La composante transports de la Luftwaffe ne se remettra jamais des ponts aériens qu'elle a eu à assurer entre novembre 1942 et mai 1943. La facture de 488 porteurs perdus à Stalingrad s'alourdira en Tunisie (novembre 42-mai 43) de 177 Ju-52 supplémentaires et 6 Me-323 géants, au-dessus du détroit de Kertch, d'une trentaine de machines supplémentaires. Des milliers de personnels sont également perdus, dont plusieurs dizaines de précieux instructeurs. Pour le restant de la guerre, il n'y aura plus d'opération aéroportée ou de ravitaillement aérien importants.

CHAPITRE 3

Wintergewitter : l'opération de dégagement

Dès que l'enfermement de la 6e Armée est acquis, le temps se met à jouer contre les Allemands. Pendant que les Soviétiques arment un second coup contre la 8e Armée italienne, Manstein doit rassembler les moyens nécessaires à la délivrance de Stalingrad et lancer l'opération au plus vite. Or, ces deux objectifs sont contradictoires. Résultat, s'il veut frapper avant les Soviets, Manstein doit accepter de partir à la bataille à demi-puissance.

I. Le plan de Manstein ; les contre-mesures soviétiques

Le plan Manstein-Hoth est simple et brutal : foncer en direction de la poche de Stalingrad à partir de Kotelnikovo. Ni feinte ni manœuvre, *Wintergewitter* est un coup droit. Ce programme n'a de chances d'aboutir que si le coup porté est puissant. Or, avec deux *Panzerdivisionen* et une troisième en option, la masse ne suffit pas. D'entrée de jeu, et alors qu'il ne sait rien de certain sur les réserves des Soviets, Manstein comprend qu'il va falloir amener Paulus à sortir de son « chaudron » et à venir au-devant de ses libérateurs, contre l'avis d'Hitler, qui ne consentira pas à un abandon de Stalingrad. Le Führer a encore répété au *Feldmarschall* que

> « le maintien de la 6e Armée sur la Vola est “la pierre angulaire? des opérations projetées pour l'année 1943{420}. »

C'est cette tâche de fine persuasion, de quasi suggestion en direction de Paulus, que médite Manstein dans la seconde moitié de décembre.

1. Les dispositions des Soviétiques

Staline veut en finir immédiatement avec les forces de Paulus, de façon à libérer les Armées assiégeantes AVANT l'inévitable tentative de

dégagement des Allemands. Ces Armées, il en a aussi besoin pour la seconde phase de son offensive stratégique, l'opération Saturne.

Une grosse erreur d'appréciation

Le 24 novembre, lendemain de l'encerclement, Vassilevski, d'accord avec Staline, fait savoir aux commandants des Fronts du Don (Rokossovski) et de Stalingrad (Eremenko) que leur tâche est maintenant de liquider la 6e Armée dans la foulée, sans même procéder aux regroupements d'usage avant un assaut. Le 26, le chef suprême confirme par téléphone à Vassilevski :

> « Liquider les unités ennemies à Stalingrad… (est) une affaire très importante, plus importante que l'opération Saturne. Mikhaïlov (= Vassilevksi, ndla) doit se concentrer sur cette tâche ».

À Vatoutine, patron du Front du Sud-Ouest, et à Golikov, commandant le Front de Voronej, ordre est donné de procéder sans délai à la préparation de l'opération Saturne, tout en participant, pour le premier, à la garde montée le long du Tchir.

Mais, ainsi que nous l'avons vu plus haut, toutes les attaques soviétiques échouent, entre le 25 et le 30 novembre, laissant Paulus reculer sur une « ligne de sûreté » de 171 kilomètres de long, qui forme le pourtour de la poche.

Au 1er décembre, le front soviétique s'articule ainsi. L'est (Stalingrad ville) et le sud-est sont de la responsabilité du Front de Stalingrad, à qui revient une double mission : participer à l'écrasement de la 6e Armée ET protéger le flanc sud d'une entreprise de dégagement qui, Vassilevski n'en doute pas, se produira dès que les Allemands auront reçu des renforts. Le Front du Don, en revanche, fait face à la seule 6e Armée, au nord et à l'ouest ; il n'a qu'une mission : l'écraser. Le Front du Sud-Ouest, enfin, a à tenir l'anneau extérieur le long du Tchir et du Don.

La disposition des forces reflète la priorité de la STAVKA. L'anneau intérieur, long de 200 kilomètres se voit affecter 7 Armées. Soit, à partir de Stalingrad et en tournant dans le sens horaire, les 62e (Tchouikov), 64e (Choumilov), 57e, 21e, 65e, 24e et 66e Armées{421}. Ces forces s'élèvent à 450 000 hommes, 465 chars, 8 500 canons et 540 avions. L'anneau extérieur, qui s'allonge sur 450 kilomètres, se contente de la 5e Armée de Tanks (Front du Sud-Ouest) le long du Tchir, et de la 51e Armée (Front de

Stalingrad) disposée le long de la rivière Aksaï. Total : 84 000 hommes et 149 chars{422}. Là réside à l'évidence le point faible du dispositif soviétique.

Les forces soviétiques ont besoin d'une pause. Le système logistique est en l'air. Les unités blindées ont tiré tous leurs obus, les réservoirs sont à sec, les casiers des artilleurs sont vides ; la plupart des unités ont perdu entre le quart et le tiers de leurs effectifs. Surtout, ces forces diminuées vont s'en prendre à un ennemi beaucoup plus puissant qu'elles ne le croient. Les Soviétiques, en effet, faute d'écoutes électromagnétiques à la hauteur{423}, croient qu'ils ont encerclé entre 85 000 et 90 000 hommes, dénués d'armes lourdes, alors qu'il y en a 260 000 équipés de 1 250 tubes d'artillerie{424}, 140 chars et 10 000 véhicules à moteur. De cette erreur de taille vont sortir plusieurs conséquences importantes pour la suite de la bataille. Elle est la cause directe de l'abandon de l'opération Saturne et, par là même, l'explication du demi-succès remporté par les Soviétiques durant l'hiver 1942-43. Ce n'est qu'au début janvier que le service de renseignements de l'armée découvrira son erreur. En dépouillant les sacs de courrier trouvés dans les soutes d'un Ju-52 abattu, la présence de 22 Divisions et leurs services sera attestée.

Saturne, l'offensive décisive

Le 25 novembre, Vassilevski quitte les environs de Stalingrad et se rend auprès de Golikov et de Vatoutine, patrons des Fronts de Voronej et du Sud-ouest. Dans une série de conférences étalées sur trois jours, les trois généraux mettent au point les grandes lignes opérationnelles de l'opération Saturne, conçue comme un prolongement et une extension d'Uranus. L'objectif est grandiose : le refoulement ou la destruction du Groupe d'Armées Don et l'encerclement du Groupe d'Armées A aventuré dans le Caucase. Il s'ensuivrait la destruction d'environ un tiers des forces allemandes en Russie, plus d'un cinquième de toute la Wehrmacht (1 million d'hommes, un millier de chars). Un coup d'œil à la carte (voir carte) suffit à comprendre les deux plans soviétiques qui vont être successivement élaborés, l'opération Saturne, en novembre 1942 et, en janvier-février 1943, l'opération *Skachok* (« Galop »). En voici les données géographiques essentielles :

* Tout le ravitaillement des Groupes d'Armées Don et A passe par deux ponts sur le Dniepr, l'un à Dniepropetrovsk, l'autre à Zaporoïé. Ensuite, 100 % du ravitaillement du Groupe A emprunte l'étroit passage de Rostov.

* Les Armées soviétiques qui font face à la 8e Armée italienne sont à 400 kilomètres (mesurés à partir de Novaïa kalitva) des passages du Dniepr et à 350 kilomètres de Rostov.

* Le Groupe d'Armées Don est à 520 kilomètres des passages du Dniepr, le Groupe d'Armées A, à 950 kilomètres. L'aile droite du Groupe d'Armées Don est à 350 kilomètres de Rostov, le Groupe A, à 560 kilomètres.

Conclusion imparable : dans tous les cas, la 8e Armée italienne balayée, les forces soviétiques sont à égale distance, plus près ou beaucoup plus près, des points clés du système logistique allemand que les Groupes d'Armées allemands. La manœuvre s'impose d'elle-même (voir carte 35).

Le 27, Vassilevski soumet le plan de Saturne à Staline :

> « Le but le plus immédiat de l'opération est la destruction de la 8e Armée italienne et du Groupe Hollidt, en vue de laquelle le Front du Sud-Ouest doit établir deux groupements d'assaut : un sur le flanc droit avec la 1re Armée de la Garde qui sortira de la tête de pont au sud de Verkhnyi Mamon en direction de Millerovo ; l'autre, avec la 3e Armée de la Garde, depuis l'est de Bokovskaïa attaquera simultanément aussi en direction de Millerovo pour serrer l'anneau d'encerclement. Ensuite, après la destruction de la 8e Armée italienne, après le débouché des forces mobiles sur le nord Donetz et la saisie de passages dans la région de Likhaïa, sera établie une position favorable pour une relance de l'offensive vers Rostov.
>
> Pour sécuriser l'opération contre une menace venue de l'ouest ou du nord-ouest, un groupe de choc de la 6e Armée (Front de Voronej) attaquera du sud-ouest de Verkhnyi Mamone en direction de Kantemirovka-Voloshino.
>
> Date d'achèvement des préparatifs : 10 décembre. (…)
>
> La 5e Armée de tanks doit être employée dans un futur immédiat à détruire les forces ennemies dans la région de Tchernichevskaïa-Tormosin-Morozovsk afin d'obtenir un isolement plus complet des forces encerclées à Stalingrad, avec l'idée de développer son offensive vers Tatsinskaïa pour déboucher sur le haut Donetz{425}. »

Le 2 décembre, le plan est approuvé par Staline, qui garde dans sa manche l'atout-maître de la 2e Armée de la Garde. Cette formation d'élite sera introduite dans le sillage de la 5e Armée de tanks dès que celle-ci aura franchi le Tchir. La date de déclenchement de Saturne sera repoussée au 16

décembre, à cause des difficultés logistiques. En attendant, Vassilevksi est prié de se concentrer sur la destruction de la 6e Armée allemande, tandis que Golikov et Vatoutine s'occupent de pousser les préparatifs de Saturne.

L'échec de Vassilevski

Vassilevski lance un assaut contre la poche de Stalingrad le 2 décembre depuis l'ouest et le sud-ouest, où les Allemands n'ont pas eu le temps de se retrancher fortement. La 57e Armée s'en prend pendant quatre jours aux 371e et 297e I.D. Faute de crampons anti verglas, les Panzer ne peuvent être engagés en contre-attaque alors que la météo interdit à la Luftwaffe de prendre l'air ; l'artillerie allemande doit mesurer ses feux, par souci d'économie. Aussi est-ce au prix de très lourdes pertes que les fantassins de ces deux Divisions parviennent à maintenir la ligne principale de défense. À l'ouest, la 21e Armée attaque à la couture entre la 376e I.D et la 3e Division motorisée. Des percées se produisent ici et là. Paulus doit vider son stock d'obus et envoyer à la contre-attaque ses maigres réserves. Avec succès puisque la ligne de front originelle est réoccupée entièrement. Les pertes de la 6e Armée s'élèvent, entre le 19 novembre et le 5 décembre, à 14 796 hommes.

Le 4 décembre, Vassilevski informe Staline qu'il ne pourra liquider la poche de Stalingrad sans l'aide de la plus puissante formation de l'Armée rouge, la 2e Armée de la Garde (général Malinovski). Or, cette Armée, formée de deux Corps d'infanterie et d'un Corps mécanisé, soit 100 000 hommes, était, nous l'avons vu plus haut, réservée à l'opération Saturne. La mort dans l'âme, Staline accorde la 2e Garde à Vassilevski en lui recommandant sèchement d'attaquer avant le 18 décembre. Le chef suprême montre là un incontestable pragmatisme et un sens certain des priorités : d'abord le petit objectif – la 6e Armée – ensuite le grand objectif – le Groupe d'Armées A. On ne laisse pas filer un lapereau à portée de main pour un lapin qui court encore.

Le 8 décembre, Vassilevski relance l'assaut, cette fois sur toute la longueur de l'anneau d'encerclement. La bataille dure trois jours. Les Soviétiques réussissent une percée de 20 kilomètres le long de la rivière Karpovka. Paulus n'est sauvé de la catastrophe que par l'arrivée des STUKAS du 8e *Fliegerkorps*. Les grenadiers du 14e *Panzerkorps*, électrisés par la perspective d'une opération de dégagement que l'on dit

imminente, parviennent à repousser tous les assauts. Le 11 au soir, la bataille s'éteint. 4 916 Allemands sont encore rayés des effectifs.

L'effet le plus grave des attaques de Vassilevski est ailleurs. Paulus n'a plus un bataillon de chars, plus un régiment à mettre dans l'immédiat à la disposition d'une tentative de percée ; ses stocks de carburant et de munitions, tombés au plus bas, lui ôtent également la possibilité de prendre une initiative d'envergure. Du 3 au 11 décembre, par exemple, 360 tonnes de munitions ont été utilisées, et les Ju-52 en ont livré 132 tonnes{426} ; l'Armée n'a pas 1 000 tonnes en stock et en dotation, à peine quatre jours de combats. Les deux offensives de Vassilevski ont donc engrangé un bénéfice non négligeable, au prix de lourdes pertes il est vrai (de l'ordre de 15 000 hommes et 200 chars).

Le 9 décembre, Vassilevski élabore un nouveau plan baptisé *Koltso* (anneau). La STAVKA approuve deux jours plus tard. En introduisant dans son dispositif la 2e de la Garde, Vassilevski prévoit de lancer une attaque aux alentours du 20 décembre d'abord contre le saillant de Marinovka, puis un assaut général ferait converger toutes les Armées assiégeantes vers Goumrak. Mais, le 12 décembre, le tonnerre de la bataille se fait à nouveau entendre, cette fois à 150 kilomètres au sud-ouest de Stalingrad : l'offensive qui doit dégager la 6e Armée vient de commencer. Dans la précipitation, la STAVKA doit reprendre tous ses plans.

2. L'opération Wintergewitter

L'idée de dégager de l'extérieur la 6e Armée est énoncée par Hitler dès le 22 novembre, soit deux jours avant que l'encerclement soit effectif. Le 24, l'OKH fait connaître les grandes lignes de l'opération, qui tiennent en deux points{427} :

1. La 6e Armée doit rassembler ses forces mobiles dans le coin sud-ouest de la poche afin d'attaquer dans la

> « direction générale de Kotelnikovo. Les actuels fronts sur la Volga et face au nord doivent être tenus dans tous les cas. »

2. La 4e Armée Panzer doit constituer

> « un fort groupement dans la région de Kotelnikovo pour attaquer en direction de la 6e Armée. À cette fin seront dépêchées vers Kotelnikovo la 15e Division de FLAK, les 23e et 6e *Panzerdivisionen*. »

Si la région de Kotelnikovo est ainsi désignée comme base de départ de l'effort vers Stalingrad, c'est pour une raison impérieuse : Kotelnikovo, gare importante et centre logistique, verrouille aussi les arrières du Groupe d'Armées A enfoncé dans le Caucase.

L'arrivée des renforts

Manstein, qui a reçu la direction de l'opération, demande que lui soient allouées des forces équivalentes à celles d'une Armée. Dans la semaine qui suit, l'OKH, outre la 23e Panzer (venue du Caucase) et la 6e Panzer (mise en route sur 78 trains depuis la France) offre tout ce qu'il a sous la main, sans toutefois toucher aux forces engagées dans le Caucase : les 11e[428] et 17e (les deux, du Groupe Centre) *Panzerdivisionen*, les 62e, 294e (toutes deux du secteur dévolu à la 8e Armée italienne) et 306e I.D (de Crimée), les 7e, 8e et 15e Division de la Luftwaffe, l'état-major du 48e *Panzerkorps*. Les 304e et 336e I.D, ainsi que la 3e Division de montagne sont également promises par l'OKH. Essentielle aux yeux de Manstein est l'attribution d'un second état-major, celui du 57e *Panzerkorps*, flanqué de plusieurs compagnies d'artillerie lourde, de canons d'assaut, de pionniers motorisés, d'un régiment de *Nebelwerfer*. Au total, une douzaine de grandes unités. Toutes les Divisions doivent arriver sur place dans la première décade de décembre mais la météo hivernale et l'action des partisans font douter de ce calendrier. Avec ces forces promises, dont une bonne partie doit servir à tenir la coupure du Tchir, l'état-major de Manstein commence la planification de l'opération, baptisée *Wintergewitter* (orage d'hiver).

Stabiliser d'abord le front *(carte 32)*

Lancer des forces au sud du Don à partir de Kotelnikovo suppose que l'aile gauche, la plus exposée, soit fermement tenue. C'est l'objet de combats défensifs durs et confus menés par un officier d'une envergure exceptionnelle en défense, le colonel Wenck, jusque-là chef d'état-major du 57e *Panzerkorps* dans le Caucase et tout juste bombardé chef d'état-major de la 3e Armée roumaine. Avec des débris d'unités constituées à partir de traînards, de boulangers, de secrétaires, de permissionnaires de la 6e Armée revenant du Reich, Wenck tient les quelques jours nécessaires à l'arrivée d'une formation sérieuse, le 17e Corps du général Hollidt.

Au début de décembre, un équilibre précaire est acquis. L'aile gauche de Manstein suit le cours de la Kriuja et du Tchir sur 220 kilomètres, s'accroche à deux têtes de pont sur la rive orientale, l'une à Surovikino, l'autre, potentiellement très importante, au confluent Tchir-Don (localités de Nijne Tchirskaïa, Verkhné Tchirski, Rijkov) puis suit le Don dans sa course vers le sud. Elle est tenue par le 17e Corps et les restes de la 3e Armée roumaine, celle-ci corsetée par de nombreux groupes de combat allemands. Manstein a exigé le maintien de deux têtes de pont au-delà du Tchir, pour se donner un peu de liberté opérationnelle.

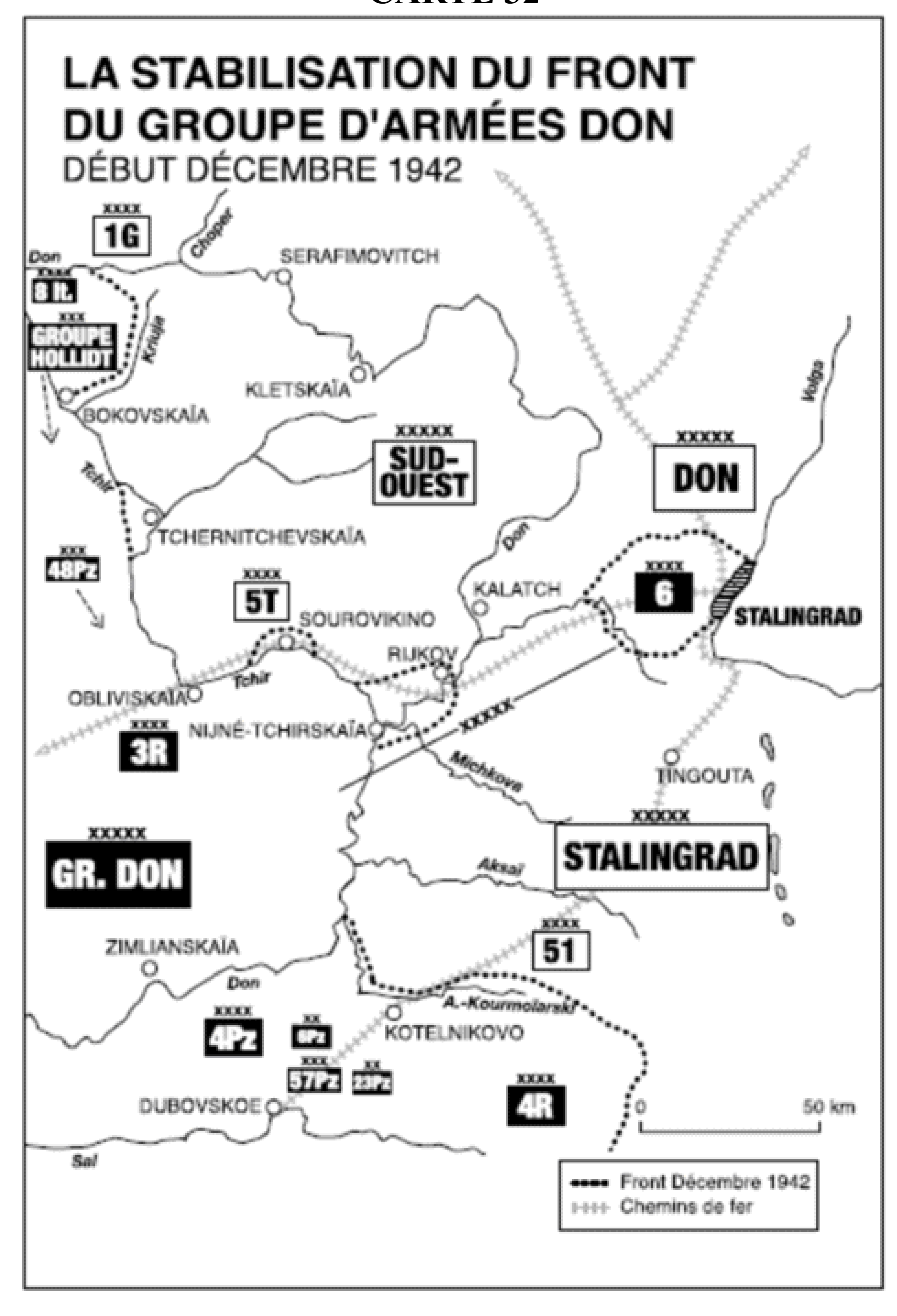
Au sud du Don, le Groupe d'Armées Hoth rassemble les morceaux de la 4e Armée roumaine (6e et 7e Corps) et de la 4e Armée Panzer, celle-ci privée de ses chars. Jusqu'à la fin novembre, Hoth ne se fait aucune illusion : tout s'effondrera à la première poussée si aucun renfort ne lui parvient.

Kotelnikovo se trouve à portée du feu de l'artillerie adverse le 27 novembre. Le 28, le 4e Corps (2 Divisions d'infanterie, 2 de cavalerie) de la 51e Armée soviétique parvient à pénétrer dans le bourg. Il en est rejeté au début décembre par les premiers éléments de la 6e Panzer arrivés de France. Au cours de la contre-attaque, les cavaliers kazakhs, kirghizes et ouzbeks du général Chapkine sont hachés par les MG 42 et les canons de la 6e Panzer. À la suite de cet échec, la 51e Armée juge plus prudent d'abandonner la coupure de la rivière Kourmoïarski{429} et la gare de Kotelnikovo aux Allemands qui vont en faire la base de départ de l'opération de dégagement de Paulus.

Une offensive difficile à définir

Avec ses deux têtes de pont et Kotelnikovo bien en mains, Manstein a trois possibilités d'attaque entre lesquelles il hésite.

CARTE 32



LA STABILISATION DU FRONT
DU GROUPE D'ARMÉES DON
DÉBUT DÉCEMBRE 1942
1G
Don
Choper
SERAFIMOVITCH
8 It.
GROUPE HOLLIDT
Krivaïa
KLETSKAÏA
BOKOVSKAÏA
SUD-OUEST
DON
Volga
Tchir
TCHERNITCHEVSKAÏA
Don
48Pz
5T
KALATCH
6
STALINGRAD
SOUROVIKINO
RIJKOV
Tchir
OBLIVISKAÏA
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
3R
Michkova
TINGOUTA
GR. DON
STALINGRAD
Aksaï
51
ZIMLIANSKAÏA
Don
A.-Kourmolarski
4Pz
6Pz
KOTELNIKOVO
57Pz
23Pz
4R
DUBOVSKOE
0
50 km
Sal
Front Décembre 1942
Chemins de fer

1. Prendre le chemin le plus court vers Stalingrad. L'attaque se ferait à l'intérieur de la boucle du Don à partir des deux têtes de pont susnommées en direction du pont de Kalatch. De Surovikino à Kalatch, il y a 50 kilomètres, 35 de Rijkov à Kalatch. Du pont, Paulus n'est plus qu'à 20 kilomètres. Outre l'avantage de la plus courte distance, cette solution ôte au ravitaillement soviétique l'usage du seul point de passage important sur le Don, celui de Kalatch. L'élément moteur de cette solution est le 48e *Panzerkorps* avec l'excellente 11e Panzer.

2. Prendre le chemin le plus long, celui qui mène de Kotelnikovo à Stalingrad. Soit 130 kilomètres à parcourir mais sur un terrain parfait pour les chars et l'éclairement par la Luftwaffe, une steppe rase coupée de deux modestes rivières larges d'une vingtaine de mètres, l'Aksaï et la Michkova. La glace y est assez épaisse pour laisser passer les hommes et les véhicules légers, mais pas les chars ; il faudra donc se saisir des ponts. Avantages de cette solution : les Soviétiques ne sont pas encore solidement installés sur cet axe, et ce coup est moins téléphoné que le précédent. Une autre raison, peu soulignée, nous paraît essentielle dans le choix de l'attaque par Kotelnikovo. Si la 6e Armée devait évacuer Stalingrad – ce que Manstein a très vite en tête – elle éviterait le passage par le pont de Kalatch : il faudrait en effet plus d'un mois pour que 260 000 hommes et tout leur matériel franchissent ce goulet d'étranglement ! Le 57e *Panzerkorps* avec deux *Panzerdivisionen* constitue le fer de lance de cette solution 2.

3. Combiner les solutions 1 et 2 selon des proportions variables. C'est-à-dire attaquer simultanément au nord du Don avec le 48e *Panzerkorps* et au sud avec le 57e *Panzerkorps.*

Le 28 novembre, Manstein opte pour la solution 3, avec deux variantes, a et b.

Variante a : le *Schwerpunkt* est placé au sud du Don, où le 57e *Panzerkorps* mènera la danse, mais son action devra être appuyée au nord du fleuve par une seconde attaque partie du Tchir et visant Kalatch. Si son ravitaillement est suffisant, la 6e Armée entreprendra une sortie à la rencontre de ses libérateurs. L'ensemble de cette opération devra aboutir à la reconquête de l'ancienne ligne de front, celle du 18 novembre, remplissant ainsi l'objectif assigné par Hitler.

Variante b : si la situation de la 6e Armée venait à se détériorer au point que son effondrement soit à redouter, Manstein prévoit de lancer au plus tôt une opération beaucoup plus simple, n'impliquant que le 57e *Panzerkorps* au sud du Don. L'objectif serait alors d'établir un corridor terrestre avec Stalingrad permettant le passage de colonnes de ravitaillement, et non pas le rétablissement du *statu quo ante*. Dans ce cas, la sortie en force de la 6e Armée demeure nécessaire à la réussite du dégagement.

Dans la même évaluation de situation qu'il adresse à l'OKH, Manstein laisse paraître le fond de sa pensée :

> « Eu égard à la situation, l'état et les difficultés de la 6e Armée, qui obligeraient à choisir la variante b, le Groupe d'Armées doit envisager qu'une solution décisive ne soit pas obtenue mais qu'il soit seulement possible d'établir un corridor étroit avec la 6e Armée, peut-être pour une durée limitée. Ce sera en particulier le cas si le développement de la situation sur d'autres fronts interdit d'acheminer des forces suffisantes. Dans ce cas, je tiens pour inapproprié le maintien durable de la 6e Armée dans la forteresse Stalingrad ; son rassemblement avec le Groupe d'Armées en direction sud-ouest est, lui, nécessaire.
>
> À la différence du groupe Brockdorff l'hiver passé, le ravitaillement durable de la puissante 6e Armée par la voie des airs n'est pas possible. De même, l'Armée ne pourra être maintenue longtemps en état de combattre dans une steppe complètement dénuée d'abris, sans matériaux de construction ni moyens de chauffage face à un ennemi qui dispose d'une quantité de moyens d'observation et de mouvement.
>
> En outre, il est déterminant de ne pas maintenir clouée dans une espèce de coin sur un espace étroit la seule véritable force de frappe du Groupe d'Armées, les troupes allemandes. Et ce, alors que l'ennemi garderait du point de vue opérationnel les mains libres durant tout l'hiver sur le reste d'un front long de plusieurs centaines de kilomètres, depuis le Groupe A jusqu'au groupe B. Je considère cette dépendance vis-à-vis du bon vouloir de l'ennemi pour intenable à la longue.
>
> Si la décision ne peut être obtenue, si l'on n'arrive qu'à se lier de façon limitée à la 6e Armée, alors je tiens pour nécessaire d'utiliser le retrait planifié de l'Armée dans le but de l'ancrer dans un dispositif opérationnel sur la ligne Jaschkul-Kotelnikovo-Don-Tchir.
>
> L'abandon de Stalingrad constitue sans doute un lourd sacrifice moral. Il sera cependant allégé par le fait que la Volga n'est pas utilisable pour le transport durant l'hiver et que l'essentiel sera préservé, à savoir le maintien du potentiel de combat d'une Armée et l'initiative sur l'adversaire (…). »
>
> signé : Von Manstein, Feldmarschall{430}.

À l’évidence, dès ce 28 novembre, Manstein a de sérieux doutes sur l’opération de dégagement, qui ne semble pas de nature à régler durablement le problème de la 6e Armée. Dans son esprit, elle ne peut être que le prélude à une sortie avec un abandon de Stalingrad. Encore plus important, Manstein place le problème de Stalingrad dans le cadre plus vaste du sort des trois Groupes d’Armées qui tiennent la Russie du sud, B, Don et A. Il n’a déjà en tête qu’une chose, retrouver une masse de manœuvre permettant de contrer les initiatives que l’ennemi peut lancer n’importe où sur un front de 1 000 kilomètres. Si la 6e Armée parvient à entrer dans cette masse, tant mieux ; si elle n’y parvient pas ou si elle ne s’y résout pas, alors l’essentiel – le sort des sept Armées étalées entre Voronej et le Terek – se jouera sans elle.

Nous retrouvons aussi les finasseries du *Feldmarschall* qui cherche à contourner le *Führerbefehl* relatif à Stalingrad, sans s’opposer frontalement à Hitler. Manstein espère lui forcer la main en lui faisant comprendre, dans le feu de l’action, que le rétablissement, s’il réussit, d’un lien terrestre avec les assiégés ne peut être que fragile et provisoire. Seul le recul de la 6e Armée jusque dans les parages de la 4e Armée Panzer peut rendre au Groupe d’Armées Don les réserves et la souplesse opérationnelle nécessaires à la reprise de l’initiative.

Le 1er décembre, Manstein fait connaître son ordre N° 1 relatif à l’opération *Wintergewitter*. Il reprend grosso modo sa communication du 28 novembre, mais, cette fois, en accentuant le poids de l’attaque du 48e *Panzerkorps* vers Kalatch, qui pourrait même, si la situation se développait convenablement, appeler à elle les forces du 57e *Panzerkorps*. *Wintergewitter* doit pouvoir être déclenchée à compter du 8 décembre.

Hoth, commandant la 4e Armée Panzer – dont dépend le 57e *Panzerkorps* – est en désaccord avec Manstein. Il le lui dit sans ambages lors d’une rencontre le 2 décembre. La vision de son chef lui paraît compliquée et le *Schwerpunkt* insuffisamment défini. L’idée d’envoyer les Panzers massés au sud passer le Don et s’enferrer dans une tête de pont sous le feu de l’artillerie soviétique est une folie. Il faut faire simple, estime Hoth, foncer tout droit vers Paulus le long de la voie ferrée qui court de Kotelnikovo à Stalingrad, en se faisant garder à droite par la cavalerie roumaine. Celle-ci n’est pas sûre ? Eh bien, il faudra compenser par la vitesse ! Pour renverser les Corps blindés des Soviets, ajoute-t-il, il faut

concentrer les forces, et donc faire marcher le 48e *Panzerkorps* sur la rive nord du Don de conserve avec le 57e. Hoth demande aussi que lui soit attribuée la 17e *Panzerdivision*, tenue en réserve par l'OKH derrière le Tchir. Il faudra aussi, estime Hoth, que Paulus sorte et fasse quelques kilomètres vers lui. Alors, dès que les pointes avancées des forces de dégagement seront arrivées à bonne distance, on lancera, de nuit et par surprise, sous la protection des chars, une grosse colonne de ravitaillement en essence et munitions. Manstein fait confiance à Hoth sur ces points tactiques, qui ne remettent pas en cause le cœur de son schéma opérationnel : ramener la 6e Armée en-deçà du Don. Aussi le plan de Hoth est-il entériné le 5 décembre.

Le 3 décembre, enfin, Hitler répond, par l'intermédiaire de Zeitzler, à l'analyse de situation que Manstein lui a adressée le 28 novembre : pas question d'abandonner Stalingrad, ni même de réduire la surface de la poche

Manstein réitère sa demande de retrait de la 6e Armée. Nouveau refus du Führer le 6 décembre.

L'humeur d'Hitler est au pessimisme. Le 28 novembre, Rommel, son général préféré, vient lui annoncer à Rastenburg, où il n'a pas été mandé, que l'Afrique est perdue. Le 2 décembre, Goering lui a fait part d'une conversation qu'il a eue la veille avec Mussolini. Le *duce* déclare tout de go que la poursuite de la guerre en Russie n'a plus de sens, qu'il faut chercher un accommodement avec Staline. Car, pense-t-il, le vrai danger est en Méditerranée. Le 18, Ciano, le ministre des Affaires étrangères italien, vient au *Wolfsschantze* développer la même idée. Envahi par le doute et le stress, Hitler annonce à Zeitzler qu'il repart au Berghof, cette fois pour un plus long séjour, afin de « mettre de l'ordre dans ses idées pour prendre de nouvelles décisions ». Effaré (Hitler n'est rentré que depuis 15 jours !), Zeitzler devra lutter une semaine pour l'en dissuader. L'historien britannique Geoffrey Jukes{431} a montré que, durant la période du 12 au 23 décembre, le Führer ne réagit plus aux suggestions de l'OKH que de trois manières, toutes contre-productives : il refuse (notamment toute idée de percée de Paulus), ne décide pas ou prend, à 24 heures d'intervalle, des décisions contradictoires. L'encerclement de la 6e Armée, la tentative de dégagement de Manstein qui se prépare, font monter en lui une angoisse

tétanisante[432]. Le 12 au matin, quelques heures après que les Panzers se sont ébranlés vers Stalingrad, il demandera :

> « est-il encore arrivé quelque chose de catastrophique ? ».

3. Paulus et le 48e **Panzerkorps** *hors course*

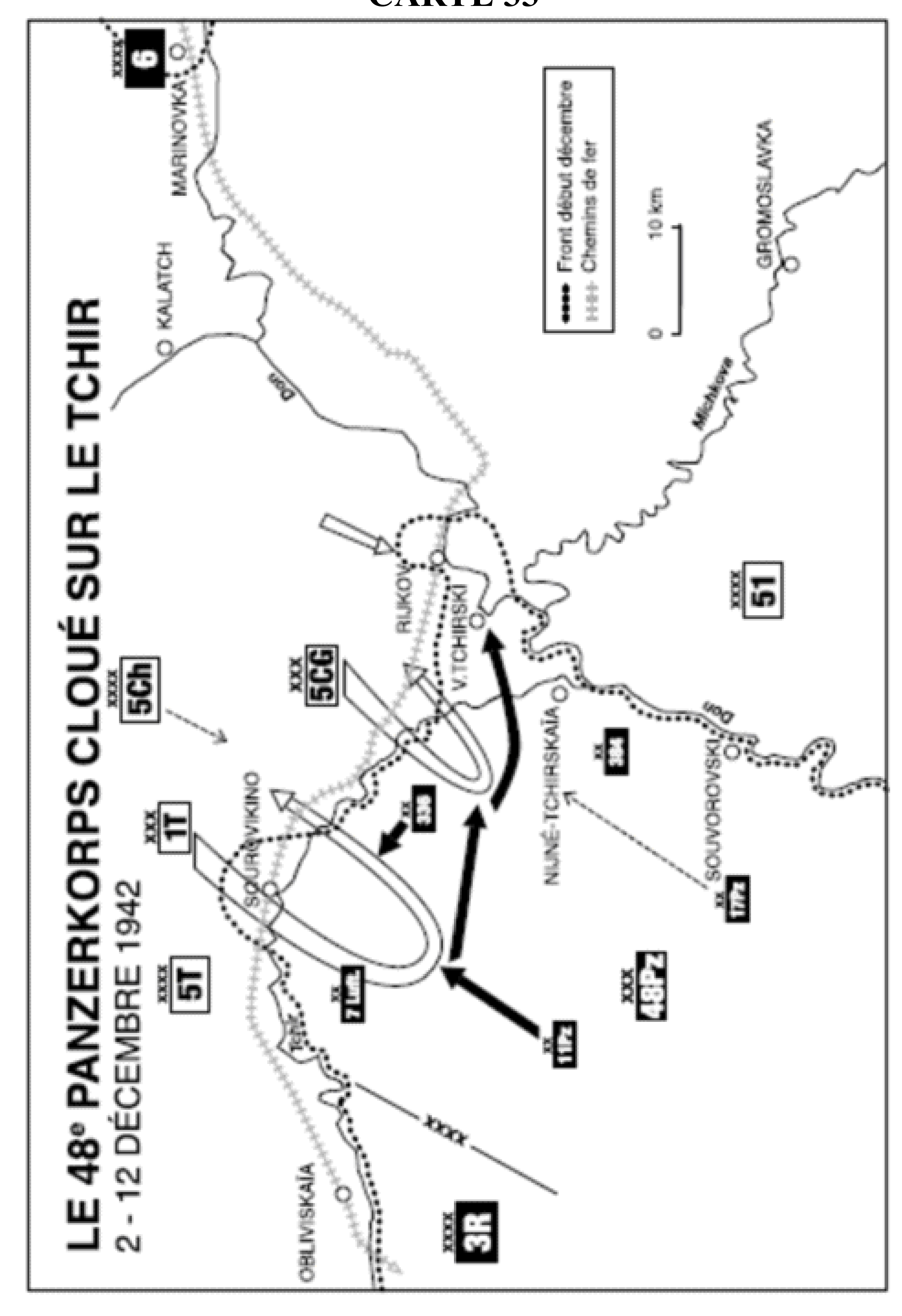
C'est la STAVKA qui va se charger de réduire les hésitations tactiques des Allemands en attaquant sur le Tchir.

L'échec de Romanenko

À Moscou, on se dit convaincu que l'attaque de Manstein partira de la ligne du Tchir, particulièrement de la tête de pont allemande du confluent Tchir-Don. Seul Eremenko – du moins l'écrit-il dans ses mémoires – pense que l'attaque de dégagement partira de la région de Kotelnikovo où, le 2 décembre, ses reconnaissances de cavalerie ont aperçu une Division Panzer en cours de débarquement de ses wagons plats. Mais Vassilevski et Staline avancent l'argument de la proximité (la tête de pont de Nijne Tchirskaïa n'est qu'à 35 kilomètres de Kalatch) et de la cohérence des efforts de l'ennemi : pourquoi s'être donné tant de mal pour conserver cette tête de pont si ce n'est pour en faire une base de départ ? Aussi, la 5e Armée de tanks du général Romanenko (50 000 hommes, 900 canons, seulement 72 chars) se lance le 30 novembre dans une série d'assauts contre la position de la rivière Tchir, entre les deux têtes de pont de Surovikino et de Rijkov *(carte 33)*.

Cette attaque n'est rien moins que le prélude de l'opération Saturne. Elle est donc capitale. Il s'agit tout à la fois de franchir le Tchir, de détruire les préparatifs ennemis en vue de délivrer Stalingrad, d'occuper les deux aérodromes les plus importants pour le pont aérien (Morozovsk, Tatsinskaïa) puis de pousser plein ouest le long de la voie ferrée vitale pour Manstein Tchernichevskaïa-Morozovsk-Tatsinskaïa. À ce point, vers le 10 décembre, le Front du Sud-Ouest de Vatoutine devrait être en train de passer sur le ventre de la 8e Armée italienne. Ses Corps blindés devraient foncer vers Millerovo et Kamensk-Likhaïa, sur le Donetz. Manstein serait alors placé devant un choix cornélien : ou rester sur place et risquer l'encerclement ; ou se retirer vers l'ouest et ouvrir la route de Rostov. Les Soviets dans cette ville, l'issue de secours du Groupe A serait cadenassée.

CARTE 33



LE 48e PANZERKORPS CLOUÉ SUR LE TCHIR
2 - 12 DÉCEMBRE 1942
Front début décembre
Chemins de fer
0
10 km
KALATCH
MARINOVKA
6
Don
GROMOSLAVKA
Michkova
RIJKOV
V.TCHIRSKI
5Ch
5CG
51
NIJNE-TCHIRSKAÏA
SOUVOROVSKI
SOUROVIKINO
1T
5T
48Pz
3R
OBLIVSKAÏA
Tchir

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. La 5e Armée de tanks n'a pas un poids suffisant. Durant 5 jours, la 11e Panzer, commandée de main de maître par le général Balck, et la 336e I.D, réalisent des prouesses défensives, empêchant le passage du Tchir. La STAVKA fait venir 4 divisions en renfort des 21e et 65e Armées, qui font face à Paulus. Romanenko change l'axe de son effort, cherche le point faible et s'en prend à la 7e Division de la Luftwaffe. Le 6 décembre, celle-ci craque. Deux bataillons s'enfuient dans une terrible panique, en abandonnant les armes lourdes.

Le lendemain, les Soviets introduisent dans la brèche le 1er Corps blindé du général Boutkov. Pour éviter la percée, Hoth fait engager la 384e I.D et encore la 11e Panzer ainsi que toutes les escadrilles du 4e *Fliegerkorps*. Un moment, Hoth envisage même de faire donner le 57e *Panzerkorps,* ce qui aurait sans doute conduit à l'annulation de *Wintergewitter*. À grand-peine, une partie du terrain est regagné mais au prix de lourdes pertes, la 11e Panzer laissant la moitié de ses chars sur le carreau. Le feu se rallume aussitôt ailleurs. Un nouveau Corps mécanisé, le 5e (général Volkov), entre en lice : le 11, Surovikino est encerclé. Mais cette unité, la seule de l'Armée rouge à être équipée en majeure partie de Matilda et de Valentine britanniques{433}, se fait massacrer par la PAK et les Pz Mark IV de la 11e Panzer accourue en catastrophe. Au sud, la 5e Division de cavalerie de la Garde enfonce la 336e I.D ; à nouveau, la 11e Panzer est appelée au secours et rétablit la situation.

Le 4 décembre, les Soviets prennent acte de l'échec de la 5e Armée de tanks. Aussitôt, la STAVKA décide de renforcer son effort. Elle crée une Armée supplémentaire à partir de la 10e Armée de réserve. La nouvelle venue, baptisée 5e Armée de choc, est insérée entre la 5e Armée de tanks et la 51e Armée. Son chef, l'excellent Markian Mikhaïlovitch Popov, ex-adjoint de Eremenko, reçoit 5 divisions d'infanterie, le 7e Corps blindé (des réserves de la STAVKA : général Rotmistrov, 200 chars), le 4e Corps mécanisé (enlevé à Eremenko : Volsky, 150 chars) et le 3e Corps de cavalerie de la Garde (général Pliev), soit 71 000 hommes, 352 chars et 814 canons.

Après l'envoi de la 2e Armée de la Garde à Stalingrad, l'échec de la 5e Armée de tanks compromet un peu plus l'opération Saturne. Mais le

résultat immédiat de cette crise sur le Tchir est tout de même positif pour les Soviets. Manstein n'est pas rassuré pour sa gauche. Son inquiétude monte même de deux crans lorsque Gehlen lui annonce l'arrivée en ligne de la 5e Armée de choc. Aussitôt, le *Feldmarshall* décide d'ajourner le déclenchement de *Wintergwitter* du 10 au 12 décembre. Surtout, cette épée de Damoclès pointée sur le flanc du Groupe d'Armées Don rend impossible la mise à disposition du 48e *Panzerkorps* pour l'opération *Wintergewitter*. Par précaution, la 17e Panzer, seule réserve disponible, est rapprochée de Rijkov, et son allocation à Hoth semble bien compromise.

Quant à la 6e Armée, nous avons vu plus haut que deux attaques de Vassilevski (2 et 8 décembre) lui ont causé de très lourdes pertes et ont vidé ses stocks de carburant et de munitions. Dans ces conditions, Manstein ne peut plus guère compter sur une sortie de Paulus qui écraserait les Soviétiques contre l'enclume du 57e *Panzerkorps*.

Des trois solutions évoquées fin novembre par Manstein, il n'en reste qu'une seule praticable quinze jours plus tard : la chevauchée solitaire de Hoth jusqu'aux faubourgs de Stalingrad.

II. L'assaut du 57e Panzerkorps *(carte 34)*

Manstein avait reçu promesse de 12 Divisions pour aller délivrer Paulus. Le 12 décembre 1942 au matin, il en a en tout et pour tout DEUX (et un détachement mineur d'une troisième, la 15e Division de la Luftwaffe) qui s'ébranlent vers Stalingrad. Trois sont encore en route (304 et 306e I.D, 8e Division de la Luftwaffe), quatre sont coincées sur le Tchir par les assauts soviétiques (11e Panzer, 336e et 384e I.D, 7e Division de la Luftwaffe), une est affectée ailleurs (3e Division de montagne), une autre maintenue en réserve (17e Panzer, venue d'Orel, Groupe d'Armées Centre). Des troupes de Corps promises ne se présentent qu'une compagnie de *Sturmgeschütz* et un groupe d'artillerie.

Les moyens alloués à *Wintergewitter* sont faibles, eu égard à l'importance de l'objectif. Cela tient à la crise générale des effectifs que connaît la Wehrmacht. Mais aussi à des choix stratégiques. Car, depuis le 5 novembre, Hitler déverse sur l'Afrique du nord les moyens qu'il a refusés à Rommel durant l'été 1942. Ces moyens sont investis en pure perte, étant

donné la domination aérienne et maritime totale des Alliés. Les 50 000 soldats, 200 chars – dont des Tigres – et 300 avions de combat expédiés dans la trappe tunisienne, ou une fraction de ces forces, auraient été sans aucun doute mieux employés par Manstein.

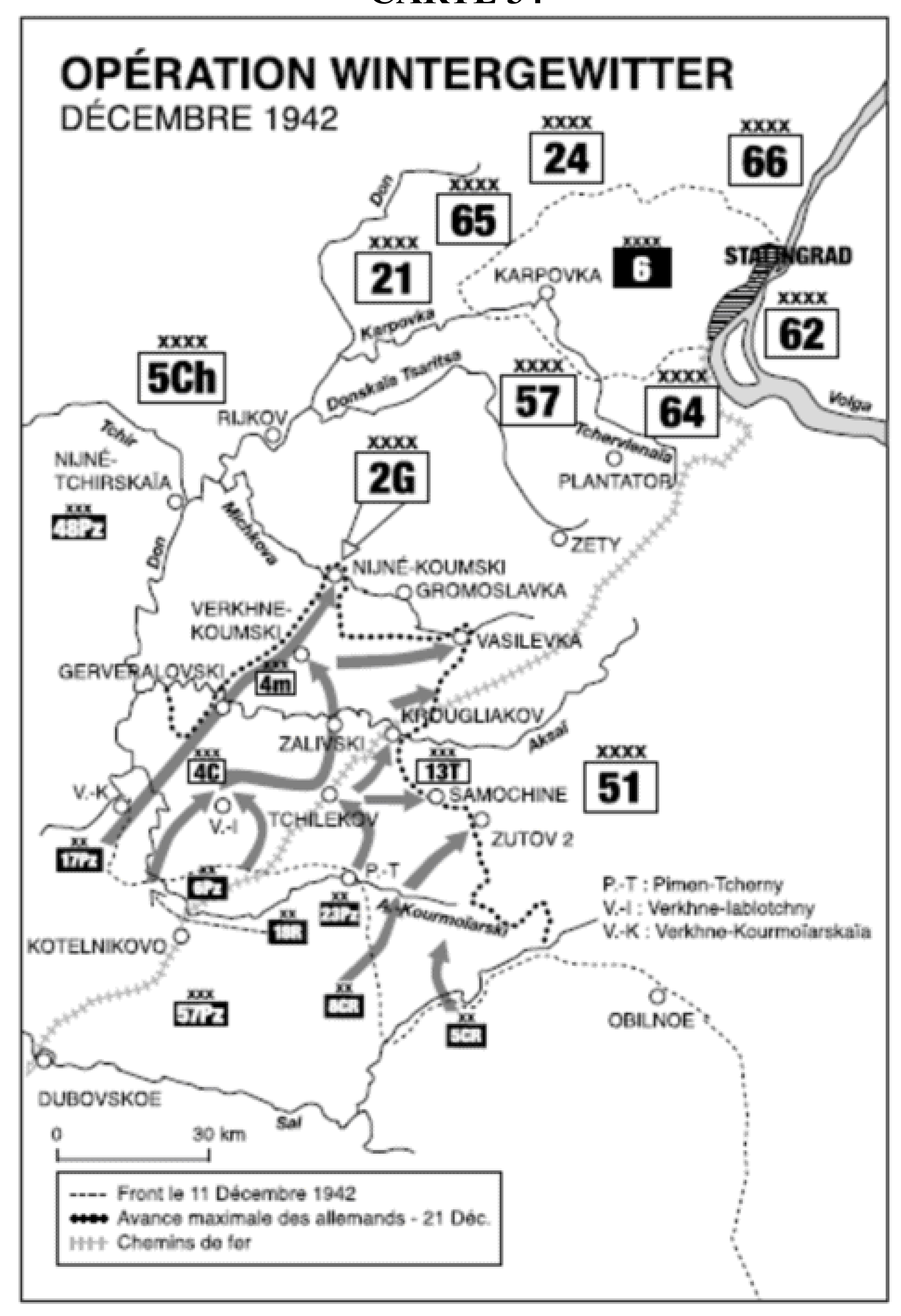
Hoth se retrouve donc devant un cas de figure simple et épineux : aller délivrer Paulus avec le seul 57e *Panzerkorps* en fonçant tout droit sous la protection du 4e *Fliegerkorps*, les 5e et 8e Divisions de cavalerie roumaines couvrant son flanc droit. Malheureusement pour lui, les temps heureux des débuts de l'Opération *Blau* sont révolus : au lieu de 800 appareils de combats, Richthofen ne peut en engager que 179. La veille de l'attaque, fou de rage, Hoth apprend que le tiers des avions, dont le précieux 77e Groupe de STUKAS, lui est retiré pour aller assister la 8e Armée italienne. Finalement, la seule chance de réussite de Hoth tient à la mauvaise estimation initiale de la STAVKA qui croit l'opération de dégagement axée sur Kalatch, au nord du Don.

1. Le succès initial (12 décembre)

Le dispositif d'attaque

Tout le poids de l'attaque repose sur les 6e et 23e *Panzerdivisionen* placées à droite et à gauche de la voie ferrée qui mène à Stalingrad. Elles doi vent suivre les rails jusqu'à l'Aksaï puis les laisser sur leur droite pour appuyer vers Zety, ouest de Plantator et enfin Karpovka, tenue par la 6e Armée.

CARTE 34



OPÉRATION WINTERGEWITTER
DÉCEMBRE 1942
24
66
65
21
6
KARPOVKA
STALINGRAD
62
5Ch
57
64
Volga
Don
Karpovka
Donskaïa Tsaritsa
RIJKOV
Tchir
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
48Pz
2G
Tchervlenaïa
PLANTATOR
ZETY
Michkova
Don
NIJNÉ-KOUMSKI
GROMOSLAVKA
VERKHNE-KOUMSKI
VASILEVKA
GERVERALOVSKI
4m
KROUGLIAKOV
ZALIVSKI
Aksaï
4C
13T
51
V.-K
SAMOCHINE
V.-I
TCHILEKOV
ZUTOV 2
17Pz
6Pz
P.-T
23Pz
A.-Kourmoïarski
P.-T : Pimen-Tcherny
V.-I : Verkhne-Iablotchny
V.-K : Verkhne-Kourmoïarskaïa
KOTELNIKOVO
57Pz
OBILNOE
DUBOVSKOE
Saï
0
30 km
Front le 11 Décembre 1942
Avance maximale des allemands - 21 Déc.
Chemins de fer

La 6e, commandée par le général Rauss, doit jaillir de Kotelnikovo et gagner au plus vite la coupure de l'Aksaï, à 40 kilomètres au nord. La Division a été rafraîchie par un long repos en France ; elle est à 100 % de ses moyens avec 141 chars neufs dont 86 sont de taille contre le T-34 (63 Pz Mark III à canon long, 23 Pz Mark IV), 40 canons d'assaut et 4 bataillons de *Panzergrenadieren* entièrement motorisés. En revanche, la 23e Panzer (von Vormann) est une unité diminuée par les durs combats du Caucase d'où elle a accouru à l'appel de l'OKH. Elle n'aligne que 55 chars modernes à canon long (46 Pz Mark III, 9 Pz Mark IV) et un seul bataillon de *Panzergrenadieren,* ce qui lui confère la puissance d'une demie-Panzer. La 23e doit progresser à l'est de la ligne de chemin de fer.

L'avance des deux *Panzerdivisionen* est couverte à droite par deux Divisions de cavalerie roumaines (8e et 5e) et des éléments d'infanterie assez mal en point.

Face au 57e *Panzerkorps*, la 51e Armée{434}, commandée par le général Troufanov, est une des plus faibles mises en ligne autour de Stalingrad. Elle comprend 3 Divisions d'infanterie (302e, 126e et 91e), à 50 % de leur dotation normale, quelques unités de forteresse, le 4e Corps de Cavalerie (sans un seul char et déjà bien malmené) et des éléments d'Armée (1 régiment d'artillerie, 4 régiments antichars, 1 de katiouchas). Soit 34 000 hommes et 77 chars légers.

Le front, long de 140 kilomètres, court de Verkhne-Kourmoïaskaïa, sur le Don, à Obilnoïe, dans la steppe des Kalmouks en passant par le cours de la Kourmoïarski, les bourgs de Pimen-Tcherny et Darganov. La zone située face au segment Kotelnikovo-Pimen consiste en points d'appui discontinus posés dans la steppe, qui ne tiendront pas deux heures contre des chars. Mais, derrière ce mince cordon, Eremenko, qui sent le danger, nonobstant l'incrédulité de Vassilevski, prend l'initiative d'appeler à la rescousse les deux Corps mécanisés, pour l'heure prêtés à la 5e Armée de choc, et héros de l'opération Uranus, les 4e et 13e, réduits eux aussi de 50 %, et deux Divisions d'infanterie (300e et 87e), parvenues à grand peine à passer la Volga. Mais aucune de ces unités n'est encore à pied d'œuvre le 12 décembre.

Le démarrage

Le 12 décembre à l'aube, par une journée froide et ensoleillée, après une courte préparation d'artillerie, la 6e Panzer attaque à la couture entre le 302e D.I et le 4e Corps de cavalerie. Les STUKAS sont là, réduisant au silence les batteries d'artillerie. Une pince montée par le 11e régiment Panzer et le 4e régiment de *Panzergrenadieren* se referme sur Verkhne Iablotchny à 10 heures, puis un groupe de combat s'en détache pour aller saisir la gare de Tchilekov deux heures plus tard. À la sortie de la bourgade, de violents combats avec la 302e D.I limitent l'avance à 5 kilomètres supplémentaires vers le nord. Sévèrement malmenée, cette unité se replie vers le nord-est, tandis que sa voisine – la 81e Division de cavalerie – s'écarte vers le nord-ouest. L'obscurité – qui tombe vers 16 h 00 – empêche les Allemands de profiter du trou ainsi crée. Depuis le matin, 30 kilomètres ont été parcourus, et l'objectif du jour de la 6e Panzer – l'Aksaï – est tout proche (10 kilomètres).

La 23e Panzer réussit aussi son début de bataille. Partie de Pimen-Tcherny, peu épaulée par la Luftwaffe, elle parvient néanmoins à Nebykov vers 13 heures et rejoint la 6e Panzer à Tchilekov où elle fait le plein. Sur sa droite, le groupe Popescu (éléments des 8e et 5e Divisions roumaines de cavalerie) n'a pas encore commencé son avance. À Kotelnikovo, se forme une immense colonne d'un millier de camions, citernes, tracteurs chargés de 6 000 tonnes de fournitures urgentes pour la 6e Armée.

L'infanterie soviétique s'est bien battue, aucun signe de panique n'a été observé. Mais Eremenko est très inquiet. Il téléphone dès le matin à Staline. Celui-ci non plus n'a pas cru à un coup majeur contre la 51e Armée. Mais il se rend aussitôt à l'évidence : les arrières de la 57e Armée, qui fait face à Paulus, sont en grand péril et les bénéfices de l'opération Uranus se trouvent compromis. Aussi envoie-t-il des renforts en extrême urgence. Dans l'immédiat, Eremenko resserre son infanterie sur la voie ferrée et regroupe derrière l'Aksaï les éléments motorisés dont il dispose, avec ordre de placer ses gros sur les ailes de la pénétration allemande. Son adjoint Zakharov reçoit le commandement de ce groupe de combat improvisé « à l'allemande ». À l'ouest, du côté de la 6e Panzer, c'est le 4e Corps mécanisé de Volsky (70 chars, 5 600 combattants) ; face à la 23e Panzer, le 13e Corps blindé (28 chars, 1 600 fantassins motorisés). À elles deux, ces formations n'ont pas 40 T-34.

Hoth connaît la présence de ces unités par les reconnaissances de la Luftwaffe. Que faire ? Lancer les deux Panzers au-delà de l'Aksaï ? Ou seulement la 6e, flanc-gardée à l'est par la 23e ? Ne sachant trop ce que mijote Eremenko, il se décide pour la seconde solution, espérant voir les Roumains relever la 23e qui serait à son tour jetée au-delà de l'Aksaï. Excès de prudence, perte de temps cruciale au moment où les Soviets luttent contre la montre : Hoth le bouillant a appris à craindre son ennemi.

2. La réaction soviétique

La 2e Armée de la Garde appelée au secours

Le général Vassilevski, envoyé de la STAVKA, est en charge des opérations de liquidation de la poche de Stalingrad. Il se trouve au Q.G de la 57e Armée au moment où Hoth attaque. Aussitôt, il comprend qu'une crise grave se profile. Il file sur l'Aksaï se rendre compte des possibilités de défense. Édifiant… Puis, après avoir expliqué la situation à Rokossovski, commandant du Front du Don, il demande au général Malinovski de prendre ses dispositions pour déplacer la 2e Armée de la Garde vers l'Aksaï. Il s'agit de mesures préparatoires car Vassilevski n'a pas le pouvoir de décider de l'affectation de cette unité : seul Staline le peut.

Le contact radio entre les deux hommes n'est obtenu que dans la soirée du 12. Vassilevski – sur requête d'Eremenko – demande que lui soit confiée la 2e Armée de la Garde, sinon, Hoth a toutes les chances de percer jusqu'à Paulus vu la faiblesse de la 51e Armée soviétique. Rokossovski est d'un autre avis : peu importe ce que fait Manstein, il faut lancer *Koltso* sans plus tarder et écraser la 6e Armée. Staline entre en fureur, accuse Vassilevski de vouloir lui extorquer la 2e Garde, lui reproche de s'être fait surprendre par Manstein. L'affaire est si grave, dit-il, qu'il ne peut donner de réponse immédiate : il faut réunir le GKO, le Comité de Défense de l'État. Que Staline ait besoin du GKO pour donner un ordre n'est évidemment pas le problème. Ce qu'il veut signifier à Vassilevski en réunissant l'instance politique de direction de la guerre, c'est l'écrasante responsabilité qu'il endosse et la surveillance attentive dont il sera l'objet durant la suite des opérations. Si Staline dramatise ainsi, c'est parce que la 2e Garde n'est pas n'importe quelle Armée et que sa réaffectation va avoir des conséquences importantes sur la planification stratégique de la STAVKA.

La 2e Armée de la Garde est en effet la plus puissante de l'Armée rouge. Elle a été formée dans la région de Tambov par un ordre de la STAVKA du 23 octobre à partir de la 1re Armée de réserve. Le général Malinovski la commande, avec l'excellent Biriouzov (futur maréchal de l'Union soviétique) à l'état-major. La troupe, constituée de Gardes vétérans, sibériens en majorité, se partage en 3 Corps dont 2 d'infanterie chacun à 3 Divisions (1er et 13e Corps de la Garde) et un Corps mécanisé, le 2e Garde, à trois brigades. L'ensemble pèse près de 100 000 hommes, 2 000 canons et 200 chars.

Initialement, la 2e Armée de la Garde devait être affectée, nous l'avons vu plus haut, à l'opération Saturne. Mais la résistance de Paulus au début décembre amène la STAVKA à investir la 2e Garde dans l'opération *Koltso*, la destruction de la 6e Armée allemande, prévue pour le 20 décembre. Suivant cet ordre, les troupes de Malinovski ont été enlevées par 165 trains à partir du 8 décembre et rassemblées au nord-ouest de Stalingrad, vers Vertiatchi.

La planification bouleversée

L'attaque de dégagement lancée par Manstein amène les Soviétiques à revoir à toute vitesse leurs plans stratégiques. Pendant que Vassilevski se ronge les sangs près de son téléscripteur, le GKO siège au Kremlin. À 5 heures du matin, le 13 décembre, les ordres tombent : Vassilevski reçoit, comme demandé, la 2e Armée de la Garde pour arrêter l'offensive de Manstein ; il endosse par ailleurs la responsabilité totale des opérations sur « l'axe de Kotelnikovo » ; l'opération *Koltso* est reportée, au grand dam de Rokossovski, sa supervision confiée à un autre représentant de la STAVKA, Voronov. Le 14 décembre à 22 h 50, la STAVKA fait savoir à Rokossovski et Eremenko qu'ils ne doivent pas se croiser les bras : il faut attaquer la 6e Armée jour et nuit, sans lui laisser le moindre répit. À l'évidence, il s'agit d'ôter à Paulus le temps et les moyens d'aller au-devant des Panzers de Hoth.

La réunion du GKO prend une autre décision cruciale qui sera signifiée le 13 décembre à Golikov et Vatoutine, respectivement commandants des Fronts de Voronej et du Sud-Ouest. L'opération Saturne est transformée en « Petit Saturne » (*Malyi Saturn*). Son objectif immédiat n'est plus Rostov mais les aérodromes de Morozovsk et Tatsinskaïa sur les arrières des forces

de Manstein. En s'emparant des pistes d'envol des Ju-52 et des He-111, la STAVKA espère réduire le pont aérien à néant ET obliger Manstein, pour les défendre, à abandonner *Wintergewitter*.

L'attaque de deux *Panzerdivisionen* dont une à demie puissance a donc bouleversé la planification stratégique des Soviétiques ! Joli résultat pour Manstein, mais comportement excessivement nerveux de la STAVKA et de Staline qui surestiment la force de *Wintergewitter*. Vassilevski, une fois n'est pas coutume, le principal agent de cette nervosité, prend pour sa part une troisième mesure pour contrer Manstein : la 5e Armée de choc reçoit l'ordre de s'emparer coûte que coûte de la tête de pont de Rijkov et du confluent Don-Tchir où se dresse le grand pont de Nijne-Tchirskaïa. L'importance de ce point – qui permettrait de tomber sur les arrières du 57e *Panzerkorps* s'il avançait trop au nord – est telle que Vassilevski espère détourner ainsi une partie des forces affectées à *Wintergewitter*.

Le 13 décembre, la 2e Armée de la Garde commence une marche forcée de 200 kilomètres qui doit l'amener en quatre jours sur l'axe de Kotelnikovo. Marchant seulement de nuit ou profitant de blizzards glacés qui empêchent les reconnaissances de la Luftwaffe, les Sibériens réussissent le double exploit d'abattre 40 à 50 kilomètres par jour (avec 20 kilos sur le dos !) et de passer inaperçus des Allemands. Malinovski a pris toutes les précautions. Il est le seul à posséder la carte des itinéraires, tous les ordres donnés aux Corps et aux Divisions le sont oralement. Le 23 décembre, Hoth croira la 2e Garde encore au nord de Kalatch alors que les fusiliers de Malinovski, tout de blanc vêtus, sont à 5 kilomètres de ses avant-gardes…

Au matin du 13, cependant, Eremenko est en droit de se demander si Malinovski arrivera à temps pour empêcher Hoth d'atteindre la 6e Armée.

3. La bataille de l'Aksaï (13-19 décembre)

Le 13 décembre

Hoth voit revenir avec satisfaction les deux Groupes aériens qu'on lui a retirés la veille de l'attaque. Aux premières heures du jour, il leur fait prendre l'air au moment où la 6e Panzer débouche de sa position au nord de Tchilekov et, par un mouvement décidé, s'empare de Zalivski sur l'Aksaï. Des éléments parviennent à passer avant que le pont saute et, chemin ouvert par les bombes de 250 kilos des STUKAS, se précipitent dans Verkhné-

Koumski, à mi-chemin du dernier obstacle, la rivière Michkova. En quelques heures, la 6e Panzer a réalisé un bond de 20 kilomètres !

Mais l'Armée rouge n'est plus celle de l'été 1941. Loin de céder à la panique, Eremenko fait mordre le côté gauche de la 6e Panzer, à Verkhne-Iablotchni, par ce qui reste du 4e Corps de cavalerie, et son côté droit par des éléments d'Armée hâtivement rassemblés. Résultat, deux groupes de combat de la 6e Panzer demeurent à l'écart de la poussée centrale, de même que la 23e Panzer qui repousse une contre-attaque inattendue à Nebikov.

Hoth suit avec inquiétude l'approche du 4e Corps mécanisé qui se présente sur la gauche de la 6e Panzer isolée au-delà de l'Aksaï, et du 13e Corps mécanisé qui arrive par la droite. Ses forces trop faibles ne lui permettent pas d'ignorer ces menaces qu'en d'autres temps il aurait jugées modestes. Aussi, dans l'après-midi du 13, presse-t-il les Roumains du Groupe Popescu de relever la 23e Panzer et d'avancer la couverture du flanc droit. Avec ses deux *Panzerdivisionen* à peu près rassemblées, Hoth compte détruire l'un après l'autre les deux Corps mécanisés soviétiques puis reprendre la route de Stalingrad. À ce moment, il espère pouvoir disposer d'une Panzer supplémentaire. Or, la 11e, qui devait le rejoindre le 14 décembre, est prise toute entière dans la violente attaque lancée le 12 sur le Tchir par la 5e Armée de choc. Le lendemain, la tête de pont de Rijkov est déjà à moitié perdue, l'évacuation de celle de Surovikino décidée{435}. La 11e Pz a perdu une trentaine d'engins en quelques heures. Elle ne peut plus faire grand-chose, sinon attendre ses chars de remplacement coincés à la gare régulatrice de Kiev.

Manstein répercute aussitôt cette situation à l'OKH. La 11e Panzer est hors jeu, explique-t-il avec véhémence, le 57e *Panzerkorps* trop faible pour arriver seul à Stalingrad, donnez-moi la 17e Panzer et la 16e motorisée. Zeitzler réussit à convaincre Hitler de laisser partir la 17e Panzer vers le sud. Mais, stationnée au nord de Morozovsk, elle a 120 kilomètres à parcourir par des routes verglacées.

Les 14 et 15 décembre

La 23e Panzer réussit à s'extraire du secteur Tchilekov-Samochine. Dans l'après-midi, elle entre dans Krougliakov, un bourg placé entre le pont routier et le pont ferroviaire sur l'Aksaï. Une deuxième tête de pont est ainsi constituée mais une partie de la Division a dû rester au sud de la rivière où

des éléments précurseurs du 13e Corps mécanisé sont signalés. Le lendemain, les Panzers réussissent à refouler leurs adversaires jusqu'à Zutov 1 et élargissent leur tête de pont au-delà de l'Aksaï.

En revanche, la 6e Panzer, fait face le 14 à une violente attaque à Verkhné-Koumsky. Dans la nuit, un brusque redoux a transformé la steppe en bourbier. Il pleut, le plafond est bas, aucun avion ne peut décoller. La 6e Panzer représente pour Eremenko le danger le plus pressant, aussi décide-t-il de la frapper avec le gros de ses moyens. Le 4e Corps mécanisé attaque le bourg de deux côtés, appuyé par la 235e Brigade blindée (30 chars à peine), la 20e Brigade d'artillerie antichar et le 1378e régiment d'infanterie (appartenant à la 87e D.I accourue de la Volga à marches forcées). Les forces blindées sont équivalentes des deux côtés, environ 90 chars. Avançant à découvert, les chars soviétiques sont étrillés par les Pz Mark IV : 33 carcasses fumantes sont abandonnées dans la steppe. Hoth croit tenir le combat qui anéantira le 4e Corps mécanisé et permettra de reprendre l'avance vers la Michkova. Mais, à la nuit, les fusiliers soviétiques parviennent à s'infiltrer dans les lignes allemandes et à mettre de la PAK en batterie. Appuyé par ces forces qui tirent à courte portée, au lever du jour, le 4e Corps relance son attaque avec un élan remarquable. Un épais brouillard favorise son entreprise et empêche la Luftwaffe d'intervenir. La 6e perd 25 chars et 7 canons chenillés, un score étonnamment élevé. À midi, elle évacue Verkhné-Koumsky et se réfugie dans la tête de pont de Zalivski où, toute la journée, elle subit des attaques sur sa droite. Ce 15 décembre, Richthofen note dans son journal :

> « Les perspectives s'amoindrissent pour la 6e Armée. »

Hoth attend désormais l'arrivée de la 17e Panzer pour repartir de l'avant. Il peste sans arrêt contre des jours qui ne durent que 7 heures, des nuits interminables et glaciales qui font souffrir la troupe plus que tout. Manstein prévient Zeitzler que, même si Hoth parvient à Stalingrad, le lien terrestre ne pourra être que provisoire faute de forces suffisantes. Il prie le chef d'état-major de l'OKH d'intervenir auprès d'Hitler pour autoriser la 6e Armée à décrocher de la Volga. Le 15, le Führer répond par un *nein* très sec. De son côté, Eremenko fait parvenir à Staline la dépêche suivante :

> « Toutes les réserves dirigées vers le sud-ouest (…) ayant atteint leur destination, le Front de Stalingrad ne dispose plus d'aucune réserve. À l'est de la ligne Ivanovka-Aksaï (soit, en gros, à l'est de la voie ferrée, ndla), il ne reste plus

> un seul homme. Si l'adversaire développe son attaque le long de la voie ferrée en direction d'Abganerovo, et du secteur de Tzibenko sur Zéty (soit la direction présumée de la sortie de Paulus, ndla), il mettra les troupes de notre Front dans une situation extrêmement difficile{436}. »

Pour parer au pire, Eremenko prélève encore deux Divisions (à peine 8 000 hommes) sur la 64e Armée et les fait transporter par camions à la gare d'Abganerovo.

16-18 décembre

Richthofen a une violente prise de bec avec le chef d'état-major de la Luftwaffe, Jeschnonnek : celui-ci lui retire encore une fois le tiers du support aérien destiné à Hoth pour l'affecter à la 8e Armée italienne assaillie sur le Don moyen. À l'emporte-pièce, le chef de la 4e *Luftflotte* écrit dans son journal :

> « C'est l'abandon de la 6e Armée et son assassinat ».

Hoth a planifié pour le 16 une attaque en pince sur l'Aksaï pour détruire les forces situées entre la 6e Panzer et la 23e. À sa grande surprise, les chefs de ces deux unités ne parviennent pas à concentrer leurs forces. De l'avis même des Allemands, les Soviets mènent une défense intelligente et incroyablement tenace. À l'évidence, le succès d'Uranus a dopé le moral de l'Armée rouge comme jamais auparavant. Partout, les Divisions surmenées attaquent les flancs du 57e *Panzerkorps*, obligeant là un bataillon blindé, là une compagnie de *Sturmgeschütz,* à repasser l'Aksaï en pompier. Ils parviennent même à reprendre le pont ferroviaire de Krougliakov dont Hitler a pourtant ordonné qu'il soit tenu à tout prix, car il est le seul endroit par où un bataillon de Tigres pourrait être acheminé jusqu'à Stalingrad.

À 11 heures, Hoth reçoit la nouvelle tant attendue : les premiers éléments de la 17e Panzer, commandée par von Senger und Etterlin, sont signalés à Pachlebin, près de Kotelnikovo. Ils reçoivent l'ordre d'attaquer le lendemain Generalovksi, sur le cours ouest de l'Aksaï, d'y établir une tête de pont et de reprendre Verkhné-Koumski. Hoth se rend compte que la destruction des forces mobiles russes – pourtant modestes – va demander trop de temps et d'efforts au 57e *Panzerkorps.* Depuis la matinée du 16, en effet, il sait que les Soviétiques ont lancé, 200 kilomètres au nord, une très grosse attaque contre la 8e Armée italienne et l'aile gauche du Groupe

Hollidt. Les premiers rapports sont alarmants. Le temps, qui jouait apparemment contre Eremenko, se met soudain à aller contre Hoth.

Le lendemain 17 décembre, la 17e Panzer réussit bien à se donner une tête de pont au nord de l'Aksaï, à Generalovski. Mais une partie de la 23e est bloquée par une contre-attaque de la 87e D.I tout juste arrivée. Malgré un engagement constant du 4e *Fliegerkorps*, un assaut conjoint de la 6e Panzer et du reste de la 23e Panzer est stoppé net par les canons de 57 et de 76 mm de la 20e Brigade d'artillerie antichar. L'attaque allemande traverse alors une nouvelle crise. Hoth ne voit plus qu'une issue : placer côte à côte ses trois *Panzerdivisionen* et foncer droit sur la Michkova où, espère-t-il, Paulus pourra les rejoindre. Manstein fait savoir à l'OKH qu'une percée du 57e *Panzerkorps* devient très problématique et il demande encore une fois à Zeitlzer d'aller voir Hitler. Lequel ne répond pas à la nouvelle demande d'abandon de Stalingrad.

La journée du 18 est celle de la déception. Les trois *Panzerdivisionen* sont quasi paralysées par les attaques des 4e et 13e Corps motorisés, des 302e, 126e et 87e D.I. Pourtant, les STUKAS s'en donnent à cœur joie mais les unités soviétiques, saignées à blanc, gagnent les dernières précieuses heures avant l'arrivée de la 2e Armée de la Garde sur la Michkova. Si, du 12 au 18, le 57e *Panzerkorps* a détruit 167 chars russes, il l'a fait à un prix bien trop élevé pour lui. La 6e n'a plus que 43 Panzers Mark III et IV, la 23e, 14, et la 17e, 44, soit plus d'une centaine de pertes, réparables ou non. Jamais, depuis le 22 juin 1941, les tankistes et artilleurs soviétiques n'ont réalisé meilleure performance.

La percée sur la Michkova

Le 19 décembre, tous les avions disponibles des 4e et 8e *Fliegerkorps* s'en prennent aux défenseurs de Verkhné-Koumski. Après de très durs combats, la petite ville est reprise par une action combinée des 17e et 6e Panzer, rejetant l'adversaire battu vers le nord-ouest. Sans perdre un instant, la 6e Panzer fonce jusqu'à Vasilevka, où elle entre à 22 h 00 après de nouveaux affrontements dévastateurs. La 17e, elle, prend Nijne-Koumski, où elle constitue une tête de pont sur la rive nord, et approche des lisières de Gromoslavka. Ces trois localités situées sur la rivière Michovka sont à 55 kilomètres de la 6e Armée : les tankistes de la 6e Panzer peuvent apercevoir au loin les fusées éclairantes tirées par le 4e Corps de Paulus.

Manstein demande que l'attaque soit poursuivie de nuit et que tout soit sacrifié à la constitution de têtes de pont entre Vasilevka et Gromoslavka. La 23e Panzer, encore engluée dans des combats défensifs à Krougliakov, doit de toute urgence remonter à la hauteur des deux autres Divisions pour les couvrir à droite. Soudain, les reconnaissances de la Luftwaffe signalent l'arrivée de formations non encore repérées : la 2e Armée de la Garde est là ! Face à ces éléments frais, le 57e *Panzerkorps* apparaît totalement épuisé. Les pertes s'élèvent, depuis le 12 décembre, à 94 officiers et 1 519 hommes, soit 10 % du total, mais 20 % des combattants. 53 chars sont définitivement perdus, 83 endommagés, coincés en atelier pour plusieurs semaines. Par moins 10 °C, les hommes, malgré la Pervitine{437}, n'en peuvent plus après 8 jours de combats ininterrompus. À elles trois, les *Panzerdivisionen* ne peuvent aligner que 29 Pz Mark III à canon long, 9 Pz Mark III courts, 15 Pz Mark IV long, 10 Pz Mark IV courts, 56 machines au total.

L'attaque bloquée

Le 20 décembre, réunissant ses dernières forces, le 57e *Panzerkorps* tente de conquérir de nouvelles têtes de pont au nord de la Michkova. Mais il est trop tard : les premiers éléments de la 2e Armée de la Garde sont installés (3e Division de la Garde et 98e D.I). Ces unités d'infanterie ont signé un véritable exploit, marchant 200 kilomètres en six jours par un temps de chien. Avec une discrétion exceptionnelle puisque ce n'est que le 19 décembre que l'écoute radio révèle leur présence !

Accueillies par un feu d'enfer, ni la 6e ni la 17e Panzer ne sont capables de franchir la rivière à Ivanovka et Gromoslavka. Sous le couvert d'une centaine de salves de katiouchas, une contre-attaque rejette même la 17e de Nijne-Koumski, et les Gardes de Malinovski prennent ainsi pied au sud de la Michkova. La 23e ne parvient pas non plus à sortir de sa position de Krougliakov, sur l'Aksaï. Elle demeure donc 25 kilomètres en arrière des deux autres Divisions. Au soir, il apparaît de plus en plus douteux que le 57e *Panzerkorps* puisse reprendre son avance. Depuis la veille, la 8e Armée aérienne soviétique se manifeste par environ 200 sorties quotidiennes concentrées sur les points chauds du front.

La journée du 21 n'apporte pas de changement notable. Si la 6e Panzer, soutenue par l'aviation, élargit un peu sa tête de pont de Vasilevka, la 17e

doit reculer devant Gromoslavka d'où partent des centaines d'obus antichars. Le 22, la 6e Panzer, assaillie de trois côtés, a toutes les peines du monde à se maintenir à Vasilevka. Hoth est de plus en plus inquiet. La Luftwaffe signale le regroupement d'un Corps blindé – il s'agit en fait de l'increvable 4e Corps mécanisé de Volsky, rebaptisé 3e Corps mécanisé de la Garde – sur le flanc est, gardé par les Roumains. Une menace d'encerclement du *Panzerkorps* tout entier se profile. Faut-il, le lendemain, tenter le tout pour le tout et lancer la 6e Panzer droit devant à la grâce de Dieu ? Hoth s'y décide puis annule son ordre dès qu'il apprend des services de Gehlen l'arrivée sur la Michkova du 2e Corps motorisé de la Garde (général Kortchaguine) et l'approche d'un autre Corps blindé (le 7e du général Rotmistrov, en provenance de la 5e Armée de Tanks). Le 23 décembre, l'évidence est là : le 57e *Panzerkorps* est réduit à la défensive.

III. L'échec de *Wintergewitter*

Jusqu'au 16 décembre, la tâche principale de Manstein est d'aller délivrer la 6e Armée. À compter de cette date, l'attention du *Feldmarschall* est de plus en plus captée par l'opération « Petit Saturne » qui met son aile gauche en péril. L'échec de Hoth sur la Michkova oblige Manstein à abandonner la 6e Armée. Il faut maintenant comprendre en quoi cette décision était non seulement inévitable mais aussi indispensable.

1. L'opération Petit Saturne *(carte 35)*

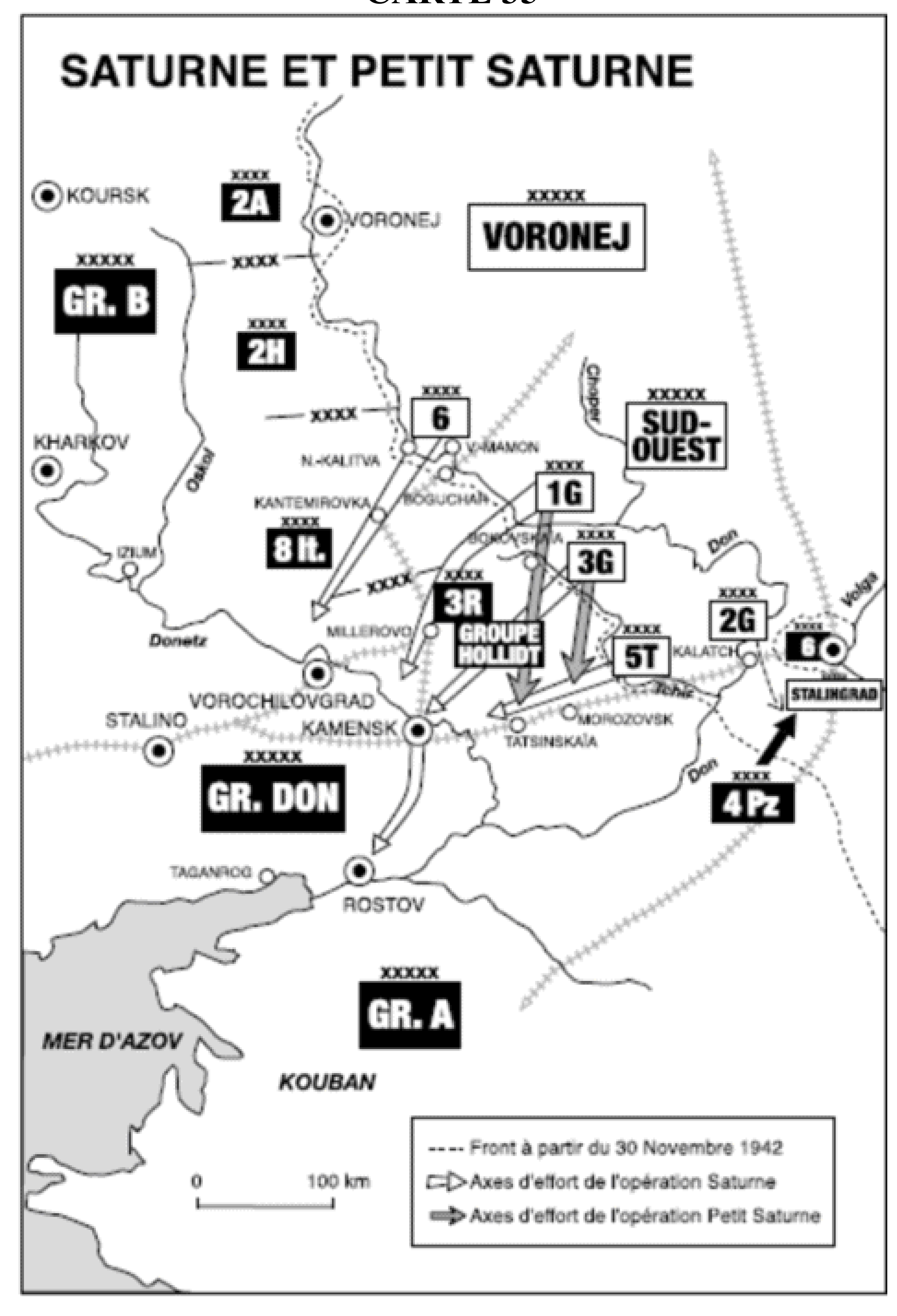
Les objectifs soviétiques

C'est à la fin de la première semaine de novembre 1942 que la STAVKA esquisse les grandes lignes de l'opération Saturne. Le travail de planification suit les règles strictes de la *maskirovka,* telles qu'elles ont été testées pendant l'élaboration d'Uranus : ordres verbaux, silence radio, Corps et Divisions prévenus à J-5, mouvements uniquement nocturnes, diversion par préparatifs d'attaque ostensibles dans le secteur de Voronej…

Le point de départ est le même que pour l'encerclement de Stalingrad : le flanc allemand sur le Don moyen est gardé par des troupes de l'Axe peu motivées et mal armées, en l'occurrence la 8e Armée italienne, rattachée au Groupe d'Armées B. Malgré l'évidence de la menace, les Allemands n'ont

rien entrepris de sérieux pour éviter la réédition de la catastrophe des 3e et 4e Armées roumaines : une compagnie antichar est envoyée à la division *Pasubio* le 16 décembre, seulement deux grandes unités allemandes se tiennent en réserve pour 150 kilomètres de front.

CARTE 35



SATURNE ET PETIT SATURNE
KOURSK
2A
VORONEJ
VORONEJ
GR. B
2H
6
Choper
SUD-OUEST
KHARKOV
Oskol
N.-KALITVA
V.-MAMON
1G
KANTEMIROVKA
BOGUCHAR
8 It.
IZIUM
3G
Don
3R
2G
MILLEROVO
GROUPE HOLLIDT
Volga
Donetz
5T
KALATCH
6
STALINGRAD
VOROCHILOVGRAD
STALINO
KAMENSK
MOROZOVSK
TATSINSKAÏA
Don
GR. DON
4 Pz
TAGANROG
ROSTOV
GR. A
MER D'AZOV
KOUBAN
Front à partir du 30 Novembre 1942
Axes d'effort de l'opération Saturne
Axes d'effort de l'opération Petit Saturne
0
100 km

Le profil de l'opération est celui d'un double encerclement accompagné d'une exploitation immédiate. Sur le Tchir, la 5e Armée de Tanks éventrera l'aile droite du Groupe Hollidt et s'en ira plein ouest en suivant la voie ferrée Morozovsk-Likhaïa : première pince. Dès que le succès de cette première attaque sera en vue, au nord, les Fronts de Voronej et du Sud-Ouest perceront les positions italiennes et l'aile gauche de Hollidt puis fileront plein sud à la rencontre de la poussée précédente, en suivant la voie ferrée Millerovo-Likhaïa : seconde pince. L'encerclement réalisé, plusieurs Corps blindés fonceront vers Rostov. Cette opération géante, si elle atteint le port sur le Don, piègera le Groupe d'Armées de Manstein et le Groupe d'Armées A coincé dans le Caucase. Un million d'hommes et la moitié des blindés de la *Ostheer* pris au filet, la route du Dniepr ouverte, la victoire sur le Reich possible pour la Noël 1943 !

Vassilevski est chargé de superviser Saturne en association étroite avec les généraux Golikov (Front de Voronej) et Vatoutine (Front du Sud-Ouest), principaux intéressés. Dans un rapport à Staline daté du 27 novembre (voir plus haut p. 376), il fixe la date de l'attaque au 10 décembre et définit les grandes lignes de l'opération. Puis Staline lui enjoint de filer à Stalingrad pour écraser la 6e Armée au plus vite et de ne plus s'occuper de Saturne : Vatoutine, Golikov et Voronov (pour la STAVKA) s'en chargeront.

La 5e Armée de Tanks de Romanenko commence son effort sur le Tchir au début de décembre, en direction de Morozovsk. Outre sa fonction de prélude à Saturne, cette attaque a pour but de sécuriser les forces chargées de l'encerclement de Paulus : sans une aile fermement accrochée au Tchir, Manstein serait, dit-on à la STAVKA, hors d'état de lancer une opération de dégagement vers Stalingrad. Mais Romanenko ne parvient pas à détruire les forces de Hollidt ni même à franchir durablement le Tchir. Cet échec déconcerte la STAVKA, dorénavant inquiète de la solidité de son encerclement de Stalingrad. Le principe même de Saturne semble déjà remis en cause.

L'attaque de Hoth à partir de Kotelnikovo le 12 décembre achève de couler le plan original de la STAVKA. Le 14, Staline a choisi : tant pis pour Rostov, il faut d'abord assurer la prise sur la 6e Armée en empêchant sa délivrance et pour cela liquider les forces de Manstein. Saturne est alors transformé en « Petit Saturne » (*Malii Saturn*).

« Aux camarades Voronov, Golikov et Vatoutine.

1. L'opération Saturne visant Kamensk-Rostov a été conçue quand la situation générale était en notre faveur, quand les Allemands n'avaient plus de réserves dans la zone Bokovskaïa-Morozovsk-Nijne Tchirskaïa, quand la 5e Armée de Tanks rencontrait des succès dans son attaque vers Morozovsk et quand il semblait qu'une attaque venant du nord serait appuyée par une offensive depuis l'est vers Likhaïa. Dans ces conditions, il était proposé que la 2e Armée de la Garde soit jetée dans le secteur de Kalatch et soit utilisée dans une avance en direction de Rostov-Taganrog.

2. Récemment, cependant, la situation ne s'est pas développée en notre faveur. Romanenko (5e Armée de Tanks) et Leliouchenko (3e Armée de la Garde) sont sur la défensive et ne peuvent avancer (…). Par conséquent, une attaque depuis le nord n'aurait pas d'appui direct de Romanenko depuis l'est, par suite de quoi l'attaque vers Rostov ne se concluerait pas avec succès. J'ajoute que la 2e Armée de la Garde ne peut plus être utilisée pour Saturne.

3. Au vu de tout ceci, il est essentiel de revoir l'opération Saturne. La révision tient en ceci que le coup principal ne sera pas dirigé vers le sud, mais vers le sud-est en direction de Nijni Astakhov, pour déboucher à Morozovsk afin d'encercler le groupement ennemi dans ce secteur, briser ses arrières et le détruire en conjonction avec les forces de Romanenko et de Leliouchenko (…) L'opération débutera le 16 décembre. Nom de code « Petit Saturne ».

Signé Vasiliev (Staline)

Les forces engagées

Le long de la ligne d'attaque, du nord au sud, de Gorokhovka au sud-est de Bokovskaïa (soit 130 kilomètres), trois Armées appartenant à deux Fronts sont en position sur le Don : la 6e, commandée par Kharitonov{438} (Front de Voronej), la 1re de la Garde (Kuznetsov, Front du Sud-Ouest) et la 3e de la Garde (Leliuchenko, Front du Sud-Ouest), soit 375 000 hommes. La STAVKA a alloué un « mur de feu » de 23 régiments d'artillerie, qui font plus de 4 000 canons et mortiers de gros calibres. À noter que les trois quarts du millier de chars affectés à l'opération sont rassemblés en quatre Corps blindés (17e, 18e, 24e et 25e) et un Corps mécanisé (1er Garde).

En face, la 8e Armée italienne (général Gariboldi) comprend 9 Divisions (à 2 régiments) réparties en 3 corps (2e, 35e et *Alpini*) totalisant 229 500 rationnaires dont 40 000 combattants. Le fusil d'infanterie est le modèle 1891, le doyen de toutes les armées participant au conflit. Les armes antichars lourdes font largement défaut, l'artillerie est désuète (624

tubes dont un quart des pièces a fait la guerre italo-turque de 1911), les 50 chars sont des engins de découverte de 6,8 tonnes. L'aviation consiste en 41 chasseurs{439}. La 8e Armée, qui appartient au Groupe d'Armées B (von Weichs), s'étoffe de quelques unités allemandes placées sur les coutures ou les arrières : la médiocre 27e Panzer (47 chars), la 298e I.D, le régiment de grenadiers 318. À la gauche des Italiens, la 2e Armée hongroise ; à droite, la 3e Armée roumaine (Groupe d'Armées Don). Au total, la 8e Armée, acceptable en terrain montagneux, ne peut affronter que des combats de moyenne intensité en plaine. Le moral de la troupe et de l'encadrement est d'autant plus bas que sont connues les divergences entre le général Ambrosio, chef d'état-major général, qui veut rapatrier l'Armée en Italie pour faire face aux Anglo-Saxons, et le Duce, prisonnier de ses offres inconsidérées à Hitler.

Dans la nuit du 15, les chars soviétiques gagnent leurs positions de départ en traversant le Don sur douze ponts lourds construits par le génie. Ils garnissent ainsi les trois têtes de pont où sont placés les *schwerpunkte* : Verkhni Mamon, Boguchar et Vechenskaïa. On peut sans peine imaginer l'angoisse des soldats italiens terrés dans leurs trous gelés écoutant se rapprocher les cliquetis de chenilles et les grondements de moteur…

Le développement de l'attaque

À 8 h 00 du matin, le 16 décembre 1942, dans un épais brouillard, l'artillerie se déchaîne. La nuit est déchirée par les traits lumineux des salves de katiouchas dont les hurlements spasmodiques produisent à peu près le même effet paralysant que les « sirènes de Jéricho » des STUKAS en piqué. La visibilité étant nulle, les Soviétiques ne peuvent faire jouer leur supériorité aérienne. Puis l'infanterie débouche des têtes de pont ou passe le Don glacé. Les conditions climatiques sont les pires qui soient : – 20 degrés, blizzard de 70 km/h, rafales de neige.

Les Allemands sont surpris. Les mesures de camouflage prises par les Soviétiques sont si efficaces que, 24 heures après le début de l'attaque, leurs adversaires n'ont toujours pas découvert l'existence de deux Corps blindés (sur quatre), du 1er Corps mécanisé de la Garde et la 3e Armée{440} de la Garde ! Malgré cela, la première journée se passe mal. Les Italiens, notamment les Division *Ravenna* et *Cosseria,* se battent avec l'énergie du désespoir, les brèches réalisées demeurent modestes et l'introduction de

trois Corps blindé vers midi est un échec. Des champs de mines non reconnus bloquent la progression, provoquant des embouteillages et la perte de 30 engins. Face aux Divisions d'infanterie allemande du Groupe Hollidt (62e et 294e), la pénétration se réduit également à quelques kilomètres.

À la nuit, les sapeurs dégagent des passages, les unités se regroupent et l'artillerie avance. Il faut reconduire un assaut en règle le lendemain, mais la 3e Armée de la Garde n'en sera pas, faute de munitions. Les quatre Corps blindés, déjà avancés, restent devant, essuyant des pertes qui auraient dû revenir à l'infanterie. Mais leur poussée se poursuit toute la journée et toute la nuit. À l'aube du 18 décembre, les premières lignes des Divisions *Pasubio*, *Ravenna* et *Cosseria* craquent et les T-34 se répandent sur les arrières. Gariboldi n'a d'autre choix que d'ordonner une série de reculs, abandonnant à chaque fois prisonniers et matériels. Épouvanté à l'idée de voir se renouveler le désastre des 3e et 4e Armées roumaines à Stalingrad, le Groupe d'Armées B met en garde Gariboldi : pas de recul, faites fusiller les paniquards, ou bien

> « le Führer saura que la 8e Armée italienne ne se bat pas{441} ».

On peut douter que Gariboldi ait été impressionné. Les Allemands n'ont aucune réserve à engager, et eux-mêmes sont contraints de reculer sur la rive ouest du haut Tchir, lâchant l'important centre de Bokovskaïa où la 294e I.D subit de terribles pertes tandis que la 62e I.D est encerclée (elle réussira à percer le 21, en abandonnant son matériel lourd).

Le 19, l'inévitable se produit. Tout le flanc droit de la 8e Armée se désagrège (le Corps des *Alpini* tenant fermement le flanc gauche auquel les Soviétiques ne se sont pas attaqués). Apparaît un trou de 150 kilomètres par où s'engouffrent cinq Corps mobiles soviétiques et trois Armées. La 27e Panzer est balayée. Les Divisions *Celere* et *Sforzesca*, privées de munitions, s'enfuient, entraînant dans la débâcle deux Divisions roumaines de l'aile gauche du Groupe d'Armées Don et l'état-major du 1er Corps roumain. 200 000 Italiens tentent de refluer vers l'ouest, tout leur armement perdu. Certains sont abattus par leurs « frères d'armes » allemands de la 385e I.D qui s'emparent de leurs camions pour mieux s'enfuir à leur tour. Beaucoup sont pris par les formations motorisées soviétiques qui les renvoient vers l'est sans escorte. Les restes de la Division *Cosseria* marcheront jusqu'à Gomel : 1 300 kilomètres à pied par – 20 °C.

Les forces soviétiques se lancent alors dans une poursuite dévastatrice, faisant sauter tous les bouchons posés par Manstein. À l'ouest, le 17e Corps blindé (Poluboyarov) prend Kantemirovka le 19, un important nœud ferroviaire, et y trouve des centaines de wagons chargés de munitions et de carburant. Le 18e Corps sera à Millerovo le 21, la principale base allemande de ravitaillement. Skorsirskaïa, Q.G du 8e *Fliegerkorps*, tombe le 23, la grande voie ferrée dont dépend Hollidt est coupée. Le 24e Corps blindé (Badanov), nous l'avons vu plus haut, s'empare de l'aérodrome de Tatsinskaïa le 24 décembre. Le 25e Corps blindé (Pavlov) marche sur l'autre base importante, Morozovsk{442}.

Le 25 décembre, au cours d'une émission spéciale à la radio de Moscou, le speaker Levitan annonce que les troupes de Vatoutine viennent de pénétrer en territoire ukrainien.

2. L'évolution de Manstein

Le 19 décembre au soir, Manstein constate lucidement que son flanc gauche est menacé d'enveloppement, et ses arrières, de dévastation. À l'évidence, dès le 16, il a cru possible un encerclement géant du Groupe d'Armées Don tout entier, comme en témoignent les unités de FLAK qu'il dépêche au pont de Tsimlianskaïa, sur le Don : à 200 kilomètres au sud de la pénétration soviétique ! Le 21, ce qu'il redoutait par-dessus tout lui est confirmé par Gehlen, le chef du FHO, le service de renseignement de l'OKH. Dans la nuit du 20 au 21, en effet, le général Ivan Pavlovitch Krupennikov, commandant par intérim la 3e Armée de la Garde, est fait prisonnier par une unité de reconnaissance allemande. Interrogé par les services de Gehlen, l'officier révèle que l'objectif de l'opération en cours n'est autre que Rostov. Manstein apprend ainsi une décision obtenue de la STAVKA la veille seulement par Vatoutine : au vu du succès de Petit Saturne, une partie des forces (6e Armée, gros de la 1re Armée de la Garde) se dirigera vers l'embouchure du Don. Petit Saturne est donc redevenue Saturne ! Ainsi, ce n'est plus seulement le Groupe d'Armées Don qui est menacé mais tout le Groupe d'Armées A avancé de 500 kilomètres dans le Caucase.

La situation est gravissime pour Manstein, qui n'a aucune réserve. L'OKH ne peut masquer son flanc sur le Donetz que très provisoirement à l'aide du détachement d'Armée Fretter-Pico qui comprend trois divisions

d'infanterie. Il faut impérativement des Panzers. Le seul point où Manstein peut en prélever, c'est au sud, aux dépens du 57e *Panzerkorps* en plein combat sur la Michkova.

C'est à la lueur de l'aggravation constante de cette situation à partir du 19 décembre que nous devons examiner l'évolution de la position de Manstein face à la 6e Armée encerclée.

Le 18 décembre ; la mission Eismann

Le 18 décembre, Manstein envoie son chef du 2e Bureau, le général Eismann, auprès de Paulus. Dans ses Mémoires, Manstein affirme que la mission de cet officier était d'expliquer au chef de la 6e Armée que *Wintergewitter* et *Donnerschlag* sont des opérations intimement liées. En d'autres termes, percer, de part et d'autre de Buzinovka, en direction de Hoth (opération *Donnerschlag*) ne peut plus être autre chose que le prélude à l'abandon de Stalingrad et au regroupement de toute la 6e Armée sur la Michkova. Mais la mission Eismann ne clarifie rien du tout. Dans ses Mémoires, Manstein accusera le chef d'état-major de Paulus, Schmidt, d'avoir exagéré les risques d'une évacuation complète de la poche (« une solution catastrophique » selon celui-ci) et de s'être dérobé devant la décision clé en se cachant derrière les problèmes de ravitaillement :

> « la 6e Armée sera encore sur ses positions à Pâques. Tout ce que vous avez à faire est de mieux la ravitailler », lance (Schmidt) à Eismann. « Si le commandant de l'Armée, écrit Manstein, était probablement un tacticien mieux entraîné et un penseur plus clair, il semble que son chef d'état-major était la plus forte personnalité des deux.{443} »

Ce jugement de Manstein n'est pas fondé. Il a surtout pour but de faire porter, *a posteriori*, à Schmidt et à Paulus la responsabilité de l'anéantissement de la 6e Armée. Après guerre, le général Eismann expliquera que Manstein ne lui a nullement donné pour mission de faire comprendre à Paulus que sa situation et celle du Groupe d'Armées Don étaient telles qu'il n'y avait plus qu'une seule issue : la percée et l'abandon de Stalingrad. Charger un jeune officier d'une pareille tâche semble d'ailleurs pour le moins curieux. Pourquoi Manstein n'est-il pas allé à Goumrak lui-même ? Ou, moins risqué, que n'a-t-il fait venir Paulus à son Q.G de Novotcherkassk ? Le jeu en valait la chandelle !

En réalité, et la suite des événements le prouve amplement, Manstein pratique un double jeu. D'une part, il tempête contre Zeitzler et, par ce truchement, contre Hitler, pour arracher l'ordre d'abandonner Stalingrad ; ses descriptions de la situation sont très sombres, sans ambigüité aucune. MAIS IL N'EN DIT RIEN A PAULUS. D'autre part, il agit comme s'il voulait amener Paulus à comprendre ENTRE LES MOTS que *Wintergwitter* est en train d'échouer ; sans doute espère-t-il que Paulus prenne sur lui de déclencher l'opération *Donnerschlag*. L'ambition de Manstein (qui se verrait bien prendre la tête de l'OKH à la place d'Hitler) lui interdit de donner cet ordre contraire au *Führerbefehl* : sa carrière s'interromprait sur le champ.

Le 18 décembre dans l'après-midi, se tient une conversation téléphonique entre Manstein et Zeitzler. Quelle solution est la plus praticable, demande Zeitzler en substance : l'ouverture d'un couloir de ravitaillement jusqu'à Paulus et le maintien de la 6e Armée sur la Volga (« grande solution ») ou l'abandon pur et simple de Stalingrad (« petite solution ») ? Réponse de Manstein :

> « La grande solution ne peut plus être menée à bien et, à cause de la situation chez Hollidt, la petite solution elle-même est déjà remise en question. » Au soir, Manstein réitère avec véhémence :
>
> « Je répète qu'en dépit du risque, je tiens le retrait de la 6e Armée pour nécessaire ». Et : « on peut compter sur les doigts d'une main le nombre de jours qu'il reste à Paulus pour percer{444} ».

Et il exige une décision immédiate d'Hitler, que Zeitzler se charge d'aller quérir. Mais, appuyé par Goering qui juge la situation « pas si mauvaise », Hitler refuse de donner l'ordre de percer à la 6e Armée.

L'ordre du 19 décembre

Manstein appelle Zeitzler à 13 h 10. Il décrit l'état catastrophique de la 6e Armée et exige un ordre de percée immédiat pour Paulus. « Même les chevaux ont tous été mangés », dit-il. S'ensuit ce dialogue :

> – Z : « Ah bon ? Justement, hier le Führer a dit que la 6e Armée pourrait en dernier recours manger ses chevaux. (…)
>
> – M : Il a été montré que l'on ne peut pas ravitailler cette Armée par la voie des airs. (…) Il ne reste rien d'autre à faire à la 6e Armée qu'à percer vers le sud-ouest.

– Z : Le *Reichsmarschall* (= Goering) m'a fait aujourd'hui le reproche de voir tout en noir. Je rapporterai (vos propos) ce soir au Führer.

– M : Ce soir, ce sera trop tard. L'ordre doit partir. Paulus a besoin de temps pour se regrouper et se compléter en carburant.

– Z : Je vous prie de me remettre un rapport sur lequel je m'appuierai.

– M : Vous l'aurez aujourd'hui à midi. »

À 14 h 35, Manstein franchit un pas de plus en demandant, lors d'un point de situation destiné à l'OKH, le retrait immédiat de forces blindées du Caucase et leur envoi sur l'aile droite du 57e *Panzerkorps* où se précise la menace du Corps mécanisé de Volsky. Mais Zeitzler ne parvient pas à voir Hitler, qui converse avec une délégation italienne. N'y tenant plus, Manstein ordonne à 18 h 00 à la 6e Armée de se préparer à attaquer « dès que possible » en direction du 57e *Panzerkorps*. Il ajoute :

« Le développement de la situation peut obliger à élargir l'ordre précédent. Nom de code *Donnerschlag*. Il s'agit également d'établir la liaison avec le 57e *Panzerkorps* pour accéder au convoi (de ravitaillement, ndla), puis de mener l'Armée (…) à la Michkova en évacuant progressivement le secteur de la forteresse (Stalingrad, ndla). L'opération *Donnerschlag* doit pouvoir, selon les conditions, être immédiatement rattachée à *Wintergewitter*. (…) (L'opération) n'entrera en vigueur que sur l'ordre exprès « *Donnerschlag* »{445}.

Dans ses mémoires, Manstein présente l'affaire de façon ambiguë, laissant entendre que Paulus a reçu là l'ordre de quitter Stalingrad. La lecture du texte ci-dessus ne laisse aucun doute : l'ordre d'abandon de la ville n'est pas donné. Ni Schmidt ni Paulus ne sauraient décrypter dans ces lignes la pensée secrète de leur chef. Un officier supérieur prussien n'est pas proche, intellectuellement, d'un diplomate ou d'un prélat habitué à comprendre à demi-mot. Encore une fois, *a posteriori*, Manstein charge Paulus et Schmidt pour mieux dégager sa responsabilité.

Il serait facile d'objecter à Manstein qu'il aurait été plus courageux d'assumer un acte de désobéissance à Hitler plutôt que de demander indirectement à Paulus de le faire. Mais ce courage aurait-il servi à quelque chose ? Pour répondre, il faut comprendre qu'un ordre d'évacuation de la 6e Armée serait suivi de centaines d'ordres secondaires adressés aux Corps d'Armée, au Groupe Hoth, à la Luftwaffe, aux responsables des convois de ravitaillement etc. Or, tous les chefs connaissent le *Führerbefehl*. Il est certain qu'au moins l'un d'entre eux aurait fait remonter l'ordre de Manstein à l'OKH, demandant confirmation. Mis au courant, Zeitzler, à son

tour, aurait dû endosser pendant plusieurs jours une dissimulation vis-à-vis d'Hitler. Impensable ! Immédiatement, l'OKH aurait contremandé tous les ordres de Manstein et tout se serait terminé dans la confusion. À moins, dira-t-on, d'imiter les rebelles d'Alger en avril 1961, en coupant toutes les communications entre l'Armée et l'arrière. Rébellion impensable dans la Wehrmacht de 1942 placée dans la situation où elle est face aux Soviets ! D'autant que Manstein a en tête deux précédents dissuasifs : la condamnation à mort du général Sponeck au printemps 1942, à laquelle il a été mêlé, et le traitement humiliant réservé au général Heim, chef du 48e *Panzerkorps*, au début décembre 1942. L'alternative de Manstein se résume donc à démissionner ou désobéir. Il a plusieurs fois présenté sa démission ; il n'a jamais désobéi.

À la décharge de Manstein, il convient de dire qu'il aurait pu fort bien renoncer à presser vers la Michkova le 57e *Panzerkorps* dès le 18 ou le 19 décembre. Il aurait pu alors employer ces forces à barrer la route aux Armées soviétiques qui se dirigent dans son dos vers Rostov. En choisissant de tenter un coup désespéré pour aller délivrer Paulus, il prend le risque terrible de compromettre la position de la Wehrmacht en Russie méridionale. Il y faut des nerfs d'acier mais aussi un esprit de solidarité avec ses camarades de combat. Manstein possède l'un et l'autre.

20-22 décembre

Zeitzler voit Hitler dans la nuit pendant deux heures. Le Führer juge favorablement le développement de *Wintergewitter* et ordonne l'attribution de la Division SS *Wiking* encore dans le Caucase à la 4e Armée Panzer de Hoth. À ce moment, à la différence de Manstein, Hitler donne la préférence à la délivrance de Paulus plutôt qu'à l'endiguement de Petit Saturne. Mais il refuse de permettre à la 6e Armée de percer, s'en tenant à la solution d'un dégagement par les seules forces de Hoth. Goering reçoit instruction de ravitailler Paulus par tous les moyens. Aux demandes d'évacuation de Zeitzler, Hitler sort l'argument qu'il ne cessera plus d'utiliser : vous me dites que Paulus n'a d'essence que pour parcourir 30 kilomètres ; comment alors pourrait-il faire glisser toute son armée de plus de 50 kilomètres vers le sud ?

À 20 h 40, nouvel appel de Manstein à Zeitzler. Son exposé de la situation sur l'aile gauche du Groupe d'Armées Don se termine par

l’évocation d’un arrêt de *Wintergewitter* et d’un envoi urgent du 57e *Panzerkorps* au-devant des Armées soviétiques en marche vers les aérodromes de Morozovsk et Tatsinskaïa. La 6e Armée resterait alors dans la poche, aux bons soins de la Luftwaffe.

> « Si la Luftwaffe n’est pas en état de ravitailler Paulus sur la durée, dit-il, alors tout ajournement de la décision (d’abandonner Stalingrad, ndla) représente un grave danger. »

Un peu plus tard, Manstein demande à l’OKH le transfert de la 16e motorisée pour renforcer le 57e *Panzerkorps* (pour la dixième fois en dix jours !) et annonce que la *Wiking* arrivera trop tard. Pour sa part, Heusinger, chef des Opérations de l’OKH, promet de transmettre à Hitler l’invitation de Manstein à venir le voir à Novotcherkassk.

Le 21, à 10 h 30, Manstein fait savoir à Zeitzler qu’un retour du 57e *Panzerkorps* sur ses positions sera sans doute nécessaire vu la dégradation rapide de la situation sur l’aile gauche. Ce à quoi Zeitzler répond qu’Hitler n’entend décider un abandon de Stalingrad qu’après la jonction entre Hoth et Paulus. Goering se serait encore porté garant du ravitaillement de la 6e Armée, contre l’avis de Jeschonnek, le chef d’état-major de la Luftwaffe. Manstein fait savoir qu’il ne parlera plus au haut commandement de la Luftwaffe :

> « ça n’a aucun sens de discuter avec ces gens{446} ».

Dans l’après-midi, Hitler refuse de se rendre au Q.G de Manstein et demande que l’on s’enquière auprès de Paulus de la possibilité d’élargir la poche vers le sud, sans rien abandonner ailleurs. Il apparaît de plus en plus indécis et répète sans cesse l’argument livré par Paulus lui-même : la 6e Armée n’a pas assez de carburant pour sortir. Il refuse une fois de plus de laisser Paulus percer. Dans la nuit du 22 au 23, Zeitzler le supplie de donner l’ordre, dressant un tableau terrible des souffrances des soldats encerclés. Mais Hitler ne bouge pas d’un pouce. Manstein va en tirer les conséquences, scellant le destin de la 6e Armée.

L’arrêt de *Wintergewitter*

Dans la nuit du 21 au 22 décembre, au vu de la dégradation continue sur son flanc gauche, Manstein commence à vouloir déplacer ses Panzers pour faire face à la menace. Il demande le retrait urgent de la 11e Panzer du Tchir et son envoi vers Morozovsk et Tatsinskaïa, les deux bases de la Luftwaffe

menacées par les Corps blindés soviétiques. Puis, afin de remplacer la 11e, il prévient Hoth que :

> « Éventuellement au soir du 25 décembre, une Division sera retirée au 57e *Panzerkorps* et l'Armée, après abandon de l'attaque, aura seulement à tenir le terrain acquis (…) ».

Mais, pour cela, il faut l'approbation d'Hitler qui, le même jour, exige de Zeitzler que la 6e Armée soit dégagée par Hoth. Le 22 au soir, Manstein demande à Zeitzler d'obtenir l'accord d'Hitler et lui fournit l'alternative qui doit « coincer » le Führer : ou l'on retire une ou deux Panzers à Hoth et l'on sauve les deux bases permettant le ravitaillement de Paulus ; ou bien, l'on continue *Wintergewitter*, une opération déjà bloquée par l'ennemi, et, en perdant les bases, l'on perd tout espoir d'améliorer le ravitaillement de Paulus.

La réponse d'Hitler parvient dans la nuit : il accepte les mesures proposées par Manstein. Hoth lâche une Panzer, *Wintergewitter* est arrêtée, provisoirement, prend note Hitler, en attendant l'arrivée d'un détachement de chars Tigres flambant neufs déjà en gare de Brest-Litovsk (la 503e *Tiger-Panzerabteilung*). Le Führer se rassure en demandant un renforcement du pont aérien, encore une fois garanti par Goering. Chose extraordinaire quand on songe que tous les chefs de la Luftwaffe (Jeschonnek, Richtofen, Milch…) et du Groupe d'Armées Don connaissent l'échec du pont aérien et l'impossibilité d'y remédier en hiver.

Le 23 décembre à 10 h 30, Manstein téléphone personnellement à Hoth pour ordonner le retrait d'une de ses *Panzerdivisionen*. Hoth choisit la 6e. Mais il est surpris par l'autre demande de son chef : rester malgré tout sur la Michkova. En termes choisis, il explique au *Feldmarschall* qu'il méconnaît et la supériorité des Soviets et l'épuisement des troupes allemandes. Bref, il faut retraiter au plus vite sous peine de perdre tout le 57e *Panzerkorps*. Manstein s'incline, comme souvent avec Hoth. Deux heures plus tard, celui-ci lance les ordres d'abandon de la Michkova et de recul vers l'Aksaï. Dans l'après-midi, Manstein appelle Paulus et lui explique pourquoi il doit affaiblir le 57e *Panzerkorps*.

> « Vous tirerez vous-même de cette action les conséquences qui vous concernent ».

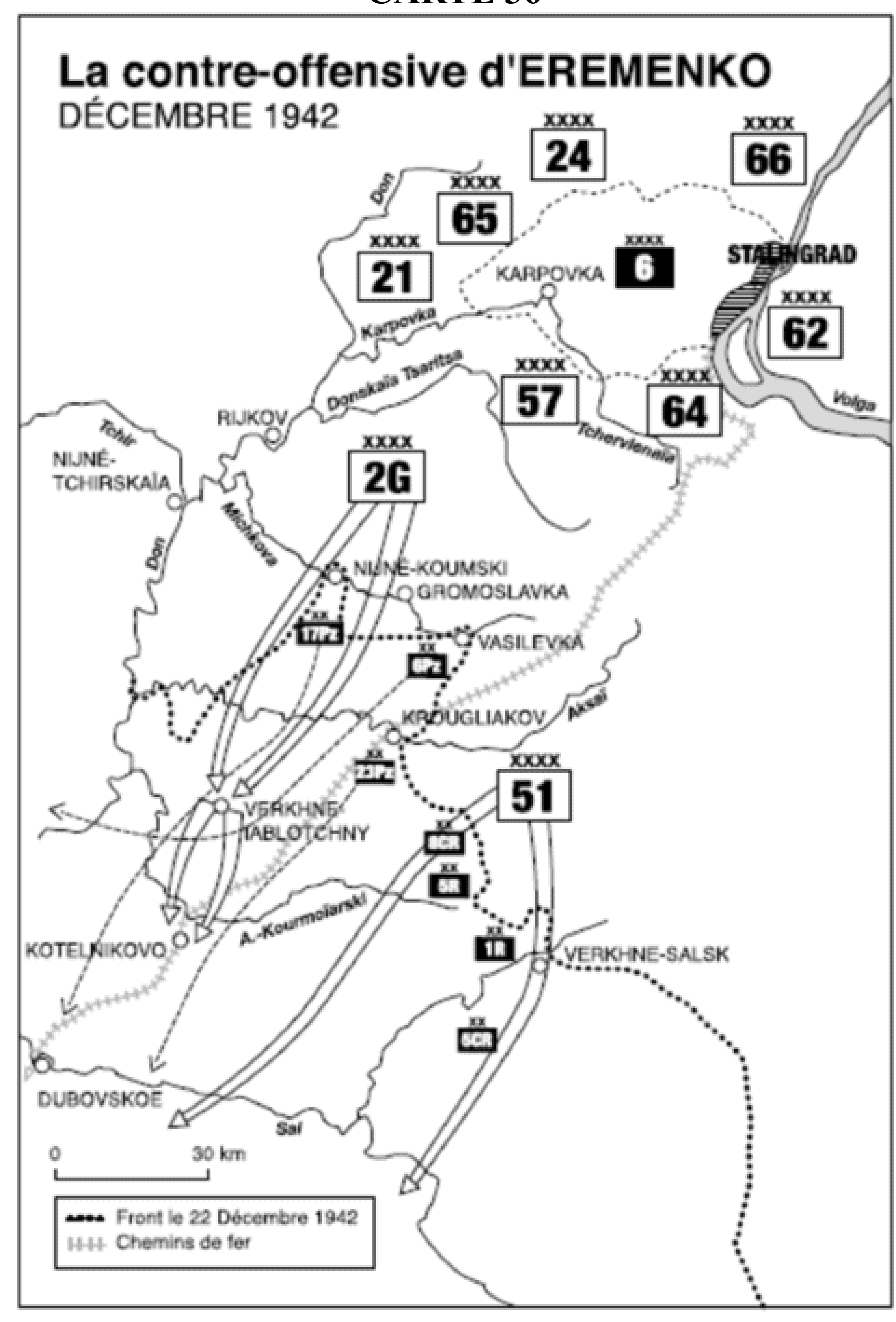
Phrase d'une sécheresse inouïe qui sonne un Paulus tout d'abord incrédule.

La tentative de briser l'encerclement de Stalingrad se solde donc par un échec à 48 kilomètres du but. Selon toute probabilité, une nouvelle opération ne pourra être montée avant plusieurs mois. Mais, le lendemain 24 décembre, les Soviétiques lancent une offensive qui, en résonance avec Petit Saturne, condamne à mort la 6e Armée et oblige, à court terme, les Allemands à se retirer du Caucase.

3. Le coup de tête de la 2e Garde *(carte 36)*

Le 22 décembre, Vassilevski et Eremenko élaborent chacun de leur côté un plan d'attaque visant à éliminer définitivement le danger représenté par le 57e *Panzerkorps*. Le représentant de la STAVKA veut lancer la 2e Armée de la Garde dans une longue rocade vers l'est afin de venir frapper les unités roumaines chargées de garder le flanc droit de Hoth ; il vise un enveloppement de l'ensemble des forces allemandes par un seul mouvement d'aile. Eremenko juge l'opération très compliquée et trop longue à mettre en place ; de plus, l'idée de faire défiler le gros de la 2e Garde – en cisaillant au passage les lignes de la 51e Armée – devant trois *Panzerdivisionen* en embuscade lui hérisse le poil. Le commandant du Front de Stalingrad, inquiet d'un possible retour offensif de Hoth{447}, plaide pour une attaque immédiate sur le flanc gauche des Allemands. Vassilevski s'incline.

CARTE 36



La contre-offensive d'EREMENKO
DÉCEMBRE 1942
XXXX 24
XXXX 66
XXXX 65
XXXX 21
XXXX 6
STALINGRAD
KARPOVKA
XXXX 62
XXXX 57
XXXX 64
Don
Karpovka
Donskaïa Tsaritsa
Volga
Tchervlenaïa
RIJKOV
Tchir
NIJNÉ-TCHIRSKAÏA
XXXX 2G
Michkova
Don
NIJNÉ-KOUMSKI
GROMOSLAVKA
VASILEVKA
KROUGLIAKOV
Aksaï
XXXX 51
VERKHNE-IABLOTCHNY
A.-Kourmoïarski
KOTELNIKOVO
VERKHNE-SALSK
DUBOVSKOE
Saï
0 30 km
Front le 22 Décembre 1942
Chemins de fer

L'intention d'Eremenko est simple : la 2e Armée de la Garde, placée à droite du dispositif, entre Gromoslavka et le Don, attaque droit devant en direction de Kotelnikovo, son aile droite cherchant l'enveloppement par l'ouest ; à sa gauche, la 51e Armée tente de déborder. Le plan est, certes, plus simple que celui de Vassilevski, mais il est gros d'une attaque frontale aboutissant à un simple refoulement, car les deux ailes sont trop faibles pour encercler, sauf si l'ennemi s'entête trop au centre. Les 13e Corps motorisé et 3e Corps motorisé de la Garde, ex 4e Corps de Volsky, formant le groupe mobile de la 51e Armée, sont d'ailleurs si abîmés qu'il faut, pour les rendre opérationnels, leur envoyer en catastrophe 20 chars neufs et 1 500 « spécialistes » (tireurs-pointeurs, artilleurs) chacun. Il n'en demeure pas moins qu'Eremenko jouit d'une confortable supériorité avec 149 000 hommes (contre 75 000 environ), 635 chars (contre moins d'une centaine) et 1 500 canons.

Soixante-dix kilomètres en 3 jours

Le 24 décembre à 8 h 00, après une brève canonnade, le premier échelon (1er et 13e Corps d'Armée de la Garde) enlève les points d'appui hâtivement aménagés par les Allemands sur la rive sud de la Michkova. Puis les éléments mobiles (7e Corps blindé, 2e Corps motorisé) sont introduits. Après quelques combats de chars, ils atteignent l'Aksaï le lendemain. Le 7e Corps blindé du général Rotmistrov se montre particulièrement audacieux. Profitant de la débandade des Roumains du 6e Corps (placés sur la gauche allemande), il franchit sans tarder la rivière et entre dans Verkhné-Iablotchni le 26 décembre. Un ordre de contre-attaque lancé à la 17e Panzer et au 40e bataillon de *Sturmgeschütz* ne reçoit aucun commencement d'exécution tant les hommes sont frigorifiés. Le lendemain à l'aube, Rotmistrov est devant Kotelnikovo, la base arrière de Hoth : il a parcouru 70 kilomètres en trois jours.

La facilité de cette progression s'explique aisément : dans la soirée du 23 décembre, alors que Malinovski distribue les dernières instructions aux unités de sa 2e Garde, Hoth fait parvenir l'ordre de décrochage au 57e *Panzerkorps*. Les Allemands n'ont donc pas vraiment disputé le terrain, même s'il est vrai qu'aucune de leurs tentatives de résistance sur les coupures n'a tenu plus de quelques heures. Entraînés sur la pente glissante de la retraite, ils n'ont même pas eu le temps de mettre en état de défense le

pont de Krougliakov, sur l'Aksaï, malgré un ordre exprès d'Hitler qui croit toujours envoyer par là son bataillon de Tigres. À vrai dire, le moral des Allemands est bas ; après 15 jours de combats terribles par – 15 à – 25 degrés, sans abris, les hommes n'en peuvent plus, glissant « plus ou moins dans l'apathie », selon un rapport du 24 envoyé à la 4e Armée Panzer.

Hoth tente au moins de défendre Kotelnikovo, d'où un gros matériel est en cours de déménagement. Aussi, lorsque Rotmistrov essaie, le 27, de pénétrer dans la ville directement par le nord, il en est empêché par une défense antichar agressive. Pendant ce temps, le 2e Corps motorisé de la Garde, qui a marché parallèlement à Rotmistrov, investit les défenses allemandes par l'ouest. Les pionniers de la 17e Panzer ayant dynamité la glace de la rivière Kourmoïarski, les pontonniers soviétiques préparent des passages à gué sous le feu. Les T-34 passent dans la nuit et s'emparent de l'aérodrome. Il faut encore 24 heures de combats difficiles pour que les Allemands rendent Kotelnikovo le 29 décembre, laissant d'importants dépôts de carburant et de munitions destinés à Paulus. Les premiers soldats soviétiques découvrent d'immenses hangars pleins de fruits confits, de fromages hollandais, de vins français, de bacon danois, de conserves fines : le cadeau de Noël du Führer à la 6e Armée… La retraite devient plus hâtive, les routes menant vers le sud sont encombrées de véhicules et de canons abandonnés, de Roumains désorientés, de chevaux tués. Le 57e *Panzerkorps* n'a plus l'allure fringante qui était la sienne le 12 décembre précédent. Un état de situation du 27 décembre lui attribue 23 chars au total (sur près de 200 au départ) et des bataillons de 100 à 150 hommes !

Hoth n'avait de toute façon plus le choix. Les deux Corps rapides de la 51e Armée (13e Corps motorisé et 3e Corps de la Garde motorisé) se sont en effet présentés devant Verkhné-Salsk le 27 décembre après avoir parcouru un arc de cercle de 120 kilomètres par l'est, le long de la voie ferrée, et dispersé les 1re et 5e D.I ainsi que les 5e et 8e Divisions de cavalerie roumaines. La surprise est grande car le mauvais temps a empêché la Luftwaffe d'éclairer la steppe orientale. Le danger d'encerclement étant imminent, Hoth n'insiste pas et, sous une pression continue, retire ses forces plus loin vers le sud, sur la rivière Sal.

Le Groupe d'Armées A en retraite

Pour Manstein et l'OKH, la retraite mal freinée de Hoth est grosse d'un énorme danger. Si la 51e Armée soviétique converge avec la 2e Armée de la Garde en direction de Dubovskoe, sur la Sal, 150 000 Soviétiques se retrouvent à 130 kilomètres de l'importante base de Salsk et, surtout à 220 kilomètres de Rostov où sont regroupés les principaux dépôts du Groupe d'Armées A, notamment les citernes pleines de 30 000 tonnes de carburant. La prise de Rostov empêcherait, pour cause de panne sèche, le retour vers l'ouest des *Panzerdivisionen* enfoncées dans les vallées caucasiennes ; la Luftwaffe, coincée par le ravitaillement de Stalingrad, ne pourrait faire face à un nouveau pont aérien qui prendrait en charge plus de 500 000 hommes. Et ce ne sont pas les 23 chars restant au *Panzerkorps* de Hoth qui pourraient arrêter un raid mené par tout ou partie des 6e et 7e Corps blindés, du 13e Corps motorisé, des 2e et 3e Corps motorisés de la Garde. Que les Soviétiques soient capables d'une nouvelle chevauchée vers Rostov, Manstein en est persuadé depuis le succès d'Uranus et la prise de Tatsinskaïa par le 24e Corps blindé du général Badanov. Ce que la STAVKA a cherché à faire avec Petit Saturne dans le nord, pourrait se réaliser dans le sud{448}.

La menace se matérialise plus tôt que prévu. Le 31 décembre dans l'après-midi, en effet, le 13e Corps mécanisé et le 3e Corps mécanisé de la Garde (51e Armée) attaquent le long de la voie ferrée en direction de Zimovniki. C'est vers cette ville que vont converger dorénavant avec toute la vitesse possible les forces rapides du Groupe A en retraite et une partie des renforts accordés à Manstein.

Hitler se rend compte que la catastrophe menace à la fois au nord et au sud du Don. La mort dans l'âme{449}, le 27 décembre 1942 à 03 h 00, il donne l'ordre aux 500 000 hommes enfoncés dans le Caucase de se retirer par bonds en direction de Rostov et de la péninsule de Taman, vers où Manstein va tenter de leur garder un couloir ouvert. Adieu le pétrole du Caucase, perdus les objectifs stratégiques espérés pour 1942, il faut maintenant liquider la faillite. Si Manstein en est le syndic, les 270 000 hommes de Stalingrad en sont le coût. Passée au second rang des préoccupations du *Feldmarschall*, dorénavant distante du front de 150 kilomètres (et bientôt 200), la 6e Armée est en effet condamnée à l'anéantissement.

Hitler, lui, semble croire que la 6e Armée peut encore être sauvée. Il le répète dans ses ordres du 27 et du 28 décembre. Le 29, il ordonne à l'OKW de transporter en Russie l'état-major du Corps blindé SS tout juste formé (plus tard 2e *Panzerkorps* SS) avec trois Divisions de *Panzergrenadieren* SS magnifiquement équipées (*Leibstandarte Adolf Hitler, Totenkopf, Das Reich*). Le Groupe Don est prévenu que cette force considérable sera rassemblée dans la région de Kharkov à la mi-février. Aussitôt, est-il précisé, l'attaque de dégagement de la 6e Armée devra commencer…

CHAPITRE 4

« L'agonie d un camp de prisonniers en armes[450] *»*

Dans l'après-guerre, nombre d'auteurs allemands ont versé des torrents de larmes sur le « drame moral » vécu par les grands chefs de la Wehrmacht face à l'agonie de la 6e Armée. Ils se sont trompés, il n'y a pas eu de drame moral. Car la plus haute instance morale reconnue par Manstein et Paulus, c'est Hitler lui-même. Manstein l'explique à Paulus par une lettre du 27 novembre, d'une amoralité à toute épreuve :

> « L'ordre du Führer (de clouer la 6e Armée, ndla) vous dégage de la responsabilité de ce qui va découler de la mise en œuvre la plus appropriée et la plus énergique de cet ordre. Ce qu'il adviendra de l'Armée quand elle aura, en application de l'ordre du Führer, tiré ses dernières balles, de cela vous n'êtes pas responsable ! [451] »

I. Paulus devait-il sortir ?

Dans l'Allemagne d'après-guerre, le désastre de Stalingrad a engendré une interminable polémique. Très vite, elle s'est portée sur le caractère de Paulus, accusé de timidité, de faiblesse, vis-à-vis d'un Schmidt taxé, lui, d'immobilisme. Paulus aurait pu, aurait dû, a-t-on écrit ici et là, jouer le tout pour le tout et tenter une sortie à la fin décembre 1942 quand les chars de Hoth sont à 48 kilomètres de lui. Les mémoires de Manstein (parus en 1955), les tentatives de manipulation de Paulus par les communistes est-allemands, n'ont pas plaidé en faveur du chef de la 6e Armée.

Aujourd'hui, à la lueur des nombreux documents publiés, cette polémique, qui repose sur une personnalisation excessive de « l'histoire-bataille », paraît sans objet. L'évidence s'impose : la 6e Armée n'a jamais eu les moyens matériels et humains d'envisager une sortie en force avec quelque chance de succès.

En restant sur place, Paulus et son chef d'état-major ont choisi la moins mauvaise solution pour le Reich, si elle n'est pas la moins cruelle pour leurs hommes.

Quant à Hitler, le reproche classique de ses généraux – la pusillanimité – ne s'applique pas à Stalingrad : pas moins de onze demandes de percée lui ont été adressées par Paulus, Manstein, Jodl ou Zeitzler entre le 22 novembre et le 30 janvier ainsi que trois demandes de délégation d'autorité pour négocier avec les Russes. À toutes, il a répondu fermement : *nein* !

1. Une Armée délabrée

Des besoins en ravitaillement impossibles à satisfaire

Percer signifie stocker tout le nécessaire pour alimenter une bataille de rupture brève mais violente, puis une exploitation ; mais pour durer jusqu'à la percée, il faut aussi consommer chaque jour. La somme des deux demandes excède de très loin les moyens de la Luftwaffe. Si bien que toute demande urgente de la 6e Armée sur un produit essentiel pénalise aussitôt le stock d'un autre produit essentiel. Ainsi, le 21 décembre, il reste 145 m^3 de carburant dans les cuves de l'Armée. Le 22, les besoins pour rassembler les unités vers le point de percée, obtenir la percée et avancer le matériel roulant (chars, canons d'assaut, tracteurs pour les armes antichars) de 50 kilomètres jusqu'à la Michkova sont estimés à 1 470 m^3Les besoins quotidiens courants s'élevant à 60 m m^3, il aurait fallu livrer avant le 31 décembre 210 m^3 par jour soit 178 tonnes !

Mais, si les Ju-52 et les He-111 doivent être remplis de carburant, l'approvisionnement en munitions ne sera plus assuré. Le 22 décembre, l'Armée compte 4 500 coups (pour la seule artillerie de campagne) disponibles et… 156 obus pour les canons antichars 5 cm-PAK 38. Conséquence : en cas de percée, préparation d'artillerie très courte et défense antichar faible.

À ce dilemme carburant-munitions s'ajoute celui de la nourriture.

Dès le 18 décembre, les services de l'intendance donnent priorité à la nourriture tant l'affaiblissement des hommes est préoccupant. Le 20, il n'y a de pain que jusqu'au 24 ; il n'y a plus de sucre, quasiment plus de sel ni de corps gras. Un rapport au Groupe d'Armées Don estime que les hommes doivent avoir dans leur besace au moins 200 grammes de pain par jour d'opérations actives. Il n'y aura pas plus de 125 grammes dans le meilleur

des cas – car il faut conserver dans les avions un volume minimum au… carburant –, et 100 grammes à compter du 30 décembre. La boucle est bouclée : le jour de Noël, suite aux attaques soviétiques, à l'arrêt des livraisons pour cause d'intempéries et à la priorité relative accordée au pain, le stock de carburant s'effondre à 48 m3.

Les conséquences de la pénurie de carburant sont gravissimes.

* Dans le meilleur des cas, et en ne faisant rouler que les chars et les canons d'assaut, l'Armée n'a d'autonomie que pour 30 kilomètres.

* Faute de camions (qui consomment à eux seuls 50 m3/jour), et les compagnies de transport à cheval étant épuisées, toute unité située à plus de 10 kilomètres de l'aérodrome de Pitomnik ne recevra plus ni munitions ni pain ni carburant, à moins de venir les chercher elle-même.

* Afin de conserver un minimum de mobilité, notamment pour le transport des 8 000 blessés, l'Armée doit renoncer à abattre pour la bouche 7 000 des 23 000 chevaux encore recensés le 23 décembre. Mais, pour leur permettre de survivre… vingt Ju-52 doivent leur amener chaque jour du fourrage ! !

La perte de substance

L'état des effectifs de la 6e Armée était de 260 000 hommes au 6 décembre, de 247 000 au 23 du même mois, de 241 000 le 31. Soit 20 000 pertes depuis le 21 novembre. Le gros de ces pertes ayant été encaissé par les unités de l'avant, Paulus ne peut vraiment compter que sur 30 000 combattants. Ce nombre est très faible, trois à quatre fois inférieur aux effectifs rassemblés par les Soviétiques sur le front sud (51e et 57e Armée, 2e Armée de la Garde). Sur les 111 bataillons allemands présents dans la poche à cette dernière date, 4 sont considérés par les services de l'état-major comme « forts », 42 « moyens » et 67 comme « faibles ».

L'état des hommes est désastreux. Beaucoup sont si faibles qu'il leur est impossible de porter leur sac, et que les trajets supérieurs à 2 kilomètres se révèlent inexécutables si l'on veut conserver une cohésion à l'unité. Les malades sont légion. L'absence de savon et de linge se traduit par le grouillement de la vermine, des maladies de peau, notamment l'eczéma. Reins et intestins commencent à souffrir chroniquement. Le 21 décembre, le premier cas de mort par inanition est signalé. Le lendemain, la température tombe à – 25 °C, puis à – 40 °C la nuit. Deux jours plus tard, il fait à peine

– 2 °C et ce régime météo instable entraîne un cortège de maladies respiratoires invalidantes.

Le 22, Hoth est averti que le 57e *Panzerkorps* doit arriver au moins jusqu'à Buzinovka, à 20 kilomètres de la poche. Estimation déjà illusoire… Le 26, plusieurs régiments sont déclarés inutilisables à quelque emploi que ce soit et Paulus fait savoir à Manstein qu'une percée est impossible. Sans cesse, il demande l'acheminement de compagnies d'assaut fraîches, notamment les 5 000 permissionnaires de la 6e Armée demeurés à l'extérieur de la poche. Mais il faut choisir : le fret ou les hommes, et, de toute façon, Manstein, qui souffre d'une grave pénurie de fantassins, a déjà trouvé un autre emploi à ces hommes.

Même si le 57e *Panzerkorps* avait atteint la 6e Armée, disons le 20 décembre, – ce qu'il n'aurait pu faire que brièvement et sur un secteur très étroit – le Groupe d'Armées Don n'aurait pas eu les moyens de ravitailler les 240 000 hommes de Paulus, et ceux-ci auraient été hors d'état de sortir de la poche en combattant. Le seul résultat tangible aurait été la destruction du 57e *Panzerkorps* par la 2e Armée de la Garde, les 51e et 57e Armées.

2. Paulus et Schmidt en accord

Une information insuffisante

Dans son ouvrage fondamental sur Stalingrad, Manfred Kehrig fait remarquer que Paulus et Schmidt n'ont jamais été en état de former un jugement fondé sur leur situation et sur ce qu'ils avaient à faire car ils étaient privés d'informations par le Groupe d'Armées Don (= Manstein) et par l'OKH (= Zeizler). À aucun moment, ils ne sont tenus au courant de l'effondrement de la 8e Armée italienne ni de la dégradation continue sur le flanc gauche du Groupe Don. C'est d'autant plus curieux que les autres Armées, y compris celles qui sont en faction dans le Grand Nord ou devant Leningrad, reçoivent des points de situation réguliers sur l'ensemble du front. Grotesquement, Paulus a des nouvelles sur la situation en Afrique du Nord *via* l'OKW mais rien sur la progression du 57e *Panzerkorps* qui vient le délivrer ! Rien non plus sur l'avancée des Soviets vers Tatsinskaïa et Morozovsk, deux bases vitales pour la survie de l'Armée ! Paulus exige plusieurs fois que lui soient données des nouvelles de Hoth, Schmidt également. Le 20, ce dernier demande de façon pressante à Manstein où en

est *Wintergewitter*. Comme rien ne vient, Schmidt doit s'adresser directement à Hoth par radio avec ces mots :

> « Quelles sont vos intentions pour le 21 et le 22 ? Quelle est la direction de votre effort ? Où et quand faisons-nous notre jonction ? {452} »

Il est pour le moins curieux de constater que ni le commandant de la 6e Armée ni son chef d'état-major ne disposent de ces informations minimales alors que Manstein les presse de se joindre à *Wintergewitter* puis d'entreprendre *Donnerschlag*. Le Groupe Don refusera à Schmidt l'établissement d'un lien radio direct et régulier entre assiégés et armée de secours, en arguant de raisons de sécurité. Sans doute a joué aussi la volonté de ne pas briser le moral des défenseurs de Stalingrad qui auraient pu deviner, dès le 19 décembre, que leur cas n'allait plus longtemps rester prioritaire aux yeux de Manstein et de l'OKH.

Précisément, cette ignorance de la situation générale n'a-t-elle pas empêché Paulus de prendre la mesure de la catastrophe qui le menace ? S'il avait vraiment connu le succès et l'objectif final de Petit Saturne ainsi que les difficultés de Hoth et sa perception des chances de succès de *Wintergewitter*, n'aurait-il pas pris le risque de sortir de la poche ? Le débat nous semble largement théorique. Pour une raison déjà évoquée : pas de carburant, pas de munitions, pas d'unités en quantité suffisante pour espérer percer. La deuxième raison tient à l'activité des Soviétiques qui maintiennent la 6e Armée sous une pression constante de façon à lui ôter toute initiative.

Le harcèlement des Soviétiques

Le 24 novembre, l'OKH fait connaître les grandes lignes de l'opération *Wintergewitter*, qui, concernant la 6e Armée, lui demande de rassembler ses forces mobiles dans le coin sud-ouest de la poche afin d'attaquer dans la « direction générale de Kotelnikovo ». Or, jusqu'au 30 novembre, Paulus consacre toute son énergie et tous ses moyens à l'établissement d'un front continu sur le pourtour de la poche. Deux jours plus tard, Vassilevski lance une première offensive pour liquider la poche, qui échoue, mais qui est aussitôt relayée par une seconde attaque déclenchée le 8 décembre et qui n'est pas tout à fait achevée le 12, au moment où démarrent les Panzers de Hoth. À ce moment, les stocks d'essence et de munitions de la 6e Armée sont au plus bas. Il faut au moins 8 jours pour les reconstituer un minimum.

Mais, le 19 décembre, la 21e Armée tente une infiltration aux dépens du 8e Corps à Baburkin, et une autre face au 14e *Panzerkorps* à Marinovka ; la ligne ne sera rétablie que le 22 après de très durs combats. Depuis la veille, la 62e Armée de Tchouikov pousse durement dans le secteur des usines, jusqu'au 25. Ce qui, écrit Paulus à Manstein, « immobilise les Panzers et une partie des forces d'assaut », qui devraient être regroupées pour percer{453}.

Dans ces conditions, à chaque demande de percée de Manstein, Paulus ne peut que répondre : je dois d'abord regrouper mes chars, dispersés sur le pourtour de la poche où ils servent de « pompiers » contre les infiltrations soviétiques ; puis il me faut les envoyer dans le secteur sud de la poche ; enfin, je dois retirer des secteurs les moins menacés un minimum d'infanterie pour épauler les Panzers dans la sortie. Avec les délais de ravitaillement en carburant, Paulus estime alors à 4 ou 5 jours le temps nécessaire à ses préparatifs. C'est bien entendu à ce moment-là que les Soviétiques lancent une nouvelle attaque amenant à nouveau la dispersion des chars, une consommation accrue de carburant et de munitions, etc. Faute de réserves, Paulus n'est pas en mesure de trouver une parade à ce harcèlement.

Percer : une solution « de catastrophe »

Dans les conditions de survie précaire qui sont celles de la 6e Armée, il n'y a rien d'étonnant à voir Schmidt et Paulus juger *Donnerschlag* comme la pire des solutions. Déjà, le décrochage (sans ordre) ordonné par Seydlitz le 24 novembre s'était traduit par la quasi destruction de la 94e I.D saisie en flagrant délit de déplacement à découvert. Schmidt en avait tiré la conclusion qu'il est impossible, faute de profondeur dans les positions et de possibilités de camouflage, de dissimuler quoi que ce soit aux Soviétiques. À peine une unité serait-elle retirée d'un secteur pour aller se concentrer face au sud qu'une attaque soviétique se produirait contre le secteur dégarni.

Le 19 décembre, quand Manstein ordonne à la 6e Armée d'attaquer « dès que possible » en direction du 57e *Panzerkorps,* Schmidt répond qu'il ne peut le faire qu'à partir du 22… si on lui livre les quantités de carburant et de munitions nécessaires. Il explique surtout à son interlocuteur qu'il est en train de repousser une attaque soviétique à laquelle il consacre toutes ses

forces. Il y a là une contradiction manifeste. Si Schmidt et Paulus – qu'on a voulu opposer mais qui sont en réalité complètement d'accord – dépensent tout leur carburant pour maintenir une ligne de front qu'ils sont supposés abandonner bientôt, c'est qu'ils jugent cette tâche prioritaire. Dès qu'a été connu le *Führerbefehl* interdisant l'abandon de Stalingrad, Paulus et Schmidt s'en sont remis totalement à Hitler, à la Luftwaffe puis à Hoth. Ce n'est pas seulement par réflexe d'obéissance ou par crainte de sanctions. La raison profonde est que, du point de vue opérationnel, la sortie leur paraît une absurdité vouée à un échec sanglant et, au mieux, à un prompt retour des Panzers dans la poche. *Donnerschlag* est une solution de catastrophe, qu'il faut éviter à tout prix. En d'autres termes, Paulus et Schmidt n'ont jamais cru à autre chose qu'à une résistance sur place, vu l'état de la 6e Armée. Le secours ne peut venir que de l'extérieur.

Une sortie sans espoir (fiction)

Manstein et Paulus ont fait examiner par leurs états-majors respectifs deux options de percée. Soit par le sud en direction de Kotelnikovo, soit par l'ouest en passant par le pont de Kalatch (ou celui de Nijne-Tchirskaïa, plus lointain). Paulus a jugé la première solution plus faisable, arguant du renforcement trop important des Soviétiques dans le secteur de Kalatch. Le passage du pont lui paraît un obstacle à lui seul rédhibitoire. Il n'a pas de colonne de pontage : tout l'équipement est resté en dehors de la poche. Il faudrait donc faire passer l'armée toute entière par un goulet de 7 mètres de large : cela nécessiterait au moins UN MOIS{454} ! L'artillerie soviétique ferait une abominable boucherie en dirigeant ses tirs sur pareil entonnoir. Seule la seconde option serait donc praticable. Mais elle a l'inconvénient d'obliger la 6e Armée à parcourir 50 kilomètres pour atteindre la Michkova, ce que Paulus sait impossible. Imaginons cependant que Paulus ait décidé de jouer le tout pour le tout.

Il n'aurait pu prendre sa décision au mieux avant le 18 décembre, s'il avait été informé que des événements graves s'étaient produits face à la 8e Armée italienne. Ce qui n'a pas été le cas, nous l'avons vu.

La décision prise, Paulus aurait tenté de rassembler sur ses lignes sud les chars et canons d'assaut encore en état de rouler ainsi que la PAK de 7,5 cm et la FLAK de 8,8 cm avec leurs tracteurs. Combien y-a-t-il de blindés ? 154 si l'on en croit l'état de situation du 21 décembre, qui ne distingue pas

entre véhicules sur parcs et véhicules en dotation réelle ? Ou à peine 60, comme l'indique Walter Görlitz{455} dans son étude sur Paulus ? Les quelques bataillons d'infanterie capables d'attaquer suivraient le même chemin après que leurs voisins auraient pris la relève. Ces mouvements, aussitôt détectés par les Soviets, auraient déclenché des attaques immédiates. L'ensemble des unités d'infanterie chargées de tenir la ligne de résistance principale se trouverait donc sous pression maximum au premier signe de percée.

Admettons que les Soviets ne parviennent à percer nulle part. Le regroupement dans le sud de la poche serait prêt au mieux le 24 décembre{456}. Or, à cette date, la 2e Armée de la Garde est déjà en train de faire reculer le 57e *Panzerkorps* au-delà de la Michovka et même de l'Aksaï.

Poursuivons la fiction. L'attaque s'ouvre par un faible barrage d'artillerie sur les positions de la 57e Armée. Puis, faute de tracteurs, les pièces sont enclouées. Le 14e *Panzerkorps* et le 4e Corps d'infanterie s'élancent. Il leur faut réduire les positions d'artillerie soviétique dans un rayon de plusieurs kilomètres autour du point de percée et disperser les partis d'infanterie adverse. La Luftwaffe, qui ne peut engager qu'une centaine d'appareils, n'offre que peu de sorties, sollicitée qu'elle est sur tous les autres secteurs du front. La réduction des positions des unités de la 57e Armée, forte de 50 000 hommes, 800 canons et 80 chars, épuiserait rapidement carburant et munitions. Mais, supposons que, localement, les Soviétiques lâchent pied et qu'apparaisse une brèche de quelques kilomètres…

Les chars et les canons d'assaut s'y engagent et… tombent en panne d'essence au bout de 20 kilomètres{457}. Grenadiers, tankistes et fantassins – à peine 8 000 hommes –, tous à pied, sans soutien d'artillerie, doivent alors parcourir 50 à 60 kilomètres (jusqu'à l'Aksaï) dans la steppe rase en combattant avec leurs armes légères, la faim au ventre, par – 20 degrés. Il leur faudrait au moins quatre jours. C'est tout bonnement sans espoir… à moins, comme le pense Walter Görlitz{458}, que les hommes survoltés à l'idée de leur délivrance n'accomplissent un de ces miracles dont la Wehrmacht n'a pas été avare sur le front de l'est. Mais la tâche semble bien rude car les Soviétiques sont en mesure de lâcher sur ces hommes sans défense cinq régiments{459} de chars pris dans les cinq Corps blindés et

mécanisés présents dans le secteur{460} (qui totalisent 26 régiments : l'hypothèse est donc plus que raisonnable), sans pour cela affaiblir leur effort contre le 57e *Panzerkorps*. Deux centaines de T-34, T-60 et T-70, de 3 000 à 4 000 fusiliers portés, de l'artillerie, quelques katiouchas pour l'effet moral, contre 8 000 hommes sans antichars et exténués par le manque de nourriture… Y aurait-il même combat ?

Le pire se déroulerait dans la poche. Deux cent mille hommes des transmissions, du train, des services sanitaires, les artilleurs sans canon, les compagnies de boulangers, de bouchers, de palefreniers, les servants de DCA sans DCA, terrorisés au moindre cri annonçant les tanks, tout cela tenterait d'emprunter l'étroit couloir vers la liberté. Une cohue lente, parce qu'épuisée, accompagnée par 20 000 chevaux attelés de traîneaux portant 8 000 blessés et quelques vivres essaierait de s'écouler vers le sud. Les 20 000 hommes laissés en arrière-garde ne tiendraient pas longtemps le pourtour de la poche. Sans chars ni antichars de gros calibres, terrorisés à l'idée d'être oubliés alors que, dans leur dos, la poche se vide, ils n'auraient pas tardé à lâcher leurs positions ou à laisser passer, impuissants, les chars chargés d'Ivans. Convergeant sur une masse désorganisée de fuyards, les 500 000 assiégeants feraient une boucherie innommable. Le 28 décembre au mieux tout aurait été consommé. Les sept Armées soviétiques débarrassées de l'encerclement auraient alors entamé leur conversion vers l'ouest, avec 5 semaines d'avance sur l'horaire historique…

Après avoir tout analysé dix fois, Paulus ne s'est pas décidé à tenter l'impossible. Pour Walter Görlitz, fin connaisseur de la Wehrmacht :

> « Sans doute un Reichenau s'y fût-il résolu. (…) Voire un Model. (…) Ainsi en avait usé Reichenau quand il avait, en décembre 1941, malgré l'ordre de Hitler, retiré son Groupe d'Armées sur la ligne du Mious{461}. »

II. Deux assauts

Dernière veillée d'armes

Le 9 janvier 1943, la 6e Armée attend l'hallali. Sur les 210 000 hommes encore présents dans la poche, répartis en 20 Divisions et 5 Corps, 30 000 sont en première ligne, soit 5 000 de plus qu'une semaine auparavant. Le commandant de la 14e Panzer a été chargé par Paulus de « peigner » les services arrière afin d'y repérer tous les hommes en état de porter les armes.

Artilleurs, spécialistes des transmissions et de l'intendance, chauffeurs, palefreniers, vétérinaires, cuisiniers, sont enrôlés dans les régiments d'infanterie à l'issue d'une formation éclair. L'encadrement est fourni par les officiers des Divisions dissoutes (79e, 389e, 94e I.D). Six bataillons de « forteresse » sont constitués pour dresser et occuper une position d'arrêt le long de la rivière Rossoska. Il reste encore 95 chars en état, 33 canons d'assaut, 176 canons antichars de 3,7 cm-PAK 35/36 et de 5 cm-PAK 38, 134 de 7,5 cm et 8,8 cm, 549 pièces d'infanterie, 48 *Nebelwerfer*, 40 tubes de FLAK de petits calibres. Mais les munitions sont rares, le carburant à peu près épuisé après les attaques des 7 et 8 janvier contre le 14e *Panzerkorps*.

Il fait – 20 °C dans la journée, – 35 °C la nuit. Ce jour-là, les hommes reçoivent 75 g de pain, 24 g de légumes, 200 g de cheval avec os, 12 g de graisse, 11 g de sucre, 9 g de schnaps et 1 cigarette{462}. Pour beaucoup, ce sera le dernier repas distribué dans des conditions à peu près normales. Dans les services arrières, les morts de faim et de froid, qu'on n'enterre plus car la terre est trop dure, se comptent par centaines ; on mange du chien ; 10 000 blessés s'entassent autour des aérodromes de Pitomnik, Basargino et Goumrak ; des centaines d'isolés se cachent dans les caves de Stalingrad. Hans Dibold, médecin, assistera à plusieurs autopsies de cadavres, révélant la disparition de tout tissu adipeux sous la peau et autour des organes internes…

> « … tous les organes étaient très pâles, la mœlle des os, au lieu d'être rouge et jaune, avait l'apparence d'une gelée vitreuse et tremblante, le foie obstrué, le cœur petit et brun, le ventricule et l'auricule droits très élargis. La distension du ventricule droit était, à mon avis, la cause immédiate du décès. (…) En temps de paix, il avait été découvert que la faiblesse du ventricule droit est une cause très courante de mort subite chez les personnes âgées. Ici, à Stalingrad, cela tuait aussi les corps totalement épuisés et prématurément séniles des soldats allemands{463}. »

Le moral varie dans d'énormes proportions. Certaines unités demeurent solides, comme les 60e et 29e motorisées, les 297e et 371e I.D. D'autres voient se multiplier les cas d'automutilation. On expose volontairement au gel pieds, oreilles et mains à tel point que Paulus doit ordonner que les cas de gelure les moins graves soient interdits d'évacuation. Si les officiers de grade élevé sont sans illusions sur le destin de l'Armée, une partie des

officiers subalternes et de la troupe croit encore que le Führer tiendra sa promesse ; une autre part glisse dans l'apathie. Quasiment personne n'envisage la captivité comme une solution, et Paulus se charge de faire rappeler par les cadres qu'il n'y a pas de pitié à attendre de l'ennemi.

L'effort de propagande des Soviétiques va crescendo : pluies de tracts, appels à la reddition par haut-parleurs tenus par des communistes allemands{464}, offres de capitulation répétées, en des termes d'une parfaite correction, à Paulus (8 et 9 janvier, notamment) et largement diffusées auprès de la troupe. Mais les désertions sont rarissimes, sauf parmi les deux Divisions roumaines demeurées dans la poche. Voici l'extrait d'une lettre écrite à sa famille par le caporal Bruno Kaligo{465}, et tombée dans les mains des Soviétiques :

> « Mes chers parents,
>
> C'est veille de Nouvel An. Je pense à la maison et ça me brise le cœur. Ici, tout est affreux et sans espoir. La faim, la faim, la faim, la vermine et la saleté. Les avions soviétiques nous bombardent jour et nuit, et les tirs d'artillerie ne cessent quasiment jamais. Si un miracle ne se produit pas rapidement, je mourrai ici. Parfois je prie ; parfois je maudis mon destin. Tout semble si absurde. Quand et comment pourrions-nous être sauvés de tout cela ? Comment un homme peut-il supporter tout cela ? Est-ce une punition voulue par Dieu ?
>
> Mes chers parents, je ne devrais pas vous écrire cela, mais j'ai depuis longtemps perdu tout courage. Je ne sais plus rire. Je ne suis rien qu'un paquet de nerfs tremblants. Tout le monde vit ici comme en transe. Si l'on me traduit devant un tribunal militaire pour avoir écrit ceci, alors je serai délivré de la souffrance. Je n'ai plus aucun espoir. »

Face à cette Armée affaiblie mais toujours constituée, les Soviétiques alignent la 62e Armée (dans Stalingrad), la 64e Armée (au sud-est), la 57e Armée (sud-ouest), la 21e Armée (ouest), la 65e Armée (nord-ouest), les 24e et 66e Armées (au nord). Les trois premières nommées appartiennent au Front de Stalingrad sous Eremenko, les quatre autres au Front du Don, commandé par Rokossovski. Mais, le 30 décembre, Staline décide que la destruction de la poche (opération *Koltso*) doit avoir une direction unique. Eremenko – qui n'a pas démérité – est écarté, ses trois Armées incorporées dans le Front du Don. D'après les mémoires de Joukov{466}, l'ensemble pèse 212 000 hommes, 5 610 canons et mortiers lourds, 250 chars et 300 avions (16e Armée aérienne).

À partir du 3 janvier, chaque jour, les compagnies de renforts sont acheminées à Vertiatchi, où les Allemands gardaient les prisonniers ramassés à Stalingrad. Les jeunes recrues défilent silencieusement devant les piles de squelettes congelés qui furent leurs camarades. Les *zampolits* n'ont guère de peine à faire crier « mort à l'envahisseur ».

Le représentant de la STAVKA auprès de Rokossovski est le général Nikolaï Nikolaïevitch Voronov, le grand maître de l'artillerie soviétique. Le choix n'est pas dû au hasard : *Koltso* sera réalisé par l'infanterie, aucun Corps blindé n'y participe. Preuve que la destruction de la 6e Armée est devenue un objectif secondaire aux yeux de la STAVKA depuis l'arrêt de *Wintergewitter ;* l'essentiel se joue ailleurs, dans la direction de Rostov. Les 250 chars, en majorité du type léger T-60 et T-70, sont enrégimentés pour accompagner les fantassins. Aussi l'appui de l'artillerie est-il essentiel. Voronov, qui a à son actif le percement de la ligne Mannerheim durant la guerre contre la Finlande, élève un formidable « mur de feu » de 7 000 canons, obusiers, mortiers lourds et katiouchas : il en attend l'écrasement total des lignes de l'ennemi et de sa volonté de se battre.

Le premier plan proposé par Voronov est rejeté. La STAVKA lui impose le principe d'une opération en deux temps :

1. réduction du « nez » de Marinovka à l'ouest de la rivière Rossoska par une attaque concentrique en direction de la gare de Karpovka menée depuis Babourkine-Dimitrievka, d'une part (21e et 65e Armées), Cybenko d'autre part (64e et 57e). Ce choix est logique, les fronts sud et ouest de Paulus, les derniers constitués, étant les plus faibles.

Une attaque secondaire (62e et 66e Armées) dans le nord doit séparer le quartier des usines du reste de la poche.

2. attaque concentrique de toutes les Armées en direction de Stalingrad.

Le 9 au soir, Paulus rejette l'ultimatum présenté par Voronov et Rokossovski.

L'évacuation du « nez » de Marinovka *(carte 37)*

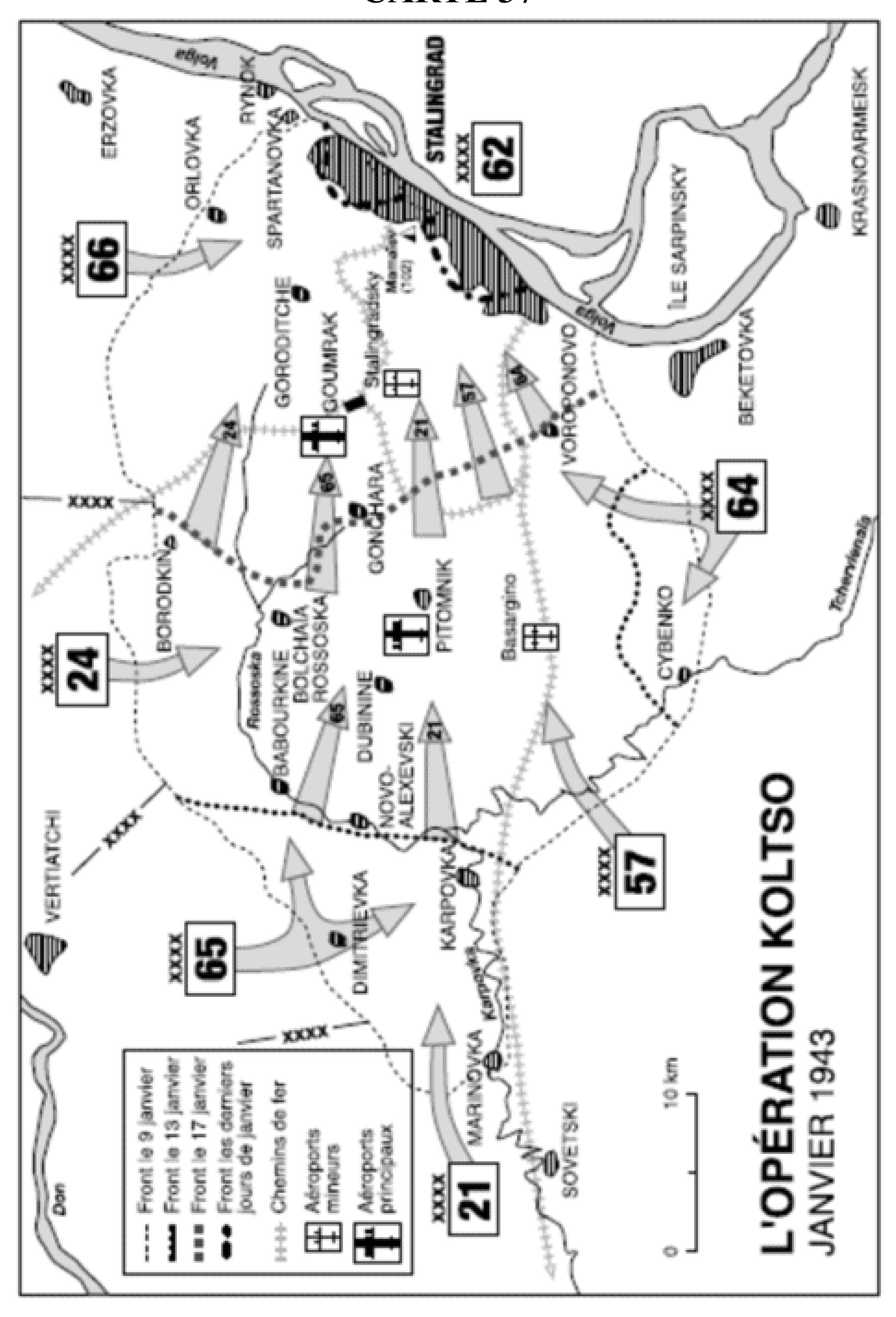
Le 10 janvier à 8 h 05, heure de Moscou (6 h 05 heure allemande), par un terrible blizzard, le barrage d'artillerie commence. Cinquante-cinq minutes d'un feu épouvantable, parachevé par l'aviation, auquel les Allemands, faute de munitions, ne peuvent répondre. Les Soviétiques ont 7 000 bouches à feu. Ce nombre comporte sans doute les mortiers de petits

calibres. Il n'empêche : les hommes de la 6e Armée ont dû voir et entendre l'apocalypse. À bord de leurs petits avions, les observateurs de l'artillerie rouge aperçoivent tout autour de la poche une « mer de flammes » puis d'immenses nuages de fumée. À 9 heures, l'infanterie s'élance dans un grand hourrah. Partout, des corps démembrés, des tranchées nivelées, des matériels en feu, des chevaux traînant leurs viscères derrière eux.

Encaissent le gros de l'attaque, à l'ouest, la 29e motorisée, la meilleure unité de Paulus, et sa voisine la 76e I.D, au sud, la 297e I.D, également en bon état, au nord, la 16e Panzer. Des percées sont obtenues au sud, vers Cybenko, au nord contre la 16e Pz. Mais la première est contenue dans une hernie de 10 kilomètres sur 5, la seconde réduite avant la nuit. Reste la pénétration opérée à l'ouest à la charnière de la 29e motorisée et de la 76e I.D. Le 11 janvier, Paulus jette tout ce qu'il a (des bataillons retirés aux 4e et 8e Corps, au 14e *Panzerkorps*, de la FLAK, deux bataillons de forteresse…) vers l'ouest pour retenir la ruée soviétique le long de la coupure de la Rossoska, dont le cours encaissé forme le seul obstacle naturel.

Le recul des formations allemandes se fait d'abord en ordre, pied à pied. La 44e I.D se fait saigner à blanc à Babourkine mais empêche les Soviétiques d'opérer le mouvement tournant prévu vers la gare de Karpovka. Les *Sturmgeschütz* de la 29e motorisée détruisent une cinquantaine de chars avant d'être incendiés, immobiles, faute de carburant, par les fantassins de la 21e Armée. Le 12, tout s'accélère : les personnels des 3e et 29e motorisées mis à pied se replient à travers les bourrasques de neige jusqu'à la vallée de la Rossoska. Karpovka est perdue. Tout le matériel est abandonné. À Cybenko, les 376e et 297e I.D ne peuvent endiguer les assauts qui déchirent le front sud sur 5 kilomètres : au soir, les avant-gardes russes sont à 8 kilomètres de la gare de Basargino. Fébrilement, Paulus retire de Stalingrad tout ce qui peut l'être pour étayer les fronts sud et ouest. Mais il ne peut trop dégarnir le 51e Corps soumis à des attaques répétées dans le quartier des usines.

CARTE 37



L'OPÉRATION KOLTSO
JANVIER 1943
Front le 9 janvier
Front le 13 janvier
Front le 17 janvier
Front les derniers jours de janvier
Chemins de fer
Aéroports mineurs
Aéroports principaux
0
10 km
STALINGRAD
62
66
24
65
21
57
64
XXXX
ERZOVKA
ORLOVKA
RYNOK
SPARTANOVKA
GORODITCHE
GOUMRAK
Stalingradsky
VOROPONOVO
BEKETOVKA
ÎLE SARPINSKY
KRASNOARMEISK
BORODKINE
BABOURKINE
BOLCHAIA ROSSOSKA
DUBININE
NOVO-ALEXEVSKI
GONCHARA
PITOMNIK
Basargino
CYBENKO
VERTIATCHI
DIMITRIEVKA
KARPOVKA
MARINOVKA
SOVETSKI
Don
Volga
Rossoska
Karpovka
Tchervlenaia

Le 12 au soir, Rokossovski et Voronov s'interrogent. La 6e Armée ne s'est pas effondrée. Les Allemands ont certes laissé plus de cadavres derrière eux qu'aucune attaque soviétique n'en avait jamais vus mais on ne compte que 2 000 prisonniers. Et les pertes du Front du Don sont substantielles : 26 000 hommes et 135 chars. Il faut donc remonter un assaut en règle, avancer les 7 000 canons, les réapprovisionner, reconcentrer les forces pour, cette fois, éventrer la poche selon un axe ouest-est, la ligne des aérodromes Pitomnik, Goumrak, Stalingradski. La 6e Armée peut souffler un peu pendant 48 heures.

Tous les appels à l'aide de Paulus sont restés vains. Ses demandes de renforts se heurtent à l'absence catastrophique de réserves, où que ce soit sur le front russe. Tout nouveau mouvement en arrière se traduira par l'abandon de toutes les armes lourdes, faute d'essence. Les hommes n'ont reçu que 40 g de pain le 12 janvier ; ils tombent d'inanition par centaines. Dans ces conditions, Paulus fait savoir au Groupe d'Armées Don :

> « L'Armée sera dans quelques jours totalement immobilisée et ne pourra se défendre qu'avec des munitions d'infanterie. Ensuite, la cessation de la résistance ne sera qu'une question de jours{467} ».

Le 13, Paulus envoie le capitaine Behr auprès d'Hitler, officiellement pour mettre en sûreté les archives de la 6e Armée. Après avoir dressé un tableau du cauchemar vécu par les assiégés, le jeune officier dévoile le véritable objet de sa visite : il demande au Führer de laisser les mains libres à Paulus pour décider quand et où l'Armée doit capituler, ou bien si les unités doivent se rendre au détail et sans signatures ou encore si les éléments valides peuvent tenter des sorties. Mais Hitler ne décide rien, se contentant de dire « qu'il ne croyait pas la situation si sérieuse ». Zeitzler, de son côté, pousse les feux pour planifier l'opération *Dietrich*, la libération de la 6e Armée en février-mars 43… Dans les soutes des Ju-52 s'entassent les cantines des officiers supérieurs désireux de faire parvenir leurs effets personnels à leurs familles. Le 13 janvier, pour la première fois depuis six mois, Stalingrad n'est pas mentionné dans le communiqué quotidien de la Wehrmacht.

Le dernier carré de la 6e Armée

Le 14 janvier, les Soviétiques relancent leur attaque dans l’axe est-ouest de la poche, entre Babourkine et Novo-Alexevski. Le 14e *Panzerkorps*, constitué de quelques centaines d’hommes à pied, doit abandonner la ligne de la rivière Rossoska. L’aérodrome de Basargino est évacué. Dans la nuit, une tentative est faite pour tenir sur une ligne Bolchaïa Ros-soska-Dubinine-gare de Basargino. À 17 h 00, sous la pression des 21e et 57e Armées, nouveau recul de 10 kilomètres vers l’est. La neige est couverte de cadavres de soldats allemands gelés, de matériels abandonnés. Le 16 au matin, les Russes sont sur les pistes de Pitomnik. Ils découvrent un cimetière de 5 000 engins impeccablement rangés : camions, half-tracks, chars, autos, remorques… Les quelques Messerschmitts et STUKAS présents ont eu le temps de s’envoler pour Goumrak ; ils quitteront la poche le jour même, livrant l’Armée sans défense à l’aviation soviétique. À la hâte, Goumrak est remis en état mais, suite à plusieurs accidents, le trafic est interrompu. Les équipages signalent un désordre croissant au sol, des centaines d’hommes fous de terreur qui s’agrippent aux roues des appareils, des tonnes de marchandises pillées ou gâchées. Lentement, des milliers de blessés s’acheminent vers les ruines de Stalingrad, fuyant les combats de la steppe.

> « C’est le spectacle le plus choquant que j’ai vu de ma vie, témoigne Alexander Dohna-Schlobbiten{468}, qui accompagne le général Hube en inspection sur le front. Sur le court trajet jusqu’au front, c’était une colonne ininterrompue de soldats en retraite venant vers nous. Ils n’avaient pas d’armes, souvent pas de chaussures. Les pieds enveloppés de loques, leurs visages émaciés incrustés de glace, souffrant tous de blessures, ils se traînaient vers les profondeurs de la poche. Sur les bas-côtés, les morts et les mourants. J’ai vu des gens rampant sur les genoux parce que leurs pieds étaient entièrement consumés par le gel. »

Le 17 au soir, les Soviétiques sont sur la ligne Bolchaïa Rossochka-Gontchara-Voroponovo : la poche a perdu la moitié de sa surface. Au nord, la 16e Panzer et la 60e motorisée abandonnent leurs positions et commencent à retraiter, obligeant toute la partie nord-ouest à reculer. Paulus avise ses chefs de Corps et de Division de préparer l’opération *Löwe* pour le 21 janvier : chaque régiment constituera un groupe avec les 200 hommes les plus valides et tentera une percée dans son secteur. Mais Hitler ne se résout pas à donner l’ordre d’exécution, de même qu’il n’accepte pas l’évacuation des spécialistes, confiant dans la réorganisation du pont aérien

par le *Feldmarschall* Milch. Ce même 17 janvier, Manstein explique à Milch qu'il faut continuer à ravitailler la 6e Armée car

> « son anéantissement libèrerait 93 grandes unités ennemies et ainsi la situation du Groupe d'Armées Don, et par conséquent celle du Groupe A, deviendrait désespérée{469} ».

C'est à cette idée que s'accroche désespérément Paulus pour donner un sens au calvaire de son Armée :

> « Étant donné que la stabilisation de la partie sud du front de l'est n'était pas encore un fait accompli, j'avais acquis chaque jour davantage la conviction que si je déposais prématurément les armes, libérant ainsi six Armées adverses, et donnant à l'ennemi la libre disposition de la voie ferrée Stalingrad-Tichoretz si importante pour lui, je risquais de compromettre gravement à la fois la création du nouveau front allemand et le repli du Groupe d'Armées du Caucase{470} ».

Il a aussi cette remarque étonnante pour justifier son refus de désobéir :

> « J'aurais ainsi préparé les voies à une nouvelle légende : la légende du coup de poignard dans le dos de Stalingrad.{471} »

Le 20 janvier, la 65e Armée réussit une percée profonde au nord-ouest de Gontchara, prise le lendemain soir. Dans l'affaire, la 44e I.D disparaît corps et biens. Von Seydlitz et Pfeffer (4e Corps) demandent à Paulus d'envisager une suspension d'armes. La plupart des autres généraux, Strecker en tête, y sont hostiles.

Le 22 janvier, à 8 h 00, l'artillerie soviétique dresse à nouveau un mur de feu sur l'ensemble des fronts sud et ouest. Puis, drapeaux déployés, les unités soviétiques s'engouffrent dans une brèche apparue dans les secteurs de Gontchara et de la gare de Voroponovo. Le lendemain, les deux aérodromes de Goumrak et Stalingradski tombent, les restes du 4e Corps et du 14e *Panzerkorps* se retirent dans les faubourgs sud de Stalingrad. Au nord, le 11e et une partie du 51e Corps se forment en hérisson sur un périmètre englobant le quartier des usines et Goroditché.

Manstein intervient le 21 auprès de Zeitzler pour demander à Hitler s'il consentirait à laisser Paulus entre en pourparlers avec les Soviétiques. Le chef du Groupe d'Armées Sud peut maintenant se permettre ce geste : la 1re Armée Panzer est en sécurité autour de Rostov, la 17e Armée dans la péninsule de Taman. La résistance de Paulus n'a plus de but ni d'enjeu. Mais, le lendemain, le Führer réitère son ordre :

> « la 6e Armée doit continuer à combattre jusqu'à sa dernière cartouche ».

Manstein aura, le 22, une conversation avec Hitler. Il évoque la possibilité de demander aux Russes d'appliquer la convention de Genève. Hitler, qui sait – comme Manstein – le sort abominable qu'il a infligé en 1941 à trois millions de prisonniers soviétiques, n'y croit pas et relève – non sans raisons – que les Soviets n'auront de toute façon pas les moyens de nourrir leurs prisonniers. À 19 h 00, Paulus sait à quoi s'en tenir :

> « Capitulation exclue. Troupe se défend jusqu'au bout. Si possible, tenir une forteresse plus petite avec les troupes encore en état. (…) La 6e Armée apporte ainsi une contribution historique dans la lutte la plus violente de l'histoire allemande. » Le lendemain, un nouveau radiogramme fait savoir à la 6e Armée que : « chaque jour que tient la forteresse Stalingrad est important. Il sert à reconstruire le front et à assurer (l'efficacité) des mesures prises. A. Hitler. »

La réponse de Paulus sonne comme un claquement de talons :

> « Mon Führer ! Vos ordres seront exécutés. Vive l'Allemagne. *Heil* mon Führer. »

Dans les jours qui suivent, Hitler divague sur une nouvelle attaque de dégagement entreprise par la 1re Armée Panzer (en pleine retraite vers le Dniepr !) puis il évoquera l'envoi vers Paulus de la première compagnie constituée avec le tout nouveau char Panther (non opérationnel !). Pendant ce temps, dans Stalingrad, 20 000 blessés mourant de faim s'entassent dans des caves surpeuplées ou errent dans les ruines à la recherche de nourriture. Ils seront 40 000 le 26 janvier. Trois mille d'entre eux, réfugiés à l'hôpital central, sont brûlés vif lors d'un bombardement aérien ; leur sort serait presque enviable comparé à celui des milliers de spectres en haillons qui rongent des os de chevaux et qui mourront gelés après un évanouissement dû à la faim. Le 26, Paulus déménage encore une fois son Q.G, s'installant dans les caves du magasin *Univermag*, sur la « Place des combattants tués », appelée Place rouge par les Allemands. À l'aube, la 62e Armée s'empare, une fois pour toutes, de la colline Mamaïev. À 7 h 20, selon Tchouikov, dans le quartier du lotissement Barricade, des éléments de la 13e Division de la Garde de Rodimtsev font leur jonction avec la 121e brigade motorisée (21e Armée). Les hommes pleurent, étreints d'une formidable émotion après 135 jours d'isolement. La 6e Armée, elle, est coupée en deux.

À compter du 27 janvier, la bataille s'émiette en actions de détail. Des points de résistance allemands s'érigent spontanément mais, le 29, de la plupart des immeubles, jaillissent des drapeaux blancs. Le général

Schlömer, commandant le 14e *Panzerkorps*, fait hisser le drapeau de la reddition sur l'immeuble de la Guepeou. Mais, non loin de là, deux groupes de la 71e I.D se battent farouchement, ainsi que le relève un rapport du général Krylov en date du 29 janvier :

> « La défense ennemie demeure forte et décidée. Les Allemands s'accrochent à chaque maison fortifiée. Pour briser la résistance désespérée de ces hommes condamnés, des canons lourds doivent être utilisés en tir direct, des lance-flammes mis en ligne et il faut appeler les bombardiers.
>
> "Quand diable vont-ils se rendre à la fin ? Il est grand temps ! ? s'emporte un de mes officiers d'état-major. En effet, il était grand temps pour les Allemands, ou du moins pour ceux qui voulaient rester en vie, de déposer les armes. Mais jusque-là notre 62e Armée a fait très peu de prisonniers (du 10 au 27 janvier seulement 139 hommes){472}. »

Le 30, la poche sud se fractionne encore, séparant les restes des 4e, 8e et 51e Corps (commandés par le général d'artillerie Heitz) du secteur de la « Place rouge », où le 194e régiment de Grenadiers défend le magasin *Univermag*, dernier refuge de Paulus. Ce qui permet à celui-ci de câbler à Hitler :

> « Pour l'anniversaire de votre prise du pouvoir, la 6e Armée salue son Führer. Le drapeau à croix gammée flotte encore sur Stalingrad. Notre combat sera un exemple pour les générations à venir, celui de ne jamais capituler même dans les situations les plus désespérées. Alors l'Allemagne vaincra. *Heil*, mon Führer. »

À 06 h 15, le 31 janvier, l'Armée fait savoir à l'OKH :

> « Russes devant la porte. Nous préparons les destructions ». Une heure plus tard : « nous détruisons ».

Quelques heures auparavant, Hitler a fait de Paulus un *Feldmarschall*, espérant ainsi l'amener à choisir le suicide plutôt que la captivité. Paulus, moralement et physiquement diminué, a en fait abandonné les rênes à Schmidt depuis une semaine, se contentant de refuser toute approche de l'ennemi à des fins de pourparlers. À von Seydlitz, qui demande un ordre de cessez-le feu, il oppose son inertie, se contentant de prononcer ces mots : « je ne fais rien ». C'est Schmidt qui mènera indirectement les discussions, le 31, avec le général Laskin, son homologue de la 64e Armée, muni des pleins pouvoirs par son chef, le général Choumilov.

Aucun acte de capitulation ne sera signé.

À 11 heures, Laskin emmène Paulus en captivité, passant entre deux haies de soldats prisonniers. On entend distinctement les voix de Walter

Ulbricht, Erich Weinert et Wilhelm Pieck, les trois ténors du Parti communiste allemand, haranguant les soldats désarmés. Quelques heures plus tard, le général Heitz se rend à son tour, entraînant ainsi la disparition de l'éphémère poche centrale. À Rastenburg, le 1er février, devant Zeitzler, Hitler fait une colère terrible en apprenant que Paulus, Schmidt et Seydlitz sont prisonniers :

> « Alors, ils se sont bel et bien rendus ! Dans un pareil cas, on forme un hérisson et, avec la dernière cartouche, on se fait sauter la cervelle. (…) Cet homme (Paulus, ndla) a le devoir de se tuer, de même que (les chefs autrefois) se précipitaient sur leur épée, quand ils voyaient leur cause perdue. (…) Même un Varus a ordonné à son esclave : "et maintenant tue-moi.? Zeitzler opine, laissant Hitler continuer : "il a manqué de caractère et d'honneur ; il a été lâche, comme les généraux, dont aucun ne s'est suicidé{473}.? »

La poche nord, tenue par les 50 000 hommes du 11e Corps du général Strecker, poursuit le combat jusqu'au 2 février. Contraint par ses chefs de Division de parler aux Russes, Strecker se rend à 10 h 30 après un vibrant « vive le Führer ! ». À 12 h 35, le Groupe d'Armées Don capte le dernier message radio émanant de la 6e Armée. C'est le communiqué de la météo :

> « Plafond des nuages 5 000 mètres, visibilité 11 kilomètres, ciel clair, température – 31 °C, brume et fumée sur Stalingrad. La station météo cesse de fonctionner et salue la patrie. »

La bataille de Stalingrad est terminée.

III. Les prisonniers

Très vite, les Soviétiques annoncent avoir décompté 91 000 prisonniers, chiffre qui sera repris par de nombreuses publications jusqu'à aujourd'hui. Une commission de la Wehrmacht, siégeant en 1943 et 1944, donnera 155 660 captifs. Manfred Kehrig, le spécialiste allemand de la bataille, oscillera dans ses estimations entre 124 000 et 149 411. Un autre historien allemand, Rüdiger Overmans, reprenant toutes les sources dans les années 1990, arrive à des chiffres inférieurs : 110 000 prisonniers allemands, 3 000 roumains et 50 000 auxiliaires soviétiques (les *Hiwis*). Des auxiliaires russes, aucun n'est réapparu pour témoigner qu'il a survécu ; des témoins ont assisté à l'exécution sommaire de plusieurs de ces malheureux. Le sort des Roumains est inconnu. En revanche, grâce au patient travail de la

Croix-Rouge dans les années 1950-55, nous pouvons nous faire une idée assez précise du sort des 110 000 prisonniers allemands de la 6e Armée.

Les soldats sont d'abord formés en colonnes et mis en route vers les camps provisoires situés autour de Stalingrad. Ces « marches de la mort » durent de 2 à 10 jours, sans distribution de nourriture, avec nuits à la belle étoile par – 20 °C. Tous ceux qui tombent – malades, blessés légers, dénutris – sont exécutés sur le champ ; à chaque halte, des dizaines de corps gelés restent en arrière. Les grands blessés demeurent dans leurs « hôpitaux » de fortune installés dans les ruines de la ville, où ils mourront en masse. Bilan de la première semaine : 17 000 morts.

Mais le pire est à venir. Parqués dans les camps provisoires de Beketovka, Krasnoarmeïsk, Dubovka, Frolovo, les soldats vont succomber en masse à la dystrophie, au typhus exanthématique, à la fièvre typhoïde. Le manque d'hygiène et de nourriture{474}, l'effondrement psychique (défaite et captivité), la longue période de sous-alimentation vécue auparavant dans la poche, tout concoure à aggraver la situation sanitaire. Le bilan est terrible : environ 60 000 morts.

Au printemps 1943, les 33 000 survivants sont acheminés par le train jusqu'aux *Lager* définitifs aux quatre coins de l'Union soviétique. La mort en fauche encore 15 000 durant le voyage, qui peut durer trois semaines. Enfin, les longues années de captivité (dans des conditions proches des travaux forcés) qui s'ensuivent éliminent encore les 2/3 des 18 000 prisonniers. En 1955, avec les derniers retours, le nombre des survivants de la 6e Armée se monte à 5 000 ou 6 000. Un sur vingt… 95 % des hommes de troupe ont disparu, 50 % des officiers, 5 % des officiers supérieurs… Pour autant, il ne faudrait pas renvoyer dos à dos Allemands et Soviétiques en ce qui concerne le traitement des prisonniers. Des 3 millions d'Allemands pris par les Soviets durant la guerre, 2 millions reverront leur pays. Des 5 millions tombés aux mains de la Wehrmacht, près de 4 millions ont été assassinés. L'hécatombe de prisonniers allemands à Stalingrad est, de ce point de vue, une exception.

CINQUIÈME PARTIE

Le tournant de la guerre ?

« Durant ma vie j'ai participé à de nombreuses guerres et j'ai été le témoin de plusieurs autres, tout en étudiant en détail les campagnes des plus grands capitaines du passé. Nulle part et à aucun moment, je n'ai noté une résistance aussi efficace aux coups terribles assénés par un ennemi invaincu jusque-là, suivie d'une contre-attaque tellement dévastatrice qu'elle ramènera l'ennemi jusqu'à son territoire national. L'échelle et la grandeur de cet effort font de Stalingrad la plus grande réussite militaire de l'histoire ».

Douglas MacArthur.

CHAPITRE 1

Bilan politico-militaire

Le 25 mars 1943, après 10 mois et demi de combats ininterrompus, la boue de printemps arrête le gros des opérations militaires d'un bout à l'autre du front russe. Celui-ci se retrouve grosso modo sur le même tracé qu'en mai 1942, avant le déclenchement du plan *Blau*. Mais, pour le Reich, il ne s'agit pas d'un simple retour à la case départ.

Le bilan est sans appel. À Stalingrad, la Wehrmacht a perdu une Armée, dans le Caucase, une campagne. Aucun des objectifs fixés par la directive 41 (mars 1942) n'a été atteint, malgré des opérations d'une intensité{475} supérieure à celle de 1941. Les huiles de Bakou demeurent au service de l'Union soviétique, l'Allemagne, elle, reste face à son problème pétrolier. La mer Noire est toujours dominée par la flotte rouge, malgré l'occupation de la Crimée et de Sébastopol. L'anéantissement des Armées soviétiques de la Russie du sud n'a pas eu lieu. Au contraire, la plus puissante des Armées allemandes, deux Armées roumaines, une Armée hongroise, une Armée italienne, ont été éliminées du champ de bataille. Il fallait rassurer les alliés du Reich, les voici au bord de la sécession ; les neutres devaient demeurer coopératifs, ils prennent leurs distances. La supériorité absolue de la Wehrmacht dans la conduite des opérations mobiles devait être réaffirmée par la réalisation de « chaudrons » livrant des centaines de milliers de prisonniers. Au lieu de cela, l'Armée rouge se voit créditée d'un magnifique double encerclement, une *Zangenangriff* digne du savoir-faire de son ennemie, et 110 000 soldats allemands partent en captivité, un chiffre jamais vu jusque-là.

Goebbels peut à raison écrire dans son journal :

> « Stalingrad est une des plus grandes tragédies de l'histoire militaire allemande{476}. »

I. L'Axe ébranlé en profondeur

1. Les pertes

Combien la bataille de Stalingrad a-t-elle coûté à la Wehrmacht ? La destruction de la 6e Armée dans la poche se solderait, d'après les Soviétiques, par 147 000 tués et 91 000 prisonniers, soit 238 000 pertes définitives. Selon Manfred Kehrig{477}, l'addition est encore plus élevée : du 19 novembre au 2 février, les pertes définitives s'élèveraient à 259 301 soldats, auxquels s'ajoutent les 5 000 (sur 25 000) blessés évacués par air qui mourront de leurs blessures. Les combats dans la ville elle-même ont, nous l'avons vu, coûté 12 000 tués et environ 40 000 blessés (dont 8 000 sont morts). La 6e Armée, et une petite partie de la 4e Armée Panzer, ont donc laissé 280 000 pertes définitives{478} dans et autour de Stalingrad entre septembre 1942 et février 1943. Soit autant que les trois Groupes d'Armées attaquant puis défendant sur tout le front russe entre le 22 juin 1941 et le 20 mars 1942 (276 550 tués et disparus).

Seize Divisions de la 6e Armée, dont deux Panzers et deux motorisées, quatre Divisions de la 4e Armée Panzer, dont 1 Panzer et une motorisée, et une Division de FLAK de la Luftwaffe, soit 21 Divisions allemandes ont péri à Stalingrad. À cela s'ajoutent de nombreuses unités de soutien : sept régiments d'artillerie complets, des éléments de sept autres, deux bataillons de canons d'assaut, deux régiments de *Nebelwerfer*, neuf bataillons de sapeurs, un régiment de transmission, divers éléments organiques de cinq Corps et d'une Armée (*Feldgendarmerie*, génie, services sanitaires, etc.). Parmi les prisonniers, on compte un *Feldmarschall,* 22 généraux et 2 500 officiers. À noter qu'à la différence de ce qu'ont réussit les Soviets durant les grands encerclements de 1941, Paulus n'a pu exfiltrer qu'une petite partie de ses cadres et spécialistes{479} . En termes d'effectifs, la destruction complète de la 6e Armée – la plus volumineuse, rappelons-le, de la Wehrmacht – est irrattrapable pour le Reich.

En revanche, les 150 chars et canons automoteurs, 1 800 canons, 650 avions (dont 488 transporteurs), 10 000 autos et camions laissés dans la poche de Stalingrad ne représentent qu'une faible partie du matériel, perdu par la Wehrmacht sur le front de l'est entre le 1er avril 1942 et le 31 mars 1943 : 5 500 chars et canons d'assaut, 8 000 canons, 20 000 avions et 240 000 véhicules à moteur{480}. Ces chiffres gigantesques représentent à

peu près la production d'armements de toute l'année 1943 (pourtant en forte croissance), à l'exception des autos et camions.

Les tués de Stalingrad pèsent si lourd que l'Armée de l'est enregistre durant la période 1er mai 1942-30 avril 1943 des pertes mensuelles équivalentes à celles de la période 22 juin 1941-30 avril 1942. En d'autres termes, la restriction de l'offensive 1942 à un front limité au sud de la Russie n'a en rien abaissé le coût humain de la campagne. Comme la première année, le front russe version 1942, opère une énorme ponction de 1,3 million d'hommes sur la Wehrmacht.

Pertes humaines mensuelles de l'Armée de Terre allemande en Russie de 1941 à 1943. (Entre parenthèses, les pertes en officiers).

	Années de guerre	Total Armée de Terre	Dont Front de l'Est
Tués	1941/42	23 975 (900)	23 094 (866)
	1942/43	19 570 (605)	18 687 (566)
Blessés	1941/42	84 793 (2 385)	81 944 (2 309)
	1942/43	71 428 (1 726)	68 246 (1 611)
Disparus	1941/42	5 850 (97)	5 205 (80)
	1942/43	23 207 (878)	21 948 (854)
Pertes mensuelles totales	1941/42	114 618 (3 382)	110 243 (3 255)
	1942/43	114 205 (3 209)	108 881 (3 031)

Source : *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol.8, p. 9.

Pour les Armées de l'Axe engagées autour de Stalingrad, les pertes (tous types confondus) sont également énormes. Durant les combats sur le Don, la 8e Armée italienne a retiré de ses effectifs combattants 128 112 hommes{481}, la 2e Armée hongroise 117 000{482} et les 3e et 4e Armées roumaines 109 000, dont 5 000 dans la poche elle-même. Au total, l'Axe laisse dans la catastrophe de Stalingrad 722 000 pertes, plus 40 000 pertes supplémentaires pour le Groupe d'Armées Don (opération *Wintergewitter*, combats sur le Tchir) : 760 000 hommes environ, la dotation de cinquante Divisions !

Du fait du quasi retrait militaire des Italiens et des Hongrois, et d'un substantiel désengagement des Roumains (voir ci-dessous), il incombe à la Wehrmacht seule de remplacer ces manquants : le nombre de combattants par kilomètre de front va inévitablement diminuer. En tenant compte des remplaçants arrivés entre août 1942 et février 1943, il manque 825 000 hommes{483} à l'Armée de l'Est. Or, au 31 mars 1943, la totalité des réserves allemandes utilisables pour TOUS LES FRONTS s'élève à… 500 000 hommes. Déjà préoccupante avant l'offensive de l'été 1942, la situation des effectifs de la Wehrmacht entre, après Stalingrad, dans une phase de détérioration aiguë. Le 9 mars, Hitler donne à Goebbels les premières directives visant à « racler les fonds de tiroir » (mobilisation des classes âgées, incorporation d'affectés spéciaux, appels anticipés, envoi d'inaptes, etc.). Il le dira explicitement à Manstein deux jours plus tard :

> « La question des effectifs est notre plus gros souci et, de loin, notre problème le plus sérieux{484}. »

2. Le moral allemand atteint

Une énorme surprise

Rien ne laissait présager aux Allemands un désastre de cette ampleur. Prisonnière de ses excès d'optimisme, la propagande du régime choisit, après l'encerclement, la pire des solutions, le silence. Rien n'est dit de la contre-offensive soviétique. Le nom de Stalingrad disparaît pratiquement des communiqués. Goebbels lui-même n'est pas complètement mis au courant du sérieux de la situation. La population devine que des « difficultés » ont surgi mais croit encore que la chute de la ville n'est qu'une question de jours, au pire, de semaines.

Peu à peu, cependant, la rumeur circule que la 6e Armée est encerclée ; des lettres de soldats parvenues par miracle à leurs familles disent le désespoir de la situation. La nuit de Noël, la propagande organise une veillée radiophonique avec les troupes sur tous les fronts, y compris celui de Stalingrad. Mais sur ce dernier point, l'émission a été en réalité bidonnée en studio…

C'est seulement le 16 janvier, alors que la situation est devenue sans espoir pour la 6e Armée, que le bulletin de la Wehrmacht se résout à décrire « des combats défensifs » menés « contre un ennemi qui attaque de tous côtés ». L'angoisse déferle d'un coup sur le Reich. Le communiqué du

22 reconnaît qu'en dépit d'une résistance héroïque, les Soviets ont réalisé une percée. Goebbels n'apprend l'imminence du désastre que le 23 janvier, lors d'une promenade avec Hitler à Rastenburg. Le lendemain, sans aucune préparation, la presse parle « de l'exaltant sacrifice héroïque que les soldats encerclés à Stalingrad offrent à la nation allemande. » Le 30 janvier, Goering remplace Hitler pour le traditionnel discours célébrant la prise du pouvoir de 1933. Depuis le ministère de l'Air à Berlin, il établit un parallèle mythologique entre Stalingrad et les *Nibelungen,* historique avec les guerriers de Leonidas aux Thermopyles. Le même jour, au *Sportpalast*, Goebbels aborde les thèmes qui vont former l'épine dorsale de sa propagande jusqu'en 1945 : l'héroïsme de tous ou la disparition de tous, la guerre devenue totale, « le mot capitulation n'appartient pas à notre vocabulaire »… Hitler se tait, toute la nation remarque ce silence assourdissant.

Le 3 février, enfin, une émission spéciale annonce la catastrophe. Elle s'ouvre par des marches solennelles suivies de roulements de tambour puis d'un passage d'une des chansons de troupe les plus tristes du répertoire allemand « *ich hatt' einen Kamaraden ».* Puis tombe le communiqué redouté :

> « La lutte à Stalingrad est terminée. Fidèles au serment fait au drapeau jusqu'à leur dernier souffle, les soldats de la 6e Armée sous le commandement exemplaire de leur général, le *Feldmarschall* Paulus, ont succombé à la force supérieure de l'ennemi et à des circonstances défavorables. (…) Le temps n'est pas encore venu de décrire le cours des opérations qui ont mené à ce développement. Mais une chose peut déjà être dite : le sacrifice de l'Armée n'a pas été vain. En tant que rempart de la mission historique de l'Europe, elle a brisé durant de nombreuses semaines les assauts de six Armées bolcheviques. Complètement encerclée par l'ennemi, elle a retenu encore plusieurs semaines de puissantes forces ennemies au prix des plus durs combats et des privations les plus terribles. Elle a ainsi donné au commandement allemand le temps et la possibilité de prendre les contre-mesures, dont a dépendu le destin de tout le front oriental. (…) Généraux, officiers, sous-officiers, soldats se sont battus épaule contre épaule jusqu'à la dernière balle. Ils sont morts pour que vive l'Allemagne. (…) Les Divisions de la 6e Armée sont déjà en cours de reconstitution{485} ».

On joue ensuite les hymnes allemand, italien et croate. Puis trois interminables minutes de silence. Enfin retentissent les premières mesures de la symphonie *Eroïca* de Beethoven.

Ce communiqué de la Wehrmacht, revu et corrigé par Adolf Hitler, de même que sa mise en scène radiophonique, présente une version mensongère de l'événement : il ne souffle mot de la reddition d'un *Feldmarschall*, de 22 généraux, 2 500 officiers et 110 000 soldats. Il laisse entendre que TOUS sont morts dans un sacrifice collectif exemplaire. C'est cette version héroïque que Goebbels va utiliser abondamment dans les semaines qui suivent. Dans l'immédiat, trois jours de deuil sont décrétés sur le territoire du Reich, les lieux de détente et de plaisir fermés, les drapeaux mis en berne. Inlassablement, les radios diffusent la « marche funèbre de Siegfried » tirée du Crépuscule des Dieux de Wagner.

Jusqu'à la fin de la guerre, Hitler et Goebbels empêcheront toute allusion à Stalingrad et bloqueront toute information militaire sur le sujet. Le 14 février, le Führer envoie Keitel à Goebbels pour discuter de la confiscation des lettres de Stalingrad. Selon le maréchal, 1 900 ont réussi à arriver jusqu'au Reich mais seulement 45 ont été distribuées. Faut-il les faire chercher par la Gestapo ? Goebbels croit plus judicieux de ne rien faire : la rumeur dit déjà que de nombreux Allemands sont en réalité prisonniers des Soviétiques. Ceux-ci ont trouvé de leur côté une arme efficace pour obliger des centaines de milliers d'Allemands à écouter Radio Moscou. À intervalles réguliers sont énumérés les noms des prisonniers de Stalingrad… Le service d'action psychologique de l'Armée rouge lance une grande campagne d'envois de lettres et de cartes postales aux familles de tués et de prisonniers à Stalingrad, mêlant vrais messages et matériel de propagande. L'OKW et l'OKH sont submergés de demandes des familles : où sont nos maris ? Nos fils ? L'OKW doit reconnaître que la plupart des hommes de la 6e Armée ne sont pas morts mais « manquants ».

Après Stalingrad, l'Allemagne broie du noir durant des mois. La population est choquée, abasourdie, consternée, ainsi que le relate ce rapport du S-D{486}.

> « La nouvelle de la fin de la bataille de Stalingrad a causé un grand choc à toute la population. Les discours du 30 janvier et la proclamation du Führer se sont effacés face à cet événement et dans les conversations sérieuses des gens jouent un rôle moindre que les questions liées à Stalingrad. La première est le niveau des pertes (…). Les chiffres avancés oscillent entre 60 000 et 300 000 hommes. Le peuple considère que la plus grande partie de ceux qui ont combattu à Stalingrad sont morts. (…) Dans toutes les classes de la population, on discute de savoir si ce qui s'est passé était inévitable et si ces pertes monstrueuses étaient nécessaires. La

question est soulevée du pourquoi la ville n'a pas été évacuée quand il en était encore temps. Un autre point de discussion porte sur la signification de la bataille de Stalingrad dans le cours général de la guerre. La conviction la plus répandue est que Stalingrad est le tournant de la guerre. Tandis qu'aux plus combatifs Stalingrad impose l'obligation de jeter toutes leurs forces, sur le front et à l'arrière, pour obtenir la victoire, les moins forts inclinent à voir dans la chute de Stalingrad le début de la fin{487}. »

Le tournant psychologique de la guerre

Pour la première fois depuis 1933, la population fait porter à Hitler la responsabilité d'un échec. Une partie – encore minoritaire – des Allemands s'écarte de lui. L'opposition en profite un peu, à l'image de Sophie et Hans Scholl, Alexander Schmorell, Christoph Probst, jeunes étudiants munichois animateurs d'un groupuscule antinazi, la « Rose blanche », piloté par un professeur de philosophie, Kurt Huber. Tous paieront de leur vie un jeté de tracts et un affichage proprement suicidaires. L'affiche disait :

> « Camarades étudiants ! La nation est ébranlée en profondeur par la défaite de nos soldats à Stalingrad. Trois cent trente mille Allemands ont été conduits de façon insensée, irresponsable, à la mort et à l'anéantissement par l'habile stratégie d'un caporal de la Première Guerre mondiale. Merci notre Führer !
>
> Camarades étudiants, le peuple allemand se tourne vers nous ! Comme en 1813 le peuple s'est tourné vers nous pour détruire la terreur napoléonienne, aujourd'hui en 1943 il se tourne vers nous pour détruire la terreur du national-socialisme. La Bérézina et Stalingrad brûlent à l'est, et les morts de Stalingrad nous en conjurent…{488} »

De même, les deux tentatives d'assassinat contre Hitler, en mars 1943, l'une à Smolensk, l'autre à l'Arsenal de Berlin, toutes deux issues de l'entourage du général Henning von Tresckow, sont directement en rapport avec l'ébranlement violent subi par l'opinion. Ulrich von Hassel, ancien ambassadeur à Rome et opposant au régime, parle dans son journal d'une « crise du système » :

> « Pour la première fois, Hitler ne réussit pas à se décharger de la responsabilité, pour la première fois la rumeur critique le vise personnellement. C'est pourquoi il s'agit d'une vraie crise : l'incapacité militaire du « plus grand génie militaire de l'Histoire », le caporal mégalomane, cachée jusqu'ici par quelques intuitions, par des coups de hasard réussis, par les erreurs de l'adversaire et par les caprices de la chance, est désormais en pleine lumière. La volonté de sacrifier un sang précieux à des raisons de prestige absurdes et criminelles est visible de tous. (…) Il est remarquable que le 30 janvier Hitler n'ait pas OSE parle{489} ».

La crise de confiance est suffisamment alarmante pour qu'Hitler décide de nommer Himmler ministre de l'Intérieur le 20 août 1943 avec ordre de veiller par tous les moyens au maintien du moral de l'arrière.

Mais, en cette fin d'hiver 1943, le recul relatif de la croyance absolue au génie militaire du Führer n'a guère d'impact sur la guerre. Les soldats croient toujours en lui. La majeure partie de la population elle-même, affolée par la perspective d'une défaite, ne demande qu'une chose, qu'Hitler parle et les rassure.

Goebbels, ministre de la propagande, centralise les rapports du SD. En février et mars, ces rapports font état de rumeurs à grande échelle. Hitler aurait subi un effondrement nerveux à son Q.G, il aurait été envoyé dans un sanatorium à Dresde ou dans l'Obersalzberg. Ses cheveux seraient devenus blancs, raison pour laquelle il n'apparaîtrait plus en public…

Une analyse fine des rapports du SD montre que l'inquiétude des Allemands se polarise sur la disparition physique d'Hitler, qui n'apparaît pas en public en février et mars. Ce que veut la population, c'est être rassurée par l'homme en qui elle croit toujours dans sa majorité. Il n'est pas question, en dehors de cercles restreints, de demander le départ du Führer : c'est au contraire la réaffirmation de son *leadership* qui est en attente. Le désastre de Stalingrad va même radicaliser une partie des Allemands dans leur volonté de lutte à outrance. C'est évident pour les *Landser*, très sensibles à l'apparition du thème de la « défense du Heimat » dans les communiqués adressés aux troupes en janvier 1943. Mais une autre partie des Allemands, estimée à un tiers par Ian Kershaw, pense qu'une victoire du Reich n'est plus possible.

Stalingrad n'a pas érodé la volonté de se battre de la Wehrmacht. Mais, dans la population, le tournant psychologique est incontestable. Il n'est plus question de savoir QUAND le Führer va obtenir la paix. Pour une minorité, le spectre de la défaite rôde déjà. Pour la majorité, la crainte d'une répétition de la crise de l'automne 1918, voire celle d'un déferlement des hordes bolcheviques, sont des perspectives tellement insupportables que l'on se tourne encore et toujours vers Hitler pour conjurer le malheur.

Par un curieux jeu de vases communicants, quand pâlit le culte du Führer plus grand capitaine de l'Histoire, commence à briller celui de Staline. C'est en effet après Stalingrad que le chef suprême devient maréchal de l'Union soviétique et délaisse sa vieille vareuse pour un

uniforme blanc. Trop heureux de rabaisser ses principaux lieutenants, il laisse clamer partout que les grandes décisions ayant amené à la victoire de Stalingrad ont été le fait de son « génie militaire ».

Un passage à vide pour Hitler

Hitler est ébranlé par la défaite. Sa santé ne s'en remettra jamais. Guderian, qui le rencontre le 21 février 1943 après 14 mois sur la touche, le trouve terriblement vieilli, voûté, le verbe hésitant, la main tremblante. Les insomnies, les maux d'estomac, les cauchemars ne le laisseront plus en paix. Comme Hitler le déclare à Manstein le 5 février 1943 à Rastenburg.

> « Je porte seul la responsabilité de Stalingrad. Je pourrais peut-être charger Goering d'une partie du blâme en disant qu'il m'a dressé un tableau incorrect des moyens de la Luftwaffe. Mais je l'ai désigné comme mon successeur et je ne puis en conséquence le charger de la responsabilité de Stalingrad{490}. »

Cette magnifique litote ne l'empêche pas de charger aussi de lourds péchés les troupes alliées notamment les Roumains (voir plus bas). Pendant une courte période après la reddition, il semble avoir vécu un passage à vide qui se traduit par une plus grande latitude laissée à ses commandants de Groupe d'Armées, Manstein au premier chef. Du 1er au 13 février, Geoffrey Jukes {491} n'enregistre que très peu de décisions et encore moins d'interventions dans le détail des opérations, ce qui ne s'était pas produit depuis l'été 1941.

Ce passage à vide est mis à profit par Gerhard Engel, l'aide de camp Terre d'Hitler, pour tenter de trouver une solution à la crise permanente du commandement que connaît le front russe depuis décembre 1941. Cette solution serait la nomination d'un Commandant du théâtre oriental – en lieu et place du Führer – comme il y a déjà un commandant du théâtre occidental (von Rundstedt) et du théâtre méditerranéen (Kesselring). Dans ce schéma, Hitler ne garderait que la direction générale de la guerre.

Engel approche d'abord von Rundstedt, en sa qualité de doyen des grands chefs de la Wehrmacht, pour lui demander d'intervenir en ce sens auprès d'Hitler. Rundstedt refuse. Puis Manstein tente aussi l'opération, le 6 février. Échec. Kluge fait à son tour la même démarche. Le 25 février, il demande à Engel de lui arranger un rendez-vous avec Hitler. En dehors de la présence de Keitel{492}, Jodl et Zeitzler, insiste-t-il. Nommez un commandant en chef sur le front russe, écartez Keitel, répète-t-il. Mais

Hitler le déboute sur les deux points. Kluge ne démissionne pas, malgré un engagement préalable en ce sens.

Les mémoires de Manstein ont faussé la perspective : aucun chef de Groupe d'Armées ne demande vraiment le retrait d'Hitler. Ils en veulent à Keitel, Jodl et Zeitzler (et à Halder avant celui-ci) de ne pas informer correctement le Führer sur les réalités opérationnelles, Führer dont, à l'évidence, ils subissent encore l'ascendant. S'agissant de Keitel, le reproche est fondé. Il l'est moins pour Jodl, encore moins pour Zeitzler, et pas du tout pour Halder. Malgré la crise de Stalingrad, Hitler résiste à l'offensive de ses généraux qui veulent limiter son pouvoir sur le champ de bataille. Son prestige, son expertise en matière militaire, n'en sortiront pas aussi atteints qu'on a voulu le dire. Dans son immense duplicité, Hitler a su trouver auprès des militaires un bouc-émissaire idéal en la personne de Goering, l'homme qui l'aurait trompé sur les possibilités réelles de la Luftwaffe.

Après la reprise de Kharkov (mars 1943), on peut estimer que la crise « personnelle » d'Hitler est terminée : il a retrouvé le gros de ses moyens, si l'on excepte son état physique. Le 24 mars 1943, Manstein arrête ses efforts, la boue de printemps est là. La crise militaire ouverte par l'encerclement de la 6e Armée à Stalingrad est close.

3. L'Axe en ruines

Stalingrad et les batailles d'hiver sur le Don ont coûté une Armée à la Hongrie, une à l'Italie et deux à la Roumanie. Dans ces trois pays, les populations, mais aussi les milieux militaires, avaient accepté à contre cœur la participation à la campagne de l'été 1942. L'émotion sera immense lorsque, peu à peu, la nouvelle du désastre filtrera. Parmi les alliés de l'Allemagne, hormis le Japon, chez les neutres également, la défaite de Stalingrad remet radicalement en question le pronostic non seulement sur l'issue de la campagne de Russie mais aussi sur celle de la Seconde Guerre mondiale : c'est un des effets les plus spectaculaires de la bataille sur la Volga. Au début de 1943, la nature même de l'Axe apparaît crûment : une coalition totalement dominée par un partenaire allemand brutal et cynique, et dont les membres n'ont pas de buts de guerre communs. Seule la peur des Soviets les cimente.

Les membres de l'Axe réagissent à la catastrophe de l'hiver 1942-43 largement de la même façon.

La participation aux opérations militaires est réduite au maximum pour 1943.

Les Italiens rapatrient toutes les unités rescapées du naufrage de la 8e Armée à partir du 6 mars. La Roumanie maintient en Russie huit Divisions à 50 % de leurs effectifs mais les laisse totalement à la charge de l'Allemagne pour les approvisionnements en carburant, munitions, vivres. La Hongrie a sur les arrières trois Divisions légères et deux Divisions de sécurité, seulement aptes à garder des ponts et à chasser les partisans ; l'état-major demande expressément à ce que ces troupes ne puissent entrer en contact avec l'Armée rouge régulière !

Chaque État se recentre sur ses intérêts nationaux directs.

La Roumanie et la Hongrie rebâtissent leur armée mais la conservent sur leur sol pour en découdre au sujet de la Transylvanie. L'Italie ramène tout son monde et redispose ses forces en Grèce et en Sicile. Mussolini, hier chantre de la croisade antibolchevique, demande instamment en mars à Hitler de conclure une paix séparée avec Staline sur le modèle de Brest-Litovsk ; ou, si c'est impossible, d'ériger un *Ostwall*, un *limes germanicus*, le long du Dniepr ou du Donetz. Les Finnois, déjà attentistes en 1942, renoncent à toute offensive et ne parlent plus que de défendre le territoire national.

Les Occidentaux sont contactés.

En Finlande, le 3 février 1943, au Q.G du maréchal Mannerheim à Mikkeli, se rencontrent le président Ryti, le ministre Tanner et les membres du cabinet de guerre. Après avoir écouté l'exposé du colonel Paasonen, chef des renseignements militaires, les présents décident qu'il est temps pour leur pays de sortir de la guerre et de normaliser les relations avec l'Union soviétique {493}. Le nouveau ministre des Affaires étrangères d'Helsinki, l'anglophile Henrik Ramsey (qui remplace le germanophile Witting), fait peu après sonder les États-Unis. Son homologue roumain, Mihai Antonescu (à ne pas confondre avec le *Conducator* Ion Antonescu), et le chef de l'opposition, Juliu Manu, prennent discrètement langue avec les Anglo-

Saxons sur les conditions d'une paix A L'OUEST. Côté hongrois, la démarche est exactement symétrique avec le Premier ministre Kallay et les ténors de l'opposition qui prennent contact en Turquie avec les Britanniques. Un accord secret est passé qui prévoit une capitulation dès que les forces anglo-saxonnes auront atteint les frontières de la Hongrie.

En Italie, c'est un feu d'artifice de complots, de rencontres secrètes et d'ébauches de discussion plus ou moins avortées. Au début de 1943, Marie-José, princesse de Piémont, tente d'approcher les Britanniques par l'entremise du Saint-Siège puis de Salazar, le dictateur portugais. L'entourage du maréchal Badoglio, celui du duc d'Aoste, songent à renverser Mussolini. Même les milieux fascistes tentent leur chance, comme Ciano, le ministre des Affaires étrangères, *via* le représentant italien à Lisbonne. À l'évidence, pour les Italiens, il est temps de changer de camp pour sauver ce qui peut encore l'être.

Partout, la haine des Allemands grandit à mesure que parviennent des détails sur la retraite de l'hiver.

Roumains, Italiens, Hongrois servent de boucs-émissaires à la défaite. Les propos d'« absolu mépris » d'Hitler transpirent vite à Rome, à Budapest et à Bucarest. Nous pouvons nous en faire une idée d'après le journal de Goebbels à la date du 23 janvier 1943 :

> « (…) : les Roumains sont mauvais, les Italiens sont pires, et les plus mauvais, sans commune mesure, ce sont les Hongrois. (…) Nos alliés ont usurpé le rôle dominant qu'ils voulaient jouer avec nous en Europe. Mais ils ont perdu leur honneur militaire à l'Est à un tel point qu'après la guerre, il ne subsistera aucun doute sur ceux qui seront appelés à diriger l'Europe et sur ceux qui ne pourront y prétendre (…). Les Italiens ont toujours été, il est vrai, une bande de pleutres, mais jamais sans doute ils ne s'étaient montrés aussi lâches {494} ».

Hitler, la plupart des chefs de la Wehrmacht, l'appareil de propagande, exorcisent le désastre en clouant leurs alliés au pilori. En ce sens la stabilisation de la direction allemande de la guerre après la défaite de Stalingrad se paie de la déstabilisation du système d'alliances du Reich.

Les récits des rescapés racontent les injures permanentes, les vols de nourriture, les coups de crosse, voire les exécutions sommaires. Le général Zingales, commandant un Corps d'Armée italien, rapporte que la division allemande sur laquelle il a autorité refuse d'obéir au moindre de ses ordres ;

les ambulances allemandes écartent les blessés italiens. Le lieutenant-colonel Turrini déclare sous serment que les Allemands ont siphonné les réservoirs de sa colonne de transport sous la menace de leurs armes, et ont confisqué des véhicules. Les Hongrois de garde sur les ponts décrivent ces convois de *Feldgrau* qui les bombardent d'excréments ou même s'exercent sur eux au tir au fusil et au jet de grenades. L'esprit de camaraderie qui avait prévalu jusque-là a complètement disparu.

Ce traitement est vécu par les partenaires – militaires et politiques, au premier chef – comme une terrible humiliation nationale et une injustice criante. Car, depuis septembre 1942, des dizaines d'avertissements sont venus des Q.G des Armées hongroise, italienne et roumaines, voire de plus haut ; les préparatifs russes, la faiblesse des unités, ont été rappelés sans cesse. Les promesses allemandes de livraisons d'armements lourds, notamment antichars, plusieurs fois répétées, n'ont jamais été tenues, du moins à une échelle suffisante.

Les rapports de force apparaissent en pleine lumière.

Le Reich exerce un chantage de moins en moins discret sur ses partenaires. Chantage économique : arrêt des livraisons d'armements, de machines, de pétrole. Chantage à l'invasion : on sait à Budapest qu'un plan d'occupation est préparé (*Margarethe I*), de même à Bucarest (*Margarethe II*) et à Rome (*Alarich*). Chantage à la guerre civile : Hitler garde ouvertement dans sa manche des options extrémistes pour remplacer les chefs hésitants ; contre le régent Horthy, Ferenc Szalasi et ses Croix fléchées, contre Antonescu et/ou ses ministres « bourgeois », Horia Sima et la Garde de Fer.

L'ensemble de ces pressions, joint à la peur terrible inspirée par une victoire bolchevique, permet au Reich de calmer les velléités d'indépendance de ses partenaires et de garder des arrières sûrs pour 1943.

Stalingrad a détruit le système d'alliances de l'Axe qui, malgré ses graves défauts, avait au moins pour base une adhésion librement consentie. Pour l'Allemagne, c'est un revers à ne pas négliger en termes d'effectifs. Les alliés tenaient plusieurs centaines de kilomètres de front en Russie que les unités allemandes vont devoir prendre en charge. L'OKW doit maintenir plusieurs grandes unités supplémentaires sur le pied de guerre en Europe

centrale et balkanique, dans les Alpes, pour contrer un geste inamical de la Hongrie, de la Roumanie, de l'Italie ou même de la Bulgarie.

II. Les Soviétiques rassurés… mais pas tout à fait.

Les Soviétiques peuvent être légitimement fiers de leur victoire même si, à l'évidence, l'aveuglement de leur adversaire les a beaucoup aidés. Pour la première fois depuis le 22 juin 1941, ils ont dominé la Wehrmacht dans tous les compartiments du jeu : planification remarquable, excellent choix du lieu et du moment de la percée, bonne anticipation des réactions adverses, vision stratégique incontestable, le tout sans bénéficier d'une grande supériorité quantitative et encore moins qualitative.

1. Les pertes

Le matériel

	Armes individuelles	Tanks + canons automoteurs	Canons et mortiers	avions
Opérations défensives Voronej-Vorochilovgrad (28.06 au 24.07.42)	488 600	2 436	13 716	783
Opérations défensives de Stalingrad (17.07 au 18.11.42)	412 600	1 426	12 137	2 063
Offensive de Stalingrad (19.11 au 2.02.43)	112 200	2 915	3 591	706
Totaux	1 013 400	6 777	29 444	3 552

Source : G.F Krivosheev, *Soviet casualties*…, p. 26

Les pertes en matériels sont très lourdes. Le nombre de canons et mortiers perdus durant la retraite devant Voronej et dans la grande boucle du Don (13 716, plus 12 137 à Stalingrad même) confirme que la hâte et la désorganisation prévalent à ce moment, même si le mouvement lui-même est voulu et pensé par la STAVKA. L'hécatombe de chars correspond aux engagements maladroits de la 5e Armée de tanks dans les contre-attaques visant à garder Voronej. De même, les opérations Uranus et *Koltso* (liquidation de la poche), ainsi que le freinage de Hoth durant *Wintergewitter* puis la contre-attaque de la 2e Armée de la Garde, se soldent par près de 3 000 tanks détruits. Ce qui donne approximativement un rapport de pertes de 1:7 ou 1:8 en faveur de la Wehrmacht. Mais, pour ne prendre que cet exemple, les 6 777 chars sacrifiés (des T-34 pour la moitié) pour garder Stalingrad et détruire la 6e Armée, joints aux 8 000 engins perdus dans les autres secteurs du front pour toute l'année 1942, sont remplacés par 27 900 chars neufs{495}. Soit un gain net en stock de près de 13 000 chars au 31 décembre 1942 ! L'Armée rouge peut donc se permettre cet holocauste de blindés. Il n'en va pas tout à fait de même pour les 12 000 tankistes tués ou estropiés dans et autour de Stalingrad.

Le chiffre des avions perdus en opérations est aussi très élevé. Krivosheev en trouve 783 tombés durant la grande retraite de l'été 1942 (28 juin-24 juillet) et 706 durant la contre-offensive (19 novembre2 février). Mais 2 063 appareils ont été sacrifiés dans la défense des abords de Stalingrad et au-dessus de la ville (17 juillet-18 novembre). Au total, les 8 000 avions perdus par la V.V.S durant la période avril 1942-février 43 sur l'ensemble du front sont aisément remplacés par les 15 000 engins neufs livrés dans le même temps.

Les services de Gehlen connaissent le niveau des pertes matérielles des Soviétiques ; ils constatent aussi que le nombre de grandes unités de l'Armée rouge entièrement équipées n'a pas diminué en 1942, bien au contraire. Il leur faut donc admettre, pour la première fois dans le conflit, qu'ils ont gravement sous-estimé le potentiel ennemi et que son poids va se faire encore plus sentir en 1943. Ainsi, l'estimation de la production mensuelle de chars est revue à la hausse, de 500 unités (pronostic premier semestre 42) à 1 500. Gehlen se rapproche donc sensiblement de la réalité (2 019 chars par mois…). Même chose pour les avions : de 550,

l'estimation passe à 1 660 en 1943 (réel : 2 290). À son tour, le haut-commandement prend conscience de la taille de l'adversaire, de ses progrès constants et ne peut plus se leurrer avec le discours de la « supériorité qualitative du soldat allemand ».

Autre constatation désolante pour les Allemands, les bases industrielles de l'Oural et de Sibérie semblent capables de nourrir la guerre à elles seules. L'occupation ou la destruction du Donbass n'y changeront rien. Si bien qu'il faut abandonner l'idée obsessionnelle d'Hitler, saper l'effort industriel de l'adversaire, sa principale base productive étant hors de portée de la Luftwaffe, pour ne rien dire de l'Armée de Terre.

Les hommes

Le général Krivosheev a dépouillé les archives des différents Fronts impliqués dans la défense de la ligne du Don, puis de la ville, dans les opérations de dégagement tentées au Nord, durant les opérations Uranus, *Koltso* et Petit Saturne, enfin durant la contre-offensive qui met fin à *Wintergewitter*.

Pour la bataille défensive, les Armées regroupées dans le Front de Stalingrad, le Front du Sud-est (du 7 août au 30 septembre, devenu Front de Stalingrad ensuite) et dans le Front du Don (ex-Front de Stalingrad, du 30 septembre au 18 novembre) ont enregistré 323 856 pertes définitives (tués, prisonniers, disparus) et 319 986 blessés et malades. Soit 5 151 pertes par jour entre le 7 août et le 18 novembre.

La partie offensive de la bataille implique quatre Fronts, ceux du Sud-Ouest (19 novembre au 31 décembre), du Don (19 novembre au 2 février), de Stalingrad (19 novembre au 31 décembre) et de Voronej (6e Armée seulement). L'état de leurs pertes est résumé dans le tableau suivant :

Pertes soviétiques durant la bataille de Stalingrad

	Définitives	Blessés et malades	Total	Moyenne quotidienne
Sud-Ouest	64 649	148 043	212 692	4 946
Don	46 365	123 560	169 925	2 236
Stalingrad	43 552	58 078	101 630	2 363
Voronej	304	1 184	1 488	496
Totaux (avec flotille de la Volga)	154 885	330 892	485 777	6 392

Source : G.F Krivosheev, *Soviet casualties*…, p. 127

En additionnant les pertes de la partie défensive et de la partie offensive de la bataille, on atteint 478 741 pertes définitives, 650 878 blessés et malades. Le grand total s'élève à environ 1,13 millions de pertes.

Ce résultat est néanmoins positif pour l'Armée rouge. La bataille de Stalingrad pèse moins de 16 % du total de ses pertes de l'année 1942 ; elle occasionne 320 000 pertes chez les Allemands, soit 24 % de ce que leur coûte l'année 1942. Si l'on additionne aux pertes allemandes celles des alliés de l'Axe, le rapport s'établit à 1,13 millions contre 760 000, soit 1,5 : 1 en arrondissant. Jamais, depuis le 22 juin 1941, les Soviets n'étaient parvenus à un tel ratio.

Si l'on tient compte des réserves humaines des deux camps, le gain soviétique est encore plus net : au 1er mars 1943, en considérant les années de naissance 1888-1925, l'Armée de Terre allemande peut compter sur une réserve de 500 000 hommes aptes à porter les armes (2,5 % de la population masculine considérée), l'Union soviétique, de 3,4 millions {496} (7,8 %), soit un rapport de 1:7 en faveur des Soviets. Au 1er avril 1942, le rapport des réserves était de 1:5. Du point de vue humain, l'Union soviétique retrouve après Stalingrad une confortable marge. L'objectif d'attrition d'Hitler s'est bien réalisé, mais contre lui.

2. Une formidable remontée du moral

« La fin du début »

Le 4 février, deux jours après la reddition de Paulus, Voronov et Rokossovski sont reçus au Kremlin. Staline s'avance vers eux d'un pas

rapide, souriant, leur sert vigoureusement la main en les félicitant et leur bourre le dos de claques amicales. Les deux hommes reçoivent l'ordre de Souvorov de 1re classe, à l'instar de Joukov, Vatoutine et Eremenko. Sans doute Konstantin Rokossovski a-t-il souri à ce moment-là, découvrant sa dentition en acier, legs des tabassages administrés par le NKVD. Peut-être s'est-il alors souvenu des 31 mois de détention, de tortures, de simulacres d'excution capitale qu'il dut endurer entre août 1937 et mars 1940 comme « agent des services secrets japonais et polonais ». Et c'est devant ce général qui, plus que tout autre, symbolise la résurrection de cette Armée rouge qu'il avait lui-même assassinée, que Staline manifeste sa joie. Jamais il ne s'est laissé aller ainsi depuis le 22 juin 1941. Son soulagement est manifeste : l'Union soviétique ne connaîtra pas le destin du régime tsariste, elle survivra au conflit mondial. Elle semble même, à ce moment précis, en mesure de battre la Wehrmacht avant la fin de l'année si l'offensive en Ukraine se passe bien. La Russie, tenue depuis 1917 en lisière du monde comme une pestiférée, s'apprête à faire son retour comme puissance mondiale. Sans doute le chef suprême a-t-il savouré son élection comme « homme de l'année 1942 » par le magazine *Time*.

Pour la première fois, les combattants soviétiques ont détruit entièrement une Armée allemande suite à une opération d'une grande complexité. En deux mois, le Caucase, le Kouban, Rostov, le pays du Don, une partie du Donbass, Koursk, sont reconquis. Depuis le haut de la hiérarchie jusqu'en bas, le désarroi de l'été 1942 fait place à une confiance croissante des combattants en eux-mêmes, en leurs chefs, en leurs armes. La terrible ordalie qui a déjà tué 6 millions de soldats prend soudain un sens. L'expérience, alliée à la confiance, va transformer le soldat soviétique, ainsi que les Allemands s'en rendront compte à Koursk, à l'été 1943. Les paniques deviennent rares, la discipline s'améliore, la propension à déserter ou à se rendre tombe à un bas niveau (qui demeure élevé, toutefois, selon les critères allemands). Ainsi que l'écrit le soldat Ageev à sa femme depuis les ruines de Stalingrad :

> « Je suis d'une humeur exceptionnelle. Si tu savais seulement, tu serais aussi heureuse que moi. Imagine ça : les Fritz s'enfuient maintenant à toute vitesse devant nous ! {497} »

La promotion de l'officier soviétique

Le 9 octobre 1942, au plus fort de la bataille, un oukaze du Présidium du Soviet suprême abolit l'institution des Commissaires politiques dans l'Armée rouge et rétablit l'unité de commandement. Les attendus de cette décision sont intéressants. Il est rappelé que les Commissaires politiques sont nés durant la guerre civile pour surveiller les officiers, dont beaucoup venaient de l'armée du tsar. Mais, est-il jugé, l'officier soviétique de Stalingrad n'a plus besoin de chaperon politique. Staline donne ainsi une forte preuve de confiance à ses cadres. Désormais, les officiers politiques des unités – qui sont maintenus – n'ont plus leur mot à dire sur les opérations ; ils ne gardent que la responsabilité de la propagande et de l'éducation politique des soldats et reçoivent le titre d'adjoint pour les affaires politiques (*zampolit*). Pour faire passer la pilule, Staline élève en décembre 1942 au grade de général 140 commissaires politiques parmi les plus importants. La masse de ces derniers sera transformée en officiers réguliers. C'est la validation de leur expérience militaire et un bon moyen de trouver de nouveaux cadres, après les saignées de la première année de guerre.

Cette mesure était réclamée depuis longtemps par Chapochnikov et par Vassilevski. Elle s'inscrit dans un mouvement de revalorisation du rôle de l'officier, commencé à l'été, après la chute de Rostov. Dès juillet en effet, avaient été crées des Ordres réservés aux officiers – ordres de Koutouzov, Souvorov et Alexandre Nevski. Les *pogon*, les vieilles épaulettes {498} d'or et d'argent (spécialement importées de Grande-Bretagne), « ces épaulettes que les soldats en colère arrachaient des épaules de leurs officiers en 1917 », souligne Alexander Werth{499}, refont leur apparition par un décret du Soviet Suprême du 6 janvier 1943, de même que le terme d'officier et le grade de général.

> « Ainsi, des flammes et de la fumée de Stalingrad émergèrent des officiers rehaussés d'or ; et cet or reflétait en fait les flammes de Stalingrad. Voilà pourquoi les épaulettes furent si populaires, voilà pourquoi on les accepta{500}. »

Les soldes des officiers sont également revalorisées, les offenses à supérieur plus sévèrement punies. Le salut est à nouveau obligatoire en toutes circonstances. Un officier n'a plus le droit, au-delà du grade de capitaine, de voyager dans les transports en commun ni de porter un paquet. À Stalingrad, puis partout ailleurs, tout un cérémonial du drapeau régimentaire est mis en place. Le commandant à genoux, imité par tous ses

hommes, embrasse trois fois l'étendard, puis le promène, tel une bannière de procession, le long du front des troupes.

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'oukase du 9 octobre 1942, tournant majeur dans l'histoire de l'Armée rouge. Pour mesurer le chemin parcouru, il faut se souvenir de la terrible purge, qui bat son plein en 1937 et continue à bas bruit jusqu'en 1941, et qui a sapé l'autorité des officiers à tous les niveaux. Au total 54 714 membres des forces armées sont passés par les tribunaux militaires{501}, environ 22 000 ont été exécutés. En 1940, devant la menace de guerre, environ 11 000 révoqués sont réintégrés, sans réhabilitation ni excuses.

Ces retours des camps et des geôles n'ont en rien atténué le climat de peur parmi l'encadrement de l'Armée rouge. À côté de chaque officier, un commissaire politique espionne, contrôle tous les aspects de la vie militaire et discute des opérations. Dans ce système, où l'officier joue sa peau et sa carrière à chaque décision, l'irresponsabilité devient la règle. Chacun ne cherche qu'à prouver sa loyauté au parti et à ouvrir le parapluie en toute occasion. Le moral de l'encadrement est au plus bas. En 1939, le taux de suicide chez les jeunes officiers est effarant. Le désastre de Finlande amène à mieux clarifier ce qui est de la compétence du militaire et du politique. Mais, le 15 juillet 1941, devant l'ampleur de la déroute qui suit l'attaque allemande, Lev Mekhlis, chef de la Direction principale des affaires politiques, rétablit les commissaires dans toute leur autorité. Visiblement, Staline n'a pas confiance dans le corps des officiers.

Cette situation abaissée des officiers est une des causes des désastres des étés 1941 et 1942. Durant la bataille de Stalingrad, Staline a jugé qu'il pouvait faire confiance à ses cadres. Il reconnaît aussi qu'à côté de la loyauté politique, il a besoin, pour l'emporter, de compétences. Et ces compétences, il les reconnaît publiquement alors que se clôt la bataille de Stalingrad. Joukov est fait maréchal de l'Union soviétique le 18 janvier 1943, en février ce sera Vassilevski puis Voronov (maréchal de l'Artillerie) et Novikov (maréchal de l'Aviation). Mais, à tout seigneur tout honneur, Staline fait subrepticement apparaître dans son ordre du jour du 23 février 1943 de nouveaux concepts, « la stratégie staliniste », « l'école de pensée militaire staliniste » et accepte modestement d'être nommé à son tour maréchal de l'Union soviétique.

Malgré cette irruption du culte de la personnalité, l'essentiel est là : l'Armée de milices de la révolution s'éloigne à jamais, la professionnalisation de l'Armée rouge est en marche.

Une victoire acclamée dans le monde entier

En Chine, Mao Tsé Toung tire de Stalingrad de vastes conclusions :

> « Ce n'est pas seulement le tournant de la guerre contre le fascisme-nazisme mais le tournant de toute l'histoire humaine ».

Sans doute pense-t-il que Stalingrad va relancer la révolution mondiale au point mort depuis 1921. Quelques années plus tard, le sénateur Joseph McCarthy donnera un curieux écho au jugement de Mao :

> « Je crois qu'on peut établir avec certitude que la Troisième guerre mondiale a commencé avec la victoire russe à Stalingrad ».

En Grande-Bretagne, l'enthousiasme est général. Même le correspondant du très conservateur *Daily Telegraph* publie le 18 janvier 1943 cette dépêche de son correspondant après une visite à Stalingrad :

> « Ici, à l'extrémité de l'Europe, où l'on passe déjà aux déserts asiatiques, quelques superbes Divisions de la Garde et des milices locales (…) ont sauvé la culture européenne et peut-être aussi notre Angleterre.{502} »

La Russomanie britannique atteint son plus haut. Churchill, enfin rassuré sur la solidité de son allié, fait commander pour Staline une épée d'honneur, qu'il lui remettra pompeusement lors de la conférence de Téhéran, après l'avoir fait admirer dans de nombreuses villes du royaume. Sur la lame est inscrit :

> « Aux habitants de Stalingrad durs comme l'acier, don du roi George VI, en signe d'hommage du peuple britannique{503}. »

Aux États-Unis, le soulagement l'emporte d'abord. À la mi-novembre, l'OSS {504} avait déjà relevé

> « la signification morale d'une défense victorieuse qui – beaucoup le pensent – dépasse la renommée de celles de Verdun et de Sébastopol, et qui est peut-être, dans le sens le plus vrai, le tournant de toute la guerre{505}. »

Le public américain suit la bataille mais de plus loin que les Britanniques et lui porte moins d'intérêt qu'aux combats dans le Pacifique. Le 4 février 1943, l'éditorialiste du *New York Times* explique à ses lecteurs les dimensions de la bataille qui s'est achevée deux jours plus tôt :

« Stalingrad est la scène de la lutte la plus coûteuse et la plus acharnée de cette guerre. La bataille menée là jusqu'à sa fin désespérée peut prendre place parmi les batailles décisives de la longue histoire de la guerre (…). Par son intensité, ses destructions et son horreur, Stalingrad n'a pas de parallèle. Elle a engagé toute la puissance des deux plus importantes armées d'Europe et elle s'insère dans le cadre d'un conflit à mort qui concerne la Terre entière{506}. »

Moins flamboyant que Churchill, le président Roosevelt fera offrir en mai 1944 un rouleau calligraphié à la ville de Stalingrad. On y lit :

« Au nom du peuple des États-Unis d'Amérique, je présente ce rouleau à la ville de Stalingrad pour commémorer notre admiration pour les braves défenseurs dont le courage, la force morale et le dévouement durant le siège (…) inspireront à jamais les cœurs de tous les peuples libres. Leur glorieuse victoire a arrêté le flot de l'invasion et marqué le tournant (*turning point*) de la guerre des nations alliées contre les forces d'agression. »

Stratégiquement, la bonne nouvelle pour les États-Unis et la Grande-Bretagne, c'est que l'Union soviétique survivra ; elle continuera à maintenir face à elle 70 % des effectifs de l'Armée de terre allemande et 40 % de la Luftwaffe. La disparition de la Russie aurait signifié, estime-t-on à Washington, la quasi impossibilité de prendre pied en Europe occidentale avant des années.

Sur les plans politique et psychologique, Stalingrad amnistie (provisoirement) Staline du crime du Pacte germano-soviétique de 1939, de l'invasion de la Pologne et des pays baltes. À Washington comme à Londres, on prend conscience de l'importance du « facteur russe », qu'il convient désormais d'intégrer à la direction générale de la guerre. Mais, très vite, l'inquiétude pointe dans les hautes sphères de Washington. Le 30 mars 1943, le général George Marschall prévient Roosevelt que les États-Unis devront placer de puissantes forces en Grande-Bretagne au cas où l'Allemagne s'effondrerait. Il exprime

« (sa) crainte que, si nous étions finalement engagés dans l'ouest de la France et si les Armées russes s'approchaient des territoires allemands, sans tarder apparaîtrait une situation diplomatique extrêmement lourde de conséquences{507}. »

Avec Stalingrad, la guerre froide pointe déjà.

3. Une victoire ternie : la contre-offensive Manstein

En lançant à la fin de l’automne 1942 la double offensive stratégique des « quatre planètes », Staline s’était donné deux buts :

a. Chasser les Allemands de la Russie du Centre et du sud, au-delà du Dniepr ;

b. détruire les Groupes d’Armées Centre et Sud.

Force est de constater que ces objectifs sont loin d’être atteints.

Au centre, l’Opération Mars est un désastre, Smolensk hors d’atteinte. Au sud, Uranus a permis de détruire UNE Armée allemande. Mais Saturne a échoué : le Groupe d’Armées A s’échappe en janvier du Caucase par la chatière de Rostov et la péninsule de Taman ; le Groupe d’Armées Don se retire en bon ordre à travers le bassin du Donetz.

Staline croit en janvier qu’un « super Saturne » est encore jouable. Puisqu’on n’a pu coincer le Groupe A (17e Armée) et le Groupe Don (1re et 4e Armées Panzer) en s’emparant de Rostov, on tentera de le faire 400 kilomètres plus à l’ouest en allant prendre les passages sur le bas Dniepr{508}, face à Dniepropetrovsk et Zaporoïe. Les forces qui ont échappé à Saturne seront alors tournées par l’ouest, refoulées vers le sud et écrasées contre la mer d’Azov. Une nouvelle offensive stratégique massive, incluant plusieurs Fronts, est alors hâtivement montée. C’est l’opération *Skachok* (« Galop »), complétée au nord par une poussée vers Kharkov (*Zvezda*, « étoile »).

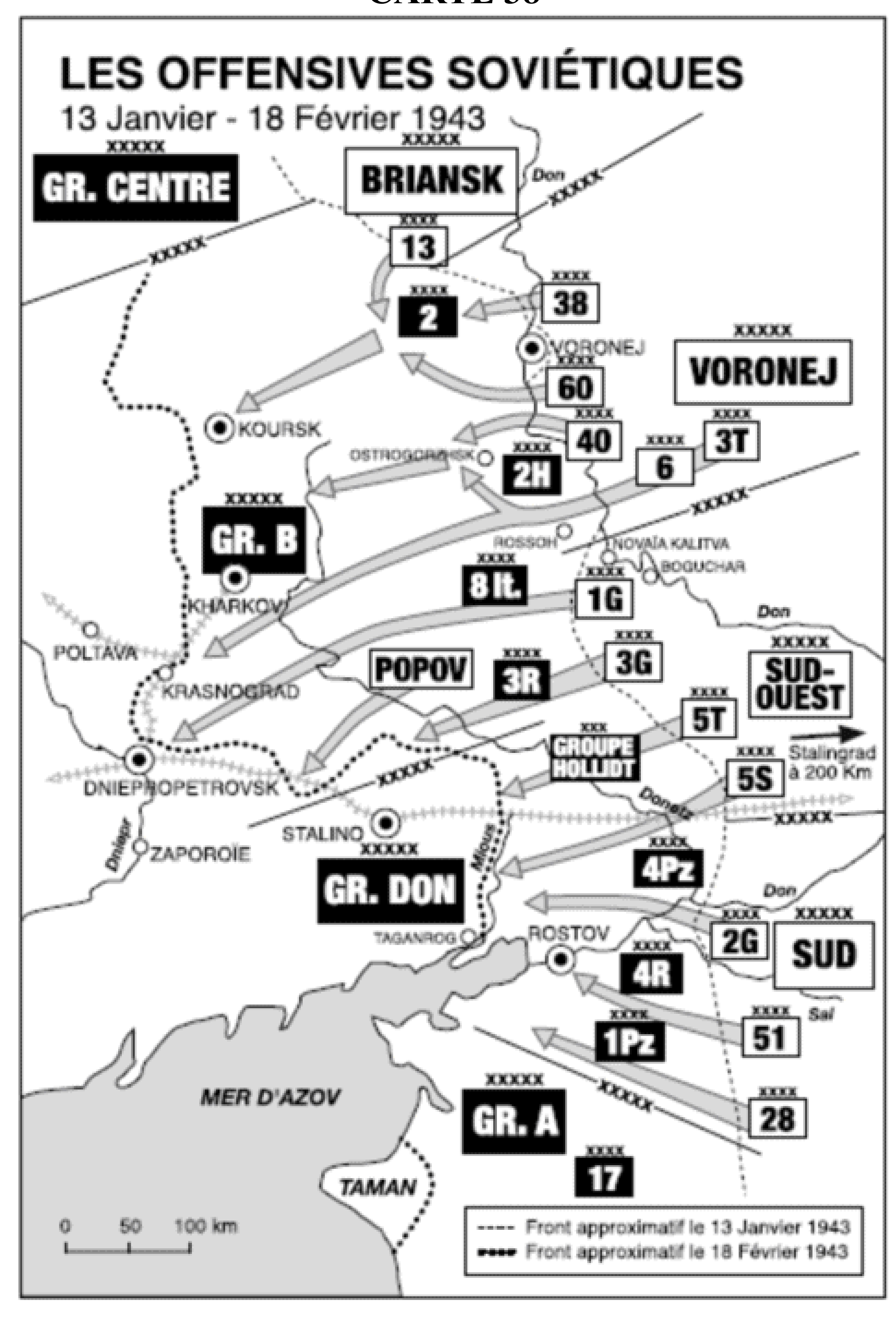
C’est le Staline des mauvais jours qui réapparait alors. Faisant fi de la fatigue des hommes, des insurmontables difficultés logistiques, le Chef Suprême pousse ses troupes dans un véritable piège. Efforts dispersés, directions divergentes, sous-estimation de l’adversaire, surestimation de ses propres forces : la sortie de l’hiver 1943 ressemblent à celle de l’an 42 comme un flocon de neige à un autre.

Trois offensives en onze jours *(carte 38)*

Cette seconde offensive de l’hiver 1942-43 s’affaiblit dès la conception en dispersant les forces en éventail sur trois axes stratégiques : sud-ouest (direction bas-Dniepr), ouest (direction Kharkov) et nord-ouest (direction Koursk-Smolensk), alors qu’un seul axe – le sud-ouest – est en mesure de tout décider. Vassilevski évoque le danger de ces efforts divergents mais Staline et la STAVKA se rassurent en répétant que la Wehrmacht n’a plus les moyens d’une réaction coordonnée. L’offensive s’apparente, selon eux,

à la poursuite d'un ennemi battu. Les slogans remplacent dès lors l'analyse : attaquer, avancer au plus vite, empêcher l'Allemand de repren dre son équilibre avant l'arrivée du dégel qui embourbera tout au début du printemps. Quatre Fronts s'attèlent à la tâche : ceux de Briansk (Reyter), de Voronej (Golikov), du Sud-Ouest (Vatoutine) et du Sud (Malinovski). Golikov et Vatoutine tiennent les rôles principaux dans la manœuvre vers le Dniepr puis sur les arrières ennemis.

CARTE 38



LES OFFENSIVES SOVIÉTIQUES
13 Janvier - 18 Février 1943
GR. CENTRE
BRIANSK
Don
13
2
38
VORONEJ
60
VORONEJ
KOURSK
40
3T
6
OSTROGORJSK
2H
GR. B
ROSSOH
NOVAÏA KALITVA
BOGUCHAR
8 It.
1G
KHARKOV
Don
POLTAVA
POPOV
3R
3G
SUD-OUEST
KRASNOGRAD
5T
GROUPE HOLLIDT
Stalingrad à 200 Km
5S
DNIEPROPETROVSK
Donetz
STALINO
Dniepr
ZAPOROIE
GR. DON
Mious
4Pz
Don
TAGANROG
ROSTOV
2G
SUD
4R
Sal
51
1Pz
MER D'AZOV
GR. A
28
17
TAMAN
0 50 100 km
Front approximatif le 13 Janvier 1943
Front approximatif le 18 Février 1943

L'offensive démarre le 13 janvier 1943 sous les meilleurs auspices. Au sud de Voronej, les forces de Golikov (40e et 6e Armées, 3e Armée de tanks) disposent, selon l'historien soviétique Telpuchowski, de trois fois plus d'hommes et dix fois plus de canons que leurs adversaires. En quatre jours, le dernier Corps en bon état de la 8e Armée italienne et la 2e Armée hongroise tout entière sont engloutis dans le secteur Ostrogozhsk-Rossoh, ouvrant une brèche de 200 kilomètres. Si deux divisons magyares fuient sans être attaquées (19e et 23e), le 3e Corps résiste bien comme le prouvent ses 17 000 tués sur un effectif de 60 000 hommes{509}. Mais l'effondrement est si total que le chef de la 2e Armée hongroise, le général Jany, se fend d'un ordre du jour rarissime dans les annales militaires :

> « L'Armée hongroise a perdu son honneur (…) parce qu'à l'exception de quelques uns, elle n'a pas accompli ce que chacun pouvait en attendre à bon droit{510}. »

Le 24 janvier, la 13e Armée du Front de Briansk joint ses efforts aux 40e, 38e et 60e Armées du Front de Voronej pour élargir la déchirure vers le nord aux dépens de la 2e Armée allemande (général von Salmuth). En 72 heures, malgré une chute d'un mètre de neige, les Corps mobiles attachés aux 13e et 40e Armées encerclent quatre Divisions allemandes. Le front est déchiré sur 200 kilomètres de plus. Pour échapper au destin de Paulus, la 2e Armée se retire précipitamment de 400 kilomètres vers l'ouest, au-delà de Koursk ! Tout l'équipement lourd est abandonné. Cette défaite allemande, peu connue, est une des plus sanglantes du front de l'est avec, pour une seule Armée, 6 476 tués {511}, 13 225 disparus, 14 129 blessés plus 4 568 cas de gelure grave, sans parler de 50 000 chevaux et 8 000 véhicules perdus. Le Groupe d'Armées B du général von Weichs, *Feldmarschall* à compter du 1er février, a cessé d'exister en tant que force combattante.

Le 24 janvier également, Vatoutine s'élance à son tour. Sous le choc, la malheureuse 3e Armée roumaine se désintègre une fois de plus, laissant passer plusieurs Corps blindés qui se dirigent vers le bas Dniepr, au sud-ouest. Une énorme hernie rouge se forme dans les lignes allemandes. Staline annoncera un peu plus tard dans un ordre du jour : « l'expulsion massive de l'ennemi hors du territoire soviétique a commencé ».

En réalité, c'est Manstein qui est en train de réussir l'exploit. Au milieu d'un tourbillon d'attaques soviétiques, il entreprend un audacieux mouvement de rocade vers l'ouest : deux Armées Panzers – les 1re et 4e –

glissent sur 500 kilomètres, de l'est de Rostov au bassin occidental du Donetz, avec pour seul écran protecteur le détachement d'armée Hollidt{512}. La 1re Armée Panzer vient s'aligner de part et d'autre de Stalino tandis que la 4e revient d'au-delà de Rostov pour se concentrer le long de la grande voie ferrée Dniepropetrovsk-Rostov. Enfin, les forces de Hollidt, très éprouvées, font quart de tour droite pour aller s'arc-bouter derrière le fleuve Mious, marquant, dans l'esprit de Manstein, la ligne d'arrêt de l'offensive soviétique sur les côtes de la mer d'Azov.

La STAVKA comprend mal ce que font les forces de Manstein. Elle interprète les mouvements vers l'ouest comme une retraite au-delà du Dniepr. Aucune autre hypothèse n'est examinée. Les reconnaissances lui indiquent que la route du Dniepr est dégagée, situation qui agit sur elle comme un appât. Vatoutine ne s'inquiète pas des unités ennemies qui tiennent bon sur sa gauche ; à sa droite, il ne s'alarme pas plus de voir Golikov s'écarter de lui pour aller vers le nord-ouest, vers Kharkov.

Les rapports alarmants s'accumulent pourtant aux états-majors de Vatoutine et de Golikov, signalant l'épuisement général des Armées dont plusieurs attaquent depuis trois mois. Certaines unités blindées sont tombées à 10 % de leur dotation en chars, la plupart des divisions de fusiliers à 20 % de leurs effectifs. Lancés loin en avant, les Corps blindés ne reçoivent qu'une faible part de leur ravitaillement en carburant, munitions et pièces détachées ; tout le système logistique est en l'air. En se retirant, l'ennemi a détruit les voies ferrées, les ponts, les carrefours, tous les bâtiments susceptibles d'abriter un dépôt.

Mais la victoire semble si proche : le 17 février, des éléments de cavalerie du Front sud-ouest caracolent à 50 kilomètres de Zaporoïé, carrefour ferroviaire vital et quartier général de Manstein. Dans l'affolement, les pionniers de la 15e I.D dynamitent la glace qui permettrait aux cavaliers rouges de passer le Dniepr.

Le « coup de revers » de Manstein

Manstein rencontre Hitler le 6 février à son Q.G de Rastenburg, en Prusse orientale ; puis, à nouveau, le 16, à son propre Q.G, près de Zaporoïé, en compagnie de Jodl et de Zeitzler. Au cours d'âpres discussions, il expose son plan de contre-attaque. Il laisse les Soviétiques avancer vers le Dniepr, allonger leurs lignes logistiques, désunir leurs

efforts. Puis, après avoir rassemblé ses forces sur leurs flancs, il assénera un « coup de revers » meurtrier. Hitler, traumatisé par la catastrophe de Stalingrad, accepte du bout des lèvres ce plan très risqué qui heurte son obsession de « tenir le terrain à tout prix ». À vrai dire, il n'a pas d'autre choix.

Manstein concentre ses forces mobiles en deux paquets, de part et d'autre de la hernie formée par Vatoutine. Au Nord, sur l'axe Poltava-Krasnograd, le « groupe Kempf » avec le 2e Corps Panzer SS ; au sud, sur l'axe Stalino-Zaporoïé, les 1re et 4e Armées Panzer. Le meilleur de la Wehrmacht est là.

Les blindés de Manstein s'ébranlent le 19 février, au moment même où Vatoutine tente un suprême effort vers le Dniepr. Ils progressent à l'abri du millier d'avions rassemblés dans la 4e *Lufflotte* de von Richtofen, alors que les Soviétiques n'ont plus de soutien aérien faute d'aérodromes rapprochés.

Les Corps blindés de Vatoutine sont écrasés les uns après les autres. Pas un char n'en réchappera.

Au nord, Golikov subit le même sort. Kharkov est reprise le 14 mars après trois jours de combats de rue, Bielgorod tombe en quatre heures le 18. Koursk est sauvé seulement par l'arrivée de la *raspoutitsa*, la boue de printemps, et de deux Armées (64e et 21e) libérées du siège de Stalingrad.

Un effet d'amnésie

Dans la perception de Stalingrad par les chefs allemands, et même par la troupe, les victoires de Manstein en février-mars 1943 jouent un rôle d'écran. Elles regonflent la croyance en une supériorité de la Wehrmacht sur l'Armée rouge. La reprise de l'initiative empêche la défaite d'être vécue comme définitive. Elle renforce l'idée que Stalingrad est due avant tout aux faiblesses des Roumains, Hongrois, Italiens. La plupart des généraux croient encore possible d'infliger en 1943 à l'Armée rouge des pertes si élevées que l'Union soviétique doive se résoudre à chercher une paix de compromis par épuisement.

Les Soviétiques ont poussé trop loin leur effort, erreur payée de 50 000 morts, 20 000 prisonniers, 1 000 blindés détruits et un recul de 200 kilomètres vers l'est. Le plan stratégique ambitieux de Staline est ruiné : la victoire de Stalingrad n'a pas donné tous les dividendes escomptés. Les Allemands ne seront pas chassés de l'Ukraine orientale avant le printemps.

La STAVKA est comme dégrisée : la Wehrmacht n’est pas morte à Stalingrad, ses griffes sont encore terribles. Sur le flanc sud, Manstein monte désormais la garde derrière le Donetz. Les trains de matériels arrivent à une cadence encore jamais vue du Reich où les usines de guerre livrent dorénavant des matériels blindés supérieurs à ceux dont dispose l’Armée rouge (Tigres et bientôt Panthers).

L’Armée rouge a démontré avec Uranus et Saturne sa maîtrise nouvelle des grandes opérations inter Fronts, ce qui la met à l’abri d’une défaite. Mais elle a encore beaucoup de progrès à faire, notamment dans le maniement tactique des Corps blindés. La *Panzerwaffe* lui reste supérieure, de même la Luftwaffe. À l’évidence, la guerre sera encore longue.

CHAPITRE 2

L'importance de la bataille

Combat mythique, victoire spectaculaire, Stalingrad a longtemps été vue comme « la mère de toutes les batailles » de la Seconde guerre, un modèle parfait digne de figurer au niveau de Sedan 1940 et Kiev 1941. Sur le plan technique, ce jugement demeure valable : les Soviétiques ont vraiment réussi un exploit, surtout si l'on se rapporte à l'état de l'Armée rouge six mois plus tôt. En revanche, du point de vue de son importance dans le conflit, la bataille est l'objet d'une réévaluation complète.

I. Le jugement des contemporains

Unanimité en Occident

Pour Churchill comme pour Roosevelt, pour l'ensemble des commentateurs occidentaux, la victoire de Stalingrad est saluée sur le coup comme le tournant de la guerre. On peut même parler d'une véritable euphorie. Tous les commentateurs relèvent que, jamais, depuis Iéna et Auerstaedt (1806), une Armée teutonne n'avait été ainsi anéantie sur un champ de bataille. Un sondage Gallup réalisé en avril 1943 en Grande-Bretagne donne un tiers de la population convaincue que la guerre finira dans l'année ; la moitié des sondés jugent que la participation russe à la victoire est la plus importante parmi les nations alliées.

Les neutres sont à l'unisson, même s'ils se montrent moins optimistes quant aux délais. L'attaché militaire suédois à Berlin, JuhlinDannfelt, estime ainsi que dans deux ou trois ans l'Allemagne s'effondrera{513}.

Les Allemands, célèbres ou obscurs, partagent le même jugement sur Stalingrad. Un rapport du SD synthétise l'humeur populaire par cette formule :

> « La conviction la plus répandue est que Stalingrad est le tournant de la guerre ».

Les mémorialistes de la Wehrmacht – Guderian, Manstein, Mellenthin, Zeitzler{514} – reconnaissent dans les années 1950 qu'après Stalingrad, ils n'ont plus entretenu d'illusions sur l'issue de la guerre. Ainsi, pour Guderian, Stalingrad est une

> « catastrophe nationale (…) qui descend le moral à un point très bas, dans l'armée et dans le pays. (…) Après ce désastre, et dès avant l'intervention des puissances occidentales, nous étions déjà dans un grave péril.{515} »

Manstein, parlant de son magnifique rétablissement de février-mars 1943, accorde que :

> « du côté allemand il ne pouvait plus être question d'une dernière enchère offensive pour décrocher la palme de la victoire finale. (…) Face à un ennemi dont la supériorité lui offrait toutes les chances de victoire, le commandement allemand avait à improviser encore et encore, et les troupes combattantes à réaliser des faits d'armes jamais vus{516}. »

Ces jugements sont corroborés par deux faits, qui avalisent l'idée que la Wehrmacht ne mènera pas d'offensives stratégique à l'est en 1943, abandonnant ainsi l'idée d'obtenir une victoire par K.O sur l'ours soviétique.

* Le 6 février 1943, Hitler accepte le lancement de l'opération *Büffel*, l'évacuation du saillant de Rjev. Le front allemand s'éloigne de Moscou de 150 kilomètres, preuve que l'on renonce à attaquer la capitale.

* Le 19 février, Hitler ordonne au Groupe d'Armées A (réduit à la 17e Armée) de transférer le maximum de ses forces au Groupe d'Armées Sud de Manstein. Cette décision signe tacitement l'abandon des rêves de repartir à l'assaut du Caucase en 1943, en utilisant la tête de pont du Kouban.

Les historiens des années 1950-1970 souscriront grosso modo à la même interprétation. Certains iront encore plus loin, accordant à la bataille de Stalingrad d'avoir donné à l'Union soviétique le statut de superpuissance. Ainsi de John Erickson, le premier véritable spécialiste occidental de l'Armée rouge :

> « Politiquement, Stalingrad a été une victoire pleine de potentialités à long terme, une mèche lente qui fraie son chemin à travers l'histoire de la guerre sur le front oriental et plus largement. Si la bataille de Poltava en 1709 a fait de la Russie une puissance européenne, Stalingrad a placé l'Union soviétique sur la route de la puissance mondiale{517}. »

Ce premier jugement des historiens sur l'importance de Stalingrad est souvent une conclusion tirée du poids même du front russe dans l'effort de

guerre allemand. L'égalité est simple : Stalingrad est le tournant de la guerre à l'est ; comme la guerre à l'est pompe l'essentiel des moyens du Reich, Stalingrad est aussi le tournant de la guerre en Europe. Les chiffres bruts semblent parler d'eux-mêmes. Sur les 20 millions d'Allemands qui ont revêtu un uniforme, treize millions sont passés par l'Union soviétique. En 1943, encore, 40 % de la Luftwaffe, mais 80 à 90 % de ses bombardiers tactiques, 70 % des unités combattantes de la Wehrmacht, mais 90 % de ses *Panzerdivisionen*, sont en Russie. Sur les 4 millions de soldats allemands tombés durant le conflit, 3 millions dorment à l'est, pour ne rien dire du million de morts roumains, hongrois, italiens, croates, slovaques, espagnols.

Côté soviétique, le duo Stalingrad-Koursk

Dans l'historiographie soviétique, et déjà durant la guerre, Stalingrad doit partager sa gloire avec Moscou (décembre 1941) et, surtout, avec Koursk (juillet 1943), ainsi que Staline l'indique lors de son discours célébrant le 26e anniversaire de la révolution, le 7 novembre 1943 :

> « Tandis que la bataille de Stalingrad annonçait le déclin de l'armée fasciste allemande, la bataille de Koursk l'a mise face au désastre ».

Aux yeux de Staline et de ses principaux généraux, et du point de vue de l'exploitation idéologique de la bataille, la victoire défensive de Koursk présente divers « avantages » sur celle de Stalingrad. Elle se tient en été : l'adversaire ne peut utiliser l'argument du « général hiver ». Elle n'implique que des troupes allemandes : l'alibi du lâchage des Roumains ou autres Italiens ne peut être invoqué. La Wehrmacht, enfin, est battue dans son domaine d'expertise, celui des Panzers{518}. Si Stalingrad « démontre » l'héroïsme du peuple et des combattants soviétiques sous la direction du Parti communiste, Koursk signale au monde la modernité et la maîtrise technologique de l'Armée rouge. RETROSPECTIVEMENT, Koursk semble, aux yeux de beaucoup d'auteurs soviétiques, plus importante que Stalingrad pour une raison simple : la Wehrmacht ne reprendra plus jamais l'initiative après son échec de juillet 1943 et l'Armée rouge, au prix il est vrai de vingt batailles sanglantes, roulera de plus en plus vite sur « le plan incliné de la victoire ».

II. La relativisation à partir des années 1980

Depuis une trentaine d'années, la signification stratégique de la bataille est l'objet d'une réévaluation.

Une guerre mondiale, un affrontement d'alliances

Dans son histoire de la Seconde Guerre mondiale, *A World at arms*, Gehrard Weinberg, dans la grande tradition maritime anglo-saxonne, voit le tournant de la guerre en 1942 bien loin des steppes du Don, dans l'Océan indien et en Égypte. Se situant à l'opposé de la conception de la « bataille décisive » (*Entscheidungschlacht*) chère à l'état-major allemand, Weinberg ne peut que retirer à Stalingrad tout effet décisif. Si l'on doit conserver le concept de tournant, il faut lui donner un caractère global, qui est aussi le trait distinctif de la Seconde Guerre mondiale. Weinberg raisonne donc durant mille pages en termes d'alliances – Axe contre Alliés – les problèmes déterminant l'issue de la guerre étant ceux des communications et des ressources propres aux deux blocs.

Les Alliés sont constitués de deux paquets principaux – Anglo-saxons, puissances navales, et Union soviétique, puissance terrestre – qui n'ont que trois points de tangence : les ports du grand Nord (Mourmansk, Archangelsk), le corridor iranien, Vladivostok. Ces liaisons sont fragiles, précaires mais elles existent. Quant à leurs moyens, notamment en pétrole, ils sont illimités.

L'Axe – essentiellement le Reich allemand, puissance terrestre et sous-marine, et le Japon, puissance maritime – n'ont aucun point de tangence et des ressources insuffisantes pour mener une guerre industrielle longue. L'attaque nippone contre les positions britanniques et hollandaises en décembre 1941 et janvier 1942 ouvre tout à coup une possibilité exceptionnelle d'établir une liaison terrestre et maritime entre les deux morceaux de l'alliance. Les États qui séparent les troupes nippones entrées en Birmanie de l'*Afrika Korps* de Rommel sont tous impatients de rejeter la présence britannique : l'Inde (avec l'actuel Pakistan), l'Iran, l'Irak, l'Égypte. En avril 1942, les navires nippons bombardent Ceylan, et les Américains apprennent par décryptage des messages japonais que la Marine impériale demande deux Divisions à l'Armée de Terre pour y effectuer un débarquement.

Cette menace exceptionnellement grave est immédiatement perçue par les Américains et les Britanniques. Une jonction des forces de l'Axe en Iran

couperait un des liens avec l'URSS et enlèverait à la Grande-Bretagne ses ressources pétrolières. Aussi se donnent-elles les moyens d'y faire obstacle par une initiative à laquelle de Gaulle les presse : l'occupation de Madagascar contre les troupes de Vichy en mai 1942. Pour la première fois, les Alliés DEVANCENT une puissance de l'Axe. Le torpillage du cuirassé *Ramillies* à Diego Suarez par un sous-marin japonais ne peut masquer le dépit nippon.

Reste à défaire la seconde pince de l'Axe, celle de Rommel. C'est chose faite à l'issue de la seconde bataille d'El Alamein (23 octobre2 novembre 1942). Les deux morceaux de l'Axe ne se rejoindront jamais, les pétroles du Moyen-Orient demeureront dans les mains alliées. En novembre 1942, les deux principales puissances de l'Axe sont mises sur la défensive, et l'issue du conflit n'est plus qu'une question de temps. Dans ce cadre planétaire, Stalingrad devient, au mieux, l'accélérateur de la défaite d'un des deux partenaires de l'Axe.

Telle est la vision, aujourd'hui dominante, dans l'historiographie anglo-saxonne.

Existe-t-il une « bataille décisive » ?

L'essentiel s'étant joué avant et/ou ailleurs, Stalingrad tombe depuis les années 1980 du piédestal dressé durant la guerre et l'après-guerre. La bataille ne détermine pas le « grand tournant ». Elle est une victoire spectaculaire, importante, mais non décisive. Elle résulte autant des erreurs allemandes que des prouesses soviétiques. Elle est surtout l'occasion d'une prise de conscience, en retard sur la réalité, parmi les peuples et les armées, que l'Axe est en train de perdre la guerre.

La notion de « tournant » ne s'attache plus à un lieu précis. Elle a pris un sens temporel. On parle donc du tournant de novembre-décembre 1942 où s'accumulent les événements favorables aux Alliés : El Alamein, l'encerclement de la 6e Armée à Stalingrad, le débarquement en Afrique du Nord, l'arrêt de l'expansion japonaise à Guadalcanal, le décryptage du code des U-Boot (*Triton*), la reconstitution de la nouvelle machine à crypter Enigma, qui, causeront en partie, à compter de mai 1943, l'échec définitif de Dönitz et, par voie de conséquence, assureront le débarquement en Normandie en 1944.

Plus largement, la conception de l'*Entscheidungsschlacht*, la bataille décisive, qui sous-tend l'importance de Stalingrad, se trouve sérieusement malmenée. La Première Guerre mondiale l'avait déjà montré : que peut vraiment décider une bataille de quelques semaines, ou de quelques mois, dans un conflit moderne, complexe, s'étendant sur plusieurs années, plusieurs fronts, plusieurs continents, à la fois sur terre, sur mer et dans les airs ? *A fortiori*, vu l'ampleur du Second conflit, le même jugement peut s'appliquer à Stalingrad : pas plus que Verdun, cette bataille n'est en mesure de décider de l'issue globale.

Comme Albert Speer l'avait déjà pressenti en 1942, l'élément déterminant de la Seconde Guerre mondiale est la puissance économique, notamment industrielle, la disposition de matières premières, le pétrole au premier chef, la capacité à produire toutes sortes d'armements en masse et à opérer des percées technologiques, le nombre des hommes sur le front et dans les usines. Hitler et le Reich ne pouvaient jouer à ce jeu, d'où le choix de la *Blitzkrieg*, accumulation de succès tactiques obtenus vite et à peu de frais. Le Reich l'eut-il emporté à Stalingrad, au fond, cela n'aurait rien changé : les Alliés auraient gagné un peu plus tard.

C'est notamment la position tenue par Alan J.Levine, dans un article{519} déjà ancien mais toujours roboratif. Selon lui, après l'entrée en guerre des États-Unis, l'Allemagne n'a plus une chance de l'emporter. Même si l'Union soviétique avait été défaite, l'écrasante supériorité aérienne alliée aurait détruit le potentiel industriel du Reich, l'arme atomique servant d'assurance et/ou d'accélérateur de la victoire. Ni dans les airs, durant la bataille d'Angleterre (1940), ni sur les océans où s'est jouée la bataille de l'Atlantique, l'Allemagne ne s'est approchée d'un succès décisif. Ces deux échecs la condamnent irrémédiablement. Dans cette perspective, une défaite de l'Union soviétique n'aurait eu, aux yeux de Roosevelt et de Churchill, d'autre effet que de retarder le *Victory Day*. Les généraux allemands eux-mêmes, persuadés que Staline pouvait être battu, n'ont jamais pensé qu'une victoire contre les puissances occidentales était de l'ordre du possible ; ils espéraient au mieux un « arrangement » entre gens civilisés. Dans ce tableau, Stalingrad apparait à peine et ne pèse rien ou presque.

Stalingrad, tournant de la guerre à l'est ?

Peut-on au moins dire que Stalingrad est le tournant de la guerre à l'est ? Dans un chapitre introductif au 8e volume de la monumentale Histoire du Reich allemand en guerre, l'historien allemand Bernd Wegner marque son accord tout en le relativisant fortement :

> « Avec la défaite sur la Volga, l'armée allemande en Russie a définitivement perdu la possibilité de provoquer des situations décisives (comparables à celles qu'elle a su arracher en 1941 et 42, ndla). Elle a laissé échapper pour toujours l'initiative stratégique sur ce théâtre – comme sur les autres. Dans cette mesure, les événements de Stalingrad représentent le point terminal d'un processus qui a réduit progressivement les options menant à une victoire à l'est. Les étapes de ce processus ont été la bataille de Smolensk en juillet 1941 (…), l'échec devant Moscou (…), le déménagement réussi d'une grosse partie de l'industrie soviétique vers l'est, dépeint comme un « Stalingrad économique », la décision d'Hitler de couper en deux l'opération *Blau* en juillet 1942. Après chacun de ces événements, les bases d'une victoire allemande à l'est se sont fragilisées un peu plus, le nombre d'options s'est réduit. Dans ce processus de « tournant cumulatif », la tragédie de Stalingrad tire les dernières conséquences militaires. Après elle, il n'existe plus aucun espoir fondé de remporter une victoire à l'est{520}. »

Si le Reich a perdu à Stalingrad tout espoir de vaincre l'Union soviétique, pour autant, celle-ci n'a pas TOUT gagné à Stalingrad. Ce qu'elle a signé, c'est l'assurance qu'elle survivra, que son destin ne sera pas celui de la Russie de Nicolas II. En ce sens, l'affrontement sur la Volga n'est pas le tournant de la campagne à l'est, il marque plutôt, pour les deux adversaires, un POINT DE NON RETOUR. Le Reich ne peut plus espérer revenir à une situation lui offrant la moindre chance d'une victoire totale ; il peut, au mieux, puisque l'option politique n'est pas envisageable, songer à préserver son territoire d'un assaut terrestre de l'Armée rouge. Pour l'Union soviétique, Stalingrad est l'assurance contre le retour d'une situation « au bord du gouffre », comme en novembre-décembre 1941 ou en juillet-septembre 1942. Elle est la fin du cauchemar, le signe de la résurrection de l'Armée rouge ; elle écarte le spectre d'un effondrement économique en préservant les voies d'arrivée des fournitures anglo-saxonnes du prêt-bail. La bataille ne donne pas la date de l'effondrement du régime nazi, ni la part qu'y prendra chacun des Alliés. Pour obtenir la part du lion, Staline devra encore sacrifier des millions d'hommes et se battre à mort durant 26 mois.

Et si Paulus avait pris Stalingrad ?

Les tendances de l'historiographie moderne inclineraient à répondre : le cours des choses à l'est n'aurait pas été altéré sur le fond. Nous ne pouvons souscrire à la vision déterministe qui se cache derrière cette réponse. Comme s'il suffisait de peser les masses industrielles et humaines de part et d'autre pour donner, par simple arithmétique, le résultat de l'affrontement. C'est oublier que les batailles aussi font l'histoire. Si un seul combat ne peut déterminer l'issue de toute la guerre, il en est qui pèsent plus que d'autres. L'oublier, c'est risquer de passer par pertes et profits les facteurs psychologiques et politiques, tenir la volonté de se battre pour quantité négligeable.

Ce raisonnement – si Stalingrad était tombée, rien n'aurait vraiment changé – repose implicitement sur une assertion contestable : TOUTES CHOSES ÉTANT ÉGALES PAR AILLEURS, le Reich vainqueur à Stalingrad n'aurait malgré tout pu mettre l'Union soviétique à genoux.

Or, et c'est la direction donnée à cet ouvrage, la chute de Stalingrad aurait pu provoquer une catastrophe car se jouait là, pour le régime soviétique, la bataille de la dernière chance. Ce que n'a pas été Koursk. En juillet 1943, les Soviétiques auraient perdu le saillant de Koursk, avec ses 750 000 défenseurs, que cela n'aurait pas affecté leur victoire finale. Les réserves de la STAVKA étaient suffisantes pour relancer l'offensive en d'autres parties du front. Bakou était reconstruite, les vannes du prêt-bail large ouvertes : la base était préservée pour continuer le combat dans de bonnes conditions. Au mieux, les Soviétiques n'auraient pris Berlin qu'à la Noël 1945, à moins que les Anglo-Saxons ne la leur aient soufflée avant. Le visage de l'Europe centrale et orientale, en revanche, en aurait peut-être été affecté. Pas l'issue de la guerre.

En revanche, Hitler aurait enlevé Stalingrad en octobre (rappelons qu'il a été à deux doigts de le faire) que la contre-offensive soviétique, en novembre, aurait rencontré sur son chemin une 6e Armée de taille à encaisser le choc. Les réserves que l'on fera venir pour *Wintergewitter* puis pour le « coup de revers » de Manstein auraient été disponibles, dans un second temps, pour contre-attaquer, détruire les Corps blindés de Vatoutine, les Corps mécanisés d'Eremenko, et restaurer la position du Don, au pire, consolider sur le Tchir.

La porte de Stalingrad verrouillée, dans le Caucase, un repli sur de meilleures positions d'hiver (Novorossisk-Krasnodar-Maïkop-Armavir-

Salsk) aurait permis à la Wehrmacht de passer la mauvaise saison sans trop de difficultés. Au printemps 1943, l'offensive aurait repris, Grozny serait sans doute tombée, Astrakhan aussi, Bakou peut-être. Dans tous les cas, l'approvisionnement de l'Armée rouge en pétrole aurait terriblement souffert. Il n'est pas certain que l'économie soviétique, privée de charbon et en partie reconvertie au fuel, eut tenu six mois de plus, si l'on en croit les analyses « catastrophistes » de Mark Harrison. D'autant que les vannes du prêt-bail, qui fait office de rustine sur un système à bout de souffle, ne sont pas encore grande ouvertes, comme elles le seront à partir de l'été 1943, et que le corridor persan eut été perdu.

Le moral des soldats soviétiques, déjà très bas, n'aurait-il pas sombré dans la Volga avec la 62e Armée ? Les signes de désagrégation, nombreux durant la retraite de l'été, ne seraient-ils pas réapparus, aggravés, après la chute de Stalingrad ? Quelle aurait été l'attitude des peuples du Caucase envers lesquels les Allemands se montrent bien disposés, et l'auraient été encore plus s'ils avaient eu la possibilité d'entrer en terre d'Islam à partir du corridor iranien ? Il n'est qu'à constater que l'Armée rouge n'a été capable que d'enrôler 3 % des peuples montagnards du Caucase (Tchétchènes, Ingouches, Karachai, Adygei…), ce qui représente moins d'hommes que les 110 000 Caucasiens sous uniforme de la Wehrmacht ou des SS {521}. Et quid de la Turquie, fort désireuse de recouvrer l'Adjara (Batoum) et le pays azeri tout entier ? Autant il est certain que l'Armée rouge se serait remise d'une défaite à Koursk – elle en a encaissé bien d'autres – autant le doute est autorisé à propos de Stalingrad. C'est bien un match pour la survie du système soviétique qui s'est joué sur la Volga. Les torrents de sang versés par les *frontoviki* auront finalement fait la différence.

CONCLUSION

Dans cette discussion finale, il est important de bien séparer ce qui regarde la bataille de Stalingrad, épisode opérationnel, de ce qui concerne le plan *Blau*, offensive stratégique à visées longues.

Les erreurs des Allemands

Listons les erreurs tactiques et/ou opérationnelles du commandement allemand. Les aurait-il évitées, que la 6e Armée n'aurait pas péri dans Stalingrad.

1. **La 6e Armée peut prendre Stalingrad, seule et sans coup férir, entre le 10 juillet et jusqu'au 20 du mois.** Entre elle et la Volga, il n'y a alors que le troupeau des fuyards de la 38e Armée. Elle n'y parvient pas, à cause de la priorité logistique accordée aux opérations menées dans le Caucase. Ses fantassins, qui s'éloignent de leurs bases, ne marchent pas plus vite que ceux de Timochenko, qui se rapprochent des leurs. Doute-t-on de la capacité de Paulus, même ravitaillé, à avancer hardiment en profondeur ? Il suffit alors d'imaginer la 4e Armée Panzer joignant ses efforts à ceux de la 6e Armée, et la cause était entendue. C'était faisable jusqu'aux alentours du 20 juillet. Au lieu de quoi Hitler jette les chars de Hoth vers le sud pour soutenir le passage du Don par Kleist. Kleist n'avait pas demandé cette assistance, dont il n'avait nul besoin, et les Soviets n'en espéraient pas tant. Quand la 4e Panzer fait demi-tour le 31 juillet en direction de la Volga, elle est déjà à 150 kilomètres au sud du Don, à Proletarskaïa, près de Salsk. Elle sera d'ailleurs réduite à un seul *Panzerkorps*, le 48e. Qu'importe ce mouvement, l'instant décisif est passé.

2. **Paulus ne se saisit pas de Stalingrad en juillet ? Alors, il fallait y renoncer purement et simplement**. La Wehrmacht n'avait nul besoin d'entrer dans Stalingrad. Ni du point de vue opérationnel, ni du point de vue stratégique. D'ailleurs, la ville n'a jamais été définie comme un objectif crucial jusqu'à ce qu'Hitler en décide autrement dans la première quinzaine de septembre. À partir des aérodromes proches de la boucle du Don, la Luftwaffe pouvait détruire à son aise les usines, les voies ferrées puis

interrompre le trafic fluvial jusqu'au début novembre, date d'arrivée des glaces qui figent tout. L'important est de bloquer le trafic pétrolier sur le fleuve pour obliger les Soviets à freiner leur effort de guerre.

3. **Une fois la bataille urbaine engagée, le désastre peut encore être évité si, lors des offensives de septembre, Paulus avait disposé de réserves pour relever ses divisions épuisées.** Sans aucun doute, il se serait emparé de la ville car Tchouikov, saigné à blanc, ne dispose alors ni de réserves ni d'une forte artillerie sur la rive orientale. Ces réserves allemandes existaient au début de la campagne d'été, Hitler les a dispersées. Les 9 et 11e *Panzerdivisionen*, d'excellente tenue, sont retirées à la 2e Armée et envoyée au Groupe Centre ; la 11e Armée est expédiée vers Leningrad, la Division SS *Leibstandarte* en France, la redoutable *Gross Deutschland* dirigée vers le Groupe d'Armées Centre, la 16e motorisée enlevée au Groupe A et laissée en solo à Elista (22 août) où rien ne se passe. Résultat, le nombre de Divisions allemandes employées au sud de Koursk tombe de 68 à 58 entre juin et septembre, alors que le front passe de 825 à 1 800 kilomètres de long ! La différence, ce sont 170 000 hommes d'élite et 500 chars qui auraient broyé la 62e Armée, malgré le courage des *frontoviki* et la tenacité de Tchouikov. D'une manière générale, on peut aussi s'étonner que seules 17 grandes unités rapides aient été mises à la disposition du plan *Blau*, la grande affaire stratégique de l'an 42, quand 27 autres demeurent sur d'autres secteurs du front russe ou bien dans la main de l'OKW. Quid du principe de concentration des efforts, « la loi la plus haute et la plus simple de la stratégie {522} » ?

4. **Si Tchouikov, à la fin d'octobre, s'accrochait encore à ses ruines, il était alors nécessaire de lâcher la Volga, de faire repasser le Don à la 6e Armée.** Proche de sa tête de ligne ferroviaire, à l'abri sur la rive haute du fleuve, elle eut pu passer l'hiver sans dommage et garder ses deux *Panzerkorps* en réserve pour parer à tout pépin sur ses flancs. En cela, l'OKH aurait satisfait à un autre axiome basique de Clausewitz :

> « Garder en réserve pour un emploi ultérieur des FORCES PROPORTIONNELLES A L'INCERTITUDE STRATÉGIQUE constitue une condition essentielle du commandement stratégique{523}. »

Les travaux des historiens allemands ont montré que, même si les Soviétiques n'avaient pas monté une contre-offensive de la taille d'Uranus, la 6e Armée aurait été obligée d'abandonner la Volga à l'approche de

l'hiver. Nous l'avons vu : une véritable anémie logistique affaiblit les troupes de Paulus dès l'été 1942. Rien n'a été préparé pour passer l'hiver dans une steppe inhospitalière. Il n'y a même pas de quoi bâtir un pont ferroviaire sur le Don ! Et c'est précisément cet éloignement des têtes de ligne, l'absence de stocks de première nécessité, qui condamnent la 6e Armée à mort en cas d'encerclement. Aucun remède possible à cette situation : le réseau ferré soviétique est ce qu'il est, l'activité des partisans également, le surmenage de la *Reichsbahn*, itou.

5. **Dira-t-on, à l'unisson de tous les auteurs, que le refus de laisser Paulus sortir du *Kessel* a été l'erreur majeure d'Hitler ? Nous ne le croyons pas. Paulus n'a jamais été en mesure de rompre l'encerclement, pas plus en novembre qu'en décembre.** Il aurait pu, à la rigueur, tenter la percée dans les premières heures de l'offensive soviétique, le 20, le 21 ou le 22 novembre. Rappelons ce que cela signifie : il aurait fallu que, dans la précipitation, TOUTES les unités battent en retraite à travers la steppe sans protection de la Luftwaffe, talonnées par huit Armées soviétiques, dont six Corps blindés. Dans quel état seraient-elles arrivées dans une zone de sécurité ? Et où se situe cette zone ? Le gros de l'infanterie allemande eut été perdu, et tout le matériel lourd, artillerie comprise. Huit Armées russes auraient été libérées à un moment où la ligne du Tchir et l'axe de Kotelnikovo sont peu ou pas occupés. Le remède eut été pire que le mal.

6. **L'opération *Wintergewitter* pouvait réussir à délivrer Paulus. À une condition : qu'elle adjoigne au faible 57e *Panzerkorps* la masse de la 1re Armée Panzer.** Pour cela, Hitler aurait dû donner l'ordre de retraite générale aux Armées du Caucase non pas le 28 décembre, mais le 28 novembre. À cette date, il sait déjà qu'il n'a plus rien à espérer du stationnement de 500 000 hommes de bonnes troupes dans des montagnes enneigées. L'appoint des 13e et 3e *Panzerdivisionen*, de la 16e motorisée et de la SS *Wiking,* eut tout emporté sur son passage. Bien entendu, cette option suppose qu'Hitler accepte l'échec stratégique dans le Caucase, tout au moins en 1942.

Toutes ces erreurs pouvaient être évitées. En revanche, il existe d'autres causes au désastre de la 6e Armée, dont la suppression ne dépend pas d'une décision tactique ou opérationnelle du commandement allemand :

1. **L'échec calamiteux du renseignement.**

Il a été constant tant dans l'appréciation du potentiel ennemi que dans celle de ses intentions offensives. L'attaque en double pince, le nombre de Corps blindés engagés, la présence d'une Armée de tanks, l'ampleur géographique de l'enveloppement, ont été les grandes surprises opérationnelles de la bataille.

2. **Le choix de l'assaut frontal à Stalingrad.**

Aucun débordement par les ailes n'était possible. La bataille frontale était donc inévitable, dès lors que l'on voulait prendre la cité. Or, en septembre 1942, aucun militaire, dans aucun pays, ne sait à quoi ressemble une bataille urbaine de grande intensité et de longue durée. La Wehrmacht pouvait faire face à bien des choses, pas à la lutte d'attrition à laquelle Tchouikov la contraint.

3. **L'affaiblissement continu de la Luftwaffe.**

Tout ce qui n'est pas indispensable à la défense du Reich est en Russie. La multitude des tâches, les conditions météorologiques et logistiques, accélèrent l'attrition mécanique si caractéristique de l'arme aérienne. Le creux de l'activité aérienne allemande durera jusqu'à la contre-offensive de Manstein, en février 1943. Mais, à partir du printemps, la VVS a de quoi tenir la dragée haute aux avions à croix noire. C'est un facteur important de la supériorité allemande qui a définitivement disparu.

Le plan *Blau* pouvait-il réussir ?

L'encerclement de Paulus à Stalingrad n'a pas entraîné l'échec du plan *Blau*. Celui-ci était déjà consommé à la mi-septembre, et cet échec est la raison profonde du renvoi de Halder, le chef d'état-major de l'OKH. À cette date, en effet, le Groupe d'Armées A est irrémédiablement bloqué dans le Caucase. Bakou ne sera pas atteinte, il est douteux que Grozny le soit. Le Reich ne mettra pas en, 1942, la main sur les pétroles. Pas plus qu'il ne chassera la flotte soviétique de la mer Noire, ni n'entraînera la Turquie dans la guerre à ses côtés.

L'échec du plan *Blau* est inscrit dans la directive 45 du 23 juillet 1942, jour où, paradoxalement, la chute de Rostov semble placer la victoire à portée de main de la Wehrmacht. La directive 45 écartèle l'effort allemand entre deux directions perpendiculaires, privant, alternativement, chacune des deux branches de ravitaillement, abandonnant l'idée même de

Schwerpunkt. Résultat : aucune des pointes de la Wehrmacht ne sera assez forte pour atteindre ses objectifs.

Ceci étant posé, si Hitler avait respecté le plan *Blau* initial (neutraliser D'ABORD l'isthme Don-Volga puis ENSUITE aller vers le Caucase), pouvait-il espérer le succès ?

Notre réponse est : peut-être… si les Soviétiques avaient tenu le rôle que leur assignaient Halder et Hitler. C'est-à-dire s'ils avaient jeté précipitamment et au détail TOUTES leurs réserves blindées dans les steppes du Don et de la Volga, en août et septembre. La supériorité de la *Panzerwaffe* aurait alors donné à fond. Mais ces réserves sont, pour beaucoup, en voie de constitution, et Staline n'a pas l'occasion de les dilapider durant l'été. D'autant qu'il a accepté le plan TEMPORISATEUR de Joukov et de Vassilevski, l'opération Uranus. L'Armée rouge joue donc la montre : elle attend la formation des nouvelles unités et l'arrivée de la mauvaise saison. La chance, le miracle, pour les Soviétiques, est bien que les Allemands aient dilapidé 9 semaines à cogner sur les ruines de Stalingrad.

Le résultat, c'est que le Groupe d'Armées A fonce vers le Caucase en laissant derrière lui ces réserves soviétiques, par ailleurs structurellement sous-estimées.

La précipitation des Allemands s'explique par des raisons de grande stratégie : la nécessité de s'emparer des pétroles caucasiens. Dès lors, le plan *Blau* n'aurait-il pas été, dès sa conception, entaché d'un péché grave contre Clausewitz, celui du primat des objectifs militaires sur les objectifs économiques ?

Mais y-a-t-il vraiment contradiction entre les objectifs militaires – destruction des réserves soviétiques – et les objectifs économiques – le pétrole caucasien ? Non, si le second suit le premier. Auquel cas, la main mise sur le Caucase serait une CONSÉQUENCE de l'effondrement militaire de l'adversaire. En revanche, si le plan opérationnel subit – dans le choix du *Schwerpunkt*, l'estimation des délais et donc l'intensité de l'effort demandé à la troupe et à la logistique – une torsion importante de la part des objectifs économiques, alors, oui, il y a contradiction.

La bataille ne vise pas, répétons-le, à enlever à l'ennemi ses centres industriels mais bien à détruire ses Armées où qu'elles soient. Par exemple, c'est bien la destruction des Armées de Timochenko qui, en septembre

1941, livre les richesses de l’Ukraine aux Allemands. Que se serait-il passé si, négligeant les 900 000 soldats soviétiques sur sa gauche, et mû par l’obsession économique, von Rundstedt avait foncé tête la première vers les hauts-fourneaux de Stalino ? À tout le moins un sérieux revers opérationnel.

Mais Hitler fonce-t-il aveuglément vers le paradis pétrolier caucasien sans s’occuper des intentions d’un adversaire toujours puissant ?

Non. Il sait où se trouve le gros de l’Armée rouge : devant Moscou. L’opération d’intoxication *Kreml* n’a d’ailleurs pas d’autre but que de l’y maintenir. Choisir de frapper au sud, c’est donc refuser l’affrontement direct avec ces forces au profit d’une stratégie indirecte. Mais Hitler n’est pas fou au point de penser que la prise des zones de production pétrolières frapperait instantanément de paralysie la machine de guerre soviétique. Il sait, avec Clausewitz, que ces Armées que l’on n’a pas détruites réapparaîtront sur le champ de bataille, et sans doute au pire moment.

Le plan *Blau* a-t-il vraiment intégré la destruction des réserves de l’Armée rouge ? Si la réponse est oui, chercher à attirer sur le charodrome du Don les Armées soviétiques fortement retranchées devant Moscou pouvait constituer une stratégie de bon aloi. Or, la réponse est bien oui : border le Don et couper l’isthme Don-Volga sont des objectifs clairs de la campagne d’été. Il est nettement affirmé dans le plan *Blau* que la destruction des forces apparaissant sur le Don et, plus vraisemblablement dans l’isthme Don-Volga, devra être réalisée AVANT la poussée vers le Caucase. Le plan *Blau* est bien plus rationnel qu’on a voulu le dire.

Le choix d’objectifs économiques vitaux pour l’Union soviétique répond AUSSI à la nécessité d’attirer ses forces dans une bataille de rencontre en Russie du sud. Hitler et Halder sont persuadés que Staline va tout engager pour sauver Rostov, puis le Kouban, puis le Caucase. L’OKH se fait fort de battre les formations mécanisées qui se hasarderaient à la défier dans le type de combat où ses troupes sont encore imbattables. Or, que constate-t-on durant le premier mois de l’offensive allemande ? Le premier endroit où Staline met le paquet, c’est devant Voronej. Mais sa 5e Armée de tanks est balayée sans difficultés. Le deuxième secteur de l’investissement soviétique est la boucle du Don, qui constitue le glacis de Stalingrad : la contre-attaque de Vassilevski se termine encore par un carnage de T-34. À ce moment, Hitler et Halder jubilent : le Russe fait ce qu’il a toujours fait, contre-attaquer en désordre. Les rapports de pertes

envoyés par les Corps d'Armées font état de 2000 chars détruits ! Hitler et Halder se persuadent alors qu'ils ont liquidé le gros de la réserve blindée de leur ennemi.

Partout ailleurs que devant Voronej et Stalingrad, les Soviétiques se retirent, abandonnant le précieux Donbass puis Rostov. La directive 45 est la réponse à la prise de Rostov. Celle-ci est officielle le 23 juillet 1942, date de la promulgation de la directive, mais elle était déjà acquise trois jours plus tôt. En trois jours, donc, la ville, porte du Caucase, est enlevée sans difficultés majeures. Or, Hitler se souvient qu'en novembre 1941 les Soviétiques avaient tout sacrifié pour reprendre Rostov à Rundstedt. De précieuses Armées y avaient été engagées alors même que deux *Panzergruppen* fonçaient vers Moscou, renversant tout devant eux. Le contraste avec la débandade de juillet 42 est tel qu'Hitler y voit le signe indubitable de l'effondrement politico-militaire de l'Union soviétique. Cette liquéfaction du pouvoir russe était un des postulats de l'opération Barbarossa. Churchill et Roosevelt eux-mêmes pensent probable un effondrement pareil à celui de l'armée tsariste en 1917.

À partir du 6 juillet, toute l'aile sud de l'Armée rouge se met en retraite, de proche en proche, retraite qui perd sa cohésion au fil des kilomètres. L'erreur centrale d'Hitler est d'avoir mal interprété ces faits : pour lui, il n'y a plus de résistance organisée des Soviets. Comme, après la rupture des positions françaises sur la Somme et l'Aisne, il n'y a plus de réaction possible des Armées rompues et démoralisées de Weygand. Les forces allemandes avaient alors éclaté les directions de leurs Armées en éventail, sans dommage pour elles puisque l'adversaire n'était plus en état de réagir. C'est le sens qu'il faut donner à la directive 45 : l'organisation de la poursuite d'un ennemi tenu pour battu, l'abandon subséquent du principe de la convergence des efforts. Erreur cardinale qui fait échouer la campagne stratégique.

I. Pourquoi Hitler a mal interprété les intentions soviétiques

Reste à essayer de comprendre comment Hitler a pu se tromper à ce point sur les capacités de l'Armée rouge, pourquoi il perd toute prudence, ce 23 juillet 1942, en promulguant la directive 45. Ce faisant, il néglige complètement l'avis d'Halder qui, revenu de son optimisme, voit clairement

que la CRISE de la campagne aura lieu sur le Don ou dans l'isthme Don-Volga ; et elle sera d'autant plus dangereuse qu'une partie des forces mobiles sont enferrées dans le lointain cul-de-sac caucasien et que les lignes de communication, interminables, passent par le goulet d'étranglement de Rostov. Mais Hitler écarte ce raisonnement sans hésiter. À cela, plusieurs raisons.

1. Le manque d'informations sur la force réelle des Soviets

Hitler a posé dès la phase d'étude du plan Barbarossa le postulat de la faiblesse militaire, économique et politique de son ennemi. Ses services de renseignements ne l'ont pas détrompé. Les hécatombes de 1941, celles de la contre-offensive hivernale, le confortent dans son jugement, de même que les 500 000 prisonniers et 150 000 tués enregistrés durant les batailles de Kharkov, Kertch et Sébastopol. Halder lui-même se laisse griser et admet, en juillet, que l'adversaire est au bout du rouleau. Il reviendra vite sur son erreur, alors qu'Hitler n'abandonnera jamais sa tendance à sous-estimer l'adversaire, des points de vue quantitatif et qualitatif. Cette erreur de fond est partagée par les Anglo-saxons qui ignorent l'importance des réserves soviétiques. Si tout le monde se trompe à si grande échelle, c'est que personne n'a encore pris la mesure de cette énorme victoire silencieuse que les Soviétiques (un « Stalingrad économique ») ont remportée en 1941 : le déménagement acrobatique de leurs usines de guerre vers l'Oural et la Sibérie, ainsi que leur redémarrage dès le premier trimestre 1942 dans des conditions proprement inhumaines. L'énormité de l'exploit n'apparaîtra qu'après la guerre.

2. Un comportement inattendu de l'adversaire

Côté allemand, la leçon opérationnelle de la campagne de 1941 a consisté à attribuer à l'Armée rouge la croyance en un dogme fixe une fois pour toutes : on ne recule jamais, on contre-attaque sans cesse, on improvise toujours. Le jugement est fondé. L'Armée rouge est prisonnière d'un état d'esprit offensif, enraciné depuis le début des années trente, comme l'état-major français l'a été en 1914. Le résultat de cette rigidité des procédés a été une succession d'encerclements géants, qui ont enlevé 4

millions de combattants et un fabuleux matériel aux forces soviétiques. L'affaire de Kharkov en mai 42 conforte ce jugement : Timochenko se rue en avant, et ne recule pas, même devant un danger d'encerclement. Conclusion : le Russe n'a pas tiré les leçons de ses erreurs.

Or, la STAVKA, dans sa composante militaire, et l'état-major général de l'Armée rouge, ont tiré les bonnes leçons. Il faut éviter les encerclements à tout prix, et donc reculer à bon escient. C'est tout le débat crucial qui agite la première semaine de juillet, qui voit les conceptions de Vassilevski et de Chapochnikov s'imposer à un Staline réticent. Lequel ne pourra s'empêcher de donner l'ordre 227, « Pas un pas en arrière ! », au grand dam de Vassilevski qui ne lui trouve pas de vertus opérationnelles : la retraite vers le Caucase ne peut cesser au beau milieu de la steppe. Son terme ne peut être que dans les montagnes.

La deuxième nouveauté dans le comportement des Soviétiques est une démonstration de sang-froid dans la préparation de la contre-offensive. Uranus ne ressemble en rien au coup de tête de Joukov devant Moscou. La réflexion et la méthode l'emportent sur la précipitation et l'improvisation qui avaient été de règle depuis le 22 juin 1941. Pour la première fois depuis le début de la guerre, STALINE FAIT CONFIANCE à ses généraux. Il n'intervient pas dans la fixation des délais – très longs – de préparation. Sans doute parce qu'il pense avoir du temps. Du point de vue chronologique, la quinzaine essentielle est celle du 15 au 30 septembre, qui voit la 13e Division de la Garde de Rodimtsev puis cinq autres unités sauver la ville, les Allemands caler dans le Caucase, Uranus décidée au Kremlin. L'extraordinaire est qu'Hitler, à cause de son entêtement dans Stalingrad, ait accordé du temps aux Soviétiques pour peaufiner leur contre-offensive.

Ce nouveau comportement des Soviétiques est interprété de travers par Hitler. La retraite stratégique devient une fuite, la longue préparation d'Uranus, l'aveu d'une incapacité à organiser quelque chose contre le flanc nord de Paulus.

3. Un mauvais jugement sur la situation stratégique

Hitler croit le Russe sur le point de s'effondrer, et parce qu'il le croit sur le point de s'effondrer il imagine qu'un débarquement anglo-saxon à l'ouest

est imminent. Il se place ainsi sous la terrible contrainte du temps. C'est lui, et non plus Staline, qui agit désormais dans la précipitation.

Nous avons vu plus haut qu'Hitler attend le débarquement anglo-saxon en France (ou en Norvège) pour la fin 1942. Cette prévision – qui fait fi des contraintes logistiques formidables liées à une opération amphibie de cette dimension – le met sous pression en termes de planning. Il DOIT s'être emparé des pétroles du Caucase avant l'hiver. Il DOIT avoir libéré des unités blindées pour les envoyer à l'ouest avant l'hiver. Il DOIT avoir rapatrié le gros des moyens de bombardement de la Luftwaffe avant l'hiver.

Paradoxalement, tout succès en Russie, parce qu'il compromet la survie du seul allié continental de l'Angleterre, doit, selon Hitler, forcer l'avancement des préparatifs du débarquement. La visite de Molotov à Londres et Washington (mai juin 1942) accouche du célèbre communiqué sur « la création d'un second front en Europe en 1942 ». Cette concession de Roosevelt, vrai cafouillage diplomatique et source de complications futures avec Staline, accroît le sentiment d'insécurité d'Hitler. Le 9 juillet, on peut lire dans un *Führerbefehl*[524] :

> « Les succès importants et rapides à l'est peuvent placer l'Angleterre devant l'alternative suivante : soit entreprendre dès maintenant un grand débarquement pour construire un second front, soit perdre la Russie soviétique en tant que facteur politique et militaire. »

Comment expliquer autrement le maintien à disposition de l'OKW de deux Divisions SS de première force, *Das Reich* et *Leibstandarte Adolf Hitler*, et la préparation du transport à l'ouest de la meilleure formation mécanisée de la Wehrmacht, la *Gross Deutschland* [525] ? Comment ne pas rapprocher cette insécurité croissante de la décision de construire le mur de l'Atlantique au début d'août ?

Comme nous l'avons plusieurs fois pointé, Hitler mène une lutte contre le temps. Il lui faut finir la phase *Blitzkrieg* du conflit pour ouvrir la phase « guerre longue » contre les Anglo-Saxons. Le passage de l'une à l'autre exige la conquête des ressources pétrolières du Caucase. La « fenêtre temporelle » ouverte en mai 1942 va se clore au début de l'hiver. Hitler s'est donc donné SIX MOIS pour achever l'Union soviétique. Voilà bien la clé de la directive 45, qui abandonne les opérations séquentielles pour des opérations synchrones et divergentes : il ne reste plus assez de temps pour rediriger toutes les forces vers Stalingrad, y détruire ce qui s'y trouve, et

revenir passer les cols du Caucase avant l'hiver. Hitler joue donc le tout pour le tout et s'auto persuade que l'Armée rouge n'est plus qu'une masse passive et déboussolée.

Plus profondément, la corruption des buts opérationnels par l'appréciation fausse de la situation stratégique ne prend cette acuité que par la confusion des rôles voulue par le Führer : il est à la fois le maître de la stratégie du Reich et le chef opérationnel en Russie, et ce n'est pas source de rationalité dans les décisions. Car chaque étage de la guerre – le stratégique, l'opérationnel et le tactique – obéit à des lois propres, à des contraintes temporelles et spatiales différentes. N'est-il pas étonnant que le plan *Blau* s'ouvre sans que personne ne sache s'il faut oui ou non prendre Voronej, Stalingrad, Astrakhan et Bakou ? Précisément, Hitler pense détruire la capacité de défense de l'ennemi par la conquête d'objectifs économiques lointains, et plie l'opérationnel à ces buts. Halder, lui, en fils de Schlieffen, voit la décision dans une conception tacticienne typique de la Wehrmacht : la recherche de la bataille d'anéantissement, la *Vernichtungsschlacht* qui, seule, peut décider de la campagne.

Halder a tort, comme tout l'establishment de la Wehrmacht. Sans parler de la guerre, la campagne de Russie ne peut se jouer sur une seule bataille, fut-elle géante. Cela, Hitler le comprend, comme il comprend la nature profonde du conflit. Mais cette vision lointaine le rend myope sur l'immédiat : l'Armée rouge demeure, le 23 juillet 1942, une force encore capable de se battre. C'est bien la directive 45 qui constitue la cause la plus importante de l'échec final de la campagne de 1942, pas le plan *Blau* en lui-même. Cette erreur n'est pas rattrapable. Pour autant, répétons-le, elle ne contient pas en germe le désastre de Stalingrad. Celui-ci pouvait assez aisément être évité. Cela n'aurait rien changé à l'échec du plan *Blau*. Mais la Wehrmacht y gagnait l'assurance que cet échec se ferait à moindre coût.

Reste une question importante : les pétroles du Caucase étaient-ils vraiment le meilleur objectif opérationnel de la Wehrmacht en 1942 ? N'était-ce pas, plus classiquement, l'anéantissement des forces vives de l'Armée rouge qui aurait dû primer ? Et par conséquent l'axe de Moscou ? Rien n'indique que, Moscou prise, Staline eut déposé les armes. Rien ne dit que cela eut mis fin à la campagne de Russie plus rapidement que la conquête du Caucase.

Du point de vue psychologique et politique, le coup eut certainement été terrible pour le régime soviétique. Mais sur le plan économique, cela ne lui aurait ôté que 5 % de sa capacité industrielle, en y incluant Leningrad. Militairement parlant, un ouvrage entier serait nécessaire pour estimer les chances allemandes de parvenir au Kremlin. Seule certitude, la capitale et son épaisse ceinture de forêts aurait été une noix infiniment plus dure à casser que l'Ukraine orientale, la steppe du Kouban ou le piémont caucasien. On peut réellement douter, comme Hitler l'a fait, que la Wehrmacht ait encore eu les moyens d'attaquer du fort au fort. Vu l'extraordinaire densité des défenses élevées par Joukov, n'aurait-on pas assisté à une bataille d'attrition, à un Koursk 43 avant la lettre ?

En choisissant les pétroles comme objectif, Hitler privilégie sa conception d'une guerre longue, globale, reposant avant tout sur des moyens économiques. Ce faisant, il se place, à notre avis, au-dessus de ses généraux accrochés à leur vision schlieffenienne d'une *Vernichtungschlacht* devant Moscou, une hyper bataille qui livrerait la victoire.

Mais c'est cependant Hitler qui est directement responsable du désastre de Stalingrad. Lui qui s'entête à vouloir conquérir le dernier mètre carré de ruines. Lui qui néglige tous les avertissements quant au front nord. Lui qui se place sous un stress infernal en donnant pour probable un débarquement anglo-saxon en Europe de l'ouest. Même l'opération Torch, qui mobilise tous les moyens navals alliés entre Casablanca et Alger, ne le fait pas tout à fait changer d'avis. Lui, encore, qui prend en mains la direction du Groupe A et, de fait, celle du Groupe B, avec des résultats moins que médiocres. Selon l'aphorisme de Halder, Hitler ne s'intéresse qu'aux questions de grande stratégie ou aux décisions affectant les niveaux inférieurs, divisionnaire ou même régimentaire, alors que les problèmes les plus importants se situent au niveau intermédiaire, disons le niveau opérationnel pour faire bref.

L'Allemagne nazie pouvait donc éviter Stalingrad ; durant l'hiver 4243, elle pouvait garder Rostov et une grosse tête de pont dans le Kouban ; elle pouvait détruire les champs pétrolifères de Bakou et gêner par là-même la mécanisation de l'Armée rouge. Forte de ces acquis, elle aurait encore eu, en 1943, les moyens d'une nouvelle campagne à l'est à grande échelle. Certes, cela n'aurait pas changé le cours de la guerre. Les Alliés l'auraient emporté, un ou deux ans plus tard, et moyennant quelques bombes

atomiques sur le Reich. Mais l'Armée rouge aurait-elle pu aller plus loin que le Dniepr ? On peut en douter. En ce cas, Hitler aurait réussi une sorte de *containment* avancé, qui eut changé le visage de l'Europe et celui de l'après guerre.

Mais Tchouikov a tenu, et Uranus a réussi. Dans les deux cas, les Soviétiques ont fait preuve d'une maestria nouvelle. Ils ont réussi l'encerclement parfait, avec une étanchéité totale. Mais les conditions qui ont rendu possible leur exploit sont si nombreuses, si improbables, que, de toute la guerre, ils ne le rééditeront plus à cette échelle et avec cette « pureté classique » qui faisait rêver Moltke l'Ancien à l'évocation de la bataille de Cannes.

TABLE DES CARTES

32. La stabilisation du front ouest du Groupe d’Armées Don
33. Les combats sur le Tchir
34. W*intergewitter*
35. Saturne et Petit Saturne
36. La contre-offensive d’Eremenko
37. Opération *Koltso*
38. Les offensives soviétiques (13 janvier-18 février 1943)

Symboles et abréviations utilisés dans les cartes

Ch : Armée de choc soviétique
T : unité soviétique de tanks
G : unité soviétique de la Garde
C : unité de cavalerie
R : Roumains
H : Hongrois
It : Italiens
Pz : unité de Panzers
m : unité motorisée allemande
Gr. : Groupe d’Armées allemand
Luft : division de campagne de la Luftwaffe XX :

Division
XXX : Corps
XXXX : Armée
XXXXX : Groupe d’Armées ou Front

OUVRAGES CONSULTÉS

* **Adam, Wilhelm,** *Der schwere Entschluss*, Berlin (Ost), 1965.
* **Bartov, Omer,** *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Hachette Littératures, 1999.
* **Bastable, Jonathan**, *Voices from Stalingrad*, David & Charles, 2006.
* **Bauer, Eddy**, *La guerre des blindés*, vol. 1, 1962, Payot, Paris.
* **Beevor, Anthony,** *Stalingrad*, éditions de Fallois, 1999.
* **Beria, Sergo**, *Beria mon père*, p. 130. Plon/Criterion, 1991.
* **Carell, Paul**, *Opération Barbarossa*, Robert Laffont, 1968. (1re édition en allemand, 1966).
* **Clark, Alan**, *La guerre à l'est*, 1941-1945, Robert Laffont, 1966.
* **Clausewitz,** *De la guerre*, Payot et Rivages, 2006.
* **Craig, William**, *Vaincre ou mourir à Stalingrad*, Col. Ce jour-là, Robert Laffont, 1974.
* **Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg***,* Deustche Verlags-Anstalt, Stuttgart.
  Vol. 6, 1990 : *Der globale Krieg*.
  Vol. 8, 2007 : *Die Ostfront*.
  Vol. 9/1, 2004 : *Die deutsche Kriegsgesellschaft 1939 bis 1945, Politisierung…*
  Vol. 9/2, 2005 : *Die deutsche Kriegsgesellschaft 1939 bis 1945, Ausbeutung…*
* **Dibold, Hans**, *Arzt in Stalingrad*, Salzburg : O. Müller, 1954.
* **Doerr, Hans,** *Der Feldzug nach Stalingrad, Versuch eines operativen Überblickes*, Darmstadt, Mittler, 1955.
* **Eichholtz, Dietrich**, *Krieg um Öl*, Leipziger Universitätsverlag GMBH 2006.
* **Eremenko, André Ivanovich**, *Stalingrad, Notes du commandant en chef*, Plon, 1963.
* **Erickson, John**, *The road to Stalingrad*, vol. 1 et *The road to Berlin,* vol. 2. Cassel, London, 1983.

* **Erickson, John**, *The System and the Soldier*, p. 244, in **Paul Addison and Angus Calder,** *Time to kill: the soldier's experience of war in the West, 1939-1945*, Londres, 1997.
* **Erickson, John et Ljubica,** *Le front de l'est en images*, EDL-CNA, Paris, Saint Sulpice, s.d.
* **Förster, Jürgen** (sous la direction de), *Stalingrad. Ereignis. Wirkung. Symbol*., Piper, München Zürich, 1992.
* **Gabriel, Richard A.,** *Soviet military Psychiatry*, Greenwood Press, New York, 1986.
* **Gehlen, Reinhard**, *L'organisation Gehlen*, Mémoires, Éditions Fayard et Presses de la Cité, 1972.
* **Glantz, David M**., *Kharkov 1942, anatomy of a military disaster*, Sarpedon, Rockville Center, 1998.
* **Glantz, David M**., *Soviet military deception in the Second world war*, Franck Cass, 1989.
* **Glantz, David M**, *Stumbling Colossus, the Red Army on the eve of world war*, University press of Kansas, 1998.
* **Glantz, David M**, *Colossus reborn, The Red Army at war, 1941-43*, University Press of Kansas, 2005.
* **Glantz, David M., & House, Jonathan**, *When Titans clashed. How the red Army stopped Hitler*. 2000, Birlinn, Edinburgh.
* **Goebbels**, *Journal 1943-45*, Tallandier, 2005.
* **Grossman Vassili**, *Carnets de guerre, de Moscou à Berlin, 1941-45*, textes choisis et présentés par Antony Beevor et Luba Vinogradova, Calmann-Lévy, 2007.
* **Grossman, Vassili**, *Vie et destin*, Julliard/L'âge d'homme, Presses Pocket, Paris, 1984.
* **Grossman, Vassili**, *Pour une juste cause*, L'âge d'homme, 2001.
* **Grossman, Vassili,** *Stalingrad, Choses vues*, Éditions France d'abord, 1945.
* **Guderian, Heinz**, *Panzer leader*, Da Capo Press, 2002.
* **Hayward, Joel S.A.** *Stopped at Stalingrad: The Luftwaffe and Hitler's Defeat in the East, 1942-1943* (Modern War Studies). University Press of Kansas, 1998.
* **Harrison, Mark**, *The economics of world war II: an overview*. Edited by Mark Harrison.

* **Hassel, Ulrich von**, *Vom Andern Deutschland,* Fischer-Bücherei, 1964.
* **Irving, David,** *Hitler's War*, Papermac 1977, Londres.
* **Jones, Michael K.**, *Stalingrad. How the Red Army Triumphed.* Pen & Sword Books, Barnsley, 2007.
* **Joukov, Maréchal G.**, *Mémoires*, 2 tomes, Fayard, 1970.
* **Jukes, Geoffrey**, *Hitler's Stalingrad decisions*, University of California Press, 1985.
* **Kehrig, Manfred**, *Stalingrad. Analyse und Dokumentation einer Schlacht*, Deustche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1974.
* **Kempowski, Walter**, *Das Echolot, ein kollektives Tagebuch*, vol. 1.
* **Kerr, Walter**, *Le secret de Stalingrad*, Plon, 1978.
* **Kershaw, Ian**, *Le mythe Hitler*, Flammarion, 2006.
* **Kershaw, Ian**, *Hitler 1936-1945*, Némésis, vol. 2, Flammarion.
* **Kotze, Hildegard von,** *Herresadjutant bei Hitler*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1974.
* **Krivosheev, général G.F.**, *Soviet casualties and combat losses in the twentieth century*, Greenhill Books, London, 1997.
* **Kurowski, Franz**, *Luftbrücke Stalingrad*, Kurt Vowinckel-Verlag, Berg am see.
* **Lopez, Jean,** *Koursk, Les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht,* Economica, 2008.
* **Manstein, Feldmarschall Erich von**, *Lost Victories*, Zenith Press, 2004.
* **Mark, Jason D.**, *Island of fire, the battle for the Barrikady Gun Factory in Stalingrad*, Leaping Horseman Books, 2006.
* **Mellenthin, F.W.**, *Panzer battles*, New York, Ballantine, 1971.
* **Merridale, Catherine**, *Ivan's war*, Picador, février 2007.
* **Overy, Richard**, *Russia's war*, Penguin Books, 1997.
* **Paulus, Maréchal**, *Stalingrad, lettres et documents inédits rassemblés par Walter Görlitz*, Arthème Fayard, Paris, s.d.
* **Roberts, Geoffrey**, *Victory at Stalingrad,* Longman, London, 2002.
* **Roberts, Geoffrey**, *Stalin's Wars. From world war to cold war 19391953*, Yale University press, New Haven and London, 2006.
* **Rokossovski, Marshall Constantin**, *A Soldier's duty*, éditions du Progrès, Moscou 1970.
* **Schröter, Heinz,** *Stalingrad, bis zur letzten Patrone*, Lengerich, 1954.
* **Seaton, Albert**, *Stalin as warlord*, B.T.Batsford Ltd, London 1976.

* **Speer, Albert**, *Au cœur du troisième Reich*, Fayard, 1971.
* **Tchouikov, marshall, V.I.**, *The battle for Stalingrad*, Ballantine books, New York, 1968.
* **Taylor, Brian**, *Barbarossa to Berlin, A chronology of the campaigns on the Eastern Front*, 2 volumes, Spellmount, Staplehurst, 2004.
* **Van Creveld, Martin,** *Fighting power*, Greenwood Press, 1982.
* **Volkogonov, Dimitri**, *Staline : triomphe et tragédie*, Flammarion, Paris, 1991, p. 351.
* **Walsh, Stephen**, *Stalingrad 1942-43*, Le chaudron infernal, L'Archipel, 2001.
* **Weinberg, Gerhard L.**, *A World at arms. A global history of World war two*, Cambridge University Press, 1994.
* **Werth, Alexander**, *The Year of Stalingrad*, Simon Publications, Safety Harbor, 2001.
* **Werth, Alexander**, *La Russie en guerre*, 2 tomes, Stock 1964.
* **Werth, Nicolas,** *La terreur et le désarroi, Staline et son système*, Tempus, Perrin, 2007.
* **Ziemke, Earl F. and Bauer, Magna E.**, *Moscow to Stalingrad, Decision in the East*, Military Heritage Press, New York, 1988.
* **Ziemke, Earl F.**, *Stalingrad to Berlin, The german Defeat in the east*, University Press of the Pacific, Honolulu, Hawaï, 2003.

ARTICLES ET RAPPORTS CONSULTÉS

* **Bacon, Edwin,** « Soviet military losses in World war II »*, The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 6, N° 4 (december 1993), pp. 613633.
* **Baird,** Jay W. « The myth of Stalingrad », *Journal of Contemporary History*, 1969 ; 4.
* **Daugherty III, Leo J.**, « The reluctant warriors », *The Journal of Slavic military Studies*, vol. 6, N° 3 (sept. 1993), p. 439.
* **Dunn, W.S. Jr,** « "People" policies in combat », *Parameters*, vol. XIV, N° 1, pp. 49-59.
* **Fenyo, Mario,** « The Allied Axis Armies and Stalingrad », *Military Affairs*, vol. 29, N° 2.
* **Glantz, David M**, « American perspectives on eastern front operations in world war II », *Foreign Military Studies Office*, Fort Leavenworth, Kansas.
* **Glantz, David M.**, « Counterpoint to Stalingrad, Operation Mars (nov-dec. 42): Marshal Zhukov's Greatest Defeat »*, Foreign military studies*, Fort Leavenworth, KS
* **Glenn, Russel W.,** « Combat in hell, A consideration of Constrained Urban Warfare », RAND report MR-780-A/DARPA (Santa Monica, Californie, RAND 1996), 2.
* **Harrison, Mark**, The USSR and total war, *Warwick economic research papers*, N° 603.
* **Harrison, Mark,** and **Gatrell, Peter**, « The russian and soviet economies in two world wars: a comparative view », *Economic history review*, XLVI, 3 (1993), pp. 425-452.
* **Harrison, Mark,** « Stalinist industrialisation and the test of war », *History Workshop Journal*.
* **Hayward, Joël,** « Too little, too late: an analysis of Hitler's failure in august 1942 to damage soviet oil production », *The Journal of Military History*, vol. 64, N° 3 (juillet 2000), pp. 769-794.
* **Levine, Alan J.,** « Was World War II a Near-run thing ? », *The Journal of strategic studies*, volume 8, issue 1, mars 1985, pp. 38-63.

* **Lewis, S.J.,** « The Battle of Stalingrad »*, Combat Studies Institute*, Command & General Staff College, Fort Leavenworth Kansas.
* **Lukas, Richard C.**, « The Velvet project: Hope and frustration »*, Military Affairs*, vol. 28, N° 4 (Winter, 1964-65), pp. 145-162.
* **Markova, Svetlana Vasiljevna**, musée de Voronej. In Beitrag auf dem Kolloquium am 30. Januar 2003 in Potsdam zum 60. Jahrestag der Schlacht von Stalingrad.
* **Newsome, Bruce**, « The myth of intrinsic combat motivation », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 26, N° 4 (décembre 2003), pp. 24-46, Frank Cass, Londres.
* **Sasso, Major Claude R.**, « Soviet night operations in World war II », *Combat studies institute*, U.S Army Command and general Staff, Fort Leavenworth, Kansas.
* **Shils, Edward A. et Janowitz, Morris**, « Cohesion and desintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public opinion quarterly* 12/2 (été 1948), pp. 280-315.
* **Sokolov, V.**, « The role of lend-lease in Soviet military efforts, 194145 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 7, N° 3, sept. 94.
* **Thomas, David**, « Foreign armies east and german military intelligence in Russia 1941-45 », *Journal of Contemporary History*, vol. 22 (1987), 261-301, SAGE, London.
* **Thomas**, **Timothy L.,** *« The battle of Grozny »*, *Parameters*, summer 1999, pp. 87-102.
* **Thomas**, **Timothy L.,** « Reflexive control in Russia: theory and military applications », in *Reflexive processes and control*, N° 2, vol. 1, 2002, pp. 60-76.
* **Vail Motter, T.H**., « The persian corridor », Center of military history, US Army, 1952.
* **Zetterling, Niklas et Frankson, Anders**, « Analyzing World war II Eastern front battles », *Journal of Slavic Military Studies*, vol. 11, N° 1, mars 1998 p. 176-203.
* **Ziemke, Earl F.** « Operation Kreml », *Parameters*, vol. IX, N° 1, pp. 72-83.

Campagnes & Stratégies

LE JUTLAND (1916). *La plus formidable bataille navale de tous les temps*, François-Emmanuel Brézet.

YORKTOWN (1781). *La France offre l'indépendance à l'Amérique*, Raymond Bourgerie, Pierre Lesouef.

CONTRE-GUERILLA EN ESPAGNE (1808-1814). *Suchet pacifie l'Aragon*, Jean-Louis Reynaud.

LA BATAILLE D'ANGLETERRE (1940). *La bataille aérienne décisive de l'Histoire*, Patrick Facon.

DENAIN (1712). *Louis XIV sauve sa mise*, Gérard Lesage.

L'AMIRAL DE RUYTER AU COMBAT (1607-1676). *Le Zélandais qui fit trembler l'Angleterre*, Hubert Granier.

BULGNEVILLE (1431). *L'Etat bourguignon prend pied en Lorraine*, Bertrand Schnerb.

BEVEZIERS (1690). *La France prend la maîtrise de la Manche*, Jean Meyer. LA CAMPAGNE DE BIRMANIE (1942-1945). *L'armée des Indes défait les Japonais*, Pierre Lesouef.

LA NOCHE TRISTE (1520). *La dernière victoire du Peuple du Soleil*, Paul Hosotte.

LE SIÈGE DE MEXICO (1521). *La mort du Cinquième Soleil*, Paul Hosotte.

MAGENTA ET SOLFERINO (1859). *Napoléon III et le rêve italien*, Raymond Bourgerie.

LA GUERRE DE VENDÉE (1793-1796), Yves Gras.

MERS EL-KEBIR (1940). *La rupture franco-britannique*, Hervé Coutau-Bégarie, Claude Huan.

PALIKAO (1860). *Le sac du Palais d'Eté et la prise de Pékin*, Raymond Bourgerie, Pierre Lesouef.

VENISE ET LA PORTE OTTOMANE (1453-1566). *Un siècle de relations vénéto-ottomanes de la prise de Constantinople à la mort de Soliman*, Marie F. Viallon.

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE (1939-1945). *La victoire logistique, clé du succès des armes*, Guy Malbosc.

FONTENOY (1745). *Louis XV, arbitre de l'Europe*, Jean-Pierre Bois.

LA CAMPAGNE DU MEXIQUE (1862-1867). *La fin de l'hégémonie européenne en Amérique du Nord*, Jean Avenel.

LA BATAILLE DE GETTYSBURG (1864). *Le tournant de la guerre de Sécession*, Lee Kennett.

LA BATTAILLE DE MALPLAQUET (1709). *L'effondrement de la France évité,* André Corvisier.

L'ARMÉE DE L'AIR DANS LA TOURMENTE. *La bataille de France (1939-1940)*, 2e réimp., Patrick Facon.

LA GUERRE DES BOXERS (1900-1901). *Tseu-Hi évite le pire*, Raymond Bourgerie, Perre Lesouef.

L'ARME BLINDÉE FRANÇAISE. *Tome 1 : Mai-juin 1940 ! Les blindés français dans la tourmente – Tome 2 : 1940-1945 ! Dans le fracas des batailles*, Gérard Saint-Martin.

L'AFFAIRE DU RIO DE LA PLATA (1838-1852), Jean-David Avenel.

L'ARMÉE DE L'AIR DES ANNÉES NOIRES. *Vichy 1940-1944*, Claude d'Abzac-Epezy.

LA BATAILLE D'ABOUKIR (1798). *Nelson contrarie la stratégie de Bonaparte*, Michèle Battesti.

SUFFREN DANS L'OCÉAN INDIEN (1781-1783). *L'empire des Indes à la portée du roi de France*, Claude des Presles.

LA GUERRE ISRAÉLO-ARABE D'OCTOBRE 1973. *Une nouvelle donne militaire au Proche-Orient*, Pierre Razoux.

NASAN (1952-1953). *La victoire oubliée*, Jacques Favreau, Nicolas Dufour.

LES FLOTTILLES CÔTIÈRES DE PIERRE LE GRAND À NAPOLÉON. *De la Baltique à la Manche*. Maurice Dupont.

LA FIN D'UN EMPIRE. *Les derniers jours de l'Isle de France et de l'Isle Bonaparte*, Roger Lepelley.

EN MAI 1940, FALLAIT-IL ENTRER EN BELGIQUE ? , 2e éd., Bruno Chaix.

INTERVENTIONS ALLIÉES PENDANT LA GUERRE CIVILE RUSSE (1918-1920), JeanDavid Avenel.

LA BATAILLE NAVALE DES « CARDINAUX » (20 NOVEMBRE 1759), Guy Le Moing.

DE GENGIS KHAN À QOUBILA ? KHAN. *La grande chevauchée mongole*, 2e éd., Dominique Farale.

LA BATAILLE DE LÉPANTE (1571), Henri Pigaillem.

LES ERREURS STRATÉGIQUES DU IIIe REICH PENDANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE, 3e éd., Bernard Schnetzler.

LES ERREURS STRATÉGIQUES PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, 2e éd., Bernard Schnetzler.

SALAMINE ET LES GUERRES MÉDIQUES (480 avant Jésus-Christ), Henri Pigaillem.

L'INDÉPENDANCE DES PAYS DE LA BALTIQUE (1918-1920), Jean-David Avenel et Pierre Giudicelli.

LA GUERRE DES SIX JOURS (5-10 JUIN 1967). *Du mythe à la réalité*, 2e éd., Pierre Razoux.

LA BATAILLE DES MONTS NEMENTCHA (ALGÉRIE 1954-1962). *Un cas concret de guerre subversive et contre-subversive*, Dominique Farale.

DAKAR 1940. *La bataille fratricide*, Hervé Coutau-Bégarie et Claude Huan.

BLENHEIM 1704. *Le prince Eugène et Marlborough contre la France*, Henri Pigaillem. 1914. *Une Europe se joue sur la Marne*, Patrick Garreau.

ANTIETAM. *Le jour le plus sanglant de la guerre de Sécession*, Frédéric Naulet.

LA PREMIÈRE GUERRE AÉRIENNE, 1914-1918, Lee Kennett.

HOA BINH (NOVEMBRE 1951-FÉVRIER 1952). *De Lattre attaque en Indochine*, Philippe Fouquet-Lapar.

LOUIS XIV À LA CONQUÊTE DES PAYS-BAS ESPAGNOLS. *La guerre oubliée (1678-1684)*, Bertrand Jeanmougin.

L'ARMÉE DE L'AIR DE LA VICTOIRE (1942-1945), Patrick Facon.

LA CONFÉDÉRATION SUDISTE, 1861-1865. *Mythes et réalités*, Serge Noirsain.

LA BÉRÉZINA. *Une victoire militaire*, Fernand Beaucour, Jean Tabeur, Lidia Ivtchenko.

JEANNE D'ARC. *La politique par d'autres moyens*, Jean Cluzel.

LES ERREURS STRATÉGIQUES DES GAULOIS FACE À CÉSAR, Philippe Richardot.

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE DE 1898. *La naissance de l'impérialisme américain*, Jean-David Avenel.

LES PLAINES D'ABRAHAM. *Québec 1759-1760. L'adieu à la Nouvelle-France ?* , Gérard Saint-Martin.

LA DÉFAITE FRANÇAISE : UN DÉSASTRE ÉVITABLE. *Le 16 mai 1940, il fallait rester en Belgique*, Jacques Belle.

HISTOIRE DES LUTTES ENTRE LA RUSSIE ET LES TURCO-MONGOLS, Dominique Farale.

EYLAU *(8 février 1807). La campagne de Pologne, des boues du Pultusk aux neiges d'Eylau*, Frédéric Naulet.

FRIEDLAND *(14 juin 1807). La campagne de Pologne, de Danzig aux rives du Niémen*, Frédéric Naulet.

LA GUERRE RUSSO-TURQUE (1768-1774) ET LA DÉFENSE DES DARDANELLES. *L'extraordinaire mission du baron de Tott*, Ferenc Toth.

KOURSK, LES QUARANTE JOURS QUI ONT RUINÉ LA WEHRMACHT (5 juillet-20 août 1943), Jean Lopez.

LES TURCS FACE À L'OCCIDENT. *Des origines aux Seldjoukides*, Dominique Farale.

L'INDÉPENDANCE DES PAYS-BAS. *L'extrao*, Cornelius Schulten.

LA CONQUÊTE MUSULMANE DE L'EGYPTE. *(639-646)*, Louis Chagnon.

STALINGRAD. *La bataille au bord du gouffre*, Jean Lopez.

{1}. Cet ouvrage s'appuie sur les distinctions les plus communément admises entre les divers espaces stratégiques. La stratégie globale est la strate supérieure, de nature politico-militaire. La stratégie militaire s'adresse à la conduite de la guerre par les trois armes. En Russie, la stratégie proprement terrestre (incluant l'aviation tactique) domine. À son tour, elle s'articule en stratégie opérationnelle (conception des opérations et conduite des forces à une échelle géographique donnée : le Front pour les Soviétiques, le Groupe d'Armées pour les Allemands) et en tactique (mise en œuvre réelle des moyens sur le champ de bataille).

{2}. Notamment lorsque, le 11 septembre 1941, le président des États-Unis ordonne de « tirer à vue » sur les navires de l'Axe croisant dans l'Atlantique Nord. Une quasi-déclaration de guerre !

{3}. En 1938, Hitler institue, sous sa haute autorité, un *Oberkommando der Wehrmacht* (OKW) ou commandement suprême des forces armées. Cet organisme se voit attribuer une partie des fonctions de l'ancien ministère de la guerre, traitant notamment de problèmes administratifs et politiques. L'OKW remplit aussi la fonction d'état-major stratégique, dirigeant la guerre dans sa globalité ; elle gère les différents fronts en direct, à l'exception de la Russie dévolue à la seule OKH. Son chef d'état-major général est le maréchal Wilhelm Keitel ; Alfred Jodl est chef du bureau des Opérations. L'OKW coiffe les commandements en chef des trois armes : OKH (commandement suprême de l'Armée de terre), OKM (*Kriegsmarine*) et OKL (*Luftwaffe*). En réalité, l'OKW ne parviendra jamais à imposer son autorité à ces organes qui, tous trois, en référeront constamment et directement au Führer.

{4}. Journal de guerre (KTB) de l'OKW, vol. 1, page 996.

{5}. Hitler apprend la nouvelle à son QG de Rastenburg de la bouche d'Otto Dietrich, le chef de son service de presse, qui l'a lui-même captée à la radio… Les Japonais ont rendu la monnaie de leur pièce aux Allemands, qui ne les avaient pas prévenus de l'attaque contre l'Union soviétique. Étrange alliance…

{6}. Il ne faudrait pas exagérer l'importance de cette déclaration de guerre. Le Reich et la république américaine étaient de facto en guerre. Hitler eut-il renoncé provisoirement que Roosevelt, de toute façon, l'eut contraint à le faire en accroissant massivement son aide économique et anti-sous-marine à la Grande-Bretagne.

{7}. L'OKH, *via* son état-major général, porte la responsabilité de la conduite des opérations terrestres, tâche essentielle pour une puissance continentale comme l'Allemagne. Le chef de l'OKH, commandant en chef de l'Armée de terre, est le maréchal Walter von Brauchitsch, de 1938 au 19 décembre 1941, Franz Halder, son chef d'état-major jusqu'en septembre 1942. Dès janvier 1940, l'OKH perd son influence sur la conduite d'ensemble des opérations terrestres et devient de plus en plus un organe d'exécution. À partir de l'attaque contre l'Union soviétique, l'OKH ne garde plus sous sa responsabilité que le front russe. La rivalité, le ressentiment, entre les deux organes dirigeant la guerre – OKW et OKH – sont tels que le chef de l'OKH ne connaîtra de la situation sur les autres fronts que ce que l'OKW voudra bien lui faire savoir.

{8}. Tiré de *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 6, p. 105.

{9}. Le *Schwerpunkt* est littéralement le centre de gravité, le point d'application de l'effort maximum. Il est le lieu géographique où l'on parie qu'il faut investir le maximum raisonnable de forces pour en retirer un bénéfice – stratégique, opérationnel ou tactique – également maximum.

{10}. Cité par Dietrich Eichholtz, *Krieg um Öl, p. 104.*

{11}. Pour des raisons racistes, Hitler n'aime guère que ses amiraux évoquent l'arme anti-impérialiste que pourrait brandir le Reich. Mais il admet que sa propagande puisse utiliser les ferments nationalistes qui travaillent le Moyen-Orient, dont la révolte de Rachid Ali en Irak (avril-juin 1941) et la déposition du Shah d'Iran et de son Premier ministre Zahedi (janvier 1942), sont des signes avant-coureurs.

{12}. Cité par Dietrich Eichholtz, *Krieg um Öl*, p. 104.

{13}. Andreas Hillgruber, *Kriegsziele und Strategie*, p. 88, cité par Horst Boog, *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg,* vol. 6.

{14}. In David Irving, *Hitler's War*, Papermac 1977, Londres, p. 348.

{15}. Le général Georg Thomas est chef de « l'Office du Reich pour les armements et l'économie de guerre » au sein de l'OKW. Il est aussi membre du conseil de surveillance de la société pétrolière *Kontinentale Ol AG*. Son mémorandum sur les conséquences économiques de l'opération Barbarossa date du 13 février 1941.

{16}. Hanneken appartient à l'Office du Reich pour les armements et l'économie de guerre. Cité par B.A Leach, *German strategy against Russia, 1939-1941*, Clarendon Press, 1973.

{17}. Voir Michael Howard, *Grand Strategy*, vol. 4, 1972, London, p. 33.

{18}. R. Gehlen, *L'Organisation Gehlen, Mémoires*, Fayard-Presses de la Cité, 1972, p. 57.

{19}. In Boris V. Sokolov, *The role of lend-lease in Soviet military efforts, 194145*, The Journal of Slavic Military Studies, vol. 7, N° 3, sept. 94, pp. 570.

{20}. Earl F. Ziemke et Magna E. Bauer, *Moscow to Stalingrad*, p. 286.

{21}. Ces vues, Halder les a déjà exposées le 11 novembre 1941 à Orcha au cours d'une réunion à laquelle étaient conviés les commandants de Groupes d'Armées et d'Armées. Halder y défend l'idée que « si les circonstances atmosphériques s'y prêtent », il serait justifié de pousser jusqu'à Stalingrad d'une part, Maïkop et Grozny d'autre part. De la lointaine Bakou, il n'est pas encore question.

{22}. In *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 6, p. 761.

{23}. Gehlen est incontestablement un officier de renseignement parmi les plus doués du siècle. Durant l'hiver 1941-42, il se signale par un art consommé du retournement d'officiers et de commissaires politiques de l'Armée rouge faits prisonniers. Soigneusement choisis et conditionnés, nombre de ces hommes rejoignent les lignes soviétiques après une fausse évasion. Certains de ceux qui survivront aux interrogatoires du NKVD et/ou du SMERSH retrouveront des postes importants dans le Parti, l'État, les Q.G d'Armées ou de Fronts, l'industrie. Gehlen parvient ainsi à se doter d'un réseau étendu dont certains membres, par exemple l'ex-commissaire Mishinskii, se révéleront des sources précieuses pour le FHO.

{24}. Cité par *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 801.

{25}. *Ibid*.

{26}. Hitler insiste aussi sur la capture du site de Chiatura, en Géorgie, où se trouve le plus gros gisement de manganèse au monde. Rappelons que ce métal joue un rôle important dans les métallurgies du fer et de l'aluminium, les chantiers navals, les industries électriques. La capture des riches gisements de molybdène et de tungstène de Géorgie porterait aussi un coup très sévère à la production soviétique d'aciers spéciaux, indispensables pour les munitions antichars par exemple.

{27}. In *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 6, p. 806.

{28}. Cette idée est explicite dans la directive N° 44 du 21 juillet 1942 relative aux opérations en Finlande du nord.

{29}. Contrairement à ce que croient les Allemands, la route Écosse/Irlande-mer de Barents-Mourmansk ou Archangelsk n'est pas la plus importante pour l'URSS, même si elle est la plus rapide. Elle acheminera durant tout le conflit 3,9 millions de tonnes, moins que les routes iranienne et sibérienne. Le « corridor persan » amène vers l'Arménie soviétique les marchandises débarquées à Khoramshar puis convoyées par chemin de fer et camion *via* Téhéran et Tabriz : 4,1 millions de tonnes parviendront par ce biais aux

Soviets. La troisième voie – Alaska – Vladivostok-transsibérien – a le plus fort débit (8,2 millions de tonnes), du moins tant que les Japonais acceptent le passage des navires soviétiques en provenance des États-Unis. Chiffres in T.H Vail Motter, *The Persian Corridor*, Center of military His-tory, US Army, 1952.

{30}. Si l'on suit Martin van Creveld in *Fighting Power*, p. 99, environ 100 000 hommes mourront de leurs blessures et 350 000 autres ne pourront plus retourner au combat. Ce qui donne des pertes définitives supérieures à 700 000. Soit le personnel de 50 divisions.

{31}. La *panjewagen* est un chariot russe à hauts bords doté de 4 roues, souvent en bois cerclées de fer.

{32}. Le canon antichar de 5 cm dénommé PAK 38 est introduit dans les unités en avril 1941. C'est une arme excellente par sa cadence de tir (13 coups/minute), son poids modéré (900 kg) et sa portée (9 400 m). Long de 60 calibres, elle accommode entre autres la munition Pzgr.40 de 925 g, propulsée à 1 180 m/s et capable de percer 72 mm de blindage à 500 m.

{33}. Les Divisions italiennes sont, pour 4 d'entre elles, des divisions d'infanterie (2e *Sforzesca*, 3e *Ravenna*, *Vincenza* et 5e *Cosseria*), trois sont des *Alpini* (2e *Tridentina*, 3e *Giulia*, 4e *Cuneense*), deux sont autotransportées (52e *Torino* et 9e *Pasubio*), plus la division *Celere* (formée de groupes issus de 3 formations demeurées en Afrique).

{34}. Ces 15 Divisions sont groupées en 3 Corps d'infanterie, un Corps de montagne, un de cavalerie.

{35}. L'historien allemand Andrea Hillgruber penche pour une provocation slovaque.

{36}. *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 63.

{37}. D'après son journal (in Görlitz, *Stalingrad*, pp. 194 et sq.) Von Bock ne devine la scission du Groupe d'Armées Sud en Groupe A et B que le 11 mai. Son commentaire : « *une complication bien inutile !* »

{38}. *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 777.

{39}. Le 30 juin 1941, le Comité central du parti communiste et l'État soviétique créent l'organe de direction suprême de la guerre : le Comité de défense de l'État (GKO). Si jamais dans l'Histoire une institution a concentré la totalité des pouvoirs sous toutes leurs formes en vue d'un seul but, gagner la guerre, le GKO est cette institution. Ses directives SONT tout simplement la LOI s'imposant à tous. Staline en est bien entendu le président et le maître absolu. Malenkov y représente le parti, Béria, les polices, Molotov, les Affaires étrangères, le maréchal Vorochilov parle pour l'Armée. Le GKO agit essentiellement sur les opérations militaires à travers la STAVKA.

{40}. En temps de paix, l'organe central de la machine militaire est le Commissariat du peuple à la Défense (NKO), l'équivalent d'un ministère de la Guerre. Il coiffe des directions spécialisées : encadrement politique et propagande, entraînement, mobilisation, conscription, logistique, aviation, marine, blindés, etc. Le NKO fournit le cadre administratif dans lequel jouent les grands rouages mis en place dans l'urgence de l'été 1941.

{41}. STAVKA est l'abréviation de *Shtab verkhovnogo komandovanya*, littéralement « Grand Quartier Général ». Le 8 août 1941, après réorganisation, elle devient la STAVKA du haut commandement suprême (*STAVKA Verkhovnogo Glavnokomandovaniya*) ou STAVKA VGK. La STAVKA est le vrai centre de décision de l'Armée soviétique. Outre Staline, on y retrouve la « clique des cavaliers » : Timochenko, Vorochilov et Boudienny, compagnons de Staline durant la guerre civile, ainsi que Kuznetsov (commandant la Flotte) et Joukov. La composition de la STAVKA changera au cours de la guerre. Y seront notamment admis trois soldats remarquables, Chapochnikov, Antonov et Vassilevski. La STAVKA prend toutes les décisions stratégiques, alloue les moyens, détermine la constitution et l'emploi des réserves stratégiques. Elle a la haute main sur la

Flotte, l'aviation stratégique et le mouvement des partisans. Elle est en permanence en relation avec le troisième organe majeur de la guerre, l'état-major général de l'Armée rouge.

{42}. Ce jugement négatif est dû à Khrouchtchev après le XXe Congrès du PCUS de 1956. Il sera rejeté avec vigueur par tous les grands chefs soviétiques (Joukov, Vassilevski, Rokossovski) qui, en ces temps de dégel, n'avaient plus rien à gagner à une défense de leur ancien maître. Même Eremenko, âme damnée de Khrouchtchev, n'a pas témoigné dans ses mémoires contre les qualités militaires du dictateur.

{43}. Citons le travail déjà ancien d'Albert Seaton, *Stalin as warlord*, B.T Batsford Ltd, London, 1976. Et celui de Geoffrey Roberts, *Stalin'wars*, Yale University Press, London 2006.

{44}. Sauf, et il y a beaucoup de témoignages, du 28 au 30 juin 1941, quand il se rend compte que la bataille des frontières est perdue.

{45}. Keitel est le prototype du courtisan irresponsable et prêt à tout. Jodl n'est pas dénué de qualités et trouvera, au moins une fois, le courage de s'opposer au Führer, en septembre 1942 après une visite dans le Caucase. Il le paiera d'une disgrâce durable, qui le mettra à la torture.

{46}. In Constantin Rokossovski, *A Soldier's duty*, p. 160, éditions du Progrès, Moscou 1970.

{47}. FLAK est l'acronyme allemand désignant la DCA, PAK, l'artillerie antichar.

{48}. Pour illustrer le retard de l'Armée rouge sur la Wehrmacht, indiquons que la directive N° 3 de la STAVKA, émise le 10 janvier 1942, rappelle aux commandants d'Armées et de Fronts qu'ils doivent absolument former un *Schwerpunkt* avant de monter un assaut. Et ne pas oublier de faire précéder l'attaque par… un barrage d'artillerie ! Les unités d'artillerie doivent recevoir des missions précises, échelonnées dans le temps et dans l'espace.

Manifestement, l'Armée rouge a perdu même la mémoire de la guerre 14-18.

{49}. In D. Glantz, *Kharkov 1942,* p. 242.

{50}. Le char léger T-70 entré en production au début de 1942 remplace peu à peu le T-60. Voici les comparaisons des spécifications des deux modèles. Poids : 10/6,4 t ; Vitesse : 45/42 km/h ; autonomie : 250/450 km ; blindage frontal : 45/35 mm ; calibre du canon : 45/20 mm ; vitesse initiale de l'obus standard : 760/815 m/s.

{51}. Le char KV, entré en service en 1939, est le char lourd de l'Armée rouge. Il pèse 47,5 tonnes, atteint 35 km/h, possède une autonomie de 250 km. Son blindage avant et latéral est correct (75 mm) mais son profil est mal conçu et son canon, identique à celui du T-34, n'est pas à la hauteur du reste. Ses 4 mitrailleuses en font un bon engin anti-infanterie.

{52}. *Operation Kreml*, Earl F. Ziemke, Parameters, vol. IX N° 1, pp. 72-83.

{53}. *The Goebbels diaries, 1942-43*, Doubleday & Company, Garden City, 1948.

{54}. Publié à Moscou en 1961 par l'Institut du marxisme-léninisme, cet ouvrage monumental consigne la vulgate officielle soviétique sur les événements survenus entre 1941 et 1945.

{55}. Sergo Beria, *Beria mon père*, p. 130. Plon/Criterion, 1991.

{56}. Né en 1882, Robakidzé a connu une grande célébrité en URSS avec sa pièce *Lamara* (1928). En 1930, à la faveur d'un voyage d'études, il refuse de rentrer à Moscou et demeure à Berlin. En 1941, il figure parmi les fondateurs du Comité pour l'indépendance de la Géorgie, chapeauté par les nazis. Ses textes sur Hitler l'ont discrédité après guerre et il meurt oublié à Genève en 1962. Sa tombe se trouve à Leuville-sur-Orge en région parisienne.

{57}. Le témoignage de Joukov (*Mémoires*, t.2, p. 36) nous apprend que Staline disposait d'une carte spéciale où figuraient les réserves. Lorsqu'il voit le chef suprême la sortir, Joukov s'écarte, signe que Staline se réservait jalousement les informations sur les précieuses réserves. Le général Nikitine observe à plusieurs reprises que Staline note dans un carnet (le même que le précédent ?) les livraisons quotidiennes d'appareils de combat.

{58}. In D. Glantz, *Colossus reborn,* p. 207.

{59}. L'état-major général de l'Armée rouge (GSHKA) est subordonné à la STAVKA mais… demeure responsable directement devant Staline. Il planifie les missions des différents Fronts et veille à leur exécution, gère les renseignements et le chiffre, les transports, les fortifications. En liaison avec le NKO, le GKO et le GOSPLAN (organe central de planification de l'économie), il présente à l'industrie ses demandes d'armes et d'équipements.

{60}. Cité par David Glantz, *Kharkov 1942,* p. 25.

{61}. Le 10 juillet 1941, la STAVKA forme trois organes de commandement regroupant toutes les forces sur une « direction » (= axe) stratégique : Directions du Nord-Ouest, de l'Ouest, du Sud-Ouest (puis du Nord-Caucase). Mais, faute de personnel qualifié, de moyens de transmission modernes et de soutien logistique, ces Directions ne feront guère mieux que les Fronts qu'elles sont censées diriger. Aussi seront-elles progressivement supprimées. Celle que commande Timochenko, la Direction du Sud-Ouest, sera la dernière en activité : elle ne survivra pas au désastre de Kharkov. Les Fronts redeviennent alors la plus vaste formation de l'Armée rouge, au niveau opérationnel-stratégique, l'équivalent occidental du Groupe d'Armées.

{62}. Le 24 avril, Staline jugera que les réserves du Front de Briansk sont trop au sud ; il donnera à Golikov l'ordre de les repositionner sur l'axe d'Orel, donc 200 km plus au nord.

{63}. La 28e Armée comprend dans ses rangs une unité qui va acquérir une formidable réputation à Stalingrad, la 13e Division de fusiliers de la Garde, commandée par le général Alexandre Rodimtsev.

{64}. La Division soviétique a à peu près la force d'une brigade allemande, le Corps d'Armée, celui d'une Division, et l'Armée, celle d'un Corps d'Armée germanique. D'où l'aphorisme du général Hoth : « Nous avons toujours surestimé les forces russes engagées mais toujours sous-estimé ses réserves. »

{65}. En mars et avril 1942, les 200 000 hommes commandés par Mekhlis et Kozlov s'avèrent incapables de sortir de l'isthme de Kertch, malgré une débauche d'attaques. À 1 contre 3, la 11e Armée de Manstein leur occasionne des pertes épouvantables.

{66}. Tiré du journal de Bock, cité par Ziemke et Bauer, p. 273.

{67}. Tiré du journal de Bock, in Görlitz, *Stalingrad*, p. 198.

{68}. G. F Krivosheev, *Soviet casualties*… p. 108.

{69}. In David Glantz, p. 244.

{70}. In David Glantz, p. 220.

{71}. In David Glantz, *Kharkov 1942*, p. 233.

{72}. *Ibid* p. 227.

{73}. *Ibid*. p. 221

{74}. En août-septembre 1914, le duo Hindenburg-Ludendorff écrase les Armées des généraux russes Samsonov et Rennenkampf lors des batailles de Tannenberg et des lacs mazures.

{75}. Glantz p. 239 et 240.

{76}. En revanche, Staline essaiera à deux reprises au moins (juillet 41 et juin 42) de faire exécuter des bombardements sur Ploesti par une force anglo-américaine qui aurait été basée en Russie du sud. Mais le développement des combats et l'invincible méfiance des Soviets feront capoter l'affaire.

{77}. In *Collection of materials on the use of war experience* N° 5, 1943, p. 150.

{78}. Paul Carell, *Opération Barbarossa*, p. 425.

{79}. G.F Krivosheev, *Soviet casualties…* p. 108.

{80}. La Lufwaffe s'organise en 1942 en 7 *Luftflotten*. Chacune coiffe un ou deux *Fliegerkorps* regroupant entre 350 et 600 appareils de tous types.

{81}. La Wehrmacht lui doit notamment l'institution des *Flivo*, *Fliegerverbindungoffizier*, officiers de liaison air-sol, chevilles ouvrières de la coopération entre *Panzerdivisionen* et aviation tactique.

{82}. L'expression est de John Erickson, *The road to Stalingrad,* p. 347.

{83}. Sergo Beria, *Beria mon père*, Plon/Criterion, 1991.

{84}. In Leo J. Daugherty III, *The reluctant warriors,* The Journal of Slavic military Studies, vol. 6, N° 3 (sept.1993), p. 439.

{85}. Manstein teste à Sebastopol une concentration de plusieurs régiments de *Nebelwerfer*, l'équivalent allemand des orgues de Staline. 54 lanceurs délivrent 324 fusées de 150 mm qui acheminent en une salve 8 tonnes d'explosifs sur quelques milliers de mètres carrés. Arme de saturation, le *nebelwerfer* est par ses effets de concussion et de fragmentation affreusement dévastateur contre une infanterie à découvert.

{86}. In Paul Carell, *Opération Barbarossa,* p. 441.

{87}. Le nouveau *Feldmarschall* recevra aussi en cadeau le magnifique palais Vorontsov, celui où logera Churchill durant la conférence de Yalta.

{88}. Manstein, *Lost victories*, p. 238.

{89}. In *Das deutsche Reich*, vol. 6, p. 863.

{90}. Le gros du travail de Gehlen consiste à rédiger chaque jour un « Bref rapport d'appréciation de la situation de l'ennemi », remis au chef de l'état-major général, au chef du bureau Opérations, aux officiers de renseignements des divers Groupes d'Armées et au Chef du bureau Opérations de la Luftwaffe. Tous les soirs, Gehlen en présente la teneur à Halder.

{91}. In Ziemke, p. 319.

{92}. *Ibid*.

{93}. Mémoire de Paulus, in Görlitz, *Stalingrad,* p. 184.

{94}. Ces 68 Divisions représentent 40 % de toutes les unités de combat allemandes présentes sur le front russe à la date du 28 juin 1942 (170 Divisions). Mais le plan *Blau* n'actionne que 17 grandes unités rapides sur les 44 dont dispose la Wehrmacht à ce moment, en Russie et ailleurs. Ce qui est pour le moins surprenant s'agissant de la grande offensive stratégique de l'année 1942

{95}. L'hypothèse d'une coupure de la grande ligne Moscou-Stalingrad à Borissoglebsk est prévue par le plan *Blau*, qui envisage pour ce faire de constituer une tête de pont à l'est de Voronej. Voir un mémoire de Paulus, in Görlitz, *Stalingrad,* p. 182.

{96}. Ziemke (*Moscow to Stalingrad* p. 338) pense que le véritable but du voyage éclair d'Hitler était d'annoncer à Bock que la 1re Armée Panzer allait lui être retirée pour la donner au Groupe d'Armées A. L'idée avait

déjà été avancée par Halder en mai, puis on n'en avait plus parlé devant l'hostilité de Bock. Cependant, dès le 2 juillet, l'OKH avait prévenu List, chef du Groupe A, de se préparer à prendre la 1re Armée Panzer sous ses ordres à partir du 5 juillet.

{97}. Son journal en date du 3 juillet rapporte : « *A 7 heures débarque le Führer. Malgré qu'il ait dû s'envoler de son quartier-général dès 4 heures du matin, il est d'une humeur joviale et enjouée. Il confirme ce qu'a dit Halder la veille et me laisse toute latitude de m'abstenir de m'emparer de Voronej si j'estime que la conquête de ce point d'appui risque d'être trop ardue* ». In Görlitz, *Stalingrad*, p. 206.

{98}. Tué dans un bombardement le 4 mai 1945, Bock ne s'est pas expliqué sur les raisons de sa décision d'attaquer Voronej.

{99}. *Das deutsche Reich,* vol. 6, p. 877.

{100}. Ziemke, *Moscow to Stalingrad*, p. 339.

{101}. L'attaque de la 5e Armée de tanks est appuyée, le lendemain, par une attaque massive du Front de l'Ouest, commandé par Joukov. Du nord d'Orel à Kirov, trois Armées se jettent sur la 2e Armée Panzer qui résiste magnifiquement. Cette résistance ne fera que renforcer au Kremlin l'idée que l'attaque principale viendra du Groupe Centre et visera Moscou.

{102}. Golikov sera puni pour cet échec en perdant la direction du Front de Voronej au bénéfice de Vatoutine. Son ex-adjoint, Chibisov, se fait enlever le Front de Briansk, donné à Rokossovski. Staline n'a pas non plus pardonné à Golikov d'avoir refusé, le 7 juillet, de garantir qu'il tiendrait Voronej quoi qu'il arrive. Devant Staline et Rokossovski, Golikov se plaindra d'avoir été sans cesse gêné par Vassilevski, ce à quoi Staline rétorquera : « le Parti et le gouvernement vous ont confié le Front, à VOUS et non au représentant de la STAVKA ». Rokossovski retiendra la leçon : si un problème surgit, le chef de Front doit toujours chercher à parler à Staline directement.

{103}. À plusieurs reprises durant le printemps 1943, Hitler imputera au contretemps de Voronej, et à la légèreté de von Bock, une bonne part de l'échec du plan *Blau*.

{104}. Sorti en novembre 1941, le canon de 7,5 cm PAK 40 est l'épine dorsale de la défense antichar des unités d'infanterie allemandes. Son tube de 48 calibres délivre la munition Pzgr..40 à la vitesse intitiale de 930 m/s. Celle-ci perce 132 mm à 500 m, 97 mm à 1 000 m et écharpe encore un T-34 en tir direct à 1800 m.

{105}. Communication de Svetlana Vasiljevna Markova, musée de Voronej. In *Beitrag auf dem Kolloquium am 30. Januar 2003 in Potsdam zum 60. Jahrestag der Schlacht von Stalingrad*.

{106}. In *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 881.

{107}. Tiré du journal de Bock, in Görlitz, *Stalingrad*, p. 207.

{108}. Les 14e et 16e Pz, une partie de la 22e, la 60e motorisée.

{109}. La bataille de Kharkov n'a laissé à la 1re Armée Panzer que 40 % de ses forces blindées, qui fondent à 30 % le 16 juillet. Il ne reste alors qu'un bataillon de chars dans chaque *Panzerdivision*. Mais les deux tiers des chars perdus sont récupérables et ils rejoindront les unités à mesure qu'ils sortiront d'atelier.

{110}. Cette opération n'aura jamais lieu. D'une part parce qu'il n'y a pas assez de paras sur le front de l'est, d'autre part parce que l'avance des blindés dans le Caucase sera si rapide qu'Hitler jugera qu'ils peuvent prendre de vitesse les unités du génie soviétique chargées de dynamiter les puits.

{111}. *Das deutsche Reich*, vol. 6, p. 889.

{112}. Ces unités devaient, dans le plan imaginé par Hitler, foncer aussi vers Rostov. Mais Halder, inquiet de cette concentration excessive et inutile,

obtient le 18 juillet un élargissement de l'attaque vers l'est, centré autour de Zimlianskaïa. En réalité, le chef d'état-major de l'OKH ne pense qu'à une chose : garder ces unités au plus près de Stalingrad pour aller prêter main forte à la 6e Armée.

{113}. Hayward, *Stopped at Stalingrad,* p. 147.

{114}. in *Das deutsche Reich…*, vol. 6, p. 893.

{115}. A. Werth, *The year of Stalingrad*, p. 138.

{116}. A. Werth, *La Russie en guerre*, t. 1, p. 295-296.

{117}. Quand Churchill, comme toujours assoiffé, propose un toast « aux splendides soldats russes », Staline réplique : « n'exagérez pas. Ils ne sont pa si bons que ça. En réalité, ils sont même encore très mauvais. Mais ils apprennent et s'améliorent tous les jours ; et ils seront au point avant longtemps. » in A. Werth, *The year of Stalingrad*, p. 183.

{118}. Le texte de cette conversation est tiré de Geoffrey Roberts, *Stalin's war* ; il est basé sur le rapport remis par un des interprètes de la délégation britannique, le major Birse.

{119}. Mark Harrison, *The economics of world war II : a overview.*

{120}. Chiffres tirés de Boris V. Sokolov, *The role of lend-lease in Soviet military efforts, 1941-45*, The Journal of Slavic Military Studies, vol. 7, N° 3, sept. 94, pp. 567-586.

{121}. In C. Merridale, *Ivan's war*, p. 209.

{122}. Alexander Werth, *The Year of Stalingrad,* p. 72.

{123}. Les chiffres qui suivent sont tirés de Boris V. Sokolov, *The role of lend-lease in Soviet military efforts, 1941-45*, The Journal of Slavic Military Studies, vol. 7, N° 3, sept. 94, pp. 567-586.

{124}. In Boris V. Sokolov, *The role of lend-lease in Soviet military efforts, 194145*, The Journal of Slavic Military Studies, vol. 7, N° 3, sept. 94, pp. 568.

{125}. Nous n'avons pas dans cet ouvrage la place d'exposer le débat sur la fiabilité des statistiques soviétiques, ouvert en 1993 par l'historien Boris Sokolov. Mais il est probable que les méthodes de comptage des ministères concernés incluent les matériels défectueux, sans doute nombreux, si l'on en juge par le très bas niveau qualitatif de l'industrie soviétique en général.

{126}. Catherine Merridale, *Ivan's War*, p. 154.

{127}. Les pertes en matériels entre le 28 juin et la chute de Rostov (24 juillet), donc en seulement 27 jours, s'élèvent à 488 600 armes individuelles, 2 436 chars, 13 716 canons et mortiers et 783 avions. Des chiffres ahurissants donnés par le général G.F Krivosheev, dans son précieux ouvrage paru en 1993 en anglais, *Soviet Casualties and combat losses in the 20th century*.

{128}. V. Tchouikov, *The battle for Stalingrad*, p. 20.

{129}. V. Tchouikov, *The battle for Stalingrad*, pp. 23-24.

{130}. L'opération *Velvet* sera finalement un fiasco. Acceptée le 12 août par Staline, retardée par le refus du général Marshall, la proposition de Churchill et Roosevelt arrive seulement dans la deuxième semaine d'octobre : plus de 300 appareils de tous types seront prêts à décoller des bases caucasiennes en janvier 1943. Staline accepte une nouvelle fois le 8 novembre et la mission Drummond-Adler s'envole pour Moscou où elle arrive le 21 novembre pour discuter de la réalisation pratique. À la stupéfaction des Anglo-Saxons, les Russes font traîner les négociations en longueur avant de tout annuler le 13 décembre. Non sans avoir tenté d'obtenir les avions… sans les pilotes. La volte-face de Staline s'explique par le succès de la contre-offensive du 19 novembre à Stalingrad et par la constatation du grave affaiblissement de la Luftwaffe. Inutile, dans ces

conditions, de laisser les Anglo-Saxons s'attribuer ne serait-ce qu'une miette de la gloire qui revient à l'Armée rouge.

{131}. Cité par Dimitri Volkogonov, *Staline : triomphe et tragédie*, Flammarion, Paris, 1991, p. 351.

{132}. Cité par Dimitri Volkogonov, *Staline : triomphe et tragédie*, Flammarion, Paris, 1991, p. 347.

{133}. *Ivan's War*, Catherine Merridale, p. 158.

{134}. In *Das deutsche Reich*, p. 930.

{135}. *Ibid*. p. 156.

{136}. Voir notre ouvrage, *Koursk 1943*, chez le même éditeur.

{137}. Albert Speer, p. 338.

{138}. Témoignage du fils de Béria, in Sergo Beria, *Beria mon père*, Plon/Criterion 1991, p. 132.

{139}. Dietrich Eichholtz, *Krieg um Öl*, Leipziger Universitätsverlag, p. 125.

{140}. D'ailleurs, lorsqu'à la fin août, la Wehrmacht réussit à prendre le plus occidental des champs pétrolifères tchétchènes – celui de Malgobek – elle le trouve bien dans un état de dévastation totale.

{141}. Chiffres cités par Joel Hayward in *Too little, too late : an analysis of Hitler's failure in august 1942 to damage soviet oil production,* The Journal of military History, vol. 64, N° 3 (juillet 2000), pp. 769-794.

{142}. A. Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, p. 339.

{143}. Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, Fayard, 1971, p. 340.

{144}. L'incident, repris par Ian Kershaw in *Hitler*, vol. 2, p. 769, est tiré des souvenirs de Enger, de Warlimont et de Manstein.

{145}. Exactement jusqu'au 30 janvier 1943, dixième anniversaire de la prise du pouvoir, à un moment où Hitler s'appuie sur Manstein plus qu'il n'a fait jusque-là avec aucun de ses généraux. Jodl recevra même ce jour-là la croix d'or du parti nazi.

{146}. Ian Kershaw in *Hitler*, vol. 2, p. 770.

{147}. Hildegard von Kotze *Herresadjutant bei Hitler*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1974, p. 126.

{148}. G. Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, p. 217.

{149}. Peu après, Pétrov prendra le commandement du « Groupe Mer Noire », au sein du Front de Transcaucasie. Il s'illustre en septembre dans la défense de Touapse.

{150}. Chiffres donnés par Joukov dans ses mémoires, vol. 2, p. 22.

{151}. V. Tchouikov, *The battle for Stalingrad*, p. 20.

{152}. David Glantz, *Colossus reborn*, p. 207.

{153}. *The Road to Stalingrad,* p. 363.

{154}. Rappelons qu'il n'y a pas pénurie absolue de carburant mais problèmes d'acheminement vers les unités en pointe. Au moment où Paulus est à sec, des centaines de wagons citernes embouteillent les gares de Brest-Litovsk et Kiev.

{155}. In *collection Reinhold Sterz*, Bibliothek für Zeitgeschichte, Stuttgart.

{156}. Appelé le 21 juillet au commandement du Front de Stalingrad, Gordov ne reste que 48 heures le supérieur de Tchouikov. Il est remplacé le

27 juillet par Choumilov.

{157}. Tchouikov, *The battle for Stalingrad*, p. 24.

{158}. Earl Ziemke, *Moscow to Stalingrad,* p. 363.

{159}. Quelques jours plus tard, la 3e Armée roumaine est à son tour retirée du Caucase et envoyée sécuriser le flanc de Paulus sur le Don.

{160}. Leopold von Schwedler, commandant du 4e Corps, sera brutalement relevé de ses fonctions en octobre, pour avoir critiqué l'entêtement de Hitler à prendre Stalingrad.

{161}. Les 126e, 204e, 205e, 208e, 321e, 399e et 422e.

{162}. Journal de von Richthofen, entrée du 10 août.

{163}. Depuis la mi-juillet, les Divisions motorisées de la Wehrmacht ont pris le nom de *Panzergrenadierdivisionen.*

{164}. Cité et traduit par Jonathan Bastable, *Voices from Stalingrad*, pp. 33-35.

{165}. In Bernd Wegner, *Das Deutsche Reich…*, vol. 6, p. 1013.

{166}. Hans Doerr, *Der Feldzug nach Stalingrad, Versuch eines operativen Überblickes*, Darmstadt, Mittler, 1955.

{167}. Le lecteur sera peut-être étonné de retrouver ici la 62e Armée, quasiment détruite quinze jours plus tôt sur la rive occidentale du Don, après avoir déjà été saignée aux deux tiers à la fin juillet. La raison en est qu'Eremenko attribue sans cesse de nouveaux renforts au Q.G de Lopatine, en puisant dans la manne des 26 grandes unités libérées par la STAVKA entre le 26 juillet et le 22 août.

{168}. A.I. Eremenko, S*talingrad*, Plon, 1963, p. 154.

{169}. In Jason D.Marks, *Island of fire,* p. 81.

{170}. Hayward, *Stopped at Stalingrad*, p. 189.

{171}. A.I. Eremenko, S*talingrad*, Plon, 1963, p. 147.

{172}. Gustav Anton Von Wietersheim est un des rares officiers de Panzer à avoir appuyé Guderian dans son plan de franchissement de la Meuse à Sedan. Mais, à Rynok, son insistance à vouloir reculer lui vaudra d'être relevé de son commandement par Paulus et renvoyé en Allemagne par Hitler. Il est remplacé par le bouillant Hube, mutilé de 14-18, commandant de la 16e Panzer.

{173}. En cette occasion, Paulus a montré qu'il possède du caractère et du sang-froid, ne répondant pas à une crise passagère par une mesure qui aurait compromis l'ensemble de sa manœuvre.

{174}. Journal de Richthofen, 27 août 1942, cité par W.Görlitz, p. 211.

{175}. L'ordre du jour du 31 août signé Hube mérite d'être cité et rapproché des atermoiements qui seront ceux de Paulus quelques mois plus tard : « Le manque de munitions et de carburant est tel que notre seule chance d'en sortir est de percer en direction de l'ouest. Je refuse catégoriquement de livrer une bataille qui n'a aucun sens et qui se terminera par l'anéantissement de mes troupes, et c'est pourquoi j'ordonne une percée à l'ouest. J'assume personnellement la responsabilité de cet ordre et je saurai le justifier vis-à-vis de mes supérieurs. Je vous délivre, messieurs, de votre serment de fidélité et je vous donne le choix entre guider vos hommes dans cette action et remettre votre commandement à d'autres, qui sont prêts à le faire (…) J'agis en contradiction avec les ordres du Führer. » in *Stalingrad*, Heinz Schröter, cité par Walter Kerr, *Le secret de Stalingrad*.

{176}. Inaugurée en 1930, elle est la première en URSS à pratiquer le travail à la chaîne.

{177}. En tant que président du conseil militaire du Front Sud, Staline a participé en 1918 à la défense de Tsaritsyne contre les Cosaques blancs de Krasnov. Mais son action militaire a consisté à commander, de l'arrière, à quelques raids d'unités de cavalerie. Ce n'est pas lui qui a conservé la ville aux bolcheviques. Il a même voulu l'abandonner lorsque la menace de Krasnov s'est faite pressante en octobre 1918. C'est la « Division de fer » de Dimitri Zhloba qui a sauvé, pour un temps, la grande cité sur la Volga. Staline fera exécuter Zhloba en 1938.

{178}. La totalité de la Russie combat à l'heure de Moscou, ignorant les fuseaux horaires.

{179}. Tsaritsyne n'était pas la « ville du tsar », comme on le lit ici et là. Elle tirait son nom de la rivière Tsaritsa, corruption du tatar *sari su*, la « rivière jaune ».

{180}. In Archives du Musée-panorama de la bataille de Stalingrad, Volgograd. Cité par John Bastable p. 112.

{181}. Vassili Grossman, *Vie et Destin*, Presses Pocket, p. 59.

{182}. Témoignages cités par A. Werth, *The Year of Stalingrad*, p. 230-231.

{183}. Rappelons que les voies ferrées soviétiques ont un écartement supérieur à celui de la majeure partie des pays européens : 1 520 mm au lieu de 1 435 mm.

{184}. Chiffres donnés par M. Kehrig, *Stalingrad*, p. 74

{185}. Les 18 trains se répartissent ainsi : 10 pour le Q.G (soit 3 000 tonnes d'armes, munitions, nourriture, produits lourds, carburants…), 2 pour la Luftwaffe, 1 pour les bataillons de construction ferroviaire, 1 pour les permissionnaires, 1 pour le transport de troupes, 1 pour le charbon à locomotive, 1 pour la surveillance des voies, 1 divers. À cela, Bader ajoute 2 trains hôpitaux.

{186}. Chiffres donnés par M. Kehrig, *Stalingrad*, p. 81

{187}. Depuis le 12 juillet, la défense de la ville incombe au Front de Stalingrad, commandé d'abord par Timochenko puis par Gordov. S'occupant d'un secteur trop étendu (700 kilomètres), ce Front est scindé le 5 août en un Front de Stalingrad, laissé à Gordov, et un Front du Sud-Est confié à Eremenko. Celui-ci a dans sa corbeille les 51e, 57e et 64e Armées ainsi que la 8e Armée aérienne. Le 23 août, la percée allemande jusqu'à la Volga isolera la 62e Armée, qui passera de ce fait du Front de Stalingrad à celui du Sud-Est.

{188}. V. Grossman, *Vie et Destin*, Presses Pocket, p. 623.

{189}. V. Grossman, *Carnets de guerre*, pp. 206-207.

{190}. La brigade de fusiliers type juillet 1942 aligne, d'après D. Glantz in *Colossus reborn* p. 197, 5 125 hommes, 12 canons de 76 mm, 80 mortiers, 12 PAK 45, 195 mitrailleuses de tous types, 80 fusils antichars.

{191}. Paulus, *Stalingrad…* p. 26-27.

{192}. Le traité de Versailles avait interdit à la *Reichswehr* toute activité pouvant mener à la résurrection du grand État-major prussien.

{193}. Initialement, les *Jägerdivisionen*, Divisions de chasseurs, sont des Divisions légères à deux régiments d'infanterie. Mais celles qui sont à Stalingrad comptent 3 régiments et ne se discernent plus guère des Divisions d'infanterie ordinaires.

{194}. In Jay W. Baird, *The myth of Stalingrad*, Journal of Contemporary History, *1969 ; 4, p. 190.*

{195}. Les Divisions dites de « seconde vague » de la Wehrmacht comptent 3 régiments d'infanterie, 1 régiment d'artillerie, 1 bataillon du génie, 1 compagnie antichar, 1 compagnie de reconnaissance, 1 compagnie de transmission, 1 compagnie du train. Leur dotation théorique est de 15 273

hommes (dont 491 officiers et 2 273 sous-officiers), 500 chevaux, 800 véhicules hippomobiles, 900 véhicules à moteur, 500 motos. L'armement consiste en 345 mitrailleuses légères, 114 lourdes, 92 armes antichars légères (*Panzerbüchse*), 75 canons antichars 3,7 cm PAK 35/36, 26 canons d'infanterie de 75, 36 obusiers de 105, 12 obusiers de 150, 9 lance-flammes.

{196}. Tchouikov, *The Battle…*, p. 87.

{197}. In *Das deutsche Reich…*, vol. 6, p. 982.

{198}. Cité par Michael K. Jones, *Stalingrad*, p. 102.

{199}. Tchouikov, *Stalingrad*, p. 100 et 102.

{200}. Tchouikov…, p. 99-100.

{201}. Tchouikov…, p. 89.

{202}. L'éloignement des têtes de lignes ferroviaires oblige le Front de Stalingrad à utiliser 27 000 camions – dont des Studebakers – pour acheminer hommes, vivres et munitions jusqu'aux abords de la ville. Aucun autre Front ne bénéficie d'un pareil privilège.

{203}. Interview de Rodimtsev par Grossman, in *Carnets de guerre…*, p. 177.

{204}. Tchouikov p. 107.

{205}. Tchouikov…, p. 109.

{206}. Tchouikov…, p. 221-222.

{207}. Tchouikov, *Stalingrad,* p. 111.

{208}. Tchouikov…, p. 117 et 121.

{209}. In *Perelom* (« Le tournant »), de Petr Popov, in *Voices from Stalingrad*, Jonathan Bastable, p. 96.

{210}. Tchouikov, p. 270-272.

{211}. *Idem*.

{212}. Tchouikov… p. 147

{213}. In S.J Lewis, *The Battle of Stalingrad*, Combat Studies Institute, Command & General Staff College, Fort Leavenworth Kansas.

{214}. Cité par Geoffrey Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, p. 85.

{215}. Journal de Richthofen, entrée 22 septembre 1942.

{216}. Selon Walter Kerr, il s'agit de Tarassov, le chef de la 92e Brigade, et du commissaire Andreïev, in *Le secret de Stalingrad*, p. 216.

{217}. In Tchouikov, *Stalingrad*, p. 154.

{218}. Tchouikov…, p. 167.

{219}. Sauf en novembre lors de l'arrivée des glaces dérivantes.

{220}. In S.J Lewis, *Stalingrad*, Combat Studies Institute, Command & General Staff College Fort Leavenworth, Kansas.

{221}. Tchouikov…, p. 198

{222}. Tchouikov…, p. 204.

{223}. In Kehrig, *Stalingrad*, p. 38.

{224}. In Kehrig…, p. 40.

{225}. In Einsiedel et Wieder, *Stalingrad und die Verantwortung des Soldaten.*

{226}. In *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 99.

{227}. Journal de Richthofen, entrée 19 octobre 1942.

{228}. Cité par Alan Clark, *La guerre à l'est,* Robert Laffont, 1966, p. 280.

{229}. In V. Grossman, *Carnets de guerre*, p. 309.

{230}. Tchouikov…, p. 215

{231}. Kehrig…, p. 41.

{232}. Hitler a été poussé par Zeitzler à demander un nouvel effort, Zeitzler ayant été lui-même actionné par un Richthofen plus vitupérant que jamais contre « le manque de fermeté du commandement ». Voir son journal, entrée du 16 novembre 1942.

{233}. Cité par Paul Carell, *Opération Barbarossa*, p. 541.

{234}. Cité par Jason D. Mark, *Island of fire*, p. 239-240.

{235}. Hans Doerr, *Der Feldzug nach Stalingrad, Versuch eines operativen Überblicks,* Darmstadt, Mittler, 1955.

{236}. Le général Pickert, commandant la 9e Division de FLAK à Stalingrad relève dans une notice destinée à Milch que les troupes au sol manquent de cartes au 1/50 000e (échelle bien trop importante) encore en octobre. In H-D H.von Rohden, *Die Luftwaffe ringt um Stalingrad*, Ullstein, p. 137.

{237}. Russel W. Glenn, *Combat in hell, A consideration of Constrained Urban Warfare*, RAND report MR-780-A/DARPA (Santa Monica, Californie, RAND 1996), 2.

{238}. Walter Kerr, *Le secret de Stalingrad*, pp. 229-231.

{239}. Cité par Jason D. Mark, *Island of fire,* p. 247.

{240}. Long de 2 mètres, pesant 18 kg, l'allure d'un mousquet, le Degtyarev expédie des balles à cœur de tungtsène à 1 000 m/s avec une portée utile de 800 m. Son efficacité est avérée pour des blindages inférieurs à 45 mm. Les deux servants doivent donc viser les côtés ou les arrières des Panzers. L'immense flamme accompagnant la sortie de la balle permet un repérage facile de l'arme, ce qui oblige ses servants à changer sans cesse d'emplacement.

{241}. In Jason D. Mark, *Island of fire*, p. 451.

{242}. En situation de stress, le pistolet-mitrailleur soviétique à « camembert » PPSh41 a l'avantage sur le MP 40 allemand : 71 coups par magasin contre 32. Le PPSh (pour P*ostolet-Pulemyot Shpagina*), dessiné par l'ingénieur G.S Shpagin, est la première arme automatique produite en masse. C'est un engin efficace, qui s'enraye rarement, robuste, bon marché, simple à utiliser et à entretenir. Il est incontestablement un atout important pour les soldats soviétiques à Stalingrad.

{243}. Les grenades à la thermite, souvent citées dans les souvenirs des combattants de Stalingrad, n'ont pas d'effet incendiaire. Il s'agit plus probablement d'ampoules de verre contenant 250 grammes de *Blendkörper,* un mélange chimique à base de tetrachlorure de titane. Destinées à l'emploi en lieux confinés (notamment les chars), ces ampoules dégagent une fumée irritante qui provoque la suffocation, empêchant toute réaction autre que la fuite. Son emploi à Stalingrad n'est qu'indirectement attesté par les descriptions de médecins soviétiques.

{244}. La consommation effrénée de munitions semble être une caractéristique du combat urbain en général, durant la Seconde Guerre mondiale comme aujourd'hui.

{245}. Cité par Paul Carell, *Opération Barbarossa,* p. 533.

{246}. Tchouikov, *The battle for Stalingrad,* p. 93.s

{247}. H.U.Rudel, *Pilote de Stukas*, p. 112, J'ai lu, 1968.

{248}. La presse européenne de l'époque relève avec étonnement la prise d'assaut de nuit des villes de Kars et d'Erzeroum, ou l'attaque lancée à minuit lors de la première bataille pour la passe de Chipka (Bulgarie).

{249}. Général Blumentritt, *Operations in darkness and smoke*, cité par le major Claude R. Sasso, *Soviet night operations in World war II*, CGSC, Leavenworth paper N° 6.

{250}. Tchouikov, *The battle for Stalingrad,* p. 161.

{251}. Tchouikov, *The battle for Stalingrad,* p. 160.

{252}. En octobre et novembre, la presse soviétique consacre de nombreux articles à Dolores Ibarruri, *la Passionaria*, dont le fils Ruben, volontaire dans l'Armée rouge, a été tué dans les environs de Stalingrad. Les deux célèbres mots d'ordre attribués à la communiste espagnole, *no pasaran* » et « mieux vaut mourir debout que vivre à genoux » fournissent aux politruks l'occasion de nombreuses causeries aux troupes montant vers Stalingrad.

{253}. Tchouikov, *The battle for Stalingrad,* p. 160-161.

{254}. Michael K. Jones, *Stalingrad, How the Red Army triumphed*, p. 146-148.

{255}. Toute l'histoire est rapportée par Tchouikov dans *The Battle for Stalingrad,* p. 155-156.

{256}. Si l'on en croit le témoignage, tardif, de Nikolaï Aksyonov, cité par Michael K. Jones.

{257}. Paru en français en 1945 à l'intérieur d'un recueil intitulé *Stalingrad, choses vues*, éditions France d'abord, p. 74.

{258}. La « chasse » se fait aussi par groupes de trois. Le sniper N° 1 fait feu plusieurs fois pour attirer l'attention, et se retire, laissant la place à un mannequin. Les tireurs allemands se dévoilent alors, facilitant le travail des snipers N° 2 et 3.

{259}. In *Island of fire*, Jason D. Mark, p. 106.

{260}. Et cité par D. Glantz, *Colossus reborn,* p. 208.

{261}. Les deux systèmes sont montés sur camions ZIS-6 (Studebaker en 1943). Le camion équipé en BM-13-16 lance 16 fusées de 132 mm, le BM-8-36, 36 fusées de 82 mm. Un régiment comportant 20 lanceurs, ce sont 320 ou 720 fusées qui sont lâchées à chaque salve, délivrant plus de 6 tonnes d'explosifs à 5 kilomètres dans un vacarme monstrueux.

{262}. In S.J Lewis, *The battle of Stalingrad*, Combat Studies Institute, Command & General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas.

{263}. Cité par Ziemke, *Moscow to Stalingrad,* p. 464.

{264}. Eremenko, *Stalingrad*, p. 289.

{265}. Les journaux de guerre allemands citent plusieurs cas d'éperonnage délibéré de la part de Yaks arrivés au bout de leurs munitions.

{266}. Chiffres cités par M. Kehrig, *Stalingrad*, p. 39, ndbp.

{267}. Chiffres cités par Jason D. Mark, *Island of Fire*, p. 4.

{268}. Journal de Richthofen, entrée 1er novembre 1942.

{269}. Cette idée est venue à Richthofen après l'assaut réussi, les 14 et 15 octobre, contre la fabrique de tracteurs. Les pionniers étaient devant.

{270}. Le Pionier-Bataillon 336 s'est illustré lors des combats de rue menés en août et septembre 1942 dans la petite ville de Korotoyak, au sud de Voronej. Ce qui lui donne une expérience récente dans ce domaine, bien que Korotoyak n'ait qu'une lointaine ressemblance avec la zone industrielle de Stalingrad.

{271}. Cité par Jason D. Mark, *Island of fire*, p. 197.

{272}. Cité par Alan Clark, *La guerre à l'est*, p. 287, Robert Laffont, 1966.

{273}. La très dure conquête d'Aix la Chapelle, durant l'automne et l'hiver 1944-45, avait déjà montré aux Américains que les Allemands avaient compris les leçons de Stalingrad.

{274}. Cité par Thimoty L. Thomas, *The battle of Grozny*, Parameters, summer 1999, pp. 87-102.

{275}. In *Russia's war*, Allen Lane, Londres 997, p. 175.

{276}. A. Beevor, *Stalingrad,* éditions de Fallois, 1999.

{277}. Edward A. Shils et Morris Janowitz, *Cohesion and desintegration in the Wehrmacht in World War II,* Public opinion quarterly 12/2 (été 1948), pp. 280-315.

{278}. S'agissant, par définition, de microsociétés où les relations sont gouvernées par le « face à face », on peut supposer que les « groupes primaires » peuvent comporter de quatre à cinq hommes à quelques dizaines, soit plutôt de l'ordre de la section que de la compagnie.

{279}. Martin van Creveld, *Fighting power*, Greenwood Press, 1982.

{280}. Van Creveld avance que si la Wehrmacht a choisi de maintenir des Divisions à effectifs réduits et, avec les renforts, d'en créer de nouvelles

plutôt que de remplumer les anciennes, c'est dans le but de ne pas diluer les précieux groupes primaires.

{281}. Ce que conteste vigoureusement Omer Bartov. À ses yeux, les groupes primaires ont disparu durant l'hiver 1941. L'idéologie nazie et la peur servent seules de ciment aux unités.

{282}. Walter Dunn a synthétisé ce qu'on connaît de ce système en ramassant des notations éparses prises dans Erickson, Albert Seaton et Grechko. Voir « *People » policies in combat*, W.S Dunn Jr, *Parameters*, vol. XIV N° 1, pp. 49-59.

{283}. In V. Grossman, *Carnets de guerre*…, p. 183.

{284}. In Krivosheev, *Soviet casualties and combat losses in the twentieth century,* London, 1997, p. 125.

{285}. In A. Werth, *The Year of Stalingrad,* p. 212.

{286}. Cette jeune Komsomol de la région de Volokolamsk a été horriblement torturée puis pendue pour avoir mis le feu à une étable réquisitionnée par la Wehrmacht durant l'hiver 1941.

{287}. À l'été 42, les preuves matérielles de la barbarie nazie sont encore relativement modestes, d'où la nécessité de cette campagne de haine. Elle deviendra inutile quand, en 1943 et 44, les soldats de l'Armée soviétique seront mis face à l'inommable à Kharkov, Kiev et, surtout, Maïdanek.

{288}. A. Beevor, *Stalingrad,* éditions de Fallois, 1999.

{289}. John Erickson, *The System and the Soldier*, p. 244, in Paul Addison and Angus Calder, *Time to kill : the soldier's experience of war in the West, 1939-1945*, Londres, 1997.

{290}. John Erickson, *Soviet war losses*, in J. Erickson and D. Dilks, *Barbarossa : the Axis and the Allies* (Edinburgh 1994), p. 264.

{291}. In Gerhard l.Weinberg, *A world at arms*, p. 466.

{292}. In Jonathan Bastable, *Voices from Stalingrad*, p. 87.

{293}. In Michael K. Jones, *Stalingrad*, p. 132.

{294}. In Michael K. Jones, *Stalingrad*, p. 133.

{295}. Grossman, in *Carnets de guerre*…, p. 178.

{296}. Grossman, in *Carnets de guerre*…, p. 195.

{297}. D. Glantz, *Colossus reborn*, p. 585.

{298}. John et Ljubica Erickson, *Le front de l'est en images*, EDL, p. 116.

{299}. Cité par Nicolas Werth, *La terreur et le désarroi, Staline et son système*, Tempus, Perrin, p. 143. Les chiffres du NKVD situent à 1,5 millions le nombre de réfractaires, dont un tiers a été arrêté et envoyé en bataillon disciplinaire.

{300}. A. Werth, *La Russie en guerre*, t.1, p. 304. Il est certain que le sort abominable fait aux prisonniers soviétiques en 1941 est connu des combattants. Pour une raison simple : les camps de la mort lente où trois millions de ces malheureux ont péri se trouvaient sur le territoire de l'Union soviétique. Les villageois ont tout vu, tout su, les partisans aussi. La presse a diffusé plusieurs lettres trouvées sur des Allemands décrivant l'esclavage auquel les survivants sont soumis dans le Reich.

{301}. Cité par A. Werth, The year of Stalingrad, p. 222.

{302}. A. Werth, *The year of Stalingrad*, p. 214.

{303}. La psychiatrie de guerre russe était cependant considérée comme la plus avancée du monde au début du XXe siècle. Elle fut la première à

dresser un tableau clinique cohérent, suite au conflit de 1904-1905 contre le Japon.

{304}. Eli Grinsberg, *The lost Divisions,* New-York, Columbia Univ.Press, 1950, P. 91 et sq.

{305}. Richard A. Gabriel, *Soviet military Psychiatry*, Greenwood Press, New-York, 1986, p. 47.

{306}. L'importance des « pénaux » en son sein explique peut-être que cette unité soit la seule à ne pas recevoir l'appelation de « Garde » à l'issue de la bataille, alors qu'elle s'est signalée de façon exemplaire dès le début août, dans la boucle du Don, au moins autant que la célèbre 13e Division de la Garde.

{307}. V. Grossman, *Vie et destin,* Presses Pocket, p. 752.

{308}. V. Grossman, *Vie et destin,* Presses Pocket, p. 213.

{309}. V. Grossman, *Vie et destin,* Presses Pocket, p. 296.

{310}. In D. Glantz, *Colossus reborn*, p. 593.

{311}. Vassili Grossman, *Pour une juste cause*, L'âge d'homme, p. 144-145.

{312}. Vassili Grossman, *Stalingrad, Choses vues*, Editions France d'abord, 1945, p. 12-13.

{313}. Vassili Grossman, *Vie et destin,* Presses Pocket, p. 752.

{314}. Cité par Catherine Merridale, *Ivan's war*, Picador, p. 171.

{315}. A. Werth, *The year of Stalingrad*, p. 233-234.

{316}. V. Grossman, *Vie et destin,* Presses Pocket, p. 627.

{317}. *Alexandre Nevski,* le célèbre fim d'Eisenstein, violemment anti-teuton, tourné en 1938, est interdit après le pacte germano-soviétique de 1939. Il envahit les écrans à partir du printemps 1942.

{318}. Cité par Dimitri Volkogonov, *Staline : triomphe et tragédie*, Flammarion, Paris, 1991, p. 400.

{319}. La Russie comptait en 1917 50 000 prêtres et 163 évêques contre respectivement une centaine et sept en 1941…

{320}. *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 994.

{321}. Dans l'immédiat, cette interruption n'a guère de signification puisque la Volga est prise par les glaces de la mi-novembre au début d'avril.

{322}. In G. Roberts, *Victory at Stalingrad*, p. 85.

{323}. Le discours est tenu au cours d'une session du Reichstag. Hitler laisse entendre que la victoire ne viendrait pas avant 1943. Les rapports du SD indiquent que la population n'a retenu qu'une chose du discours d'une heure : à l'est, les soldats devront endurer un hiver de plus.

{324}. Ian Kershaw, *Le mythe Hitler*, Flammarion, p. 230.

{325}. La portée symbolique du nom de Stalingrad n'existe pas *a priori*. En octobre 1941, les troupes de von Rundstedt prennent Stalino (actuelle Donetsk), une ville aussi peuplée et industriellement plus puissante que Stalingrad. Pourtant, on ne voit pas la presse allemande de l'époque gloser sur le nom même de cette cité du Donbass. Si Hitler parle de plus en plus fréquemment de « la ville de Staline », c'est parce qu'il en élève lui-même le prix symbolique pour mieux « vendre » au peuple allemand une éventuelle victoire sur la Volga.

{326}. *Hitlers Lagebesprechungen*, p. 84., in Bernd Wegner, *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 1043.

{327}. Dietrich est un spécialiste de ce genre d’annonce prématurée. Le 9 octobre 1941, au cours d’une grande conférence de presse, il claironne que la campagne à l’est est quasiment terminée.

{328}. T.L.Thomas, *Reflexive control in Russia : theory and military applications*, in Reflexive processes and control, N° 2, vol. 1, 2002, pp. 60-76.

{329}. A. Werth, *La Russie en guerre*, p. 342.

{330}. Journal de von Richthofen, entrée 25 novembre 1942.

{331}. En réalité, Mars devait être déclenchée le 28 octobre mais les conditions météo obligèrent à repousser jusqu’au 24 novembre.

{332}. Chiffres donnés par D. Glantz, in *Opération Mars*, Soviet military Studies…, et in *When Titans clashed,* p. 134.

{333}. Joukov, *Mémoires*, Fayard 1970, tome 2, p. 35-41.

{334}. Eremenko, *Stalingrad,* p. 48.

{335}. Vatoutine n’a pas eu le temps décrire ses mémoires. Il meurt en effet en avril 1944 de graves blessures reçues fin février à la suite d’une embuscade montée par un détachement de l’Armée insurrectionnelle ukrainienne.

{336}. Joukov, *Mémoires*, Fayard 1970, tome 2, p. 38-39.

{337}. Pour une analyse de l’opération Mars voir le travail de D.Glantz, *Counter-point to Stalingrad, Operation Mars (nov-dec.42) : Marshal Zhukov’s Greatest Defeat*, Foreign military studies, Fort Leavenworth, KS.

{338}. *Kriegtagebuch* 4PzA., 30 sept.42, cité par Ziemke, *Stalingrad to Berlin*, p. 44.

{339}. Staline voulait confier le poste à Gordov. Mais Joukov et Vassilevski ont imposé leur poulain, Rokossovski. Staline a accepté, alors même que Rokossovski portait la macule d'une arrestation par le NKVD au temps des purges.

{340}. Si l'on en croit Manfred Kehrig, *Stalingrad*, p. 90, l'anecdote est confirmée par Warlimont, Halder et Gehlen.

{341}. Mémoire de Paulus, in Görlitz, *Stalingrad*, p. 185.

{342}. À la mi-octobre, cette unité, qui n'a que 50 % de sa puissance nominale, passera derrière la 3e Armée roumaine. La 14e Panzer, venue la rejoindre en réserve, ne sera qu'un maigre renfort et pour peu de temps : ses deux régiments de grenadiers ont en effet été expédiés à Stalingrad.

{343}. La relève de deux Divisions italiennes par des troupes roumaines se heurtera au refus de l'état-major roumain et d'Antonescu lui-même, effrayés par la discordance croissante entre les capacités de leur Armée et l'ampleur de la tâche assignée. Il s'ensuivra une crise politique qu'Hitler calmera après 10 jours de tractations et de compromis sur le terrain.

{344}. L'idée est évoquée par Hitler le 1er juin, proposée à Antonescu et acceptée par lui le 20 août. La prise de commandement réelle par celui-ci sera constamment renvoyée à la chute de Stalingrad.

{345}. Groupées en 4 Corps d'Armée, ces 11 Divisions sont, pour 8 d'entre elles d'infanterie, 2 sont de cavalerie, 1 est blindée.

{346}. In *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 66.

{347}. La 4e Armée roumaine n'a pas, à strictement parler, d'état-major opérationnel ; il est en formation et sera confié au général Constantinescu. Si bien qu'au moment de l'attaque soviétique du 20 novembre, le commandement des 6e et 7e Corps roumains est toujours dévolu à la 4e Armée Panzer de Hoth.

{348}. Chiffres donnés par Manfred Kehrig, *Stalingrad,* p. 60.

{349}. Le général Stelmakh est un des meilleurs officiers d'état-major de l'Armée rouge. Il a vécu les terribles affrontements sur le Volkhov, tentant notamment d'organiser la percée vers la 2e Armée de choc de Vlassov, encerclée. Cette expérience des percées et sa spécialité d'origine, l'artillerie, le désignent comme un excellent choix en vue d'Uranus.

{350}. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure. Le 20 novembre, le 4e Corps mécanisé (Volsky) prêtera deux régiments blindés (55e et 158e) aux deux Divisions (126e et 302e) de la 51e Armée pour les aider à percer entre les lacs Tzatza et Barmantchak.

{351}. Joukov, *Mémoires*, Fayard 1970, tome 2, p. 70-71.

{352}. Eremenko, *Stalingrad*, p. 350-351.

{353}. David Glantz, *Soviet military deception*, Franck Cass, 1989.

{354}. En réalité, Vol'pe a présidé à la renaissance de la *maskirovka*, car l'Armée du Tsar s'était dotée dès 1904 d'une école de *maskirovka,* supprimée en 1929.

{355}. Cité par David Glantz, *Soviet military deception,* p. 108.

{356}. Le 3 novembre, Joukov briefe en personne les commandants d'Armées, de Corps et de Divisions des Fronts du Sud-Ouest et du Don ; Vassilevski fait de même avec les formations dépendant du Front de Stalingrad. Choumilov, patron de la 64e Armée, apprend l'offensive un peu plus tard, car ses troupes en sont en partie. En revanche, Tchouikov n'est pas mis au courant.

{357}. Cité par G.Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, p. 238.

{358}. Outre les unités déjà affectées aux Fronts du Don et de Stalingrad, le gros des forces qui participeront à Uranus viendra du Front de Voronej, des 4e et 10e Armées de réserve. Les Corps blindés sont retirés du front, dotés de nouveaux matériels, réentraînés ; les nouveaux équipages sont formés par les sorties d'hôpital. Plusieurs centaines de chars neufs, plusieurs milliers de tubes d'artillerie arrivent directement de l'Oural, les avions, de la région centrale.

{359}. R. Gehlen, *L'Organisation Gehlen, Mémoires*. p. 61.

{360}. Points forts tout de même handicapés par le silence radio des Russes durant les préparatifs d'Uranus et par les mauvaises conditions météo en octobre et novembre qui gênent la photographie aérienne.

{361}. Cité par M.Kehrig, *Stalingrad*…, p. 91.

{362}. Kehrig (*Stalingrad…*) cite un passage de tract : « *Frères Roumains ! Nous ne sommes pas vos véritables ennemis. Ce sont Hitler et ses Allemands !* »

{363}. Cité par Ziemke, *Stalingrad to Berlin*, p. 48.

{364}. Cité par Kehrig, p. 95. Menzel montrera à l'OKH une carte crayonnée par Schmidt pour ses chefs de Corps où l'on voit la double poussée soviétique au nord et au sud de Stalingrad venir couper la seule voie ferrée disponible, Morozovsk-gare de Tchir.

{365}. C'est lors du déplacement consécutif à cet ordre que l'on doit placer la célèbre anecdote, relatée par Paul Carell (*Opération Barbarossa*, p. 539-540), selon laquelle la moitié des Panzers de Heim n'aurait pas voulu démarrer. Le paillage des chars, qui doit les protéger du froid, aurait aussi fait le bonheur de milliers de souris qui auraient rongé l'isolation des câbles électriques. La véracité de cet épisode n'est pas établie. La mise hors service des chars tient surtout à la longue marche de 250 kilomètres à travers la steppe glacée, sans compagnie de dépannage.

{366}. Journal de Richthofen, entrée 12 novembre 1942.

{367}. Le T-34 version 1942 pèse 31 tonnes. Vitesse : 55 km/h. Autonomie : 300 km. Blindage frontal et latéral : 45 mm. Calibre du canon : 76,2 mm. Deux mitrailleuses, casier de 100 obus. Les modèles utilisés dans les combats autour de Stalingrad montent le nouveau canon F-34 de 42,5 calibres de longueur. Il peut utiliser la munition spéciale antichar BR-350, qui perce 70 mm de blindage à 500 m avec une vitesse initiale de 680 m/s. En face, le LT 38 fait piètre figure. 9,6 tonnes, 42 km/h, 2 mitrailleuses mais un canon de 37 (longueur 48 calibres) dont la meilleure munition ne perfore que 35 mm à 500 mètres. Le blindage est ridiculement mince (25 mm à l'avant).

{368}. Jusque-là, Rommel n'a disposé que de 4 petites Divisions allemandes (50 000 hommes). Si, en août et septembre 1942, il s'était vu accorder le carburant, les chars, l'infanterie et les avions qui arrivent fin novembre, il aurait sans aucun doute pris Alexandrie et coupé le Canal de Suez.

{369}. In A. Werth, *The Year of Stalingrad*, p. 308.

{370}. Chasseur de supériorité aérienne et d'appui au sol, le Yak-9 est plus rapide et plus maniable que son adversaire principal, le Me-Bf 109 versions F et G. Mais il est, dans sa première version, nettement moins bien armé (1 canon de 20 mm et 1 mitrailleuse 12,7 mm). Le Lavochkin La-5 est aussi un chasseur nouveau ; il excelle dans le combat à basse altitude, mais perd l'essentiel de ses qualités au-dessus de 3 000 mètres.

{371}. Nous avons repris les horaires donnés par Erickson, qui diffèrent de ceux de Samsonov et de Kehrig.

{372}. Le chef de la mission militaire allemande auprès de l'Armée roumaine, le général Hauffe, a signalé à plusieurs reprises que l'artillerie des Divisions et des Corps n'a pas un jour et demi de feu. Cette pénurie – imputée par Hauffe à la désorganisation des unités roumaines – explique qu'aucun tir de harcèlement n'ait gêné les préparatifs soviétiques dans les jours qui précèdent l'attaque du 19 novembre.

{373}. La 3e Armée roumaine, si l'on en croit le général Hauffe, chef de la mission militaire allemande auprès de Dumitrescu, n'a que trois compagnies antichars motorisées, soit 36 pièces de 47. Les Divisions et les régiments disposent chacun d'une compagnie attelée de 12 ou 16 canons de 47 ou de 37. En octobre, chaque Division a reçu en renfort une compagnie allemande de 47. Il n'y a pratiquement pas de mines. In Görlitz, *Stalingrad*, pp. 217-218.

{374}. Chiffres in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 65.

{375}. Chiffres in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 65.

{376}. Du sud au nord, la 422e, la 169e, la 38e, la 157e, la 204e et la 29e.

{377}. La 64e Armée n'attaquera qu'à 12 h 00 car elle utilise l'artillerie de la 57e Armée, qu'il faut par conséquent repositionner.

{378}. Chiffre donné par *Eremenko*, Stalingrad, p. 360.

{379}. M.Kehrig, *Stalingrad,* p. 140.

{380}. Manstein, *Lost victories*, p. 294.

{381}. L'allégement de la tâche du Groupe d'Armées B aurait dû être réalisé depuis longtemps. De toute la guerre, aucun Groupe n'a eu, comme celui-ci, à s'occuper de 7 Armées, dont 4 Armées alliées de 3 nationalités différentes. La tâche, déjà écrasante, était rendue impossible par l'immixion permanente d'Hitler dans le commandement de la 6e Armée. À compter de la formation du Groupe d'Armées Don, le Groupe B ne garde plus sous sa coupe que la 8e Armée italienne, la 2e Armée hongroise et la 2e Armée allemande.

{382}. Eremenko, *Stalingrad*, p. 362.

{383}. Von Richthofen, *Journal*, entrée 21 novembre 1942.

{384}. W.Adam, *Der schwere Entschluss,* Berlin est, 1965, p. 175.

{385}. Rapport cité par M.Kehrig, *Stalingrad,* p. 160.

{386}. Cette unité, commandée par un certain Hakleberg, attend depuis des mois les matériaux promis pour lancer un pont capable de supporter la crue du fleuve.

{387}. Heinz Schröter, *Stalingrad, bis zur letzten Patrone*, Lengerich, 1954.

{388}. Chiffres donnés par M. Kehrig, op. cite, p. 176.

{389}. Le sort du 11e Corps aventuré au-delà du Don aurait été d'autant plus rapidement réglé que, le 22 à l'aube, la 24e Armée (avec le 16e Corps blindé) le frappe sur ses arrières, dans l'axe Ninjne Gnilovski-Vertiatchi.

{390}. Voir notre ouvrage, *Koursk*, paru dans la même collection.

{391}. Si les petites rivières gelées laissent passer les chars, le Don n'est qu'en partie solidifié, et la couche de glace pas assez épaisse pour supporter des véhicules de combat.

{392}. In John Erickson, *The road to Stalingrad*, p. 469.

{393}. Schmidt a vu fondre littéralement ses maigres stocks de munitions entre le 19, jour de la percée soviétique, et le 22 novembre. Les combats ont été très violents et se sont déroulés sans interruption, de jour comme de nuit.

{394}. *Umbau* est définie dans ses grandes lignes dès le 23 novembre. La percée doit être réalisée entre Kalatch et Platonovski en direction du sud-ouest. L'Armée doit venir s'établir entre la gare de Tchir et la rivière Aksaï, puis chercher la liaison avec la 4e Armée roumaine. La percée sera obtenue

par les 3e et 29e Divisions motorisées, renforcées des 71e et 79e I.D. Le 51e Corps est à gauche, les 8e et 11e à droite, le 14e *Panzerkorps* en arrièregarde.

{395}. In M.Kehrig, *Stalingrad*, p. 176.

{396}. Von Richthofen, *Journal*, entrée du 21 novembre 1942.

{397}. Chiffre donné par Antonescu dans une lettre à Manstein du 3 décembre 1942, in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 64.

{398}. Interné au Camp spécial N° 48, Lascar prendra en février 1945 le commandement d'une Division roumaine intégrée à l'Armée rouge. Il sera ministre de la Défense en 1946 dans le premier cabinet communiste Groza-Pauker.

{399}. Dans la mémoire collective, les images de la rencontre des Fronts du Sud-Ouest et de Stalingrad près de Sovetski sont celles de l'enlacement fraternel de milliers de soldats soviétiques dans la neige. Elles ont été tournées par Roman Karmen et sont le produit d'une pure – et magnifique – reconstitution. La réalité fut moins glorieuse. Une des brigades n'ayant pas tiré les fusées vertes d'identification, il s'ensuit une demi-heure de tirs nourris qui détruisent plusieurs T-34 ! Les unités impliquées sont la 45e brigade blindée (4e Corps blindé) du lieutenant-colonel Jidkov, et la 36e brigade mécanisée (4e Corps mécanisé), lieutenant-colonel Rodionov.

{400}. À ne pas confondre avec la bourgade homonyme située dans la poche, non loin de la rivière Liska.

{401}. Assigné à résidence en Allemagne, Heim en sera sorti pour accomplir en août 1944 une mission perdue d'avance, la défense de Boulogne sur Mer.

{402}. Earl F.Ziemke, *Stalingrad to Berlin*, p. 55.

{403}. Kehrig, *Stalingrad*, p. 151.

{404}. La première unité (s.Pz.-Abt.502) a vu le feu le 16 septembre 1942, près de Leningrad. Une compagnie est ensuite envoyée en Tunisie (s.Pz.-Abt.501) le 23 novembre. La troisième fournée sortie d'usine, le s.Pz.-Abt.503, ne sera dirigée vers Manstein que le 27 décembre.

{405}. Par un coup de chance, Paulus disposera du câble téléphonique souterrain avec le Groupe d'Armées installé à Novotcherkassk jusqu'au début décembre, date à laquelle les Soviétiques le découvrent et le sectionnent.

{406}. Source AOK 6/Ia, 75 107/6

{407}. Le voyage de retour est interminable parce qu'à chaque gare importante, le train spécial du Führer s'arrête pour brancher son standard téléphonique sur le réseau de la *Reichsbahn* (Speer, *Au cœur du troisième Reich*, Fayard 1971, p. 349).

{408}. In Kehrig, *Stalingrad,* p. 220.

{409}. In Kehrig, *Stalingrad,* p. 224.

{410}. Manstein, *Lost Victories*, p. 316.

{411}. In Kehrig, *Stalingrad*, p. 238, citant le journal de Engel.

{412}. Nous négligeons le ravitaillement des 5 500 hommes du groupe Scherer dans la poche de Kholm, du 28 janvier au 5 mai 1942. Faute d'aéroport, les opérations ont surtout consisté en largages de conteneurs et en parachutages.

{413}. Un télégramme du Groupe d'Armées du Don envoyé à l'OKH le 23 décembre réévaluera à 550 tonnes le ravitaillement aérien quotidien. Au vu de l'affaiblissement des hommes, 255 tonnes sont consacrées à l'alimentation, 22 tonnes au fourrage, 100 tonnes aux munitions, 75 tonnes au carburant. In Görlitz, pp. 298-299.

{414}. In M. Kehrig, *Stalingrad,* p. 287. Morzik (*die deutschen Transportflieger in Zweiten Weltkrieg,* p. 155) donne une flotte totale de 750 Ju-52 seulement.

{415}. Le manque de personnel est tel que de jeunes équipages en cours d'entraînement seront arrachés de leurs écoles et jetés dans l'enfer du pont aérien, parfois dans des appareils dénués de radio et d'équipements de navigation.

{416}. Goering est alors si discrédité qu'Hitler ne le consulte même pas sur la nomination de Milch, qui est son adjoint.

{417}. Franz Kurowski, *Luftbrücke Stalingrad*, p. 196, détaille ainsi les pertes : 266 Ju-52, 165 He-111, 42 Ju-86, 9 FW200, 5 He 177, 1 Ju-290.

{418}. Chiffres donnés par Morzik in *Transportflieger*, p. 158.

{419}. Dès le 25 décembre, le 24e Corps sera encerclé et détruit en grande partie au cours de furieux combats. Une percée audacieuse permettra à Badanov de rejoindre les forces du Front du Sud-Ouest le 30 décembre. Les Allemands retrouveront à Tatsinskaïa des installations sévèrement endommagées ; ils parviendront néanmoins à faire fonctionner l'aérodrome encore quelque temps.

{420}. In Görlitz, *Stalingrad*, p. 271.

{421}. Le 27 novembre, la STAVKA a ordonné à Vatoutine de céder la 21e Armée et ses Corps blindés au Front du Don de Rokossovski.

{422}. Chiffres in J. Erickson, *The road to Berlin*, pp. 10-11.

{423}. Le journaliste américain Walter Kerr a posé la question de l'origine de cette erreur à Rokossovski. Réponse du maréchal : on aurait oublié d'additionner les chiffres fournis par les services de renseignements du Front du Don et ceux du Front de Stalingrad. In Walter Kerr, *Le secret de*

Stalingrad, p. 247. Dans *Stalingradskaïa bitva*, l'historien Samsonov attribue la bourde à l'oubli des troupes de Corps et d'Armée, des unités d'artillerie, du train, etc.

{424}. Chiffres donnés par M. Kehrig, *op. cit.*, p. 670

{425}. J. Erickson, *The road to Berlin*, p. 6.

{426}. *Idem,* p. 338.

{427}. Ordre OKH au Groupe d'Armées B, 24 nov.1942, in Kehrig, *op. cit*. p. 563.

{428}. La 11e Division Panzer, commandée par Hermann Balck, est alors considérée comme la meilleure unité blindée de la Wehrmacht.

{429}. Ce cours d'eau, affluent mineur du Don, s'appelle en réalité Aksaï-Kourmoïarski. Nous l'appelerons par le second terme pour éviter la confusion avec l'Aksaï-Esaulovski (que nous désignerons par Aksaï), qui lui est parallèle et qui coule 40 kilomètres au nord.

{430}. In Kehrig, *Stalingrad*, pp. 574-575.

{431}. Geoffrey Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, pp. 125-126.

{432}. Curieusement, cette angoisse commencera à s'atténuer le 23 décembre, quand l'échec de Manstein sera devenu évident.

{433}. Ces blindés, fournis au titre du prêt-bail, sont équipés de canons de 40 mm aux très faibles capacités de pénétration.

{434}. Nous suivons sur ce point Eremenko, *Stalingrad*, p. 408 et 411.

{435}. Les deux têtes de pont seront évacuées le 15 décembre mais les charges de démolition du grand pont de Verkhné-Tchirski font long feu. Les

tentatives de destruction par STUKAS échoueront, de même un coup de main des pionniers, repoussé par deux compagnies de skieurs soviétiques.

{436}. Eremenko, *Stalingrad,* p. 415.

{437}. Synthétisée en 1938 par la société pharmaceutique allemande Temmler, la Pervitine est une méthamphétamine qui fait office de coupe-faim et de coupe-sommeil. Appelée Methédrine par les Anglo-Saxons, elle a été massivement distribuée dans les troupes de choc à partir de 1939, parfois en association avec des comprimés de caféine.

{438}. Après le désastre de Kharkov (mai 1942) où il commandait la 9e Armée, le général Kharitonov avait été relevé de son commandement par Staline, qui voulut le faire juger par un tribunal spécial. Vassilevski intervint pour arrêter l'affaire et donner une seconde chance à son protégé.

{439}. Chiffres donnés par Gerhard Schreiber, in *Stalingrad. Ereignis*…, p. 270-273.

{440}. Il faut dire que cette Armée est de formation récente (le 5 décembre) par amalgame de l'aile gauche de la 1re Armée de la Garde avec des renforts lâchés par la STAVKA.

{441}. Gerhard Schreiber, *Stalingrad. Ereignis*…, p. 275.

{442}. Les trois Corps mobiles perdent 90 % de leurs chars (dont beaucoup seront réparés ultérieurement) durant la chevauchée mais les objectifs assignés sont atteints. Les 200 à 250 kilomètres parcourus étonnent les Soviétiques eux-mêmes qui analyseront longuement cette expérience. Ils concluront à la nécessité de former de nouvelles Armées de tanks capables, comme les chars de Badanov, d'agir dans le dispositif profond de l'ennemi au moyen de plusieurs Corps blindés et/ou mécanisés rassemblés.

{443}. Manstein, *Lost victories*, p. 333-334.

{444}. In Kehrig, *op. cit*. p. 390.

{445}. Texte in Manstein, *Lost victories,* p. 562.

{446}. Kehrig, *op. cit.* p. 405.

{447}. Visiblement, les Soviétiques ne saisissent pas encore l'étendue de la crise que traverse le Groupe d'Armées Don. Dans ses mémoires (p. 428), Eremenko évoque deux Divisions motorisées sur les arrières du 57e *Panzerkorps* : il s'agit sans doute de la Division SS *Wiking* dont l'échelon précurseur est arrivé à Zimovniki le 27 décembre, et de la 16e motorisée. Aucune de ces deux unités n'a joué un rôle avant janvier 1943. Eremenko se dit d'autre part certain que Hoth relancera son effort vers Stalingrad le jour de Noël, alors que nous avons vu que Manstein et Hitler sont tombés d'accord pour ajourner *sine die* l'effort du 57e *Panzerkorps*.

{448}. Ce n'est pourtant que le 23 janvier que Staline donnera à Eremenko l'ordre exprès d'aller couper la retraite du Groupe d'Armées A. Il sera alors trop tard.

{449}. Zeitzler devra discuter une nuit entière pour obtenir, le 28, l'ordre de retraite pour la 1re Armée Panzer, pourtant suite logique de l'ordre à caractère général de la veille. Dans la foulée, le chef d'état-major de l'OKH arrache au Führer désemparé la nécessité ultérieure d'un nouveau recul sur le Donetz du Groupe d'Armées Sud. Cette nouvelle entité réunit dans la main de Manstein les anciens Groupes Don et A.

{450}. Cette expression qui désigne la 6e Armée est due à Vassili Grossman, dans *Vie et Destin*, p. 746, Presses Pocket.

{451}. In Kehrig, *Stalingrad*, p. 572.

{452}. Kehrig, *op. cit.*, p. 408.

{453}. Kehrig, *op. cit.*, p. 397.

{454}. Cette estimation stupéfiante est de l'état-major de Manstein lui-même. In Kehrig, *op. cit,* p. 389.

{455}. Görlitz, *Stalingrad,* p. 108.

{456}. Six jours de préparation sont l'estimation minimale donnée par Paulus à Manstein le 23 décembre. In Görlitz, p. 300.

{457}. Le journal du Groupe d'Armées Don attribue le 21 décembre aux véhicules des unités de combat de la 6e Armée une autonomie de 20 kilomètres, REGROUPEMENT INCLUS. In Bernd Wegner, *Das deutsche Reich…*, vol. 6, p. 1048, N° 124.

{458}. Görlitz, *Stalingrad,* p. 110.

{459}. Paulus estime au cours d'une conversation par téléscripteur avec Manstein (23 décembre) que les Russes maintiennent 6 brigades blindées en réserve devant lui. In Görlitz, p. 300.

{460}. Quatrième, 6e et 13e Corps mécanisé, 2e Corps mécanisé de la Garde, 7e Corps blindé. Selon Eremenko (*Stalingrad* p. 431), un C.A motorisé comprend 5 régiments blindés à 20 chars. Un C.A blindé en a 6.

{461}. Görlitz, *Stalingrad* p. 110 et 276.

{462}. In Kehrig, *op. cit*. p. 501.

{463}. Hans Dibold, *Arzt in Stalingrad*, p. 116.

{464}. Erich Weinert, exilé à Moscou depuis 1935 et plus tard président du Comité national Allemagne libre, s'est montré très actif durant la bataille de Stalingrad.

{465}. Cette lettre se trouve dans l'ouvrage magnifique de Walter Kempowski, *Das Echolot, ein kollektives Tagebuch*, vol. 1, consultable à la BNF (8-Z-62291) (1).

{466}. Joukov, *Mémoires*, t.2, p. 92. Le nombre des canons est tiré de Erickson, *The road to Berlin,* p. 26.

{467}. Communication du 11 janvier à 19 h 40, in Bernd Wegner, *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 1056.

{468}. In Walter Kempowski, *Das Echolot, ein kollektives Tagebuch*, vol. 1, consultable à la BNF (8-Z-62291 (1)

{469}. Kehrig, *op. cit,* p. 527.

{470}. F. Paulus, *Considérations fondamentales sur les opérations de la 6e Armée à Stalingrad*, in Görlitz, p. 281.

{471}. In Görlitz, p. 313.

{472}. Cité par Jason D. mark, *Island of fire*, p. 456.

{473}. Ce qui est en partie faux. Le 26 janvier, le général Stempel, commandant la 371e I.D, s'est tiré une balle dans la tête juste avant d'être fait prisonnier. Plusieurs dizaines d'officiers de tous rangs l'imiteront les jours suivants.

{474}. La faible ration alimentaire donnée aux prisonniers s'explique en partie par la situation catastrophique de l'Union soviétique, où la majeure partie de la population survit avec 2 000 calories quotidiennes au maximum.

{475}. Si l'on mesure l'intensité des combats à la consommation de munitions, le plan *Blau* n'a pas d'égal de toute la guerre. De juin 1941 à juillet 1942, l'Armée de l'est brûle entre 70 000 et 110 000 tonnes de munitions par mois. D'août 1942 à mars 1943, de 110 000 à 170 000 tonnes. Soit +50 % en moyenne. Une consommation de 110 000 tonnes mensuelles représente le fret de 260 trains complets ! Chiffres in *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 6, p. 789.

{476}. Goebbels, *Die Tagebücher*, t.2, vol. 7, entrée 3 février 1943.

{477}. M. Kehrig, *Stalingrad*, p. 672.

{478}. Rüdiger Overmans, in Stalingrad, Ereignis., pp. 442, revoit l'évaluation à la baisse : les pertes définitives de la 6e Armée s'élèveraient à 170 000 hommes.

{479}. Sont sortis de la poche sur ordre du Groupe d'Armées ou de l'OKH les états-majors des 384e, 94e et 79e I.D ; les candidats au brevet d'état-major ; les spécialistes des blindés. In Görlitz, p. 290.

{480}. Chiffres donnés par Bernd Wegner, *Das deutsche Reich*…, vol. 8, p. 20-21.

{481}. Soit 89 838 tués et disparus, plus 43 282 blessés et gelés ; 10 000 prisonniers reverront l'Italie après la guerre. Chiffres in Gerhard Schreiber, *Stalingrad, Ereignis*… p. 278. Vingt-mille chevaux sur 25 000 ont été perdus, 18 177 véhicules sur 22 300, 1 200 canons sur 1340, 55 chars sur 55, si l'on en croit l'Office historique du Ministère de la guerre italien, in Eddy Bauer, *La guerre des blindés*, vol. 1, p. 315.

{482}. 40 000 tués, 7 000 morts de froid, 70 000 prisonniers, tel est le bilan effrayant des combats sur le Don pour la 2e Armée hongroise, selon l'historien György Ranki, in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 69.

{483}. Chiffres de Bernd Wegner, *Das deutsche Reich*…, vol. 6, p. 780-782.

{484}. In *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 8, p. 14.

{485}. In M. Kehrig, *Stalingrad,* pp. 637-638.

{486}. Le S-D (pour *Sicherheitsdienst*, Service de sécurité) est le service responsable de la sécurité de l'État nazi. À ce titre, il emploie plusieurs

milliers d'informateurs chargés d'espionner la population allemande. Ses rapports sur l'état du moral du Reich sont une source de grande valeur pour les historiens.

{487}. Extrait d'un rapport du RSHA, première semaine de février 1943. Cité par G. Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, p. 245-246.

{488}. In Ian Kershaw, *Le mythe Hitler*, pp. 238-239.

{489}. Ulrich von Hassel, *Vom Andern Deutschland*, Fischer-Bücherei, 1964, entrée du 14 février 1943. On trouve dans ce journal d'un des principaux antinazis des blagues nées de la défaite de Stalingrad et colportées aux quatre coins du Reich. Comme celle-ci :

Au ciel, Hannibal, César et Napoléon commentent la situation : Hannibal : « Ah si de mon temps j'avais eu des tanks ! »

César : « Et moi, si j'avais eu l'aviation ! »

Napoléon : « Si j'avais eu Goebbels, personne n'aurait jamais su que j'avais perdu la bataille de Waterloo. »

{490}. Manstein, *Lost victories*, Zenith Press, p. 365.

{491}. Geoffrey Jukes, *Hitler's Stalingrad decisions*, p. 149.

{492}. Keitel n'a jamais trouvé un seul défenseur dans la Wehrmacht ni… chez les historiens. Obséquieux (d'où sont surnom de *Lakeitel*, jeu de mots formé sur *Lakai*, le laquais), il va toujours dans le sens du Führer et ne montre aucune qualité stratégique ou opérationnelle particulière. Il n'aura jamais d'état d'âme sur les excès des armées allemandes ni sur le sort des prisonniers de guerre soviétiques. Il ne doit de conserver sa place qu'à un seul fait : Hitler ne supporte pas de travailler avec de fortes personnalités.

{493}. Stalingrad n'est pas la seule raison du revirement des Finlandais. La rupture du blocus de Leningrad en janvier 1943 a beaucoup pesé.

{494}. Goebbels, *Journal 1943-45*, Tallandier, 2005, p. 27-32.

{495}. Tous ces chiffres sont tirés de Krivosheev, *Soviet casualties*…

{496}. In *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, Band 8, p. 13.

{497}. In Catherine Merridale, *Ivan's War*, p. 186.

{498}. Les uniformes des soldats, au moins ceux des unités de la Garde, arborent aussi des épaulettes à compter d'octobre 1942. L'uniforme est redessiné, le salut, la tenue, tout est revu dans un sens martial, renouant avec les traditions de l'armée tsariste.

{499}. *The Year of Stalingrad* p. 160.

{500}. A. Werth, *La Russie en guerre*, t.1, p. 301.

{501}. Chiffre donné par David Glantz, *Stumbling Colossus*, University Press of Kansas, 1998, p. 31.

{502}. In, S*talingrad, Ereignis*…, contribution de Philip M.H Bell, p. 350.

{503}. Le texte anglais de l'inscription : 'TO THE STEEL-HEARTED CITIZENS OF STALINGRAD, THE GIFT OF KING GEORGE THE SIXTH, IN TOKEN OF HOMAGE OF THE BRITISH PEOPLE.'

{504}. L'OSS, *Office of Strategic Services*, la principale agence de renseignement du gouvernement des États-Unis, ancêtre de la CIA.

{505}. In *Stalingrad, Ereignis*…, contribution de Waren F. Kimball, p. 333.

{506}. In Geoffrey Roberts, *Victory at Stalingrad*, p. 4.

{507}. In *Stalingrad, Ereignis*…, contribution de Waren F. Kimball, p. 342.

{508}. Début janvier, les forces soviétiques sont à 250 km des passages du Dniepr ; le gros des Panzers du Groupe Don de Manstein, encore à l'est de

Rostov, est à 600 km des mêmes points. La manœuvre soviétique de rabattement sur ces forces trop avancées s'impose comme une évidence.

{509}. Chiffres in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 70.

{510}. in *The Allied Axis Armies and Stalingrad*, Mario Fenyo, Military Affairs, vol. 29, N° 2, p. 70.

{511}. Eberhard Schwarz, *Zwischen Stalingrad und Kursk*, in *Stalingrad, Ereignis*…, p. 118.

{512}. Formé fin novembre 1942, le détachement d'Armée Hollidt rassemble trois Divisions d'infanterie, deux Divisions blindées du 48e *Panzerkorps*, trois Divisions de montagne et deux Divisions de campagne de la Luftwaffe.

{513}. Cité par Klaus-Richard Böhme, *Stalingrad und Schweden*, in *Stalingrad, Ereignis*… p. 385.

{514}. Un récit – non publié – de Zeitzler s'intitule *Stalingrad, tournant de la guerre*.

{515}. H. Guderian, *Panzer leader,* Da Capo Press, p. 275 et 284.

{516}. Erich von Manstein, *Lost victories*, Zenith Press, p. 367.

{517}. John Erickson, *The Road to Berlin*, p. 43.

{518}. En réalité, les T-34 ont reçu à Koursk une terrible leçon. La victoire soviétique tient à d'autres facteurs. Voir l'analyse dans notre ouvrage, *Koursk*, éditions Economica, 2008.

{519}. Alan J. Levine, *Was World War II a Near-run thing ?* The Journal of strategic studies, volume 8, issue 1, mars 1985, pp. 38-63.

{520}. Bernd Wegner, *Von Stalingrad nach Kursk*, in *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 8, *Die Ostfront 1943-44*.

{521}. In Leo J. Daugherty III, *The reluctant warriors,* The Journal of Slavic military Studies, vol. 6, N° 3 (sept. 1993), p. 442. Un million et demi de non Slaves ont servi les Allemands les armes à la main, dont 350 000 Musulmans.

{522}. Clausewitz, *De la guerre*, Payot et Rivages, 2006, p. 208.

{523}. Clausewitz, *De la guerre*, Payot et Rivages, 2006, p. 219.

{524}. *Das deutsche Reich*, vol. 6, p. 895.

{525}. Ordonné le 23 juillet contre l'avis de Jodl et de Halder, le transfert de la GD en France n'aura pas lieu. L'unité sera envoyée le 13 août au Groupe Centre assailli par les Soviétiques. Elle sera accompagnée par la 298e I.D enlevée au Groupe A.